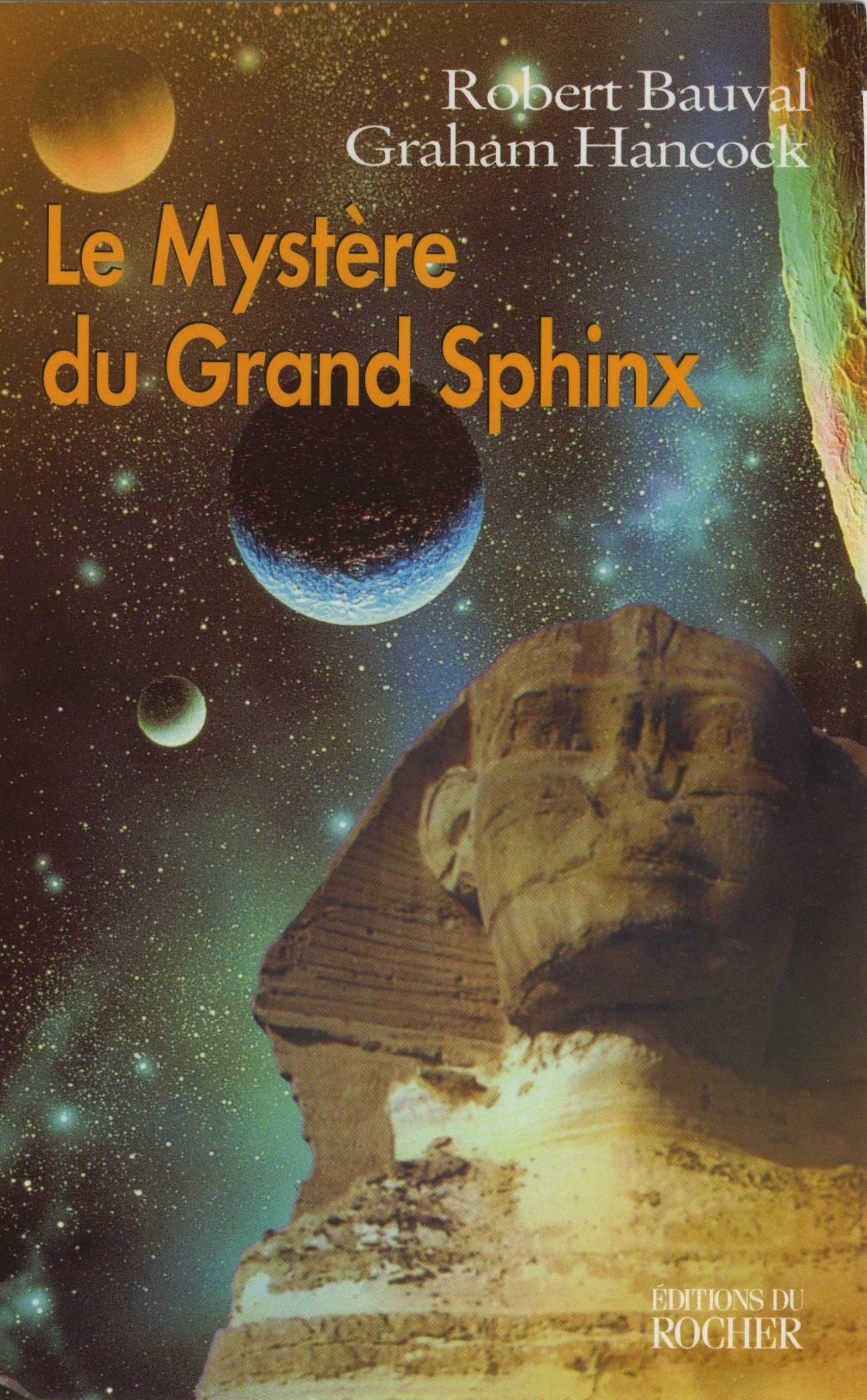
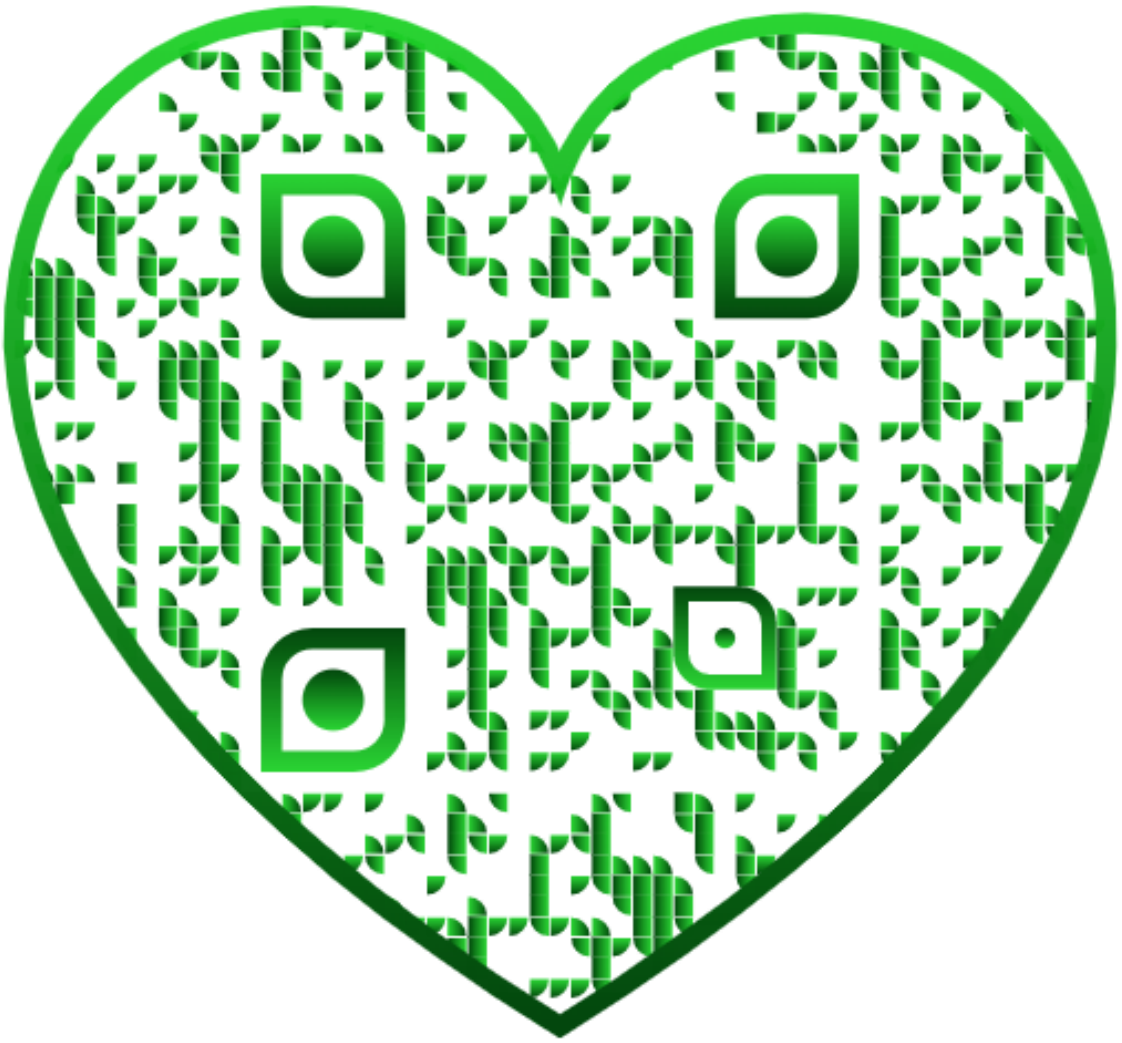
Robert Bauval
Graham Hancock

Le Mystère du Grand Sphinx



ÉDITIONS DU ROCHER



LE MYSTÈRE DU GRAND SPHINX

DES MÊMES AUTEURS

De Robert Bauval et Graham Hancock (avec John Grigsby) :
Le Mystère de Mars, la relation secrète entre la Terre et la Planète rouge, éditions du Rocher, 2000

De Robert Bauval (avec Adrian Gilbert) :
Le Mystère d'Orion, Pygmalion, 1994

De Graham Hancock :
L'Empreinte des dieux, Pygmalion, 1996
Le Mystère de l'Arche perdue : À la recherche de l'arche d'alliance, Pygmalion, 1993
Les Nababs de la pauvreté, Laffont, 1991

ROBERT BAUVAL
GRAHAM HANCOCK

LE MYSTÈRE DU GRAND SPHINX

À LA RECHERCHE DU PATRIMOINE CACHÉ DE L'HUMANITÉ

Traduit de l'anglais
par Philippe Beaudoin

ÉDITIONS DU
ROCHER
Jean-Paul Bertrand

CRÉDITS PHOTOGRAPHIQUES
Illustrations : Robert G. Bauval et R. J. Cook.
Photographie de couverture et photographies 2, 3, 4, 5, 6, 8, 9, 10, 17, 18, 19, 20, 22, 24, 25, 26, 27, 28, 30, 31 et 32 : Santha Faiia. Photographie 1 : Sophia Schilizzi. Photographie 7 reproduite avec l'aimable autorisation de la revue *Venture Inward*. Photographies 11, 12, 15 et 16 reproduites avec l'aimable autorisation de Rudolf Gantenbrink. Photographie 13 : Spiegel TV. Photographie 14 : Antoine Boutros. Photographie 29 : Robert G. Bauval.

Titre original : *Keeper of Genesis : A Quest for the Hidden Legacy of Mankind.*
Première publication : William Heinemann Ltd, Grande-Bretagne, 1996.
Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays.
© Robert Bauval & Graham Hancock, 1996.
© Éditions du Rocher, 1999, pour la traduction française.
ISBN 2 268 03394 5

À la mémoire de mon père Gaston Bauval,
qui repose en terre égyptienne.

Robert G. Bauval

À mon ami John Anthony West, pour les vingt années de travaux
audacieux qui lui ont permis de déterminer l'âge géologique
du sphinx, et pour les remarquables implications des preuves
qu'il a portées à la connaissance du public.
« La vérité est grande et puissante, disent les anciens textes.
Personne ne l'a jamais brisée depuis le Temps d'Osiris. »

Graham Hancock

PREMIÈRE PARTIE

LES ÉNIGMES

Chapitre 1

CELUI QUI RÉSIDE À L'HORIZON

Presque tous les habitants du monde civilisé
connaissent la silhouette et les traits
du grand lion à tête d'homme qui garde
l'accès oriental aux pyramides de Gizeh.

Ahmed Fakhry, *The Pyramids*, 1961

Une gigantesque statue représentant un lion à tête humaine garde les yeux rivés sur l'est de l'Égypte, dans l'axe du 30e parallèle. Ce monolithe sculpté dans le soubassement calcaire du plateau de Gizeh mesure 20 m de haut, 73 m de long, et 11,50 m de large au niveau des épaules. Rongé par l'érosion, mutilé, fissuré, il se délite peu à peu. Pourtant, aucun monument antique ne rivalise avec lui, fût-ce de loin, en puissance, en grandeur, en majesté et en mystère. Son regard vigilant, ténébreux et hypnotique demeure sans égal.

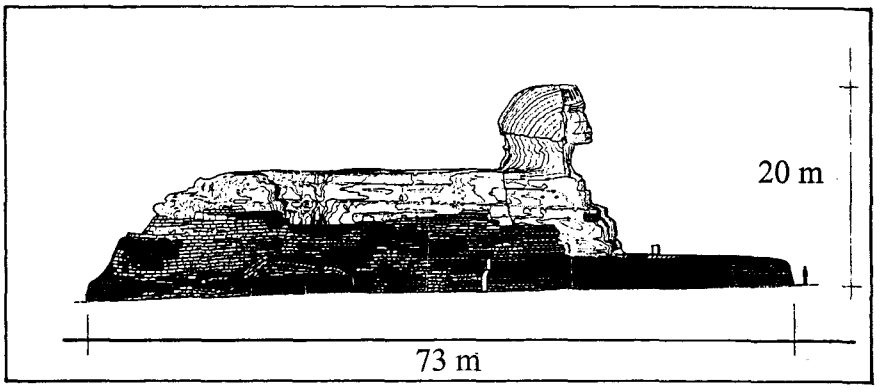
Il s'agit du Grand Sphinx.

Jadis, on le considérait comme un dieu.

Puis, l'amnésie l'a pris dans ses filets et, sous l'effet d'un sortilège, il a sombré dans le sommeil.

Le temps s'est écoulé. Des milliers d'années. Les climats, les cultures, les religions, les langues et même la configuration des étoiles dans le ciel ont changé. Mais la statue est restée, imposante, songeuse, drapée dans le silence.

Les dunes l'ont engloutie plus d'une fois. Les siècles se sont succédé et, parfois, des souverains bienveillants l'ont fait désensabler. Certains ont tenté de la restaurer en apposant des blocs de maçonnerie sur plusieurs parties de son corps de pierre. Longtemps, elle a été peinte en rouge.



1. Profil du Grand Sphinx, vu du sud.
On remarque des blocs de restauration sur les pattes et les flancs, ainsi qu'une forte érosion sur le corps de calcaire.

À l'époque islamique, le désert l'avait ensevelie jusqu'au cou et elle avait reçu un nom nouveau, ou peut-être très ancien: «À un peu plus de la portée d'une flèche de ces pyramides, relatait Abd Al-Latif au XII^e siècle, on voit la colossale figure d'une tête et d'un cou qui sortent de terre. On nomme cette figure *Abou 'lhaul.*» Au XIV^e siècle, El-Makrizi rapportait ainsi l'histoire d'un dénommé Saïm ed-Dahr: «Voulant remédier à certaines erreurs religieuses, il s'est rendu aux Pyramides et a défiguré Abou 'l-Hol, qui est resté depuis lors dans cet état. À dater de ce temps, le sable a envahi les terres cultivées de Gizeh, et l'on impute ce phénomène au défigurement d'Abou 'l-Hol.»

Des souvenirs tenaces

La plupart des traducteurs pensent qu'«Abou 'l-Hol», le nom donné par les Arabes au Grand Sphinx de Gizeh, signifie «Père la Terreur».

L'égyptologue Selim Hassan propose toutefois une autre étymologie. Sur le vaste chantier qu'il a dirigé à Gizeh dans les années 30 et 40, il a découvert la preuve qu'une colonie de «Cananéens» avait résidé dans cette partie de la basse Égypte au début du II^e millénaire avant J.-C. Originaires de la ville sainte d'Harran, dans le sud de

l'actuelle Turquie, non loin de la frontière syrienne, ces étrangers étaient peut-être des pèlerins. Des objets et des stèles commémoratives attestent leur établissement au voisinage immédiat du sphinx, qu'ils adoraient sous le nom de « Houl[1] ».

En égyptien ancien, *bou* signifie « lieu ». En toute logique, Hassan suggère qu'« Abou 'l-Hol » est « une simple corruption de *bou Houl* ("le lieu de Houl"), sans aucun rapport avec "Père la Terreur", contrairement à ce qu'on s'accorde à croire[2] ».

Pour désigner le sphinx, les Égyptiens de l'Antiquité employaient fréquemment le terme « Houl », un dérivé de l'harranien. Ils lui donnaient aussi d'autres noms, dont « Hou[3] » et « Hor-em-Akhet », « Horus dans l'Horizon[4] ». Pour des raisons restées méconnues, ils l'appelaient également « Chesep-ânkh Atoum », « Image vivante d'Atoum[5] », en référence à Atoum-Rê, dieu solaire né de lui-même et première divinité de leur panthéon. Le mot « sphinx », qui a hanté l'inconscient collectif des Occidentaux depuis l'époque classique, est lui-même tiré d'une forme grécisée de « Chesep-ânkh ».

Un grand nombre d'idées issues de la pensée des anciens Égyptiens ont traversé les siècles avec une égale subtilité[6]. Ne serait-ce donc pas sottise, de notre part, que d'ignorer l'antique tradition selon laquelle une terrible énigme est associée à ce monument ?

L'immobilité et le silence

Une imposante fosse en forme de fer à cheval est creusée dans le soubassement rocheux. Sculptée dans la même pierre, la statue qui y repose a l'air bien vieille. Elle évoque un monstre énorme, farouche et meurtri, plus haut qu'un immeuble de cinq étages et aussi long qu'un pâté de maisons. Ses flancs minces sont profondément entaillés par l'érosion. Ses pattes, aujourd'hui restaurées et couvertes de briques, se sont en grande partie effritées. Pour obturer une fissure apparue à son cou, on l'a affligée d'un collier de ciment qui maintient son vénérable chef en place. Bien que blessé et raviné, son visage paraît serein et intemporel. Il offre au regard des expressions qui varient brusquement, selon l'heure et la saison. À l'aube, la course effrénée des nuages fait naître des jeux d'ombre et de lumière qui semblent le ramener à la vie.

Couvert du *némès*, l'élégante coiffe des pharaons, le sphinx garde patiemment les yeux braqués sur l'Orient. Figé en position d'attente et d'observation, perdu dans son «immobilité» et son «silence» (selon les termes du naturaliste romain Pline l'Ancien), il fixe pour l'éternité le point de lever du soleil équinoxial.

Depuis quand se dresse-t-il là, à scruter l'horizon?

De qui reproduit-il les traits?

Quelle est sa fonction?

Pour trouver les réponses à ces questions, nous avons entrepris des recherches qui nous ont ouvert des champs d'investigation aussi étranges que surprenants. Telles des âmes cheminant vers le Séjour des Morts, nous avons dû traverser l'obscur Au-Delà des anciens Égyptiens, parcourir ses étroits couloirs, ses galeries inondées, ses chambres secrètes, et affronter les démons qui s'y tapissent. Au moyen de simulations informatiques, nous avons effectué un voyage dans le passé, nous sommes retrouvés sous des cieux vieux de plus de douze mille ans, et avons vu Orion traverser le méridien à l'aube, tandis que le Lion se levait, resplendissant, à l'est. Nous nous sommes plongés dans les textes, mythes et inscriptions archaïques traitant de la renaissance, parmi lesquels nous avons exhumé les vestiges d'un étonnant «langage astronomique» qui peut, sans trop de difficulté, être lu et compris de nos contemporains.

Grâce aux informations véhiculées par cette terminologie, nous estimons être en mesure d'établir l'identité réelle du sphinx. Comme nous le verrons dans la troisième et la quatrième partie, cette identification nous renvoie à un épisode oublié de l'histoire de l'humanité, à l'époque où les eaux d'un grand déluge refluaient et où les hommes cherchaient à devenir des dieux. Selon nous, l'enjeu est d'importance. Il se peut en effet que le sphinx et les trois grandes pyramides nous permettent de découvrir la genèse de la civilisation. Aussi chercherons-nous en priorité, dans la première et la deuxième partie, à effectuer une réévaluation complète de ces monuments titanesques, du discours savant qui s'est attaché à eux pendant environ un siècle, ainsi que de leurs qualités géodésiques, géologiques et astronomiques, jusqu'ici cruellement négligées en dépit de leur nombre.

Une fois ces facteurs pris en compte, une nouvelle pierre de Rosette commence à se révéler dans l'architecture, la conception du

temps, les allégories et les symboles. Elle s'exprime également à travers des indications et des coordonnées astronomiques, qui précisent au chercheur où il doit observer et ce qu'il peut espérer trouver.

Pendant ce temps, le Grand Sphinx attend paisiblement.

Défenseur des secrets.

Gardien des mystères.

Chapitre 2

LE SECRET DU SPHINX

Sphinx : créature mythologique dotée d'un corps de lion et d'une tête humaine [...]. Dans le domaine artistique, l'exemple le plus ancien et le plus connu est celui du sphinx accroupi de Gizeh, en Égypte, qui date du règne du roi Khâfrê (IV^e dynastie, v. 2575-2465 av. J.-C.). On pense que cette statue représente le pharaon [...].

Encyclopaedia Britannica

Selon une idée communément admise, le Grand Sphinx de Gizeh aurait été sculpté au cours d'une période de l'histoire d'Égypte appelée « Ancien Empire » et sur ordre de Khâfrê. Connu des Grecs sous le nom de « Khéphren », ce pharaon a régné sous la IV^e dynastie, de 2520 à 2494 av. J.-C. Les lecteurs se verront proposer cette version officielle dans les textes consacrés à l'égyptologie, les encyclopédies, les revues d'archéologie et la littérature de vulgarisation. Toutes ces sources affirment également que le sphinx est conçu à l'image du souverain. En d'autres termes, les traits du premier seraient identiques à ceux du second.

I. E. S. Edwards, spécialiste des monuments de la nécropole de Gizeh et sommité mondialement connue, nous explique ainsi que, malgré les graves mutilations dont son visage a fait l'objet, le sphinx « donne encore l'impression d'être le portrait de Khéphren et non pas une simple représentation stylisée[1] ».

Dans le même esprit, Ahmed Fakhry, professeur d'histoire ancienne à l'université du Caire, déclare : « [...] tel qu'il est conçu, le sphinx symbolise le roi, et son visage est sculpté en fonction de celui de Khâfrê[2]. »

À moins de disposer d'une machine à remonter le temps, personne, pas même ces égyptologues distingués, ne peut être certain que le sphinx ressemble à Khâfrê, dont le corps n'a pas été retrouvé. De tels avis se fondent sur l'existence de quelques statues, susceptibles ou non de reproduire la physionomie du souverain. La plus connue d'entre elles, un chef-d'œuvre quasi insurpassable taillé dans un bloc de diorite noire, se dresse aujourd'hui dans une salle du rez-de-chaussée du musée du Caire. Les savants font référence à cette superbe et majestueuse pièce lorsqu'ils soutiennent, avec une belle assurance, que le sphinx représente Khâfrê.

Leur aplomb se révèle au grand jour dans deux articles, respectivement publiés aux États-Unis, en avril 1991, dans le prestigieux *National Geographic*, et en Grande-Bretagne, en avril 1992, dans le *Cambridge Archaeological Journal*[3]. Ces textes sont signés de Mark Lehner, professeur à l'Oriental Institute de l'université de Chicago, qui s'est fondé sur des « données photogrammétriques et des traitements graphiques informatiques » pour « prouver » que le visage du Grand Sphinx était bel et bien celui de Khâfrê :

> Zaï Hawas, le directeur général des pyramides de Gizeh, m'a invité à participer à ses fouilles [aux abords du sphinx] en 1978. Pendant les quatre ans qui ont suivi, j'ai dirigé un projet destiné à réaliser la première cartographie détaillée du monument. Nous avons pris des clichés de face et de profil en recourant à la photogrammétrie, une technique qui fait appel à la photographie stéréoscopique [...]. Les ordinateurs nous ont permis de mieux exploiter nos données. Nous avons digitalisé les cartes pour concevoir le treillis d'un modèle en trois dimensions, tracé 2,6 millions de points de surface pour recouvrir ce squelette de « peau », et reconstitué l'image du sphinx tel qu'il devait apparaître il y a plusieurs millénaires. Pour recréer le visage, j'ai essayé de faire coïncider les clichés d'autres sphinx et de divers pharaons avec notre modèle. Avec le visage de Khâfrê, il est revenu à la vie[4] [...].

Ces propos ont de quoi impressionner, voire convaincre... Après tout, quel individu sain d'esprit irait s'opposer à « 2,6 millions de points de surface » obtenus par « photographie stéréoscopique » et « photogrammétrie » ?

Mais les faits occultés par ce jargon sont nettement plus terre à terre. Une lecture attentive révèle que, pour « reconstituer » les traits

de Khâfrê, Lehner s'est contenté de concevoir, *via* l'informatique, le treillis d'un squelette en trois dimensions auquel il a superposé le visage du pharaon. Le procédé est tout à fait explicite dans l'article du *National Geographic*, qu'illustre une photographie de la statue de diorite accompagnée de cette légende : « L'auteur [Lehner] s'est servi de ce visage dans sa reconstitution du sphinx par informatique[5]. »

Dans les faits, Lehner a *remodelé* le visage du sphinx sur ordinateur en fonction de ses propres choix. En ce sens, il n'a fait que réitérer le traitement que les anciens Égyptiens avaient sans doute appliqué à la statue elle-même. Autrement dit, rien ne prouve que les traits visibles sur le monument soient ceux de Khâfrê. Ils pourraient aussi bien appartenir à d'autres pharaons, tels Thoutmosis IV, Amenhotep ou Ramsès II qui, comme le reconnaît Lehner, est le dernier à avoir « considérablement retravaillé » le géant, vers 1279 av. J.-C.[6] À vrai dire, au cours des siècles qui se sont succédé depuis l'apparition du sphinx dont, souvent, seule la tête émergeait du sable, n'importe qui a pu remodeler son visage à tout moment. En outre, l'analyse photogrammétrique de Lehner apporte au moins un élément attestant la présence d'une retouche majeure : la tête du sphinx, écrit l'auteur, est « trop petite » par rapport à son corps. Pour expliquer cette caractéristique, il déclare qu'il s'agit là d'un prototype, que la silhouette des sphinx, si prisés par la suite, présentera toujours des proportions correctes, et il suppose que « les Égyptiens de la IV^e^ dynastie n'avaient sans doute pas [encore] établi les règles du rapport entre la tête du roi, coiffée du *némès*, et le corps du lion[7] ». Loin de lui l'idée d'envisager une hypothèse tout aussi valable et bien plus intéressante : jadis, la tête était beaucoup plus volumineuse, peut-être même avait-elle un aspect léonin, et on l'a retouchée pour lui donner sa taille actuelle.

Une autre observation de Lehner vient corroborer cette théorie : il existe « une subtile discordance » « entre l'axe de la tête [du sphinx] et celui des traits du visage[8] ». En effet, la tête est orientée plein est, alors que ses traits dévient légèrement vers le nord.

Ce défaut est, lui aussi, compatible avec l'idée selon laquelle une statue beaucoup plus ancienne et fortement érodée a pu être retouchée. Comme nous le verrons plus loin dans le présent chapitre, il concorde également avec de nouvelles preuves géologiques rela-

tives à l'âge du monument. Ces questions mises à part pour le moment, il est clair que le simple fait que Lehner ait pu plaquer l'image de Khâfrê sur le visage détruit du sphinx en utilisant « l'ordinateur ARL (Advance Research Logic) et l'application de traitement graphique AutoCad (version 10)[9] » ne démontre rien, sinon qu'un bon traitement graphique permet de forcer la ressemblance entre deux faciès dissemblables. Comme l'affirmait sans ménagement un critique, « la même technique informatique pourrait servir à "prouver" qu'en réalité, le sphinx n'est autre qu'Elvis Presley[10] ».

Désireux de sortir de cette impasse, plusieurs chercheurs indépendants ont entrepris une démarche insolite. En 1993, ils ont invité l'inspecteur Frank Domingo à se rendre en Égypte. Membre de la police municipale de New York, cet homme réalisait des portraits-robots de suspects depuis plus de vingt ans, à tel point qu'il était reconnu comme le spécialiste du genre. Habitué à travailler quotidiennement sur des visages, il devait analyser en détail les similitudes et les différences entre le sphinx et la statue de Khâfrê. De retour dans son laboratoire new-yorkais, il a soigneusement comparé les centaines de clichés des deux œuvres. Quelques mois plus tard, il a rédigé un rapport d'où est extrait ce qui suit :

> Après étude de mes mesures, mes dessins et mes schémas divers, ma conclusion définitive correspond à ma réaction initiale, à savoir que ces pièces représentent deux individus distincts. Les proportions des clichés de face, et plus encore les angles et les reliefs des clichés de profil, m'ont convaincu que le sphinx n'était pas Khâfrê[11] [...].

Nous avons donc, d'une part, l'avis de Frank Domingo, un des plus grands spécialistes de la technique du portrait-robot, pour qui les traits du sphinx ne sont pas ceux de Khâfrê ; et d'autre part, celui de Mark Lehner, un égyptologue mordu d'informatique, pour qui le sphinx n'est « revenu à la vie » qu'avec le visage du pharaon.

Indatable et anonyme

Pourquoi le monument antique le plus connu et le plus étudié au monde suscite-t-il des prises de position diamétralement opposées ?

En 1992, Mark Lehner a formulé deux avis passablement contradictoires, qui laissent entrevoir la réponse à cette question :

1. invité à la réunion annuelle de l'American Association for the Advancement of Science, il déclarait : « Il n'y a aucun moyen de dater le sphinx, car il est directement sculpté dans la roche naturelle[12] » ;

2. dans le *Cambridge Archaeological Journal*, il affirmait : « Nous avons la certitude que le sphinx date de la IV^e^ dynastie, mais sommes confrontés à une absence totale de textes de l'Ancien Empire où il soit mentionné[13]. »

Pour ce qui est du premier point, c'est un fait, il n'existe actuellement aucun test permettant de dater à coup sûr un monument taillé dans la pierre[14]. D'aucuns croient que la technique de datation au carbone 14 est efficace, alors qu'il n'en est rien. Elle ne s'applique qu'aux matières organiques, et permet de mesurer la quantité d'isotopes du carbone 14 à s'y être dégradés depuis leur mort. Le sphinx étant sculpté dans le roc, il ne peut s'analyser de cette façon.

Voilà qui nous amène au second point. Les monuments de pierre *peuvent* être datés avec une relative précision si des textes qui leur sont contemporains mentionnent leur construction. Dans le cas présent, l'idéal serait de découvrir une inscription gravée sous la IV^e^ dynastie et attribuant clairement le sphinx à Khâfrê. Mais, comme l'admet Lehner, on n'a jamais exhumé aucun écrit de cette époque qui évoque le sphinx.

En clair, il faut bien avouer que nous nous trouvons devant une œuvre parfaitement anonyme, taillée dans une roche indatable, sur laquelle, comme Selim Hassan l'affirmait sans mâcher ses mots en 1949, « nous ne disposons d'aucune certitude[15] ».

Une unique syllabe

Pourquoi donc Mark Lehner, ainsi que d'autres influents érudits, persistent-ils à associer le sphinx à Khâfrê, et à marteler que « son apparition sous la IV^e^ dynastie de l'Ancien Empire [...] n'est plus contestable[16] » ?

L'explication de leur attitude tient à une unique syllabe. Gravée sur la stèle de granite dressée entre les pattes antérieures du sphinx, elle passe pour la preuve que Khâfrê a ordonné la réalisation de la sta-

tue. Or, nullement contemporaine de celle-ci, la stèle commémore les efforts héroïques entrepris par le pharaon Thoutmosis IV (1401-1391 av. J.-C.) afin de dégager le monument des sables qui menaçaient de l'étouffer. Elle décrit le géant à corps de lion comme le symbole d'un « grand pouvoir magique, qui existe en ce lieu depuis l'origine des temps[17] ». À la ligne 13 de l'inscription apparaît la syllabe « Khaf », par laquelle débute le nom « Khâfrê ». Au dire d'E. A. Wallis Budge, sa présence est « très importante, car elle prouve que [...] les prêtres d'Héliopolis, qui avaient conseillé à Thoutmosis de désensabler le sphinx, pensaient que Khâfrê l'avait façonné[18] ».

Mais la syllabe « Khaf » en dit-elle autant ?

Lorsque la stèle a été mise au jour par l'aventurier génois Gian Battista Caviglia, en 1817, la ligne 13, aujourd'hui totalement effacée, était déjà fortement endommagée. Son contenu nous est connu grâce à l'intervention du philologue britannique Thomas Young. Grand spécialiste en déchiffrement des hiéroglyphes de l'Égypte ancienne, il a pu réaliser un fac-similé de l'inscription peu après sa découverte. Sa traduction de la ligne 13 se présente ainsi : « [...] que nous lui apportons : des bœufs [...] et tous les jeunes légumes ; et nous louerons Ouenofer [...] Khaf [...] la statue faite pour Atoum-Hor-em-Akhet[19] [...]. »

Supposant que « Khaf » annonçait le nom « Khâfrê », Young a ajouté la syllabe « Rê » entre crochets pour signaler qu'il comblait une lacune[20]. Pourtant, lorsque l'égyptologue nord-américain James Henry Breasted a étudié le fac-similé, en 1905, il y a décelé une erreur : « En se fondant sur la mention de Khâfrê, on a compris que le sphinx était l'œuvre du roi. Cette déduction ne va pas de soi ; [le fac-similé de] Young ne porte pas trace de cartouche[21] [...]. »

Du début à la fin de la civilisation pharaonique, toutes les inscriptions présentent les noms de souverains isolés dans des signes de forme ovale appelés « cartouches ». Aussi est-il extrêmement difficile de comprendre pourquoi, sur la stèle de granite, le nom d'un monarque aussi puissant que Khâfrê (où, à vrai dire, de tout autre pharaon) aurait été privé de son indispensable ornement.

Par ailleurs, quand bien même la syllabe « Khaf » se réfère à Khâfrê, elle ne prouve pas que le roi ait *réalisé* le sphinx. Aussi bien, on a pu inclure le nom du souverain au texte afin de rappeler une action qu'il aurait accomplie. Comme tant de ses successeurs

(Ramsès II, Thoutmosis IV, Ahmosis Ier, etc.[22]), et peut-être tant de ses prédécesseurs, Khâfrê n'aurait-il pas *restauré* le sphinx ?

Cette déduction, parmi d'autres d'une logique aussi implacable, a recueilli les suffrages de certains grands savants qui ont jeté les bases de l'égyptologie à la fin du XIXe siècle. Ainsi, Gaston Maspéro, directeur du département des Antiquités du musée du Caire et philologue reconnu en son temps, écrivait en 1895 :

> La stèle du Sphinx porte, à la ligne 13, le cartouche de Khéphrèn au milieu d'une lacune [...]. Il y avait là, je crois, l'indication d'un déblaiement du Sphinx, opéré sous ce prince, par suite, la preuve à peu près certaine que le Sphinx était ensablé déjà au temps de Khéops et de ses prédécesseurs[23].

Cette opinion est corroborée par le texte d'une autre stèle, à peu près contemporaine de la première. Connue sous le nom de « stèle de l'Inventaire » et également découverte à Gizeh, elle est considérée par la plupart des égyptologues modernes comme faisant état d'événements fictifs. Elle précise que Khoufoui a vu le sphinx. Comme Khoufoui, constructeur supposé de la Grande Pyramide, est le prédécesseur de Khâfrê, il est évident que ce dernier n'a pu ordonner l'aménagement du monument[24]. Fort de ce témoignage, Maspéro est allé jusqu'à émettre l'idée selon laquelle le sphinx existait depuis l'époque des « Suivants d'Horus ». Les anciens Égyptiens pensaient que les membres de cette lignée prédynastique d'êtres semi-divins avaient régné des milliers d'années avant les pharaons « de race humaine[25] ». Mais plus tard dans sa carrière, l'égyptologue français s'est rallié à l'avis général en affirmant que le sphinx représentait « probablement Khéphrèn en personne[26] ».

Le fait qu'il se soit senti obligé de revenir sur ses déclarations hérétiques nous en dit plus sur l'influence de ses pairs que sur la validité des preuves relatives à l'âge du monument et à l'identité de son commanditaire. En réalité, les éléments sur lesquels repose le consensus actuel sont extrêmement minces. Plus que de « faits », ils procèdent d'*interprétations* que certaines autorités ont décidé de faire porter, à un moment précis, sur des données particulières et, d'ordinaire, fort ambiguës. En l'occurrence, sur une unique syllabe du nom « Khâfrê », inscrite sur la stèle de Thoutmosis.

Parmi les sommités de la profession, très peu ont fait preuve, sur cette question, de l'honnêteté de Selim Hassan. En 1949, dans une étude devenue un classique et déjà citée dans le présent ouvrage, l'égyptologue lançait cet avertissement justifié :

> Hormis la ligne tronquée inscrite sur la stèle de granite de Thoutmès IV et ne prouvant rien, aucun inscription ancienne ne relie le sphinx à Khâfrê. Si solide qu'elle nous apparaisse, nous devons qualifier cette indication de « circonstancielle », jusqu'à ce qu'un heureux hasard offre au monde une référence précise à l'érection de cette statue[27] [...].

Le contexte

Depuis que Hassan s'est exprimé ainsi, aucun « heureux hasard » ne s'est produit. Néanmoins, la convention qui veut que le sphinx ait été taillé sous Khâfrê vers 2500 av. J.-C. conserve toute sa force. Elle imprègne à tel point le discours officiel qu'il est impossible de la croire justifiée par ces deux seuls éléments : la ressemblance contestée de la statue avec Khâfrê, et les déclarations contradictoires des érudits à propos d'une stèle à moitié détruite...

D'après Mark Lehner, il y a effectivement autre chose, une sorte d'arme secrète qu'il juge visiblement assez puissante pour faire un sort aux interrogations et aux doutes persistants. Jadis responsable du Giza Mapping Project (désormais achevé), et actuellement chargé du Koch-Ludwig Giza Plateau Project, Lehner est connu pour être un spécialiste mondial du sphinx. Lorsqu'il pointe son arme secrète sur les rares « hérétiques » pour qui le monument serait bien antérieur à 2500 av. J.-C., c'est en homme influent et sûr de son autorité qu'il agit.

Cette arme secrète a un nom : « le contexte ». En 1992, Lehner a été choisi comme porte-parole officiel des égyptologues lors de la réunion annuelle de l'American Association for the Advancement of Science. Il devait émettre un avis orthodoxe pendant le débat consacré à l'âge du sphinx. On constatera qu'il a usé et abusé de son « arme secrète » :

> Le sphinx n'est pas tout seul dans le désert, à la disposition de ceux qui souhaitent lui donner un âge. Il s'insère à un vaste contexte architectural qui comprend la pyramide de Khoufoui [plus connue sous le nom de «Grande Pyramide»], celle de Khâfrê [la «deuxième pyramide»] et celle de Menkaourê[28], les pharaons de la IV^e^ dynastie. Chacune est dotée d'une longue chaussée qui relie un temple funéraire, édifié sur son flanc est, à la plaine alluviale du Nil, où un temple dit «bas» permettait de pénétrer dans le complexe pyramidal [...].
> Les dignitaires et les parents du pharaon ont construit leurs tombes dans des nécropoles situées à l'est et à l'ouest de la pyramide de Khoufoui, ainsi qu'au sud-est des pyramides de Khâfrê et de Menkaourê. Présents à Gizeh depuis bientôt deux siècles, les archéologues ont exhumé quantité d'objets [de la IV^e^ dynastie]. Dans des centaines de sépultures, on a trouvé les dépouilles et les objets personnels des hauts fonctionnaires de l'Âge des pyramides [...]. Nous découvrons les traces laissées par les ouvriers, et nous reconstituons la vie quotidienne de ceux qui ont fait surgir le sphinx et les pyramides [...]. Nous avons mis au jour les vestiges d'une cité qui s'étendait dans la vallée sur toute la longueur du plateau de Gizeh. Le contexte archéologique du sphinx se compose de tous ces éléments[29] [...].

Plus loin, il expliquait que plusieurs raisons l'avaient persuadé que «le sphinx [était] intégré au complexe pyramidal de Khâfrê»:

> La partie sud de la fosse où se dresse le sphinx forme la limite nord de la chaussée de Khâfrê, dont un tronçon longe le sphinx, puis pénètre dans le temple bas. Une tranchée d'écoulement suit la chaussée au nord et débouche sur l'angle sud-ouest de la fosse, ce qui indique que les carriers ont creusé celle-ci suite à l'aménagement de la chaussée. Sinon, ils n'auraient pas fait en sorte que les eaux d'écoulement s'y vident. Le temple bas de Khâfrê est édifié sur la même terrasse que le temple du Sphinx. Leurs façades est et ouest sont presque alignées. Quant à leurs murs, ils sont construits dans le même style[30].

Le fait que les temples, la chaussée, la deuxième pyramide et le sphinx fassent partie d'un même ensemble architectural est on ne peut plus convaincant. Ce qui l'est moins, en revanche, c'est d'y voir la preuve que Khâfrê a ordonné la réalisation de la statue. Lehner ne tient pas compte d'une éventualité: l'«ensemble» a pu être conçu,

bien avant le règne de Khâfrê, par des bâtisseurs inconnus de nous, puis réutilisé, voire largement restauré, sous la IV^{e} dynastie.

Cette hypothèse, que ne contredisent ni les inscriptions ni les techniques de datation objective, est à l'origine d'une controverse dont l'ardeur n'a cessé de croître pendant les années 90...

L'érosion par l'eau

En fait, la naissance de ce différend remonte à la fin des années 70. À cette époque, John Anthony West, un chercheur indépendant nord-américain, s'est penché sur l'œuvre du Français R. A. Schwaller de Lubicz. Symboliste et mathématicien de génie, celui-ci est surtout célèbre pour son travail sur le temple de Louxor. Mais dans *Le Roi de la théocratie pharaonique*, un texte plus général publié en 1961, il commentait les implications archéologiques des conditions climatiques et des inondations qui ont frappé l'Égypte il y a plus de douze mille ans.

> Nous pouvons admettre qu'une grande civilisation a dû précéder les vastes mouvements d'eau qui ont passé sur l'Égypte, ce que laisse supposer l'existence du Sphinx sculpté dans la roche de la falaise Ouest, à Guizeh, ce Sphinx dont tout le corps léonin, à l'exception de la tête, montre une indiscutable érosion aquatique[31].

Manifestement passée inaperçue jusqu'alors, cette simple observation remettait en question le consensus qui attribuait le sphinx à Khâfrê, tout en fixant la date de sa création à 2500 av. J.-C. À la lecture de ces lignes, West s'est aperçu que, grâce à la géologie, Schwaller avait ouvert une voie «permettant de prouver l'existence éventuelle d'une civilisation différente, antérieure de plusieurs millénaires à l'Égypte dynastique, et peut-être plus grande qu'elle (ou que toute autre civilisation connue)[32] ».

> Le simple fait de pouvoir confirmer l'érosion du sphinx par l'eau bouleverserait toutes les chronologies admises dans l'histoire de la civilisation; il imposerait une réévaluation radicale des hypothèses, liées à l'idée de «progrès», sur lesquelles repose l'enseignement moderne. Difficile de trouver question aux implications aussi fortes[33] [...]!

Les eaux de crue

West a raison d'évoquer ces implications. Si l'on peut prouver que l'usure du sphinx est due à l'eau, et non au vent ou au sable, comme le soutiennent les égyptologues, on soulèvera un vrai problème quant à la fiabilité de la chronologie établie. Pour le comprendre, il suffit de se souvenir que le climat de l'Égypte n'a pas toujours été aussi aride qu'aujourd'hui, et que les formes d'érosions sur lesquelles West et Schwaller attirent notre attention sont spécifiques de l'« ensemble architectural », défini par Lehner et d'autres comme le « contexte » du sphinx. À voir les marques qu'elles partagent (marques absentes des autres monuments de Gizeh), il est évident que les structures composant cet ensemble ont été édifiées à la même époque.

Mais à quelle époque ?

Dans un premier temps, West s'exprimait ainsi :

> Il ne peut y avoir aucune objection de principe au fait que le sphinx ait subi une érosion par l'eau. Il est en effet convenu que l'Égypte a connu des changements climatiques radicaux, ainsi que des inondations périodiques, provoquées par la mer et, dans un passé relativement récent, par de gigantesques crues du Nil. On estime que ces dernières ont été provoquées par la fonte des glaces à la fin de la dernière période glaciaire. On établit actuellement la date de cet événement aux alentours de 15 000 av. J.-C., mais on pense que de grandes crues du Nil se sont régulièrement produites après coup. La dernière remonte à environ 10 000 av. J.-C. D'où il s'ensuit que, si le Grand Sphinx est érodé par l'eau, il a dû être sculpté avant la crue ou les crues responsable(s) de cette érosion[34] [...].

En théorie, le raisonnement est solide. En pratique, comme West devait le reconnaître plus tard, « la crue ou les crues » ne peuvent avoir engendré l'usure apparente sur le sphinx :

> Le problème, c'est que le sphinx est très endommagé jusqu'à hauteur du cou. Il faudrait donc que les eaux de crue se soient élevées d'au moins dix-huit mètres au-dessus de la vallée du Nil. On imagine difficilement des inondations de cette ampleur. Or, les blocs de calcaire qui forment la maçonnerie du temple dit « funéraire » sont également érodés par l'eau. Si cette théorie était correcte, la crue aurait dû atteindre la base des pyramides. Il faudrait alors ajouter une trentaine de mètres à l'élévation des eaux de crue[35].

C'est pourquoi le sphinx ne peut avoir été endommagé par cet agent. Alors, par quoi ?

Les eaux de pluie

En 1989, John West a contacté Robert Schoch. Géologue, stratigraphe et paléontologue très respecté, ce professeur à l'université de Boston est spécialiste de l'érosion de roches tendres très semblables au calcaire du plateau de Gizeh. En clair, précisait West, cet homme « détenait un savoir précisément adapté à une confirmation ou à une réfutation définitives de cette théorie[36] ».

D'emblée sceptique sur le fait que le sphinx pouvait être plus ancien, Schoch a changé d'avis lors de son premier séjour sur le site, en 1990. Il n'a pu franchir l'enceinte de protection du géant, qu'il a étudié depuis la plate-forme réservée aux touristes. Il a confirmé que le monument avait visiblement souffert d'une érosion par l'eau. À son avis, il était évident que les causes de ce phénomène n'étaient pas les inondations, mais les « précipitations ».

« En d'autres termes, expliquait West, les eaux de pluie, et non les eaux de crue, étaient responsables de l'état du sphinx [...]. L'identification d'une érosion induite par les précipitations réglait la question d'un seul coup. Mes sources évoquaient bien des crues associées à de longues périodes de pluie, mais je ne m'étais pas aperçu, n'étant pas géologue, que ces pluies, et non les crues périodiques, étaient les véritables agents de l'érosion[37]. »

Comme nous l'avons précisé, Schoch est resté sur la plate-forme d'observation sans s'approcher du sphinx. À ce stade de son étude, il ne pouvait donc confirmer la théorie de West que provisoirement.

Pourquoi le géologue bostonien n'a-t-il pas pénétré dans l'enclos ?

Parce que, depuis 1978, les autorités égyptiennes avaient fermé le site au public en dressant une haute clôture, et que seuls quelques égyptologues s'étaient vu accorder ce privilège.

Avec l'aide du doyen de l'université de Boston, Schoch a donc soumis une demande en bonne et due forme à l'Organisation des antiquités égyptiennes (OAÉ), auprès de laquelle il a sollicité l'autorisation de mener une étude géologique sur l'érosion du sphinx.

Une interruption brutale

La réponse s'est longuement fait attendre. Soutenu par le représentant d'une éminente institution, Schoch a quand même fini par voir sa demande accordée. L'occasion lui était donnée de régler une bonne fois pour toutes la controverse dont le sphinx faisait l'objet. John West a aussitôt entrepris de rassembler une équipe pluridisciplinaire de scientifiques, dont un géophysicien, Thomas L. Dobecki, qui travaillait pour McBride-Ratcliff & Associates, une société de consultants fort respectée de Houston[38]. D'autres spécialistes sont « officieusement » venus grossir les rangs du groupe : un architecte-photographe, deux géologues, un océanographe et un ami de West, le producteur de cinéma Boris Said[39]. La présence de ce dernier permettait au chercheur de « réaliser, à partir du travail en cours, un documentaire vidéo qui susciterait un profond intérêt dans l'opinion[40] ».

> Prévoyant l'opposition des égyptologues et des archéologues académiques, nous devions trouver le moyen de proposer cette thèse au grand public, dans l'hypothèse où Schoch la jugeait confirmée par la géologie. Sinon, il fallait abandonner la recherche, sans doute pour de bon[41] [...].

Le film de West a parfaitement atteint son but : présenter au public la théorie de l'érosion du sphinx par des eaux de pluie très anciennes. Lors de sa diffusion sur NBC, en automne 1993, il a été vu par 33 millions de Nord-Américains.

Mais c'est une autre histoire. Revenons-en à l'enclos du sphinx... Après avoir effectué des tests de sismographie autour du monument, Dobecki a été le premier à produire des résultats intéressants. L'équipement sophistiqué dont il s'était muni a enregistré de nombreuses indications attestant la présence d'« anomalies et de cavités dans le soubassement rocheux situé entre les pattes du sphinx et le long de ses flancs[42] ». Il décrivait ainsi une des structures :

> [...] un élément assez grand, d'environ neuf mètres sur douze, détecté à moins de cinq mètres de profondeur. Sa forme régulière, en l'occurrence un rectangle, ne correspond pas à celle d'une cavité naturelle [...]. Il se pourrait donc qu'il ait été creusé par l'homme[43].

Ayant reçu l'autorisation de pénétrer dans l'enceinte, Schoch, lui aussi, « a rapidement laissé tomber le conditionnel ». West expliquait pourquoi :

> Le sphinx et la paroi de sa fosse étaient fortement érodés. Les tombes de l'Ancien Empire, situées au sud et datant peu ou prou du règne de Khâfrê, étaient relativement intactes ou distinctement érodées par le vent. Toutes ces structures étaient taillées dans la même roche. D'après Schoch, il était impossible, d'un point de vue géologique, de leur attribuer une même date de réalisation. Nos scientifiques étaient d'accord. Seule l'eau, et plus particulièrement l'eau de pluie, avait pu produire l'érosion que nous observions[44] [...].

Au moment où l'équipe rassemblait les éléments de la première étude géologique indépendante jamais réalisée sur le sphinx, Zaï Hawas, directeur général des pyramides de Gizeh et membre de l'OAÉ, s'est abattu sur ses membres comme la foudre.

Les scientifiques avaient obtenu leur autorisation d'Ibrahim Bakr, le président de l'OAÉ. Ils ignoraient que ses relations avec Hawas étaient assez tendues. Ils n'avaient pas non plus prévu de découvrir en son subalterne un tel ego ni une énergie aussi forte. Furieux de ne pas avoir été consulté par son supérieur, Hawas a accusé le groupe de s'en prendre aux monuments :

> Je me suis aperçu qu'ils travaillent en installant des endoscopes dans le corps du sphinx et en tournant, à chaque phase de leur programme, des films qui relèvent de la propagande [...], mais pas de la recherche scientifique. C'est pourquoi j'ai suspendu le travail de cette mission non scientifique, et rédigé un rapport qui a été présenté à la commission permanente, laquelle a rejeté tout projet ultérieur de la mission[45].

Qu'en termes choisis ces choses-là sont dites ! Loin de « suspendre » leur travail, Hawas a pratiquement expulsé les savants du site. Il est toutefois intervenu trop tard pour les empêcher de réunir les données géologiques dont ils avaient absolument besoin.

Quand a-t-il plu ?

Dès son retour à Boston, Schoch s'est enfermé dans son laboratoire. Quelques mois plus tard, les résultats de ses travaux étant

concluants, il a remis le nez dehors. Au grand ravissement de West, il était désormais prêt à soutenir que le sphinx avait subi une érosion par la pluie et à assumer les implications historiques considérables de cette affirmation.

En bref, son argumentation, à laquelle les paléoclimatologues adhèrent pleinement, s'appuie sur le fait que les intenses précipitations capables d'engendrer les formes d'érosion caractéristiques du sphinx ont cessé de s'abattre sur l'Égypte plusieurs millénaires avant 2500 av. J.-C., l'époque où, au dire des égyptologues, le sphinx serait apparu. En conséquence, ces preuves géologiques indiquent que, selon une estimation *extrêmement modérée*, le sphinx aurait été sculpté entre « 7000 et 5000 av. J.-C. au bas mot[46] ».

En ce temps-là, s'il faut en croire les spécialistes, la vallée du Nil n'était occupée que par des peuplades néolithiques primitives, qui pratiquaient la chasse et la cueillette, et n'avaient pour « outillage » que des bâtons et des silex taillés. Si Schoch a raison, le sphinx et les temples voisins, qui sont formés de centaines de blocs de calcaire pesant 200 tonnes, doivent être l'œuvre d'une civilisation antique avancée et encore non identifiée.

Comment ont réagi les égyptologues ?

« Ridicule ! », s'est écrié Peter Lecovara, assistant conservateur du Département égyptien du Museum of Fine Arts de Boston. « Des milliers de savants étudient la question depuis des siècles et la chronologie est pratiquement fixée. Aucune surprise de taille ne nous attend[47] [...]. »

D'autres « experts » se sont montrés tout aussi péremptoires. Ainsi, Carol Redmont, archéologue sur le campus de Berkeley, l'université de Californie, a affirmé : « C'est absolument impossible. Les gens de cette région ne pouvaient disposer de la technologie, des institutions ni même de la volonté de créer une telle structure des milliers d'années avant le règne de Khâfrê[48]. »

Quant au redoutable Zaï Hawas, qui avait essayé d'étouffer ce travail dans l'œuf, voici ce qu'il pensait de l'équipe de Schoch et West, ainsi que de ses conclusions originales :

> Hallucinations de Nord-Américains ! West est un amateur. Tout cela ne repose sur aucune base scientifique. Il existe des monuments plus anciens dans le même secteur. Il n'ont certainement pas été construits pas des hommes venus de l'espace ou de l'Atlantide. C'est une absur-

dité. Nous ne permettrons pas que nos œuvres soient exploitées à des fins d'enrichissement personnel. Le sphinx est l'âme de l'Égypte[49].

Cette rhétorique n'a pas surpris John West outre mesure. Depuis longtemps, il cherchait en solitaire à réaliser une enquête sérieuse sur l'âge du sphinx, ce qui lui avait valu bien des rebuffades. Mais cette fois, grâce au soutien de Schoch et aux révélations faites sur NBC, il tenait enfin sa revanche. Il était clair que les égyptologues se hérissaient à voir une science empirique telle que la géologie faire irruption dans leur univers confortable et fermé.

Soucieux d'aller plus loin que Schoch et sentant que celui-ci s'était montré trop modéré, voire frileux, en établissant l'apparition du sphinx entre 7000 et 5000 av. J.-C. « au bas mot », West déclarait : « À ce stade, Schoch et moi sommes en désaccord, ou plutôt nous interprétons les mêmes données assez différemment. Il préfère opter pour l'opinion la plus conservatrice [...]. Mais je reste convaincu que le sphinx est antérieur à la fin de la dernière période glaciaire[50]. »

Ce qui signifiait concrètement : à une époque antérieure à 15 000 av. J.-C. West justifiait ce bond en arrière par le fait que l'existence d'aucune culture évoluée n'est attestée en Égypte entre 7000 et 5000 av. J.-C. « Si le sphinx n'était apparu qu'entre 7000 et 5000 av. J.-C., expliquait-il, je pense que nous aurions d'autres témoignages de la civilisation qui l'a taillé[51]. » En l'absence de tels témoignages, poursuivait-il, la civilisation qui avait créé le sphinx et les temples environnants avait dû disparaître bien avant cette époque. « La preuve manquante est peut-être enfouie plus profondément qu'on a jamais creusé, et/ou dans un endroit encore inexploré : sur les berges du Nil antique, à des kilomètres du Nil actuel, voire au fond de la Méditerranée, qui était à sec pendant la dernière période glaciaire, sait-on jamais[52] ? »

Malgré leur « désaccord amical » sur la question de savoir si l'érosion du sphinx indiquait une date comprise entre 7000 et 5000 av. J.-C. ou une période beaucoup plus lointaine, Schoch et West ont décidé de présenter un résumé de leur recherche à la Geological Society of America. L'accueil qu'ils y ont reçu les a rassurés. Plusieurs centaines de géologues ont cautionné la logique de leur démarche, et des dizaines d'entre eux ont proposé leur aide ou leurs conseils afin de faire progresser la recherche[53].

Plus stimulante encore a été la réaction des médias internationaux. Suite à la réunion de la GSA, de nombreux journaux ont publié des articles sur le sujet. Parallèlement, l'énigme qui plane sur l'âge du sphinx a été amplement couverte par la télévision et la radio. Aujourd'hui, West se souvient de ces moments : « Nous étions à mi-parcours et nous allions entamer le sprint final[54]. »

Évoquant la divergence d'opinions entre Schoch et lui quant à la datation du monument, il reconnaît honnêtement que « seules des recherches complémentaires permettront de résoudre le problème[55] ».

Le débat reste ouvert

Sur avis des égyptologues occidentaux, le gouvernement égyptien s'oppose à toute recherche géologique ou sismographique aux abords du sphinx depuis 1993. Attitude surprenante, eu égard aux implications des découvertes de Schoch, d'autant que les conclusions du géologue n'ont toujours pas reçu de démenti convaincant. Au contraire, plus le temps passe et plus le savant bostonien résiste aux rigueurs de la critique. Devant ses pairs, il a plus d'une fois défendu la thèse selon laquelle les traces d'érosion visibles sur le sphinx et sur les murs de son enceinte (de profondes fissures verticales, associées à des stries horizontales qui forment une surface ondulée) constituent « l'exemple classique de l'état d'une structure calcaire sur laquelle la pluie s'est abattue pendant des millénaires[56] [...] ». Comparés à ce que nous savons des anciens climats de Gizeh, précise-t-il, ces éléments attestent amplement « l'antériorité du Grand Sphinx par rapport à la date traditionnellement considérée comme celle de son apparition : les environs de 2500 av. J.-C ». Et de conclure en affirmant : « Je ne fais qu'aller où me mène la science ; or, elle me mène à cette conclusion : le sphinx a été sculpté bien avant qu'on ne le croit[57]. »

Certes, Robert Schoch n'a pas *prouvé* que le monument datait d'une époque comprise entre 7000 et 5000 av. J.-C. De même, John West n'a pas *prouvé* qu'il lui était antérieur. Mais les égyptologues classiques n'ont pas non plus *prouvé* qu'il avait été sculpté sous Khâfrê, en 2500 av. J.-C.

En d'autres termes, la raison veut que le débat relatif à l'attribution et à l'âge de cette œuvre extraordinaire reste ouvert.

Le secret du sphinx n'est toujours pas élucidé. Mieux encore, comme nous allons le constater dans le chapitre suivant, les interrogations qui planent sur ce monument précis englobent la nécropole de Gizeh tout entière.

Chapitre 3

UNE SUPERPOSITION DE MYSTÈRES

On dit que cette pierre [celle qui a servi à édifier les pyramides de Gizeh] a été apportée d'Arabie sur une grande distance et mise en place au moyen de terrasses [...]. Et le plus extraordinaire est que, malgré l'énormité des constructions et le fait que tout le voisinage est couvert de sable, aucune trace ne subsiste ni de la terrasse ni de la taille des pierres, si bien que cette construction semble non pas due à un long travail des hommes, mais avoir été mise en place d'un seul coup par quelque divinité au milieu du sable environnant.

Diodore de Sicile, livre I, Ier siècle av. J.-C.

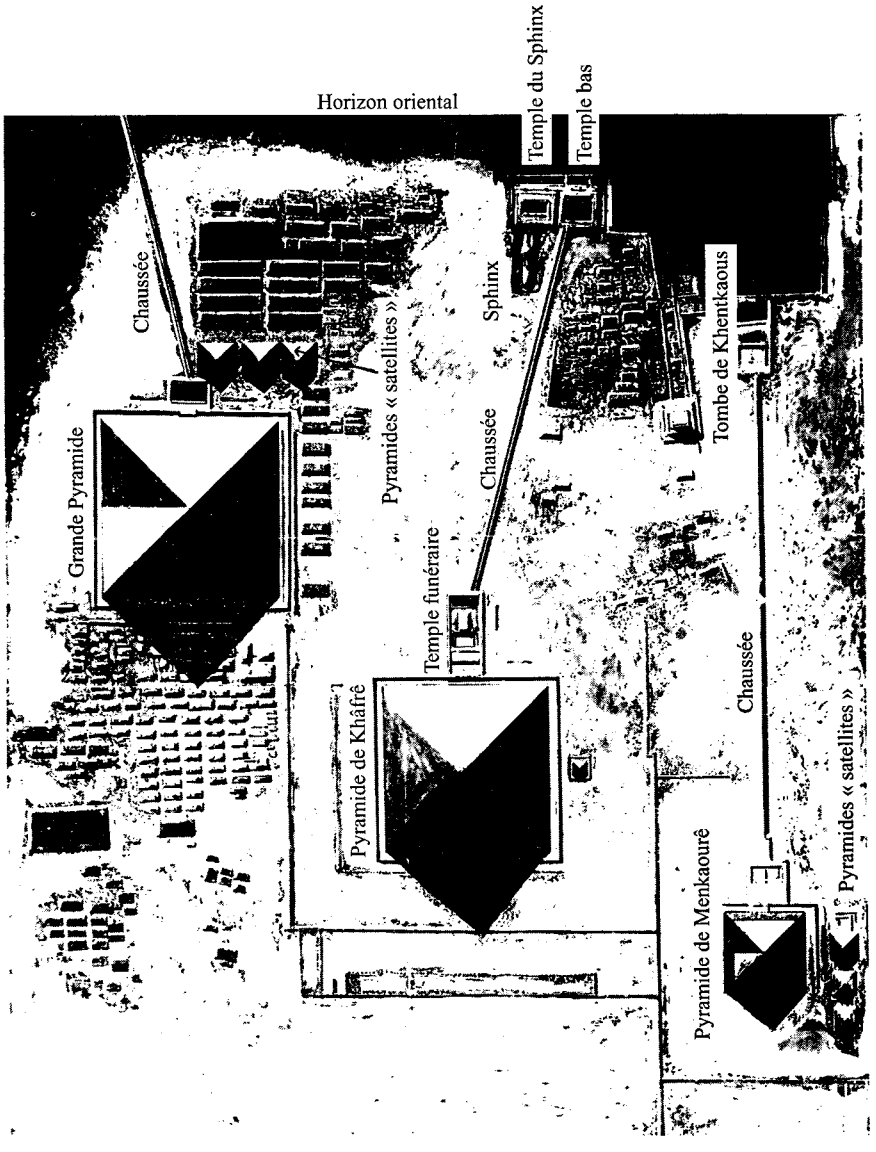
À tous points de vue, la nécropole de Gizeh, où se dressent le sphinx et les trois Grandes Pyramides, représente un formidable mystère architectural et archéologique. Les pyramides principales et leurs temples comportent en effet d'étonnantes particularités physiques et techniques. Par ailleurs, ces monuments sont anonymes et presque dépourvus d'inscriptions. Comme le sphinx, il est difficile de les dater par des moyens objectifs. De même, pour les attribuer à tel ou tel souverain, les égyptologues ont dû se fonder sur une interprétation, relativement arbitraire, d'indices liés au contexte.

Ainsi, il existe une convention selon laquelle les Grandes Pyramides seraient les tombes de Khoufoui, Khâfrê et Menkaourê, trois pharaons de la IVe dynastie. Et pourtant, elles n'ont jamais livré aucune dépouille royale. Dans la première, les cavités aménagées au-dessus du plafond de la « chambre du Roi » font apparaître de prétendues « marques de carrière », qui sont en fait des « graffitis » réalisés à la hâte. Comme nous le verrons dans la deuxième par-

tie, ces signes ne permettent guère de confirmer la traditionnelle attribution du monument à Khoufoui. On ne trouve aucun autre texte, de quelque nature soit-il, dans cet édifice, ni dans les constructions prêtées à Khâfrê et à Menkaourê. Trois petites pyramides «satellites» sont alignées devant la face est de la Grande Pyramide, et trois autres s'élèvent près de l'angle sud-ouest du site. Toutes sont dénuées d'inscriptions. Certes, elles renfermaient des objets de la IV^e^ dynastie, mais rien ne prouve qu'elles aient été bâties à cette époque.

La même remarque s'applique à la statue de Khâfrê, découverte dans son temple «bas», et à celle de Menkaourê, découverte dans son temple «funéraire». Toutes deux constituent les seules preuves permettant d'attribuer ces structures anonymes et non inscrites aux pharaons en question. En toute logique, elles ne font qu'induire cette attribution, sans pour autant l'établir. Autrement dit, *il se peut que* Khâfrê et Menkaourê aient bâti ces sanctuaires. Mais les deux rois ont aussi pu s'approprier des édifices antérieurs, les adapter, les rénover et les orner de leurs statues dans un but précis. Après tout, personne n'attribue l'aménagement de Trafalgar Square à Nelson pour la simple raison qu'on y voit sa silhouette sculptée dans la pierre. De même, il est possible que les égyptologues s'avancent trop lorsqu'ils prêtent la construction du temple bas à Khâfrê sous prétexte qu'ils y ont découvert une sculpture à son image.

Cette observation est valable pour l'ensemble de la nécropole. Certes, son lien avec la IV^e^ dynastie est incontestable, mais la véritable nature de cette relation reste à prouver. C'est un fait, un grand nombre de mastabas de la IV^e^ dynastie, aisément identifiables et couverts d'inscriptions, s'étendent à l'est et à l'ouest de la Grande Pyramide, ainsi qu'à l'ouest du sphinx. Toutefois, rien ne permet d'affirmer que les pyramides sont «des tombes, et rien que des tombes». Il se peut qu'un ancien site sacré, conçu et aménagé dans une optique déterminée, ait été repris et réutilisé à des fins différentes, comme cela s'est produit ailleurs. On peut ainsi imaginer que les pyramides et les principaux monuments des environs ont été conçus dans un but purement rituel, cérémoniel et religieux, mais que l'idée d'y inhumer des défunts (surtout des reines et des nobles de la IV^e^ dynastie, à en juger par les dépouilles identifiées) est apparue ultérieurement. Cette pratique a pu être adoptée par des indivi-



2. Vue aérienne des principaux monuments de la nécropole de Gizeh.

dus oublieux de la genèse du lieu, et soucieux de reposer dans un endroit imprégné d'un caractère sacré et d'un prestige antique. Au Moyen Âge, certains individus particulièrement respectés étaient enterrés sous les dalles des cathédrales. La chose se produit encore aujourd'hui, ce qui ne veut pas dire qu'une cathédrale soit une tombe ou qu'elle ait été bâtie afin d'abriter un corps.

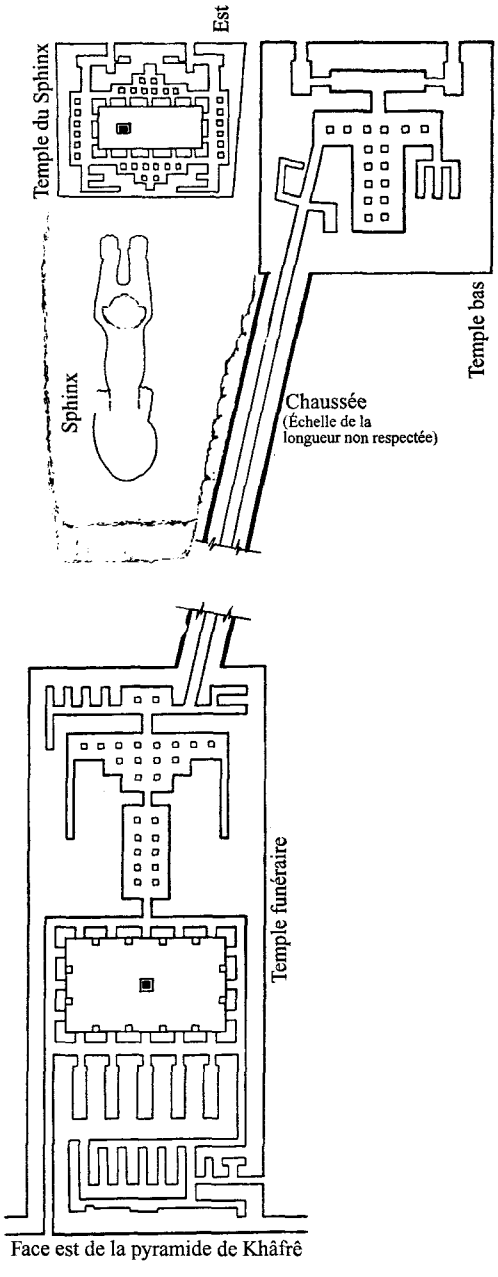
Une conception impossible

Lorsqu'on s'approche de Gizeh par l'est, on traverse d'abord le village arabe de Nazlet el-Sammam. On découvre ensuite le Grand Sphinx, qui dresse son vénérable chef au-dessus d'un horrible parc de stationnement pour autocars, de boutiques et de cafés à touristes. En face du monument, le sol est dégagé sur une largeur d'environ deux cents mètres, ce qui permet au visiteur de contempler l'énorme complexe architectural qui le cerne depuis des temps immémoriaux.

Cet ensemble se compose de ce qu'il est convenu d'appeler le «temple du Sphinx» et le «temple bas de Khâfrê». Le premier s'élève à l'est de la statue, qui le domine directement, tandis que le second se situe légèrement au sud de son voisin, dont il est séparé par un espace étroit. Leurs façades orientales sont édifiées dans le même axe, comme celles de deux maisons frappées d'alignement.

On appréciera mieux la disposition de ces structures, ainsi que leur relation au sphinx et à son enclos, en observant les photographies et plans ici reproduits. Le temple bas, le plus vaste, forme presque un carré dont chaque côté mesure une quarantaine de mètres. Le temple du Sphinx dessine plutôt un trapèze, dont les côtés nord et sud atteignent une trentaine de mètres.

À l'origine, tous deux étaient hauts d'une douzaine de mètres. Construits en gros blocs de calcaire, ils étaient couverts, à l'intérieur comme à l'extérieur, d'un parement de granite. Ce revêtement, ainsi qu'une grande partie de la maçonnerie, a disparu du temple du Sphinx, qui offre au regard un aspect très endommagé. En revanche, le temple bas est resté largement intact. Les deux édifices ont perdu leur toiture et leurs poutres de soutènement. Le temple bas a cependant conservé seize colonnes et architraves. Disposées en forme de



3. Le Grand Sphinx et le complexe architectural environnant: le temple du Sphinx, le temple bas, la chaussée (ici raccourcie) et le temple funéraire.

T dans la salle centrale, elles créent des jeux d'ombre et de lumière du plus bel effet.

Ces constructions anciennes et anonymes n'ont que deux points communs: un style austère, dépourvu d'ornements, et la présence d'imposants mégalithes, dont certains pèseraient quelque 200 tonnes[1]. On n'y remarque pas de *petits* blocs, et la plus modeste de ces énormes pièces dépasse 50 tonnes. On comprend mal comment les anciens Égyptiens ont pu soulever et positionner de tels monstres. Même aujourd'hui, des entrepreneurs disposant des dernières ressources de la technique se verraient confrontés à de terribles difficultés si on les chargeait de bâtir des répliques exactes du temple du Sphinx et du temple bas.

Le problème se révèle complexe à plus d'un titre. Il provient surtout de la taille des blocs qui, par leurs dimensions et leur poids, peuvent se comparer à un empilement de moteurs Diesel de locomotives. Les grues hydrauliques que nous sommes habitués à voir sur les chantiers de nos villes sont incapables de supporter de telles charges. Bien qu'elles fassent appel à une technologie avancée, elles ne peuvent généralement «lever» qu'un maximum de 20 tonnes. Encore faut-il que la charge soit située à «portée minimale», c'est-à-dire le plus près possible de la «tour», sous la «flèche» de la grue. Plus la portée est longue et plus le poids doit être faible. À «portée maximale», la limite est fixée à environ 5 tonnes.

Au-dessus de 50 tonnes, il est nécessaire d'utiliser une grue spéciale. À l'heure actuelle, on ne dénombre à la surface du globe que quelques machines pouvant soulever des blocs de calcaire de 200 tonnes. Normalement, ces grues «en pont» ou «en portique» se remarquent souvent dans les usines et les grands ports industriels, où elles servent à déplacer des engins volumineux, comme des bulldozers et des tanks, ou des pièces d'équipement, comme des conteneurs métalliques. Composées d'éléments en acier et actionnées par d'énormes moteurs électriques, elles sont en majorité prévues pour des charges inférieures à 100 tonnes. En bref, si l'on demandait à un grutier spécialisé dans les lourdes charges d'assembler un temple à partir de blocs de 200 tonnes, il jugerait la tâche aussi insolite que démesurée.

Aux États-Unis, seules deux grues «à contrepoids et à bras» sont en mesure de supporter des charges proches de 200 tonnes. Il y a

peu, on a transporté l'une d'elles sur un chantier de Long Island afin d'installer une chaudière de 200 tonnes dans une usine. Elle était équipée d'un bras long de 60 mètres, à une extrémité duquel était fixé un contrepoids en béton de 160 tonnes qui l'empêchait de basculer. Vingt ouvriers ont dû préparer le terrain pendant six semaines avant qu'on puisse soulever la chaudière[2].

Si l'on voulait édifier une réplique du temple bas, on se heurterait à une difficulté majeure : la nécessité d'arracher au sol des centaines de charges extrêmement lourdes en tenant compte des limitations physiques du plateau de Gizeh. Pour résoudre le problème, l'idéal serait de posséder une grue en pont ou en portique montée sur chenilles d'acier, et de l'installer à l'intérieur ou à proximité de l'espace restreint qui devrait accueillir la construction.

Nous avons montré des photographies à l'ingénieur grutier qui avait soulevé la chaudière de 200 tonnes. Nous lui avons fait part de détails techniques concernant les blocs du temple bas et lui avons demandé s'il pensait pouvoir assembler des pièces semblables avec sa grue. Comme il fallait s'y attendre, il nous a fait cette réponse :

> Compte tenu de ce que vous me montrez et des distances impliquées, je ne sais pas si nous pourrions soulever les blocs de 200 tonnes depuis les endroits qui restent disponibles [...]. Dans notre métier, nous chargeons des poids importants et nous cherchons à voir comment nos prédécesseurs s'y sont pris pour en faire autant. Je constate qu'ils ont bougé ces énormes blocs, des pièces de 200 tonnes, il y a des milliers et des milliers d'années. Je n'ai aucune idée de la façon dont ils ont travaillé. Pour moi, et sans doute pour tout le monde, c'est un mystère et ça le restera certainement[3].

Comment, quand et pourquoi ?

Que ce soit un mystère ou non, le temple bas et le temple du Sphinx de Gizeh témoignent en silence du fait que certains bâtisseurs de l'Antiquité savaient soulever des charges de 200 tonnes et qu'ils avaient les moyens techniques d'y parvenir. Même s'il est raisonnable de penser qu'ils n'ont pas utilisé des grues en portique ou autres, nous ne savons rien de la façon dont ils ont procédé. Confrontés à ces questions, les égyptologues ont tendance à parler,

en termes vagues et généraux, de «rampe en brique et en terre» et de «main-d'œuvre illimitée[4]». Mais les ingénieurs doivent se montrer plus précis. On attend d'eux qu'ils définissent le type de rampes requis pour hisser des blocs d'une telle taille, et le nombre d'hommes nécessaires à ce travail.

Aucune étude technique détaillée n'a jamais été menée à Gizeh sur la logistique employée dans la construction du temple du Sphinx et du temple bas. Un certain nombre d'architectes et d'ingénieurs hautement qualifiés ont toutefois étudié de près les pyramides qui, au dire des égyptologues, ont été également édifiées grâce à des rampes[5]. D'après les résultats de ces recherches, une rampe de construction sur laquelle des hommes à pied sont amenés à tracter de lourdes charges ne doit dépasser une inclinaison de 10 %[6]. Pour ce qui est de la Grande Pyramide, dont la hauteur originelle était de 147 m, la rampe aurait dû mesurer 1 463 m de long et représenter un volume presque trois fois supérieur à celui du monument[7].

De toute évidence, le problème est différent pour ce qui est du temple du Sphinx et du temple bas. Leur hauteur d'origine étant nettement inférieure à celle des pyramides, on a pu les construire en utilisant des rampes certes inclinées à 10 %, mais de taille relativement réduite. En raison de la masse et du poids des nombreux blocs de 200 tonnes découverts dans ces édifices, il était cependant exclu de recourir à une pente faite dans un matériau moins stable que la pierre de taille dont les temples eux-mêmes sont constitués[8].

Supposons qu'on se soit servi de rampes solides et qu'on les ait ensuite démantelées. La question qui se pose alors est celle-ci : combien d'hommes faudrait-il prévoir pour haler des centaines de blocs de 200 tonnes ? Pour bien saisir les données du problème, il faut savoir qu'une pièce de ce poids représente une charge équivalant à 300 automobiles familiales, pesant chacune trois quarts de tonne en moyenne.

Là non plus, nous ne disposons d'aucune étude technique à laquelle nous référer. Fort heureusement pour nous, le grand ingénieur français Jean Lehérou Kérisel, employé comme conseiller lors de l'aménagement du métro du Caire, a accompli un travail remarquable sur la Grande Pyramide. Il s'est intéressé aux moyens logistiques ayant permis de positionner les blocs de 70 tonnes dont se compose la chambre dite «du Roi». D'après ses calculs, cette tâche a pu être

assurée par des équipes de six cents hommes, répartis en plusieurs rangées sur une rampe très large et accolée à une face de la pyramide[9]. Il s'ensuit qu'il aurait fallu mille huit cents hommes pour hisser les blocs du temple bas. Mais comment les harnacher à des charges aussi denses et aussi compactes (les plus grosses font 9 m x 3 m x 3,5 m)? Mieux encore, puisque les côtés du temple bas n'excèdent pas 40 m, comment imaginer qu'un tel nombre d'ouvriers aient pu accomplir un travail efficace (ou un travail tout court!) dans le peu d'espace disponible? À supposer qu'ils aient été séparés les uns des autres par au moins un mètre, chaque rangée n'aurait pu comprendre plus de cinquante hommes. Et pour obtenir les mille huit cents ouvriers nécessaires à la traction d'un bloc de 200 tonnes, il aurait fallu atteler à chaque pièce pas moins de trente-six rangées d'hommes tirant à l'unisson.

L'intelligence hésite à envisager les éventuelles complications induites par un tel procédé. Mais partons du principe qu'elles puissent être surmontées. Se pose alors une nouvelle question, sans doute la plus intéressante de toutes.

Pourquoi?

Pourquoi se donner tout ce mal?

Pourquoi construire des temples avec des pièces de 200 tonnes, alors qu'il serait bien plus facile, et tout aussi agréable sur le plan esthétique, d'employer des blocs moins lourds, par exemple de deux ou trois tonnes?

Seules deux réponses se présentent à l'esprit: soit les concepteurs de ces imposants édifices avaient connaissance d'une technique qui leur permettait d'extraire, de manier et d'assembler *facilement* d'énormes blocs de pierre; soit leur pensée était foncièrement différente de la nôtre, auquel cas leurs motivations et leurs priorités échapperaient aux comparaisons interculturelles classiques.

Autre question à se poser: *quand* cet ouvrage a-t-il été réalisé?

Comme indiqué précédemment, le temple du Sphinx et le temple bas sont tous deux anonymes. Il est certain que le second a servi aux rituels funéraires de Khâfrê, mais rien ne prouve que ce pharaon l'ait construit. Bien au contraire, si l'étude géologique de Robert Schoch est correcte, on peut soutenir que Khâfrê n'a édifié *ni l'une ni l'autre* de ces structures. Un argument sous-tend cette affirmation: pour faire apparaître le sphinx, il a fallu creuser une profonde fosse

en forme de fer à cheval dans le sous-sol du plateau de Gizeh, et y laisser une masse centrale qu'on a ensuite sculptée; or, les géologues ont prouvé que les mégalithes de calcaire dont se composent les deux temples proviennent de la fosse, et qu'ils ont donc été taillés en même temps que le sphinx[10]. Par conséquent, si l'apparition de la statue est antérieure de plusieurs millénaires à la date retenue par les égyptologues, alors les temples ont, eux aussi, quelques milliers d'années de plus qu'on ne le pense.

Il se peut que nous nous trouvions face aux «empreintes» d'individus extrêmement évolués, voire dotés d'un véritable savoir technologique, qui ont accompli des prouesses en matière d'architecture et de construction, à une époque où aucune civilisation n'était censée exister sur terre.

À l'appui de cette supposition, précisons que les mégalithes des temples présentent, comme le sphinx, des traces d'usure due aux précipitations. En outre, on notera avec intérêt que les fragments du parement de granite qui nous sont parvenus semblent avoir été sculptés, sur leur face interne, de sorte qu'ils s'ajustent aux blocs de calcaire de la maçonnerie, *à une époque où ces derniers étaient déjà fortement marqués par l'érosion.* Ils évoquent d'autres exemples de l'architecture de l'Ancien Empire, ce qui n'est pas le cas de leur support. Voilà qui peut renforcer la théorie selon laquelle les pharaons de l'Ancien Empire auraient restauré, puis rénové, une structure sacrée, ancienne et très endommagée. Du reste, cette idée a séduit Robert Schoch: «Je demeure persuadé, expliquait le professeur de géologie à l'université de Boston, que le dos des pierres du parement a été taillé de façon à combler, ou à compléter, les marques d'usure antérieure visibles à la surface des blocs de maçonnerie des temples[11].»

De mémorables travaux

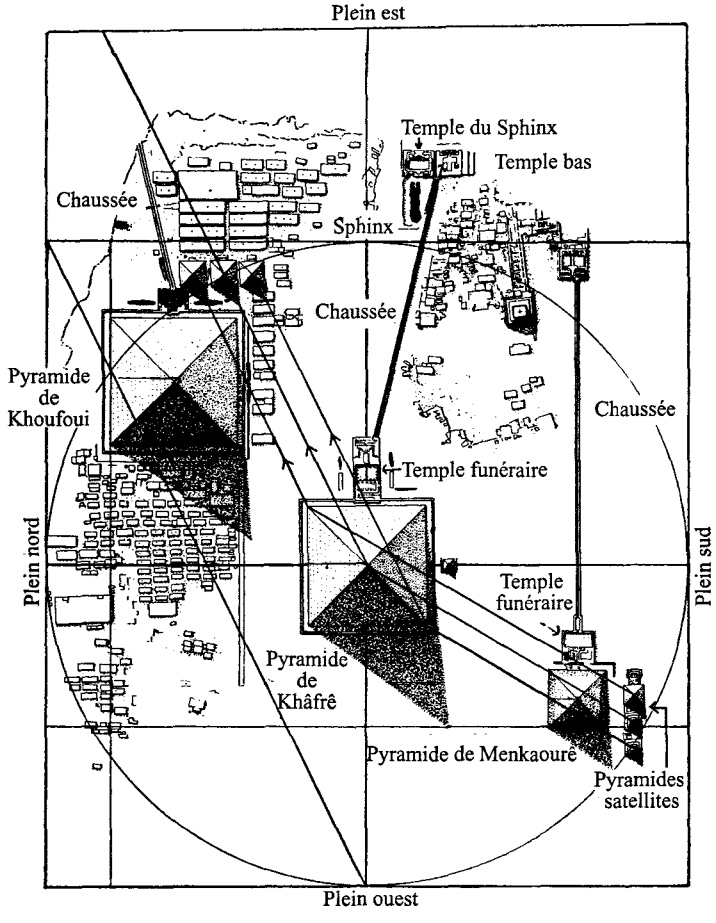
La célèbre statue de Khâfrê, aujourd'hui abritée au musée du Caire, a été découverte dans l'antichambre qui donne accès à la salle centrale du temple bas. Les pieds en l'air, elle gisait au fond d'un puits profond de six mètres. S'il s'attarde dans la pièce en forme de T que délimitent des murs de granite et de calcaire éton-

namment épais, le visiteur remarquera au nord-ouest un passage haut et étroit. Après avoir débouché sur la façade ouest du temple, celui-ci longe le rebord sud de la fosse du sphinx, située en contrebas. Il se confond alors avec l'imposante « chaussée » qui permet de gravir la pente du plateau sur plus de trente mètres, et de passer du temple bas au temple funéraire. Le passage prend fin devant la face est de la deuxième pyramide.

Bien que gravement endommagées, les chaussées (une pour chaque pyramide) sont des éléments importants de la nécropole de Gizeh. Larges de près de 6 m, elles s'étendent sur une distance qui varie de deux cent cinquante à cinq cents mètres environ. À l'origine, elles reliaient les temples funéraires aux temples bas. Actuellement, le seul complexe relativement intact est celui qu'on attribue à Khâfrê. La troisième pyramide a perdu son temple bas, mais les ruines mégalithiques de son temple funéraire sont toujours visibles. Un pavement de basalte constitue le seul vestige du temple funéraire de la Grande Pyramide, dont le temple bas est enfoui (s'il en reste quoi que ce soit) sous le village de Nazlet el-Sammam.

Comme les sanctuaires qu'elles desservent, les chaussées se composent d'énormes blocs de calcaire. Sur le plan conceptuel, ces structures prodigieuses forment visiblement un « ensemble ». Comparables à l'œuvre de bâtisseurs dont la pensée serait celle de dieux ou de géants, elles exhalent un parfum entêtant d'extrême antiquité. Aussi imagine-t-on aisément qu'elles puissent être les vestiges d'une culture disparue. On pense alors au *Sermon sacré*, un texte « hermétique » d'origine égyptienne, qui évoque avec un respect teinté d'effroi des êtres d'une grande noblesse, « voués à faire croître la sagesse » et ayant construit « avant le Déluge » une civilisation détruite depuis lors. « Et il y aura de grands et mémorables travaux sur la terre, laissant la destruction dans la rénovation des temps[12] [...]. »

Les chaussées présentent une autre caractéristique à laquelle nous accordons un grand intérêt : leur orientation. Nous étudierons ce point en détail dans la troisième et la quatrième partie. Comme le regard du sphinx, la chaussée de la troisième pyramide est orientée plein est. Celle de la deuxième pyramide s'étire à 14° au sud du plein est, et celle de la Grande Pyramide à 14° au nord du plein est. Il s'agit là d'une organisation précise, géométrique, manifestement



4. L'«Horizon» artificiel de Gizeh.

voulue, dans laquelle chaque édifice important occupe une place déterminée par rapport aux autres. Le tout est contenu dans un vaste «horizon» circulaire. Le centre de cette figure artificielle correspond apparemment au sommet de la deuxième pyramide, et sa limite se dessine juste à l'ouest de la croupe du sphinx.

Selon la version officielle des égyptologues, les chaussées seraient des voies cérémonielles. Ce sont aussi des chefs-d'œuvre de technologie, dont l'aménagement, sous la direction de contremaîtres et d'architectes talentueux, n'a pu s'effectuer que moyennant une forte

dépense d'intelligence et d'énergie. Et pourtant, on suppose qu'elles n'ont servi *qu'une fois*, lors du transport de la dépouille du pharaon entre le temple bas et le temple funéraire, où se sont déroulés les derniers rituels d'embaumement.

C'est bien possible... Mais comme nous le démontrerons dans la troisième et la quatrième partie, certaines caractéristiques des chaussées indiquent que nombre d'autres pharaons ont pu les utiliser et que, sur le plan technique et symbolique, elles trouvent leur origine dans des événements survenus bien avant l'aube de la civilisation égyptienne historique.

Des embarcations à la fonction purement symbolique ?

Dans la décennie de 1850, Richard Francis Burton, le célèbre explorateur et aventurier anglais, a séjourné en Égypte. Lors d'une visite au plateau de Gizeh, il a noté la présence de « dépressions rhomboïdales », parallèles à la face est de la Grande Pyramide et voisines de l'extrémité de la chaussée. Il en a fait des croquis, aujourd'hui conservés au British Museum[13]. Quelques années plus tard, en 1881, William Flinders Petrie, le « père de l'égyptologie britannique », a également remarqué ces étranges cuvettes, les a baptisées « fosses », et n'a pas jugé bon de les dégager[14].

En 1893, l'égyptologue français Morgan a exhumé six grandes embarcations de bois qui reposaient dans des puits creusés sur un autre site, non loin d'une pyramide assez peu connue. Sa découverte n'a pas été exploitée outre mesure. En 1901, Chassinat, un de ses compatriotes, a remarqué une « fosse en forme de navette » à proximité de la pyramide de Didoufri, à Abou Roach. Il a été frappé par sa ressemblance avec les cuvettes observées près de la Grande Pyramide de Gizeh, à propos desquelles il écrivait : « Leur destination, pas plus qu'ici [à Abou Roach], n'a pu être déterminée[15]. »

Les textes funéraires des anciens Égyptiens regorgent de références aux vaisseaux, solaires ou divins, sur lesquels le défunt espérait naviguer dans l'Au-Delà cosmique : le « bateau des millions d'années », la « barque d'Osiris », la « barque de Rê », etc. Les murs de nombreuses tombes antiques s'ornent de gravures, de dessins ou de peintures représentant ces « bateaux » et ces « barques », dont la

poupe et la proue sont extrêmement relevées. Bien avant la fin du XIXe siècle, on connaissait déjà leur fonction symbolique et religieuse. Il a pourtant fallu attendre que l'archéologue allemand Ludwig Borchardt retrouve un navire de briques aux abords du temple solaire et des pyramides d'Abousir, pour qu'on admette que les mystérieuses « fosses en forme de navette » n'étaient autres que des embarcations, ou tout du moins leurs représentations, voire leurs « tombes ».

Depuis l'époque de Borchardt, d'autres structures du même type ont été identifiées, notamment en 1933 par Selim Hassan, et en 1937 par Walter Emery. Enfin, en 1954, Kamal El-Mallakh a fait une découverte stupéfiante : un bateau de cèdre, en partie désassemblé, mesurant plus de 43 m de long et enfoui dans un puits aménagé près de la face sud de la Grande Pyramide. Plus récemment, on a repéré un navire de dimensions comparables dans un puits voisin du premier. À ce jour, aucune fouille n'a été pratiquée à cet endroit, qui devrait pourtant faire l'objet d'une étude réalisée par un consortium japonais.

Le fait que les égyptologues aient mis un certain temps à noter la présence de vaisseaux à Gizeh ne signifie pas nécessairement que leur analyse de la fonction de ces mêmes vaisseaux soit fausse. Ils pensent que les imposants navires ont été conçus, dans un esprit « primitif », « magique », « superstitieux » et « semi-sauvage », pour transporter l'âme des pharaons disparus au Paradis. Le contenu des anciens textes funéraires vient confirmer cette interprétation, et nul ne peut prétendre que ces embarcations (les « barques solaires », comme les appellent les spécialistes) n'avaient pas un rôle à jouer lors du voyage symbolique des défunts dans le ciel. Comme nous le verrons dans la troisième et la quatrième partie, il se peut toutefois que la nature et la finalité exactes de ce périple aient été plus complexes et plus importantes qu'on ne le reconnaît à présent.

Si l'on observe la « barque solaire » découverte près de la face sud de la Grande Pyramide en 1954, on ne peut que remarquer les traces d'usure de sa quille et de sa passerelle de débarquement. De même, au vu d'autres signes patents, on constate que cet élégant vaisseau a maintes fois navigué[16].

Si sa fonction est purement symbolique, pourquoi s'en est-on servi ?

Et pourquoi faut-il qu'un bateau sans réelle utilité soit aussi élaboré et aussi achevé sur le plan technique[17] ? Une embarcation véritablement symbolique, telle que le navire de briques ou l'une des « tombes » aménagées sur d'autres sites, n'aurait-elle pas suffi ?

Les pyramides

Les trois grandes pyramides traditionnellement attribuées à Khoufoui, Khâfrê et Menkaourê sont les monuments les plus importants de la nécropole de Gizeh. D'une certaine façon, c'est par elles que le vaste complexe justifie son existence, car les chaussées y aboutissent et les « barques solaires » sont enterrées à leur voisinage. Alignées en diagonale par rapport au méridien du site, elles occupent le cœur de l'« Horizon de Gizeh », qui semble avoir été conçu afin de les circonscrire. Rien de ce qui les concerne n'est accidentel : leur hauteur originelle, l'angle de leur pente, la longueur de leur périmètre, voire leur disposition au sol, constituent autant d'éléments voulus et chargés de sens.

Puisque nous avons décrit ces structures dans d'autres publications[18], où nous étudions les multiples questions qu'elles posent en matière de technique et de construction, nous épargnerons les détails superflus au lecteur du présent ouvrage. À ce stade de notre analyse, nous devons cependant lui rappeler quelques chiffres de base et certaines données du problème.

À l'origine, la Grande Pyramide faisait 146,72 m de haut (actuellement, elle dépasse de peu 137 m) ; à sa base, chacun de ses côtés mesure environ 230 mètres. Avec une hauteur de 143,50 m, la deuxième pyramide était légèrement plus petite ; la longueur de ses côtés atteint près de 216 mètres. Quant à la troisième, elle se dresse à quelque 65,50 m de haut, et son côté est de 108,50 mètres.

Les deux monument principaux étaient initialement revêtus d'un parement. Composé de blocs de calcaire, il est aujourd'hui visible au sommet de la deuxième structure, alors qu'il a presque totalement disparu de la Grande Pyramide. Au dire des chroniqueurs, celle-ci était entièrement couverte d'un calcaire de Toura au fini parfait. Ce revêtement a été détruit lors du puissant séisme qui a ravagé Le Caire en 1301. Pendant des années, on a prélevé la pierre de la

maçonnerie ainsi mise à nu pour reconstruire les mosquées et les palais de la capitale dévastée.

Jusqu'au XIVe siècle, tous les commentateurs arabes ont décrit le scintillement du parement de la Grande Pyramide sous le soleil d'Égypte. Représentant une surface d'environ 9 ha, il se composait de blocs épais de 2,50 m, dont chacun pesait environ 16 tonnes, « si subtilement agencé[s] qu'on aurait dit un seul bloc du pied au sommet[19] ». Quelques fragments, toujours fixés à la base du monument, ont été étudiés en 1881 par Flinders Petrie. L'égyptologue notait avec étonnement : « [...] l'épaisseur des joints n'est que de 0,50 mm ; par rapport à une ligne droite et à un vrai carré, la pierre taillée n'accuse qu'un retrait moyen de 0,25 mm sur une longueur de dix-neuf mètres. Seuls les instruments d'optique les plus modernes permettent d'obtenir une telle exactitude sur cette distance. »

En outre, Petrie comprenait mal qu'on ait pu cimenter les blocs entre eux avec tant de minutie et de précision. « Le simple positionnement des pierres bord à bord a déjà dû constituer un travail délicat. Mais il semble presque impossible d'y être parvenu et d'avoir fait en plus des joints de ciment[20] [...]. »

« Presque impossible » également, puisque aucune civilisation n'est censée avoir calculé la valeur mathématique *pi* (3,14) jusqu'au IIIe siècle av. J.-C., l'époque où les Grecs l'ont déterminée[21], est le fait que la hauteur première de la Grande Pyramide (146,72 m) présente le même rapport au périmètre de sa base (921,40 m) que la circonférence d'un cercle à son rayon. Ce rapport équivaut à 2 *pi* (146,72 m x 2 x 3,14 = 921,40 m).

Tout aussi « impossible », en tout cas pour un peuple comme les anciens Égyptiens, qui sont supposés avoir ignoré la forme et la taille de notre planète, est le rapport (à l'échelle de 1/43 200e) entre les dimensions de la pyramide et celles de la terre. Pour le moment, ne nous préoccupons pas de savoir s'il s'agit là d'une coïncidence. Nous sommes confrontés à un fait vérifiable sur n'importe quelle calculatrice de poche : en multipliant la hauteur originelle du monument (146,72 m) par 43 200, nous obtenons une somme de 6 338 kilomètres. Cette distance n'est inférieure que de 18,50 km à la longueur du rayon de la terre au pôle (6 356,50 km), telle qu'elle nous est fournie par les méthodes de calcul les plus modernes. Mieux encore, en multipliant le périmètre de la base de la pyramide

(921,40 m) par 43 200, nous obtenons un total de 39 804,50 km, soit environ 250 km de moins que la circonférence exacte de la terre à l'équateur (40 054 km). Bien que ces deux cent cinquante kilomètres ne soient pas négligeables, ils ne représentent, par rapport au pourtour du globe, qu'une erreur d'un peu moins de 0,65 %.

Une technologie de haute précision

Une erreur telle que celle-ci ne dépasse pas la marge de tolérance observée dans les études sur la Grande Pyramide. De fait, bien que le monument couvre plus de 5 ha et qu'il se compose de quelque 6,5 millions de blocs de calcaire et de granite, ni sa masse ni sa taille ne constituent ses caractéristiques majeures. C'est l'incroyable précision dont témoigne le moindre aspect de sa conception qui reste, et de loin, sa particularité la plus renversante.

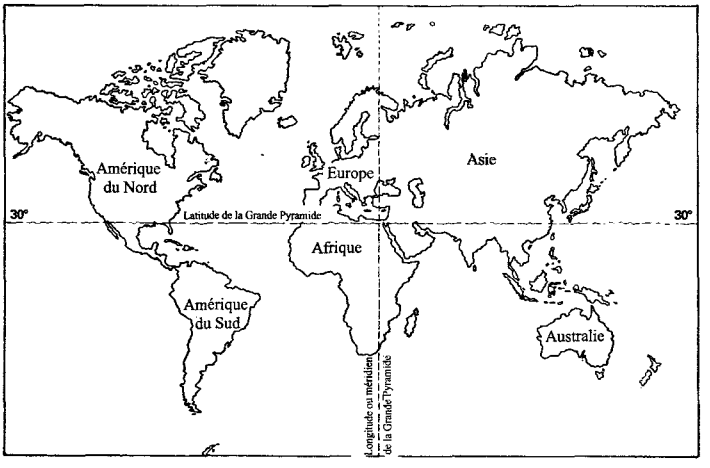
Avant d'entrer dans les détails, arrêtons-nous un instant pour réfléchir à ce qu'implique une très haute précision dans la construction d'un édifice.

On comprendra mieux en prenant l'exemple d'une simple montre. Si l'on souhaite acheter un modèle dont la marge d'erreur est de quelques secondes par semaine, une montre à quartz ordinaire, vendue au plus 250 francs, fera l'affaire. Mais si l'on préfère que sa marge d'erreur soit d'une fraction de seconde par an, on devra se rabattre sur un article qui se rapproche de l'horloge atomique.

Le même principe s'applique à la construction. Si l'on veut dresser un mur qui dévie de un degré tous les cent mètres par rapport à une verticale parfaite, et qui soit *grosso modo* orienté au nord, on pourra faire appel à n'importe quel maçon. Mais si l'on veut que ce mur reste droit dans la limite d'une minute d'angle sur cent mètres, et qu'il soit orienté *plein* nord, on devra prévoir un théodolite au laser, une carte d'état-major exacte à 10 mètres près, une équipe de professionnels hautement qualifiés, dont un ingénieur spécialiste du terrassement, un géomètre, un astronome et plusieurs maîtres maçons, ainsi qu'une bonne semaine de disponibilité pour vérifier si la précision voulue a été obtenue.

Il y a plus de quatre mille cinq cents ans, les bâtisseurs de la Grande Pyramide ont fait preuve d'une finesse comparable à celle

d'une horloge atomique. Ce constat ne procède pas d'une spéculation historique ou d'une quelconque théorie, mais de faits bruts et vérifiables.



5. Localisation géodésique de la Grande Pyramide de Gizeh. L'édifice se dresse sous une latitude de 30° nord (un tiers de la distance qui sépare l'équateur du pôle Nord) et au centre des terres habitables.

Par exemple, la circonférence de la terre à l'équateur (40 054 km) est égale à 40 054 000 m, d'où il s'ensuit que un degré de latitude équivaut à environ 111 261 m (40 054 000 m divisés par 360 degrés). Chaque degré se compose de 60 minutes d'angle, ce qui signifie que une minute d'angle représente un peu plus de 1 854 mètres. Chaque minute d'angle comprend elle-même 60 secondes d'angle, ce qui implique que une seconde d'angle égale près de 31 mètres. Ce système de mesure n'est pas une convention moderne, mais l'*héritage* d'une pensée scientifique liée à une arithmétique en « base 60 » dont l'origine remonte à la plus haute antiquité[22]. Personne ne sait ni où ni quand ce mode de calcul est apparu[23]. Il semble pourtant avoir été employé dans les mesures géodésiques et astronomiques qui ont permis de choisir l'emplacement de la Grande Pyramide. En effet, celle-ci s'élève à 1,5 km au sud de la latitude 30, soit presque exactement au tiers de la distance qui sépare l'équateur du pôle Nord[24].

Il est peu probable qu'un tel choix soit le fruit du hasard. Qui plus est, comme il n'existe aucun site capable d'accueillir une structure aussi massive à 1,5 km au nord de la pyramide, il serait déraisonnable de penser que l'infime décalage noté par rapport au 30e parallèle résulte d'une erreur de mesure des bâtisseurs.

Cet écart est de une minute d'angle et neuf secondes d'angle, car la latitude précise du monument est de 29° 58' 51". Comme le faisait observer un ancien astronome de renom:

> Si le concepteur avait voulu que, du pied de la Grande Pyramide, des hommes voient, de leurs propres yeux plutôt qu'en esprit, le pôle céleste à une hauteur de 30° et face à eux, il aurait dû tenir compte de la réfraction de l'atmosphère, ce qui aurait impliqué que la construction se dresse non à la latitude de 30°, mais à celle de 29° 58' 22"[25].

En d'autres termes, le monument s'avère situé à moins de une minute d'angle au nord de la latitude *astronomique* de 30°, non corrigée pour la réfraction atmosphérique. Si «erreur» il y a, elle se réduit donc à moins de la moitié d'un sixième de degré, soit presque rien en comparaison de la circonférence de la terre.

On retrouve ce besoin obsessionnel de précision dans les dimensions de la base de la pyramide:

- longueur de la face ouest: 230,35 m;
- longueur de la face nord: 230,24 m;
- longueur de la face est: 230,38 m;
- longueur de la face sud: 230,43 m[26].

Par conséquent, la différence entre le côté le plus long et le côté le plus court s'élève à 19 cm, soit moins de 0,10 %. C'est là un exploit, si l'on pense qu'il a fallu aligner, sur une distance d'à peu près 23 000 centimètres, des milliers d'énormes blocs de calcaire pesant chacun plusieurs tonnes.

Rien n'indique que les constructeurs de la pyramide aient été rebutés à l'idée de devoir respecter des impératifs de symétrie aussi exigeants sur une échelle aussi vaste. Au contraire, comme pour multiplier les difficultés techniques, ils ont pris soin de doter le monument d'angles presque parfaitement droits. Par rapport à 90°, l'angle nord-ouest n'accuse qu'un décalage de 0° 00' 02", l'angle

nord-est de 0° 03' 02", l'angle sud-est de 0° 03' 33", et l'angle sud-ouest, de 0° 00' 33"[27].

Nous avons incontestablement affaire à une construction digne, non d'une horloge atomique, mais d'un mélange de Rolex, de BMW, de Mercedes-Benz, de Rolls-Royce et d'ordinateur IBM.

Et ce n'est pas tout.

On sait que les architectes ont orienté la pyramide en direction des quatre points cardinaux (la face nord regarde le nord, la face sud le sud, etc.). On sait moins, en revanche, que ce positionnement est d'une *précision* phénoménale. La déviation moyenne par rapport à l'axe exact dépasse à peine trois minutes d'angle, c'est-à-dire 1/20° de dégré[28].

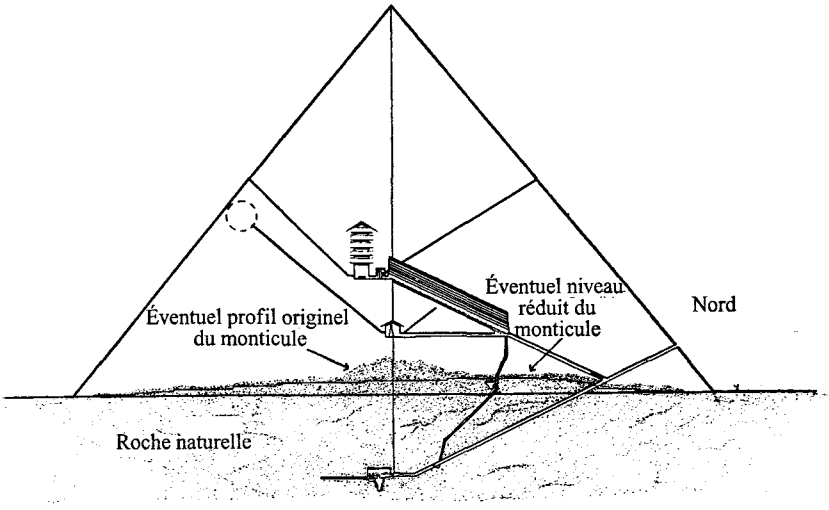
Pourquoi cette méticulosité?

Pourquoi cette rigueur?

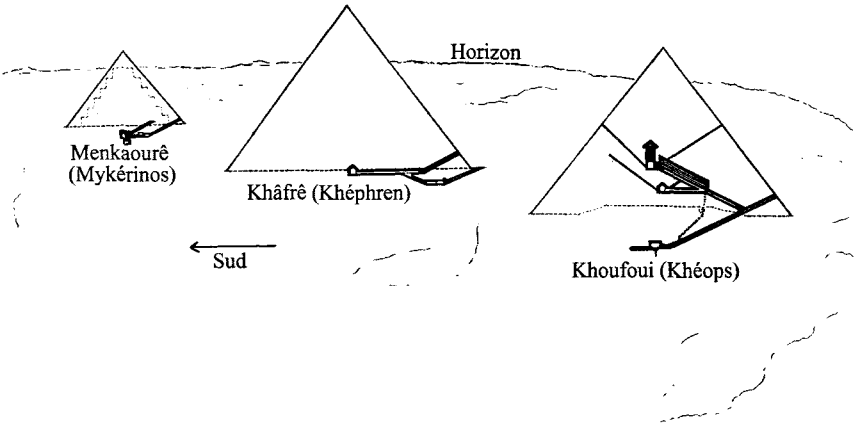
Pour un pharaon, même le plus mégalomane de tous les temps, quelle importance avait le fait qu'une «tombe» soit orientée à trois minutes d'angle, voire à un degré, du plein nord? Sans l'aide d'un instrument d'optique, il est pratiquement impossible de déceler cet écart. En réalité, la plupart des individus ne pourraient détecter une erreur d'alignement inférieure à trois degrés (180 minutes d'angle). À grand-peine si elle ne dépasse pas trois minutes d'angle! Et que dire de ceux qui sont tout bonnement incapables de repérer le nord?... Quoi qu'on fasse, on n'échappera pas à cette question: pourquoi cette incroyable précision? Pourquoi les bâtisseurs ont-ils cumulé les difficultés, pourquoi se sont-ils surchargés de travail, alors qu'il n'en résulterait rien de visible à l'œil nu?

Il faut croire qu'ils avaient de bonnes raisons d'accomplir un tel miracle de géométrie.

Cet exploit est d'autant plus remarquable qu'il s'est réalisé, non sur un terrain parfaitement plat, comme on pourrait s'y attendre, mais sur un monticule qui occupe le site de la Grande Pyramide. D'une hauteur estimée à quelque 9 m, soit une maison à un étage, cette colline naturelle s'élève au beau milieu du secteur où est aménagée la base du monument, dont elle couvre environ 70 % de la surface au sol. Lors de la construction de l'édifice, il a fallu prendre soin d'inclure ce témoin d'un autre âge aux niveaux inférieurs. Certes, la pyramide lui doit en partie la légendaire stabilité dont elle a fait preuve au fil des siècles. Mais avec un tel obstacle dans leur



6. Coupe de la Grande Pyramide.
On remarque le monticule rocheux intégré à ses premiers niveaux.



7. Couloirs et passages internes des trois pyramides de Gizeh.

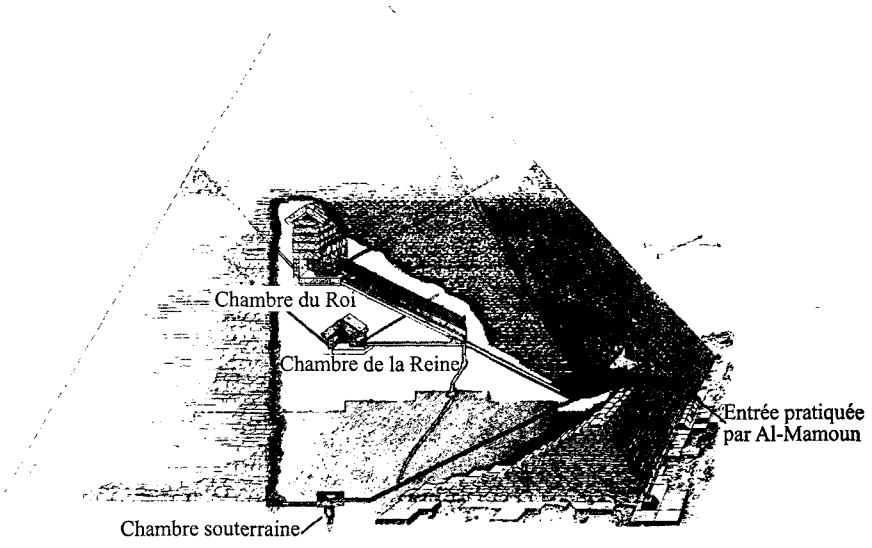
champ de mire, on comprend mal que les anciens géomètres aient pu établir la base de la structure dans la première phase (la plus importante) de sa réalisation. Pour y parvenir, il convient en effet de mesurer plusieurs fois les diagonales à partir des angles[29]. Nous ne pouvons qu'effectuer ce constat: la base est *réellement* carrée, et le monument est *réellement* orienté vers les points cardinaux de notre planète avec une minutie et une précision admirables.

Des chambres et des couloirs

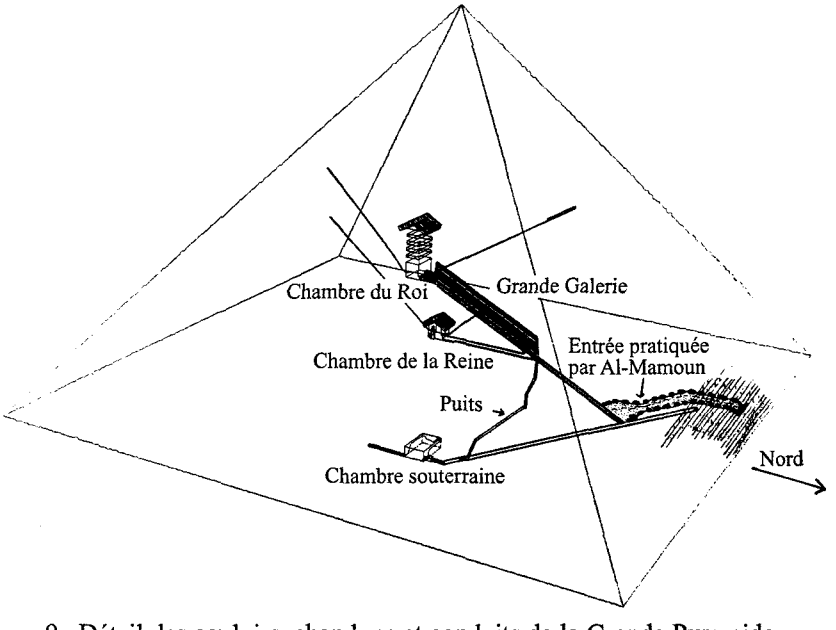
Les autres édifices sont dotés de salles et de passages internes organisés en réseaux assez simples. La deuxième pyramide comporte une grande chambre, aménagée juste au-dessous de la surface du sol et dans l'axe du sommet. La troisième abrite trois chambres principales, creusées un peu plus profondément dans le soubassement rocheux, mais également situées dans l'axe du sommet. L'entrée des deux monuments s'ouvre sur leur face nord. Elle prend la forme d'un boyau qui accuse une pente descendante de 26°, puis devient plat et rejoint des couloirs courant à l'horizontale dans le sous-sol.

Par contraste, la structure interne de la Grande Pyramide se révèle infiniment plus complexe. Elle se compose d'un réseau de passages et de galeries qui présentent des pentes ascendantes et descendantes de 26°, et de trois chambres principales, dont seule la «chambre souterraine» se trouve au-dessous de l'édifice. Les deux autres (appelées «chambre du Roi» et «chambre de la Reine») sont aménagées au cœur de la superstructure, à une altitude considérable par rapport au niveau du sol.

On comprendra mieux la disposition de ces éléments en étudiant l'illustration 9. La salle rectangulaire de granite rouge aujourd'hui connue sous le nom de «chambre du Roi» n'est surmontée que par la chambre de Davison, et surtout par les quatre chambres dites «de décharge», où subsistent les marques de carrières évoquées précédemment. Lorsque le calife Al-Mamoun y a pénétré, au IX^e^ siècle, elle ne contenait ni trésor ou inscriptions, ni dépouille royale. Longue de 10,40 m, large de 5,20 m et haute de 5,80 m, elle se situe à environ quarante-cinq mètres à la verticale de la base de la pyramide. Ses nombreux mystères sont trop connus pour nécessiter ici



8. Principaux éléments internes de la Grande Pyramide.
Connue sous le nom de « Trou de Mamoun »,
l'entrée de la face nord a été ouverte de force par des explorateurs arabes
au IX^e siècle. À l'époque, les blocs du parement intact
dissimulaient la véritable entrée.



9. Détail des couloirs, chambres et conduits de la Grande Pyramide.

des éclaircissements supplémentaires (par ailleurs, nous les avons décrits en détail dans nos précédentes publications[30]).

La Grande Galerie, « une des plus célèbres œuvres architecturales laissées par l'Ancien Empire[31] », relie la chambre du Roi aux niveaux inférieurs de l'édifice. Elle suit une pente de 26° et mesure 46,50 m de long sur 2 m de large. Elle s'orne d'une voûte à encorbellement dont le sommet, huit mètres cinquante au-dessus de la tête du visiteur, se distingue grâce à la lumière électrique qui éclaire aujourd'hui la pyramide.

À la base de la Grande Galerie, un passage horizontal haut de 1,10 m s'ouvre plein sud et aboutit, environ trente-neuf mètres plus loin, à la « chambre de la Reine ». Plus petite que la chambre du Roi, et aussi vide qu'elle lorsque Al-Mamoun l'a découverte, cette salle mesure 5,75 m d'est en ouest et 5,20 m du nord au sud. Contrairement à la chambre du Roi, dont le plafond est plat, elle possède un plafond à double pente, qui atteint une hauteur maximale de 6,25 mètres. Une grande niche, dont la partie supérieure forme une voûte à encorbellement, est aménagée dans la paroi est, juste au sud de la ligne qui marquerait le milieu de cette dernière. La fonction de cet élément est inconnue.

En reprenant le passage horizontal pour rejoindre son point de jonction avec la base de la Grande Galerie, le visiteur remarquera, fermée par une grille de fer, l'ouverture du « puits ». Ce tunnel quasi vertical, dont le diamètre est souvent inférieur à un mètre, prend fin dans le couloir descendant, à une trentaine de mètres du niveau du sol. Comment des tunneliers cernés par la roche ont-ils fait pour atteindre leur objectif avec une telle précision ? Le mystère reste entier. De même, on ignore la véritable fonction des « canaux » interconnectés qui traversent le corps du monument, tels les circuits d'une monstrueuse machine.

Dans le prolongement de la Grande Galerie, dont il suit la pente en direction du sol selon un angle de 26°, se trouve un autre couloir. Baptisé (du point de vue de ceux qui pénètrent dans la pyramide) « couloir ascendant », il mesure quelque 39 m de long sur 1 m de large et 1,20 m de haut. Pour sortir de l'édifice, le visiteur est obligé d'y marcher courbé jusqu'à ce qu'il atteigne le « Trou de Mamoun », le tunnel creusé par les Arabes lorsqu'ils sont entrés de force dans le monument. Juste à l'ouest, il constatera la présence de deux

énormes «blocs d'obturation» de granite rouge, qui masquent l'embranchement du couloir descendant. Inaccessible au grand public, mais ouvert aux égyptologues patentés (et à ceux qui sont prêts à corrompre les inspecteurs stressés et les *ghafirs* démoralisés sur qui repose l'administration quotidienne de Gizeh), ce couloir débouche, cent six mètres plus bas, dans une salle particulièrement intéressante: la chambre souterraine. Elle se niche dans le sous-sol rocheux, à plus de trente mètres de la surface du plateau, et à près de cent soixante-dix mètres de la plate-forme qui marque le sommet de la pyramide.

L'espace intérieur

Le visiteur intrépide remontera alors le couloir descendant sur quelques mètres en direction de la véritable entrée de l'édifice. Désormais fermée par une grille, celle-ci s'ouvre sur la face nord. Elle se situe à sept mètres à l'est du Trou de Mamoun (par lequel le public pénètre), et neuf niveaux plus haut que lui.

À l'endroit où apparaît l'ouverture du couloir ascendant, le visiteur pourra examiner l'extrémité inférieure du deuxième bloc d'obturation, qui reste aussi inébranlable aujourd'hui qu'à l'époque où les ouvriers du calife l'ont découvert. À voir un tel obstacle, il comprendra pourquoi ces hommes ont dû le contourner et creuser le calcaire, plus tendre, pour se frayer un passage vers les niveaux supérieurs.

Peut-être ces premiers explorateurs ont-ils agi comme l'avaient «prévu» les constructeurs du monument. Face à un énorme bloc de granite prévenant l'accès à ce qui est manifestement un couloir acendant, tout être humain essaiera de transgresser l'interdit. C'est précisément ce qu'on fait les ouvriers d'Al-Mamoun.

Mille ans plus tard, touristes et archéologues suivent encore les traces de ces pionniers. Ils contournent les blocs d'obturation pour rejoindre le principal axe nord-sud du réseau interne de la pyramide. Bien qu'on ait pratiqué plusieurs forages pour découvrir d'autres passages (par exemple, dans le sol et les murs des chambres du Roi et de la Reine), on n'a jamais touché aux blocs installés à la base du couloir ascendant.

Un tel choix se comprend si l'on pense que l'unique fonction de ces pierres est de bloquer l'accès au couloir ascendant, donc à l'axe nord-sud. Mais pourquoi n'a-t-on pas éprouvé le besoin de voir s'il n'y avait pas quelque chose derrière leur face *est*[32] ? Les blocs présentent une hauteur et une largeur identiques à celles du couloir ascendant, qu'ils bouchent totalement, mais aussi une longueur d'environ 1,20 mètre. Ils sont donc suffisamment longs pour obstruer l'entrée d'un deuxième réseau de passages, totalement distinct du premier, qui s'étendrait selon une arborescence à angles droits en direction de l'est.

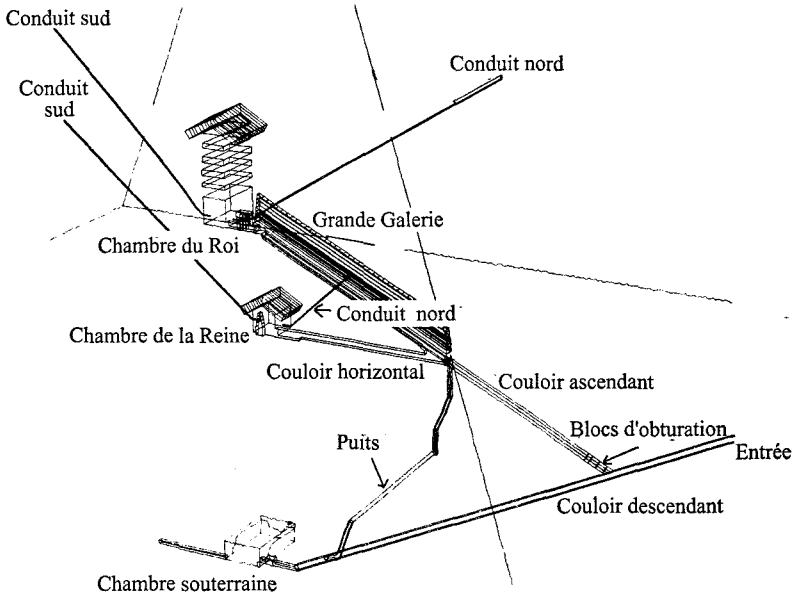
La Grande Pyramide est certainement assez vaste pour abriter une structure de ce type, et bien d'autres encore. On estime en effet que pas moins de 3 700 salles, construites aux mêmes dimensions que la chambre du Roi, pourraient tenir dans les 8,5 millions de mètres cubes qui constituent l'« espace intérieur » de l'édifice[33].

Les pierres des ténèbres et l'ombre de la mort

Après avoir examiné les blocs d'obturation, le visiteur devra parcourir les cent six mètres du couloir descendant, creusé d'abord dans la maçonnerie, puis dans le soubassement rocheux. À mesure qu'il progressera, la lumière du soleil qui pénètre par l'entrée grillée de la face nord s'amenuisera, et son impression de plonger dans les profondeurs d'un océan de ténèbres se fera plus forte.

Ce couloir, dont l'ancienneté, voire le caractère préhistorique, se perçoivent intuitivement, fait 1,20 m de haut sur 1,05 m de large. À l'origine, il a dû être creusé dans le mamelon rocheux qui se dressait déjà sur le site des millénaires avant l'apparition de la pyramide. Il est donc surprenant de constater que, sur toute sa profondeur, il est taillé avec une précision mécanique. Selon Flinders Petrie, il accuse un décalage de « moins de 0,6 cm sur les côtés et de 0,7 cm au plafond[34] ». Il comprend en outre une partie de 45 m de long, où « l'erreur moyenne n'est que de 0,5 cm, un chiffre remarquablement bas[35] ».

Le dos courbé, le visiteur descendra le long couloir dont la pente accuse les 26° désormais habituels. Il progressera alors vers le plein sud à travers le soubassement rocheux du plateau de Gizeh.



10. L'intérieur de la Grande Pyramide. Ce gigantesque monument peut abriter bien d'autres éléments qui restent à découvrir.

Lorsqu'il atteindra des niveaux plus profonds, il lui sera difficile de ne pas sentir l'énorme masse de calcaire qui pèse au-dessus de lui, et de ne pas assimiler l'air lourd, épais et vicié qu'il respire aux exhalaisons d'un animal de taille cyclopéenne. En se retournant, il constatera que l'entrée n'émet pas plus de lumière qu'une étoile scintillant dans l'espace. À ce stade-là, il sentira poindre l'appréhension, puis une légère angoisse, face à la distance qui le sépare du monde connu.

Dans la dernière partie de la pente, sur la paroi ouest du couloir, une ouverture, elle aussi fermée par une grille, donne accès au puits vertical qui débouche dans la Grande Galerie et les chambres supérieures. Un peu plus bas, la descente s'achève et le couloir se poursuit à l'horizontale selon un axe nord-sud. Le visiteur est alors obligé de marcher à quatre pattes sur environ neuf mètres. Presque au fond du passage apparaît une autre ouverture, de 1,80 m de long sur environ 1 m de profondeur. Pratiquée, elle

aussi, dans la paroi ouest et grossièrement taillée dans la roche, elle est bouchée par un mur aveugle et inachevé. Après avoir forcé le visiteur à ramper sur un mètre vingt, le passage horizontal s'ouvre dans la chambre souterraine, dont le sol se trouve soixante centimètres plus bas.

Sans l'unique ampoule électrique qui l'éclaire faiblement, une obscurité totale régnerait dans la pièce. Une sinistre lueur verdâtre baigne ce lieu étrange, dont les dimensions dépassent celles de la chambre du Roi. D'est en ouest et du nord au sud, la salle mesure respectivement 10,30 m et 5,15 m, pour une hauteur maximale de 5,80 mètres[36]. À peu près au centre de sa moitié est, une rambarde entoure un puits carré qui s'enfonce à quelque trois mètres de profondeur. Sur la paroi sud s'ouvre un deuxième couloir à l'horizontale, de 0,70 m x 0,70 m, qui s'enfonce dans la roche sur dix-huit mètres pour buter contre un mur aveugle. À droite, on constate que le sol de la moitié ouest s'élève pour former une sorte de plateforme à hauteur de poitrine. Des tranchées irrégulières y font apparaître quatre « saillies » de calcaire orientées est-ouest. Par endroits, certaines rejoignent presque un plafond relativement plat, et d'autres en restent séparées par un espace qui peut atteindre 1,80 mètre.

Les caractéristiques insolites de cette pièce lui valent l'atmosphère de claustrophobie qui s'en dégage. Le visiteur, pour sa part, ne peut oublier qu'il évolue à une grande profondeur, où il resterait enfermé pour toujours si les millions de tonnes de calcaire amoncelées au-dessus de lui venaient à s'effondrer.

Des développements fort intéressants

Le discours des égyptologues à propos de la chambre souterraine peut se résumer ainsi :

1. cette structure non préhistorique a été construite en même temps que la pyramide, c'est-à-dire vers 2500 av. J.-C. ;

2. à l'origine, elle était destinée à accueillir la dépouille de Khoufoui ;

3. le pharaon et ses architectes ont changé d'avis, y ont fait cesser le travail, et se sont repliés sur le corps principal de l'édifice, où ils

ont aménagé en premier la chambre de la Reine (elle aussi « abandonnée » par la suite), puis celle du Roi[37].

S'il faut en croire les spécialistes, c'est en vain qu'on aurait excavé et transporté plus de 2 000 tonnes de pierre lors de la percée du couloir descendant. Notons que la roche devait être taillée, puis tractée en surface, depuis des profondeurs toujours plus grandes, et ce dans un boyau non ventilé et formant une pente de 26°. En vain aussi qu'on aurait conçu la chambre souterraine, ses conduits et ses puits. Si le seul but de cette entreprise consistait à laisser, à plus de trente mètres sous le plateau de Gizeh, une crypte inachevée, basse de plafond, aux murs mal dégrossis, « ressemblant à une carrière[38] » et dont personne ne ferait jamais le moindre usage, l'opération tout entière a dû paraître bien absurde…

De toute évidence, cette théorie représente un véritable défi au bon sens. Mais depuis deux siècles, un autre scénario stimule la curiosité d'un certain nombre de chercheurs. Selon eux, la chambre aurait été délibérément laissée inachevée, pour que les pillards, la *croyant* abandonnée, se persuadent de l'inutilité de poursuivre leur quête. Effectivement, c'est là une ruse idéale pour qui veut éloigner les intrus des cavités ou des passages secrets auxquels la salle pourrait livrer accès.

De 1830 à 1837, ces hypothèses ont poussé l'explorateur italien Gian Battista Caviglia et l'aventurier britannique Howard Vyse à pratiquer des forages dans le puits creusé dans la chambre souterraine. À cette époque, ils ont accru sa profondeur initiale (3 m) d'une dizaine de mètres (aujourd'hui largement comblés).

Plus récemment, l'égyptologue français André Pochan a attiré l'attention de ses pairs sur un texte d'Hérodote qui, lors de son voyage en Égypte au Ve siècle av. J.-C., a longuement interrogé les prêtres et les lettrés du cru. Au dire de l'historien grec, on lui a clairement indiqué la présence d'« édifices souterrains que le roi [avait fait] faire, pour lui servir de sépulture, dans une île formée par les eaux du Nil, qu'il y [avait introduites] par un canal[39] ».

Selon les calculs de Pochan, s'il existe réellement une chambre cernée par les eaux du fleuve sous la pyramide, elle doit se situer au moins à vingt-sept mètres au-dessous du puits. Parallèlement, l'architecte danois Hubert Paulsen s'est fondé sur les règles de la géo-

métrie pour affirmer que s'il fallait chercher une autre chambre dans la Grande Pyramide, on la trouverait très probablement sous le puits[40]. Cet avis est corroboré par les estimations du géomètre britannique Robin Cook[41].

Mais c'est le Français Jean Kérisel qui a mis le plus d'acharnement à repérer d'éventuelles chambres souterraines cachées. Le 12 octobre 1992, l'actuel président de l'Association France-Égypte se trouvait au fond du puits en compagnie de son assistant. C'est alors que s'est produit un puissant tremblement de terre qui a détruit une partie du Caire. Comme Kérisel l'expliquait, cette expérience a valu aux chercheurs de passer « quelques moments très désagréables à environ trente-cinq mètres sous le plateau [42] ».

Fort heureusement, la chambre souterraine ne s'est pas effondrée et l'équipe a pu achever son travail. Celui-ci faisait appel à deux techniques inoffensives : le radar à pénétration terrestre et la microgravimétrie. L'étude de la chambre n'a permis de tirer aucune conclusion particulière, mais celle du passage horizontal qui relie la pièce à l'extrémité du couloir descendant s'est avérée plus intéressante. « On a ainsi détecté sous le plancher du palier [...] une interface qui pourrait être le plafond d'un couloir orienté SSE NNW. Ce plafond se trouve être à la profondeur qu'aurait atteint le couloir descendant s'il avait été prolongé[43]. »

Et ce n'était pas tout. Kérisel poursuivait : « En revanche, il a été détecté dans le couloir en palier une très nette anomalie locale de défaut de masse du côté Ouest à 6 m avant l'entrée dans la chambre. D'après nos calculs, elle correspond à un puits vertical d'au moins 5 m de profondeur de section carrée de côté 1,40 m environ à proximité immédiate de la paroi Ouest[44]. »

En résumé, derrière le couloir d'entrée de la chambre souterraine, Kérisel pense avoir identifié une structure très semblable à un passage totalement distinct et aboutissant à un puits. Il se peut que la technique l'ait trahi ou, comme il le reconnaît lui-même, qu'il n'ait isolé qu'« un volume important de dissolution du calcaire par l'eau souterraine, c'est-à-dire une sorte de grotte profonde[45] [...] ». En revanche, si ce « défaut de masse » s'avère artificiel, comme Kérisel le soupçonne, « il pourrait nous valoir des développements fort intéressants[46] ».

Le labyrinthe

À l'évidence, une civilisation qui a su *élever* des monuments aussi imposants que la Grande Pyramide, *ériger* des statues d'une hauteur supérieure à soixante-treize mètres, et positionner les blocs de 200 tonnes du temple bas et du temple funéraire de façon à former un puzzle à une *altitude* de douze mètres et plus, n'a sans doute éprouvé aucune difficulté à construire également *en sous-sol*. Si elle le souhaitait, elle pouvait tout aussi bien tailler de gigantesques complexes souterrains et les relier les uns aux autres par un labyrinthe de tunnels.

Il n'est donc pas exclu que la chambre située sous la Grande Pyramide soit un élément parmi d'autres, comme lui creusés dans la roche. Et de fait, le lecteur s'en souviendra, les travaux sismologiques menés à Gizeh au début des années 90 par le géophysicien Thomas Dobecki révélaient la présence d'un grand hypogée, apparemment réalisé par l'homme, au-dessous du sphinx. En définitive, seules des recherches et des fouilles ultérieures permettront d'éclaircir la question. Dans l'attente, on constate que la nécropole regorge de preuves attestant que les bâtisseurs de la pyramide avaient l'habitude de créer d'ambitieuses structures dans la pierre, à la fois en surface et sous terre. Très souvent, ils choisissaient aussi d'associer la taille de la roche aux méthodes de construction classique. C'est ce que démontre la tombe de Khentkaous, une épouse présumée de Menkaourê, qui se présente comme une élévation naturelle, sculptée à la façon d'une pyramide et coiffée d'un curieux temple en forme de sarcophage.

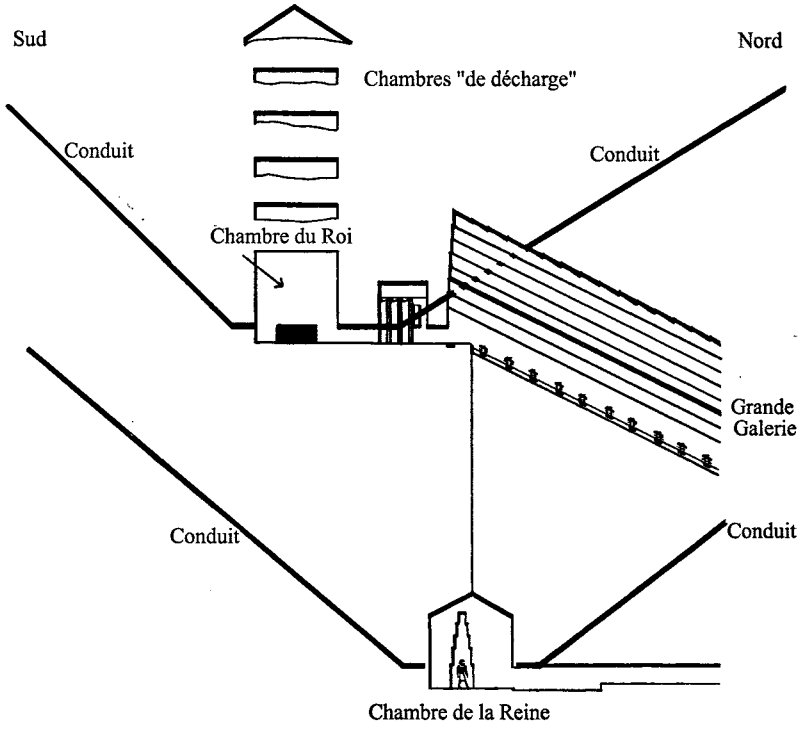
La pyramide de Khâfrê constitue un autre exemple, plus remarquable encore que le précédent, de cette technique. Elle se dresse sur une plate-forme d'environ 5 ha, artificiellement nivelée et faisant partie intégrante du plateau qui s'étend en pente du nord-ouest au sud-est (il est donc plus élevé à l'ouest et plus bas à l'est). C'est pourquoi les faces nord et ouest du monument sont entourées d'un fossé dont la hauteur s'amenuise régulièrement, passant de quelque 6 m à l'angle nord-ouest, à environ 3 m à l'angle sud-ouest. Les angles nord-est et sud-est, quant à eux, reposent à la surface même du plateau. Les premières assises des faces nord et ouest sont sculptées dans le monticule rocheux que les bâtisseurs ont laissé en place

après avoir creusé le fossé. Sur les faces est et ouest, en revanche, la pente du plateau descend au-dessous du niveau choisi pour établir la base de la pyramide. Les constructeurs ont réglé ce problème en transportant sur le site des milliers de blocs de comblement, dont le poids moyen s'élève à 100 tonnes par pièce, destinés à l'aménagement d'inébranlables fondations à l'horizontale. Ils ont ensuite monté les tout premiers niveaux des faces est et sud en utilisant ces mêmes mégalithes ; après quoi, ils ont employé des blocs plus petits. En conséquence, une ligne de démarcation apparaît nettement entre les deux formes de construction. Comme certaines caractéristiques du sphinx et du temple bas mentionnées plus haut, cette différence évoque bien davantage que le simple recours à plusieurs techniques. On a réellement l'impression de voir deux *stades* d'une unique réalisation, parfaitement distincts l'un de l'autre, entre lesquels s'est écoulé un temps indéterminé.

Le mystère des conduits

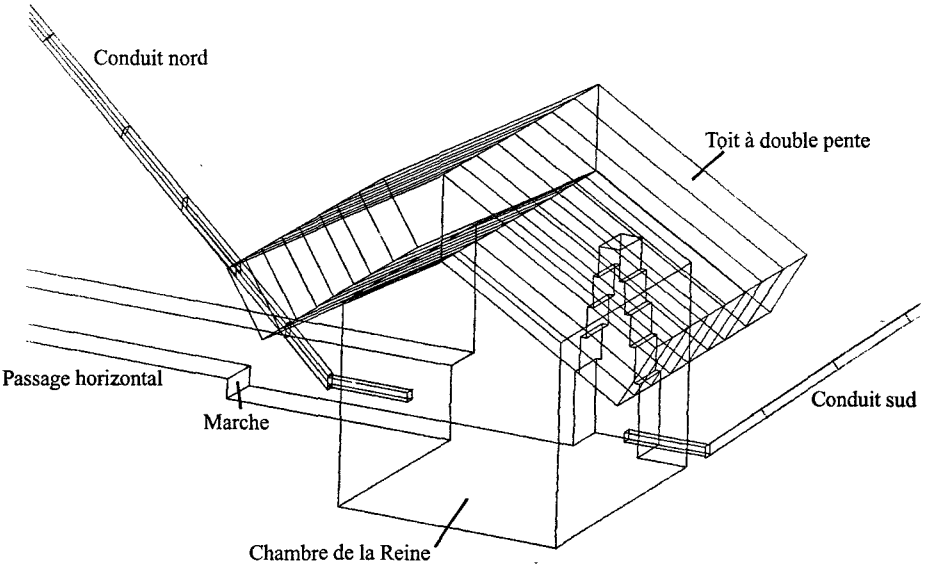
La nécropole de Gizeh recèle une particularité dont nous n'avons encore rien dit, mais sur laquelle nous allons clore ce chapitre avant d'aborder la phase suivante de notre enquête. Unique dans l'architecture des anciens Égyptiens, cet élément n'existe que dans la Grande Pyramide. Il prend la forme de quatre conduits étroits, que les égyptologues appellent d'ordinaire «conduits d'aération». Deux d'entre eux s'ouvrent sur les murs nord et sud de la chambre du Roi, et deux autres sur les murs nord et sud de la chambre de la Reine.

Tous présentent une section moyenne de 23 x 22 cm, et une longueur qui varie d'environ 24 m (pour le conduit nord de la chambre de la Reine) à 65 m (pour le conduit nord de la chambre du Roi). Inclinés par rapport au plan de la pyramide, ils suivent une pente qui oscille entre 32° 28' (pour le conduit nord de la chambre du Roi) et 45° 14' (pour son conduit sud). Contrairement à ce que d'aucuns ont pu penser, ils n'ont pas été forés dans la maçonnerie, mais aménagés à mesure que l'édifice s'élevait. Ils témoignent de l'utilisation de techniques extrêmement complexes en matière de construction et de nivellement.



11. Les chambres du Roi et de la Reine, ainsi que leurs quatre conduits.
À noter: les conduits de la chambre de la Reine ne s'ouvraient pas dans le mur, mais débutaient à quelques centimètres de l'extérieur de la paroi.
Ils ont été découverts en 1872 par l'ingénieur britannique Waynman Dixon.

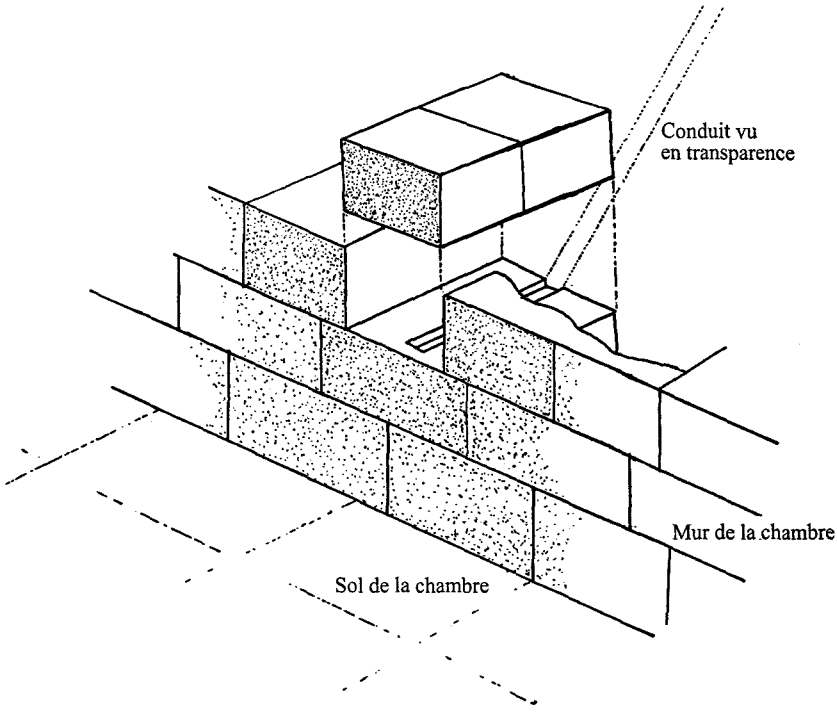
On a suggéré que leur inclinaison répondait au besoin de trouver le «chemin le plus court» vers l'extérieur de l'édifice, et on en a conclu que les bâtisseurs avaient voulu «ménager» leur temps et leur peine. Cette logique géométrique va toutefois à l'encontre de la *logique de construction*, pour la bonne et simple raison que la réalisation de conduits inclinés ne permet de ménager ni son temps ni sa peine. En effet, aucun professionnel ne conviendra que le «chemin le plus court» est en l'occurrence le meilleur, quand bien même les géomètres soutiendraient le contraire. Comme l'architecte égyptien Alexander Badawy le faisait remarquer dans les années 60, l'aménagement de conduits non horizontaux, mais inclinés et destinés à déboucher à l'extérieur de la pyramide, a dû engendrer de nom-



12. Détail de la chambre de la Reine et de ses conduits.

breuses difficultés. Afin de s'en convaincre, il suffit d'observer la précision et la régularité qui caractérisent leurs pentes[47].

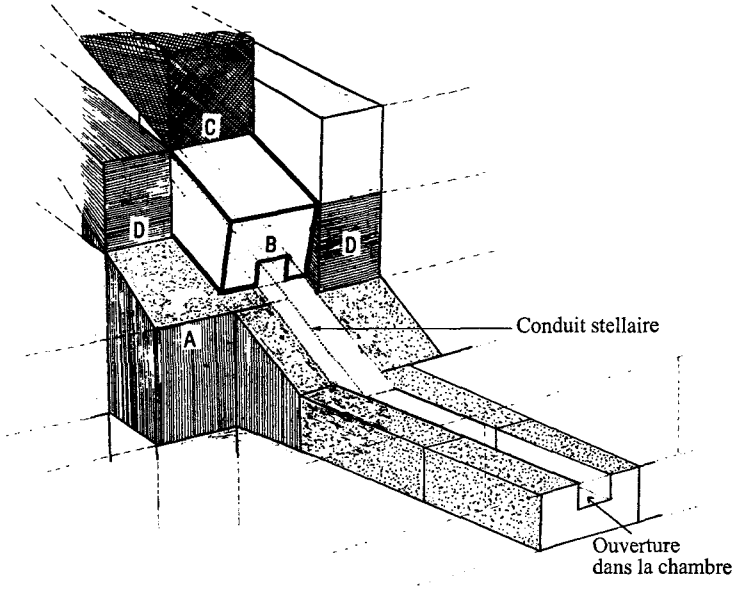
Pour aménager un conduit incliné, il convient d'accomplir cinq opérations fastidieuses. On doit préparer la base, donc façonner des blocs dont la face supérieure pentue formera le «sol» du conduit; prévoir des blocs dont la face inférieure, creusée en U renversé, constituera le profil, c'est-à-dire les «murs» et le «plafond» du conduit; tailler des blocs dont la face inférieure sera inclinée, de sorte qu'elle s'adaptera aux côtés des pièces précédentes; poser sur celles-ci des blocs dont la face inférieure sera pentue; réserver l'emplacement de ces éléments sur les différents niveaux de maçonnerie de la pyramide, et ce sur toute la longueur du conduit.



13. Le mur de la chambre de la Reine et le début du conduit.

Si l'objectif réel des constructeurs était d'assurer la ventilation des chambres, alors la question qui se pose est la suivante : pourquoi ont-ils dû affronter de telles complications, alors qu'ils pouvaient aménager une arrivée d'air beaucoup plus simplement ? Pour un ingénieur, la solution évidente consiste à laisser ouvert un joint de maçonnerie de 20 cm, et à le faire courir à l'horizontale du haut d'une chambre jusqu'à l'extérieur du monument. Dans ce cas, on s'évite non seulement de tailler des blocs spéciaux, mais aussi de les aligner et de les niveler.

Autrement dit, le «chemin le plus court» n'est nullement le meilleur si l'on souhaite simplement pratiquer une aération. En outre, il est manifeste que les constructeurs de la pyramide ne se préoccupaient guère de ménager leur temps ou leur énergie. Sinon, ils



14. Détail de la réalisation des conduits de la Grande Pyramide. Pour pratiquer ces mystérieux aménagements, il a fallu employer au moins quatre sortes de blocs (A, B, C, D), et ce sur toute leur longueur. Les problèmes techniques ont dû se révéler considérables. Deux éléments infirment l'idée selon laquelle les conduits auraient pour fonction première d'assurer la ventilation des pièces : ceux de la chambre de la Reine ne s'ouvrent ni à l'intérieur ni à l'extérieur, et leur conception est trop complexe pour satisfaire une exigence aussi simple.

n'auraient pas édifié de gigantesques monuments qui pèsent plusieurs millions de tonnes. Nous avons donc peu de chances de découvrir le pourquoi d'inclinaisons aussi fortes et d'alignements nord-sud aussi précis dans des raisonnements fondés sur l'économie et influencés par des considérations géométriques farfelues.

L'examen approfondi des conduits de la chambre de la Reine permet d'apaiser les doutes qui pourraient subsister. Contrairement à ceux de la chambre du Roi, ils ne se poursuivent pas jusqu'à l'extérieur du bâtiment et ne s'ouvrent pas directement dans les murs de calcaire de la pièce. En effet, les constructeurs n'ont pas touché aux douze premiers centimètres du bloc qui comprend le segment initial du conduit. Celui-ci est donc invisible et inaccessible à un éventuel intrus. En 1872, le Britannique Waynman Dixon a dégagé leur

ouverture au moyen d'un ciseau d'acier. Intrigué par la présence de conduits dans la chambre du Roi, cet ingénieur franc-maçon avait décidé de chercher leurs équivalent dans la chambre de la Reine.

Dans les chapitres suivants, nous étudierons les implications de la découverte de Dixon et les réactions qu'elle a suscitées. Pour le moment, contentons-nous d'insister sur le fait que des conduits dont les deux extrémités étaient fermées à l'origine n'ont pu servir à l'aération, ni être conçus dans ce but. Il faut donc qu'ils aient eu une fonction dont l'importance justifiait amplement, aux yeux des bâtisseurs, une telle dépense de minutie, d'ingéniosité et d'efforts.

Comme nous allons le voir, il est aujourd'hui possible de définir cette fonction.

Chapitre 4

LES ÉTOILES ET LE TEMPS

Les Égyptiens n'ignoraient rien des mouvements apparents des corps célestes, de leur lien avec la rotation et la révolution de la terre, ni des effets de la précession [...]. Ils ont minutieusement étudié ce qu'ils observaient et ont regroupé leurs connaissances de la façon la plus pratique qui soit, en les associant aux étranges productions de leur imagination et à leur pensée religieuse [...].

J. Norman Lockyer, *The Dawn of Astronomy*, 1894

Il suffit de se tenir entre les pattes du Grand Sphinx et de lever les yeux vers son visage illuminé par le soleil de l'aube pour se sentir à la fois humble et saisi d'un respect teinté de crainte. En effet, le colosse *a l'air* très ancien; presque autant, dirait-on, que le temps lui-même... Mais comme nous l'avons vu dans le chapitre 2, toute une série de preuves géologiques démontrent qu'il *est* ancien, qu'il dépasse les quatre mille cinq cents ans reconnus par les égyptologues, et que son origine remonte sans doute à la dernière période glaciaire, époque où aucune civilisation capable de façonner un tel monument n'est censée avoir existé.

Bien entendu, ces idées font l'objet de controverses et de débats enflammés. Nous sommes conscients que la géologie ne suffit pas à établir une chronologie précise, et qu'elle est particulièrement limitée en raison de l'état actuel de notre savoir en matière de paléoclimatologie. De fait, tout ce que nous pouvons affirmer, en nous fondant sur les marques d'érosion apparentes sur le sphinx, c'est que celui-ci semble avoir été sculpté bien avant que les spécialistes ne le

croient, au cours d'une période comprise entre 15000 et 5000 av. J.-C.

Une autre science peut toutefois nous permettre de dater plus précisément (avec une marge d'erreur de quelques décennies) un monument de pierre dépourvu d'inscriptions. Il s'agit de l'archéoastronomie. Mais il faut pour cela qu'une condition préalable soit remplie : les bâtisseurs de l'édifice en question doivent l'avoir soigneusement aligné par rapport aux étoiles ou aux points de lever du soleil.

C'est le cas du Grand Sphinx, qui s'étend exactement dans l'axe est-ouest de la nécropole de Gizeh, et qui braque son regard sur le plein orient. Il se présente en outre comme un magnifique « indicateur équinoxial », car ses yeux fixent la position précise du soleil levant lors de l'équinoxe de printemps.

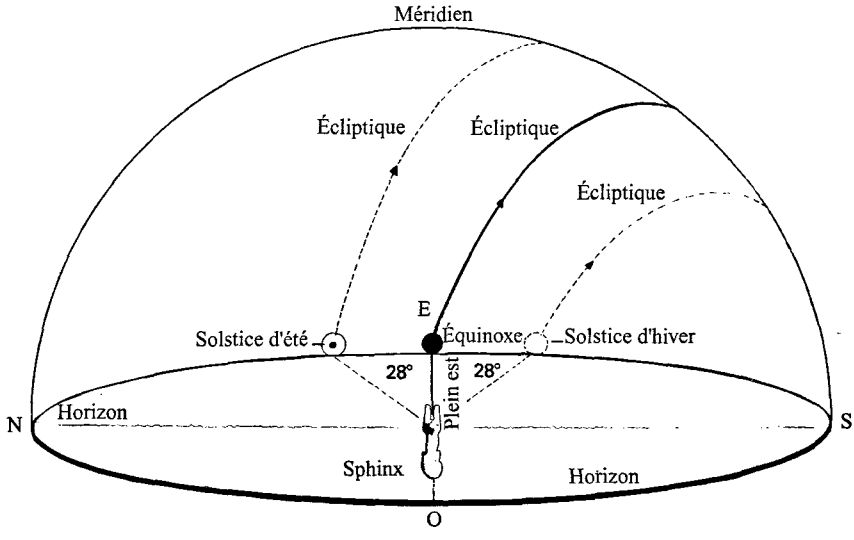
Éclaircissons un peu notre propos... Selon les astronomes, l'année comprend quatre « moments cardinaux » : le solstice d'été (le jour le plus long dans l'hémisphère nord), où l'orientation du pôle Nord vers le soleil est la plus forte ; le solstice d'hiver (le jour le plus court), où elle est la plus faible ; les équinoxes de printemps et d'automne (jour et nuit sont égaux en durée), où la terre présente le flanc au soleil.

Sous la latitude de Gizeh, le soleil se lève à quelque 28° au nord de l'est lors du solstice d'été, et à quelque 28° au sud de l'est lors du solstice d'hiver. En revanche, à Gizeh comme ailleurs, les équinoxes se caractérisent par le fait que l'astre se lève toujours *plein est*, fournissant ainsi une référence géodésique fiable à l'un des quatre points cardinaux.

C'est justement vers ce point de repère que se tourne le regard du sphinx. Nullement due au hasard, cette orientation participe d'un vaste projet astronomique, dont la précision et la finesse relèvent du prodige.

Un observatoire

Il y a bien longtemps, sous le ciel dégagé d'un monde plus jeune, le plateau de Gizeh devait être un observatoire idéal. Située à 800 m à l'ouest du sphinx, l'élévation sur laquelle se dressent les trois grandes pyramides offrait une vue panoramique parfaite sur un vaste



15. Les solstices et les équinoxes, vus de Gizeh. Sous cette latitude, le soleil se lève à 28° au nord de l'est lors du solstice d'été, à 28° au sud de l'est lors du solstice d'hiver, et plein est lors des équinoxes. Le Grand Sphinx est un monument astronomique précisément orienté plein est. Il se présente donc comme un magnifique indicateur, une «aiguille» équinoxiale parfaite.

horizon circulaire. Elle permettait d'étudier toute l'année les points de lever et de coucher du soleil et des étoiles. Quelles qu'aient été ses autres fonctions, la nécropole était certainement le théâtre d'observations astronomiques précises et pratiques, comparables à celles sur lesquelles les navigateurs s'appuient pour définir la position d'un bateau en plein océan. Seul le recours à l'astronomie peut expliquer l'extraordinaire finesse avec laquelle les principaux monuments de Gizeh s'alignent dans l'axe du nord, du sud, de l'est et de l'ouest[1].

Nous avons déjà mentionné cette caractéristique dans le chapitre 3. Pour mémoire, rappelons ici que l'emplacement de la Grande Pyramide marque le tiers de la distance séparant l'équateur du pôle Nord (30° de latitude), et que son axe «méridien» (nord-sud) n'est décalé que de trois minutes par rapport au vrai nord-sud. On remarquera que cet alignement est plus précis que celui du Meridian Building de l'observatoire de Greenwich, qui souffre d'un

écart de neuf minutes. À notre avis, une telle exactitude constitue un «fait» que les égyptologues et les archéologues ont toujours négligé : avec une surface au sol supérieure à 5 ha et un poids de plus de 6 millions de tonnes, la Grande Pyramide ne peut avoir été conçue que par des astronomes confirmés[2].

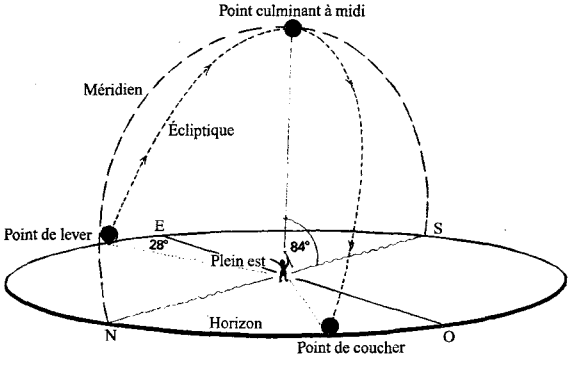
Nous sommes persuadés que le «facteur astronomique» mérite plus d'attention qu'il n'en a reçu jusqu'ici. Les logiciels de cartographie stellaire mis au point depuis peu nous permettent actuellement de visualiser les cieux qui surplombent Gizeh depuis trente mille ans. Aussi nous est-il possible de recréer l'environnement cosmique dans lequel ont évolué les bâtisseurs des pyramides.

Plongés dans ce contexte antique, initiés aux secrets des mouvements stellaires restitués par la puce électronique, nous constatons sur les principaux monuments l'existence de certains traits, insignifiants d'un point de vue purement archéologique et égyptologique, qui détiennent cependant une signification toute particulière.

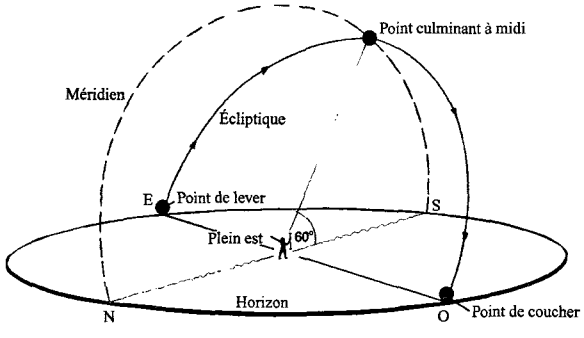
Des étoiles pour cibles

Intéressons-nous d'abord à la Grande Pyramide, ainsi qu'aux quatre mystérieux conduits, ouverts dans les chambres du Roi et de la Reine, dont nous avons étudié la conception à la fin du précédent chapitre. Nous l'avons vu, deux de ces éléments sont parfaitement orientés sur le plein nord, et deux autres sur le plein sud. Ils sont donc alignés, à des hauteurs différentes, sur ce que les astronomes appellent le «méridien». Pour mieux visualiser cette ligne imaginaire qui «divise le ciel», il suffit d'imaginer un demi-cercle reliant un pôle à l'autre et passant juste au-dessus de la tête de l'observateur. Lorsque les étoiles, les planètes, la lune et le soleil le traversent («passent le méridien»), on dit qu'ils «culminent», c'est-à-dire qu'ils atteignent leur altitude maximale au-dessus de l'horizon.

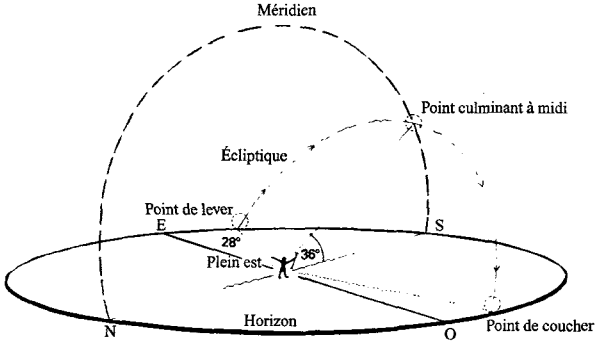
La Grande Pyramide présente maintes caractéristiques qui, nous en sommes certains, témoignent de l'extrême attention portée par ses concepteurs aux étoiles et à leur passage au méridien. L'ouverture du premier couloir d'entrée vise ce point avec la précision d'un fût de pièce d'artillerie. Tous les passages internes suivent un axe nord-sud parfait, formant ainsi, comme l'ont remarqué de



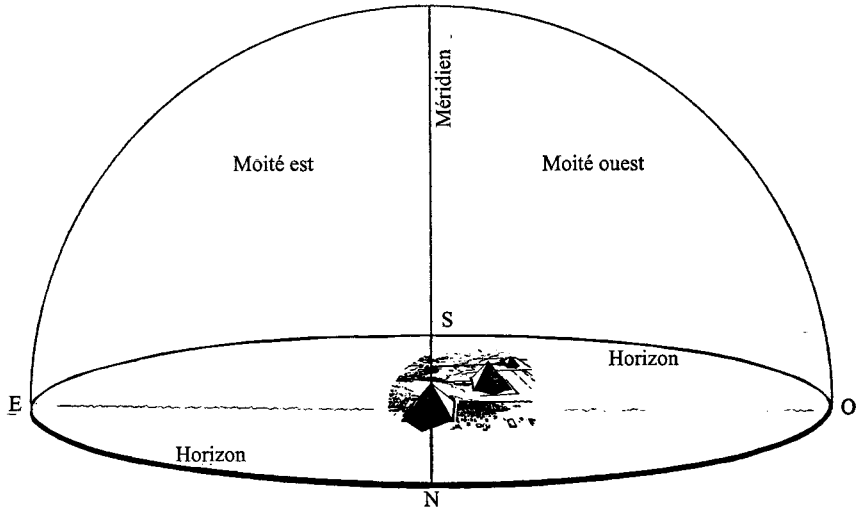
16. Trajectoire du soleil lors du solstice d'été. L'astre atteint son point culminant (sa hauteur maximale) au moment où il passe par le méridien.



17. Trajectoire du soleil lors de l'équinoxe.



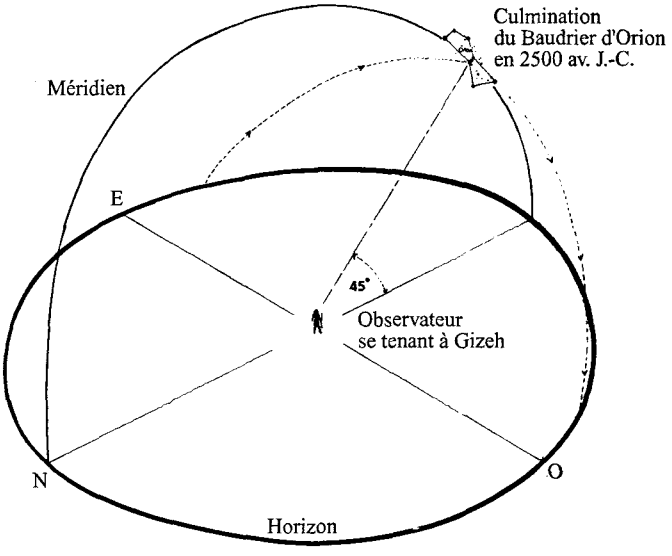
18. Trajectoire du soleil lors du solstice d'hiver.



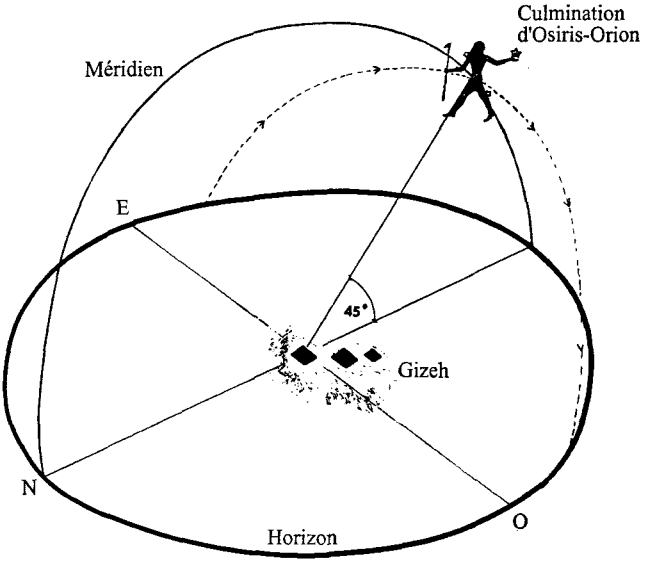
19. L'horizon de Gizeh et le méridien de la Grande Pyramide.

nombreux astronomes, des «instruments méridiens[3]» évidents. Ce sont pourtant les quatre conduits qui nous offrent les données les plus probantes. De récentes investigations ont établi, et ce sans l'ombre d'un doute, qu'aux environs de 2500 av. J.-C., l'époque désignée par les égyptologues sous le terme d'«Âge des pyramides», chacun d'eux visait une étoile particulière lors de sa culmination au méridien.

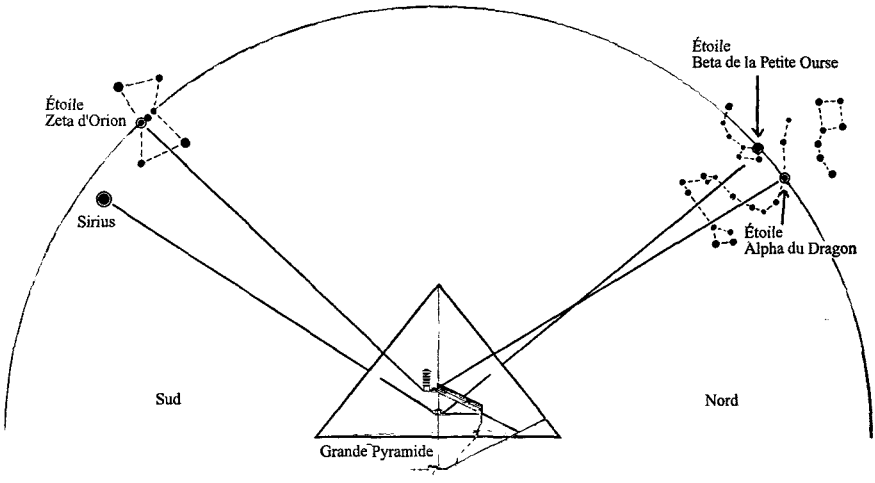
> Le conduit nord de la chambre de la Reine suit une pente de 39°. Il était dirigé vers Kochab (l'étoile Beta de la Petite Ourse), que les Anciens associaient à la «régénération cosmique» et à l'immortalité de l'âme. Pour sa part, le conduit sud suit une pente de 39° 30'. Il était dirigé vers Sirius (l'étoile Alpha du Grand Chien), que les Anciens associaient à la déesse Isis, la mère cosmique des rois d'Égypte[4].
> Le conduit nord de la chambre du Roi suit une pente de 32° 28'. Il était dirigé vers l'ancienne étoile polaire Thouban (l'étoile Alpha du Dragon), que les pharaons associaient aux notions de «grossesse et [de] gestation cosmiques». Le conduit sud suit une pente de 45° 14'. Il était dirigé vers Alnitak (l'étoile Zeta d'Orion), la plus brillante et la plus basse des trois étoiles du Baudrier d'Orion, que les anciens



20. Culmination (passage au méridien) du Baudrier d'Orion vers 2 500 av. J.-C. À cette époque, le baudrier d'étoiles a traversé le méridien à une hauteur de 45°, dans l'axe du conduit sud de la chambre du Roi.



21. Les anciens Égyptiens associaient la constellation d'Orion (et notamment les trois étoiles de son baudrier) à Osiris, le dieu de la résurrection et de la renaissance.



22. Alignement des quatre conduits de la Grande Pyramide sur les étoiles vers 2500 av. J.-C.

Égyptiens identifiaient à Osiris, le grand dieu de la résurrection et de la renaissance qui, selon la légende, avait apporté la civilisation dans la vallée du Nil, à l'époque lointaine appelée «Zep Tepi», ou «Premier Temps[5]».

Grâce aux ordinateurs, nous pouvons recréer les cieux qui dominaient Gizeh dans l'Antiquité, et apporter ainsi la preuve que les quatre conduits étaient directement orientés vers ces étoiles aux alentours de 2500 av. J.-C. L'informatique nous permet également de constater que cet alignement était éphémère, qu'il est resté correct pendant environ un siècle, et que la modification graduelle, mais continue, de la hauteur des étoiles au fil du temps a fait varier leur point de passage au méridien.

Résultant d'une oscillation lente et régulière de l'axe de la terre, ce phénomène est connu des techniciens sous le nom de «précession». Projeté à l'infini, le pôle Nord terrestre décrit un grand cercle dans les cieux, sur une durée de 25 920 ans, en fonction de la variation qui affecte l'axe de rotation de notre planète. Du point de vue

astronomique, les principales conséquences de ce mouvement sont les suivantes :

1. un changement, lui aussi lent et régulier, dans le pôle nord céleste, qui coïncide parfois avec une « étoile polaire » et parfois avec le vide sidéral, selon la position qu'il occupe pendant sa progression cyclique de 25 920 ans ;

2. des altérations dans la hauteur des étoiles par rapport à l'horizon, lorsqu'elles traversent le méridien de l'observateur sous une latitude donnée ;

3. des modifications dans la nature des constellations servant d'arrière-plan au soleil lorsqu'il se lève plein est, lors de l'équinoxe de printemps (bien entendu, la précession influe également sur celles qui marquent l'équinoxe d'automne, ainsi que les solstices d'hiver et d'été).

Constant et prévisible pour chacun de ces grands effets astronomiques, le *taux* du changement précessionnel peut se calculer, pour le passé comme pour l'avenir, sur l'ensemble du champ stellaire. Admettons, par exemple, que nous devions observer aujourd'hui une étoile spécifique (Alnitak, dans le Baudrier d'Orion), depuis un endroit précis, et mesurer sa hauteur au méridien. Si cette mesure a déjà été faite il y a plusieurs milliers d'années, nous pouvons nous en servir pour déterminer l'époque ou l'« âge » auxquels remonte cette première observation.

La même logique s'applique aux quatre conduits « méridiens » aménagés dans les chambres du Roi et de la Reine. Leur alignement, en 2500 av. J.-C., sur quatre étoiles dont l'importance rituelle se manifeste dans les croyances liées au « cycle osirien » ne peut être dû au hasard. Au contraire, il est clair que nous nous trouvons face à l'expression concrète d'un plan minutieux et conscient. Il est donc tout aussi évident que la Grande Pyramide présente un lien extrêmement fort avec 2500 av. J.-C., l'année qui, au dire de tous les égyptologues et archéologues orthodoxes, correspond à l'édification du monument.

En bref, les quatre conduits stellaires constituent des indicateurs de temps précis, grâce auxquels nous devrions être à même de confirmer, tout du moins en théorie, la date de construction de la dernière survivante des Sept Merveilles du monde antique. Une telle éventualité serait on ne peut plus appréciable car, faute de méthode

de datation objective, le débat portant sur l'âge de l'édifice s'éternise. Néanmoins, le tableau archéoastronomique se révèle plus complexe qu'il y paraît.

Les compagnons d'Osiris

Dans *Le Mystère d'Orion*, nous nous sommes étendus sur la forte corrélation existant entre les trois étoiles qui forment le baudrier de la constellation d'Orion et la répartition au sol des trois pyramides de Gizeh. Une vue aérienne permet de constater que les deux premiers édifices s'étendent sur une diagonale à 45° qui débute à l'angle nord-est de la Grande Pyramide. Par rapport à cette ligne, le troisième monument est légèrement décalé vers l'est. L'ensemble reflète la disposition des trois étoiles du Baudrier d'Orion, qui suivent également une diagonale « imparfaite ». Les deux premières, Alnitak et Alnilam, sont parfaitement alignées, comme la première et la deuxième pyramide, tandis que la troisième, Mintaka, est un peu déportée à l'est de l'axe de ses voisines[6].

Cette évidente reprise en miroir est en soi suffisamment frappante. Mais son importance symbolique nous est aussi confirmée par l'introduction d'un autre élément : la Voie lactée, considérée par les anciens Égyptiens comme une sorte de « Nil céleste » et souvent désignée dans les textes funéraires archaïques par les expressions « le lac » ou « les Méandres navigables[7] ». Sur la voûte céleste, les étoiles du Baudrier d'Orion se trouvent à l'ouest de la Voie lactée, dont elles semblent dominer le cours. De même, sur terre, les pyramides se dressent au-dessus de la rive ouest du Nil[8].

Devant une telle symétrie et une telle imbrication de conceptions religieuses et architecturales, il est difficile de ne pas conclure que les pyramides de Gizeh forment la reproduction au sol du Baudrier d'Orion. Et ce constat prend un sens d'autant plus fort que nous gardons à l'esprit l'identification de la constellation d'Orion au grand dieu Osiris.

Cependant, si nous tenons compte des modifications induites par le phénomène de la précession, nous devons également nous demander : « le Baudrier d'Orion, oui, mais quand, *à quelle époque* ? ».

Une correspondance parfaite

L'examen des conduits de la Grande Pyramide révèle l'« ancrage précessionnel » de l'édifice au Baudrier d'Orion en 2500 av. J.-C. En ce temps-là, le conduit sud de la chambre du Roi était effectivement orienté vers le point de passage au méridien d'Alnitak, l'équivalent céleste du monument. En conséquence, demandons à notre ordinateur précessionnel de reconstituer le ciel de Gizeh à l'époque, étudions l'organisation au sol des trois pyramides, simulons le passage du baudrier d'étoiles au sommet de la sphère céleste, et forçons-le à s'arrêter au point où Alnitak traversait le méridien (45° au-dessus de l'horizon sud, la hauteur visée par le conduit de la chambre du Roi). Il est alors manifeste que quelque chose ne tourne pas rond.

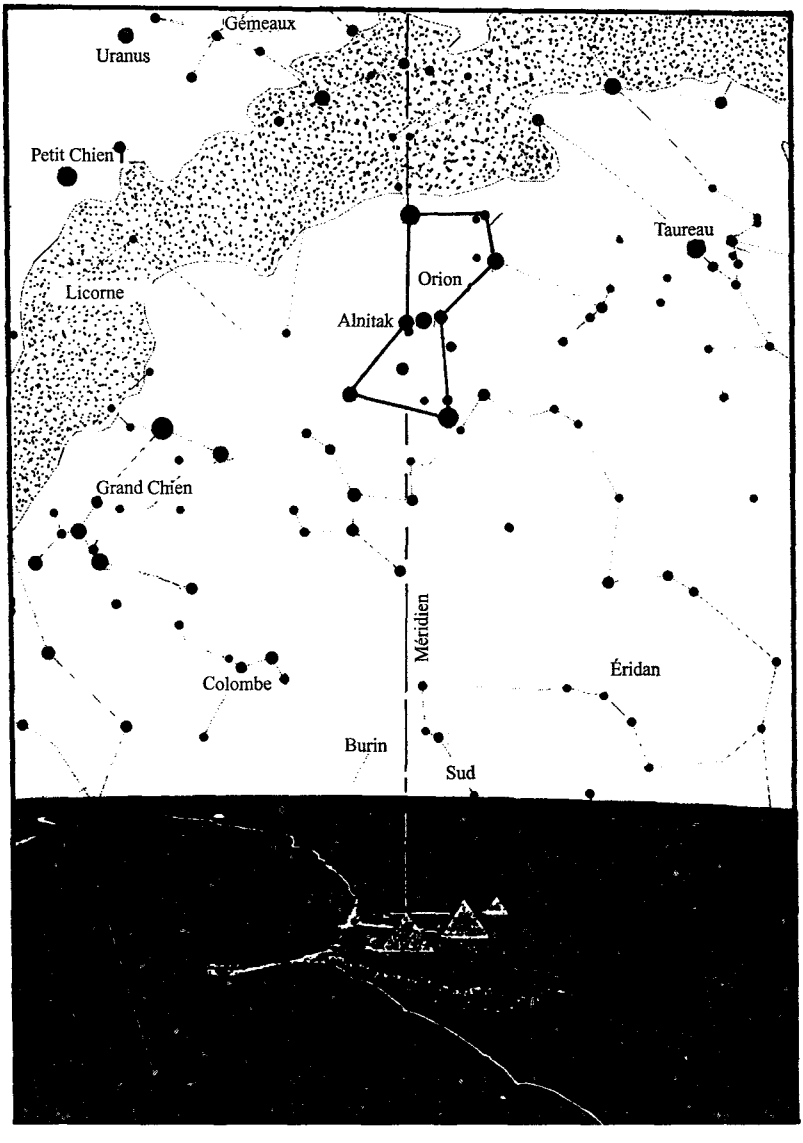
Nous devrions découvrir un alignement parfait des méridiens. En revanche, nous constatons que l'axe dominant des trois étoiles et de la Voie lactée est visiblement biaisé par rapport à celui des trois pyramides et du Nil. Bien sûr, la position des édifices et du fleuve est immuable. Pour obtenir une correspondance « idéale » entre la terre et le ciel, il faudrait donc faire « pivoter » ce dernier dans le sens inverse des aiguilles d'une montre.

L'oscillation de l'axe du globe nous offre le moyen d'y parvenir. Nous n'avons plus qu'à programmer notre ordinateur pour qu'il retrace les mouvements stellaires entraînés par la précession dans le passé.

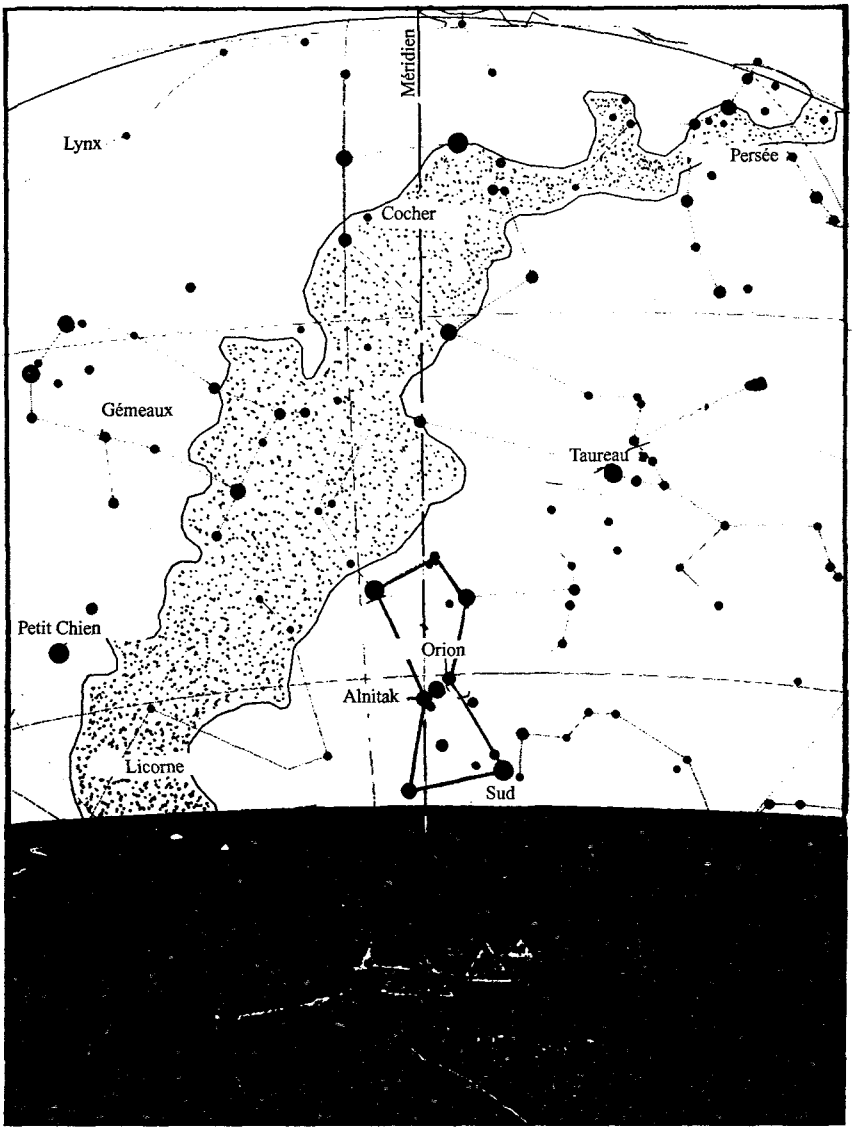
Millénaire par millénaire, la machine s'exécute, et nous remarquons que l'axe du Baudrier d'Orion lors de sa culmination se redresse lentement, dans le sens inverse des aiguilles d'une montre, pour s'approcher de l'alignement des méridiens souhaité. Nous obtenons la corrélation parfaite en 10500 av. J.-C., soit huit mille ans *avant* l'« Âge des pyramides ». À cette époque, le Nil reflétait bel et bien la Voie lactée, et les trois pyramides étaient disposées comme les étoiles du Baudrier par rapport au méridien[9].

Lever d'étoiles

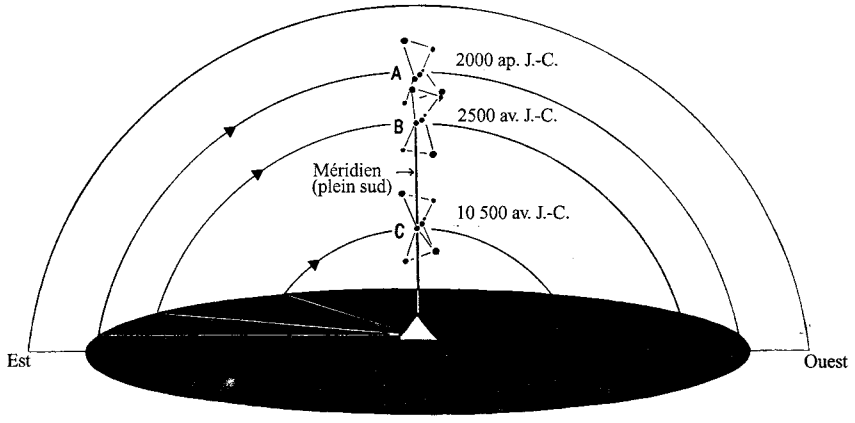
Cette corrélation en 10500 av. J.-C. comporte un élément qui infirme considérablement l'hypothèse d'une coïncidence. Le grou-



23. Le Baudrier d'Orion traversant le méridien de la Grande Pyramide en 2500 av. J.-C. Le conduit sud de la chambre du Roi est parfaitement aligné sur l'étoile Alnitak, l'équivalent céleste de l'édifice, qui est visible à une hauteur de 45°. On constatera néanmoins que les étoiles du Baudrier et la Voie lactée semblent décalées par rapport aux trois pyramides et au Nil. Bien sûr, l'image du ciel est identique à celle de la terre, mais on a l'impression qu'il faudrait la faire «pivoter» dans le sens inverse des aiguilles d'une montre pour parvenir à une correspondance parfaite. On n'obtient celle-ci qu'en remontant le temps et en observant le ciel de Gizeh à une époque bien antérieure...



24. On obtient la correspondance parfaite entre l'image du ciel et celle de la terre en 10500 av. J.-C. À cette époque, la configuration de la Voie lactée et des trois étoiles du Baudrier d'Orion lors de leur passage au méridien est exactement la même que celle du Nil et des trois grandes pyramides.

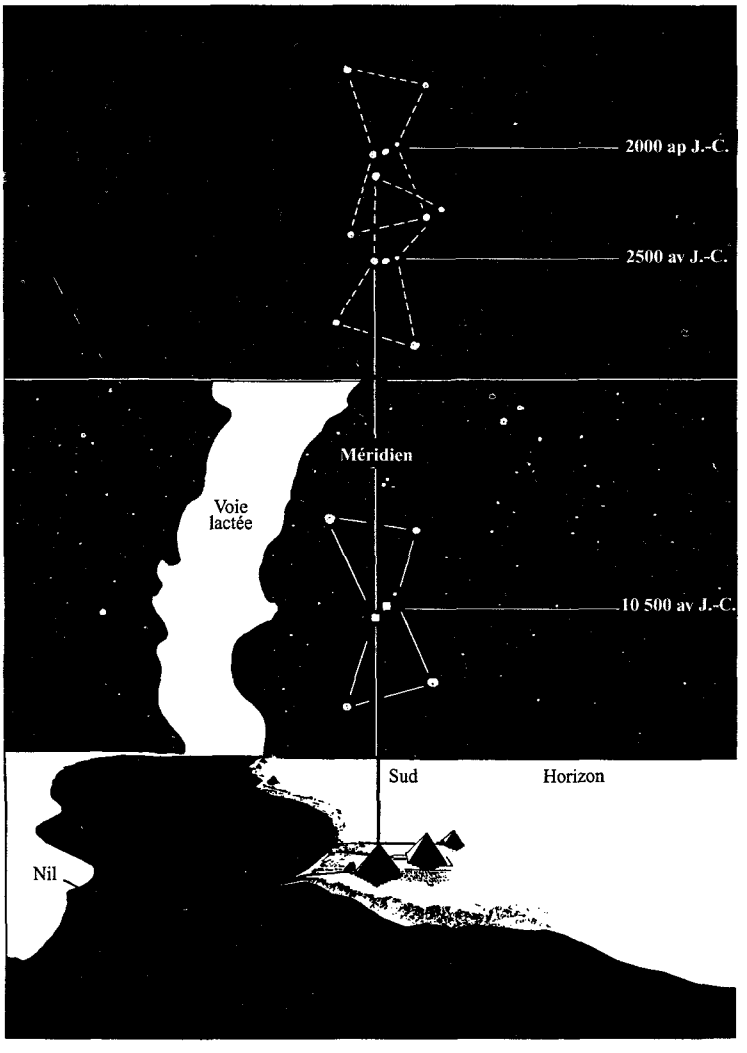


25. En reflétant au sol la disposition des étoiles du Baudrier d'Orion, les trois grandes pyramides de Gizeh nous renvoient à une période très importante du cycle précessionnel (26000 ans) de leurs modèles: le moment où elles atteignent leur élévation la plus basse, dans l'alternance d'ascensions et de chutes qu'elles subissent le long du méridien (vu sous la latitude de Gizeh). En 10500 av. J.-C., elles ont culminé à la hauteur de 9° 20' au-dessus de l'horizon (C); en 2500 av. J.-C., à 45° (B); à notre époque, en l'an 2000 (A), elles approchent de l'élévation maximale qu'elles atteindront pendant leur cycle précessionnel: 58° 06' au-dessus de l'horizon, lors de leur passage au méridien.

pement représenté sous forme d'achitecture monumentale à travers les trois pyramides correspond à un *moment capital* du cycle précessionnel (25 920 ans) des étoiles du Baudrier d'Orion. Aussi est-il peu probable que les anciens bâtisseurs l'aient conçu par hasard.

Pour mieux saisir les implications d'une telle affirmation, organisons une simulation des cieux de Gizeh à notre époque, aux abords de l'an 2000. En observant le plein sud, nous constatons qu'Alnitak traverse le méridien à une hauteur de 58° 06' au-dessus de l'horizon. Seules huit minutes la séparent de 58° 14', l'élévation maximale qu'elle atteindra, aux environs de 2 500, pendant son cycle précessionnel [10].

Projetons maintenant notre simulation dans le passé, et recréons le ciel que nous aurions vu du même endroit aux alentours de 10500 av. J.-C. (il y a un peu moins de treize mille ans, soit presque la moitié d'un cycle précessionnel). Revenus en ces temps lointains, nous



26. Représentation libre du cycle précessionnel du Baudrier d'Orion par rapport au méridien. L'agencement des étoiles en 10500 av. J.-C. marque le début, ou « Premier Temps », du cycle. C'est cette disposition que les trois grandes pyramides de Gizeh reproduisent au sol.

nous apercevons qu'Alnitak traverse le méridien à une hauteur de 9° 20' seulement au-dessus de l'horizon[11].

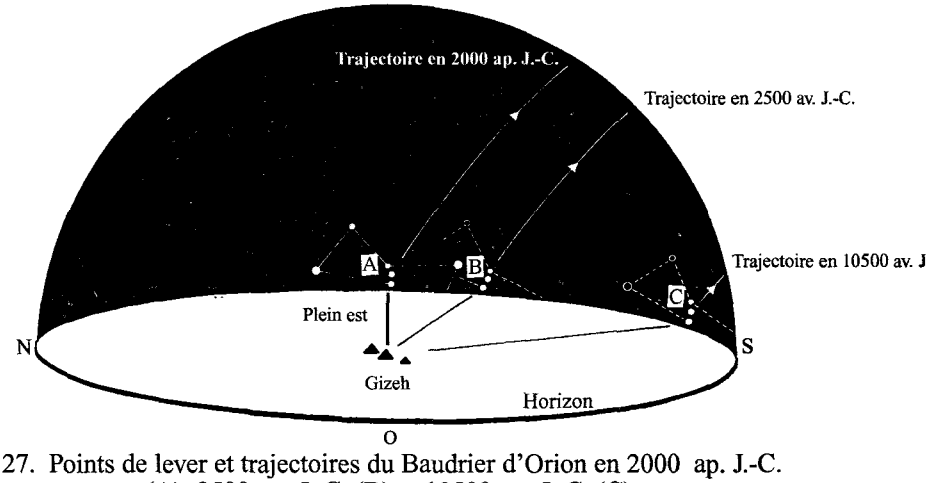
L'étoile ne tombera pas plus bas. Dans l'alternance d'ascensions et de chutes que la précession lui fait subir le long du méridien, 10500 av. J.-C. marque son nadir, et 2500 av. J.-C. son zénith. Tel un levier coulissant à l'intérieur d'une fente verticale, elle aura besoin de 12960 ans pour s'abaisser et de 12960 ans pour se relever[12].

Lorsque nous reproduisons à l'identique la configuration des étoiles du Baudrier d'Orion, telles qu'elles apparaissaient en 10500 av. J.-C., l'ordonnancement au sol des pyramides ne nous renvoie pas seulement à une époque déterminée, mais aussi à l'exact *début* d'un demi-cycle précessionnel.

Le lion terrestre et le Lion céleste

Comme nous l'avons indiqué dans *L'Empreinte des Dieux*, le Grand Sphinx joue le même rôle, car il garde les yeux fixés sur le point immuable où le soleil se lève lors de l'équinoxe.

Cette orientation nous procure une base astronomique en fonction de laquelle nous pouvons dater le monument. Nous savons que les astronomes de l'Antiquité prêtaient une attention toute particulière à la constellation zodiacale qui apparaissait à l'est,



27. Points de lever et trajectoires du Baudrier d'Orion en 2000 ap. J.-C. (A), 2500 av. J.-C. (B) et 10500 av. J.-C. (C).

juste avant le soleil, à l'aube de l'équinoxe de printemps et qui donnait son nom à un «Âge» astrologique[13]. Non content de jouer sur la hauteur des étoiles lors de leur passage au méridien, le phénomène de la précession axiale de la terre affecte aussi ces célèbres constellations (le Lion, le Cancer, les Gémeaux, le Taureau, le Bélier, le Poisson, le Verseau, etc.), dont les coordonnées, par rapport au point de lever du soleil équinoxial, connaissent des modifications lentes, mais constantes. Appelé «précession des équinoxes», le phénomène astronomique qui en résulte est difficile à observer. Il se manifeste par le déplacement graduel du point d'équinoxe à travers les douze «maisons» du zodiaque. Voici ce qu'en disent les historiens des sciences Giorgio de Santillana et Hertha von Dechend, dont l'essai *Hamlet's Mill* se présente comme une magistrale étude de la mythologie précessionnelle archaïque:

> La constellation qui se levait à l'est, juste avant le soleil (on parle alors de son «lever héliaque»), indiquait le «lieu» où résidait l'astre [...]. Elle était connue pour être la «porteuse» du soleil et le principal «pilier» du ciel [...]. La position du soleil parmi les constellations au point vernal [lors de l'équinoxe de printemps] était une aiguille qui marquait les «heures» du cycle précessionnel. Heures fort longues, à vrai dire, car le soleil d'équinoxe occupait chaque constellation du zodiaque pendant un peu moins de deux mille deux cents ans[14].

De nos jours, comme depuis presque deux millénaires, le soleil de l'équinoxe de printemps se lève avec la constellation des Poissons en arrière-plan. Mais l'«Âge des Poissons» approche de son terme, et le soleil équinoxial ne va pas tarder à quitter ce secteur pour se lever devant le Verseau. Pour que le point vernal glisse d'une constellation, ou d'une «maison», du zodiaque à une autre, il lui faut très exactement deux mille cent soixante ans.

Ce schéma en tête, prenons l'«horloge précessionnelle» de Santillana et Dechend, et faisons-la fonctionner à rebours. Nous traversons l'Âge des Poissons, puis l'Âge du Bélier qui l'a précédé, pour découvrir qu'en 2500 av. J.-C., date à laquelle la convention fixe l'aménagement du Sphinx, c'était la constellation du Taureau qui abritait le soleil lors de l'équinoxe de printemps.

Nous voilà au cœur du problème. Résumons-nous :

1. comme nous l'avons vu, le sphinx est un indicateur, ou une « aiguille » équinoxiale ;

2. sur un site comme Gizeh, dont la dimension *astronomique* est si importante, un monument équinoxial datant de l'Âge du Taureau devrait représenter cet animal ou son symbole. Or, le sphinx est incontestablement sculpté à l'image d'un *lion* ;

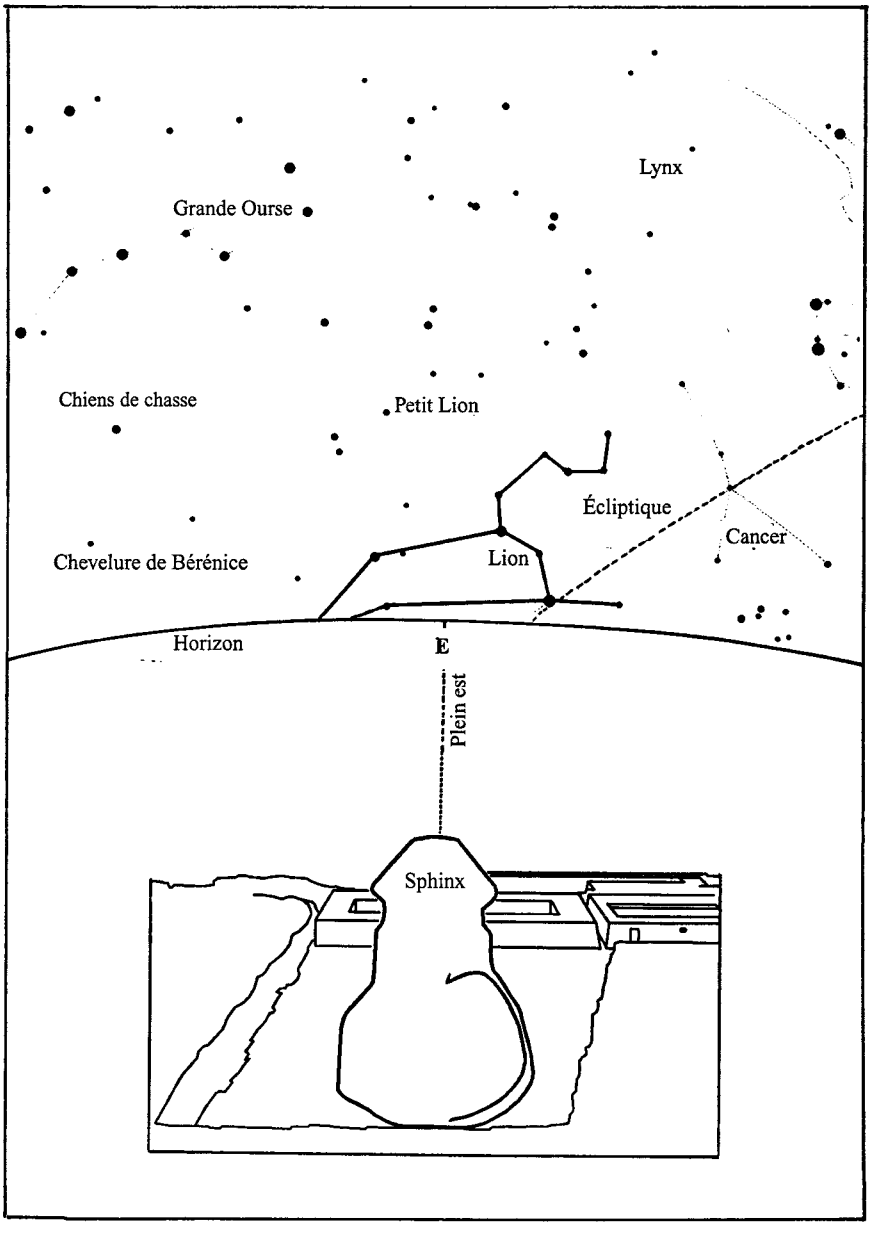
3. si nous voulons obtenir la bonne corrélation entre ciel et terre, la précession nous ramène à l'Âge du Lion, qui a débuté vers 10500 av. J.-C. Il se trouve que cette époque est la seule où le sphinx, orienté plein est, a bénéficié du bon alignement symbolique au jour dit, car il regardait le soleil équinoxial se lever dans le ciel de l'aube, avec son pendant céleste en arrière-plan[15].

Pour clarifier ce dernier point, revenons à notre simulation informatique du ciel de Gizeh en 10500 av. J.-C. Demandons au programme de retrouver la position occupée par le soleil et les étoiles juste avant l'aube de l'équinoxe, et visons le plein est, dans l'axe du regard du sphinx. Mieux encore, grâce à un soupçon de réalité virtuelle et de licence poétique, imaginons-nous placés entre les pattes de la statue, telle qu'elle se présentait à cette date (qui, nous le savons, correspond assez bien aux caractéristiques *géologiques* du monument).

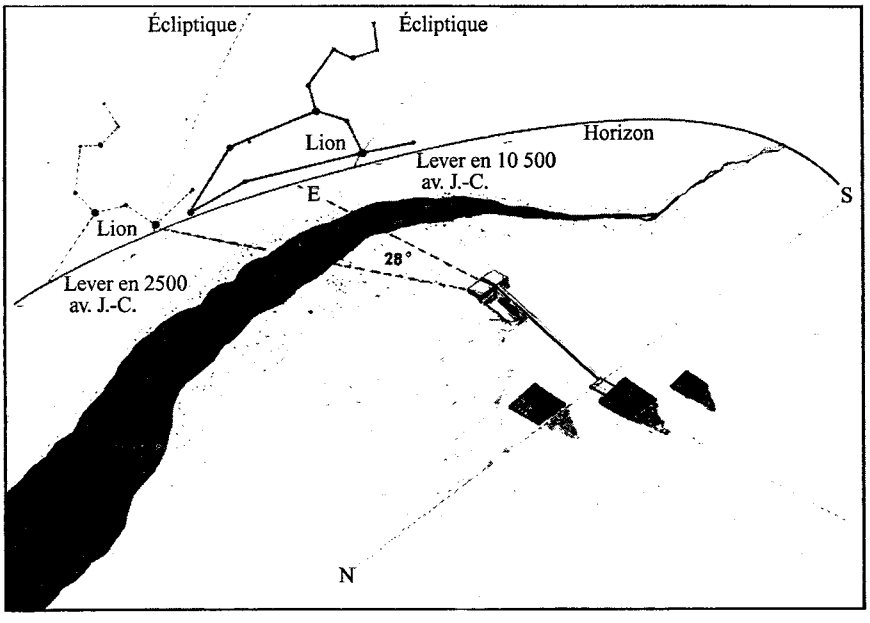
Dans la partie du ciel où le soleil va se lever, nous voyons alors apparaître la splendide constellation zodiacale du Lion, dont l'aspect est très semblable au fauve qui lui a donné son nom, donc au sphinx lui-même.

Les minutes s'égrènent et le ciel commence à s'éclaircir. Au moment précis où le disque solaire point à l'horizon, juste devant nous, faisons un quart de tour à droite pour nous retrouver face au plein sud. Là, culminant au méridien à la hauteur de 9° 20', nous découvrons les trois étoiles du Baudrier d'Orion, dont la configuration au ciel est identique à celle des pyramides sur terre.

La nécropole de Gizeh, qui nous vient des ténèbres de l'Antiquité, reste dominée par l'énorme statue équinoxiale d'un lion, allongé à l'est de son « horizon », et par trois gigantesques pyramides, disposées par rapport à son méridien comme les trois étoiles du Baudrier d'Orion en 10500 av. J.-C. La question se pose désormais plus simplement : est-ce là pure coïncidence ?



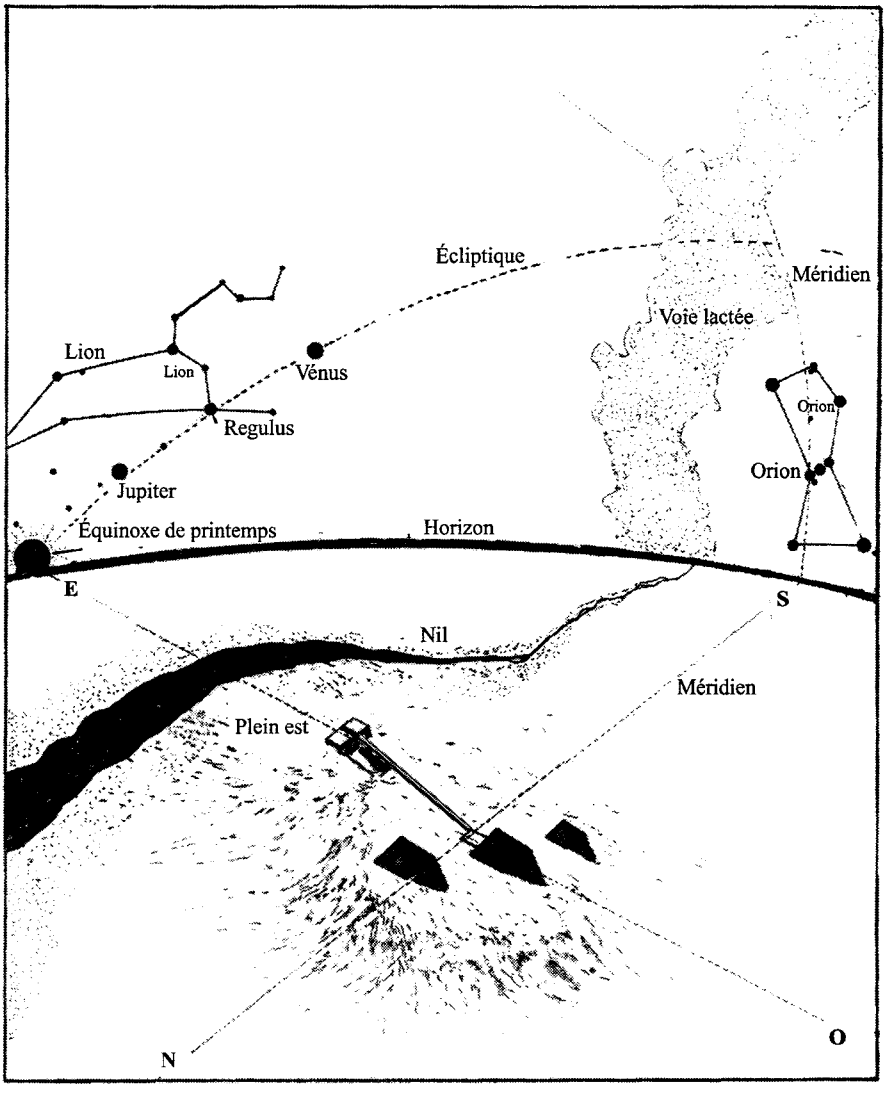
28. Peu avant l'aube, lors de l'équinoxe de printemps de 10500 av. J.-C., le soleil était situé à quelque 12° au-dessous de l'horizon. Le regard du Grand Sphinx devait être braqué sur son équivalent céleste, la constellation du Lion, dont le « lever héliaque », selon la terminologie des astronomes, se produisait au même moment.



29. Comparaison entre le lever du Lion en 2500 av. J.-C. (date de l'aménagement du Grand Sphinx, au dire des archéologues) et le même phénomène en 10500 av. J.-C. La corrélation parfaite ciel-terre ne se produit qu'à cette dernière époque. Peu avant l'aube, lors du lever héliaque du Lion, le sphinx devait avoir les yeux fixés sur sa contrepartie céleste.

Dans le même ordre d'idées, est-ce un hasard si les monuments de cet incroyable parc astronomique *s'organisent*, presque à la façon des rouages d'une horloge, *pour indiquer la même « heure »*?

Toutes les anciennes cultures ont accordé une extrême importance au lever du soleil et à sa conjonction avec d'autres phénomènes astronomiques[16]. Aujourd'hui, nul ne peut ignorer qu'en 10500 av. J.-C., lors de l'équinoxe de printemps, s'est produite une conjonction particulièrement remarquable, imprévisible sur le plan statistique, à laquelle ont participé le soleil levant, la constellation du Lion et le passage au méridien des trois étoiles du Baudrier d'Orion. C'est ce phénomène unique (de plus, il marque le *début* de l'Âge du Lion et du cycle précessionnel ascendant du baudrier d'étoiles) que le Grand Sphinx et les trois pyramides reflètent manifestement.



30. Lever du soleil lors de l'équinoxe de printemps de 10500 av. J.-C. Au moment précis où le disque solaire point à l'horizon, plein est, dans l'alignement direct du regard du sphinx, les étoiles du Baudrier d'Orion culminent au méridien, dans une configuration reproduite au sol par les trois grandes pyramides. Sphinx et pyramides semblent donc «s'organiser» en représentation architecturale de cette conjonction céleste unique.

Mais pourquoi les Anciens auraient-ils voulu reproduire cet agencement céleste sur le site de Gizeh?

Autrement dit, pourquoi auraient-ils cherché à concevoir ce lieu à l'image des cieux?

Les textes parlent

À l'heure actuelle, nous disposons d'un corpus d'écrits antiques, compilés et traduits en grec dans la ville égyptienne d'Alexandrie au début de l'ère chrétienne. Un de leurs thèmes majeurs est celui du dualisme ciel-terre, lui-même relié à la question de la résurrection et de l'immortalité de l'âme. On croyait jadis que ces «textes hermétiques» étaient l'œuvre de Thot, le dieu de la sagesse des anciens Égyptiens, assimilé à Hermès par les Grecs. Dans un passage tout à fait caractéristique de l'œuvre, la divinité s'adresse ainsi à son disciple Asclèpios: «Ignores-tu, ô Asclèpios, que l'Égypte est l'image du ciel et qu'elle est la projection ici-bas de toute l'ordonnance des choses célestes[17]?» D'après les penseurs hermétiques, les pouvoirs à l'œuvre dans les cieux avaient été arrimés à terre pour que les initiés puissent progresser plus facilement dans leur quête d'immortalité.

On retrouve précisément la même recherche et le même objectif («une vie de millions d'années») dans des textes funéraires égyptiens qui, pense-t-on, sont antérieurs de plusieurs millénaires aux écrits hermétiques. L'un d'entre eux, le Shat Ent Am Douat («Livre de ce qu'il y a dans le Douat»), propose à l'initié une série d'instructions grâce auxquelles il pourra édifier la réplique d'une région céleste appelée «cercle caché du Douat»: «Quiconque réalisera une copie exacte de ces formes [...] et le saura, deviendra un esprit bien équipé, au ciel comme sur terre, constamment, régulièrement et éternellement[18].»

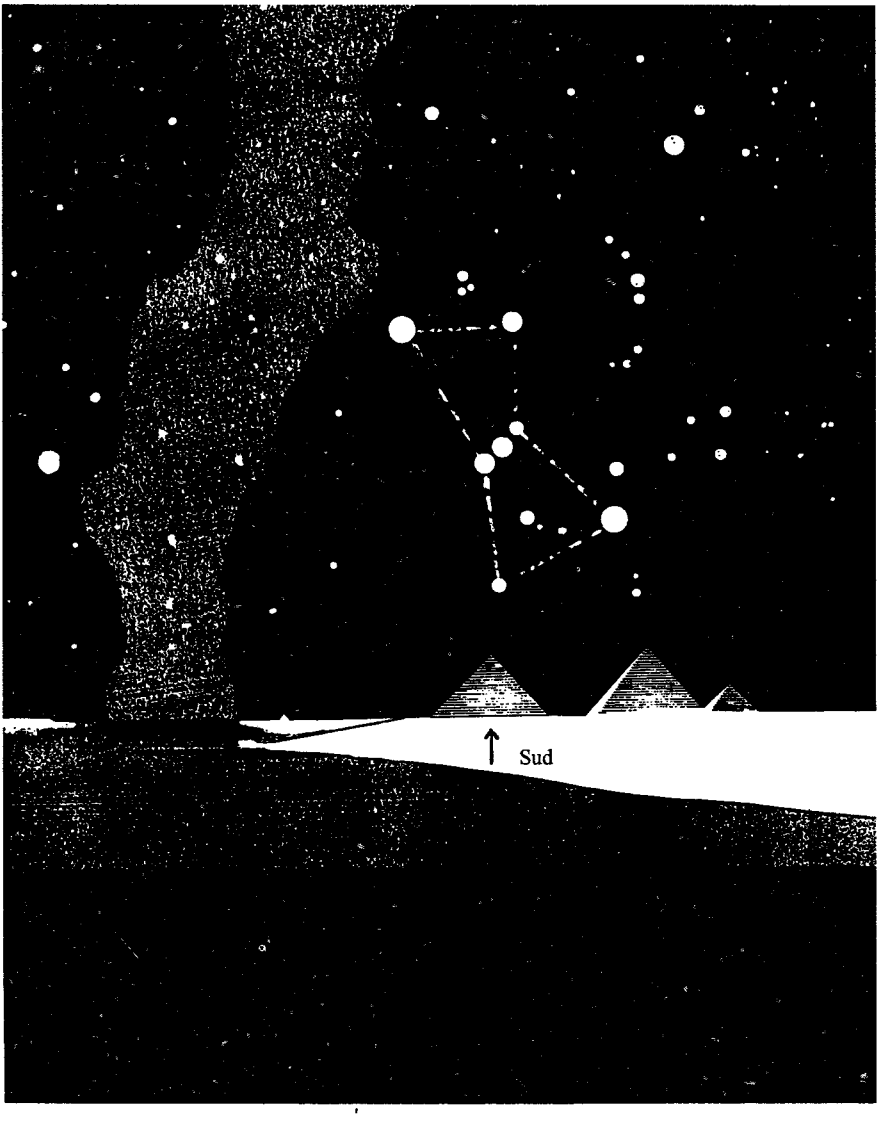
Plus loin, le même texte évoque à nouveau «le Cercle caché dans le Douat [...], dans le corps de Nout [le ciel]»: «[À] quiconque l'aura réalisée [...], la copie servira de protection magique, au ciel comme sur terre[19].»

Les idées exprimées dans ces lignes peuvent nous éclairer sur l'édification des vastes monuments astronomiques de la nécropole

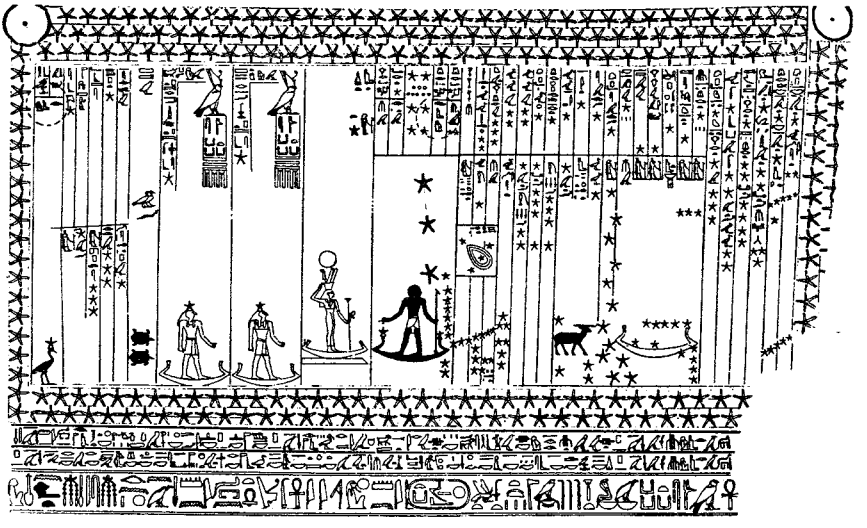
de Gizeh. Elles peuvent également nous aider à expliquer l'alignement précis des édifices par rapport aux points cardinaux, la présence de leurs «conduits stellaires» et leur intense symbolisme céleste. Quoi qu'il en soit, il est clair, comme nous allons le démontrer dans la troisième et la quatrième partie de cet ouvrage, que la région céleste nommée «Douat» et décrite dans les textes des anciens Égyptiens était dominée par les constellations d'Orion et du Lion (toutes deux «reproduites» sur le site de Gizeh, et la première d'entre elles visée par le conduit sud de la chambre du Roi), ainsi que par l'étoile Sirius (située dans l'axe du conduit sud de la chambre de la Reine). Il convient de remarquer que le réseau de couloirs, de passages et de chambres des pyramides présente une forte ressemblance avec certaines scènes des tombes de la XVIII[e] dynastie, où sont représentées diverses régions du Douat. À cet égard, on pense tout particulièrement au «Royaume de Sokar», dans la «Cinquième Division du Douat», où «les voyageurs en route pour le pays sacré [...] entrent dans le lieu caché du Douat[20]».

Comme nous allons également le constater dans la troisième et la quatrième partie, le Livre de ce qu'il y a dans le Douat, ainsi que d'autres textes funéraires consacrés à la renaissance, abondent en références au Zep Tepi, ce «Premier Temps» où les dieux venus sur terre auraient établi leur royaume en Égypte[21]. Parmi eux figuraient Thot-Hermès, le «Trois Fois Grand» (Trismégiste) maître de la sagesse, Isis, dont Sirius était l'équivalent céleste, et Osiris, le «roi d'hier et de demain», qui s'était fait assassiner, avait été vengé par son fils Horus, et était ressuscité pour vivre à jamais en qualité de «Seigneur du Douat[22]».

La contrepartie céleste d'Osiris était Orion. Nommée «Sah» (le «Lointain Marcheur») par les anciens Égyptiens, cette constellation était le plus souvent représentée par les trois étoiles caractéristiques de son baudrier. Selon la croyance, le grand dieu avait régné à l'époque du «Premier Temps». Ne serait-ce pas la raison pour laquelle les trois pyramides de Gizeh représentent les étoiles du Baudrier d'Orion, telles qu'elles apparaissaient il y a douze mille cinq cents ans? Souvenons-nous qu'elles se trouvaient alors dans ce que nous pourrions appeler leur «Premier Temps» astronomique: le début du cycle précessionnel ascendant qu'elles n'ont toujours pas achevé.



31. Représentation libre du «Premier Temps» d'Osiris-Orion.



32. La contrepartie céleste d'Osiris était Orion. Nommée «Sah» (le «Lointain Marcheur») par les anciens Égyptiens, cette constellation était représentée (comme au centre de cette scène ornant la tombe de l'architecte Senmout) par les trois étoiles caractéristiques de son Baudrier.

À travers notre enquête, nous souhaitons répondre à une question, plus importante encore, concernant l'identification du sphinx à la constellation du Lion, laquelle marquait l'équinoxe de printemps en 10500 av. J.-C. Toujours dans la troisième et la quatrième partie, nous allons analyser les indices astronomiques fournis par les textes des anciens Égyptiens, qui étayent considérablement cette identification et nous révèlent des éléments surprenants quant à ses implications.

Des questions fondamentales

Si l'existence des édifices de Gizeh était sans conséquence sur l'histoire de l'humanité, il en serait de même des problèmes soulevés par leur étude et leur interprétation. Mais leur importance n'est plus à démontrer. À vrai dire, nous avons le sentiment qu'ils nous

accompagnent depuis toujours, qu'ils sont les témoins de notre histoire, qu'ils ont été élevés à la mémoire de la genèse de notre civilisation, et qu'ils recèlent encore des informations vitales à notre sujet. Plus que tout autre site antique, la nécropole de Gizeh soulève des questions fondamentales, auxquelles elle apporte peut-être une réponse: qui sommes-nous, d'où venons-nous, où allons-nous? C'est pourquoi nous ne pouvons rester indifférents face au sphinx et aux trois grandes pyramides. C'est aussi pourquoi la qualité de l'étude qui s'attache à eux, les définit et les explique est primordiale.

Curieusement, comme nous allons le voir dans la deuxième partie, cette étude rejoint une ancienne tradition, suivant laquelle Gizeh abriterait des chambres secrètes et des inscriptions oubliées...

DEUXIÈME PARTIE

LES CHERCHEURS

Chapitre 5

LE VISIONNAIRE, LE SAVANT ET LE SPHINX

Le financement de SRI International par l'Edgar Cayce Foundation a provoqué l'émergence d'une recherche systématique, d'une sorte de course au trésor, dont la salle des Inscriptions était l'objectif.

Mark Lehner, Edgar Cayce Foundation et *Venture Inward*, revue de l'ARE, 1985

Il existe une tradition qui assimile les monuments de Gizeh à un vaste mémorial, aux derniers témoignages d'une civilisation extrêmement avancée et détruite par un « Grand Flot ». Selon les défenseurs de ces théories, le site abriterait une « salle des Inscriptions », située sous le sphinx ou à l'intérieur de la Grande Pyramide, dans laquelle seraient conservés le savoir et la sagesse de cette culture disparue.

Sans doute issues d'un passé fort lointain[1], ces certitudes n'ont cessé d'inspirer les nombreux fouilleurs qui se sont succédé sur le site. Au IVe siècle, par exemple, le Romain Ammianus Marcellinus a pris la tête d'une équipe d'aventuriers, avec laquelle il a cherché « certaines galeries souterraines dans les pyramides ». On disait alors de ces dernières qu'elles renfermaient des rouleaux ou des livres anciens, et qu'elles avaient été conçues « dans le but de prévenir la perte de l'antique sagesse lors du Déluge[2] ».

À dater du IXe siècle, plusieurs chroniqueurs arabes semblent avoir eu accès à une même source d'information. Celle-ci leur a permis de considérer que la Grande Pyramide avait été bâtie « avant le Déluge », afin de protéger un savoir scientifique. On se souvient qu'Al-Mamoun a fait creuser un tunnel dans la face nord de l'édifice en 820. Le calife était en effet persuadé qu'il allait pénétrer dans un vestige

antédiluvien, imprégné par son créateur des secrets de « toute science profonde » et permettant de « transmettre la connaissance de l'histoire et de l'astronomie[3] ». Plus précisément, il pensait y découvrir « une chambre secrète recelant des cartes et des sphères terrestres[4] ».

Dans le même ordre d'idées, on constate que nombre d'inscriptions et de papyrus datant de l'Égypte ancienne contiennent des affirmations alléchantes (à propos de la chambre des Archives, de la salle des Inscriptions, etc.), qui passent pour être des références à un hypogée aménagé sous le sphinx ou à son voisinage[5]. En outre, certaines légendes coptes évoquent l'existence d'une « chambre souterraine, creusée sous le sphinx et pourvue d'accès aux trois pyramides [...]. Chaque entrée est gardée par des statues aux pouvoirs stupéfiants[6]. »

Ces idées ont conservé toute leur force à notre époque. Elles se retrouvent dans les doctrines de la franc-maçonnerie spéculative[7], ainsi que dans l'enseignement de certaines structures ésotériques, comme l'école californienne des rose-croix de l'AMORC ou la Société théosophique de Londres et de Madras. Entre les années 20 et 40, elles se sont exprimées, de façon presque identique et avec une étrange force, à travers les déclarations d'Edgar Cayce, un médium nord-américain surnommé le « Prophète endormi ».

L'examen des « intuitions psychiques » risquant de nous éloigner de notre propos, nous éviterons de nous prononcer sur les sources de Cayce ou sur la qualité de ses révélations. En revanche, il est un point qui nous paraît utile à notre enquête : en affirmant que Gizeh abritait une « salle des Inscriptions » conçue par les habitants de l'Atlantide, le visionnaire a suscité l'apparition d'une richissime industrie *new age*, qui a établi des liens étroits avec le monde de l'égyptologie classique et avec les chercheurs intéressés par les monuments du site.

Nous avons appris l'existence de cette relation inattendue (on sait que, d'ordinaire, médiums et égyptologues ne font pas bon ménage) en parcourant les études et rapports de fouilles consacrés à Gizeh par Mark Lehner. Comme nous l'avons vu dans le chapitre 1, le savant nord-américain s'est opposé plus d'une fois, dans les années 90, à la théorie attribuant douze mille cinq cents ans d'âge au sphinx, et à l'idée que celui-ci puisse s'élever au-dessus d'une salle des Inscriptions. Pourtant, dans les années 70 et 80, il s'était trouvé en contact direct avec les adeptes d'Edgar Cayce, qui défendent des croyances très particulières quant aux secrets et aux mystères de Gizeh.

Visions de la salle des Inscriptions

L'« industrie Edgar Cayce » est en grande partie gérée par une institution nommée « Edgar Cayce Foundation » (ECF) et par sa filiale, l'Association for Research and Enlightenment (ARE)*. Les deux organismes sont établis aux États-Unis, dans la petite ville côtière de Virginia Beach. Au premier regard, leur siège social évoque une sorte de clinique, ou de maison de retraite, dotée d'une vue apaisante sur l'océan. Bien sûr, le verre dépoli des fenêtres du bâtiment principal déconcerte un peu le visiteur. Mais celui-ci se rassure aussitôt en découvrant un grand panneau noir et banc, visible du parc de stationnement, sur lequel se détachent ces mots :

A. R. E.
EDGAR CAYCE FOUNDATION
Atlantic University Visitor Center
School of Massage
Bookstore**

Edgar Cayce est né en 1877, à Hopkinsville, dans le Kentucky. À vingt ans, il souffrait de difficultés d'élocution dont l'origine échappait aux médecins. Un jour, il s'est aperçu qu'il pouvait entrer en transe, ce qui lui a permis de poser le diagnostic de son affection et d'y trouver un remède. Après avoir essayé sa technique sur autrui, il a obtenu des résulats si spectaculaires qu'il s'est acquis en quelques mois une réputation de « guérisseur » et de voyant. Toutes sortes de désespérés ont alors envahi Virginia Beach, dans l'espoir de voir le « Prophète endormi » diagnostiquer leurs innombrables maux.

En état de transe, Cayce proposait également à ses admirateurs des « lectures » psychiques qu'une secrétaire notait en sténo[8]. Il a toujours prétendu ne pas se souvenir de ce qui se passait dans ces moments-là. Les transcriptions prouvent qu'il parlait souvent à ses adeptes de leur « vie antérieure » en des temps reculés, à l'époque de l'« Atlantide », avant et après le terrible déluge qui avait noyé le continent fabuleux. Environ sept cents de ces « lectures de vie » (aujourd'hui disponibles sur CD-ROM) évoquent d'une façon ou

* Association pour la Recherche et les Lumières *(NdT)*.
** A. R. L., FONDATION EDGAR CAYCE, Centre d'information de l'Université atlantique, École de massages, Librairie *(NdT)*.

d'une autre l'histoire dite « atlantéenne », qui débute à « l'arrivée de l'humanité sur terre il y a quelque dix millions d'années, pour s'achever avec la disparition des derniers vestiges de l'Atlantide [avant] 10 000 av. J.-C[9] ».

Cayce expliquait qu'un certain nombre d'« Atlantes », après avoir fui la destruction de leur patrie, étaient parvenus à gagner la vallée du Nil au XI[e] millénaire av. J.-C. Il affirmait être la réincarnation de leur grand prêtre Ra-Ta. D'après Douglas G. Richards, chercheur et responsable de l'Atlantic University (une émanation de l'Edgar Cayce Foundation), « de nombreuses personnes qui ont fait l'objet de lectures de vie étaient en contact avec lui [Cayce] à cette époque » de la préhistoire égyptienne[10].

Un des récits les plus fréquents concerne

> des références et des indices [attestant que] l'Égypte abrite des archives, consacrées à l'Atlantide ainsi qu'à l'Égypte ancienne du temps de Ra-Ta, qu'on découvrira peut-être un jour. Par ailleurs, ils mentionnent constamment la présence de tombes et de pyramides restant à exhumer, et ils donnent les dates de construction de la Grande Pyramide[11].

Au dire de Cayce, ce dernier événement s'était produit entre « 10 490 et 10 390 av. J.-C[12] ». Le prophète poursuivait en déclarant : « Près de dix mille cinq cents [ans] avant la naissance du Christ [...], on a essayé d'abord de restaurer ce qui avait été commencé et qu'on appelle le "sphinx", puis d'y effectuer des ajouts [...]. » Il affirmait également qu'à cette même période, on avait aménagé une vaste crypte souterraine en bibliothèque, dans le but d'y préserver la sagesse de l'ancienne civilisation atlantéenne : « Elle est là, quand le soleil sort des eaux, quand la ligne d'ombre (ou de lumière) tombe entre les pattes du sphinx [...]. Donc, entre le sphinx et le fleuve[13] [...]. » Ailleurs, il donnait des indications encore plus précises : « Une chambre, ou un passage, mène de la patte avant droite [du sphinx] à l'entrée de la chambre des Inscriptions[14] [...]. »

S'il faut en croire ces déclarations, on redécouvrira la chambre des Inscriptions et l'on pourra y pénétrer lorsque « les temps seront accomplis ». Selon leur auteur, la chose devrait survenir à la fin du XX[e] siècle ou juste avant, peut-être en 1998[15]. Les lectures renferment de nombreuses allusions à l'Ancien et au Nouveau

Testament, ainsi que de multiples références à Jésus. Elles établissent un certain lien entre la redécouverte de la chambre des Inscriptions et toute une série de phénomènes qui préluderont au «Retour» du Christ[16].

Le savant

L'histoire de l'Association for Research and Enlightenment (ARE) a débuté en 1931. Cette année-là, Hugh Lynn, le fils aîné d'Edgar Cayce, s'est vu confier la responsabilité du tout jeune institut, alors qu'il venait à peine d'achever ses études de psychologie. Il a entrepris d'aménager à Virginia Beach une bibliothèque, une sorte de «salle des Inscriptions» moderne, afin d'y conserver les «lectures» de son père, dont le nombre augmentait constamment. Ce travail ne s'est achevé qu'à la mort de Cayce, en 1945. Depuis lors, l'ARE n'a cessé de croître, à tel point que c'est aujourd'hui une organisation multimilliardaire, dont les quelque 40 000 membres sont disséminés dans le monde entier. Comme on peut s'en douter, elle s'attache surtout à démontrer la validité des lectures de Cayce, tout en se consacrant à diverses activités. Très concrètement, elle s'efforce de découvrir la prétendue «salle des Inscriptions» de l'Atlantide. Comme nous l'avons vu, celle-ci doit se trouver sous le sphinx de Gizeh depuis 10 500 av. J.-C., et selon les prévisions du prophète, elle s'ouvrira avant l'an 2000. Deux enfants de Cayce déclaraient récemment:

> Il y a plus de vingt ans, l'ECF a commencé à poser les jalons de ce qui allait devenir un vrai travail de terrain en Égypte. Cette recherche devait porter plus particulièrement sur le sphinx, la Grande Pyramide et leurs environs, baptisés «plateau de Gizeh». C'est Hugh Lynn Cayce qui en a été le moteur. Motivé par un intérêt personnel pour l'archéologie et par les lectures psychiques de son père, il a mis toute son énergie et tout son enthousiasme à lancer un programme solide et capable de les valider[17] [...].

En 1973, Hugh Lynn est parvenu à réunir un groupe de sponsors désireux de financer une stratégie à long terme en Égypte. Il s'agissait avant tout d'offrir une «bourse d'études [...] et un petit traitement» à un «individu doué», à même de devenir un égyptologue respecté et de s'attirer la confiance des sommités de son austère discipline[18].

La personne choisie pour bénéficier de ces avantages n'était autre que Mark Lehner[19]. Nous connaissons déjà cet homme, qui est resté professeur d'égyptologie au célèbre Oriental Institute de l'université de Chicago jusqu'en 1995. Souvent désigné comme «le savant» dans les textes d'Edgar Cayce, Lehner a été contacté en 1973 par Hugh Lynn, qui lui a proposé une mission décrite comme suit:

> Le savant devra obtenir un diplôme au Caire, acquérir une solide expérience et établir des contacts dans son domaine. D'après l'ECF [Edgar Cayce Foundation], ce collaborateur pourra situer les travaux menés en Égypte dans une perspective réaliste, créer des liens et encourager l'implication de la recherche dans la région. Le savant doit être indépendant de l'ECF. Par sa présence sur place, il doit cependant permettre à l'ECF d'y appliquer un programme à long terme[20].

Lehner est arrivé au Caire à l'automne de 1973. Il a étudié à l'American University, près de la place Al-Tahrir, d'où il est sorti diplômé avec mention en 1975:

> Suite à l'obtention de son diplôme, l'Edgar Cayce Foundation lui a payé plusieurs années de recherches en anthropologie. Pendant ce temps, le savant a poursuivi son cursus académique, mais il a aussi établi des relations avec des gens et des organismes connus pour leurs travaux. Ces contacts ont permis à l'EFC de financer, parfois directement et parfois en partie, de vraies études de terrain[21].

Sous les pattes, la preuve

En 1974, Mark Lehner a publié *The Egyptian Heritage*, dont le copyright est détenu par l'Edgar Cayce Foundation. Le sous-titre, «Fondé sur les lectures d'Edgar Cayce», indique que l'objectif premier du livre est d'étayer les déclarations du prophète par des preuves. De fait, cet ouvrage abonde en allusions à la «filière atlantéenne» d'où est issue la préhistoire égyptienne, et à la «salle des Inscriptions» aménagée à Gizeh en 10500 av. J.-C.:

> D'après les lectures [d'Edgar Cayce], on va bientôt redécouvrir ce patrimoine, qui marquera en profondeur non seulement l'histoire de

l'Égypte dynastique, mais aussi l'épopée physique et spirituelle de notre évolution sur cette planète ainsi que les années à venir[22].

Dans ce même texte, Lehner précise également ce qui suit:

On trouve des références et des informations relatives à la période de Ra-Ta dans 1 159 lectures d'Edgar Cayce. Environ trois cents d'entre elles m'ont permis de reconstituer cette histoire [...]. En corrélation au récit, je présenterai les données égyptologiques avec lesquelles je tenterai de prouver que nous avons de bonnes raisons de croire l'histoire de Ra-Ta enracinée dans la réalité. Bien sûr, la confirmation définitive de ces assertions gît sous les pattes du sphinx de Gizeh[23] [...].

Les anomalies

Afin de mener de «vraies études de terrain», l'ECF-ARE s'est surtout intéressée (et c'est toujours le cas) au scannage, au forage et à l'excavation des abords du sphinx où, s'il faut en croire les lectures de Cayce, se trouverait la «salle des Inscriptions».

En 1973 et 1974, alors que Mark Lehner étudiait encore à l'American University du Caire, plusieurs projets novateurs ont été élaborés. Le premier faisait appel à l'utilisation du radar à pénétration terrestre et d'autres instruments de haute technologie, destinés à détecter des «anomalies» dans le sous-sol du sphinx. Ils avaient tous reçu l'aval d'institutions aussi respectables que l'université Aïn-Shams, au Caire, ou le prestigieux Stanford Research Institute (SRI), aux États-Unis[24].

En 1977, la National Science Foundation, un organisme nord-américain, a financé un projet de recherche à Gizeh en association avec le SRI. Cette fois-ci, il s'agissait d'appliquer de nouvelles méthodes: mesures de résistivité (on enfonce dans la roche des barres métalliques à travers lesquelles on envoie un courant électrique), magnétométrie et dernières techniques de photographie aérienne et d'intensification de thermographie infrarouge. Le rapport officiel du SRI précisait: «Plusieurs anomalies ont été relevées suite aux études de résistivité menées sur le sphinx [...]. Derrière les pattes postérieures (extrémité nord-ouest), nous avons enfoncé deux traverses. Toutes deux ont révélé la présence d'une anomalie peut-être due à l'existence d'un tunnel orienté nord-ouest sud-est[25] [...].»

Dans la roche située «devant les pattes du sphinx», on avait détecté deux autres «anomalies[26]».

De l'avis des historiens de l'ECF-ARE, les projets de 1973, 1974 et 1977 avaient «ouvert la voie aux travaux [...] permettant de découvrir des chambres secrètes[27]». Restait à savoir où et comment... En 1978, toujours avec le SRI, l'ECF-ARE a consacré près de 50 000 $ des États-Unis[28] à la réalisation d'une étude, plus poussée, dans l'enclos et le temple du Sphinx. Désignée dans les archives de l'organisme comme le «Sphinx Exploration Project», cette opération impliquait un scannage de la résistivité du sol. En cas de découverte d'une quelconque «anomalie», il était entendu que le SRI devait procéder à une vérification à l'aide d'appareils de résonnance acoustique. Dans le soubassement rocheux, des foreuses d'une grande précision perceraient des orifices destinés au passage de sondes munies de caméras.

Ces moyens techniques ont permis d'identifier et d'inspecter plusieurs anomalies, dont l'origine s'est révélée tout à fait naturelle.

Une grave mésentente

En 1978 également, sont arrivés à Gizeh des spécialistes en forage employés par Recovery Systems International (RSI), une société nord-américaine. Ils disposaient d'une foreuse télescopique à moteur Diesel et étaient couverts par des autorisations officielles. Sous la direction de Kent Wakefield, ils devaient creuser un certain nombre de trous au-dessous du sphinx[29]. Entre le SRI et RSI, le lien allait plus loin qu'une simple ressemblance de sigles. Comme l'Edgar Cayce Foundation, Recovery Systems International finançait manifestement une partie du programme du SRI à Gizeh. De plus, la firme exploitait les tests de résistivité de l'institut pour déterminer l'emplacement de ses forages. D'après Mark Lehner, présent sur le site à cette époque, RSI avait sans doute été créée «spécialement pour ce projet[30]».

Transporté par avion en Égypte, le matériel destiné à l'intervention de RSI a été installé dans le temple du Sphinx, juste devant les pattes de la statue. Le premier forage n'ayant rien révélé, l'opération

s'est répétée ailleurs. En examinant un trou à la caméra, Mark Lehner et Kent Wakefield ont repéré les « cavités d'une structure en gruyère » qui se forme naturellement dans le calcaire. Après avoir tapoté le fond de l'orifice avec une sonde plombée, le savant a conclu qu'il n'y avait là rien d'anormal[31].

Le projet s'est aussitôt arrêté. Selon Lehner, cette interruption brutale était « due au manque de temps [et de] fonds[32] ». Il semble aussi que RSI n'ait pas « du tout apprécié la participation de Cayce au projet », et que cette antipathie ait entraîné « une grave mésentente entre RSI et le SRI[33] ».

Des structures de granite

Nous allons voir plus bas que peu après cet incident, en 1979, Mark Lehner a noué d'étroites relations avec l'American Research Center in Egypt. L'ARCE (pour faire court) est la mission nord-américaine d'égyptologie officiellement reconnue sur place[34]. À cette époque-là ou à peu près, Zaï Hawas, devenu depuis directeur général des pyramides de Gizeh, supervisait des fouilles à 50 m à l'est du temple du Sphinx. Il disait avoir atteint la roche à 1,80 m de profondeur. Quelques mois plus tard, en 1980, des spécialistes égyptiens de l'irrigation ont effectué des sondages dans le même secteur, à moins de 30 m de l'excavation de Hawas. Ils ont foré à plus de 15 m de profondeur et ont fini par rencontrer une masse dure. Après avoir extrait le foret du trou, ils ont eu la surprise de constater qu'ils avaient remonté à la surface un beau morceau de granite d'Assouan[35].

Dans la région du delta du Nil, où s'étend Gizeh, le granite n'est pas présent à l'état naturel. Assouan, d'où provient la pierre utilisée par les Anciens sur le site, se trouve à 800 km au sud. Le moins qu'on puisse dire, c'est que la découverte d'un obstacle (voire de plusieurs) en granite à 15 m sous terre et à proximité du sphinx pose question...

Le mystère s'épaissit lorsqu'on sait que le SRI a fait d'autres découvertes en 1982, toujours aux abords du sphinx, dans le cadre d'un projet également financé par l'Edgar Cayce Foundation[36]. Mark Lehner, encore une fois actif sur les lieux, décrivait ainsi les travaux de l'équipe :

Ils ont apporté un appareil de résonnance acoustique très puissant qui a la forme d'un grand crayon. Ils l'ont introduit dans un trou foré à l'avance. Ça s'appelle «acoustique d'immersion». Il faut être dans l'eau. Ils l'ont donc poussé jusqu'au niveau hydrostatique et il a émis des ondes sonores dans toutes les directions. Ensuite, ils ont installé un écouteur, comme un stéthoscope, qui envoie un signal à un oscilloscope s'il perçoit des ondes sonores. Sinon, il ne se passe rien. C'est comme ça qu'on découvre des fissures. D'un côté de la fissure, il n'y a pas de signal, mais de l'autre, il y en a un.

Après avoir placé l'appareil de résonnance sous la patte [du sphinx], ils ont reçu un signal clair. Il n'y a pas de cavité souterraine pour le bloquer. Alors, ils l'ont placé le long de la patte, entre le coude et l'espèce de boîte installée près du flanc, sur le côté extérieur de la boîte et dans l'angle. Le signal était toujours bon.

À ma demande, ils l'ont placé sur le sol, à l'intérieur de la boîte. Il est resté muet aux trois endroits où ils l'ont placé, comme s'il y avait au-dessous une sorte d'ouverture ou de vide qui bloquerait le signal. Ça s'est passé le tout dernier jour du projet du SRI et personne n'a jamais vérifié[37].

À notre grande surprise, nous avons appris que depuis 1982, presque aucune autorisation officielle n'a été délivrée à ceux qui souhaitaient étudier les indices attestant la présence de structures et de chambres souterraines aux abords du sphinx. Seul a échappé à cette règle Thomas Dobecki, qui a effectué ses tests de sismographie au début des années 90. Comme expliqué dans la première partie, son travail a débouché sur la découverte de ce qui ressemble à une grande chambre rectangulaire, localisée sous les pattes avant de la statue. Cette recherche s'inscrivait dans le cadre d'une analyse géologique plus vaste, dirigée par Robert Schoch, professeur à l'université de Boston. Le lecteur s'en souviendra, elle a brusquement pris fin en 1993, sur intervention de Zaï Hawas, de l'Organisation des antiquités égyptiennes.

Les études de cartographie

À plusieurs reprises, l'ECF-ARE a financé les travaux menés par l'American Research Center in Egypt (ARCE) à Gizeh[38]. En 1979, par exemple, les responsables du centre se sont vu proposer un vaste pro-

jet de cartographie portant sur le sphinx et son enclos. Des techniques modernes de photogrammétrie allaient permettre d'enregistrer les détails, les lézardes, les fissures, les courbes de niveau et le tracé du monument. Lorsque le projet s'est concrétisé, c'est Mark Lehner qui en a assumé la responsabilité sur le terrain. L'opération était sponsorisée par l'Edgar Cayce Foundation, la Chase National Bank of Egypt et le groupe Franzhein Synergy[39].

En 1983, Mark Lehner avait achevé la cartographie du site. En 1984, il était considéré comme le plus grand spécialiste nord-américain du sphinx. C'est alors qu'il a été nommé directeur du Giza Mapping Project, un programme plus complet et plus ambitieux que le précédent, mais encore une fois placé sous la responsabilité de l'ARCE et partiellement financé par l'Edgar Cayce Foundation ainsi que l'ARE. Des personnes physiques et morales ont également apporté leur contribution au nouveau projet. Parmi les plus importantes, citons le Yale Endowment for Egyptology, General Dynamics, le multimilliardaire David Koch et Bruce Ludwig, un magnat de l'immobilier établi à Los Angeles[40]. Depuis peu, le Giza Mapping Project a cédé place au Giza Plateau Project, qui compte de nouveau David Koch et Bruce Ludwig parmi ses partenaires, ainsi que Mark Lehner comme directeur[41].

Le retrait

Nul ne sait à quel moment précis Mark Lehner a commencé à s'éloigner de l'Edgar Cayce Foundation pour se fondre dans le courant de l'égyptologie orthodoxe. On découvre pourtant quelques explications de ce retrait dans un entretien qu'il a accordé en août 1984 à Robert Smith, le rédacteur en chef de *Venture Inward*, la revue de l'ARE. Publiés en deux parties, ses propos figurent dans les numéros de janvier et de février 1985. Interrogé sur ses travaux à Gizeh, Lehner expliquait :

> « L'histoire de mon engagement a débuté en 1972, l'année où j'ai participé à un voyage organisé par l'ARE. Nous avons passé une semaine en Égypte, je suis allé au plateau de Gizeh avec plusieurs personnes, puis je suis retourné seul aux pyramides et je suis resté assis dans la chambre du Roi, à l'intérieur de la Grande Pyramide. Je me suis promené dans

les cimetières aménagés au dehors. L'endroit m'a plongé dans un état très particulier. Je me suis juré d'y revenir un an plus tard et j'ai tenu parole. J'ai repris mes études à l'American University du Caire. L'année précédant mon retour en Égypte, j'ai recherché avec enthousiasme les lectures de Cayce sur l'Égypte et je les ai rassemblées dans un livre, *The Egyptian Heritage*. Ces lectures décrivent non seulement la civilisation qui existait en Égypte en 10 500 av. J.-C., mais aussi, avant elle, celle de l'Atlantide, qui était moribonde, d'après les affirmations de Cayce, lorsque les pyramides et le sphinx ont été aménagés[42] [...].»

Il disait ensuite avoir pris conscience du fait qu'il existait «une grande disparité entre la datation des monuments par les professionnels et celle que donnent les lectures de Cayce». À ses yeux, ajoutait-il, l'étude du sphinx n'était que «l'aboutissement d'une quête globale, d'ordre métaphysique et spirituel». Cette démarche l'avait poussé à travailler «avec les réalités concrètes [et] les vérités du terrain», toutes choses qui l'avaient forcé à mettre ses idées et ses espoirs entre parenthèses, ainsi qu'à «faire avec ce que le site peut offrir[43]».

Dans le *Venture Inward* de mai-juin 1986, Robert Smith a publié un article très intéressant à propos d'une réunion qui s'était tenue au siège de l'Edgar Cayce Foundation. Mark Lehner, Charles Thomas Cayce (président de l'ARE), James C. Windsor (président de l'Edgar Cayce Foundation), Edgar Evans Cayce et d'autres responsables de l'ARE devaient y plancher sur l'évaluation des futures activités de l'EFC-ARE à Gizeh. Rebutés par plusieurs échecs et par l'accroissement des preuves scientifiques infirmant les prophéties de Cayce, certains de ces hauts personnages remettaient en cause la politique de financement des projets sur le site. Ironie du sort, de nombreux éléments des thèses adverses résultaient des travaux de Lehner[44]. Robert Smith rapportait ainsi la discussion:

«Qu'allons-nous faire? a demandé Edgar Evans Cayce, fils cadet d'Edgar Cayce et membre du comité directeur.

— Devons-nous creuser d'autres trous?» a renchéri Charles Thomas Cayce, petit-fils d'Edgar Cayce et président de l'ARE.

Aucun des deux n'a renoncé à la quête de Ra-Ta. Lehner, le jeune archéologue responsable des recherches menées depuis dix ans à Gizeh, veut également qu'elle se poursuive.

« Vous voilà moins optimiste à l'idée de justifier ce que les lectures disent du site, a fait remarquer James C. Windsor, président de l'Edgar Cayce Foundation. Vous intéressez-vous à la salle des Inscriptions? Mérite-t-elle qu'on la cherche?

— Absolument, a répliqué Lehner. Je crois qu'il faut chercher, mais de façon moins tangible que je ne le pensais[45]. »

Après quoi Lehner a expliqué que plusieurs expériences archéologiques et scientifiques lui avaient fait perdre espoir de trouver le lien avec une réalité « tangible » dans les lectures de Cayce. « Alors, pourquoi continuer? » s'est étonné Robert Smith.

« J'ai le sentiment qu'il y a quelque chose sous le sphinx et dans les pyramides, quelque chose de l'ordre du mystère », a répondu le savant. « Je me plais à me l'imaginer comme une sorte de pulsation[46]. »

Pendant cette réunion, il paraît que Charles Thomas Cayce a demandé à Lehner s'il était possible de percer des trous à intervalles réguliers, de façon à localiser des passages souterrains près du sphinx. Lehner, quant à lui, croyait que les Égyptiens allaient « regimber » face à cette perspective. Il a incidemment suggéré que le dirigeant d'une compagnie pétrolière nord-américaine, qui travaillait à l'époque pour le compte d'un musée des États-Unis, serait sans doute séduit par l'idée d'employer les cracks de son « équipe de recherche géophysique » à des explorations sous le sphinx[47].

Depuis qu'il a fait ces déclarations et ces propositions (fondées, disait-il, sur ce que le site lui avait appris), Lehner n'a cessé de prendre ses distances par rapport à l'Edgar Cayce Foundation. Aujourd'hui, il s'oppose à l'idée qu'une civilisation ait pu exister avant 10500 av. J.-C. Sa conversion semble si parfaite qu'il s'est cru obligé de démentir récemment les théories de John West à propos du sphinx, et d'affirmer: « À mon sens, notre responsabilité de professionnels nous oblige à réagir aux théories, comme celles de Cayce et de West, qui priveraient les Égyptiens de leur patrimoine, en attribuant les origines et le génie de la civilisation de la vallée du Nil à un agent disparu, tel celui de l'Atlantide[48]. »

Sans tenter de nier son ancienne implication auprès de l'Edgar Cayce Foundation, ni ses conceptions relatives à l'Atlantide, il cherche à concilier l'origine de son intérêt passé pour « les interprétations mystiques des pyramides et du sphinx » avec son attachement actuel aux « réalités concrètes ». Il compare sa situation à celle de W. M. Flinders Petrie, venu

en Égypte dans la décennie de 1880 «pour confronter le "pouce pyramidal" mystique à la pierre de la pyramide de Khoufoui», et découvrant que le «pouce pyramidal» n'existait pas[49]. Comme nous le verrons dans le chapitre suivant, Petrie avait suivi les traces de son père, William, et celles du célèbre astronome écossais Piazzi Smyth, tous deux intimement persuadés que la Grande Pyramide avait été construite, sous l'influence d'une inspiration divine, par les Hébreux retenus en Égypte[50].

Déjeuner avec M. Cayce

En mai 1994, nous avons pris l'avion pour New York, puis une voiture jusqu'à Virginia Beach, dans le comté de Norfolk, en Virginie. Nous nous rendions au siège social de l'Edgar Cayce Foundation et de son partenaire, l'Association for Research and Enlightenment. Désireux de nous pencher sur les rapports de l'organisation et de Mark Lehner, nous étions curieux de savoir si l'Organisation des antiquités égyptiennes et Zaï Hawas, le collègue de Lehner à Gizeh, avaient pu s'y intégrer.

Des amis communs nous avaient pris rendez-vous avec M. Charles Thomas Cayce, l'actuel président de l'ARE et de l'Edgar Cayce Foundation. Nous devions également faire connaissance de deux des principaux membres de l'ARE qui, nous avait-on prévenus, avaient participé aux projets mis en œuvre à Gizeh dans les années 70 et 80, ainsi qu'aux recherches géologiques menées peu de temps auparavant par John West et Robert Schoch.

La rencontre a eu lieu au siège de l'Edgar Cayce Foundation et de l'ARE, dans Atlantic Avenue. Nous étions attendus par un personnel sympathique et accueillant. Ce jour-là, l'institution connaissait une fréquentation normale. Nous voyions des visiteurs de tous âges flâner parmi les rayonnages bien garnis de la bibliothèque et de la librairie, ou se rendre à des conférences et à des cours de méditation. L'ambiance qui se dégageait de l'endroit évoquait celle d'un petit campus universitaire.

M. Cayce nous a emmenés déjeuner non loin de là, au Ramada Oceanfront Hotel, où nous ont rejoints deux sommités de l'ARE, venues de New York et de Washington pour nous connaître. À table, la discussion a porté sur des sujets divers et variés, y compris sur ce qui pouvait passer pour un rappel franc et honnête des initiatives

prises par l'ARE à Gizeh depuis vingt ans. Visiblement, tout le monde connaissait bien Mark Lehner. Par ailleurs, le New-Yorkais et le Washingtonien parlaient de Zaï Hawas en termes très personnels et très amicaux.

À ce stade de notre entrevue, nous n'avons pu nous empêcher d'évoquer *Mystery of the Sphinx*, qui avait fait sensation lors de sa récente diffusion sur NBC. Comme nous l'avons précisé dans la première partie, le documentaire de John West avait reçu un accueil défavorable de Mark Lehner. Il avait aussi inspiré à Zaï Hawas ce commentaire enflammé :

> Le film montre comment ces prétendus chercheurs ont tenté de prouver que le sphinx était vieux de quinze mille ans [et que] ses concepteurs, donc ceux des pyramides et d'autres antiquités connues, n'étaient pas les anciens Égyptiens, mais un peuple doté d'une culture et d'une instruction supérieures, qui était arrivé de l'« Atlantide » après sa destruction et avait abrité sous le sphinx le savoir scientifique du continent perdu ! De toute évidence, ce John West ne représente rien, sinon le symbole de l'invasion culturelle dont souffre toujours la civilisation égyptienne. Avant lui, en Virginie, Edgar Cayce prétendait avoir vécu sur l'Atlantide 15 000 ans plus tôt, puis s'être enfui en Égypte pour échapper à la destruction du continent, en emportant des documents qu'il avait enterrés près du sphinx[51] [...] !

La réalisation de *Mystery of the Sphinx* avait été en partie financée par l'ECF-ARE et leurs partenaires. Présenté fin 1993 par l'acteur Charlton Heston, le film défendait la thèse suivant laquelle le sphinx et un certain nombre d'autres monuments de la nécropole de Gizeh dataient au bas mot du XI^e^ millénaire av. J.-C[52]. Comme nous l'avons indiqué dans la première partie, on a annoncé lors de sa diffusion que Thomas Dobecki effectuait des relevés de sismographie aux abords du sphinx, et qu'il avait découvert une grande chambre rectangulaire, creusée dans la roche sous les pattes avant de la statue. Bien entendu, l'ECF-ARE pouvait établir un rapport entre cette nouvelle et la « salle des Inscriptions » de Cayce. Comme Charlton Heston le remarquait dans son commentaire : « La cavité inconnue détectée par le sismographe se situe précisément à l'endroit indiqué par Edgar Cayce : sous les pattes antérieures du sphinx[53]. »

Nous avons demandé à Charles Cayce et à ses deux amis ce qu'ils pensaient de la réaction de Hawas, de son rejet violent du film, et du fait qu'il avait traité ses auteurs de « prétendus chercheurs ».

Ils se sont contentés de sourire et de hausser les épaules, nous ont fait part de leur confiance et nous ont assuré que tout se passait pour le mieux. Peu importait ce qui se disait ou ce qui se faisait, la vérité allait éclater, et la « salle des Inscriptions » serait découverte, comme Edgar Cayce l'avait prédit[54]. Sur ce, nous nous sommes quittés.

Correspondance

En réponse à notre demande de révision du présent chapitre, Mark Lehner nous a adressé une lettre de cinq pages le 15 octobre 1995[55]. Il nous disait avoir démissionné de l'Oriental Institute de l'université de Chicago, pour « consacrer plus de temps à la recherche et à l'écriture ». Il nous faisait également part de son intention de publier un livre portant sur « les croyances *new age* et l'Égypte ancienne », où il détaillerait plus avant son rôle dans les travaux financés par l'Edgar Cayce Foundation[56].

Nous avions chargé le Semitic Museum de Harvard, dans le Massachusetts, de transmettre notre courrier à Lehner. Au moment où nous écrivons ces lignes, Zaï Hawas, son collègue égyptien, dirige des fouilles sur un site découvert depuis peu. Il s'agit d'un complexe de l'« Ancien Empire », composé d'un temple et de tunnels souterrains situés juste au sud-est du Grand Sphinx de Gizeh[57]. Interrogé en décembre 1995, en prévision du tournage d'un documentaire consacré aux mystères du sphinx, Hawas a emmené l'équipe de télévision dans un tunnel creusé sous la statue. « Vraiment, s'extasiait-il, même Indiana Jones n'aurait pu rêver d'être ici. Vous imaginez ? Nous nous trouvons maintenant à l'intérieur du sphinx. Ce tunnel n'a jamais été ouvert. Personne ne sait ce qu'il contient. Mais nous allons l'ouvrir pour la première fois. »

Post-scriptum : l'annexe 3 (p. 319) reproduit la correspondance entre les auteurs et Mark Lehner, qui leur transmet ses commentaires sur le présent chapitre.

Chapitre 6

LA PLAQUE DE FER, LES FRANCS-MAÇONS, LES RELIQUES ET LES CONDUITS

Je suis plus que convaincu de [...] l'existence d'un passage, et probablement d'une chambre (à l'intérieur de la Grande Pyramide), qui pourraient contenir les archives des anciens fondateurs [...].

John Dixon, à propos de la chambre de la Reine, lettre à Piazzi Smyth, 25 novembre 1871

Le cœur de la Grande Pyramide abrite un cul-de-sac [il se trouve dans le conduit sud de la chambre de la Reine]. Rudolf Gantenbrink pourrait pousser l'exploration plus avant, mais personne ne l'y autorise.

Sunday Telegraph, 1er janvier 1995

Charles Piazzi Smyth, un célèbre astronome écossais du XIXe siècle, est sans doute le chercheur le plus original à s'être penché sur les mystères de la Grande Pyramide. Comme Edgar Cayce, il croyait l'édifice en rapport avec certaines prophéties bibliques relatives au « Retour » du Christ. Et comme le visionnaire nord-américain, il porte un nom qui reste associé à de surprenantes découvertes récemment effectuées à Gizeh[1].

Nous y reviendrons plus bas dans le présent chapitre. En attendant d'en savoir plus, le lecteur doit se remémorer un événement qui a fait naître de grandes espérances : en mars 1993, la presse internationale a annoncé que la Grande Pyramide renfermait probablement une chambre secrète. Au moyen d'un minuscule robot muni d'une

caméra, Rudolf Gantenbrink, un ingénieur allemand de Munich, avait exploré les longs conduits situés derrière les murs nord et sud de la chambre de la Reine. À l'extrémité du conduit sud (orienté vers Sirius), il avait découvert une petite herse équipée de poignées de cuivre. Aussitôt, Zaï Hawas avait déclaré avec fougue à la télévision allemande : « À mon avis, cette découverte est la plus grande jamais faite en Égypte ! » Derrière la mystérieuse porte, il espérait voir s'entasser les rouleaux de papyrus composant les « archives » consacrées à la « religion » des bâtisseurs, et peut-être aux « étoiles[2] ». À Londres, *The Times* avait exprimé des vœux similaires, tout en évoquant le souvenir d'Edgar Cayce et de sa « salle des Inscriptions » :

> LE MYSTÉRIEUX PASSAGE SECRET DE LA PYRAMIDE. Dans les années 40, le voyant nord-américain Edgar Cayce a annoncé la découverte, dans le dernier quart du XX^e^ siècle et à proximité du sphinx, d'une chambre secrète abritant les archives historiques de l'Atlantide. Nul ne sait si les résultats des recherches récemment menées dans la Grande Pyramide de Khéops [Khoufoui] ont un lien avec ces déclarations. Néanmoins, la petite porte repérée à l'extrémité d'un long conduit, jusqu'à présent inexploré et dont la section est de 20 cm x 20 cm, pousse de nombreuses personnes à se demander si elle ne cache pas quelque chose, et si oui, quoi[3] [...].

À l'heure où nous écrivons ces lignes, plus de trois ans après la découverte de Rudolf Gantenbrink, personne n'a reçu l'autorisation de poursuivre l'exploration du conduit sud, et la mystérieuse herse est toujours fermée. On notera que, dans l'intervalle, Zaï Hawas (comme son ami Mark Lehner au sujet de la date de 10 500 av. J.-C.) a effectué une véritable volte-face. Finies les belles phrases et les grandes espérances... Il déclare à présent : « Je crois que ce n'est pas une porte et qu'il n'y a rien derrière[4] [...]. »

Deux poids, deux mesures

Les égyptologues ont toujours eu des réactions étrangement contradictoires face à l'évocation des conduits de la Grande Pyramide, de ce qu'ils contiennent ou des nouvelles idées qu'ils engendrent. L'origine de ce comportement remonte à la fin de la

décennie de 1830. À cette époque, le colonel Howard Vyse, un explorateur britannique, s'était installé « devant la Grande Pyramide comme devant une forteresse à assiéger ». Formulée par un contemporain, cette remarque évoque surtout le fait que le militaire utilisait de la dynamite pour « explorer » l'édifice[5]. Il aurait été plus juste, mais moins courtois, de dire que Vyse affrontait la dernière merveille du monde antique comme s'il s'agissait d'une femme à prendre de force. Quoi qu'il en soit, pendant une saison d'explorations et de fouilles menées à la hussarde (de 1836 à 1837), Vyse et son équipe ont fait deux découvertes d'une extrême importance :

1. un fragment de plaque de fer, d'environ 30 cm de long, 10 cm de large et 3 mm d'épaisseur, trouvé dans la maçonnerie de la face sud de la pyramide, à l'endroit où s'ouvre le conduit sud de la chambre du Roi (orienté vers le Baudrier d'Orion) ;

2. des « marques de carrière », peintes dans les chambres dites « de décharge » situées au-dessus de la chambre du Roi. Ces hiéroglyphes sont les seules « inscriptions » jamais découvertes dans le monument. Semblables à des graffitis tracés à la va-vite, ils mentionnent le nom de Khoufoui, le pharaon de la IV^{e} dynastie en qui les égyptologues reconnaissent le bâtisseur de la pyramide.

Depuis cent-soixante ans, les spécialistes clament haut et fort que cette deuxième trouvaille démontre que l'édifice est bien l'œuvre de Khoufoui. Toujours selon eux, la plaque de fer serait un faux. Cette pièce à conviction trompeuse repose aujourd'hui dans un tiroir du British Museum, où elle est tombée dans le même oubli que l'homme de Piltdown[6].

Et si les savants avaient inversé les données du problème ?

Les « marques de carrière » ne seraient-elles pas fausses ? La plaque de fer ne serait-elle pas authentique ?

Si c'est le cas, tous les ouvrages officiels retracent l'évolution de la société égyptienne en fonction d'une chronologie, certes bien huilée, mais reposant sur des bases on ne peut plus fragiles. L'attribution de la Grande Pyramide à Khoufoui relèverait-elle de la spéculation pure et simple ? Les débuts de l'Âge du fer, que les spécialistes ne voient pas apparaître en Égypte avant 650 av. J.-C. [7], ne devraient-ils pas reculer de presque deux millénaires ?

Dans d'autres travaux, nous avons longuement expliqué que les marques de carrière de la Grande Pyramide pouvaient être des faux,

et que Howard Vyse, après avoir investi 10000 £ (une coquette somme pour l'époque) dans ses fouilles de 1836 et 1837, avait à la fois une bonne raison et une occasion rêvée de les réaliser[8]. Résumons brièvement notre argumentation :

1. il convient de remarquer que Vyse a identifié ces signes dans les quatre chambres qu'il a ouvertes. Il n'a rien noté dans le vide situé juste au-dessus du plafond de la chambre du Roi. De fait, l'ouverture de cet espace avait été assurée en 1765 par l'explorateur Nathaniel Davison. Notons également que, ce jour-là, le journal intime du militaire fait état d'un examen attentif, sans mentionner la présence de hiéroglyphes peints en rouge sur les murs. Le lendemain, lorsque Vyse est retourné dans la chambre en compagnie de témoins, les signes étaient visibles. Il faut croire qu'ils sont apparus pendant la nuit[9] ;

2. comme le soulignait à juste titre un critique de Vyse, « la perspective et les angles selon lesquels ces signes sont tracés montrent qu'ils n'ont pas été peints par les carriers avant le transport des blocs, mais par quelqu'un qui travaillait dans l'espace étroit des chambres [de décharge] après leur installation dans la pyramide. Des instructions destinées à indiquer l'emplacement de blocs dans un projet de construction [c'est la fonction même des marques de carrière] ne servent à rien quand tout est fini. Il est clair qu'elles ont été ajoutées par quelqu'un d'autre que les constructeurs[10]. »,

3. l'« orthographe » des hiéroglyphes pose problème. Au XIX^e^ siècle, Samuel Birch a été le premier à soulever la question. À l'époque, mais aussi depuis lors, personne n'a prêté attention aux commentaires de cet expert en égyptien classique auprès du British Museum, dont les observations sont pourtant pertinentes : les « marques de carrière » sont rédigées dans les styles de différentes périodes, ici réunis de façon anormale. Ces prétendues inscriptions cursives de la IV^e^ dynastie présentent des formes et des titres qui ne réapparaissent pas avant le Moyen Empire, environ mille ans plus tard, où elles deviennent fréquentes. Par ailleurs, d'autres termes restent inconnus jusque sous la XXVI^e^ dynastie (664-525 av. J.-C.). Mieux encore, l'emploi de certains mots et de certaines expressions ne correspond à rien de comparable dans aucun écrit connu de l'Égypte ancienne. Par exemple, le hiéroglyphe signifiant « bon, bienveillant » se substitue à celui qui devrait désigner le chiffre 18[11] ;

4. tel qu'il est transcrit sur les marques de carrière, le nom de Khoufoui est sujet à controverse. Il contient une faute (un point entouré d'un cercle au lieu d'un cercle vide) qui, comme dans le cas précédent, est unique parmi les inscriptions égyptiennes. Mais il est intéressant de constater que cette erreur apparaît dans deux ouvrages consacrés aux hiéroglyphes : le *Voyage de l'Arabie Petrée* de Léon de Laborde, et le *Materia Hieroglyphica* de John Gardner Wilkinson[12]. Or, ces livres étaient les seuls disponibles sur le sujet en 1837 ;

5. dernier point, mais non le moindre : même si les marques de carrière ne sont pas l'œuvre de Vyse, que prouvent-elles ? En s'appuyant sur quelques lignes de graffitis pour attribuer la Grande Pyramide à Khoufoui, ne fait-on pas comme si l'on donnait les clés de l'Empire State Building à un homme nommé « Kilroy », sous prétexte que son nom est bombé sur la paroi de l'ascenseur ?

Nous constatons avec stupeur que ces questions ne se posent jamais, et que la plupart des égyptologues considèrent volontiers les marques de carrière comme la « preuve » que Khoufoui a fait construire la pyramide. Qu'ils fassent montre de crédulité en la matière, c'est leur affaire ! Néanmoins, nous pensons qu'il y a de la malhonnêteté intellectuelle à reproduire cette attribution douteuse dans tous les livres, sans mentionner en note les problèmes, les anachronismes ou les contradictions qui font planer le doute sur l'authenticité et l'importance de cette première « découverte » de Vyse[13].

Étrangement, c'est la seconde trouvaille qui est assimilée à un faux, alors qu'il y a tout lieu de la juger authentique et de reconnaître son extrême importance. Examinons à présent ce morceau de fer, jadis noyé dans le gros œuvre de la face sud de la pyramide.

La plaque de fer

Comme nous l'avons vu, chacune des grandes salles aménagées dans la superstructure du monument (la chambre du Roi et celle de la Reine) est équipée de deux étroits conduits, qui traversent la maçonnerie en direction du nord et du sud. Ceux de la chambre du Roi débouchent à l'extérieur de l'édifice, tandis que ceux de la chambre de la Reine s'arrêtent quelque part à l'intérieur.

En 1636, l'astronome britannique John Greaves a été le premier à mentionner l'existence des conduits de la chambre du Roi, mais il a fallu attendre 1837 pour qu'on les fouille sérieusement. L'opération s'est effectuée sous la direction du colonel Vyse, assisté de John Perring et James Mash, deux ingénieurs civils, et d'un certain J. R. Hill. En mai 1837, cet obscur Anglais installé au Caire s'est vu confier la responsabilité de dégager le conduit sud, ouvert à hauteur de la cent deuxième assise. Pour y parvenir, il devait utiliser des explosifs, comme Vyse l'avait fait ailleurs dans l'édifice. D'où l'horrible balafre verticale qui s'étend, aujourd'hui encore, au centre de la face sud de la Grande Pyramide...

Le vendredi 26 mai 1837, après deux ou trois jours d'explosions et de déblaiement, Hill a trouvé la plaque de fer évoquée plus haut. Par la suite, dans son œuvre monumentale *Operations Carried on at the Pyramids of Gizeh*, Vyse devait se vanter d'avoir mis la main sur «le plus vieux morceau de fer connu[14]». Mais sur le moment, Hill s'est contenté de relater l'événement avec la sobriété voulue par les circonstances:

> Je certifie que le morceau de fer que j'ai découvert, le vendredi 26 mai, près de l'ouverture du passage [conduit] d'aération, sur la face sud de la Grande Pyramide de Gizeh, a été extrait par mes soins d'un joint interne, après que j'eus fait sauter les deux tiers supérieurs des pierres de la surface actuelle de la pyramide au moyen d'explosifs; et qu'aucun joint ou aucune ouverture, de quelque sorte qu'ils soient, n'aboutissaient au susdit joint, grâce auxquels on aurait pu y placer le morceau de fer après l'achèvement de la pyramide. Le samedi 24 juin, j'ai également montré l'emplacement exact à M. Perring[15].

John Perring a donc examiné le lieu de la découverte en compagnie de son confrère James Mash. Tous deux étaient «d'avis qu'on [avait] dû déposer le morceau de fer dans le joint lors de la construction de la pyramide, et qu'il [était] impossible de l'y avoir inséré par la suite[16]». Vyse a fini par envoyer le mystérieux objet, assorti des déclarations de Hill, Perring et Mash, au British Museum. D'emblée, les responsables de l'institution ont eu le sentiment qu'il s'agissait d'un faux, puisque le travail du fer était inconnu à l'Âge des pyramides, et qu'on avait dû «introduire» le fragment à une époque beaucoup plus récente.

En 1881, après avoir examiné la plaque de fer, W. M. Flinders Petrie jugeait difficile, pour toute une série de bonnes raisons, de cautionner cet avis :

> Bien que le doute plane sur cette pièce, uniquement en raison de sa rareté [faisait-il remarquer], les arguments en sa faveur sont très précis ; sur la rouille qui la recouvre, on observe un amas de nummulite [protozoaires marins fossilisés], ce qui atteste qu'elle est restée pendant des siècles à proximité d'un bloc de calcaire nummulitique, et qu'elle est donc très certainement ancienne. C'est pourquoi il serait déraisonnable de mettre en cause son authenticité[17] [...].

Malgré l'opinion catégorique de ce géant de l'égyptologie, la profession dans son intégralité s'est montrée incapable d'accepter qu'une pièce de fer travaillé soit contemporaine de la Grande Pyramide. Il est vrai que cette idée s'oppose totalement aux préjugés intériorisés par les spécialistes, tout au long de leur carrière, quant à l'évolution des civilisations.

Une analyse scientifique

Cet état de fait a duré cent huit ans, pendant lesquels la plaque de fer n'a donné lieu à aucune recherche importante. C'est seulement en 1989 qu'un fragment de cette pièce a été soumis à un rigoureux examen optique et chimique. Les scientifiques chargés de ce travail étaient M. P. Jones, directeur d'études au département d'Ingénierie des ressources minérales, à l'Imperial College de Londres, et son collègue, Sayed El-Gayer, maître de conférences à la faculté du Pétrole et des Mines de l'université de Suez, en Égypte. Notons que ce dernier a consacré sa thèse de doctorat à la métallurgie d'extraction à l'université d'Aston, à Birmingham[18].

Pour commencer, ils ont vérifié si la plaque contenait du nickel. Ils entendaient ainsi éliminer la possibilité que la pièce ait été réalisée avec le fer d'une météorite (cette pratique existait, encore que très rarement, à l'Âge des pyramides). Il est très facile d'identifier le fer extrait d'un objet céleste, car il renferme toujours une importante proportion de nickel (de l'ordre de 7 % ou plus[19]). À l'issue de ce premier test, Jones et El-Gayer déclaraient : « Il est clair que la plaque de fer de Gizeh ne provient pas d'une météorite, car elle ne contient

que des traces de nickel. » Ils se trouvaient donc face au produit d'une intervention humaine. Mais comment celui-ci était-il apparu ?

Des examens complémentaires ont révélé qu'il avait été fondu à une température comprise entre 1 000 et 1 100 degrés, et qu'une de ses faces avait conservé « des traces d'or[20] ». À l'origine, d'après Jones et El-Gayer, peut-être l'objet était-il « plaqué d'or, ce qui [pouvait] laisser entendre qu'on [le] tenait en grande estime lors de sa réalisation[21] ».

Dernière question : quand avait-il été fabriqué ?

Au terme d'une étude aussi méticuleuse que détaillée, les deux spécialistes des métaux s'exprimaient ainsi : « En nous appuyant sur la présente recherche, nous concluons que la plaque de fer est très ancienne. De plus, les preuves métallurgiques confirment les preuves archéologiques, lesquelles indiquent que la pièce a été incorporée à la Grande Pyramide à l'époque de son édification[22]. »

Lorsqu'ils ont soumis les résultats de leur analyse aux responsables du British Museum, nos savants ont suscité une curieuse réaction chez leurs interlocuteurs. Loin de se montrer enthousiastes, ces derniers ont évacué la question : « La structure de la plaque de fer est inhabituelle, concédaient Paul Craddock et Janet Lang. Nous ne sommes certains ni de sa fonction ni de son origine, mais elle ne révèle pas forcément une grande ancienneté[23]. »

Le jugement du British Museum

Cette plaque de fer ayant été extraite de l'ouverture du conduit « d'Orion » ou de ses abords immédiats, elle ne pouvait que nous intéresser. Aussi avons-nous décidé d'y jeter un œil. Par l'intermédiaire de A. J. Spencer, conservateur en second du département des Antiquités égyptiennes du British Museum, nous avons obtenu l'autorisation de procéder à cet examen le 7 novembre 1993. En manipulant l'objet, nous avons été intrigués par son poids et sa texture. Nous avons également remarqué, sous sa patine superficielle, l'éclat du métal qui la compose. Cette caractéristique nous est apparue à l'endroit où Jones et El-Gayer avaient découpé le fragment destiné à leur analyse. M. Spencer nous a fait part de la version officielle de son institution, à savoir que la plaque n'était pas ancienne, qu'elle avait été déposée,

sans doute intentionnellement, à l'époque de Vyse, et que les conclusions des deux savants étaient « extrêmement douteuses[24] ».

« Mais comment peut-on qualifier de "douteuses" les conclusions de deux spécialistes aussi éminents ? » lui avons-nous demandé.

M. Spencer est resté muet et M. Craddock, à qui nous en avons parlé au téléphone, n'a pas souhaité s'étendre sur le sujet.

Quelques jours plus tard, nous avons appelé M. Jones, qui nous a raconté comment il avait examiné la plaque, avec M. El-Gayer, au laboratoire de l'Imperial College de Londres, en 1989. À l'heure actuelle, il a pris sa retraite et il vit au pays de Galles. Lorsque nous lui avons demandé ce qu'il pensait du jugement du British Museum sur ses travaux, il s'est montré (comme on pouvait s'y attendre) assez irrité. Il a confirmé que la plaque de fer était « très ancienne ». Puisque deux avis s'opposaient, il pensait, tout comme nous, que la meilleure manière de régler le problème était de faire pratiquer d'autres analyses par un laboratoire indépendant.

C'est un fait, la découverte d'une pièce de fer réalisée de main d'homme en 2500 av. J.-C. peut entraîner des conséquences considérables. Il ne s'agit pas simplement d'assigner une nouvelle datation à l'Âge du fer. Des questions encore plus troublantes se posent : quelle était la *fonction* de la plaque ? Pourquoi l'avoir introduite dans le conduit sud de la chambre du Roi il y a plusieurs millénaires ? Présente-t-elle un rapport avec la herse de pierre aux poignées de « cuivre » découverte par Rudolf Gantenbrink à l'extrémité du conduit sud de la chambre de la Reine (lui-même orienté vers « Sirius-Isis », la sœur d'« Orion-Osiris ») ?

Dans leur rapport de 1989, Jones et El-Gayer précisaient que la pièce devait provenir d'une plaque plus grande, sans doute carrée à l'origine, qui aurait pu s'ajuster, comme une sorte de « porte », à l'ouverture du conduit.

La porte des étoiles

Dans les chapitres suivants, nous allons citer des extraits très précis des Textes des Pyramides des anciens Égyptiens. Relatifs aux conceptions funéraires et à la renaissance, ces écrits sont gravés dans les tombes de certains édifices des V^e^ et VI^e^ dynasties, à

Saqqara, une quinzaine de kilomètres au sud de Gizeh. Les égyptologues s'accordent à penser que la plupart d'entre eux, sinon tous, expriment des idées antérieures à l'Âge des pyramides[25]. Ils seraient l'œuvre, dit-on, d'agriculteurs du néolithique qui commençaient à peine à maîtriser la production du cuivre. C'est pourquoi il est déconcertant d'y découvrir d'abondantes références au fer.

Le terme qui le désigne, *b'ia* («métal divin»), se retrouve dans des contextes spécifiques, qui sont tous reliés, d'une façon ou d'une autre, à l'astronomie, aux étoiles et aux dieux[26]. Ce mot se rapporte fréquemment aux «quatre fils d'Horus», eux-mêmes associés aux étranges créatures appelées «Chemsou Hor», les «Suivants d'Horus» ou les «Transfigurés», dont nous allons également parler plus loin. Manifestement, ces énigmatiques «fils d'Horus» étaient soit faits de fer, soit dotés de doigts du même métal: «Les enfants de ton père t'ont réuni [suivent les noms des quatre fils d'Horus], qui ont ouvert ta bouche de leurs doigts solides[27].»

Selon ces écrits, le fer serait nécessaire à la fabrication d'un curieux instrument appelé *mechtou*. Très semblable à une herminette de charpentier, il était utilisé dans le rituel «d'ouverture de la bouche» pratiqué sur les pharaons momifiés et embaumés. Ce geste permettait à l'âme du mort de s'éveiller à la vie éternelle parmi les étoiles.

Dans les Textes des Pyramides, un grand prêtre tient ces propos obscurs:

> Combien est douce ta bouche, après que je te l'ai mesurée à tes os [...]. (Que) soit ouverte ta bouche avec le crochet, le [*mechtou*] de métal qui a ouvert la bouche des dieux. [...] Hor ouvrit la bouche [du roi]; avec ce, avec quoi il ouvrit la bouche de son père; avec ce, avec quoi il ouvrit la bouche d'Osir[28] [...].

Ces formules semblent démontrer que les auteurs des Textes des Pyramides considéraient le fer comme un élement indispensable aux rites destinés à garantir une nouvelle existence, cosmique et stellaire, au défunt monarque. Mieux encore, elles établissent un lien entre le métal et son utilisation d'une part, et le prototype du rituel d'autre part. La première cérémonie de ce type a en effet permis à Osiris, souverain d'Égypte, «roi d'hier et de demain», de ressusciter à la vie éternelle en tant que Seigneur de la région céleste d'Orion. Cette contrée, comme nous le verrons dans la troisième

partie, était connue sous le nom de «Douat». C'est là que tous les pharaons espéraient résider pour l'éternité après leur décès :

> La porte de [la terre] s'ouvre pour toi [...]. On te construit un escalier vers [le Douat] au lieu où est Orion[29].
> Ô [suivent les noms de plusieurs rois] ! Le ciel t'a conçu avec Orion. T'ont enfanté [le Douat] et Orion[30].
> [...] tu es âme comme l'étoile vivante[31] [...].
> [...] les portes de Geb [le dieu de la Terre] s'ouvrent devant toi [...]. Tu t'éloignes vers le ciel sur ton trône brillant[32] [...].
> [...] on t'ouvre les antres [du ciel[33]...].
> La porte brillante qui est au ciel [...] s'ouvre pour [le roi] qui passe par elle[34] [...].

Pris dans un sens littéral et réduit aux éléments communs à toutes les formules, ce qui se trouve ici décrit n'est visiblement rien de moins qu'une «porte des étoiles» de fer, destinée à l'admission d'Osiris et de toutes les dynasties de rois défunts dans le royaume céleste du Baudrier d'Orion. Outre cette porte des étoiles, les Textes des Pyramides mentionnent également l'existence d'une porte du temps, car ils affirment qu'en franchissant les portails de fer du ciel, l'âme du disparu gagnera une vie de millions d'années et voguera pour l'éternité sur les vaisseaux des dieux. Parce qu'elle était située à l'ouverture du conduit sud de la chambre du Roi ou à son voisinage, nous sommes tentés de nous demander si la plaque de fer oubliée au British Museum n'était pas liée à des concepts et des croyances d'une incroyable complexité, portant sur la capacité de l'«esprit bien équipé» à atteindre une maîtrise complète de la mort et du temps.

Mais nous nous demandons aussi à quoi pouvaient servir les mystérieux objets découverts dans les conduits de la chambre de la Reine, ouverts en 1872 par Waynman Dixon, un ingénieur en bâtiment de Newcastle-upon-Tyne.

Dans l'obscurité et sur une distance inconnue

Contrairement à ceux de la chambre du Roi, les conduits de la chambre de la Reine ne débouchent pas à l'extérieur de la pyramide et ne s'ouvrent pas dans le mur de la salle. Les constructeurs n'ont

pas touché aux douze premiers centimètres des blocs qui comprennent le segment initial de ces structures, ce qui les rend invisibles et inacessibles à d'éventuels intrus.

Le lecteur s'en souviendra, nous avons évoqué la mémoire de Charles Piazzi Smyth en introduction au présent chapitre. Au début de la décennie de 1860, alors qu'il élaborait ses théories prophétiques sur la Grande Pyramide, le savant est devenu l'ami d'un certain William Petrie, ingénieur de son état, dont le fils, W. M. Flinders Petrie, allait accéder à la célébrité en tant que fondateur d'une nouvelle discipline académique : l'égyptologie[35].

William Petrie a fait partie des premiers «pyramidologues» de l'époque victorienne à soutenir les idées de Piazzi Smyth. Pour ce dernier, la Grande Pyramide était une sorte de monument érigé à la gloire de l'Homme, la matérialisation d'un message messianique destiné à annoncer le «Retour» du Christ[36]. «Pendant un temps, écrivaient Hermann et Mary Bruck dans leur biographie de référence, Flinders Petrie et son père ont adhéré à la plupart des conceptions de Piazzi Smyth[37].» De fait, comme le soulignaient ces deux éminents écrivains-astronomes, si le jeune Flinders Petrie est parti pour l'Égypte en 1880 afin d'y effectuer sa célèbre étude de la Grande Pyramide, c'est précisément qu'il entendait «poursuivre l'œuvre de Piazzi Smyth[38]».

Mais revenons-en aux conduits de la chambre de la Reine. Nous avons appris avec intérêt que leur découvreur, l'ingénieur Waynman Dixon (accompagné de son frère John) avait également entretenu des relations très intimes avec Piazzi Smyth. À tel point que c'est grâce à lui qu'ils ont pu explorer la Grande Pyramide en 1872, et découvrir ainsi l'entrée des conduits nord et sud de la chambre de la Reine[39].

La curiosité de Waynman Dixon s'était éveillée lorsqu'il avait remarqué les conduits de la chambre du Roi. Ayant décidé de chercher des structures comparables dans la chambre de la Reine, il avait entrepris ce travail au début de 1872. À cette époque, il connaissait parfaitement les théories de Piazzi Smyth qui, par la suite, a raconté toute l'affaire dans son livre. En voyant une fissure sur le mur sud de la salle, près de l'endroit où il comptait découvrir les conduits, Waynam Dixon a demandé à son «charpentier et homme à tout faire», un certain Bill Grundy, «d'y creuser un trou au marteau et au ciseau. Le brave garçon s'est exécuté, avec une bonne volonté telle qu'il est rapi-

dement venu à bout de la pierre tendre. Soudain, après quelques coups de marteau supplémentaires, le ciseau a disparu de l'autre côté[40].»

L'outil de Bill Grundy était tombé dans «un conduit rectangulaire, horizontal et tubulaire, d'environ 23 cm de large sur 20 cm de haut, qui s'enfonçait sur deux mètres à l'intérieur du mur, puis décrivait un angle pour se prolonger vers le haut, dans l'obscurité et sur une distance inconnue[41] [...]».

Le factotum venait de dégager le conduit sud.

Après avoir déterminé le même emplacement sur le mur nord, Waynman Dixon «a demandé à l'inestimable Bill Grundy d'y travailler au marteau et au ciseau; et là encore, après quelques efforts, ledit ciseau a disparu de l'autre côté. On a vite compris qu'il s'agissait d'un tuyau ou d'un canal horizontal, de mêmes proportions que le premier, qui s'enfonçait sur deux mètres dans la maçonnerie, formait un angle similaire, mais orienté en sens inverse, et se poursuivait infiniment loin vers le haut[42] [...].»

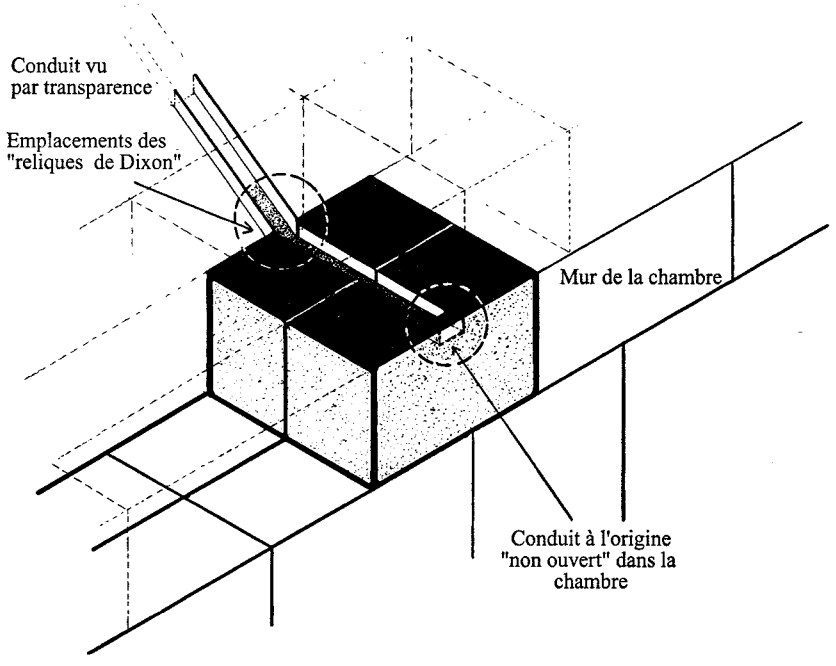
Avec son frère John, Waynman Dixon s'est efforcé de sonder les deux structures au moyen d'une tige formée de plusieurs segments, pareille à la hampe d'un hérisson de ramoneur et spécialement conçue à cet effet[43]. En cette fin de XIX^e siècle, le matériel n'était pas à la hauteur des ambitions, et une partie de la tige s'est coincée dans le conduit nord, où elle se trouve toujours[44]. Auparavant, les Dixon avaient découvert trois petites reliques.

Ces objets, une sphère de pierre brute, un petit crochet en métal à double pointe, ainsi qu'un morceau de cèdre long d'une douzaine de centimètres et orné d'étranges entailles[45], ont quitté l'Égypte pendant l'été de 1872 et sont arrivés en Grande-Bretagne quelques semaines plus tard[46]. Pendant presque un an, certains auteurs leur ont consacré quelques textes, et leur reproduction a été publiée dans des revues scientifiques ou de vulgarisation, comme *Nature* et *The London Graphic*[47]. Avant le tournant du siècle, ils s'étaient pourtant volatilisés[48].

Un étrange lien

Un étrange lien unit les paramètres suivants:

• la découverte des conduits de la chambre de la Reine et de leurs reliques;



33. Détail d'un conduit de la chambre de la Reine.

• la constitution de l'Egypt Exploration Society (EES), l'institution britannique la plus importante en la matière;

• la création de la très prestigieuse chaire d'égyptologie au University College, à Londres;

• la franc-maçonnerie britannique.

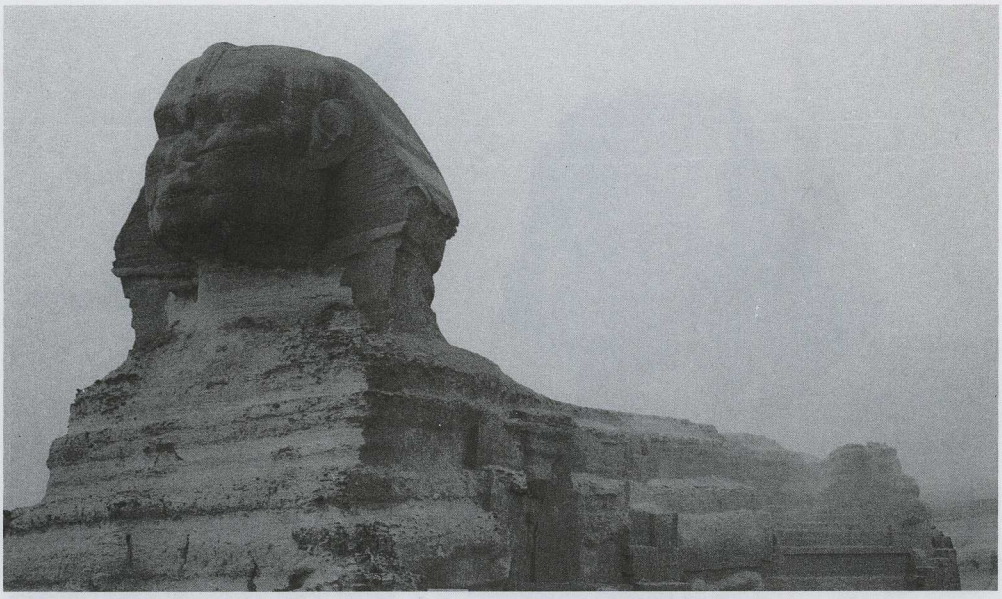
En 1872, pendant que les frères Dixon exploraient la Grande Pyramide, un célèbre parlementaire franc-maçon, James Alexander, a proposé de transporter en Grande-Bretagne un obélisque de 200 tonnes, érigé il y a quelque trois mille cinq cents ans dans la ville sainte d'Héliopolis par le pharaon Thoutmosis III et improprement surnommé «aiguille de Cléopâtre[49]». Un autre franc-maçon, l'éminent dermatologue anglais Erasmus Wilson[50], a financé l'opération de ses propres deniers. James Alexander était d'avis qu'on confie à l'ingénieur civil John Dixon (lui aussi membre de la Confrérie) le soin de rapporter le monument d'Égypte. Sur ses conseils, Erasmus Wilson s'est empressé de recruter John Dixon, ainsi que son frère Waynman, qui vivait alors sur place[51].

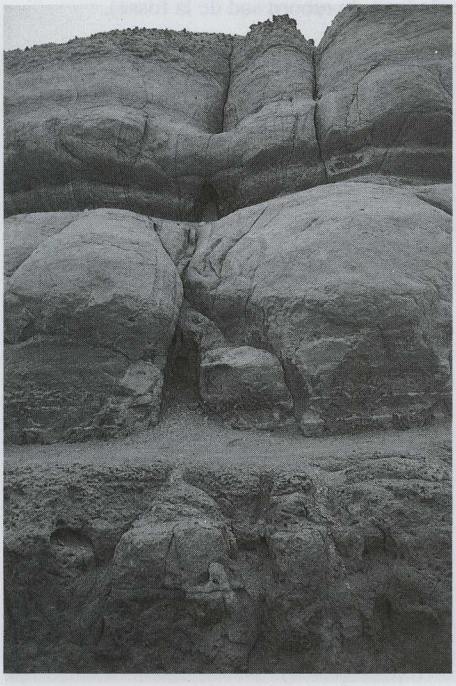
1

En haut : comme le montre ce cliché du XIX^e^ siècle, le Grand Sphinx de Gizeh est resté ensablé jusqu'au cou pendant une bonne partie de son existence connue. Ainsi protégé, son corps a échappé à l'érosion due au vent, ce qui ne l'empêche pas d'être très endommagé. Cette dégradation serait-elle l'œuvre d'autres agents ? *En bas* : pour sculpter le sphinx, il a d'abord fallu creuser une vaste fosse autour d'un mamelon de calcaire, auquel on a ensuite donné la forme d'un lion. Sur cette photographie prise de la Grande Pyramide, on voit le géant accroupi dans son enclos, les vestiges du temple dit « du Sphinx » (juste devant lui, c'est-à-dire à l'est), le temple bas (légèrement au sud) et un tronçon de l'immense chaussée de Khâfrê (le long du rebord sud de la fosse).

2

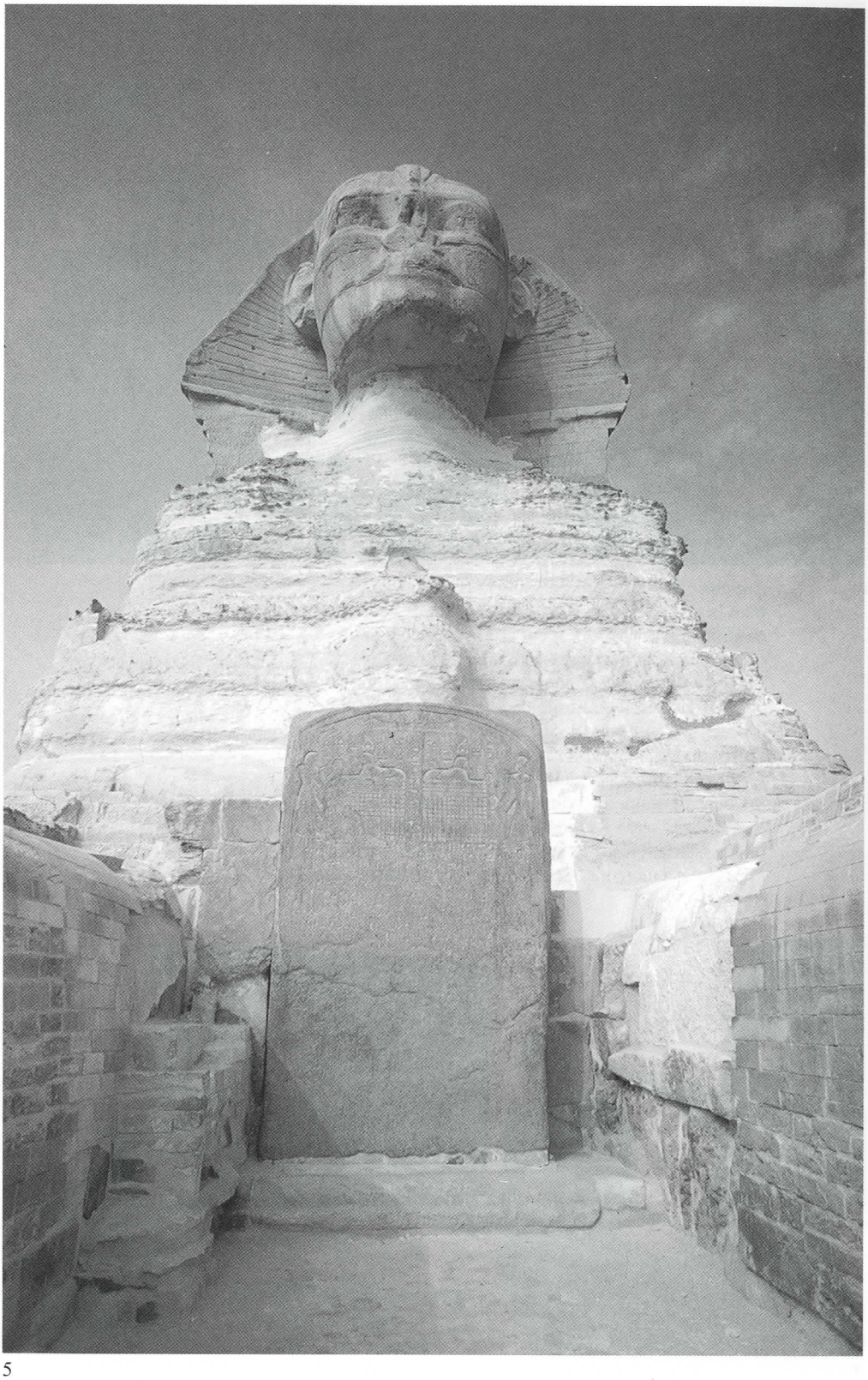
3



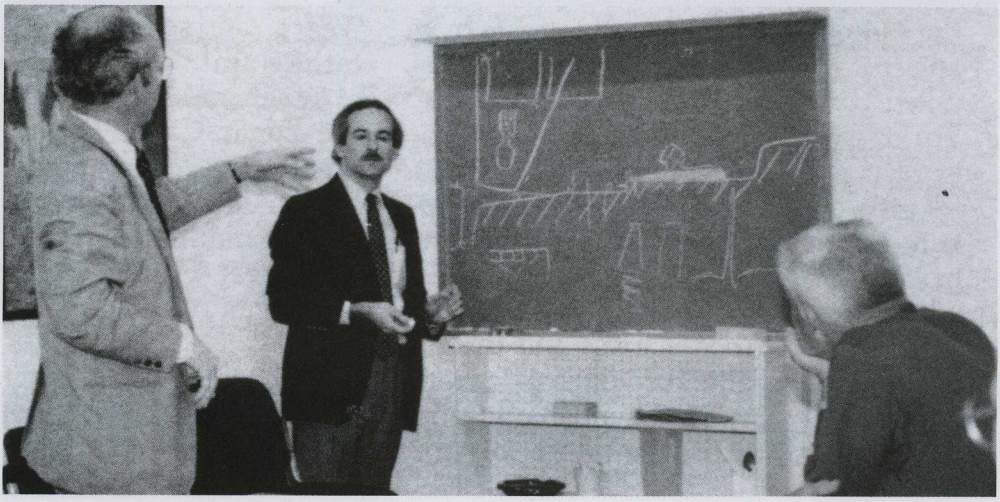


En haut : le corps du sphinx est marqué par une érosion considérable. Des géologues de l'université de Boston ont étudié ces traces d'usure, qu'ils attribuent à une exposition prolongée à de fortes pluies. En 2500 av. J.-C., époque présumée de la réalisation du monument, l'Égypte était aussi aride qu'aujourd'hui. Mais la paléoclimatologie nous apprend que, entre 15000 et 7000 av. J.-C., le pays a connu plusieurs périodes d'humidité qui pourraient être à l'origine de ces dégradations. *À gauche* : la fosse au centre de laquelle se dresse le Grand Sphinx a été créée en même temps que lui. Elle présente les ondulations, les cavités naturelles et les profondes fissures verticales qui caractérisent le calcaire érodé par les précipitations. À elles seules, la géologie et la paléoclimatologie ne peuvent démontrer qu'une chose : la statue et son enclos sont beaucoup plus anciens qu'on ne le croyait jusqu'ici. En revanche, pour dater le sphinx, l'archéoastronomie se révèle beaucoup plus performante. *À droite* : le pharaon Thoutmosis IV (1401-1391 av. J.-C.) a fait ériger cette stèle de granite entre les pattes de la statue, qu'il venait de faire désensabler. Elle porte un texte dans lequel figure la syllabe « Khaf ». Curieusement, c'est sur cet indice que les égyptologues se fondent pour attribuer la réalisation du sphinx à Khâfrê, un roi de la IV^{e} dynastie, et pour dater son aménagement des environs de 2500 av. J.-C. Pourtant, le même texte désigne la nécropole de Gizeh comme « le Lieu splendide du Premier Temps » et associe le site à une époque très antérieure.

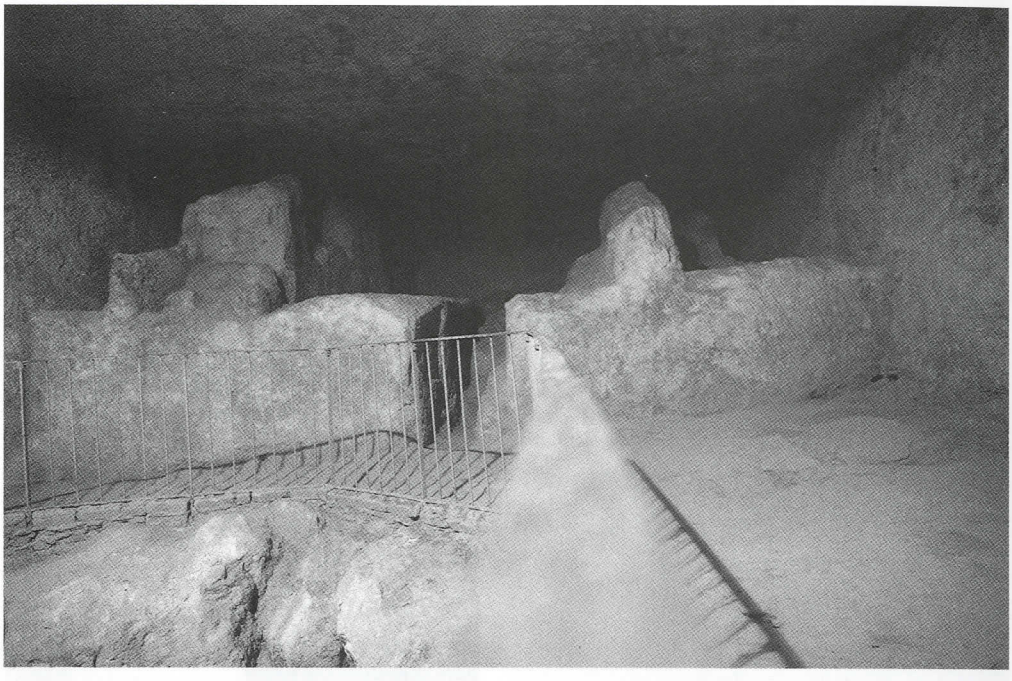
4



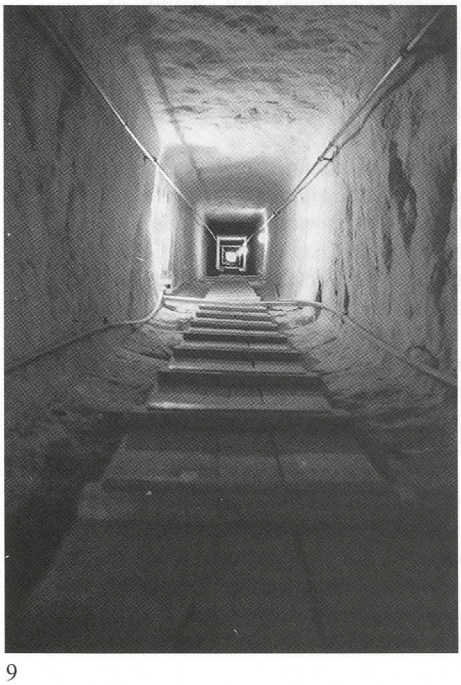
En haut : le profil sud du sphinx, avec en premier plan la chaussée dite « de Khâfrê ». Vu de cet endroit, son corps fortement érodé semble à demi enfoui dans l'« horizon » artificiel de Gizeh. La constellation du Lion se présentait ainsi lors du lever de soleil en limite de quart, entre le solstice d'hiver et l'équinoxe de printemps, en 10500 av. J.-C. (voir chapitre 17).
En bas : le grand spécialiste du sphinx Mark Lehner (au centre) donne un cours aux responsables de l'Edgar Cayce Foundation dans les locaux de l'Association for Research and Enlightenment, à Virginia Beach, aux États-Unis (voir chapitre 5).



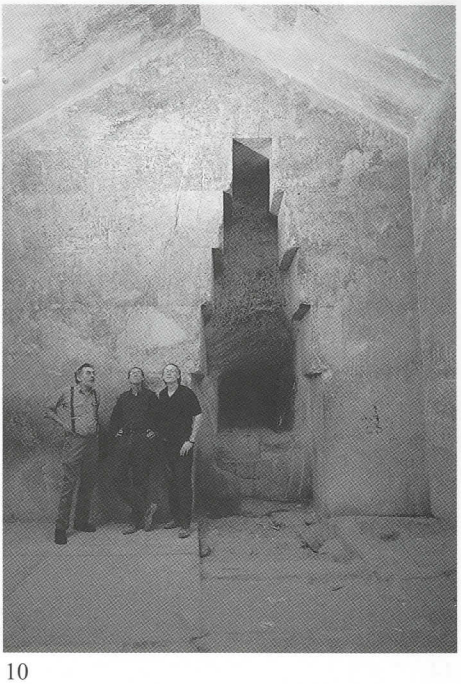
8



En haut : la chambre souterraine de la Grande Pyramide, située à une trentaine de mètres au-dessous du plateau de Gizeh et dans l'axe du sommet de l'édifice. *En bas à gauche* : le couloir descendant, qui relie l'entrée originelle, ouverte sur la face nord de la pyramide, à la chambre souterraine, mesure 106 m de long et ne dévie que de 6 mm par rapport à une droite parfaite. Prise en contre-plongée, cette photographie montre l'entrée de l'édifice, d'où émane un faible rai de lumière. Les couloirs et les passages de la Grande Pyramide ressemblent de près aux représentations de l'Au-Delà et du royaume d'Osiris appelé « Douat », telles que les anciens Égyptiens nous les ont transmises. *En bas à droite* : John Anthony West et les auteurs dans la chambre de la Reine.

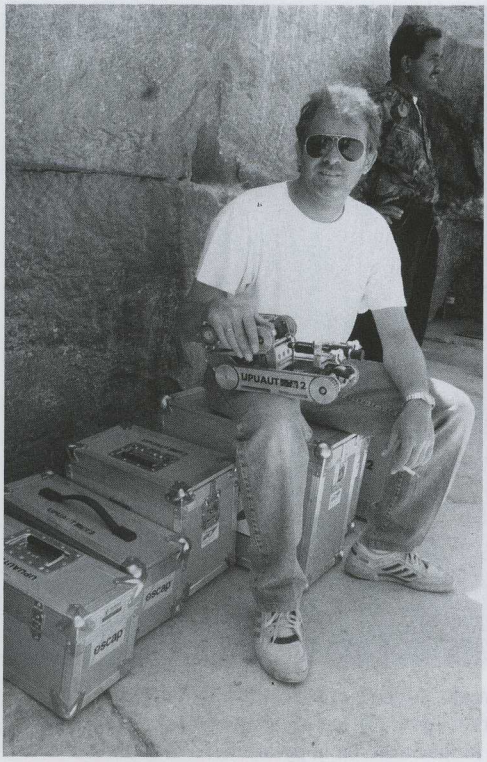


9

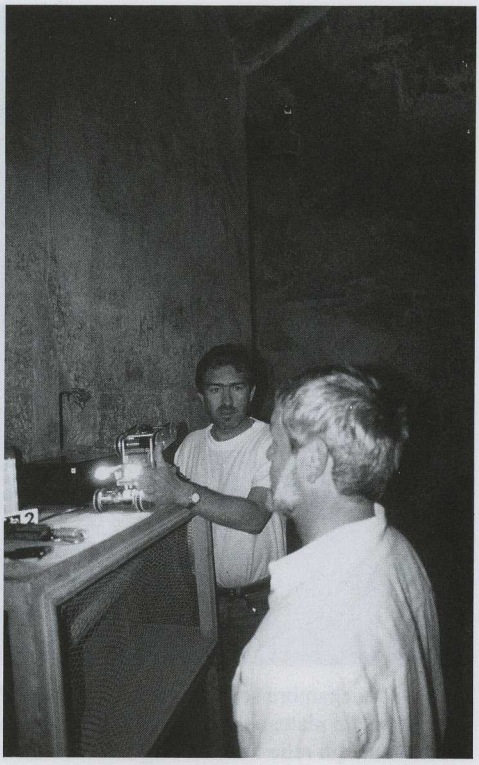


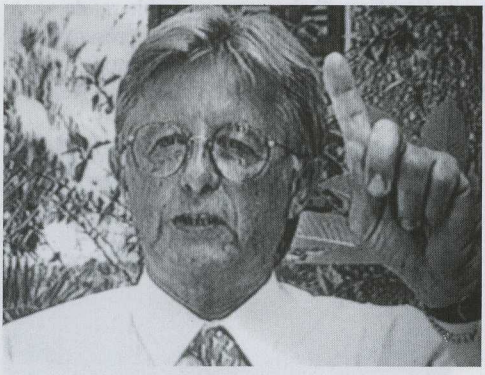
10

11

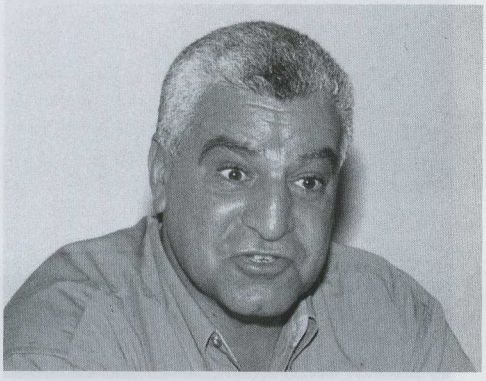


12





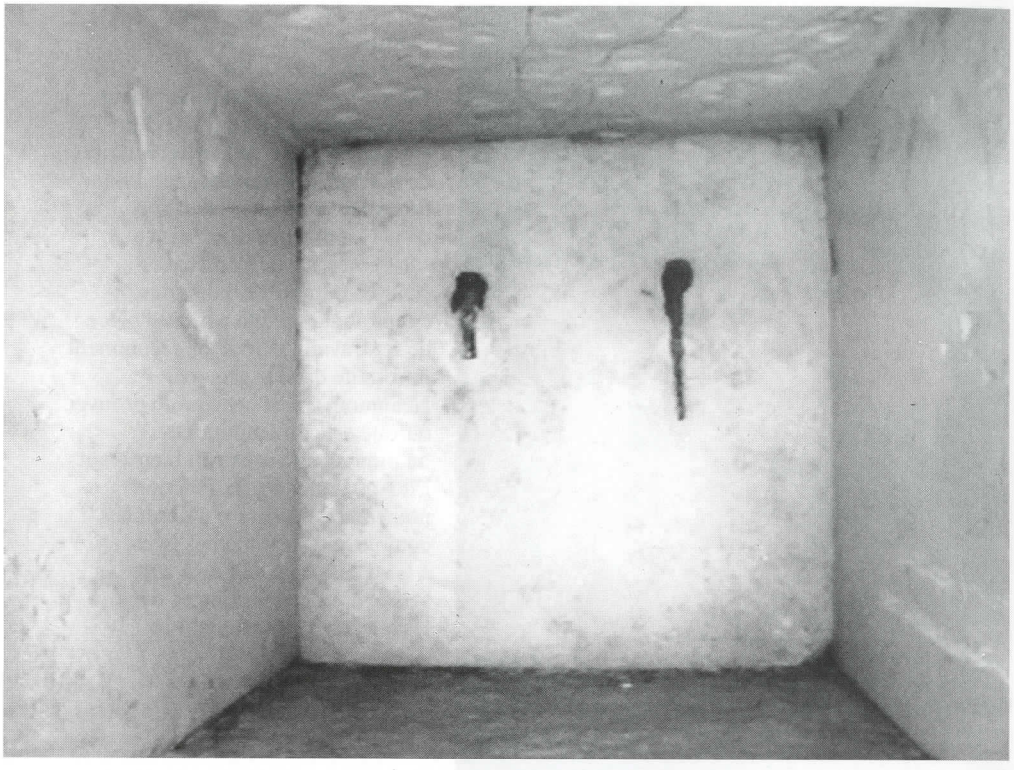
13



14

En haut à gauche : Rudolf Gantenbrink, photographié avec son matériel avant son exploration des conduits des chambres du Roi et de la Reine, dans la Grande Pyramide (voir chapitre 7). *En haut à droite* : Rudolf Gantenbrink, Uli Kapp, de l'Institut archéologique allemand, et le robot Upuaut, dans la chambre de la Reine, près de l'ouverture du conduit sud. *À gauche* : Rainer Stadelmann, directeur de l'Institut archéologique allemand du Caire. *En bas* : Zaï Hawas, responsable du plateau de Gizeh auprès du Conseil supérieur des Antiquités égyptiennes. *Page suivante, en haut* : la porte et ses ornements métalliques, filmés par Upuaut le 22 mars 1993, à plus de soixante mètres de l'ouverture du conduit sud de la chambre de la Reine. *Page suivante, en bas* : cette photographie, réalisée à partir des images filmées par Upuaut, montre les profondeurs du conduit nord de la chambre de la Reine. Au sol, on remarque un morceau de bois posé en diagonale. Une fois récupérée, cette relique pourrait être datée au carbone 14 (voir annexe 5).

15



16

À droite : les auteurs examinent l'entrée du conduit nord de la chambre du Roi.
En bas : un morceau de la plaque de fer, à l'origine couverte d'or, extraite en 1837 de la maçonnerie de la Grande Pyramide, non loin de l'endroit où le conduit sud de la chambre du Roi s'ouvre sur l'extérieur de l'édifice (voir chapitre 6). Au dire des égyptologues, cette curieuse pièce de fer travaillé aurait été récemment introduite dans le gros-œuvre. Néanmoins, tout concourt à prouver qu'elle est contemporaine du monument (construit bien avant l'« Âge du fer »). Sa fonction pourrait être associée à des idées complexes, elles-mêmes liées à la renaissance de l'âme sous forme d'étoile, exprimées dans les anciens textes funéraires.

Quelques années plus tard, ce même Erasmus Wilson a eu l'idée de créer l'Egypt Exploration Society, dont il est devenu le premier président[52]. En 1883, avec la femme de lettres Amelia Edwards, il a fondé la chaire d'égyptologie du University College. Sur recommandation personnelle de Wilson, le jeune Flinders Petrie a été le premier spécialiste désigné pour l'occuper[53].

Ces concomitances ne sont peut-être que des coïncidences... Auquel cas, en voici une autre: au XVII[e] siècle, le fondateur de l'Ashmolean Museum d'Oxford, un des centres de recherches en égyptologie les plus respectés de notre temps (il abrite la très convoitée «chaire de Petrie»), n'était autre qu'Elias Ashmole, premier homme, d'après les historiens de la franc-maçonnerie, à avoir été introduit au grand jour dans cette société jusqu'alors secrète en Angleterre[54].

Rien ne nous permet d'affirmer que la Confrérie exerce toujours une forte influence sur l'égyptologie. C'est néanmoins en nous intéressant à l'origine de cette discipline en Grande-Bretagne, que nous avons redécouvert, après bien des détours, deux des trois «reliques» manquantes de Dixon.

Le British Museum et la boîte à cigares disparue

Ces trois objets sont *les seuls à avoir été retrouvés dans la Grande Pyramide*. En outre, le *lieu* de leur découverte (les conduits stellaires de la chambre de la Reine) les relie directement à un aspect clé de notre enquête. Pendant l'été de 1993, cent vingt et un ans après leur apparition, nous avons donc décidé de savoir ce qu'il était advenu de ces reliques.

En nous plongeant dans les comptes rendus de presse et les journaux intimes des personnages impliqués dans cette affaire, nous nous sommes aperçus que John et Waynman Dixon avaient rapporté leurs trouvailles dans une boîte à cigares. Comme expliqué plus haut, nous avons aussi appris qu'ils avaient participé à l'acheminement de l'aiguille de Cléopâtre en Angleterre. L'obélisque a été érigé sur le Thames Embankment, où il se dresse encore à l'heure actuelle. Selon les journalistes, John Dixon, présent lors de l'inauguration, avait enterré «une grande boîte à cigares, au contenu inconnu», sous le socle du monument[55].

La logique des événements semble imparable. John Dixon avait rapporté les reliques en Angleterre dans une boîte à cigares, il avait également transporté l'aiguille de Cléopâtre, et il avait enfoui les premières sous la seconde. C'est justement à cette époque que ses trouvailles s'étaient évanouies. Par ses connotation occultes, l'affaire n'était pas sans évoquer une pratique bien connue des adeptes de la maçonnerie ouvrière et spéculative, qui accomplissaient certains rituels au moment d'installer les pierres d'angle de leurs édifices. Nous en avons conclu que les reliques découvertes dans la Grande Pyramide pouvaient reposer sous l'aiguille de Cléopâtre, en compagnie d'autres objets maçonniques et de souvenirs divers qui, on le sait, y avaient également été placés[56].

Pour autant, les reliques semblaient avoir réellement disparu. Du reste, les experts que nous avons consultés au British Museum nous ont dit ignorer leur actuelle localisation. Nous avons aussi interrogé I. E. S Edwards, ex-conservateur des Antiquités égyptiennes du musée (1954-1974), ancien vice-président de l'EES, spécialiste anglais de la nécropole de Gizeh et auteur des *Pyramides d'Égypte*, un ouvrage de référence publié en Grande-Bretagne en 1946 et réédité presque chaque année depuis lors. Les différentes éditions de ce texte comportent des allusions à Waynman Dixon et à la découverte des conduits de la chambre de la Reine, mais elles restent muettes sur la question des reliques. I. E. S. Edwards nous a affirmé ne pas se souvenir de leur existence, et n'avoir donc aucune idée de ce qu'elles étaient devenues.

En revanche, il connaissait tout comme nous l'existence d'un lien entre Piazzi Smyth, les Dixon et Flinders Petrie, et il savait aussi que ce dernier avait exploré la Grande Pyramide juste après les deux frères.

Assez curieusement, Petrie ne dit rien des reliques dans son célèbre ouvrage *Pyramids and Temples of Gizeh*, alors qu'il y parle des Dixon et des conduits. Les avait-il mentionnées dans une de ses innombrables publications? D'après Edwards, nous allions devoir demander à Margaret Hackford-Jones de chercher l'information dans les journaux intimes et les documents personnels de Petrie, dont elle avait écrit la biographie. Si le savant avait fait la moindre référence aux mystérieux objets, seule cette autre égyptologue était à même de la retrouver. Hélas, les investigations de Mme Hackford-Jones n'ont abouti à rien[57].

Il ne nous restait qu'une chose à faire : voir si ces trois objets énigmatiques n'étaient pas restés dans la boîte à cigares de Dixon, sous l'aiguille de Cléopâtre.

Le 6 décembre 1993, l'*Independent*, un quotidien national anglais, s'est fait l'écho de cette affaire. Interrogé par un journaliste, I. E. S. Edwards a catégoriquement affirmé que ni lui ni personne, à sa connaissance, n'avaient entendu parler des reliques auparavant[58]. Le 13 décembre 1993, soit une semaine après la parution de l'article citant les propos de cette sommité, nous avons eu la surprise de trouver dans l'*Independent* une lettre de Vivian Davies, le conservateur des Antiquités égyptiennes du British Museum. Il annonçait que les objets se trouvaient toujours dans leur boîte à cigares, elle-même propriété de son département[59].

Mais alors, pourquoi l'institution n'avait-elle pas reconnu plus tôt qu'elle les détenait ?

« Je pense que cette affaire a engendré quantité de malentendus », a déclaré un porte-parole du musée, afin de calmer le jeu, quelques jours plus tard. « Nous n'avons jamais dit que nous ne les avions pas, nous avons dit que nous ne savions pas si nous les avions[60]. »

Au terme de recherches complémentaires, nous avons compris ce qui s'était passé. Contrairement à ce que nous avions cru, personne n'avait déposé les reliques (ou plutôt deux d'entre elles, car le morceau de bois, la seule qui puisse être datée au carbone 14, manque toujours) sous l'aiguille de Cléopâtre. Elles étaient restées entre les mains de la famille Dixon pendant exactement un siècle. En 1972, l'arrière petite-fille de Dixon les avait apportées au British Museum pour en faire don au département des Antiquités égyptiennes. Le reçu était rédigé de la main du conservateur de l'époque, en l'occurrence I. E. S. Edwards soi-même[61]. Après quoi on les avait tout bonnement oubliées... Elles avaient resurgi en décembre 1993, lorsqu'un égyptologue nommé Peter Shore avait eu vent de notre recherche en lisant l'*Independent*. Désormais à la retraite et établi à Liverpool, Shore était l'assistant d'Edwards en 1972. Se souvenant de l'arrivée des reliques au British Museum, il avait rapidement avisé les autorités compétentes qu'elles étaient responsables d'un incident potentiellement gênant.

Bien sûr, nous nous sommes étonnés que des égyptologues professionnels aient traité avec une telle indifférence de mystérieuses

reliques provenant des conduits inexplorés de la Grande Pyramide. Pour tout dire, nous avons eu du mal à concevoir que le département des Antiquités égyptiennes du British Museum les ait oubliées pendant vingt et un ans. Et nous n'avons toujours pas compris comment elles ont pu rester dans cet oubli pendant la majeure partie de 1993, alors qu'un robot venait d'explorer ces mêmes conduits, dont un était équipé d'une «porte» abondamment décrite par la presse. Plus de quinze jours avant la publication de l'article de l'*Independent*, Rudolf Gantenbrink, le découvreur de cette «porte», s'était rendu à Londres pour donner une conférence au British Museum devant une vaste assemblée d'égyptologues, dont I. E. S. Edwards, Vivian Davies et d'autres, tous prévenus que nous recherchions les «reliques de Dixon». Pendant son allocution, le chercheur allemand avait projeté, en les expliquant, des séquences filmées par son robot à l'intérieur des conduits de la chambre de la Reine, d'où provenaient les reliques. Outre la «porte» située à l'extrémité du conduit sud, la vidéo montrait clairement deux objets reposant dans le conduit *nord*, bien plus haut que n'avaient pu aller les Dixon: un crochet métallique et une sorte de bâton[62].

Dans le chapitre suivant, nous allons étudier l'exploration de Gantenbrink, les événements qui l'ont précédée et ceux qui l'ont suivie.

Chapitre 7

LE ROBOT, LES ALLEMANDS ET LA PORTE

Oupouaout : dieu représenté sous l'aspect d'un loup [...]. On l'adorait surtout parce qu'il était « Celui qui ouvre les Voies de l'Inframonde » et qu'il montrait aux âmes des défunts le sentier tracé dans le royaume des ténèbres [...].

Veronica Ions, *Egyptian Mythology*, 1982

L'introduction d'un robot équipé d'une caméra dans l'étroit conduit sud de la chambre de la Reine et la découverte d'une « herse » fermée à une soixantaine de mètres de son ouverture n'étaient pas des événements isolés. Bien au contraire, une grande activité avait régné dans la Grande Pyramide pendant la décennie précédente, malgré le peu d'intérêt professé par les égyptologues pour la chambre de la Reine, généralement considérée comme une structure « inachevée », « abandonnée » et mineure.

Ainsi, en 1986, les architectes français Gilles Dormion et Jean-Patrice Goidin avaient obtenu l'autorisation d'explorer la Grande Pyramide. Ils étaient parvenus à convaincre les responsables de l'Organisation des antiquités égyptiennes qu'une « chambre cachée » pouvait être aménagée derrière la paroi ouest du couloir horizontal aboutissant à cette salle. Chose rare, l'OAÉ leur avait permis de forer une série de petits trous afin qu'ils vérifient leur hypothèse. Ils avaient découvert certains éléments attestant la présence d'une vaste « cavité » envahie par un sable étonnamment fin. Malgré la relative pauvreté de ces résultats, les médias internationaux s'étaient emballés et les chercheurs s'étaient retrouvés sous les feux de l'actualité. De leur côté, les égyptologues rongeaient leur frein.

Le projet s'était arrêté, si bien que les deux Français n'avaient jamais pu poursuivre leur travaux dans la Grande Pyramide[1].

Le même schéma s'était reproduit en 1988. Cette année-là, des scientifiques de l'université de Waseda, au Japon, avaient relevé le pari. Sous la direction de Sakuji Yoshimura, ils avaient eu recours à des « techniques inoffensives », mises en œuvre par un système hautement perfectionné, à base d'ondes électromagnétiques et de radars. Eux aussi avaient détecté la présence d'une « cavité » derrière le passage de la chambre de la Reine, à quelque trois mètres sous le sol, non loin de l'endroit où leurs prédécesseurs avaient creusé. Ils avaient également repéré un grand vide derrière le mur nord-ouest de la salle, et un « tunnel » au sud de la pyramide, sous laquelle il semblait courir. Avant qu'ils aient pu affiner ces investigations, les autorités égyptiennes étaient intervenues pour mettre fin au projet. Yoshimura et son équipe n'avaient jamais pu achever leur recherche[2].

Il existait donc une rumeur selon laquelle des espaces secrets étaient aménagés à proximité de la chambre de la Reine. Mais bizarrement, personne n'avait décidé d'étudier de plus près les mystérieux conduits qui disparaissaient, l'un vers le nord et l'autre vers le sud, dans les entrailles du monument. Quelqu'un aurait pu avoir l'idée de les explorer au moyen de caméras vidéo, et non en effectuant les sondages et les scannages au radar qui avaient apporté la preuve de leur inefficacité. À vrai dire, comme nous l'avons expliqué ailleurs, leur conception et leur construction mêmes pourraient presque faire croire qu'ils étaient destinés à susciter de telles recherches[3]. Dans les années 80, les plus grands spécialistes s'étaient pourtant accordés à confirmer que les conduits, comme la chambre de la Reine, étaient bien des structures « abandonnées ». Il ne fait aucun doute que ce consensus, et la peur d'avoir à s'y opposer, avaient incité les égyptologues à ne pas s'intéresser à ces aménagements. Après tout, pourquoi explorer ces obscurs conduits, alors que tout le monde savait qu'ils avaient été « abandonnés » en cours de construction ?

Étant étranger à ce milieu, l'ingénieur en robotique Rudolf Gantenbrink était exempt de ces inhibitions. C'est pourquoi il avait soumis, dans les premiers mois de 1991, son projet d'examen vidéoscopique à l'Institut archéologique allemand du Caire.

La genèse du projet

Telle qu'il nous l'a racontée pendant de longues heures d'entretien, l'histoire de Gantenbrink remonte à août 1990. À cette époque, l'Organisation des antiquités égyptiennes avait demandé à l'Institut archéologique allemand du Caire d'installer un système de ventilation dans la Grande Pyramide. Pour ce faire, il fallait notamment «nettoyer» les deux conduits de la chambre du Roi. Contrairement à ceux de la chambre de la Reine, ces structures débouchent à l'extérieur de l'édifice et peuvent, de ce fait, améliorer son aération. Dans un deuxième temps, il était prévu de fixer de puissants ventilateurs électriques près de leur ouverture afin de renforcer la circulation naturelle de l'air.

Quelques mois après avoir accepté la commande de l'OAÉ, Rainer Stadelmann, le directeur de l'Institut archéologique allemand, avait reçu une demande de Rudolf Gantenbrink, qui lui proposait d'explorer les conduits de la chambre de la Reine au moyen d'un robot miniature. Cette proposition, dont l'ingénieur nous a aimablement remis une copie, s'intitulait *Videoscopische Untersuchung des sog. Luftkanale der Cheopspyramide* («Investigation vidéoscopique des conduits dits d'aération de la pyramide de Khéops[4]»).

Dans ce document, Gantenbrink disait avoir l'intention de construire un robot équipé de deux projecteurs ainsi que d'une «CCD Farbvideokamera», laquelle serait munie d'un objectif à focale fixe permettant des prises de vues sous un angle de 90°. La machine serait actionnée par un puissant moteur électrique qui lui permettrait de gravir une pente raide. Comme la caméra vidéo, ce moteur pourrait être contrôlé à partir d'une console et d'un monitor, tous deux installés dans la chambre et reliés au robot par des câbles électriques. Sur le haut et le bas du châssis, des chenilles devaient être associées à deux unités de suspensions hydrauliques, pour que l'appareil s'assure une bonne prise au sol, mais aussi au plafond.

Le projet n'avait rien à voir avec les questions d'aération. Il décrivait sans aucune ambiguïté l'exploration des territoires inconnus de la Grande Pyramide, un périple dans les conduits de la chambre de la Reine, le «voyage d'un robot dans le passé[5]». Ce qui était advenu par la suite témoignait cependant d'une certaine logique:

Stadelmann avait confié à Gantenbrink le soin de réaliser les travaux de «ventilation» pour le compte de l'OAÉ.

L'ingénieur avait donné son accord. De toutes façons, il avait prévu d'examiner les conduits de la chambre du Roi tout en menant ses recherches, et il jugeait parfaitement possible d'y installer les ventilateurs électriques prévus par le premier projet. Pour tout dire, l'idée de participer à cette réalisation l'avait séduit, car elle ajoutait un élément de «conservation» et de «restauration» à son propre travail.

Des diversions et des retards

Comme prévu, Gantenbrink a commencé son exploration des conduits de la chambre de la Reine. L'Institut archéologique allemand a demandé à Uli Kapp (l'ancien assistant de Mark Lehner dans le Sphinx Project organisé par l'ARCE en 1979 et 1980[6]) de seconder l'ingénieur et d'être le représentant officiel de l'organisme sur le site. Les recherches devaient débuter en février 1992 par l'examen du conduit sud[7], où la «porte» allait être découverte en mars 1993.

Au début, l'opération s'est révélée plus ardue que Gantenbrink ne l'avait supposé. Le chercheur a d'abord dû s'adapter à l'environnement oppressant de la chambre de la Reine, puis il s'est aperçu qu'il était difficile de manœuvrer le petit robot dans un espace restreint et pentu. À la mi-mai, la machine avait pourtant fait des progrès considérables: elle avait remonté les vingt et un premiers mètres. En observant l'écran de son monitor, Gantenbrink voyait le conduit disparaître dans l'obscurité. À quoi pouvait-il aboutir? Avait-il été réellement «abandonné», comme le soutenait la majorité des égyptologues[8]? N'avait-il pas une fonction précise, mais inconnue? Jusqu'alors, les spécialistes pensaient qu'il ne dépassait pas 9 m de long, et voilà que Gantenbrink leur donnait tort. Qu'y avait-il plus haut?

L'ingénieur avait une irrésistible envie d'aller plus loin. Mais à cet instant précis, on lui a demandé de se consacrer au deuxième volet du projet: l'amélioration de la «ventilation» de la Grande Pyramide, assurée par les conduits de la chambre du Roi.

Ouverts dans les murs nord et sud de la salle, ces aménagements se poursuivent jusqu'à l'extérieur de l'édifice. Aussi Gantenbrink a-t-il

pu les explorer en utilisant un appareil beaucoup plus simple que son petit robot. Baptisé « Upuaut I », l'appareil en question ressemblait à une minuscule luge équipée d'une caméra vidéo. Des câbles montés sur poulies permettaient de le faire circuler dans le corps des conduits.

Upuaut I s'est contenté de filmer l'intérieur des structures, qui ne renfermaient presque rien d'intéressant. Pour effectuer le nettoyage, Gantenbrink a recouru à un procédé plus insolite. Il s'est servi d'un vieil essieu récupéré sur un camion abandonné dans le village de Nazlet el-Sammam, l'a attaché à un câble, puis l'a promené sur toute la longueur des conduits pour en extraire les saletés et le sable qui s'y étaient accumulés. Une fois cette tâche accomplie, il a veillé à ce que les sponsors assurent la fourniture et la pose des ventilateurs électriques. Sur ce, il a informé l'Institut archéologique allemand qu'il allait poursuivre une exploration plus prometteuse : celle des conduits de la chambre de la Reine et de leur mystérieux « cul-de-sac ».

Upuaut II

Gantenbrink a proposé à Stadelmann de mettre au point un robot plus performant et de le lancer à l'assaut des conduits inaccessibles. Appelé « Upuaut II », ce nouvel appareil serait spécialement conçu pour surmonter les difficultés rencontrées par son prédécesseur, le prototype utilisé au début de 1992, lors du premier examen. Désormais abandonné, celui-ci se voyait affublé du surnom de « père d'Upuaut ». L'ingénieur avait décidé que la seconde machine serait plus petite, plus intelligente et beaucoup plus puissante. Désireux de repartir de zéro, il a réuni des spécialistes en ingénierie et en électronique, pour la plupart bénévoles, dans un laboratoire de Munich.

Un an plus tard, toute l'équipe était parvenue à mettre au point une petite merveille de technologie. Le corps du robot était fait d'un aluminium particulièrement léger et robuste, utilisé dans l'aéronautique. Un rayon laser sophistiqué pouvait atteindre les éléments les plus infimes et les plus inaccessibles du conduit. Des centaines de composants formaient le « cerveau » électronique et le système de guidage de la machine. Des moteurs à plusieurs vitesses étaient fixés à l'avant et à l'arrière. Des renforts d'acier lui garantissaient

une meilleure stabilité. Des pistons hydrauliques à haute pression, capables de pousser un poids de 200 kg, lui permettraient de se hisser toujours plus haut. Une nouvelle caméra pouvait non seulement pivoter de gauche à droite, mais aussi de haut en bas, afin de prendre des vues sous tous les angles. Deux ampoules de forte intensité, montées de part et d'autre de la caméra, éclaireraient le conduit. Enfin, huit roues motrices, dont quatre reposeraient au sol et quatre au plafond, permettraient à l'ensemble d'atteindre son objectif.

Des autorisations qui se font attendre

À la fin de 1992 et au début de 1993, alors qu'Upuaut II était en cours de réalisation à Munich, Rudolf Gantenbrink avait demandé à une équipe de télévision (dirigée par le réalisateur Jochen Breitenstein et un assistant, Dirk Brakebusch) de l'accompagner en Égypte pour y filmer son exploration des conduits de la chambre de la Reine. Le 6 mars 1993, jour de leur arrivée au Caire, l'opération a été repoussée pour un motif relevant à première vue d'un simple problème administratif: l'Institut archéologique allemand n'avait pas encore obtenu les autorisations de l'Organisation des antiquités égyptiennes. Selon Gantenbrink, Rainer Stadelmann, puis lui-même, ont contacté Zaï Hawas, directeur général des pyramides de Gizeh et membre de l'OAÉ, qui leur a accordé une «autorisation verbale» afin que le tournage puisse commencer[9].

L'examen a donc débuté.

La découverte

La période de la mi-mars s'est révélée cruciale pour Rudolf Gantenbrink, et ce pour trois raisons: l'opération lui avait coûté très cher (les seules dépenses de recherche et de développement du robot atteignaient 250 000 $), il avait engagé ses fonds propres dans la réalisation d'un documentaire commercial, et la date d'achèvement du tournage était fixée à la dernière semaine du mois.

Selon ses dires, c'est à peu près à ce moment-là que Stadelmann a rappelé Uli Kapp et qu'il a annulé le soutien apporté par l'Institut archéologique allemand à l'exploration des conduits.

Dans ces conditions, d'autres que lui auraient baissé les bras et s'en seraient retournés chez eux la tête basse. Mais le chercheur n'est pas de ceux qui se laissent abattre. Se sentant à la veille d'une importante découverte, il a décidé de poursuivre sa quête, avec ou sans le soutien de Stadelmann.

Zaï Hawas était désormais le personnage clé de l'affaire. Puisqu'il avait autorité sur le site, il représentait le soutien «officiel» de Gantenbrink. Son «autorisation verbale» avait une grande valeur sur le plateau de Gizeh. En fait, pour les *ghafirs* qui gardent l'entrée de la Grande Pyramide, elle équivalait à un mandat écrit et signé. De même, elle avait force de loi non seulement pour Gantenbrink et son équipe, mais aussi pour Muhammad Shahy, le jeune inspecteur de l'OAÉ qui travaillait avec les Allemands[10].

Gantenbrink a donc cru qu'il pourrait continuer ses allées et venues, tout en effectuant tranquillement ses recherches dans la chambre de la Reine. Du reste, c'est ce qui s'est produit... Grâce à son robot, il a pu rapidement progresser dans son exploration des conduits nord et sud.

Dans la matinée du 21 mars, juste avant de se mettre à l'ouvrage, il est allé voir Zaï Hawas dans le bureau qui lui était réservé sur le site. Consterné, il a appris que le directeur avait fait l'objet d'une suspension. Cette sanction était due à son implication dans un scandale portant sur la disparition d'une statue de la IV^{e} dynastie[11]. Hawas ne devait réintégrer son poste qu'en avril 1994.

Un tel coup de théâtre ne pouvait être plus malvenu. Jusque-là, Upuaut II avait remonté la majeure partie du conduit sud de la chambre de la Reine et, selon son concepteur, il était sur le point de parvenir à son extrémité. L'exploration a pourtant continué. Le destin avait donné rendez-vous à Gantenbrink pour le lendemain, le 22 mars, jour de l'équinoxe de printemps.

Jochen Breitenstein, Dirk Brakebusch et Muhammad Shahy se trouvaient avec lui dans la chambre de la Reine[12]. À 10 heures, il a commencé à faire fonctionner le robot, qui s'était enfoncé sur cinquante-deux mètres à l'intérieur du conduit. Environ trois mètres plus loin, un tassement abrupt du sol formait un dangereux obstacle

qui risquait de freiner la progression de la machine. Celle-ci est toutefois parvenue à poursuivre son chemin. Un peu plus tard, après avoir parcouru une distance de soixante et un mètres, Upuaut II a rencontré un sol et des murs lisses. Soudain (on pourrait presque dire «en temps et en heure»), il était parvenu au terme de son voyage.

En observant les images de la «porte» et de ses ornements métalliques sur l'écran du petit monitor installé dans la chambre de la Reine, Rudolf Gantenbrink a immédiatement saisi les implications de sa trouvaille. Il avait fait une découverte capitale dans le monument le plus célèbre et le plus mystérieux du monde. L'événement allait entrer dans les annales de l'archéologie[13]. Il remarquait avec intérêt que l'angle inférieur droit de la «porte» présentait une petite brèche, sous laquelle le laser rouge du robot disparaissait. L'envie de savoir ce qu'elle cachait devait être intolérable. Malheureusement, l'ouverture était trop petite pour que la caméra d'Upuaut II filme l'intérieur. Pour ce faire, il fallait y ajouter un objectif monté sur fibre optique. Or, on ne pourrait se le procurer que des jours, voire des semaines, plus tard.

Une fois l'euphorie du moment retombée, Gantenbrink a eu le réflexe de vérifier si les images vidéo qu'il avait vues à l'écran était convenablement enregistrées. Après s'être assuré de la qualité du film, il a emballé les cassettes, a rangé son équipement, et est rentré avec son équipe au Movenpick Hotel.

Plusieurs jours se sont écoulés avant que l'Institut archéologique allemand fasse une annonce à la presse. Stadelmann n'arrivait visiblement pas à se décider sur la forme à donner à une telle déclaration. Dans l'intervalle, Gantenbrink et l'équipe de tournage ont choisi de regagner Munich. Naturellement, ils ont remporté tout leur matériel, dont vingt-huit cassettes enregistrées pendant l'exploration. Quelques jours plus tard, au début d'avril, le chercheur nous a envoyé une copie de celle qui montrait la découverte de la «porte».

Nous l'avons fait parvenir aux médias britanniques.

Beaucoup de bruit, et puis plus rien

Le premier compte rendu de l'opération a paru à la une de l'*Independent* de Londres le 16 avril 1993:

> Des archéologues ont découvert l'entrée d'une chambre inconnue dans la plus grande pyramide d'Égypte. Certains éléments attestent qu'elle contient les trésors du pharaon Khéops [Khoufoui], pour qui l'édifice a été construit il y a quatre mille cinq cents ans. Le contenu de la chambre est presque certainement intact. Son entrée se situe à l'extrémité d'un passage pentu de 65 m de long, mais de seulement 8 pouces (20 cm) de large [...]. Selon l'égyptologue belge Robert Bauval, le passage est directement orienté sur Sirius, une étoile du Chien, que les anciens Égyptiens prenaient pour l'incarnation de la déesse Isis. D'autres petits passages de la pyramide semblent dirigés vers d'autres astres : le Baudrier d'Orion et l'étoile Alpha du Dragon, qui se trouvaient à l'époque dans la région désormais occupée par l'Étoile polaire [...].

L'*Independent* avait jeté un pavé dans la mare, créant ainsi une onde de choc considérable. Quelques heures plus tard, des dizaines de journalistes des quatre coins du monde voulaient interroger Gantenbrink. Le soir même, le journal télévisé de Channel 4 a couvert le sujet en détail. Chose rarissime, I. E. S. Edwards en personne est apparu à l'écran. Il a fait sensation en annonçant à des millions de téléspectateurs passionnés que, derrière l'énigmatique «porte», on pourrait découvrir «une statue du roi fixant les yeux sur la constellation d'Orion». «Mais c'est un fantasme, car il n'existe aucun précédent», s'est-il empressé d'ajouter.

Fantasme ou pas, les médias internationaux se sont rués sur la nouvelle (on notera que Le Caire n'avait toujours pas fait d'annonce claire) :

«LA PYRAMIDE RENFERME PEUT-ÊTRE LES SECRETS DU PHARAON» titrait *The Age* à Melbourne ; «LA CHAMBRE SECRÈTE POURRAIT ÉLUCIDER L'ÉNIGME DE LA PYRAMIDE», lançait *The Times* à Londres ; «NOUVEAU MYSTÈRE DANS LA PYRAMIDE», annonçait *Le Monde* à Paris ; «LE MYSTÈRE DE LA PYRAMIDE», rapportait le *Los Angeles Times* ; «VIVE LA TECHNIQUE : PORTE POUR KHÉOPS ! », clamait *Le Matin* en Suisse[14].

On avait presque l'impression de revivre la grande période du culte de la pyramide. L'information a continué à se propager pendant plusieurs semaines dans des dizaines de journaux régionaux et de magazines internationaux[15]. Chacun, semblait-il, voulait savoir ce que dissimulait la petite «porte», et pourquoi les conduits de l'édifice visaient les étoiles...

Le 16 avril, l'agence Reuters d'Allemagne a fait part de la première réaction officielle, en provenance de l'Institut archéologique allemand. Mme Christine Egorov, la secrétaire de Stadelmann (qualifiée dans le texte d'*Institutsprecherin*), a déclaré sans détour qu'il était absurde d'envisager l'existence d'une chambre secrète à l'extrémité du conduit. Les «conduits d'aération» de la chambre de la Reine, expliquait-elle, ne visaient rien du tout, et le robot de Gantenbrink n'avait été conçu que pour «mesurer l'humidité de la pyramide[16]».

Peu après, une deuxième dépêche de Reuters est tombée sur les téléscripteurs. Elle émanait de Stadelmann lui-même: «Je ne sais pas ce qui s'est passé, mais je peux vous dire que c'est très ennuyeux, enrageait-il. Il n'y a sûrement aucune autre chambre [...]. Il n'y a pas de vide derrière cette pierre[17].»

Un jeu politique

Pendant les années suivantes, Gantenbrink s'est efforcé de poursuivre ses travaux dans les conduits de la chambre de la Reine. Il défendait l'argument suivant lequel il était vain de se demander si la «porte» en était réellement une, ou si elle ouvrait bel et bien sur une chambre:

> J'ai une position tout à fait neutre. Il s'agit d'une démarche scientifique. Il est tout à fait inutile de répondre aux questions par des hypothèses, alors qu'on pourrait le faire mille fois plus facilement en poursuivant la recherche [...]. Nous disposons d'une technique (les ultrasons) qui permet de savoir s'il y a une cavité derrière la porte. Il est absurde d'élaborer des théories quand nous avons les moyens de révéler des faits[18].

Le principal problème auquel il était confronté tenait à ce qu'il n'était pas égyptologue et que les professionnels le considéraient comme un technicien à leur service. En clair, on ne lui accordait aucun crédit. Il décrivait ainsi la façon dont on l'avait ignoré suite à ses résultats de mars 1993, et l'indifférence avec laquelle il avait été traité: «Je devais avoir une entrevue avec le ministre de la Culture après la découverte, mais elle n'a jamais eu lieu. Une conférence de presse était prévue. Je l'attends encore[19].»

Dans les derniers mois de 1994, il a annoncé à Paris son intention de prêter le robot aux Égyptiens et de prendre à sa charge la formation

d'un technicien local pour que l'examen reprenne. Après quelques semaines, Nour El-Din, président de l'OAÉ, lui a opposé une fin de non-recevoir polie : « Merci pour votre offre de formation d'un technicien égyptien [écrivait-il]. [...] malheureusement, étant très occupés à l'heure actuelle, nous devons remettre la chose à plus tard[20]. »

« La recherche de la vérité, commentait Gantenbrink en janvier 1995, est trop importante pour faire les frais d'un jeu politique idiot. Mon seul espoir, c'est que chacun parvienne vite à cette conclusion[21]. »

Petit déjeuner avec Gantenbrink

Nous avons débarqué en Égypte le 19 février 1995. Dès le lendemain, nous avons pris le petit déjeuner avec Gantenbrink au Movenpick Hotel de Gizeh.

Arrivé la semaine précédente, le chercheur essayait toujours d'obtenir l'autorisation de reprendre son exploration des conduits de la chambre de la Reine. Il devait repartir pour Munich le matin même. Pendant son bref séjour, nous disait-il, il avait réussi à décrocher un entretien avec Nour El-Din.

« Quelle a été sa réaction ? » lui avons-nous demandé.

Il a haussé les épaules. « Encourageante ». Mais il n'avait pas l'air convaincu.

Nous avons voulu savoir s'il avait pénétré dans la pyramide.

« Non, a-t-il répondu. Je préfère éviter. »

Il ne supportait pas l'idée de revenir sur le lieu de sa grande découverte, précisait-il, sans son robot, sans but, en touriste. « Je retournerai dans la chambre de la Reine avec Upuaut II et je finirai d'explorer les conduits, déclarait-il fièrement, ou je n'y retournerai jamais. »

Des invités de choix

Toujours en février 1995, un des membres les plus prospères et les plus actifs de l'Association for Research and Enlightenment nous a téléphoné des États-Unis. Il souhaitait nous parler de projets visant à faire progresser la recherche de la salle des Inscriptions :

> Les trois prochaines années vont être fantastiques [...] ! Notre petite expédition au sphinx aura certainement lieu en 96. On emportera des radars souterrains. Zaï a dit qu'on pourrait y aller en 96. On va faire d'autres scannages du sol. On va surtout se mettre à aimer et à comprendre ceux qui nous entourent, les différents groupes, à travailler avec eux [...], et j'imagine qu'on va trouver quelque chose en 98[22].

Lors de cette conversation, notre informateur nous a appris qu'il avait suivi de près tout ce qui concernait la porte cachée dans la Grande Pyramide depuis l'arrêt des travaux de Rudolf Gantenbrink, deux ans auparavant. D'après lui, les autorités égyptiennes allaient tenter d'atteindre la porte avec leur propre robot, insérer une caméra à fibre optique dans la brèche et voir ce qu'il y avait derrière. «Zaï» lui avait proposé de faire partie des invités de choix présents dans l'édifice au moment décisif: «Il m'a promis de me prévenir un mois avant de faire quoi que ce soit [...]. Il va vraiment se passer quelque chose. Il ne sait pas bien quand. Il a pris du retard à cause du robot, je crois, mais ils vont y arriver[23] [...].»

Mais ils vont arriver à quoi, précisément? Et qui «ils»? Avec quelles motivations? Est-on certain que le public sera convenablement informé des résultats à venir? Les égyptologues classiques en donneront-ils une interprétation fiable et exhaustive?

En tout cas, une chose semble sûre: Rudolf Gantenbrink, dont l'inventivité et l'audace ont rendu possible la découverte de la porte située à l'extrémité du mystérieux conduit sud de la chambre de la Reine, sera sans doute absent. En septembre 1995, nous avons appris que l'Organisation des antiquités égyptiennes avait envoyé une note avisant les autorités allemandes que la poursuite de l'exploration de la Grande Pyramide n'était pas souhaitable[24].

L'enterrement

Nous connaissons la position des savants orthodoxes au sujet de l'âge géologique probable du sphinx et des «anomalies» présentées par son sous-sol; nous avons vu quel sort ils ont réservé à la plaque de fer trouvée dans le conduit sud de la chambre du Roi, ainsi qu'aux reliques des conduits de la chambre de la Reine. C'est

pourquoi l'affaire de la «porte» de Gantenbrink n'a rien pour nous surprendre... Là aussi, les égyptologues conventionnels ont pris part à l'enterrement de recherches qui risquaient d'offrir de nouvelles perspectives sur les monuments de Gizeh. Plus de trois ans après sa découverte, la «porte» reste fermée.

Nous ne savons pas si elle peut ouvrir sur une «salle des Inscriptions» qui renfermerait des rouleaux de papyrus consacrés à la «religion» des bâtisseurs, comme Zaï Hawas le supposait en 1993, l'année où il n'était plus responsable des pyramides de Gizeh[25]. Notre propre enquête nous a toutefois convaincus que le conduit dans lequel Rudolf Gantenbrink a fait sa remarquable découverte est lié à un système de croyances et de rituels archaïques, selon lequel les édifices de la nécropole étaient une «image du ciel».

Dans la troisième et la quatrième partie, nous allons nous efforcer de décoder cette image et de décrypter son sens.

TROISIÈME PARTIE

LE DUALISME

Chapitre 8

LES CLÉS DU DUALISME

Newton [...] était le dernier des magiciens [...]. Pourquoi ? Parce qu'il considérait l'univers et tout ce qu'il contient comme une énigme, un secret qu'il fallait lire en appliquant la pensée pure à certaines données, certaines clés mystiques, dont Dieu avait parsemé le monde pour permettre à une confrérie ésotérique de mener une sorte de chasse au trésor philosophique. D'après lui, il fallait chercher ces clés en partie dans les cieux [...], en partie dans des traditions et des documents transmis par les Frères [...]. Par la pensée pure, par la concentration de l'esprit, l'énigme, croyait-il, se révélerait à l'initié [...].

John Maynard Keynes, The Royal Society, cérémonies du tricentenaire de la naissance de Newton, 1947

Dans la première et la deuxième partie, nous avons vu que les égyptologues n'ont pas tenu compte de la dimension astronomique de l'architecture du sphinx et des pyramides de Gizeh pour analyser la fonction et la signification de ces monuments. De notre point de vue, leur attitude est responsable de graves erreurs d'interprétation des données disponibles. Sur le plan de l'exploration physique et de la recherche, deux exemples illustrent notre propos : malgré leur alignement sur les étoiles, les quatre conduits de la Grande Pyramide ont fait l'objet d'une négligence chronique, et la question de la «porte» du conduit sud de la chambre de la Reine n'a engendré qu'une longue et scandaleuse inactivité.

À la fin de la première partie, nous avons indiqué que la conception des conduits, mais aussi le plan et la symbolique des édifices, obéissent à une logique incontestable, laquelle s'enracine dans des concepts religieux et cosmologiques très puissants. Ces idées s'expriment dans les textes consacrés aux rites funéraires ou à la renaissance, ainsi que dans les écrits qualifiés d'«hermétiques». Toutes ces sources témoignent d'une philosophie de la correspondance entre le monde d'en haut et celui d'en bas. Selon elles, en attirant au sol les pouvoirs cosmiques, l'humanité franchit une étape primordiale dans sa quête de la connaissance du divin et de l'immortalité de l'âme. «Et moi, dit Hermès, je donnerai à la nature humaine la sagesse, la tempérance, la persuasion et la vérité. Je ne cesserai pas de m'unir à l'Invention. Je protégerai toujours la vie mortelle des hommes nés sous mes signes; car le créateur et le père m'a attribué dans le zodiaque des signes de sagesse et d'intelligence, surtout quand le mouvement qui y ramène les astres se trouve en rapport avec l'énergie physique de chacun[1].»

Dans les chapitres suivants, nous allons démontrer que les extraordinaires monuments de la nécropole de Gizeh font partie d'un vaste plan tombé dans l'oubli depuis longtemps. Nous prouverons qu'ils avaient pour but d'initier certains élus (dont les plus récents n'étaient autres que les pharaons) à une sagesse cosmique et ésotérique reliant la terre au ciel, et d'offrir à des êtres d'exception la possibilité de transcender les limites de la mort:

> Le ciel couronné d'étoiles est superposé à l'universelle nature, ô mon fils Hôros, et il ne lui manque rien de ce qui compose l'ensemble du monde. Il faut donc que la nature entière soit ornée et complétée par ce qui est au-dessus d'elle, car cette ordonnance ne pouvait aller du bas vers le haut. La suprématie des plus grands mystères sur les plus petits est nécessaire[2]. Le dieu-étoile est ton protecteur [...], ton âme passe [...], ton corps est équipé de pouvoir [...]. Les portes de la terre cachée s'ouvrent devant toi [...]. Osiris, le conquérant des millions d'années, vient à ta rencontre[3] [...].

L'environnement cosmique

Il y a environ cinq mille ans, au tout début de leur civilisation historique, les anciens Égyptiens avaient manifestement hérité

d'une conception du monde intacte, complète et marquée en profondeur par le dualisme ainsi que la cosmologie. À leurs yeux, la fondation de la théocratie pharaonique, l'unification des « Deux Terres » de haute et de basse Égypte en un seul royaume, l'idée d'un passé et d'ancêtres spécifiques, les lois, les mesures destinées à l'établissement d'un calendrier, l'architecture des temples et des complexes pyramidaux, la terre d'Égypte et le Nil eux-mêmes étaient des éléments cosmologiques. Ils croyaient fermement que leur environnement cosmique (le ciel, la Voie lactée, le soleil, les étoiles, la lune, les planètes et leurs cycles) était relié, dans un dualisme parfait, à leur environnement terrestre (le pays, le fleuve, le roi vivant, ses ancêtres défunts, les cycles des saisons et des époques).

Selon nous, l'histoire de l'Égypte ancienne, telle qu'elle transparaît dans les papyrus, les tablettes et les inscriptions, s'exprime souvent à travers une sorte de « code cosmique ». Comme les pyramides, celui-ci se réfère, d'un point de vue rituel et symbolique, à des configurations célestes animées d'un mouvement constant. Il nous faut donc observer le ciel, à la manière des Égyptiens eux-mêmes, si nous souhaitons comprendre ce qu'ils tentaient de communiquer dans des écrits religieux qui nous semblent, à première vue, étranges et problématiques. Ces documents se composent notamment de mystérieux textes archaïques qui permettaient de guider le défunt dans son voyage vers l'Au-Delà : le Livre des Morts (que les Anciens appelaient « Per-Em-Hrou », ou « Livre de la Sortie vers le Jour »), le Livre des Deux Voies, le Livre des Portes, le Livre de ce qu'il y a dans le Douat et les Textes des Sarcophages. Les exemples les plus anciens et les plus énigmatiques de cette littérature sont les textes dits « des Pyramides ». Ils ont été copiés et compilés à partir de sources antiques dès la seconde moitié du III^{e} millénaire av. J.-C. Nous les connaissons grâce aux abondantes inscriptions hiéroglyphiques qui décorent les chambres de certaines pyramides érigées à Saqqara, une quinzaine de kilomètres au sud de la nécropole de Gizeh, sous les V^{e} et VI^{e} dynasties. Ces remarquables témoignages nous offrent une clé peu employée jusqu'à maintenant, alors qu'elle permettrait d'élucider les mystères de la Grande Pyramide et du sphinx.

Une essence astronomique

Avec d'autres, tous les documents précités ont été traduits en plusieurs langues modernes depuis une centaine d'années. Tous ont également été étudiés par des spécialistes conscients, dans leur majorité, qu'ils renferment un réseau de références, de symboles, d'allégories et d'allusions astronomiques d'une grande complexité[4]. Cependant, seuls quelques chercheurs ont pensé que ces caractéristiques astronomiques pouvaient constituer *l'essence même* des textes. Parmi ces érudits, feu Giorgio de Santillana et Hertha von Dechend, dont nous avons mentionné l'étude, *Hamlet's Mill*, dans le chapitre 4, ont décrit la façon dont, croyait-on, l'âme du roi défunt voyageait dans les cieux :

> [...] bien équipée [...] de son Texte des Pyramides ou de son Texte des Sarcophages, les indispensables agendas où étaient classées les adresses des êtres célestes qu'elle allait rencontrer. Le pharaon comptait sur son Texte comme le défunt le plus humble sur son exemplaire du Livre des Morts. Grâce à lui, il était prêt à changer d'apparence [...] en fonction des «stations» célestes auxquelles il devait s'arrêter, et à réciter les formules adéquates pour vaincre des êtres hostiles[5] [...].

Les deux auteurs jugent avec sévérité les nombreuses traductions avec lesquelles les savants contemporains travaillent. D'après eux, ces versions traitent les références astronomiques comme si elles étaient dénuées d'importance :

> Ainsi, les complexes instructions du Livre des Morts quant au périple céleste de l'âme sont rendues par un langage «mystique» et doivent être considérées comme un verbiage sacré. Les traducteurs modernes sont à ce point convaincus de leur interprétation, selon laquelle il faut chercher l'Inframonde à l'intérieur de la terre et non au ciel, que trois cent soixante-dix termes purement astronomiques ne les font même pas trébucher[6].

Le problème ainsi défini est vaste et multiforme. Comme nous allons le voir, il a fait aboutir l'analyse savante à une impasse, car il en a exclu trois paramètres essentiels : le principal concept religieux des anciens Égyptiens, la caractéristique première de leur terre et de leur ciel, et l'élément prépondérant de leurs croyances spirituelles et cosmologiques.

L'autre monde

Dans les écrits religieux les plus anciens qui nous soient parvenus de la civilisation égyptienne, une terminologie fortement symbolique décrit le «monde des morts» et ses caractéristiques. Cet univers cosmique y est appelé «Douat[7]», terme que les égyptologues modernes traduisent mécaniquement par «le monde inférieur» ou parfois «l'Inframonde[8]». Or, dans les Textes des Pyramides, ce nom désigne clairement une région du ciel étoilé. Dans un passé récent, une telle définition était évidente pour bon nombre d'égyptologues distingués, dont Selim Hassan, E. A. Wallis Budge et Kurt Sethe[9]. Mais faute de connaissances en astronomie, ces pionniers eux-mêmes n'ont pas saisi toutes les implications du concept.

Analysant les caractères hiéroglyphiques qui ont permis d'écrire le mot «Douat» dans toute l'histoire d'Égypte, Selim Hassan déclarait: «Si nous étudions les données transmises par le sens de ce mot sous l'Ancien Empire [l'Âge des pyramides], nous constaterons que le Douat originel, le futur monde inférieur, se trouvait au ciel[10].» Il rappelait ensuite un commentaire de Kurt Sethe, pour qui «le Douat pouvait être la lueur rouge qui précède l'aube (la "fausse aube"), ou la vaste région, située dans la partie orientale du ciel, où cette lueur apparaît[11] [...]».

Hassan donnait ensuite sa version de la formule 151 des Textes des Pyramides:

> Orion est enveloppé par le Douat quand celui qui vit dans l'horizon (c'est-à-dire Rê [le dieu-soleil]) se purifie; Sothis [Sirius] est enveloppée par le Douat [...] dans les bras de [leur] père Atoum.

Il expliquait enfin:

> Ces propos démontrent clairement que, lorsque le soleil se lève et se purifie à l'horizon, les étoiles d'Orion et Sothis [Sirius], avec lesquelles le roi s'identifie, sont enveloppées par le Douat. Il s'agit là d'une authentique observation de la nature. On a vraiment l'impression que les étoiles sont avalées chaque matin par le rougeoiement croissant de l'aube. Peut-être le déterminatif du mot «Douat», une étoile entourée d'un cercle, illustre-t-il cette idée d'enveloppement stellaire. Lorsqu'il part rejoindre les étoiles, le défunt monarque doit d'abord passer près du Douat (ou par le Douat), ce qui lui permet de

prendre la bonne direction. C'est pourquoi la formule 610 [des Textes des Pyramides] précise: «Le Douat guide tes pas vers la Demeure d'Orion [...]. Le Douat guide ta main vers la Demeure d'Orion[12].»

Des étoiles qui se lèvent avec le soleil

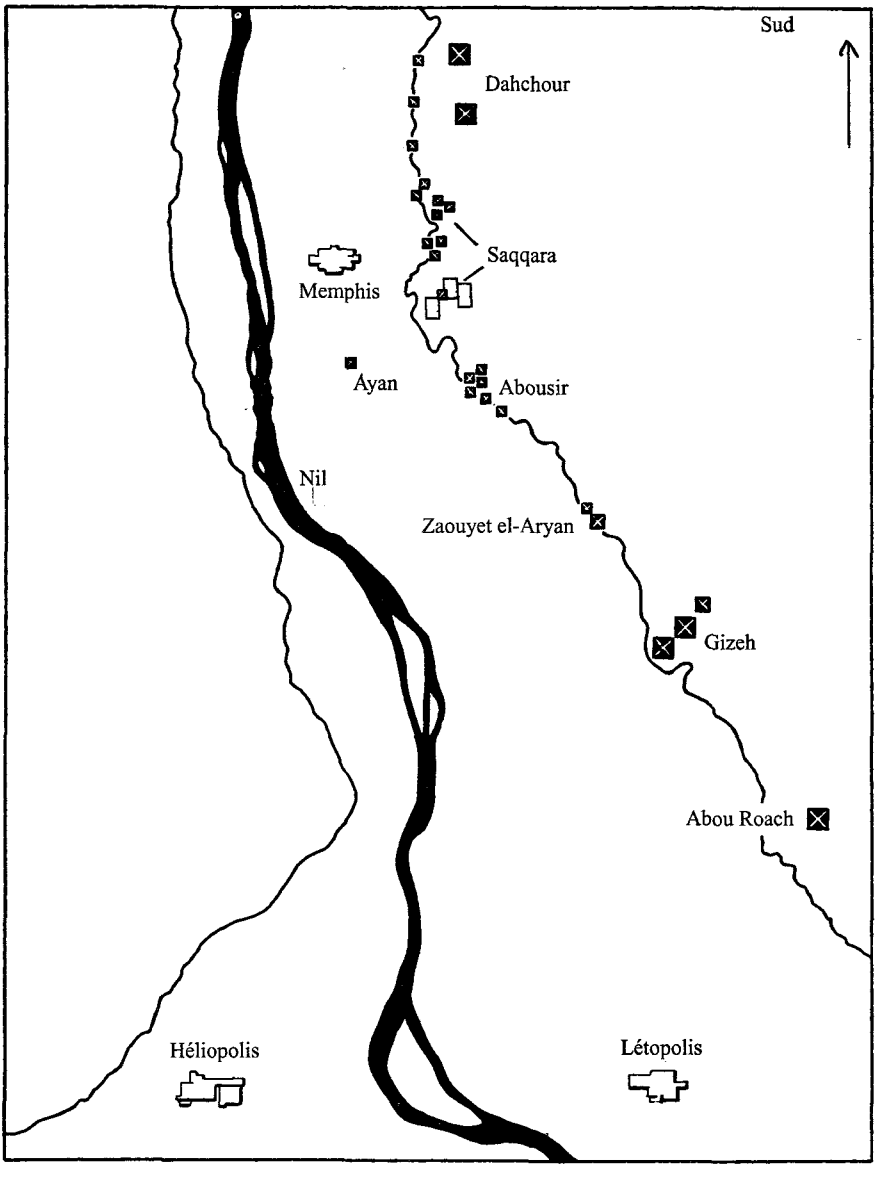
Hassan voit juste lorsqu'il affirme que le Douat appartient au monde céleste, dans la mesure où il précise que cette région s'étend à l'est, qu'on l'observe à la préaube (qu'il appelle à tort «fausse aube») et qu'elle englobe la constellation d'Orion (Osiris), l'étoile Sirius (Isis), le soleil (Rê) et d'autres éléments du cosmos représentant Atoum (le «père» des dieux). Mais son ignorance des mouvements célestes de base, et le fait qu'il ne situe pas les citations des Textes des Pyramides dans leur vrai contexte historique et géographique, l'entraînent vers une grave erreur d'interprétation, ensuite reprise par de nombreux archéologues peu férus d'astronomie. Ce contresens se décline en trois points:

1. les Textes des Pyramides ont été compilés entre 2800 et 2300 av. J.-C. [13];

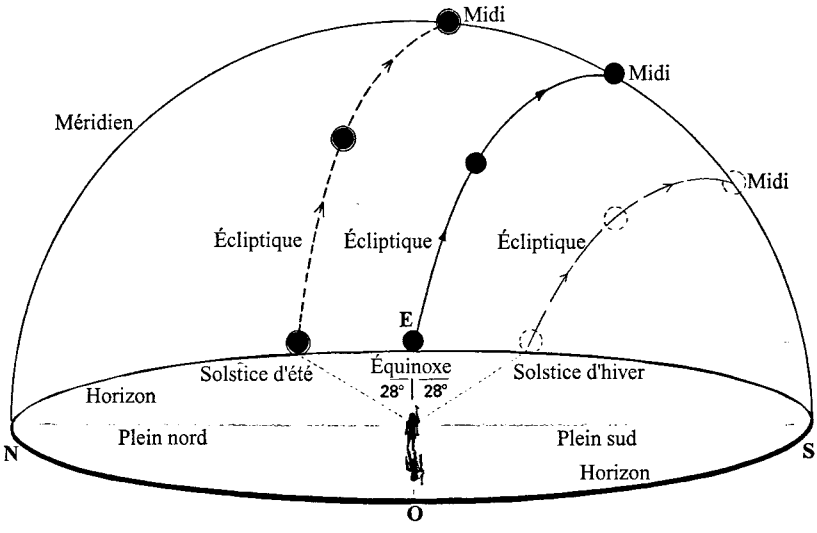
2. on observait le ciel depuis la «nécropole memphite» (de «Mennéfer», devenue ensuite «Memphis», la première capitale historique reconnue de l'Égypte ancienne), au sud du Caire, qui abritait, outre celles de Gizeh, d'autres de l'Ancien Empire: Abou Roach, Abousir, Saqqara, Dahchour et Meïdoum[14];

3. il se trompe en prétendant que les astres dont il est question (Orion et Sirius) sont avalés «chaque matin par le rougeoiement croissant de l'aube».

En réalité, cet «avalement» ne se produit qu'une fois par an, à un moment qui varie légèrement selon les époques en fonction du mouvement précessionnel de la terre. À l'Âge des pyramides, le phénomène décrit dans les textes et mentionné par Hassan (l'apparition d'Orion et de Sirius juste avant le soleil, connue sous le terme technique de «lever héliaque») ne pouvait s'observer que lors du *solstice d'été*[15]. Autrement dit, les anciens Égyptiens ne jugeaient le Douat actif qu'à cette période et non, comme le suggère Hassan, tout au long de l'année.



34. La «nécropole memphite»: répartition des pyramides entre Abou Roach et Dahchour.



35. Le lever du soleil lors des solstices et des équinoxes, vu de la nécropole memphite. Vers 2500 av. J.-C., à l'Âge des pyramides, le Douat n'était visible et jugé actif qu'à l'époque du solstice d'été, lors du lever héliaque (juste avant le soleil) de Sirius et des étoiles d'Orion.

Forts de cette précision, nous allons maintenant proposer une nouvelle interprétation du Douat cosmique, en le situant dans le contexte astronomique approprié.

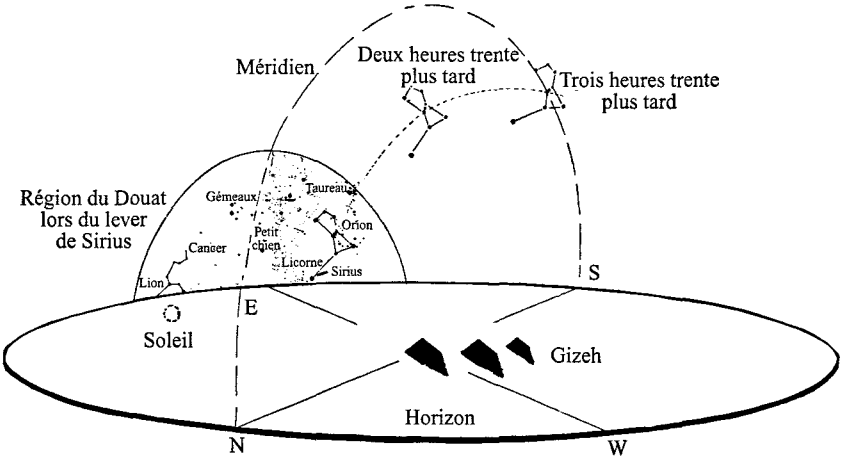
Le fleuve cosmique

Une des caractéristiques majeures du Douat, tel qu'il est décrit dans les textes des anciens Égyptiens, est sa relation à un grand cours d'eau cosmique dont le nom se traduit par «lac» ou «Méandres navigables». Selon plusieurs études dont le sérieux ne saurait être mis en doute, cette expression désigne l'écharpe lumineuse qui serpente dans le ciel et que nous appelons «Voie lactée[16]». Bien évidemment, les prêtres-astronomes qui ont rassemblé les Textes des Pyramides ont trouvé à ce «fleuve» céleste un équivalent terrestre : le Nil, dont la crue annuelle, le «Grand Flot», coïncidait avec l'arrivée du solstice d'été[17] :

On ouvre le lac [...]; le lac [...] est inondé; le Champ des Souchets est rempli d'eau. [Le roi] y navigue vers le côté oriental du ciel, vers l'endroit où les dieux l'engendrèrent [...]. La sœur [d'Orion] c'est Sothis [Sirius][18].

[Le roi] est venu à ses lacs qui sont au bord du Flot de la grande inondation, vers l'endroit de la paix [...] dans l'horizon[19].

[Ô passeurs] de cette barque de Ré [...]! Portez [le roi], élevez-le [...]! [Le roi] est parmi ces dieux impérissables (étoiles)[20] [...].



36. La région céleste du Douat lors du lever héliaque d'Orion et de Sirius, à l'aube du solstice d"été. Le Douat n'était jugé «actif» qu'à cette époque de l'année. À noter: la Voie lactée se présente comme un «fleuve céleste» coulant à la verticale et à l'est. On remarque également la trajectoire des étoiles d'Orion entre leur lever et leur culmination au méridien.

E. A. Wallis Budge remarquait à juste titre: «Les Égyptiens [...] des tout premiers temps [...] se représentaient un ciel matériel [le Douat] [...] sur les rives du Nil céleste, où ils édifiaient des villes[21].» Dans le même esprit, Raymond Faulkner, qui a traduit en anglais les Textes des Pyramides et de nombreux autres écrits religieux de l'Égypte ancienne, ne pouvait s'empêcher d'établir une corrélation entre le «fleuve céleste», les «Méandres navigables» et la Voie lactée[22].

Le royaume céleste d'Osiris

La constellation d'Orion et l'étoile Sirius sont positionnées sur la rive droite de la Voie lactée. À l'Âge des pyramides, lors du solstice d'été, cette dernière se présentait comme un « fleuve cosmique » traversant à la verticale l'orient de la préaube.

Les anciens Égyptiens ne pouvaient concevoir le Douat comme une région vague, sans caractère, teintée de rose et localisée quelque part dans le ciel de l'est. Selon eux, cette contrée devait forcément se situer en un endroit précis : dans la « Demeure » d'« Orion et [de] Sirius », au bord du « Nil céleste » :

> [Orion] reste auprès de toi, au corps du ciel, comme étoile Belle [Sirius], sur les méandres du lac[23] [...].
>
> Tu vas vers le lac [...]. On te construit un escalier vers [le Douat] au lieu où est Orion[24].
>
> [À l'adresse du roi] ! Tu es la grande étoile qui porte Orion, qui parcourt le ciel, avec Orion et [Douat], avec Osir[25].

Ce paysage stellaire présent à l'esprit, nous commençons à entrevoir une image assez nette du Douat. Le « Royaume d'Osiris » correspond à une configuration d'étoiles très particulière, située dans une région céleste donnée, et traversée par un « Nil cosmique ».

Mais quand ce royaume a-t-il été « fondé » ?

Le « Premier Temps »

Comme indiqué dans la première partie, les textes les plus profonds et les plus beaux de la religion égyptienne font allusion à un « temps des dieux » nommé « Zep Tepi » (littéralement le « Premier Temps »). Les anciens Égyptiens étaient habités d'une certitude inébranlable, selon laquelle cette époque avait réellement existé. En d'autres termes, ils pensaient que le Zep Tepi correspondait à un événement historique précis. Dans leur logique dualiste, ils croyaient aussi que cette période se trouvait projetée, « consignée », dans le grand livre des cieux étoilés. À leurs yeux, les cycles des orbes et des constellations rejouaient sans cesse cette histoire dans le cosmos.

Il avaient donc conçu une sorte de «passion» (au sens littéraire du terme) cosmique, qu'ils exprimaient dans la langue de l'astronomie allégorique, et dont ils identifiaient chaque personnage à un corps céleste spécifique. Rê était représenté par le soleil, Osiris par la constellation d'Orion, Isis par l'étoile Sirius, Thot par la lune, et ainsi de suite... Mais la pièce ne se confinait pas au monde céleste. Au contraire, comme on peut s'y attendre dans une culture marquée par le dualisme, elle se donnait également sur terre, dans le décor des pyramides astronomiques de Gizeh, où les événements du «Premier Temps» étaient commémorés depuis des millénaires au moyen de liturgies et de rituels secrets[26].

On sait peu de choses de ces pratiques et des mythes qu'elles illustraient. C'est ce qu'expliquait l'égyptologue R. T. Rundle Clark:

> La création des mythes se fondait sur certains principes étranges, à ce jour partiellement compris. Les éléments les plus importants de la mythologie étaient sans doute les suivants:
> a. les dieux avaient déterminé les principes essentiels de la vie, de la nature et de la société en des temps reculés, bien avant l'établissement de la royauté. Cette époque, le Zep Tepi ou «Premier Temps» avait débuté avec les premiers mouvements du Grand Dieu dans les Eaux primordiales, pour s'achever avec l'accession d'Horus au trône et la rédemption d'Osiris. Tous les vrais mythes relatent des manifestations ou des événements survenus à cette époque;
> b. pour justifier l'existence ou le pouvoir d'un élément donné, il convenait de se référer au «Premier Temps». Cette obligation s'appliquait aux phénomènes naturels, aux rites, aux attributs royaux, au plan des temples, aux formules magiques ou médicales, à l'écriture hiéroglyphique, au calendrier, à toutes les composantes de la civilisation[27] [...].

Au dire de Rundle Clark, l'art égyptien «était presque entièrement symbolique», «la décoration et les aménagements architecturaux formaient une espèce de paysage mythique», travaillé jusque dans ses moindres détails, où tout avait un sens:

> Ainsi, le sanctuaire [la tombe ou le complexe pyramidal] du dieu [du pharaon] représentait l'«Horizon», la terre de lumière glorieuse qui s'étendait sous l'horizon de l'aube, où résidaient les dieux. Le temple était à l'image de l'univers, tel qu'il se manifestait alors.

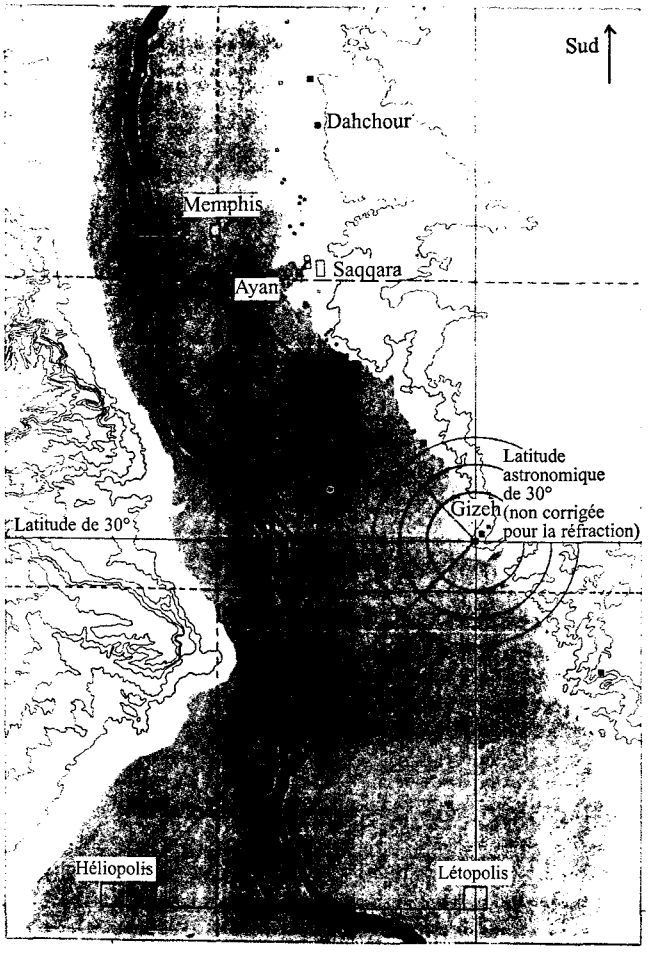
Parallèlement, le sol sur lequel il s'élevait symbolisait la Butte primitive qui avait émergé des eaux de l'Océan primordial lors de la Création [...]. À la fin du culte quotidien, les prêtres élevaient une statuette de Maât, la déesse de la loi et de l'ordre, devant l'image du dieu. Ce geste illustrait la restauration de l'harmonie, tout en constituant la répétition d'un événement qui avait eu lieu au commencement du monde [...], d'une manifestation mythique survenue au temps des dieux[28] [...].

L'Âge d'or et l'apparition du mal

Dans les chapitres suivants, nous reviendrons plus en détail sur ce «Premier Temps» des dieux. Pour le moment, contentons-nous de nous souvenir que le Zep Tepi était considéré comme un Âge d'or, une ère magnifique et mystérieuse faisant suite à la Création. En outre, au moins dans l'esprit des anciens Égyptiens, cette époque bénie n'était pas associée à un lieu introuvable, comme le «jardin d'Éden» de la Bible, mais à un décor matériel, historique, familier et on ne peut plus réel. La croyance voulait que la vaste région triangulaire située au sud du delta du Nil et comprenant Héliopolis, Memphis et Gizeh ait été le théâtre des événements du «Premier Temps», un authentique «jardin d'Éden», doté de vraies caractéristiques géographiques et de vrais sites. S'il faut en croire les textes, les dieux du «Premier Temps» avaient fondé leur royaume terrestre dans cette contrée sacrée[29].

Sur le plan culturel, comment se présentait ce royaume? C'est Rundle Clark qui en résume le mieux les traits principaux:

> [...] tout ce qui était bon ou efficace reposait sur les principes élaborés lors du «Premier Temps». Celui-ci était donc un Âge d'or, un absolu de perfection, survenu «avant l'apparition de la colère, des clameurs, des dissensions et du tumulte». La mort, la maladie et les catastrophes étaient inconnues en cette époque bénie, que désignaient les expressions «temps de Rê», «temps d'Osiris» ou «temps d'Horus[30]» [...].



37. Aux yeux des anciens Égyptiens, la région triangulaire située juste au sud du delta du Nil et comprenant Héliopolis, Memphis et Gizeh était le lieu géographique où s'étaient produits les événements du «Premier Temps». Cette sorte de «jardin d'Éden» géodésique s'étendait sous la latitude astronomique de 30°.

Pour les anciens Égyptiens, Osiris et Horus, associés à Rê (sous sa forme composite de Rê-Atoum, le «père» des dieux) étaient l'expression parfaite et l'exemple suprême de cette «époque bénie» du «Premier Temps[31]».

Ils accordaient une place toute particulière à Osiris, car il avait été le premier à s'asseoir sur le trône de ce royaume divin, sur lequel il avait régné conjointement avec son épouse Isis[32]. Néanmoins, l'ère de prospérité qu'avait connue le couple royal (les hommes avaient appris l'agriculture et l'élevage, ils disposaient désormais de lois et de doctrines religieuses) s'était brusquement effondrée lorsque Osiris avait été assassiné par son frère Seth. Restée sans enfant, Isis avait ramené son mari à la vie, assez longtemps pour qu'il dépose sa semence en elle. Suite à cette union, elle avait donné le jour à Horus, dont le destin avait voulu qu'il reprenne le «royaume d'Osiris» à son méchant oncle.

Les textes de Shabaka

De toute évidence, les éléments essentiels de cette intrigue rappellent celle de *Hamlet*, dont la version shakespearienne n'est qu'une adaptation tardive[33]. Sous une forme hollywoodienne beaucoup plus récente, on reconnaît aussi le thème du *Roi lion*: le frère tue le frère, le fils de la victime se venge de son oncle et le royaume retrouve son vrai maître.

L'original de cette histoire (la «Théologie memphite») nous a été transmis par les inscriptions de la «pierre de Shabaka». Aujourd'hui conservée au British Museum[34], cette œuvre nous apprend que, après une dispute entre Horus et Seth (au cours de laquelle le premier avait perdu un œil et le second un testicule), Geb, dieu de la Terre et père d'Osiris et d'Isis, avait convoqué le grand conseil des neuf dieux (l'«Ennéade» d'Héliopolis) pour départager l'oncle et le neveu:

> Geb, le maître des dieux, ordonna aux Neuf Dieux de se réunir avec lui. Il trancha entre Horus et Seth; il mit fin à leur querelle. Il fit de Seth le roi de la haute Égypte, jusqu'à son lieu de naissance, qui s'appelle Sou. Et Geb fit d'Horus le roi de la basse Égypte, jusqu'au lieu

où son père [Osiris] avait été noyé[35], qui s'appelle «Division des Deux Terres». Ainsi Horus régna sur une région et Seth régna sur une région. Ils firent la paix entre les Deux Terres à Ayan. Ainsi eut lieu la division des Deux Terres[36] [...].

Notons au passage qu'Ayan n'avait rien d'un lieu mythique, mais qu'il s'agissait d'un site précis de l'ancienne Égypte, au nord de Memphis, la capitale des premières dynasties[37]. Comme nous le précisent les textes de Shabaka, le jugement rendu à cet endroit avait ensuite subi quelques modifications:

Alors, Geb trouva injuste que la part d'Horus soit comme la part de Seth. Aussi Geb remit-il à Horus son héritage [celui de Seth], car il [Horus] était le fils de son premier-né [Osiris] [...].
Alors Horus régna sur les deux terres. Il est l'unificateur des Deux Terres, loué par le grand nom «Ta-tenen», «Au Sud de son Mur», «Seigneur de l'Éternité» [...]. Il est Horus, qui s'est dressé en qualité de roi de haute et de basse Égypte, qui a uni les Deux Terres dans le [nome] du Mur [Memphis], le lieu où les Deux Terres ont été unies[38] [...].

Une piste semée d'indices

Cette histoire étonnante nous apparaît comme une piste semée d'indices. De tels éléments nous permettent de voir comment les Égyptiens eux-mêmes concevaient la transmission historico-mythique des clés du «royaume d'Osiris» à Horus par la Grande Ennéade et Geb.

Par exemple, il est clair qu'à leurs yeux, cet événement majeur avait eu lieu à Ayan, juste au nord de Memphis, à une quinzaine de kilomètres de la capitale moderne[39].

Pour ce qui est du défunt Osiris, les Textes de Shabaka nous racontent son transport, puis son inhumation «dans la Terre de Sokar»:

Ceci est la terre [...], la sépulture d'Osiris dans la Maison de Sokar [...]. Horus parle à Isis et à [sa sœur] Nephthys: «Pressez-vous, saisissez-le [...].» Isis et Nephthys parlent à Osiris: «Nous venons, nous te prenons [...].» Avec précaution, elles le portèrent à terre. Il franchit

> les portails cachés dans la gloire des Seigneurs de l'Éternité. Ainsi, Osiris entra dans la Terre, dans la Forteresse royale, au nord de la terre où il était venu. Et son fils Horus, en qualité de roi de haute Égypte, se dressa en qualité de roi de basse Égypte dans les bras de son père Osiris[40] [...].

Où se trouvait la « Terre de Sokar » ? Qu'y avait-il là-bas ? À qui appartenait-elle ?

Il s'agissait en fait d'une expression employée par les anciens Égyptiens pour désigner la vaste « nécropole memphite » où se dressent les pyramides de Gizeh. Au dire d'E. A. Wallis Budge, « les terres de Sokar, situées dans les déserts des environs de Memphis, étaient censées couvrir une vaste superficie[41] ». Pour sa part, I. E. S. Edwards précise que le nom « Sokar » était celui du « dieu de la nécropole memphite » (une divinité des morts prédynastique), et qu'« à l'Âge des pyramides, Osiris était identifié à Sokar[42] ». R. T. Rundle Clark complique le tableau en parlant de « Ro-setaou, la Gizeh moderne, le cimetière de Memphis et la demeure d'une forme d'Osiris appelée "Sokar[43]" ».

Apparemment, nous voilà confrontés à un enchaînement d'idées où se mêlent Osiris, Sokar, la « Terre de Sokar » (qui correspond à la nécropole memphite), et où surgit de surcroît « Ro-setaou », l'ancien nom du plateau de Gizeh. Sous forme de hiéroglyphes, ce lieu est mentionné sur la stèle de granite dont nous avons parlé dans la première partie. Toujours dressée entre les pattes du Grand Sphinx[44], elle décrit Gizeh, en termes plus généraux, comme « le Lieu splendide du "Premier Temps" », et affirme que le sphinx se dresse à côté de « la Maison de Sokar[45] ».

Outre Osiris, Sokar, la Terre de Sokar et Ro-setaou/Gizeh, les indices semés sur notre piste incluent maintenant la « Maison de Sokar » et nous ramènent au Zep Tepi, au « Premier Temps ».

Ces paramètres en tête, plongeons-nous à nouveau dans la Théologie memphite décrite par les Textes de Shabaka.

Nous y voyons Horus diriger en maître le « Royaume d'Osiris » (un royaume terrestre fondé, comme il se doit, à l'époque du « Premier Temps »), et le corps d'Osiris mis en sécurité dans la « Maison de Sokar[46] ». D'après les mêmes écrits, ces conditions idéales permettaient à la forme spiritualisée d'Osiris de s'élever dans le ciel et de

gagner un endroit précis que nous avons déjà identifié: «le lieu où est Orion[47]». On pensait donc que le grand dieu avait fait du Douat, l'«Autre Monde» cosmique situé sur la rive droite de la Voie lactée, une sorte de «Royaume d'Osiris» céleste réservé aux Morts[48].

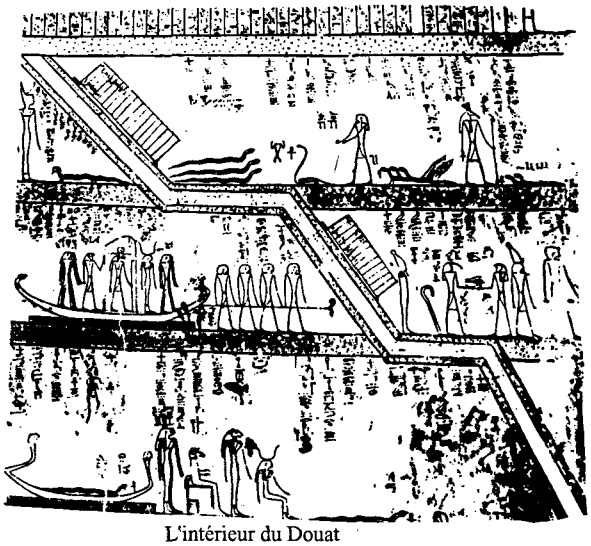
Le dieu-sphinx

Selim Hassan, qui se réfère au Douat comme au «Royaume d'Osiris», démontre qu'«Osiris est désigné comme le "Seigneur du Douat" et [que] le roi-Osiris [le pharaon défunt] est surnommé "compagnon d'Orion[49]"». Il nous offre alors une information qui vient s'ajouter à nos premiers indices. Se fondant sur une analyse approfondie du texte, il explique que le Douat est en quelque sorte relié à Ro-setaou[50].

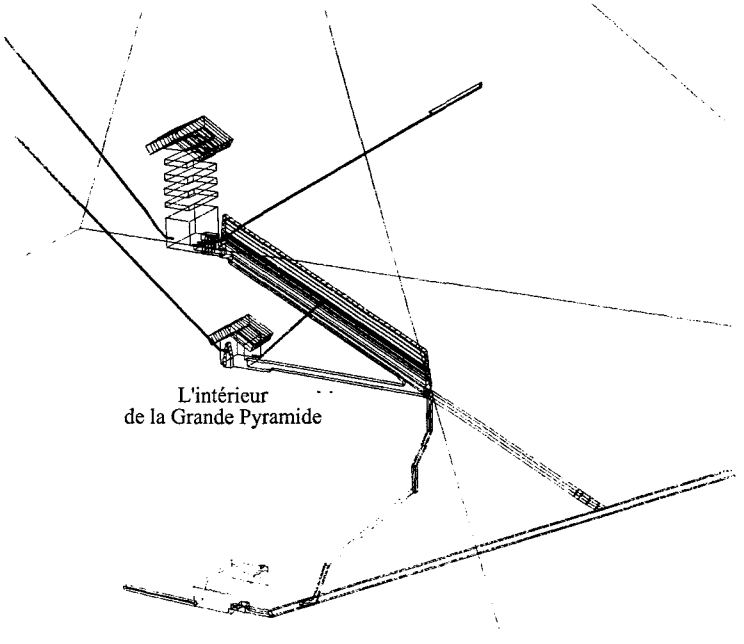
Comme d'autres spécialistes, il admet que «le nom "Ro-setaou" s'applique à la nécropole de Gizeh[51]». Mais il définit parfois ce terme comme «le Royaume d'Osiris dans la tombe[52]» et «le monde inférieur de Memphis», c'est-à-dire le Douat memphite[53]. Dans ce même esprit, il étudie les douze «divisions» (ou «heures») du Livre de ce qu'il y a dans le Douat, où il relève plusieurs mentions de la «Terre de Sokar». En fait, pour être plus précis, il attire notre attention sur un point extrêmement mystérieux: la Terre de Sokar s'étend dans la Cinquième Division du Douat[54]. Or, «le centre de la Cinquième Division s'appelle "Ro-setaou[55]"».

En conséquence, les égyptologues ne nient pas l'existence d'un Ro-setaou au sol, sur le plateau de Gizeh, et d'un Ro-setaou au ciel, dans la Cinquième Division du Douat. Comme le lecteur s'en souviendra, les anciens Égyptiens n'associaient pas le Douat à un «monde inférieur», mais à une région céleste précise et localisée dans la constellation d'Orion.

De plus, nous l'avons signalé dans la première partie, les passages, chambres et couloirs de la Terre de Sokar (fort nombreux dans la Cinquième Division du Douat représentée dans les tombeaux) ressemblent étrangement à ceux de la Grande Pyramide de Gizeh. Cette similitude est à ce point intense qu'il est permis de se demander si, entre autres fonctions, l'édifice n'avait pas celle de modèle, de «simulation» de l'Au-Delà, et s'il ne permettait pas aux initiés de



L'intérieur du Douat



L'intérieur
de la Grande Pyramide

38. Les passages, chambres et couloirs de la «Terre de Sokar», dans la Cinquième Division du Douat. Tels qu'ils sont représentés sur les murs des tombes, ils ressemblent fortement à ceux de la Grande Pyramide. Entre autres fonctions, l'édifice n'aurait-il pas eu celle de «modèle», ou de simulation, d'un Au-Delà où les initiés affrontaient certaines épreuves?

subir des épreuves destinées à les préparer, intellectuellement et spirituellement, aux expériences et aux jugements terrifiants que leur âme allait affronter après la mort.

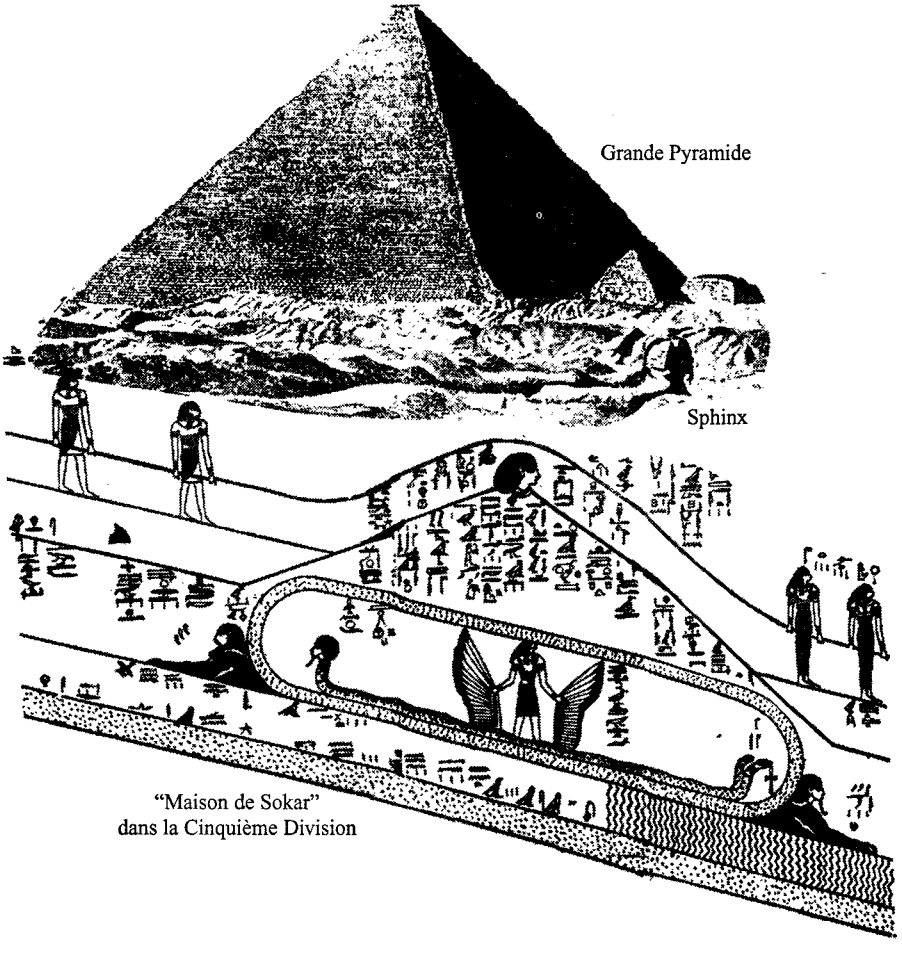
Auquel cas la Grande Pyramide serait une sorte de laboratoire où les anciens Égyptiens testaient leur «science de l'immortalité». Exprimé dans toutes les formules et illustrations des grands textes liés aux rituels funéraires et à la renaissance, ce savoir avait pour but de faciliter le périple de l'âme à travers les terribles obstacles qui ponctuaient le Douat.

Une fois de plus, Selim Hassan vient nourrir notre réflexion en précisant que la Cinquième Division du Douat se caractérisait par la présence d'un gigantesque «double lion», le dieu-sphinx nommé «Aker», chargé de veiller sur le «Royaume de Sokar[56]». Il remarque également que «dans cette scène, une grande pyramide est dessinée au-dessus d'Aker[57]». Toujours selon lui, une fois ce symbolisme mis en «conjonction avec Aker sous forme de sphinx, et avec le nom de "Ro-setaou"», on comprend que «la Cinquième Division était à l'origine une version [complète] du Douat» et qu'elle avait «sa contrepartie géographique dans la nécropole de Gizeh[58]».

Pour étayer sa théorie, Hassan nous renvoie au Livre des Deux Voies. Dans cet autre texte funéraire, il est fait mention du «Mont d'Aker, qui est la Demeure d'Osiris», et d'«Osiris, qui est dans le Mont d'Aker[59]». Dans son esprit, cette expression pourrait désigner le plateau de Gizeh, «qui abrite le Ro-setaou terrestre[60]». Du reste, nous retrouvons exactement la même idée dans *The Egyptian Heritage*, l'ouvrage publié par Mark Lehner en 1974[61]. Après y avoir étudié Ro-setaou, l'égyptologue déclarait en effet: «Il est tentant de voir dans le double lion Aker une représentation du sphinx de Gizeh[62].»

Les chemins de Ro-setaou

Le Livre des Deux Voies regroupe les textes copiés sur le fond et les parois des sarcophages du Moyen Empire. Cette pratique a duré deux cent cinquante ans, de 2050 à 1800 av. J.-C. D'après l'ar-



39. Dans la Cinquième Division du Douat, on remarque une grande pyramide et un dieu-sphinx représenté par un gigantesque «double lion». Les éléments de cette imagerie symbolique sont à comparer avec les profils de la Grande Pyramide et du sphinx, vus du sud-est.

chéoastronome Jane B. Sellers, elle était destinée à «aider l'âme du défunt à parcourir les routes menant à Ro-setaou, le Portail de la nécropole qui donne accès aux "Passages de l'Inframonde[63]" [...]».

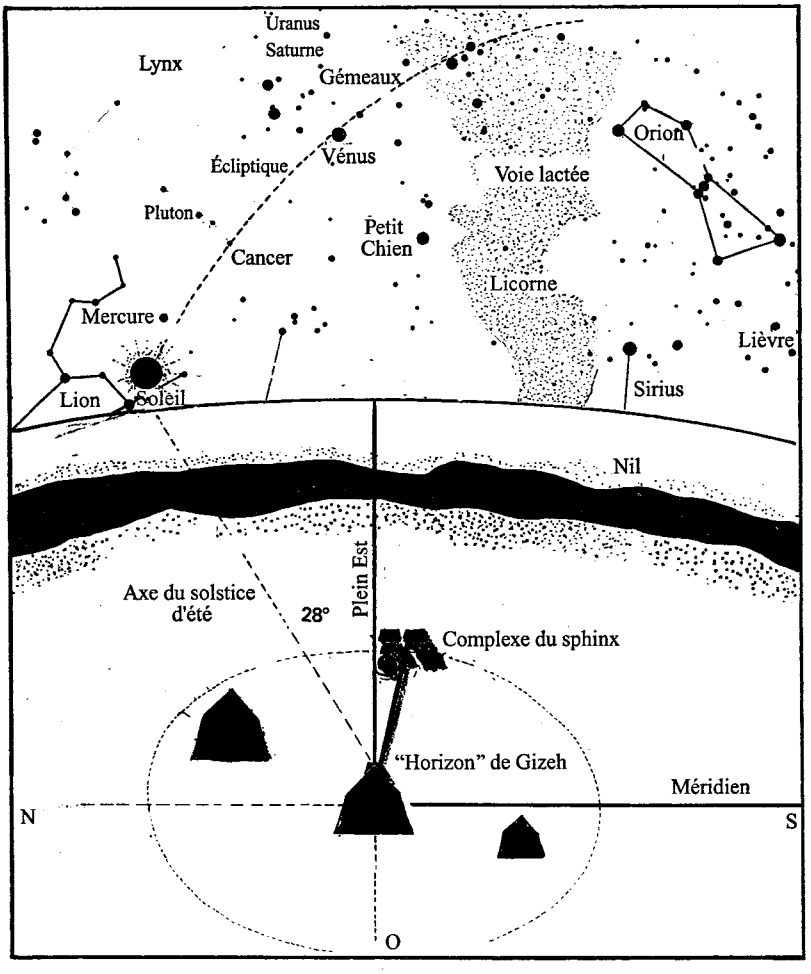
Dans le même ordre d'idées, les Textes des Sarcophages (2134-1783 av. J.-C.) nous éclairent un peu plus sur ce point lorsqu'ils affirment:

> Guide des chemins de Ro-setaou, (chemins) d'eau et de terre. Ce sont les chemins d'Osiris; ils sont (aux confins du) ciel[64] [...].
> Je suis Osiris; je suis venu à Ro-setaou pour connaître le mystère de la Douat[65] [...].
> [...] je ne serai pas arrêté aux portes, je monterai au ciel avec Orion [...]. Je suis quelqu'un à qui ont été remises ses lymphes devant Ro-setaou[66] [...].

Comme le souligne Jane Sellers, de nombreux écrits de l'Égypte pharaonique insistent sur le fait que «la topographie de Ro-setaou, pourtant situé au ciel, a trait à l'eau et à la terre[67]». L'auteur suggère également que les «chemins d'eau» pouvaient faire partie de la région céleste «aujourd'hui dénommée "Voie lactée[68]"». Cette idée paraît tout à fait plausible lorsqu'on sait que le «Royaume d'Osiris dans Orion», sur la rive droite de la Voie lactée, était la «localisation cosmique» du Douat. La logique dualiste des anciens Égyptiens exigeait donc que le Ro-setaou terrestre possède également des «chemins de terre».

On sait que le Ro-setaou au sol correspondait à la nécropole de Gizeh[69], où s'élèvent les trois pyramides et le sphinx. On connaît aussi la préoccupation des Anciens pour le dualisme ciel-terre. Dans ces conditions, il serait presque pervers de ne pas s'intéresser aux quatre «conduits stellaires» des chambres du Roi et de la Reine, ni à leur orientation vers les cieux.

Le lecteur n'aura pas oublié que vers 2500 av. J.-C., le conduit sud de la chambre du Roi à été aménagé dans l'axe d'Orion, plus exactement du Baudrier d'Orion lors de sa «culmination» ou de son «passage au méridien», 45° au-dessus de l'horizon. Ce moment d'observation, qui avait lieu juste avant l'aube du solstice d'été, était crucial, tout du moins pour les Égyptiens de l'Âge des pyramides. Or, les simulations informatiques nous indiquent qu'en ce temps-là, Orion ne se trouvait pas sur le méridien, mais au sud-est, bien à gauche du point céleste vers lequel est orienté le conduit sud de la chambre du Roi.



40. Le solstice d'été vers 2500 av. J.-C.: la région du Douat. À noter: à ce moment crucial, le Baudrier d'Orion *ne se trouve pas* au méridien, mais au sud-est, bien à gauche du point vers lequel est orienté le conduit sud de la chambre du Roi. Les astres semblent légèrement décalés. On a la désagréable impression qu'il faudrait faire pivoter le baudrier d'étoiles vers le sud, plus précisément vers le méridien, pour qu'il corresponde à l'axe du conduit qui le vise.

Sur le graphique, les astres semblent décalés, déplacés. On a la désagréable impression qu'il faudrait faire pivoter les étoiles du Baudrier d'Orion vers le sud, plus précisément vers le méridien, pour qu'elles s'étendent dans l'axe du conduit qui les vise.

Nous pensons que, pour les anciens Égyptiens, ce curieux « décalage » du ciel appelait à un voyage ésotérique, entrepris par les pharaons à terre en fonction de certains indices célestes.

Comme nous allons le voir dans les chapitres suivants, l'objet d'un tel périple devait être d'une importance considérable. Mais pour mieux faire comprendre les raisons de cette quête, il nous faut d'abord dévoiler l'identité du sphinx.

Chapitre 9

LE SPHINX ET SES HORIZONS

Le sphinx a sa genèse, en l'occurrence un lion [...].

Selim Hassan, *The Sphinx*, 1949

Le Lion ressemble à l'animal d'où il tire son nom. Un triangle d'étoiles parfait forme le contour des pattes de derrière [...]. [...] tel un gigantesque point d'interrogation à l'envers, le front de la constellation dessine la tête, la crinière et les pattes de devant. À la base de cette figure se trouve Regulus, le cœur du lion [...].

Nancy Hathaway, *Friendly Guide to the Universe*, 1994

Une lecture, même superficielle, des textes religieux des anciens Égyptiens nous permet de comprendre que ces derniers considéraient leur environnement terrestre comme un paysage sacré qui leur avait été légué par les dieux. Ce peuple était absolument convaincu qu'au lointain Âge d'or du «Premier Temps», Osiris avait fondé, dans la région de Memphis, une sorte de «royaume cosmique» dont son fils Horus avait hérité, et que ce patrimoine s'était transmis, au fil des siècles, aux générations successives des pharaons ou «rois-Horus».

Nous l'avons vu, le dualisme constituait l'essence même de ce «Royaume d'Osiris». Par un jeu de correspondances, celui-ci était relié à une région céleste appelée «Douat» et située dans la partie occidentale de la Voie lactée, non loin d'Orion et de Sirius. Nous avons également appris que le centre du Douat se nommait «Ro-

setaou», et que ce lieu existait aussi bien dans les cieux qu'à terre. Dans le premier cas, il était symbolisé par les trois étoiles du Baudrier d'Orion, et dans le second par les trois grandes pyramides de Gizeh. Enfin, nous avons remarqué que les Égyptiens de l'Âge des pyramides observaient tout particulièrement le Douat lorsqu'il s'étendait à l'horizon oriental, juste avant l'aube du solstice d'été.

Ici, le mot important est «horizon». En effet, c'est lui qui va nous fournir la clé du mystère dont s'entoure l'identité réelle du sphinx.

Des reflets célestes

Aidés de nos simulations informatiques et d'un peu d'imagination, transportons-nous en 2500 av. J.-C., à l'époque où les Textes des Pyramides ont été compilés, et posons-nous à Héliopolis, sur la plate-forme réservée aux prêtres-astronomes. C'est la période du solstice d'été, l'observation a lieu juste avant l'aube, et nous braquons notre regard vers l'horizon oriental. Nous tournons donc le dos aux pyramides de Gizeh, qui se dressent à l'ouest, de l'autre côté du Nil et à une quinzaine de kilomètres de nous.

Nous regardons l'est, en direction du Douat, pendant que notre ordinateur reconstitue les cieux de l'époque. Nos yeux se tournent vers la région connue sous le nom de «Ro-setaou», qui représente l'équivalent céleste des trois grandes pyramides, et nous découvrons les étoiles du Baudrier d'Orion scintillant dans la préaube.

Gardons cette image en tête, puis retournons-nous vers l'ouest et les pyramides. Au loin, nous distinguons leur masse, toujours plongée dans l'obscurité. Mais aux premiers rayons du soleil levant, voilà que leur cime se pare d'un éclat astral...

Nous saisissons alors la signification du terme «horizon» lorsqu'il s'applique à la nécropole de Gizeh: à l'occident, les trois gigantesques édifices constituent le reflet des trois «étoiles de Ro-setaou», que les observateurs de 2500 av. J.-C. voyaient se lever à l'horizon oriental d'Héliopolis, juste avant l'aube du solstice d'été. Peut-être est-ce précisément ce qu'indique la mystérieuse inscription de la stèle de granite érigée entre les pattes du sphinx. Nous l'avons précisé, elle définit Gizeh comme le «Lieu splendide du "Premier Temps"». Mais elle donne également au site le nom d'«Horizon d'Héliopolis à l'Occident[1]».

Les prêtres-astronomes

En 2500 av. J.-C., à l'époque où les Textes des Pyramides ont été compilés, Héliopolis était le cœur religieux de l'État pharaonique. Appelée «On» ou «Innou» par les Anciens, la «Cité du Soleil» a aujourd'hui totalement disparu sous Al-Matariya, une banlieue de la capitale égyptienne[2]. Elle avait été le premier centre cultuel consacré au dieu solaire Rê, sous son aspect d'Atoum, le «Père des Dieux». Initiés aux mystères des cieux, ses prêtres s'attachaient principalement à observer et à consigner les mouvements du soleil, de la lune, des planètes et des étoiles[3].

Quantité d'éléments nous portent à croire que ce clergé était dépositaire d'un héritage considérable, et que sa très ancienne expérience reposait sur des observations réalisées depuis des temps immémoriaux. Quoi qu'il en soit, les érudits grecs et romains (bien plus proches que nous des anciens Égyptiens sur un plan purement temporel) ne cessaient de s'extasier devant le savoir et la sagesse des prêtres héliopolitains et memphites, mais aussi devant leurs connaissances astronomiques.

Par exemple, dès le Ve siècle av. J.-C., Hérodote témoignait un grand respect à ces religieux. Il leur attribuait la découverte de l'année solaire et l'invention des douze signes du zodiaque, que ses compatriotes leur avaient empruntés par la suite. À ce propos, le «Père de l'Histoire» affirmait: «Ils me paraissaient en cela beaucoup plus habiles que les Grecs[4] [...].»

Au IVe siècle av. J.-C., Aristote, le précepteur d'Alexandre le Grand, reconnaissait également de grandes compétences astronomiques aux Égyptiens, «dont les observations remontent à de très nombreuses années, et auxquels nous sommes redevables de beaucoup de connaissances dignes de foi sur chaque astre[5]».

Platon, lui aussi, racontait que les prêtres locaux avaient observé les étoiles «pendant dix mille ans, ou un temps pour ainsi dire infini[6]». Enfin Diodore de Sicile, qui avait visité l'Égypte en 60 av. J.-C., déclarait sans ambage: «Or c'est bien chez les Égyptiens, plus que partout ailleurs, que les positions et les mouvements des astres ont été l'objet d'une attention particulière: ils gardent les observations faites au sujet de chacun d'entre eux dans des registres remontant à un nombre incroyable d'années[7] [...].»

Toutefois, le commentaire le plus édifiant sur la question nous est offert par Proclus. Né en Lycie, ce philosophe néoplatonicien avait fait ses études à Alexandrie au Ve siècle. Il confirmait que l'identification du phénomène de la précession n'était pas à mettre au compte des Grecs, mais à celui des Égyptiens. «Que ceux qui, croyant aux observations, font mouvoir les étoiles autour des pôles du zodiaque de un degré en cent ans vers l'Est [il évoque là le taux de la précession], comme Ptolémée, et Hipparque avant lui, sachent [...] que les Égyptiens avaient déjà enseigné à Platon le mouvement des fixes[8].»

Les historiens et égyptologues modernes, qui s'accordent à considérer les Égyptiens comme de médiocres astronomes[9], préfèrent évacuer ces témoignages, dans lesquels ils voient les exagérations de Grecs et de Romains mal informés. Ces mêmes spécialistes reconnaissent cependant qu'à l'aube de l'Âge des pyramides, le centre religieux d'Héliopolis était déjà fort ancien, et qu'il était voué depuis des temps immémoriaux au culte du dieu suprême Atoum, «Celui qui s'est créé[10]».

Mais qui Atoum était-il exactement?

L'image vivante d'Atoum

Le 3 juillet 1883, s'exprimant lors de la première réunion annuelle de la prestigieuse Egypt Exploration Society, l'éminent égyptologue suisse Édouard Naville déclarait à propos d'Atoum: «[...] il n'y a pas de doute, le Sphinx représente le dieu Tum[11] [...].»

Il rappelait ensuite l'argumentation qu'il avait jugée suffisante pour tirer cette conclusion:

> J'en citerai seulement une seule preuve, c'est le dieu Nefer-Tum. Ce dieu peut être représenté avec une tête de lion [...]. D'ordinaire, il a une forme humaine, et il porte sur la tête une fleur de lotus de laquelle sortent deux plumes droites. Quelquefois, les deux emblèmes [léonin et humain] sont réunis, et entre la tête de lion et la plume il y a l'oiseau d'Horus[12] [le faucon].

Comme nous allons le voir, le symbolisme d'Horus, qui a engendré certains malentendus, est fréquemment relié à ce mystère, et il commence à prendre sa place dans la structure générale qui se fait

jour. Mais avant d'aller plus loin, il nous faut rappeler que les anciens Égyptiens se représentaient Atoum, le dieu créateur primordial, comme un être essentiellement léonin ou présentant l'aspect d'un sphinx.

Dans les Textes des Pyramides, par exemple, il est souvent fait mention de «Routi». D'ordinaire, ce mot se traduit par «double lion[13]», car le hiéroglyphe qui le désigne se compose de deux lions, soit côte à côte, soit superposés[14]. Toutefois, il est généralement admis que le sens de ce terme peut se rendre avec plus de justesse par «celui qui a quelque chose du lion, une ressemblance avec lui», et que le signe du double lion sert à souligner sa nature dualiste et cosmique[15]. Dans l'esprit de l'égyptologue Le Page-Renouf, il s'agissait d'«un dieu unique au visage ou aux formes de lion[16]». D'après Selim Hassan, «Routi était un dieu prenant la forme d'un lion». Selon ce même auteur, le choix d'un hiéroglyphe figurant un double fauve était très probablement lié au fait que «les sphinx se rencontrent toujours par paires lorsqu'ils gardent l'entrée des temples» et que «Routi faisait également office de gardien[17]».

Hassan faisait également remarquer que, dans la formule 2032 des Textes des Pyramides, «il est dit du roi: "Il est conduit à Routi et présenté à Atoum" [...].» Par ailleurs, poursuivait-il, «le Livre des Morts [...] affirme (ch. 3, ligne 1): "Ô Atoum, qui apparais comme le maître du lac, qui brilles en tant que Routy[18]" [...].»

À vrai dire, les textes regorgent d'allusions au lien unissant Routi à Atoum. Ainsi, un passage fort représentatif de l'œuvre déclare: «Ô Tum [Atoum]! Parvenu près de la divinité à double tête de Lion [Routi], puissé-je être sanctifié[19]!» Ailleurs, on peut lire: «[...] faites monter le ka [du roi] au dieu; amenez-le à [Routi]; élevez-le à Atum [...]. Grande est la dignité [du roi], dans la demeure de [Routi][20].»

Le syncrétisme dont Routi fait l'objet laisse entendre qu'Atoum était doté d'une apparence «léonine» ou «évoquant un sphinx». Aussi ne s'étonnera-t-on pas d'apprendre que, dans l'art religieux des anciens Égyptiens, ce dieu est souvent représenté par un sphinx portant une coiffure caractéristique: une haute couronne ornée d'une plume et d'un lotus[21]. Cette imagerie a conduit maints égyptologues de tout premier plan à conclure que le Grand Sphinx de Gizeh, dont le visage, dit-on, est celui de Khâfrê, peut aussi être assimilé à une représentation d'Atoum[22]. De plus, comme nous l'avons expliqué dans la première

partie, on a longtemps désigné la statue comme Chesep-ânkh-Atoum (littéralement l'«image vivante d'Atoum[23]»). Toutes ces indications laissent peu de place au doute quant à son identité.

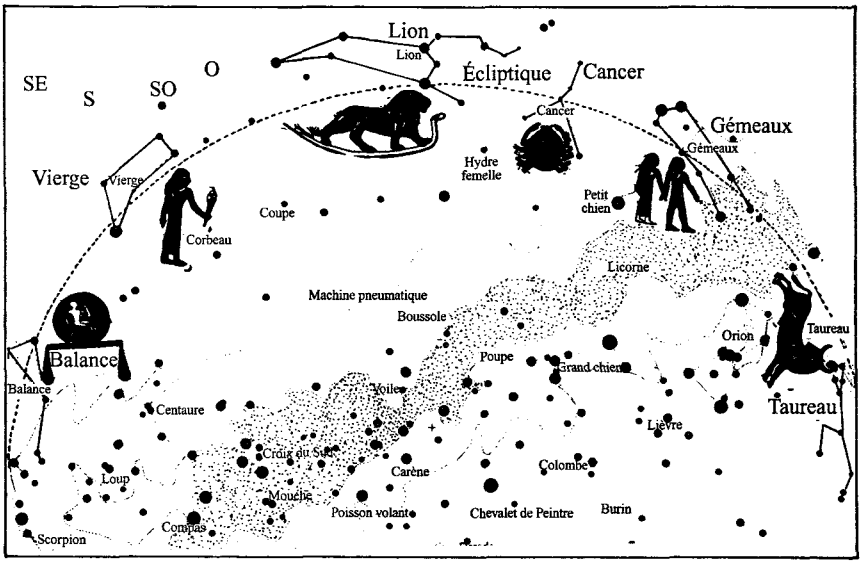
Atoum, Rê et Horakhti

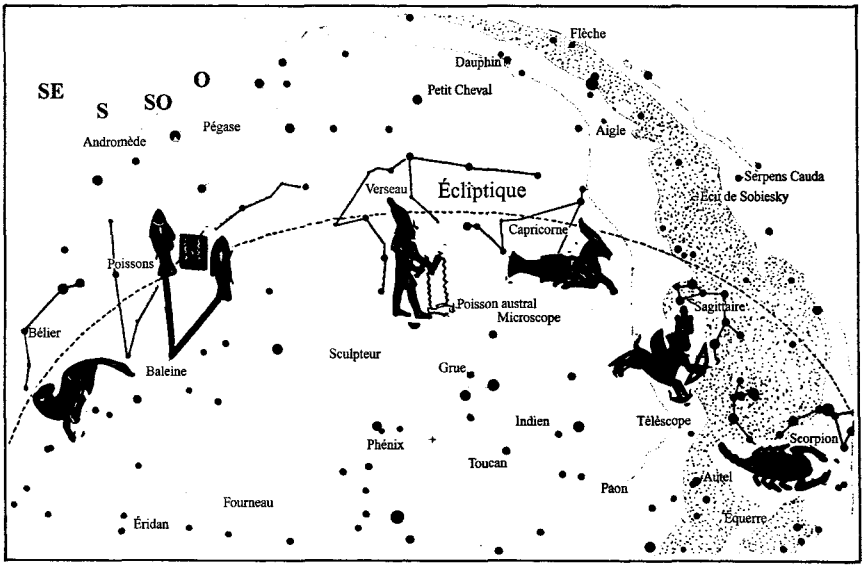
Bien qu'ils connaissent l'association d'Atoum au lion et au sphinx, les érudits modernes ont tendance à ne pas tenir compte de cette intense symbolique féline lorsqu'ils abordent la question des attributs cosmiques du dieu. La plupart du temps, ils se contentent d'exprimer de vagues généralités sur le fait qu'Atoum est «le dieu-soleil, le créateur de l'univers», et que son nom «véhicule l'idée de "totalité", dans le sens d'un état de perfection définitive et inaltérable. On l'appelle souvent "Seigneur d'Héliopolis", en hommage au principal centre de l'adoration du soleil. La présence sur le site de Rê, une autre divinité solaire, a provoqué la fusion des deux dieux en "Rê-Atoum[24]" [...].»

S'il faut en croire l'égyptologue Rosalie David, au début de l'Âge des pyramides, «le culte de Rê [ou Ra] avait pris le pas sur celui d'Atoum, un dieu plus ancien [...]. Pour la Théologie héliopolitaine, le créateur du monde était désormais Rê-Atoum, dont les prêtres cherchaient à démêler les différentes caractéristiques[25].»

Parmi celles-ci, ajoutait Rosalie David, l'une des plus importantes était la manifestation de Rê en tant que «Rê-Horakhti[26]». Puisque «Horakhti» signifie littéralement «Horus de l'Horizon[27]», nous devons voir en cet exemple récent du syncrétisme égyptien la preuve de la fusion du disque solaire et de la divinité. En outre, comme le savent les astronomes et les astrologues, le disque solaire se «fond» véritablement à (ou «entre dans la maison» de) certains groupes d'étoiles (les douze constellations du zodiaque) à intervalles réguliers de l'année. Il est donc raisonnable de se demander si «Horus de l'Horizon», c'est-à-dire Horakhti, n'était pas en réalité l'une de ces constellations.

L'égyptologue Hermann Kees s'intéressait aussi au rapport entre Héliopolis et Horakhti. À la lumière de ce qui va suivre, ses remarques sont tout à fait pertinentes: «Le culte spécifique

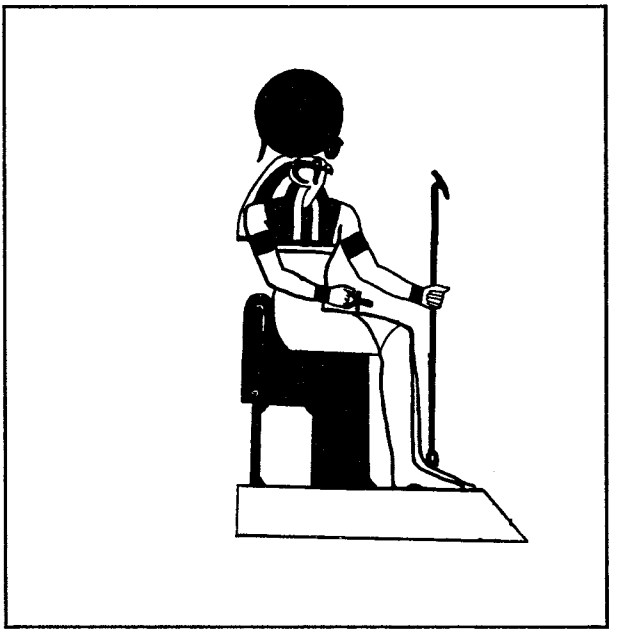




41. La trajectoire du soleil (écliptique) à travers les douze constellations zodiacales, telles qu'elles apparaissent sur le célèbre zodiaque de Dendérah, en haute Égypte. Chaque mois, au cours de l'année solaire, l'astre «se fond» à une constellation précise (on dit qu'il entre «dans sa maison»).

d'Héliopolis portait sur les étoiles. De ce culte stellaire est né celui de Rê sous forme d'"Horus de l'Horizon[28]" [...].»

Dans l'ensemble, nous jugeons cette observation correcte, à une réserve près. Selon nous, la création du dieu composite Rê-Horakhti ne découle pas d'un simple «culte stellaire», mais d'une ancienne *image* stellaire, liée à une constellation zodiacale précise.



42. Horakhti, «Horus de l'Horizon»; sur leurs reliefs, les anciens Égyptiens le représentaient souvent comme un homme à tête de faucon surmontée du disque solaire.

Les reliefs nous montrent Horakhti sous les traits d'un homme dont la tête de faucon est surmontée d'un disque solaire[29]. Horus (symbolisé par la tête de faucon) et le soleil de l'«horizon» sont ainsi identifiés au pharaon, qui était précisément l'incarnation d'Horus[30]. L'orientaliste Lewis Spence remarquait aussi que le lion «était identifié aux divinités solaires, de même qu'au dieu-soleil Horus [et à] Rê[31]». Sur les anciens édifices, le roi est souvent repré-

senté sous l'aspect composite d'un lion et d'un faucon. À Abousir, le temple solaire de Sahourê, un pharaon de la Ve dynastie (vers 2350 av. J.-C.), s'orne d'un relief figurant le souverain sous l'aspect d'un lion ailé et d'un lion à tête de faucon[32].

En résumé, nous nous trouvons face à diverses expressions symboliques échelonnées sur une très longue période : à l'époque préhistorique, le clergé héliopolitain adorait un dieu primordial, Atoum, qui prenait l'apparence d'un lion ou d'un sphinx ; à l'Âge des pyramides, Atoum s'est « fondu » à Rê, représenté par le disque solaire, puis à Horakhti, ou « Horus de l'Horizon », le dieu à tête de faucon symbolisant le roi-Horus.

De cette évolution est né Atoum-Rê-Horakhti, dont la symbolique trouve son origine chez Atoum, la divinité à l'apparence de lion ou de sphinx. D'une certaine façon, cette image composite, cette résultante d'une « fusion », se sont manifestées à l'« Horizon » au début de l'Âge des pyramides.

En ce temps-là, le lecteur s'en souviendra, les prêtres-astronomes attachaient une importance toute particulière au solstice d'été, le moment où le Douat s'activait dans la partie orientale des cieux. Mais au sein de quel signe du zodiaque, situé dans le ciel de l'est, cette importante « fusion » s'était-elle produite ?

Horus, Celui qui réside dans l'Horizon

De 1882 à 1883, Édouard Naville a excavé certains vestiges du Nouvel Empire dans la région du delta, au nord du Caire. Au cours de ces fouilles, il a été frappé par le fait qu'un grand nombre des monuments mis au jour étaient dédiés à une divinité composite, qu'il appelait « Atoum-Harmakhis ». Les édifices comprenaient toujours un naos, ou sanctuaire, renfermant « un sphinx à tête d'homme » qui, au dire de Naville, était « une forme bien connue du dieu Harmakhis[33] ».

Atoum ne nous est plus inconnu. Mais qui est cet Harmakhis ? Selon Naville, il était souvent représenté sous forme de sphinx, mais aussi comme « un dieu à tête de faucon, ou un faucon portant un disque solaire » (symboles qui nous sont également familiers), et « Atoum-Harmakhis était la divinité d'Héliopolis, la cité la plus ancienne d'Égypte[34] ».

«Harmakhis» est la forme grécisée d'une expression de l'ancien égyptien, «Hor-em-Akhet», qui signifie «Horus dans l'Horizon» ou «Horus, Celui qui Réside dans l'Horizon[35]». De toute évidence, cette dénomination est extrêmement proche d'«Horakhti», «Horus *de* l'Horizon», aussi proche que l'implique la nuance entre «de» et «dans»...

Il est dit de ces divinités qu'elles résident à l'horizon. Toutes deux sont parfois figurées sous l'apparence d'un homme à tête de faucon. Toutes deux portent un disque solaire sur la tête[36]. En fait, comme nous allons le voir, un seul élément les différencie: la nature de l'«Horizon» où elles sont censées résider.

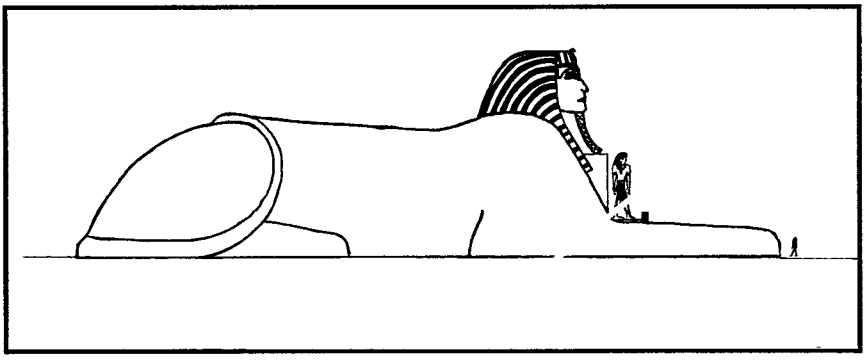
Avant d'approfondir cette question, nous devons tenir compte d'un autre paramètre concernant Hor-em-Akhet et Horakhti: les noms de ces divinités solaires, composites et syncrétistes, qui tenaient à la fois du lion et du faucon, s'appliquaient souvent, directement et indistinctement, au Grand Sphinx de Gizeh.

Les «Deux Horizons» d'Héliopolis

La mention la plus récente d'Hor-em-Akhet à nous être parvenue date à peu près de 1440 av. J.-C., sous le Nouvel Empire. Elle figure sur une stèle de calcaire d'Amenhotep II, qui a édifié un petit temple toujours visible au nord de l'enclos du sphinx. Sur cette pièce, le pharaon évoque les «Pyramides d'Hor-em-Akhet», ce qui, pour Selim Hassan, signifie «qu'il jugeait le sphinx antérieur aux pyramides[37]». De plus, Hassan observe que la stèle désigne nommément le Grand Sphinx comme «Hor-em-Akhet» et «Horakhti[38]».

Dans le même ordre d'idées, le texte inscrit sur la stèle de granite de Thoutmosis IV (érigée entre les pattes du sphinx) désigne le géant comme «Hor-em-Akhet Khepri-Rê-Atoum» à sa ligne 9, puis comme «Atoum-Hor-em-Akhet[39]» à sa ligne 13. Par ailleurs, on accole au roi l'épithète de «Protecteur d'Horakhti[40]». Le lecteur s'en souviendra, c'est cette pièce qui décrit Gizeh comme l'«Horizon ["Akhet"] d'Héliopolis à l'Occident», à savoir le «reflet» occidental de ce qu'un observateur se tenant à Héliopolis découvrait à l'horizon oriental, juste avant l'aube du solstice d'été.

Rappelons également que, selon les annales des anciens Égyptiens, Amenhotep III, le fils de Thoutmosis IV, a bâti un temple



43. Représentation libre du sphinx, vu du sud.

consacré à Rê-Horakhti, et que son célèbre rejeton, le très énigmatique Akhenaton, a érigé un grand obélisque à Louxor en l'honneur de Rê-Hor-em-Akhet[41]. Le pharaon hérétique devait aussi nommer sa cité «Akhet-Aton», ou l'«Horizon du Disque solaire[42]». Or, comme le notait Selim Hassan, Aton était souvent identifié au sphinx[43]. Enfin, lorsque Akhenaton est monté sur le trône, il a choisi pour épithète principale l'impressionnant titre de «Grand Prêtre de Rê-Horakhti[44]».

Il est donc permis de se demander ce que le terme «Horizon» («Akhet») signifie dans les expressions «Hor-em-Akhet» et «Horakhti». Faut-il associer les deux «jumeaux» connus sous le nom d'«Horus dans l'Horizon» et d'«Horus de l'Horizon» à l'horizon céleste, le point de rencontre entre le ciel et la terre, ou à l'«Horizon» d'Héliopolis à l'Occident, en l'occurrence la nécropole de Gizeh?

Ne serait-il pas plus probable que les textes nous poussent à envisager deux «horizons» en même temps?

À cet égard, on constate avec intérêt que les égyptologues traduisent souvent les noms «Hor-em-Akhet» et «Horakhti» par «Horus des Deux Horizons». E. A. Wallis Budge, par exemple, identifiait Rê-Horakhti à Rê-Harmakhis (Hor-em-Akhet) et donnait une même traduction pour les deux expressions: «Ra + Horus des Deux Horizons[45]». Pour sa part, l'orientaliste Lewis Spence déclarait: «Horus des Deux Horizons, l'Harmakhis [Hor-em-Akhet] des Grecs, était une des principales formes du dieu-soleil [...]. [...] c'est

pourquoi Harmakhis était surtout vénéré à Héliopolis [...]. [...] le célèbre sphinx situé près des pyramides de Gizeh est son monument le plus connu[46].»

Si Hor-em-Akhet est le Grand Sphinx dressé *à* l'*ouest*, dans l'«Horizon de Gizeh», ne devrions-nous pas chercher Horakhti, son «double», *dans l'est* de l'horizon céleste?

Nous reviendrons plus tard sur cette question. En attendant, contentons-nous de reprendre le constat d'Ahmed Fakhry: avec de nombreuses autres inscriptions, les textes des stèles susmentionnées ne laissent planer aucun doute sur le fait que les pharaons connaissaient le sphinx, et qu'ils l'adoraient (comme, sans doute, son équivalent céleste) sous les noms d'«Hor-em-Akhet» et d'«Horakhti[47]». Qui plus est, l'égyptologue soulève un point extrêmement important: selon lui, ces deux termes sont tout à fait «appropriés», puisque «l'ancienne nécropole [de Gizeh] s'appelait "Akhet Khoufoui", l'"Horizon" de Khoufoui[48]».

Un étrange silence

Le vocable «Hor-em-Akhet» n'apparaissant que dans des textes du Nouvel Empire, les savants contemporains s'accordent à penser que les Égyptiens de l'Ancien Empire n'ont jamais évoqué l'existence du sphinx. Jaromír Málek, de l'université d'Oxford, déclare par exemple: «L'Ancien Empire est resté étrangement silencieux à propos du sphinx de Guizèh. Il faut attendre la XVIII^{e} dynastie du Nouvel Empire, soit un millier d'années après sa construction, pour en trouver mention[49].»

Mais en est-il vraiment ainsi? Pourquoi le peuple qui avait pris la peine de bâtir l'immense nécropole de Gizeh et les autres monuments memphites n'aurait-il jamais abordé le sujet du Grand Sphinx?

Il existe une explication qui mérite d'être prise en considération: les Égyptiens n'auraient rien dit de la statue parce qu'ils n'en étaient pas les auteurs et qu'elle leur avait été *léguée* longtemps auparavant. Mais même dans ce cas de figure, on a peine à croire, compte tenu de la prolixité dont font preuve les textes gravés sur les murs de neuf pyramides royales des V^{e} et VI^{e} dynasties, que personne n'ait songé

à mentionner une œuvre aussi splendide, dressée sur un site d'une telle importance.

Nous devons donc envisager une autre possibilité: les égyptologues n'ont peut-être pas *reconnu* le nom donné au sphinx dans les Textes des Pyramides.

Et ce pour une raison tout à fait évidente.

Comme nous l'avons expliqué, les expressions «Hor-em-Akhet» et «Horakhti» permettaient de désigner le sphinx sous le Nouvel Empire. Bien que le premier terme ne figure *jamais* dans les Textes des Pyramides, le second, lui, y abonde. Il suffit de lire ces écrits archaïques pour s'apercevoir qu'ils contiennent plusieurs centaines de mentions d'Horakhti, «Horus de l'Horizon[50]». De l'avis des érudits, elles se réfèrent toutes «au dieu qui se lève à l'est lors de l'aube[51]». En revanche, aucun spécialiste ne s'est demandé si les anciens Égyptiens, dans une logique dualiste, n'employaient pas l'expression relative à l'élément céleste pour évoquer en réalité son équivalent terrestre.

À la recherche d'Horakhti

«On ouvre la porte du ciel [...] pour Hor des dieux [Horakhti], à la pointe du jour», proclament les Textes des Pyramides dans un passage extrêmement révélateur. «On ouvre la porte du ciel [...] pour Hor de l'Orient, à la pointe du jour[52].» Dans la même veine, la formule 928 précise: «[...] pour que [le roi] monte sur ce côté oriental du ciel où les dieux naissent. [Le roi] (y) naît comme Hor, comme celui de l'horizon[53].»

Certaines formules des Textes des Pyramides ne suscitent qu'indifférence chez les égyptologues, qui les regroupent dans la catégorie du «verbiage mystique». Elle nous offrent pourtant des clés astronomiques extrêmement importantes, lorsqu'elles nous répètent que le lever d'Horakhti à l'est coïncide avec l'époque et le lieu «où les dieux sont engendrés».

> [...] le lac [...] est inondé; le Champ des Souchets est rempli (d'eau). [Le roi] fait sa navigation vers le côté oriental du ciel, vers cet endroit où les dieux sont engendrés, où [le roi] fait sa naissance avec eux, comme Hor, comme celui de l'horizon [Horakhti][54].

[Le roi] y monte auprès de Hor de l'horizon, vers l'horizon [...] sur ce côté oriental du ciel où les dieux naissent[55].

[...] (quand) naquirent les dieux, aux cinq jours épagomènes[56] [...].

Servons-nous des bonnes clés, les clés astronomiques, pour tenter de décoder ce prétendu «verbiage mystique»:

1. l'«endroit où les dieux [les étoiles] sont engendrés» s'étend dans la direction spécifique où nous devons observer Horakhti: l'horizon oriental, où se lèvent les astres;

2. l'époque à laquelle notre observation doit avoir lieu est clairement indiquée: il s'agit des «cinq jours épagomènes». Pour mieux comprendre cette référence, il suffit de se souvenir que le calendrier égyptien se composait de trois cent soixante jours, complétés par cinq jours intercalaires, dits «jours ajoutés» (du grec *epagomenos*). Selon les Anciens, cette période avait correspondu à la naissance de cinq *neterou* («dieux»), dont deux, Osiris et Isis, étaient identifiés à la constellation d'Orion et à l'étoile Sirius (également nommée «Sothis»);

3. enfin, les Textes des Pyramides précisent à quel moment de la journée il convient d'observer le ciel: de toute évidence, il s'agit de l'aube, puisque c'est l'instant où, croyait-on, la naissance des dieux s'était produite:

Vois-le, venant comme Orion; comme Osir qui vient avec Orion [...]. Le ciel t'a conçu avec Orion [...]. Votre troisième, c'est Sothis [Sirius][57].

Sothis [Sirius] est conduite par [le Douat] [elle disparaît à l'aube], pur et vivant dans l'horizon[58].

Sont descendus les soutiens du ciel par la Barque du Soir pour que [le roi] y monte auprès de Hor de l'horizon, vers l'horizon; pour que [le roi] monte sur ce côté oriental du ciel où les dieux naissent. [Le roi] (y) naît comme Hor, comme celui de l'horizon [...]. La sœur [du roi] est Sothis[59].

Le ciel brille [s'éclaicit] (quand) Sothis vit[60] [...].

Sothis est ta fille chérie qui prépare tes primeurs en son nom de «nouvelle année[61]».

Le contexte géographique et cosmologique

Pour les anciens Égyptiens, la nouvelle année débutait le jour où Sothis-Sirius, après être restée invisible, se levait avec le soleil de

l'aube (les astronomes parlent alors du « lever héliaque » d'une étoile).

Comme de nombreux passages des Textes des Pyramides, les extraits cités plus haut démontrent que l'apparition de Sothis-Sirius à l'aube coïncidait avec le lever d'« Horakhti ». Nous disposons là d'un indice astronomique considérable pour identifier Horakhti, ou plutôt l'astre qui lui correspond.

Les documents historiques et les reconstitutions informatiques nous apprennent également que deux événements majeurs (l'un céleste et l'autre terrestre) ont accompagné le lever héliaque de Sirius à l'Âge des pyramides (vers 2500 av. J.-C.). Le premier était le solstice d'été. Le second, comme le lecteur l'a vu dans le chapitre précédent, était le début de la crue annuelle, le « Grand Flot » qui fertilisait la terre[62].

Ce contexte géographique et cosmologique nous permet de comprendre la transposition entre ciel et terre effectuée par les compilateurs des Textes des Pyramides. Ceux-ci nous disent en effet que l'apparition d'Horakhti à l'aube coïncidait, en leur temps, avec le début du « grand flot » :

> [...] le lac [...] est inondé. [Le roi] y fait sa navigation vers l'horizon auprès de Hor de l'horizon [...]. Ré a emmené [le roi] au ciel, comme Hor, comme [Douat], comme cette étoile qui irradie dans le ciel [...]. La sœur [du roi] c'est Sothis[63].
> C'est Hor, celui-là qui est sorti du Nil[64] [...].
> Ils transportent Hor ; ils passent Hor, quand il monte avec le grand flot. On ouvre les deux portes du ciel et du [firmament] pour Hor de l'orient, à la pointe du jour[65] [...].

La formule 1 173 mentionne en outre la présence du « Grand Flot de Nout [du ciel] » dans la région du Douat.

En résumé, loin de représenter un « verbiage mystique », les Textes des Pyramides s'acharnent à nous expliquer que, lors de leur compilation, vers 2500 av. J.-C., le lever d'Horakhti à l'aube correspondait au solstice d'été, à la saison de la crue, et au moment où le Douat, le royaume céleste d'Osiris-Orion, occupait la partie orientale du ciel. Ces écrits nous permettent aussi de déduire qu'à cet instant, on voyait Rê, c'est-à-dire le disque solaire, disparaître pour s'unir ou « se fondre » à Horakhti. C'est ce qu'exprime avec clarté

l'extrait suivant: «Ré a emmené [le roi] au ciel, au côté oriental du ciel, comme Hor, comme [Douat], comme cette étoile qui irradie dans le ciel[66].»

En d'autres termes, pour parvenir à l'identification d'Horakhti, nous devons chercher une conjonction astronomique survenue lors du solstice d'été, à l'Âge des pyramides, à une époque où le soleil et un autre astre important se trouvaient dans la même région de l'horizon oriental.

Comme nous allons le voir dans le chapitre suivant, les simulations informatiques nous fournissent le moyen de retrouver ce phénomène. Elles nous permettent également de reconstituer l'extraordinaire rituel auquel ont participé les rois-Horus de l'ancienne Égypte, dont les faits et gestes reproduisaient les événements célestes observés par les prêtres-astronomes héliopolitains à leur horizon oriental, et reflétés à l'ouest, dans l'«Horizon» artificiel d'Héliopolis, donc dans le décor éternel des monuments de la nécropole de Gizeh.

Chapitre 10

LA QUÊTE DU ROI-HORUS

L'Égypte [...] considérait la vie comme étant éternelle, et paradoxalement elle niait la réalité de la mort [...]. Or, pharaon n'était pas un mortel, mais un dieu. Telle était la conception fondamentale de la royauté égyptienne : le pharaon était d'essence divine, dieu incarné [...]. Il est erroné de parler de la déification des pharaons. Leur divinité n'était pas proclamée à un moment donné, d'une manière comparable à la consecratio de l'empereur défunt par le sénat romain. Leur couronnement n'était pas une apothéose, mais une épiphanie.

Henri Frankfort, *La Royauté et les dieux*, 1951

[...] le personnage d'Osiris n'est pas non plus limité à la mythologie. Chaque roi, lorsqu'il meurt, devient Osiris, exactement comme de son vivant, il apparaît « sur le trône d'Horus » ; chaque roi est Horus [...]. [...] la question de savoir si Horus et Osiris sont ici des dieux ou des hommes n'a pas de sens pour les Égyptiens. Ces dieux sont le défunt roi et son successeur ; ces rois sont ces dieux.

Henri Frankfort, *La Royauté et les dieux*, 1951

La force, la dynamique et la *raison d'être** même de l'État pharaonique consistaient à assurer les conditions matérielles indispensables au déroulement d'un cérémonial. Celui-ci permettait au roi-Horus d'entreprendre une sorte de périple surnaturel, de régres-

* En français dans le texte (*NdT*).

sion temporelle, afin de rejoindre les royaumes terrestre et cosmique de son «père» Osiris. Cette quête, l'acte suprême accompli par le pharaon de son vivant, le menait vers le Saint-Graal représenté par le corps astral d'Osiris. Après avoir affronté un grand nombre de dangers, de difficultés et d'épreuves initiatiques, après avoir résisté à quantité de miracles et d'événements terrifiants, le fils pouvait rencontrer son père. Une fois admis en sa présence, le monarque voyageur suppliait le dieu de «se relever» et d'accorder l'immortalité, non seulement à lui-même, mais aussi à toute la terre d'Égypte.

Chaque roi-Horus devait accomplir ce grand rituel (peut-être une fois par an) à un moment précis: juste avant le «lever d'Orion».

L'enfant du Soleil, le fils d'Osiris

Dans son admirable étude du mythe cosmique osirien[1], R. T. Rundle Clark, ancien professeur d'égyptologie à l'université de Manchester, déclarait: «Le roi était le médiateur entre la communauté et la source du pouvoir divin, qu'il obtenait par le rituel et qu'il authentifiait par son mode de gouvernement. En Égypte, le pouvoir prenait sa source à deux endroits: au ciel et dans la tombe, en compagnie des ancêtres. Le premier lieu faisait du roi l'enfant du dieu-soleil; le second faisait de lui Horus, le fils d'Osiris[2] [...].»

Nous nous permettons d'insister sur l'importance du dualisme qui caractérise le roi-Horus, «l'enfant du dieu-soleil et le fils d'Osiris», car elle renferme tout le mystère des grands rituels osiriens et horiens de l'Âge des pyramides. Les pouvoirs naturels détenus par l'Osiris «mort» restaient «inertes, ensommeillés ou amorphes, et complètement passifs» jusqu'à ce que le roi-Horus puisse accomplir un «voyage» vers le Douat pour y «rendre visite à son père», lui «ouvrir la bouche» et, ce faisant, le ramener à la vie[3]. Ce témoignage majeur de respect filial libérait toutes les forces de la nature à l'origine de la crue du Nil et de la croissance des végétaux, toutes ces puissances capables de fertiliser et de régénérer l'Égypte. Comme l'affirmait Rundle Clark: «D'un point de vue théologique, l'intervention d'Horus permet à Osiris de "projeter son âme" ou de "se mettre en mouvement" [...]. Le moment où Orion se montre dans le ciel du sud, après une période d'invisibilité, marque le début

de la nouvelle saison, de la croissance et du renouveau de la nature sous toutes ses formes. Osiris est devenu une "âme vivante[4]". »

Pour sa part, E. A. Wallis Budge expliquait que, dès son apparition, l'État pharaonique s'était voué à la création d'un environnement cérémoniel adéquat, dans lequel chaque roi-Horus pourrait effectuer le « voyage » vers le Douat et visiter le double royaume d'Osiris dans l'« horizon » :

> [Les Égyptiens] ne ménageaient pas leur peine lorsqu'ils réalisaient les œuvres qui, pensaient-ils, les aideraient, eux et leurs morts, à acquérir l'immortalité et à parvenir aux domaines de celui qui était « roi de l'éternité et seigneur de ce qui dure à jamais ». Chaque dynastie préservait soigneusement et imitait fidèlement les traditions touchant les cérémonies accomplies par Horus, ses « fils » et ses « suivants » pour le compte du défunt Osiris *à une époque qui, même en des temps aussi reculés que ceux de la IV^e^ dynastie* [...], était extrêmement lointaine [...]. Les formules qui, dit-on, étaient récitées lors de ces cérémonies ont été consignées et recopiées pendant des dizaines de générations[5] [...].

La personne du roi avait une importance toute particulière, car on la considérait comme le lien entre les deux Douat. Situées dans les sphères céleste et terrestre, ces régions abritaient le « Royaume d'Osiris », tel qu'il se présentait à l'époque du « Premier Temps ». Les grands « voyages » d'Horus avaient donc lieu au ciel comme sur terre, et en quelque sorte simultanément. Le rituel qui y présidait devait se fonder sur les principes suivants :

1. dans le ciel, le roi-Horus était le « fils du Soleil » ; il devait suivre la trajectoire du disque, traverser le « fleuve cosmique » sur la barque solaire, et atteindre la Porte du Douat céleste de son « père Osiris », dans l'horizon de l'est[6]. Il lui fallait ensuite emprunter un des « chemins » de Ro-setaou, le centre du Douat, où se regroupaient les trois étoiles du Baudrier d'Orion ;

2. au sol, le roi-Horus était le « fils du corps d'Osiris » ; il devait suivre un chemin terrestre, traverser le Nil sur l'embarcation solaire, et atteindre la Porte (le Grand Sphinx) du Douat terrestre de son « père Osiris », dans l'horizon de l'ouest, c'est-à-dire dans la nécropole de Gizeh. Il lui fallait ensuite emprunter un des « chemins » de Ro-Setaou, le centre du Douat, où se regroupaient les trois grandes pyramides de Gizeh.

Pendant ces deux «marches», le roi-Horus avait à franchir une sorte de «porte du temps», qui lui permettait de pénétrer dans le double royaume d'Osiris (Ro-setaou/Gizeh), dont le souvenir s'était perpétué depuis l'Âge d'or mythique des dieux:

> [Le conseil dit au roi-Horus:] «Ta marche [...] est comme la marche de Hor [le premier Horus] vers son père Osir, avec qui il est Esprit, âme, honoré, puissant[7].
>
> Ta marche, tes marches sont comme les marches de Hor dans la recherche de son père Osir[8].»

Ces références démontrent sans ambiguïté que les événements répertoriés au ciel et sur terre, dans les «deux régions funéraires d'Osiris», ont été fixés, «figés», dans un passé très lointain: à l'époque du «temps des dieux», d'Osiris et d'Horus, lors du Zep Tepi, le «Premier Temps».

Comme nous l'avons dit dans les chapitres précédents, il est tout aussi évident que les deux Douat se reflètent mutuellement au moment du lever héliaque de Sirius, l'«étoile d'Isis», sœur-épouse d'Osiris et mère d'Horus. Nous le savons, ce phénomène astronomique coïncidait, à l'Âge des pyramides, avec l'apparition du soleil du solstice d'été (l'événement désigné par l'expression «naissance de Râ[9]»). Cet instant est propice au début de la quête destinée à assurer la régénération de l'Égypte. Il marque la participation du roi-Horus, en tant que «fils d'Osiris» et «fils de Rê», à un grand rituel de renaissance.

En tant que «fils d'Osiris», le pharaon sort du «giron d'Isis», l'étoile Sirius[10], à l'aube du solstice d'été, le jour de la «naissance de Râ». Dans l'horizon céleste comme dans son équivalent au sol, il doit se rendre jusqu'à la Porte de Ro-setaou. Dans l'«horizon» terrestre (c'est-à-dire à Gizeh), il rencontre le gardien de la Porte: un énorme lion (le Grand Sphinx). Mais quel est l'équivalent de la statue géante dans l'horizon céleste?

Dès lors que nous avons intégré leur nature profondément astronomique, les Textes des Pyramides nous offrent une fois de plus les éléments permettant de répondre à cette question. Pour ce faire, il nous suffit d'admettre que l'«étrange» langage symbolique auquel ils recourent n'est pas un verbiage, mais un discours scientifique précis, et qu'il décrit une série d'événements cosmiques à travers une terminologie liturgique[11].

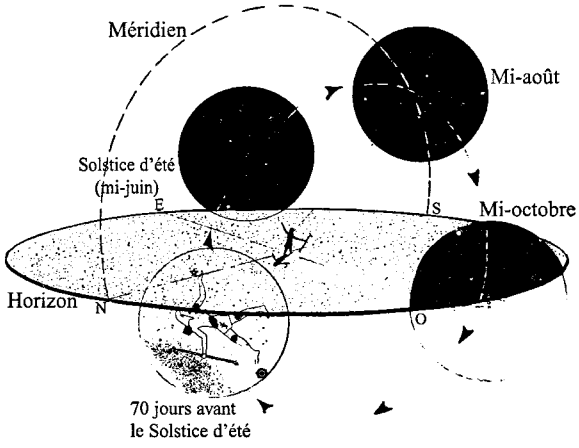
Une absence de soixante-dix jours

Chez les anciens Égyptiens, le culte lié à la renaissance se centrait sur les soixante-dix jours d'«invisibilité» annuelle qui caractérisaient Sirius, l'étoile d'Isis. C'est là un fait établi que personne, même parmi les égyptologues, ne songe à contester[12]. Assimilée à une préparation cosmique à la renaissance astrale, cette période correspondait à celle de l'embaumement des morts pendant les rituels de momification[13]. Elle atteignait son point culminant au moment où Sirius réapparaissait à l'aube. À l'Âge des pyramides, le lecteur s'en souviendra, l'événement se produisait aux environs du solstice d'été. C'est alors que les prêtres-astronomes d'Héliopolis observaient à l'est le phénomène connu, en termes techniques, comme le «lever héliaque» de Sirius[14].

La croyance voulait que les pouvoirs naturels nécessaires à la «renaissance» du roi-Horus cosmique se reconstituent dans le «giron» de la déesse Isis pendant ces soixante-dix jours fatidiques. C'est pourquoi nous supposons que le début de cette période coïncidait avec celui du «voyage» d'Horus dans le «monde inférieur», au moment où le Douat était d'une certaine façon retenu sous l'horizon, donc «au-dessous» de la nécropole de Gizeh.

En fonction de ces paramètres, nous pouvons nous demander quelle partie du ciel abritait l'équivalent céleste du roi-Horus (le disque solaire) environ soixante-dix jours avant le lever héliaque de Sirius. Ce sont de nouveau les Textes des Pyramides qui nous donnent la solution du problème. Selon eux, à cette époque, le roi-Horus solaire se tenait sur une rive de la Voie lactée, prêt à monter à bord de la barque du soleil[15]. Souvenons-nous que les observations astronomiques transposées dans ces écrits ont été faites au milieu du III^{e} millénaire av. J.-C., et essayons de décoder leur symbolique à l'aide de nos simulations informatiques.

Bien entendu, nous savons que dans sa «trajectoire», appelée «écliptique» par les astronomes, le soleil traverse chaque année douze régions précises: les constellations du zodiaque. Nous allons donc étudier sa position sur l'écliptique quelque soixante-dix jours avant le lever héliaque de Sirius, vers 2500 av. J.-C. Or, nous nous apercevons qu'il se trouve à proximité de la tête du Taureau (dans les Hyades), tout près de la rive droite de la Voie lactée[16].

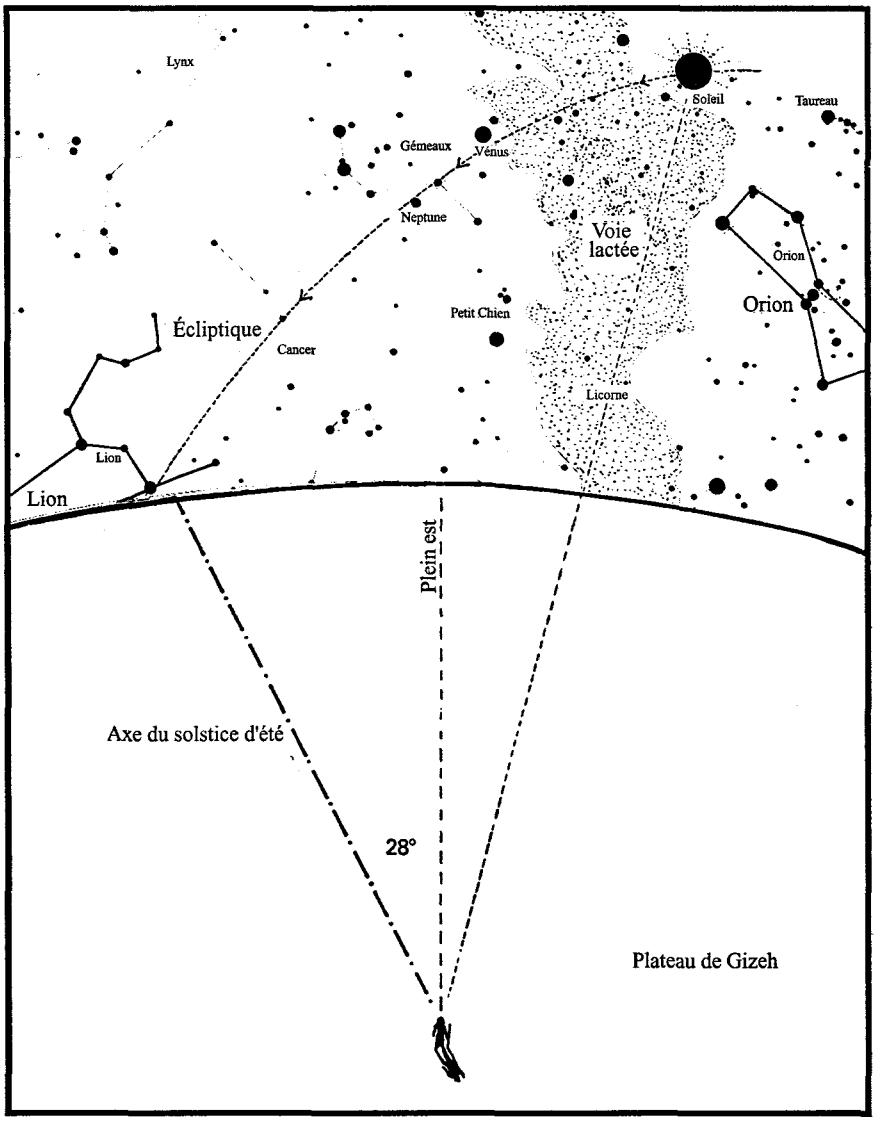


44. Emplacement de la région céleste du Douat, à l'aube de plusieurs moments de l'année, vers 2500 av. J.-C., à l'Âge des pyramides. Le Douat n'était jugé actif qu'au solstice d'été, à la mi-juin, lors du lever héliaque des étoiles d'Orion et de Sirius. Quelque soixante-dix jours avant cette observation cruciale, le Douat était «retenu» sous l'horizon, donc, selon une logique dualiste, juste «au-dessous» de la nécropole de Gizeh.

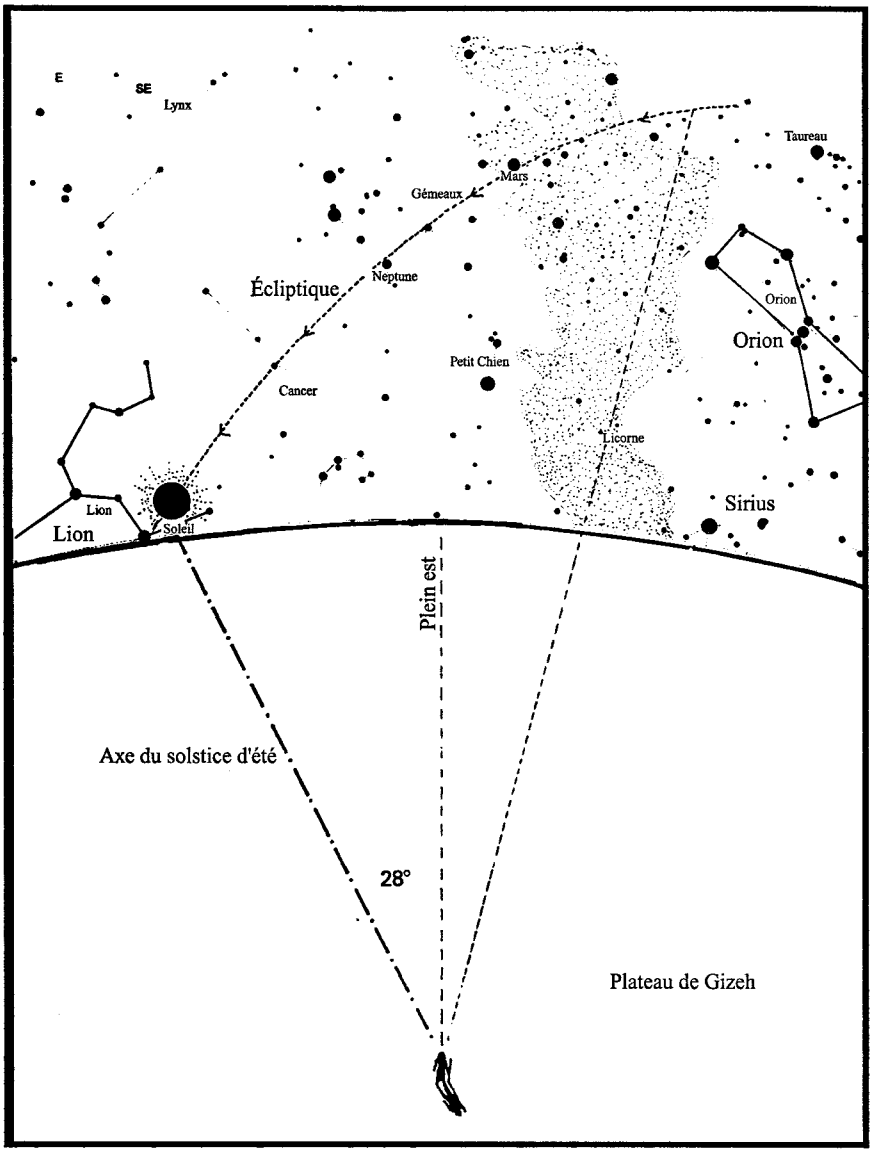
On peut donc penser que, dans le rituel accompli par le roi, ce phénomène céleste a donné naissance à l'image d'un Horus cosmique, prêt à «monter à bord» d'une «barque» en compagnie du dieu-soleil, afin de traverser un cours d'eau, un «lac», des «Méandres navigables», en l'occurrence la Voie lactée[17]:

> [Le roi] descend dans la barque, comme Ré sur les bords du lac [...].
> [Le roi] est transporté au lac (céleste)[18].
> [Le roi] descend avec Ré dans sa grande barque, dans laquelle il le transporte vers l'horizon[19] [...].
> [...] le lac [...] verdoie; ouvert est le lac nourricier [du roi], où il navigue à l'horizon, vers le lieu où sont nés les dieux [...]. Ta sœur [ta compagne] est (l'étoile) Sothis[20] [...].
> [...] tu as traversé le lac [...]. Tu tombes sur le côté oriental du ciel; tu t'assieds dans les deux palais de l'horizon[21].
> Il [Horus] descend dans la barque de Ré, sur les bords du lac[22] [...].

Sur l'écran de notre ordinateur, nous voyons la configuration des cieux antiques se modifier avec le temps. Nous découvrons que,



45. Vers 2500 av. J.-C., à l'Âge des pyramides, soixante-dix jours avant le solstice d'été ; un initié observe la trajectoire de l'Horus « céleste » (le disque solaire) qui se tient sur la « rive » droite de la Voie lactée.



46. Vers 2500 av. J.-C., à l'Âge des pyramides et à l'aube du solstice d'été; un initié observe la trajectoire de l'Horus «céleste» (le disque solaire) qui va entrer en conjonction avec Regulus, l'étoile située au cœur du Lion. Après analyse du rituel, il ne fait aucun doute que l'énigmatique Horakhti, si souvent mentionné dans les Textes des Pyramides, n'est autre que la constellation du Lion.

vingt-cinq jours plus tard, le soleil n'est plus positionné sur la rive droite du fleuve cosmique, et qu'il a «traversé» la Voie lactée. En suivant l'écliptique, il «vogue» maintenant vers l'orient, en direction d'un immense félin «allongé» dans les cieux: la grande constellation zodiacale du Lion. Désormais, seuls six jours nous séparent du solstice d'été:

> [...] le lac [...] est inondé [...]. [Le roi] y navigue vers le côté oriental du ciel, vers l'endroit où les dieux l'engendrèrent, où il renaîtra, nouveau et jeune [...] comme Hor, comme Hor de l'horizon[23].
> On ouvre la porte du ciel [...] pour Hor de l'horizon, à la pointe du jour [...] pour Hor de l'Orient[24].
> [Le roi] monte auprès de Hor de l'horizon [...], sur ce côté oriental du ciel où les dieux naissent[25].

Il nous faut «aller vers Horakhti», à l'horizon, pour y rencontrer le soleil levant. Obéissant à cette injonction, nous poursuivons notre périple en direction de l'est, tout au long de l'écliptique, et sentons que nous approchons d'une «station» vitale dans la quête du roi-Horus.

Les semaines défilent en quelques secondes. Lorsque nous parvenons au «côté oriental du ciel», à l'horizon, à l'instant crucial où «les dieux naissent», donc au moment même où Sirius se lève, nous découvrons qu'une étonnante conjonction céleste s'offre à nous: le soleil, qui a maintenant atteint le point du solstice d'été, se tient exactement entre les «pattes» du Lion[26]. Il voisine avec le poitrail du fauve céleste, où il semble se confondre avec l'étincelant Regulus, l'«étoile des rois[27]».

En conséquence, la grande «marche» accomplie par le roi-Horus cosmique sur l'écliptique aboutit très clairement à un point précis: entre les «pattes» du Lion, juste en face de son «poitrail».

Les implications de ce constat sont évidentes.

Horakhti, le personnage énigmatique que nous avons essayé d'identifier, ne peut être que la constellation du Lion, le fauve cosmique, le sphinx géant, qui garde les portes du Douat céleste sous le nom d'«Horus de l'Horizon».

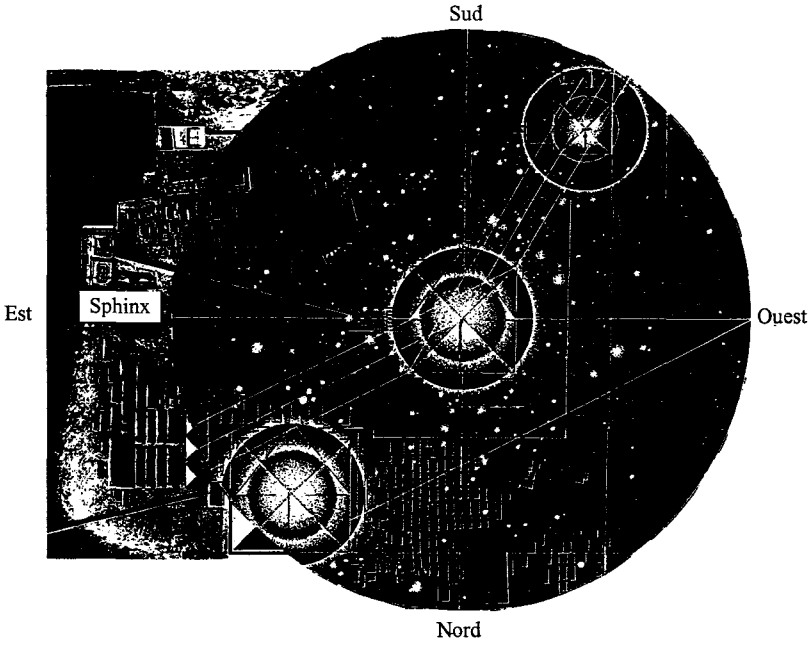
Transposons maintenant le périple du roi-Horus au sol, et suivons-le jusqu'à l'«Horus dans l'Horizon» terrestre. Comme nous le savons, ce dernier n'est autre qu'Hor-em-Akhet, le Grand Sphinx, dans l'«horizon» de Gizeh.

La Voie haute et la Voie basse

Le roi-Horus se tient sur la rive est du Nil, à proximité de la résidence royale[28]. Après avoir accompli certains rites, il monte dans la grande «embarcation solaire[29]», peut-être celle-là même qu'on a retrouvée en 1954, enfouie dans un puits creusé près de la face sud de la Grande Pyramide. Il gagne la rive ouest, juste au-dessous du plateau de Gizeh. Il aborde, se dirige vers le temple du Sphinx et s'avance entre les pattes du géant pour s'arrêter face à son poitrail.

Il se trouve maintenant à la Porte de Ro-setaou[30] et s'apprête à pénétrer dans la Cinquième Division du Douat, le saint des saints du Royaume d'Osiris dans l'Au-Delà. Il doit alors choisir entre deux «voies», deux «chemins» qui mènent à Ro-setaou: l'un «d'eau», et l'autre «de terre[31]».

L'éminent philologue et égyptologue allemand Adolf Erman déclarait:



47. Le royaume «astral» d'Osiris dans Ro-setaou. Corrélation entre les trois pyramides de Gizeh et les étoiles du Baudrier d'Orion lors du Zep Tepi, le «Premier Temps».

> Quiconque pénètre dans le royaume des morts par le lieu saint de Rosetaou voit, comme nous l'apprend une carte de l'Au-Delà, deux voies s'ouvrir à lui afin de le conduire au pays des bienheureux : la première passe par l'eau et la seconde par la terre. Toutes deux décrivent des méandres, et un voyageur ne peut passer de l'une à l'autre, car elles sont séparées par un océan de feu [...]. De même, avant d'emprunter l'une ou l'autre de ces voies, il convient de traverser une porte de feu[32] [...].

Après avoir fait son choix, le roi-Horus demande qu'on l'emmène voir « son père Osiris » sous sa forme astrale. Un médiateur, ou un prêtre, transmet sa requête au grand dieu en ces termes :

> Ce n'est pas [le roi] qui a besoin de te voir, en ta forme qui t'est advenue. Osir désire te voir, en ta forme qui t'est advenue. C'est ton fils qui désire te voir [...]. C'est Hor qui désire te voir, en ta forme qui t'est advenue [...] [ton] fils chéri[33].

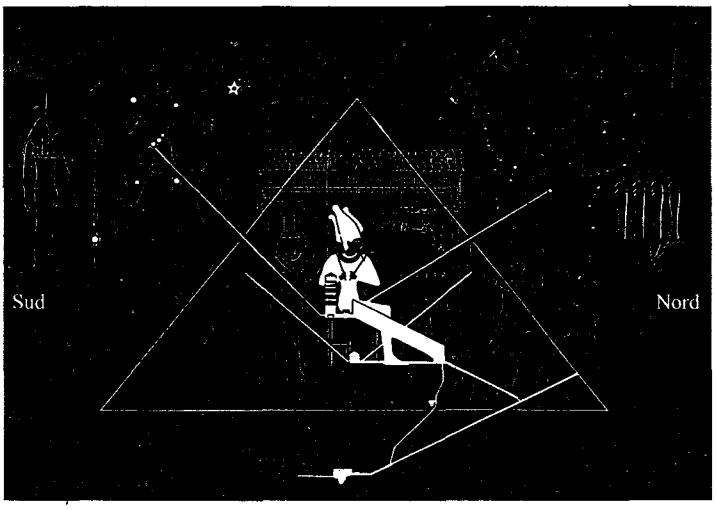
Après quoi, le roi-Horus déclare au conseil des dieux :

> Le ciel gronde ; la terre tremble devant [le roi] ; il est ce magicien qui a des charmes ; [le roi] est venu (pour justifier et honorer) Orion ; il guide Osir et place les dieux sur leurs trônes[34].
> [Le roi] est venu auprès de toi, (ô) père ; il est venu auprès de toi, Osir[35] !

La divine assemblée lui fournit alors cette explication on ne peut plus claire :

> Ô Hor ! C'est Osir [le roi]. Osir est cette construction ; Osir est cette pyramide. Rapproche-toi de lui[36] [...].

Le Livre de ce qu'il y a dans le Douat nous permet de confirmer l'assimilation de la pyramide à Osiris. Il contient en effet un passage qui évoque un mystérieux « nome » du Douat, « qui mesure 440 coudées de long et 440 coudées de large[37] ». Or, la coudée royale égyptienne équivaut à 0,52 m et quatre cent quarante coudées font un peu moins de 229 mètres. Le fait que les dimensions évoquées soient quasi identiques à celles du côté de la pyramide à sa base relèverait-il de la coïncidence[38] ?



48. Le premier Horus guide le roi-Horus vers l'endroit où, dans la pyramide astrale, il trouvera le «siège» d'Osiris, à la dernière phase de son initiation.

Après avoir subi certaines épreuves initiatiques, le roi-Horus finit par rejoindre Osiris-Orion, qui réside dans les ténèbres du monde inférieur de sa pyramide. Il vit maintenant un instant crucial: il lui faut supplier son «père Osiris» de s'éveiller et de renaître (en termes astronomiques, de se lever à l'est en tant qu'Orion): «Hor s'est réveillé [...]. Lève-toi [...]. La porte [du Douat] s'ouvre pour toi [...]. Tu sors triomphant [...] ! On te construit un escalier vers [le Douat] au lieu où est Orion[39].»

Sous le sphinx ou à son voisinage, où trouve-t-on les «deux voies», les «deux chemins» de Ro-setaou?

Et pourquoi le roi-Horus doit-il en choisir un, et un seul?

Le monde souterrain

Nous avons vu que, parmi d'autres noms, le site de Gizeh portait jadis celui d'«Akhet Khoufoui» ou, sous sa forme longue, de «Kherit Neter Akhet Khoufoui», qui se traduit généralement par «la nécropole de l'Horizon de Khoufoui». Dans son dictionnaire des hiéroglyphes égyptiens, E. A. Wallis Budge donnait bien au terme «Kherit Neter» le sens de «cimetière, nécropole[40]». Mais

Selim Hassan observait que le sens du même vocable pouvait également se rendre par «"sous un dieu", ou "appartenant à un dieu[41]"». Budge, pour sa part, ajoutait que «Kherit» signifiait aussi «domaine», et que la racine du mot, *kher*, équivalait à «sous quelque chose», «le bas» ou «vers le bas[42]».

De plus, comme Hassan nous le rappellait, «Kherit» «peut s'appliquer au monde inférieur [au Douat]. Il s'agit probablement d'une survivance de l'idée selon laquelle Ro-setaou est le Royaume d'Osiris dans la tombe[43].» Ces nuances ne révèlent-elles pas plus que de la survivance d'une idée? En d'autres termes, ne faudrait-il pas comprendre, comme nous l'avons déjà proposé dans la première partie, qu'il existe sous la nécropole-«horizon» de Gizeh un «domaine» composé, par exemple, de chambres et de passages souterrains?

Dans son ouvrage *La Religion des Égyptiens*, Adolf Erman indiquait à propos de «Ro-setaou, la *porte des galeries*»: «[...] il semble bien qu'il faille voir à cet endroit l'entrée de l'autre monde[44].»

En outre, R. O. Faulkner, le traducteur anglais des Textes des Pyramides, disait du nom «Ro-setaou» qu'il désignait «une rampe ou une pente destinée à faire glisser le sarcophage dans la tombe», mais aussi «une région de l'Au-Delà[45]». I. E. S. Edwards, en revanche, affirmait que la chaussée reliant un complexe pyramidal à son temple bas «s'appelait "le lieu du *haoul*", ou "l'entrée du *haoul*" (de Ro-setaou), car il s'agissait de la voie sur laquelle on remorquait les traîneaux portant le corps du roi défunt et son mobilier funéraire lors de ses obsèques[46]».

Le lecteur n'a pas oublié qu'une immense chaussée en ruine relie le temple bas, situé près du sphinx, à la pyramide centrale du plateau de Gizeh. Cette «voie» n'était-elle pas l'un des deux «chemins» menant au cœur de Ro-setaou et décrits par les anciens textes? À l'origine, ces structures (dont ne subsistent aujourd'hui que des vestiges) se présentaient comme des tunnels de forme rectangulaire, au toit composé de dalles de calcaire et au plafond orné d'étoiles[47]. De toute évidence, une telle symbolique s'harmonise parfaitement au voyage cosmique du roi-Horus, parti rechercher la forme astrale d'Osiris.

La chaussée du sphinx longe le côté sud de l'enclos du monument, à peu près à hauteur de son épaule. Puis elle suit une pente douce en

direction de l'ouest, et rejoint le grand «temple funéraire» édifié devant la face est de la pyramide centrale. En raison de la «sécheresse» qui la caractérise, il est logique de voir en elle le chemin «de terre» de Ro-setaou.

Mais où peut se situer l'autre «voie», le chemin «d'eau»? Pour trouver la solution, reportons-nous au Livre de ce qu'il y a dans le Douat, qui nous offre un indice important: une illustration, sur laquelle nous découvrons une chambre hermétiquement scellée, le «Royaume de Sokar» (Sokar-Osiris), elle aussi incluse à la Cinquième Division du Douat. Nous remarquons également un tunnel empli d'eau, qui passe *sous les pattes* d'un grand sphinx (voir p. 168), puis s'élève lentement pour atteindre la Sixième Division.

Nous l'avons vu dans la première partie, il est intéressant de constater que les géologues qui ont travaillé aux abords du Grand Sphinx au début des années 90 ont repéré une grande chambre rectangulaire, mais aussi d'autres «anomalies», dans la roche située juste sous les pattes de la statue. De même, on sait qu'il existe une nappe d'eau sous le monument, et que le Nil l'alimente par capillarité depuis des temps immémoriaux[48].

Le tunnel

Jean Kérisel, le grand ingénieur dont nous connaissons déjà les travaux sur la chambre souterraine[49], a fait récemment progresser l'exploitation des données géologiques en suggérant que le sphinx pouvait se dresser au-dessus de l'entrée d'un tunnel de 700 m de long, menant à la Grande Pyramide, et jadis totalement ou partiellement empli d'eau[50].

Cet ouvrage ne représenterait-il pas l'autre «chemin» que le roi-Horus pouvait prendre pour «voir la forme astrale de son Père», c'est-à-dire Orion? La présence, dans la chambre du Roi de la Grande Pyramide, d'un conduit stellaire directement orienté vers le Baudrier d'Orion (le «Ro-setaou» céleste) rend crédible l'existence d'une sorte de voie d'accès souterraine, éventuellement empruntée par les initiés désireux de se rendre en secret dans les chambres et passages internes de l'édifice à partir du sphinx.

De plus, les Textes des Pyramides nous parlent souvent d'une «Chaussée du Bonheur» située au «Nord du Champ des Offrandes».

Dans le passage suivant, on a l'impression que le roi-Horus se tient à l'entrée de cette «chaussée», à l'instant précis du lever héliaque de Sirius, l'événement qui annonce la «Nouvelle Année», soixante-dix jours après que le soleil a traversé la Voie lactée:

> [Le roi] est le messager annuel d'Osir. Vois: il vient avec le message de ton père Geb [le dieu de la Terre] (disant): «Bienvenu est le bien de l'année [...] !» [«Chaussée du bonheur»], (tel) est le nom de [cette chaussée], au Nord du Champ des Offrandes. Debout Osir! Recommande [le roi] à ceux qui sont sur [la chaussée], au Nord du Champ des Offrandes, comme tu recommandes Hor à Isis le jour où tu l'as fait concevoir[51] [...].

Le «Champ des Offrandes» correspond à une région du Douat céleste située non loin d'Orion[52]. Dans une logique dualiste, il doit avoir pour équivalent terrestre le lieu où le roi-Horus présentait des «offrandes» avant de pénétrer dans la nécropole de Gizeh. Cette déduction nous éclaire sur le fait que de nombreuses stèles du Nouvel Empire découvertes sur place, dont celle de Thoutmosis IV, dressée entre les pattes du sphinx, montrent le pharaon faisant une offrande dans un temple bâti face au monument[53]. En outre, comme l'indique clairement le texte cité plus haut, la «Chaussée du Bonheur» longeait le «Champ des Offrandes» par le nord. De fait, une «chaussée» souterraine, orientée vers le nord-ouest, pourrait relier le temple du Sphinx à la Grande Pyramide.

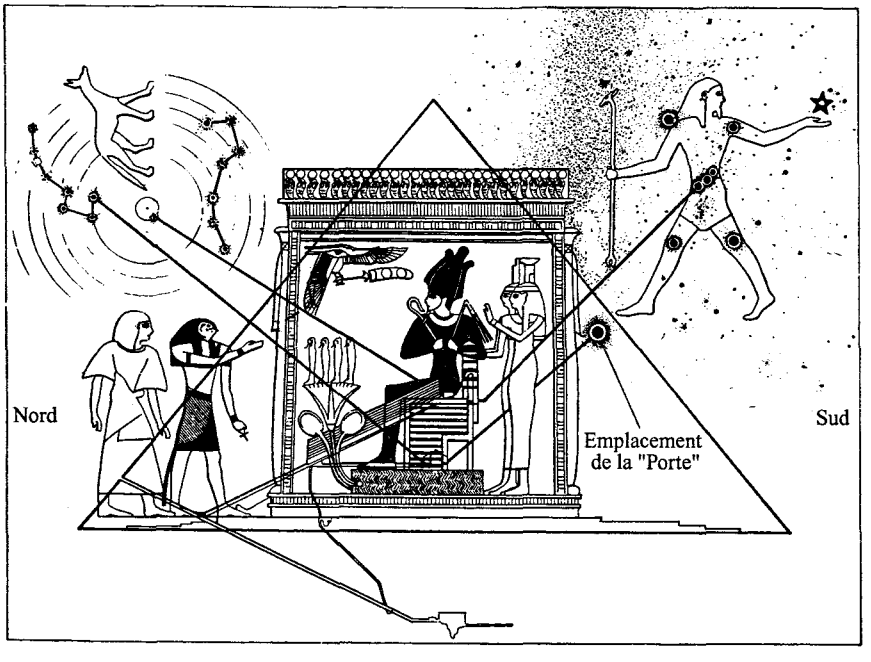
En ce cas, l'audacieuse hypothèse de Kérisel serait-elle juste[54]? Le site de Gizeh abriterait-il ce réseau souterrain?

La Porte des Étoiles

Nous reviendrons sur ces questions dans la quatrième partie. En attendant, efforçons-nous d'analyser l'allusion du texte cité plus haut à Isis et à sa grossesse.

Dans *Le Mystère d'Orion*, il est précisé que la chambre de la Reine pouvait servir à un «accouplement» symbolique ou à un rituel de «fécondation», auxquels participaient le roi-Horus sous sa forme humaine et la déesse Isis sous sa forme astrale (l'étoile Sirius). Dans le cadre d'un dualisme ciel-terre, on pouvait les

croire mutuellement «reliés» par le conduit sud orienté vers le passage au méridien de Sirius, tel qu'il se présentait à l'Âge des pyramides[55]. Cette hypothèse se trouve confirmée par le fait que ce rituel copulatoire est clairement décrit dans les Textes des Pyramides. Selon eux, Osiris a «fécondé» Isis à l'aube, au moment où Sirius traversait le méridien[56]. Pour ce qui est d'Osiris-Orion, les écrits nous expliquent également: «Ta sœur Isis vient à toi, joyeuse de ton amour; tu la places sur ton phallus; ta semence monte en elle [...] comme Hor qui est en Sothis[57] [Sirius].»



49. Dans la Grande Pyramide «cosmique», Sirius occupe l'emplacement de la «porte» obstruant le conduit dont il est la cible dans la pyramide terrestre.

Le roi-Horus devait-il donc progresser sous, puis dans, la Grande Pyramide, jusqu'à ce qu'il atteigne ses chambres supérieures et leurs conduits stellaires?

Quelle est la fonction de la récente découverte de Rudolf Gantenbrink, sur laquelle nous nous sommes longuement étendus dans la deuxième partie? À quoi servait la mystérieuse «porte», ou

«herse», aménagée dans les profondeurs d'un de ces conduits, celui-là même qui visait le passage au méridien de Sirius à l'Âge des pyramides?

Dernière question, et non des moindres: est-ce pure coïncidence si, en ancien égyptien, le mot *cha* («étoile») possède également le sens de «porte», «porte pliante» et «grande porte du ciel[58]»?

Là encore, il nous faudra attendre la quatrième partie pour émettre d'autres hypothèses. Dans l'intervalle, retrouvons la quête qui permettait aux rois-Horus de l'Égypte ancienne d'unir le ciel à la terre, et de se procurer ainsi le Graal de l'immortalité.

Le Lieu splendide du «Premier Temps»

Nous avons laissé le roi-Horus cosmique en compagnie du soleil. Tous deux se trouvent entre les «pattes» du félin céleste, en d'autres termes de la constellation du Lion, à l'endroit où brille Regulus.

À l'Âge des pyramides, cette étoile se levait à quelque 28° au nord du plein est[59]. Par conséquent, c'est de là que le roi-Horus doit emprunter un des «chemins» de Ro-setaou pour atteindre le Baudrier d'Orion.

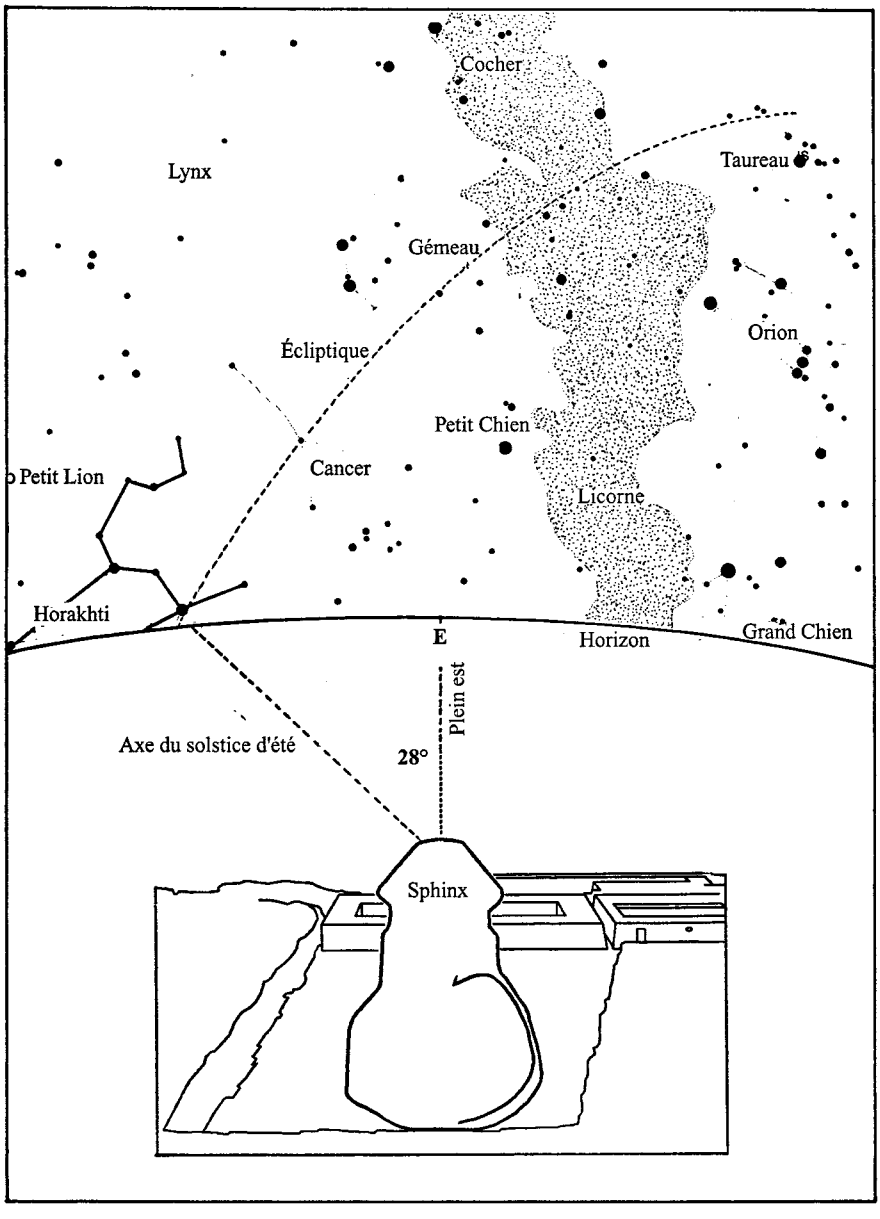
Rejoignons maintenant le roi-Horus terrestre, qui se tient entre les pattes du Grand Sphinx de Gizeh.

Nous sommes à l'aube du solstice d'été, vers 2500 av. J.-C. Le Lion se lève bien à 28° au nord du plein est, mais nous remarquons aussitôt un défaut dans la correspondance entre ciel et terre.

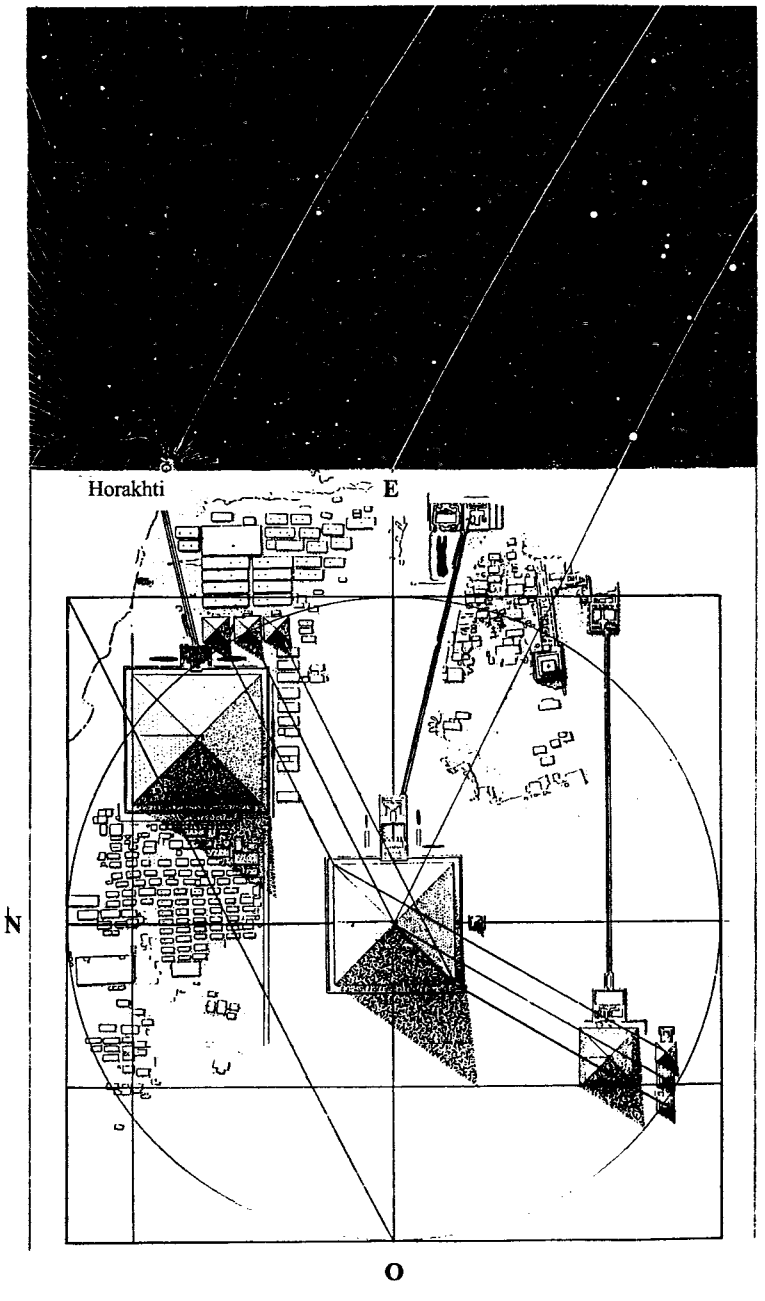
Le sphinx braque son regard vers le plein est, donc dans une autre direction que celle du Lion, son équivalent céleste.

Qui plus est, la chaussée reliant la pyramide centrale au complexe du sphinx est orientée à 14° *au sud* du plein est, donc très à gauche du point où le roi-Horus cosmique est censé attendre, entre les pattes du Lion, de prendre le chemin de Ro-setaou.

Pourquoi le reflet du monde terrestre est-il «mal placé» à l'horizon oriental? Posons la question différemment et employons la terminologie dualiste qu'elle exige: pourquoi Hor-em-Akhet, Horus dans l'Horizon (le Grand Sphinx) n'est-il pas aligné sur Horakhti, Horus de l'Horizon (la constellation du Lion)? Et pourquoi la



50. Le lever du Lion lors du solstice d'été, vers 2500 av. J.-C., à l'Âge des pyramides. À noter: à cette époque, le regard d'Hor-em-Akhet, «Horus dans l'Horizon» (le Grand Sphinx), n'est pas aligné sur Horakhti, «Horus de l'Horizon» (la constellation du Lion). Le lecteur n'a pas oublié que cette étrange impression de «décalage» entre ciel et terre lors du solstice d'été de 2500 av. J.-C. porte également sur les trois grandes pyramides et les étoiles du Baudrier d'Orion.



51. Le solstice d'été, vers 2500 av. J.-C. Représentation libre du Douat, vu de l'Horizon de Gizeh.

chaussée du sphinx ne se dirige-t-elle pas vers le soleil levant afin de « relier » le roi-Horus à son équivalent cosmique ?

Lors du solstice d'été de 2500 av. J.-C., on assiste à un étrange « décalage » entre ciel et terre. De plus, comme le lecteur l'aura noté dans le chapitre 8, cette impression ne porte pas que sur le sphinx et le Lion, mais aussi sur les trois grandes pyramides de Gizeh.

Peut-être n'avons-nous cessé d'avoir la solution de l'énigme sous les yeux... Sur la stèle de granite érigée entre les pattes érodées du sphinx en l'honneur de Thoutmosis IV, un grand roi-Horus de l'Égypte ancienne, nous lisons cette impressionnante titulature :

> La Majesté d'Horus, Taureau puissant qui engendre le Rayonnement, Favori des Deux Déesses, Durable en Royauté comme Atoum, Horus d'Or, Puissant d'Épée, Repoussant les Neuf Arcs, Roi de haute et de basse Égypte, Fils de Rê, Thoutmosis [...], qui a reçu la vie, la stabilité, la jouissance [...] à jamais. Vive le Dieu bon, Fils d'Atoum, Protecteur d'Horakhti, Image vivante du Seigneur de Tout, du Souverain [...], beau de Visage comme Son Père, qui s'est élancé, équipé, avec sur lui la forme d'Horus [...], Fils d'Atoum, de son corps, Thoutmosis [...], Héritier d'Horus Sur Son Trône[60] [...].

Est-ce là le discours d'un homme qui ignore tout, comme le suggèrent certains égyptologues[61], de ce que représentent le Grand Sphinx et les autres monuments de Gizeh ? Certes non. Et comment le majestueux roi-Horus définit-il ce domaine sacré ?

Le lecteur s'en souviendra, il emploie une expression aussi simple que forte, et déclare qu'il s'agit du « Lieu splendide du "Premier Temps[62]" ».

Lorsqu'il a prononcé ces mots, Thoutmosis, l'« Héritier d'Horus Sur Son Trône », n'a-t-il pas répété ce que tous les rois-Horus précédents avaient dit du plateau de Gizeh ?

Ne l'appelait-il pas « le Lieu splendide du "Premier Temps" » parce que c'était ainsi qu'on se souvenait de lui, sous l'effet de traditions transmises à travers les âges, depuis des temps si lointains qu'ils en étaient devenus presque inconcevables ?

Est-ce pour cette raison que le ciel de 2500 av. J.-C. nous paraît décalé, biaisé, tordu ? Plutôt que « mal placé » dans l'espace, ne le serait-il pas *dans le temps* ?

Ne devons-nous pas programmer notre ordinateur pour qu'il recherche l'époque où les monuments reflétaient le ciel, bien avant

52. Reconstitution du sphinx, entre les pattes duquel était érigée la statue d'un roi-Horus. Tous deux fixent les yeux sur l'équivalent céleste du «Lieu splendide du Premier Temps», qui s'étend à l'horizon oriental.

Thoutmosis, bien avant Khâfrê et Khoufoui, au «temps» où Osiris avait fondé son royaume sur terre, autrement dit lors du «Premier Temps»?

De quand date ce «Premier Temps»?

QUATRIÈME PARTIE

LA CARTE

Chapitre 11

L'ACADÉMIE OCCULTE

Les Égyptiens croyaient qu'à l'origine, leur terre avait été gouvernée par une dynastie de grands dieux, dont Horus, le fils d'Isis et Osiris, avait été le dernier. Une dynastie d'êtres semi-divins lui avait succédé. Connus sous le nom de «suivants d'Horus», ces souverains avaient à leur tour cédé la place aux rois de l'Égypte historique.

Selim Hassan, *The Sphinx*, 1940

De quand date la «genèse» de la civilisation égyptienne? À quelle époque l'«histoire» a-t-elle débuté?

En réponse à ces questions, T. G. H. James, un ancien conservateur des Antiquités égyptiennes du British Museum, exprime la position des égyptologues orthodoxes: «La première période véritablement historique est celle qui commence avec l'invention de l'écriture. D'ordinaire appelée "période dynastique", elle s'étend de 3100 à 332 av. J.-C environ. Elle tire son nom des trente et une dynasties en lesquelles Manéthon, un prêtre-historien du [IIIe siècle av. J.-C.], a classé les rois d'Égypte. Ignorantes de l'écriture et qualifiées de "prédynastiques", les cultures antérieures présentent certains traits qui caractérisent les premiers temps de la période dynastique [...]. Les traces de vie humaine découvertes dans la vallée du Nil avant la période prédynastique sont généralement définies par les termes appliqués à la préhistoire de l'Europe: "paléolithique", "mésolithique" et "néolithique[1]".»

Affaire réglée... L'histoire d'Égypte, et avec elle la civilisation en général, sont apparues vers 3100 av. J.-C. Et avant cette date n'existaient que des cultures «ignorantes de l'écriture» (quoique dotées de certains aspects «civilisés»), elles-mêmes précédées par les sau-

vages de l'« Âge de pierre » (« paléolithique » signifie littéralement « ancien Âge de pierre »).

Tel que James le décrit, ce tableau paraît ordonné, précis, voire lumineux. À l'entendre, on a le sentiment que les Égyptiens de l'époque prédynastique et leurs ancêtres ne sont plus un mystère, et qu'il ne reste rien à découvrir à leur propos.

Cette vision rassurante du passé est très répandue chez les égyptologues. Dans leurs livres d'histoire, mais aussi dans des ouvrages de vulgarisation tels *National Geographic* ou la collection « Grandes Civilisations du passé » des éditions Time-Life, les spécialistes ne cessent de donner l'impression que la préhistoire d'Égypte est bien comprise, organisée, catégorisée et mise à sa vraie place (James nous renvoie même vers un lieu précis du British Museum, où tout semble fait pour éclairer notre lanterne : la « sixième salle égyptienne », dont la collection d'« outils primitifs réalisés par les habitants de l'Égypte du paléolithique[2] » répondra à toutes nos questions). Il en va de même de l'autre côté de l'Atlantique. Déjà cité dans la première partie, Peter Lecovara, assistant conservateur au Museum of Fine Arts de Boston, affirme : « Des milliers d'égyptologues étudient cette question [la préhistoire de l'Égypte] depuis des siècles, et la chronologie est assez bien établie. Il n'y a pas tellement de surprises à attendre[3]. »

Mais tout est-il aussi net, aussi définitif, que les « spécialistes » nous l'assurent ? Qui nous dit qu'« il n'y a pas tellement de surprises à attendre » ?

À notre avis, Lecovara, James et tous les savants qui partagent leur opinion devraient se remémorer les propos de feu Labib Habachi. L'ancien inspecteur en chef des Antiquités mandaté par le gouvernement égyptien affirmait en 1984 : « L'égyptologie est un domaine dans lequel une découverte due au hasard peut infirmer une théorie reconnue[4]. » Dans cette optique, il incitait les égyptologues à éviter les « affirmations péremptoires » et à avoir l'honnêteté d'« émailler leurs commentaires d'un certain nombre de "probablement" et de "peut-être[5]" ».

Il est vrai que l'usage de ces expressions devient nécessaire dès qu'on se penche sur la période prédynastique et les débuts de l'histoire d'Égypte. Contrairement à ce que croit le public, mais comme le reconnaissent certains érudits, « notre connaissance de la plus ancienne Égypte est encore très lacunaire[6] ».

Ce sont les propres termes de Nicolas Grimal, responsable de l'Institut français d'archéologie orientale du Caire (IFAO), qui concède aussi :

> [...] il est apparu clairement dès avant la Seconde Guerre mondiale non seulement que la « préhistoire » des pharaons prenait une ampleur insoupçonnée, mais encore qu'elle présentait une variété si grande et, à bien des égards, des aspects si achevés qu'il était difficile de voir en elle seulement une étape préparatoire[7].

Le discours consensuel des égyptologues (parmi lesquels Grimal constitue une exception, tout du moins à cet égard) ne nous propose aucune théorie cohérente quant à la « variété si grande » et aux « aspects si achevés » de la préhistoire égyptienne. Il évite également le sérieux problème représenté par l'apparente absence de continuité entre les périodes prédynastique et dynastique. Néanmoins, les anciens Égyptiens eux-mêmes nous ont transmis des documents qui pourraient bien contenir la clé de cette énigme, car ils évoquent en détail une ère *antérieure* de plusieurs millénaires à 3000 av. J.-C., date de l'apparition soudaine de l'État pharaonique.

Malheureusement, personne n'est prêt à prendre ces pièces au sérieux. Serait-ce qu'elles menacent les convictions des érudits contemporains au sujet de la chronologie égyptienne ? Il appartient au lecteur d'en juger... Et pourtant, comme nous allons l'expliquer plus bas, les égyptologues ne se privent pas d'y faire le tri, pour n'en retenir que les éléments *en accord* avec la théorie communément admise.

Trois ères

Comme T. G. H. James le précisait dans la déclaration citée plus haut, l'étude de la chronologie des anciens Égyptiens se fonde en grande partie sur l'*Histoire d'Égypte* de Manéthon. Le très respectable Walter Emery affirme peu ou prou la même chose lorsqu'il constate que cette œuvre est d'« une immense importance » et qu'elle « forme la charpente autour de laquelle s'est édifiée l'histoire d'Égypte[8] ».

Les égyptologues contemporains se réfèrent toujours à la classification de Manéthon car celle-ci s'est souvent révélée juste. On sait

que son auteur l'avait fait reposer sur « des documents, ou listes royales, beaucoup plus anciens, auxquels sa qualité de prêtre érudit lui avait permis d'accéder[9] ». Qui plus est, un certain nombre de ces documents (notamment la pierre de Palerme, le papyrus de Turin et la liste royale d'Abydos) ont été retrouvés et traduits. Au dire de feu Michael Hoffman, une sommité en matière d'Égypte prédynastique, « les archéologues et égyptologues ont découvert cinq de ces listes qui, malgré certaines divergences, apportent une confirmation globale de l'œuvre de Manéthon[10] ».

Selon les sources restées à notre disposition, les anciens Égyptiens avaient gardé le souvenir de *trois ères de royauté distinctes* :

1. la première était celle où les « Neterou » (pluriel de *neter*, « dieu ») avaient gouverné la terre d'Égypte ; l'apogée de cette époque avait correspondu au règne d'Horus, le fils d'Osiris et Isis ;
2. elle avait été suivie de l'ère des « Chemsou Hor », les « Suivants d'Horus » (détenteurs de bien d'autres titres et épithètes), qui avaient prolongé la lignée d'Horus jusqu'à l'avènement d'un pharaon de race humaine, Menès, également connu sous le nom de « Narmer » ou de « roi-Scorpion », le légendaire « Unificateur des Deux Terres de haute et de basse Égypte » ;
3. après Menès étaient venus les souverains qualifiés de « dynastiques », dont les noms sont consignés dans les listes royales.

Les égyptologues situent le règne de Menès aux environs de 3000 av. J.-C. Dans leur esprit, il s'agit du premier roi « historique » de l'Égypte « dynastique[11] ». S'ils reconnaissent que des « chefs » prédynastiques l'avaient précédé, aussi bien dans le nord que dans le sud du pays, ils récusent fermement l'idée selon laquelle les Neterou ou « Suivants d'Horus » répertoriés dans les listes royales (et abondamment cités par Manéthon) seraient eux aussi des personnages historiques. Au contraire, ils s'accordent à penser que ces êtres appelés « dieux » relèvent de la fiction religieuse, et qu'il faut considérer les Chemsou Hor comme de simples « rois mythiques » ayant exercé le pouvoir sur un royaume non moins irréel.

Parmi toutes les informations transmises par Manéthon et par les listes royales en notre possession, les savants ne reconnaissent de caractère historique qu'à celles qui correspondent à leur théorie (plus exactement, qui portent sur la période dynastique, à partir de

Menès), tout en rejetant les allusions de ces mêmes documents à des temps plus anciens et plus énigmatiques.

Ainsi, dans son article de la *Cambridge Ancien History*, T. E. Peet mettait dans le même sac les anciennes sources égyptiennes évoquant la chronologie des « Dieux » et des « Suivants d'Horus », pour mieux appliquer à l'ensemble du corpus ce jugement sans appel : « D'un point de vue historique, il n'y a pas grand-chose à en faire [12]. »

De même, dans *La Royauté et les dieux*, une étude détaillée de l'État pharaonique, l'éminent Henri Frankfort, spécialiste de l'Antiquité préclassique à l'université de Londres, disait des « Suivants d'Horus » :

> [...] « suivants d'Horus » est une désignation vague visant les rois du lointain passé [...]. Mais il ne semble pas qu'il convienne de considérer ce terme comme ayant eu primitivement un sens historique. Car chaque roi en mourant devenait l'un des membres de la corporation des « esprits transfigurés » [...]. [...] il se fondit dans la nébulosité de la force spirituelle qui avait protégé le souverain vivant, descendant qui occupait le trône d'Horus depuis un temps immémorial [13].

De grands initiés

Nous sommes contraints de préciser que ce regard est radicalement différent de celui des anciens Égyptiens sur leur propre histoire. Pour ce peuple, il n'avait jamais été question d'époques mythiques ni de « nébulosité de la force spirituelle » tapie dans un passé lointain. À vrai dire, ils considéraient les « Suivants d'Horus » et le pays sur lequel ceux-ci avaient « régné » comme des réalités incontestables, auxquelles ils restaient associés par des liens directs et indestructibles. De fait, si l'on prend au sérieux les récits et les traditions de l'Égypte antique, on s'aperçoit que l'expression « Suivants d'Horus » désigne une lignée d'individus dotés d'une existence réelle, mais dépourvus de noms, dont la fonction et le devoir, comme le suggérait Henri Frankfort lui-même, consistaient à entretenir la « force spirituelle » qui sous-tendait la monarchie (et ce d'une façon qui n'avait rien de « vague » ni de « nébuleux »). En réalité, les propos des Égyptiens nous invitent à formuler la conclusion suivante : le rôle des « Suivants » était de préserver, à travers les âges,

un savoir extraordinaire, dont l'origine remontait à une époque encore plus mystérieuse: le «temps des Neterou» ou «temps des Dieux».

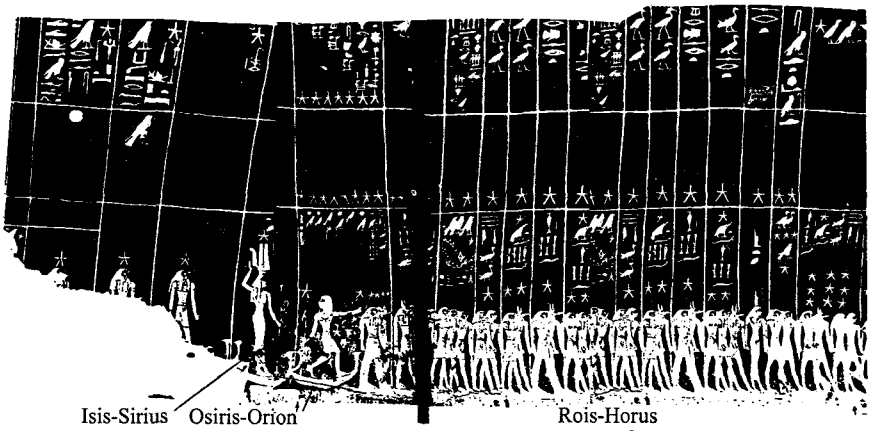
En d'autres termes, les sources originelles dont nous disposons nous permettent de faire le constat suivant: il se peut que les «Suivants d'Horus» n'aient pas été des «rois», dans l'acception usuelle du terme, mais des personnages immensément puissants et éclairés, de grands initiés, choisis avec soin par une académie composée d'êtres d'exception, laquelle s'était établie sur le site sacré d'Héliopolis-Gizeh des milliers d'années avant le début de l'histoire. Bon nombre d'indices nous portent également à croire que les textes des anciens Égyptiens disent vrai, et que la civilisation pharaonique devait sans doute son incomparable génie à cette «confrérie», elle-même liée à l'académie archaïque mentionnée plus haut.

Mais qui étaient réellement ces Chemsou Hor? Et à la «suite» de quoi se situaient-ils?

Ceux qui suivent la voie d'Horus

Héliopolis, l'antique «On» ou «Innou», était le centre religieux le plus ancien d'Égypte, et très probablement du monde entier. Située à une quinzaine de kilomètres au nord-est du plateau de Gizeh, cette cité avait déjà atteint un âge vénérable à l'aube de l'époque pharaonique. La tradition la désignait comme le lieu de naissance des secrets de l'immortalité astrale dont les bâtisseurs des pyramides se sentaient légataires. Comme I. E. S. Edwards l'a récemment démontré, son grand prêtre détenait également le titre de «Chef des Astronomes». De fait, lors des cérémonies, ce dignitaire religieux était vêtu d'une robe semée d'étoiles à cinq branches[14].

Dans la troisième partie, nous avons indiqué que la préoccupation majeure du clergé «scientifique» d'Héliopolis était de consigner les mouvements des étoiles, de mesurer et de commémorer l'écoulement du temps, et d'étudier les mystères du passé. Nous savons depuis longtemps que les prêtres analysaient le cycle solaire en fonction de la progression apparente de l'astre à travers les signes du zodiaque sur une année. De récentes preuves nous démontrent désormais qu'ils connaissaient aussi le cycle cosmique de la



53. Osiris-Orion montre la voie à ses «Suivants», les rois-Horus gardiens de son double royaume dans le Douat.

«Grande Année», à savoir la «dérive» précessionnelle des étoiles, entraînée par l'«oscillation» de la terre sur son axe. Le lecteur n'aura pas oublié que ce cycle de 25 920 ans se mesure à partir de la lente rotation des douze constellations zodiacales par rapport au point vernal, l'endroit où le soleil se lève lors de l'équinoxe de printemps. En résumé, les prêtres fondaient leurs observations sur la «précession des équinoxes». Chaque étape du phénomène correspondait à un «Âge» d'une durée de 2 160 ans, dont le premier s'était manifesté suite à une sorte de «Big Bang» spirituel et culturel: le Zep Tepi ou «Premier Temps» des Dieux.

Seul un peuple doté d'un esprit scientifique, d'un intellect élaboré, d'une organisation complexe et d'une longue tradition de mesures astronomiques précises a pu observer et calculer avec exactitude le taux de la précession des équinoxes. De même, les trois grandes pyramides de Gizeh ne sauraient être l'œuvre d'individus à la technologie primitive, sortis depuis peu de l'Âge de pierre. Au contraire, comme les historiens des sciences Giorgio de Santillana et Hertha von Dechend le soulignaient, de telles réussites «devraient nous permettre de conclure que des hommes sérieux et intelligents dirigeaient l'action en coulisses, des hommes qui devaient impérativement user d'un vocabulaire technique[15]».

Nous allons développer l'idée que « des hommes sérieux et intelligents » (et aussi des femmes, apparemment) ont bel et bien imprimé leur marque à la préhistoire de l'Égypte. Selon notre hypothèse, on les appelait « Suivants d'Horus ». Nous allons également expliquer que leur fonction, respectée par leurs descendants avec la rigueur d'un culte messianique pendant des millénaires, portait sans doute sur l'exécution d'un grand projet cosmique. Et nous prouverons que la lente mise en œuvre de ce plan impliquait l'identification de deux « chemins » empruntés par les astres à travers les âges, deux « voies » dépendant de la précession axiale de la terre :

1. d'abord, la « voie » des étoiles, qui semblent « dériver », en ce sens que le lieu et le jour de leur lever à l'horizon changent, tout en s'accompagnant de modifications dans leur hauteur au méridien ;
2. ensuite, la « voie » du soleil, qui semble également « dériver », en direction de l'ouest et le long de l'écliptique, de sorte que l'« aiguille » de l'équinoxe de printemps paraît « glisser » lentement à travers les douze signes du zodiaque, à raison de une étape tous les 2 160 ans.

Nous allons démontrer que, dans le langage astronomique codé des Anciens d'Héliopolis, l'idée de suivre le soleil dans sa course vers l'ouest à travers le zodiaque se traduisait par « suivre la Voie d'Horus [le soleil] à travers les âges ». Nous prouverons que les « Suivants d'Horus » avaient très probablement acquis ce mystérieux titre en raison de la justesse avec laquelle celui-ci décrivait leur fonction. Nous pensons en effet que ces personnages étaient des astrologues et des astronomes *par excellence**, qui avaient suivi et consigné l'emplacement du point vernal à travers les siècles, de l'époque du « Premier Temps » à celle des rois de l'Égypte historique.

Enfin, nous soumettrons également cette hypothèse à vérification : à un moment précis de leur histoire, à l'occasion d'un événement prédéterminé, « inscrit dans les étoiles », les « Suivants d'Horus » ont pris des mesures destinées à mobiliser les habitants autochtones de l'Égypte, à les unir en État théocratique, et à employer leur énergie à l'accomplissement d'un projet cosmique, dans lequel les trois Grandes Pyramides dominant la rive ouest du Nil devaient jouer un rôle prépondérant...

---

* En français dans le texte *(NdT)*.

Chapitre 12

Les Sages et les « Suivants »

L'introduction du premier texte cosmologique d'Edfou fait état d'une tradition, selon laquelle ces documents contiennent les « paroles des Sages ». Il y est expliqué qu'on considérait ce livre saint comme la « Reproduction des écrits rédigés par Thot en fonction des paroles des Sages » [...].

E. A. E. Reymond, *The Mythical Origin of the Egyptian Temple*, 1969

Pour les érudits modernes, il est établi que les mythes n'ont pas valeur de preuves historiques. Et comme nous l'avons indiqué dans le chapitre précédent, les égyptologues adhèrent de très près à cette convention.

L'archéologie a cependant connu plusieurs cas où des mythes, jadis qualifiés de « non historiques », se sont avérés conformes à la réalité. L'une de ces prétendues légendes évoquait la cité de Troie, célèbre dans le monde entier grâce à l'*Illiade*, le long poème en prose conçu par Homère, vers 800 av. J.-C., à partir de traditions orales antérieures. Encore tout récemment, la plupart des savants étaient persuadés qu'il s'agissait d'une « ville mythique », issue de l'imagination fertile de l'aède. En 1871, l'explorateur et « aventurier » allemand Heinrich Schliemann a pourtant su infirmer la thèse des tenants de l'orthodoxie. En suivant les indications géographiques livrées par l'épopée, il a découvert la cité de Troie dans l'ouest de la Turquie, non loin du détroit des Dardanelles (l'antique Hellespont), à l'endroit même où Homère la disait située. En compagnie de deux autres chercheurs intrépides, l'érudit grec

Kalokairinos et l'archéologue britannique Arthur Evans, il a appliqué le même principe aux mythes relatifs à la grande civilisation «minoenne» qui, disait-on, s'était épanouie dans l'île de Crète. Également rejetés par les adeptes de la convention en raison de leur caractère non historique, ces mythes ont néanmoins trouvé leur justification lorsque Schliemann et son équipe ont excavé les vestiges d'une culture extrêmement avancée, aujourd'hui identifiée, sans conteste possible, à celle des «Minoens[1]».

De même, dans le sous-continent indien, le vaste corpus d'anciens textes sanskrits connu sous le titre de *Rig-Véda* abonde en références à un grand peuple qui vivait déjà dans des villes fortifiées il y a plus de quatre mille ans, avant les invasions aryennes. Une fois de plus, les spécialistes ont renvoyé ces allusions dans le camp du «mythe» jusqu'au XXe siècle. C'est alors qu'on a commencé à mettre au jour les ruines des grandes cités de la «vallée de l'Indus», Harappa et Mohenjo-Daro, dont les origines remontent à 2500 av. J.-C[2].

En résumé, les annales de l'archéologie nous apprennent que des civilisations et des sites jadis qualifiés de «mythiques» (donc dénués d'intérêt pour les historiens) ne cessent de surgir des brumes du passé pour devenir des réalités historiques.

Le même phénomène se produira-t-il bientôt en Égypte?

Les gardiens des inscriptions

Chez des peuples comme les Grecs ou les Romains, beaucoup plus proches que nous des anciens Égyptiens, c'était un lieu commun que de considérer les pharaons et leurs prêtres comme les gardiens d'archives portant sur certains événements survenus dans un passé fort lointain. Des visiteurs aussi distingués que le législateur Solon (640-560 av. J.-C.), le savant Pythagore (VIe siècle av. J.-C.) ou l'historien Hérodote[3] (Ve siècle av. J.-C.) ont vu ces documents, qu'ils ont étudiés dans la ville sainte d'Héliopolis. Ce sont leurs récits qui ont conditionné le regard des Grecs sur l'Égypte, dont ces propos de Platon[4] offrent un bon exemple:

> Comparés à ce peuple aux traditions dix fois plus antiques, nous, les Grecs, sommes en réalité des enfants. Alors que rien de ce qui touche aux précieux souvenirs du passé ne saurait survivre longtemps dans

> notre pays, l'Égypte a consigné et conservé à jamais la sagesse des temps anciens. Les murs de ses temples sont couverts d'inscriptions, et les prêtres ont toujours cet héritage divin sous les yeux [...]. Sans les modifier, les générations continuent de transmettre aux générations suivantes ces choses sacrées: les chansons, les danses, les rythmes, les rituels, la musique, les peintures, tout ce qui provient de temps immémoriaux, de l'époque où les dieux régnaient sur terre, de l'aube de la civilisation[5].

Nous avons déjà fait de fréquentes allusions au Zep Tepi, ce «Premier Temps» des dieux, cette époque prétendument mythique, cette ère lointaine à laquelle les anciens Égyptiens associaient la naissance de leur civilisation. Dans le précédent chapitre, nous avons remarqué que la célèbre *Histoire* de Manéthon et un certain nombre d'inscriptions appelées «listes royales» se réfèrent à l'Âge d'or où les divinités, puis les mystérieux «Suivants d'Horus», exerçaient le pouvoir sur la vallée du Nil. Avant de nous plonger, dans le prochain chapitre, au sein de l'immense chronologie dont toutes ces listes se font l'écho, suivons le conseil de Platon et étudions les «murs des temples». Plus précisément, concentrons-nous sur les textes dits «de fondation» (vers 200 av. J.-C.) qui tapissent le sanctuaire d'Edfou, une ville de haute Égypte située à mi-chemin de Louxor et d'Assouan. De l'avis des spécialistes, ces écrits, qui renferment une extraordinaire série de références au «Premier Temps», sont les vestiges d'un corpus littéraire bien plus ancien, bien plus vaste et bien plus cohérent, mais perdu depuis lontemps. Consacrés à la cosmogonie, ils comprennent une «histoire mythique» complète de l'Égypte, de ses dieux et des temples édifiés en leur honneur[6]. Les «Suivants d'Horus» y sont identifiés à d'autres êtres «mythiques», parfois assimilés à des dieux et parfois à des hommes, mais tous décrits comme les dispensateurs et les conservateurs du savoir à travers les âges, comme une confrérie d'individus exceptionnels, voués à la transmission de la sagesse, à la recherche de la résurrection et à la conquête de la renaissance...

Souvenirs de l'aube

Le temple d'Edfou que nous connaissons actuellement a été construit sur une période de deux siècles, entre 237 et 57 av. J.-C. Il

conserve toutefois quelques éléments provenant de structures beaucoup plus anciennes, dont les origines remontent à l'Âge des pyramides (par exemple, certaines parties des faces interne et externe du mur d'enceinte ouest). De plus, comme tous les grands sanctuaires, il se dresse sur une « terre sanctifiée », à laquelle s'attachent les souvenirs d'une haute antiquité et d'antécédents considérables [7].

Au premier abord, les textes de fondation semblent relater l'histoire de l'édifice, et décrire ses salles, ses cours, sa fonction ainsi que sa signification rituelle[8]. Mais comme le démontrait E. A. E. Reymond, de l'université de Manchester, une étude plus poussée met en évidence leur propos sous-jacent. Celui-ci révèle :

> [...] l'existence de certains événements mythologiques [...], dans lesquels la fondation, la construction et l'animation du temple historique [d'Edfou] sont interprétées comme étant survenues à une époque mythique. Le temple historique est considéré comme l'œuvre des dieux eux-mêmes et comme une entité de nature mythique. Cette adéquation [...] semble révéler une croyance en un temple historique, conçu comme le prolongement, la projection et le reflet directs d'un temple mythique, qui avait vu le jour au commencement du monde[9] [...].

Faut-il préciser que, dans les textes d'Edfou, le « commencement du monde » est synonyme de « Premier Temps », la période également évoquée par la formule « Ancien Âge primordial » ? À cette époque-là, nous dit-on, le dieu de la Sagesse Thot avait copié « les paroles des Sages » dans un livre, où était codifié l'emplacement de certains « tertres sacrés » qui jalonnaient le cours du Nil. D'après les inscriptions, cet ouvrage s'intitulait *Localisation des tertres de l'Ancien Âge primordial*. Selon la croyance, il regroupait des informations relatives aux petits « tertres » (les temples), mais aussi au Grand Tertre primitif où le temps était apparu [10].

Plusieurs points éveillent notre intérêt :

• I. E. S. Edwards a récemment associé le « Grand Tertre primitif » à l'élévation rocheuse située sous la Grande Pyramide de Gizeh et incorporée aux premières assises de sa maçonnerie [11]. Cette analyse semble renforcer le lien, établi dans la première et la deuxième partie du présent ouvrage, entre la nécropole et le « Premier Temps ».

• Les « Sages » mentionnés dans les textes d'Edfou étaient au nombre de sept. Ils assumaient une fonction très particulière, car ils étaient « les seuls êtres divins à savoir comment les temples et les lieux saints devaient être créés ». Avec Thot, ils avaient lancé certains travaux de construction sur le Grand Tertre primitif. Entre autres choses, il leur avait fallu définir l'emplacement du sanctuaire originel, le temple « mythique » du « Premier Temps », puis procéder à son érection [12].

• Les « Sept Sages » avaient également présidé à l'édification d'une structure appelée *hout-neter*, « la demeure du dieu » : « Les hommes lui donnent le nom de "Rapide de construction". Le sanctuaire dont le nom est "Grand Siège" se trouve à l'intérieur, et toutes ses chapelles sont conformes à la norme [13]. »

• À la fin des travaux, « les Sages [avaient] assuré la protection magique (*sour-medou*) de ce site [14]. »

• De tous les écrits égyptiens connus, les textes de fondation d'Edfou sont les seuls à mentionner l'existence des « Sept Sages ». C'est pourquoi les égyptologues n'ont guère cherché à identifier ces personnages. Ils se sont contentés d'indiquer qu'ils semblaient participer d'« une théorie bien plus vaste et bien plus générale, relative à l'origine des domaines sacrés et de leurs temples [15] ». À notre avis, le contexte dans lequel les textes situent les Sages mérite réflexion, car il se caractérise par l'importance d'une imagerie « diluvienne », dans laquelle on décrit la baisse graduelle des « eaux primordiales » (d'où a émergé le Grand Tertre primitif [16]). On pense, bien sûr, à la cime sur laquelle l'Arche de Noé s'est posée lors du Déluge biblique, et aux « Sept Sages » (les « Apkallou ») de l'ancienne civilisation babylonienne qui, prétendait-on, avaient « vécu avant le Déluge » et avaient construit les murs de la ville sainte d'Ourouk [17]. De même, ce n'est sans doute pas un hasard si la tradition indienne garde le souvenir de « Sept Sages » (les « Rishis »), qui ont survécu au Déluge afin de préserver et de transmettre la sagesse du monde antédiluvien aux générations à venir [18].

À travers tous ces exemples, nous pouvons définir ces Sages comme les survivants éclairés d'un cataclysme qui a nettoyé la surface du globe, des êtres d'exception qui sont repartis de zéro à l'aube d'une nouvelle ère, le « Premier Temps » des anciens Égyptiens.

Comme Reymond le confirmait dans sa magistrale étude des textes d'Edfou :

> [...] la première époque connue de nos principales sources était une *période ayant débuté à partir de ce qui avait existé dans le passé*. Le ton général du récit nous donne l'impression qu'un ancien monde a été détruit après s'être constitué, et que ce monde mort a servi de base à une nouvelle période de création, laquelle a d'abord été la re-création et la résurrection de ce qui avait existé dans le passé[19].

La sagesse et le savoir

Les textes d'Edfou nous apprennent que les Sept Sages et les autres dieux étaient originaires d'une île[20], la « Patrie des Primordiaux[21] ». Comme indiqué plus haut, ces écrits sont très clairs sur le fait qu'un déluge a provoqué la destruction de cette terre, que sa fin est survenue brutalement[22] et que la grande majorité de ses « divins habitants » a été noyée[23]. À leur arrivée en Égypte, les rares survivants sont devenus « les Dieux bâtisseurs qui ont façonné au temps primordial, les Seigneurs de la Lumière [...], les Esprits, les Ancêtres [...] qui ont fait croître la semence à l'intention des dieux et des hommes [...], les Anciens qui ont vu le jour au commencement, qui ont illuminé cette terre lorsqu'ils sont venus ensemble[24] [...] ».

On ne croyait pas à l'immortalité de ces êtres hors du commun. Au contraire, on pensait qu'ils étaient morts après avoir achevé leur tâche. Leurs enfants, qui les avaient alors remplacés, avaient accompli les rites funéraires pour leur compte[25]. C'est ainsi que, tout comme celles des « Suivants d'Horus », les générations de « Dieux bâtisseurs », de « Sages », d'« Esprits » ou de « Seigneurs de la Lumière » décrits dans les textes d'Edfou avaient pu se renouveler, et transmettre au fil du temps la sagesse et le savoir issus d'une époque disparue. De fait, les ressemblances entre les « Anciens » d'Edfou et les Chemsou Hor de la tradition héliopolitaine sont telles qu'il est difficile de ne pas conclure que ces deux expressions, et avec elles les nombreuses autres formules existantes, s'appliquent à la même mystérieuse confrérie.

Ce sentiment se trouve renforcé par la constance avec laquelle les textes d'Edfou font référence à la « *sagesse* des Sages » (la sagesse

étant une des caractéristiques principales des « Suivants d'Horus ») et à leur *savoir* particulier. Celui-ci portait notamment, mais pas exclusivement, sur le domaine de l'architecture[26]. De même, il n'est pas inintéressant de noter que ces êtres sont crédités de l'élaboration des plans et de la structure générale repris plus tard dans la construction de tous les sanctuaires. Dans d'autres contextes, ce trait est fréquemment attribué aux « Suivants d'Horus ». Par exemple, le temple de Dendérah, au nord d'Edfou, s'orne de textes de fondation, selon lesquels le grand « plan » suivi par ses architectes était « écrit en écritures anciennes datant des Serviteurs [Suivants] d'Horus[27] ».

Des origines héliopolitaines

Les références les plus anciennes aux « Suivants d'Horus » figurent dans les Textes des Pyramides. La coïncidence entre l'image, exprimée dans les inscriptions d'Edfou, d'un Grand Tertre primitif émergeant des eaux du déluge universel, et celle que nous transmettent ces antiques écrits n'est donc sûrement pas accidentelle. Dans les Textes des Pyramides, comme le résume E. A. E. Reymond, « la terre, sous sa forme originelle, est représentée comme une butte émergeant des eaux primitives. Ce monticule était considéré comme un être divin, comme la configuration terrestre première, sur laquelle résidait le créateur Atoum[28]. »

C'est le clergé héliopolitain, on le sait, qui a compilé ces textes[29]. La tradition attribuant la fondation d'Héliopolis aux « Suivants d'Horus » pourrait donc être fondée. Dans l'esprit des anciens Égyptiens, l'événement remontait à une époque très antérieure à la période dynastique. Du reste, un papyrus, aujourd'hui conservé au musée de Berlin, nous précise qu'Héliopolis « existait avant la création de la terre[30] ». Une fois encore, cette affirmation s'ajuste parfaitement à la proposition centrale des textes d'Edfou, à savoir que le « nouveau monde » créé par les Sages après le Déluge a été conçu et réalisé par ses architectes comme « la résurrection de l'ancien monde des dieux[31] ».

On décèle d'autres analogies dans cette littérature. Par exemple, ce que Reymond appelle « la manifestation de la résurrection du pre-

mier monde sacré» prend l'aspect d'une colonne ou d'un bâton, la «Perche», sur laquelle se dresse un grand oiseau, le Faucon divin[32]. Héliopolis abritait effectivement un pilier («Innou», «pilier», était le nom de la cité en égyptien ancien[33]), sur lequel un autre oiseau «divin», le «Bennou», ou «Phénix», était censé se poser à intervalles réguliers[34]. On notera avec intérêt que le hiéroglyphe désignant Héliopolis, une colonne surmontée d'une croix, elle-même située au-dessous ou à côté d'un cercle divisé en huit[35], est quasiment identique à celui qui représente la «Perche» d'Edfou, reproduite par Flinders Petrie dans son ouvrage *Royal Tombs of the Earliest Dynasties*[36].

En se fondant sur ces éléments, mais aussi sur d'autres données, Reymond concluait: «[...] les sources documentaires d'Edfou nous offrent [...] un argument supplémentaire en faveur de la théorie selon laquelle le rituel du temple égyptien était d'origine héliopolitaine [...]. Nous sommes d'avis que les inscriptions d'Edfou entretiennent le souvenir d'un centre religieux prédynastique, qui a existé près de Memphis, la cité considérée par les Égyptiens comme le lieu de création de leur temple[37].»

Quel endroit situé «près de Memphis» se prête mieux aux définitions de «centre religieux prédynastique», de «lieu de création» du temple égyptien, que la ville sainte d'Héliopolis, à laquelle s'associent les pyramides et les autres structures du plateau de Gizeh? En outre, comme le lecteur s'en souviendra, le complexe de Gizeh-Héliopolis s'étend au nord de l'ancienne Memphis. À la lumière de ces précisions, les célèbres inscriptions qui ornent la face interne de l'enceinte du temple d'Edfou prennent une signification toute particulière, car elles nous affirment que le sanctuaire a été édifié «sous la dictée des Ancêtres», en fonction du contenu d'un certain «livre» «descendu du ciel au nord de Memphis[38]».

De toute évidence, on sent bien que les monuments de Gizeh pourraient être assimilés à une sorte de «livre» écrit dans la pierre et «descendu du ciel» car, pour autant que nous le sachions, les trois grandes pyramides sont les équivalents terrestres des étoiles du Baudrier d'Orion, et le sphinx arrime au sol l'image royale du Lion, le félin céleste.

Le cycle du phénix

Dans les Texte des Pyramides, le Tertre primordial identifié à la Grande Pyramide et au monticule de roche naturelle incorporé aux fondations de l'édifice se présente comme un lieu de vie, de mort et de renaissance[39]. Ces notions s'accordent à merveille à la quête du roi-Horus, ainsi qu'aux rituels, destinés à «éveiller Osiris» et à atteindre l'immortalité astrale, dont nous avons fait état dans les précédents chapitres. Elles s'harmonisent également au fait que nous percevons dans ces écrits l'évocation d'un rythme cyclique à l'œuvre dans l'univers, symbolisé par la vaste «Meule» du zodiaque qui moud le destin du monde.

La théologie héliopolitaine regroupait, condensait, tous ces éléments, qu'elle exprimait à l'aide d'une seule image: l'oiseau Bennou, le légendaire phénix qui, à espaces réguliers, «confectionnait un nid d'épices et de branches aromatiques, auquel il mettait le feu pour se consumer dans ses flammes. Comme par enchantement, de ce bûcher surgissait un nouveau phénix qui, après avoir embaumé les cendres de son père dans un œuf de myrrhe, s'envolait avec elles pour Héliopolis, où il les déposait sur l'autel de Rê, le dieu du Soleil égyptien. D'après une variante de ce récit, l'oiseau mourant prenait son essor vers Héliopolis et s'immolait dans le feu de l'autel, d'où s'élançait le jeune phénix [...]. Les Égyptiens associaient le phénix à l'immortalité[40].»

Les sources divergent quant à la périodicité du retour du Bennou. Dans une étude qui fait autorité sur le sujet, R. T. Rundle Clark annonçait cependant le chiffre de 12954 ans[41]. On le remarquera, cette estimation est très proche de la durée d'un demi-cycle précessionnel (rappelons que le cycle entier s'accomplit en 25920 ans). En termes astronomiques, le «retour du phénix» peut donc s'interpréter comme la lente «dérive» du point vernal à travers six maisons du zodiaque (par exemple, entre le Lion et le Verseau) ou comme le nombre d'années permettant à une étoile de passer, en suivant le méridien, de sa hauteur minimale à sa hauteur maximale au-dessus de l'horizon.

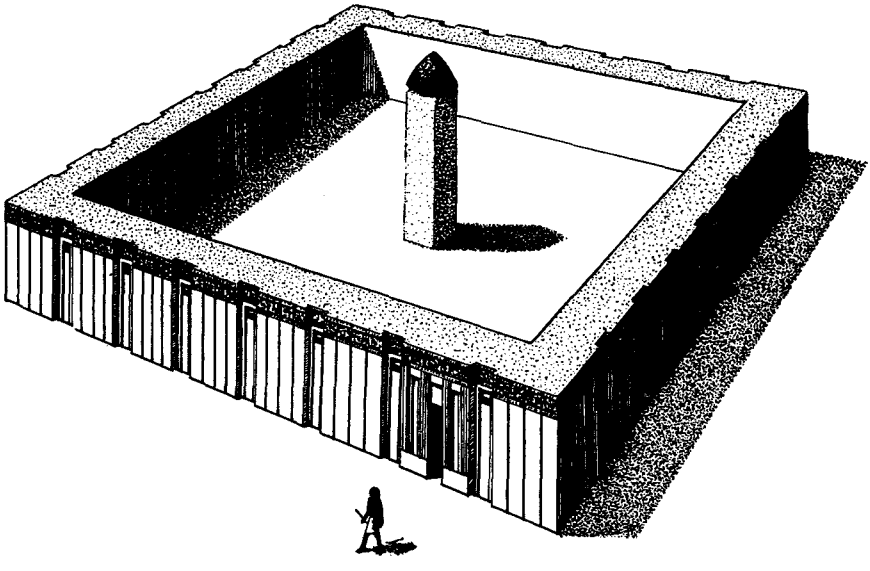
La prise en compte de ces coordonnées célestes nous renvoie aussitôt à la nécropole de Gizeh, au sphinx braquant son regard sur le point vernal, dans l'horizon oriental, et aux conduits stellaires de la

Grande Pyramide, orientés vers le méridien avec une précision mécanique. Par ailleurs, il est difficile de mettre au compte du hasard le fait que le «pyramidion», terme qui désigne la calotte posée au sommet des pyramides, se disait *benben* en ancien égyptien, et qu'il était considéré comme un symbole de l'oiseau Bennou, donc de la renaissance et de l'immortalité[42]. Ces calottes reproduisaient la première pierre-*benben*, laquelle était sans doute une météorite conique, «orientée», «tombée du ciel[43]» et conservée à Héliopolis, au sommet d'un pilier du temple appelé «maison du phénix[44]».

En résumé, ne sommes-nous pas confrontés à un tissu serré, à une imbrication d'idées rendues plus complexes encore par le dualisme inhérent à la pensée égyptienne, à une série d'images où la pierre représente l'oiseau, l'oiseau la pierre[45], et où ces deux éléments nous parlent de renaissance et d'un «éternel retour»?

Aujourd'hui, la Grande Pyramide de Gizeh a perdu son pyramidion. Quant à la pierre-*benben* d'Héliopolis, elle avait déjà sombré dans l'oubli du temps des Grecs[46]...

Tôt ou tard, ces trésors nous reviendront-ils, eux aussi?



54. Représentation libre de la «Maison du Phénix» d'Héliopolis, où se dressait un pilier surmonté de la pierre-*benben*, une météorite en forme de pyramide.

Les ancêtres divins

Comme l'observait R. T. Rundle Clark, « la pensée spéculative égyptienne est sous-tendue par la croyance qui veut que le temps se compose de cycles récurrents, dont l'ordonnancement est fixé par les dieux[47] ». Un moment décisif préside au déroulement de ces cycles et de ces époques : l'« événement fondateur » que les Égyptiens dénommaient « Zep Tepi », ou « Premier Temps ».

Zep signifie « temps » et *tepi* « premier ».

Mais le second terme possède d'autres connotations : par exemple, il désigne « l'extrémité avant d'un bateau » et peut aussi s'interpréter comme « le premier jour d'une période ». De plus, comme Robert K. G. Temple le précisait dans une étude pertinente : « Le sens premier de *tepi* est "bouche" [...] et, plus fondamentalement, "début ou commencement de quelque chose[48]". »

Peut-être en raison de la constance de son lien avec l'idée d'« origine », *tepi* peut aussi se traduire par « ancêtres ». Ainsi, les « Tepi-aoui-qerr-en-pet » étaient les « Ancêtres divins du cercle du ciel[49] ». Dans les Textes des Pyramides, on appelle « Tepi-aoui » les divinités ancestrales de l'« Ancien Âge primordial » (les dieux, les Sages ou les « Suivants d'Horus »). À l'aube de la civilisation, ces créatures avaient vu le phénix se poser sur le pilier d'Héliopolis, elles l'avaient entendu pousser un grand cri et avaient assisté au déclenchement du « temps » de l'ère qui est toujours la nôtre...

Curieusement, le hiéroglyphe qui détermine les Tepi-aoui se compose d'un corps de lion allongé, dont seuls apparaissent les pattes, le poitrail et la tête. Or, on découvre que ce même signe servait de déterminatif à une classe d'êtres dénommés « Akerou », décrits par Wallis Budge, dans son *Hieroglyphic Dictionary*, comme un groupe de dieux dont Rê, croyait-on, était le descendant[50].

Le lecteur ne l'aura pas oublié, il est dit dans les précédents chapitres qu'une des caractéristiques marquantes de la Cinquième Division du Douat est qu'elle abrite un dieu-sphinx, figuré sous l'aspect d'un gigantesque double lion et appelé « Aker ». Selon l'égyptologue Mark Lehner, il pourrait s'agir d'« une représentation du sphinx de Gizeh[51] ». Puisque les Akerou tirent leur nom d'Aker, il est normal de les voir désignés par des hiéroglyphes à l'image de lions couchés, de deux lions dos à dos, ou d'un lion bicéphale[52].

Les textes semblent donc nous inciter à conférer des caractéristiques léonines aux « hommes ou [aux] dieux de l'ancien temps », aux « Ancêtres » et aux « Sages ». Mais ils nous invitent également à opérer d'autres associations, comme nous allons le voir dans le chapitre suivant, en reliant le concept de dynasties ancestrales de divinités et d'esprits à un autre terme, très proche du premier : « Akhou », qui signifie, selon le contexte, les « Lumineux », le « Peuple des Étoiles » ou les « Vénérables ». Ainsi, ils nous ramènent dans les pas des « Suivants d'Horus », et nous confortent dans l'idée que, pendant les millénaires recouvrant les périodes préhistorique et historique, les membres d'une académie occulte étaient sans doute à l'œuvre dans les coulisses de l'Égypte ancienne, observant les astres avec une rigueur toute scientifique, et manipulant hommes et événements en fonction d'un programme inscrit dans les étoiles…

Chapitre 13

CEUX QUI SUIVENT LES ÉTOILES

Or c'est bien chez les Égyptiens, plus que partout ailleurs, que les positions et les mouvements des astres ont été l'objet d'une attention particulière : ils gardent les observations faites au sujet de chacun d'entre eux dans des registres remontant à un nombre incroyable d'années, car cette étude a été pratiquée chez eux depuis les temps anciens [...].

Diodore de Sicile, Livre I, LXXXI, Ier siècle av. J.-C.

À ce stade de notre analyse, il paraît clair que les anciens Égyptiens avaient des idées très précises sur l'ancienneté et l'envergure de leur histoire, et qu'ils faisaient remonter le « Premier Temps », l'« événement fondateur » de leur civilisation, à une époque fort reculée, l'« Ancien Âge primordial » dont nous parlent les textes de fondation d'Edfou. Il est difficile de préciser la date à laquelle cet événement s'est produit, car les écrits existants (les listes royales, les rares fragments connus de l'*Histoire* de Manéthon et certains récits de voyageurs) sont pour la plupart incomplets et parfois contradictoires. En outre, nous devons nous frayer un chemin dans une jungle de dénominations différentes (Sages, Ancêtres, Esprits des Morts, « Suivants d'Horus », etc.), ce qui complique notre recherche d'un ensemble cohérent. Voyons néanmoins ce que nous pouvons glaner dans ces anciennes sources, et essayons d'assembler les éléments du puzzle...

Les Lumineux

Parmi les très rares listes royales à nous être parvenues, celle du papyrus «de Turin» nous projette avec une force toute particulière dans les ténébreux abîmes du passé. Hélas! ce fragile document du IIe millénaire av. J.-C. a perdu plus de la moitié de son contenu. Cette lacune est due à l'incompétence des savants qui l'ont manipulé lors de son transfert (dans une boîte à gâteaux secs!) entre les collections du roi de Sardaigne et le musée de Turin, où ils est aujourd'hui conservé[1]. Les lambeaux restants nous offrent toutefois des informations partielles, mais prometteuses, qui laissent deviner une chronologie stupéfiante.

De tous ces fragments, le plus important est un registre vertical très endommagé, sur lequel figuraient les noms et les dates de règne de dix Neterou ou «Dieux». Bien que la plupart de ces dates soient illisibles ou manquantes, il est possible de lire les chiffres 3 126 et 300, correspondant aux années de règne respectives de Thot, le dieu de la Sagesse, et d'Horus, le dernier roi d'Égypte entièrement «divin[2]». Un deuxième registre vertical est consacré aux Chemsou Hor ou «Suivants d'Horus», les êtres les plus importants parmi ceux qu'on nommait «Ancêtres», «Sages» ou «Esprits», les personnages qui avaient assuré la jonction entre le temps des dieux et le temps de Ménès (vers 3000 av. J.-C.), le fondateur présumé de la première dynastie historique[3]. Là aussi, une grande partie du texte a disparu, mais ses deux dernières lignes, qui semblent en constituer le résumé, présentent un intérêt particulier: «[...] vénérables Shemsou-Hor, années 13 420, règnes jusqu'aux Shemsou-Hor, années 23 200 (total 36 620)[4]. »

D'ordinaire, le pluriel «Akhou» se traduit par «Vénérables[5]». Mais comme nous l'avons laissé entendre dans le précédent chapitre, un examen attentif des acceptions de ce terme indique la possibilité d'une interprétation différente, autrement mystérieuse, et occultée par une certaine dilution de sens. Plus précisément, les hiéroglyphes permettant d'écrire «Akhou» peuvent aussi désigner les «Êtres transfigurés», les «Lumineux», les «Êtres lumineux» ou les «Esprits astraux», que certains linguistes identifient (on le comprend) aux étoiles[6]. Quelques nuances supplémentaires méritent d'être prises en compte. Le *Hieroglyphic Dictionary* d'E. A. Wallis

Budge, un ouvrage qui fait autorité sur le sujet, propose également les définitions suivantes : « briller », « exceller », « être sage », « être instruit[7] ». Et l'auteur de préciser que ce mot était souvent associé à « ceux qui récitent des formules[8] ».

Ces indications nous semblent imposer une redéfinition du titre « Vénérables » appliqué aux « Suivants d'Horus » dans le papyrus de Turin[9]. Au lieu de « dignes de vénération », ne voulait-on pas donner au mot « Akhou », employé dans ce contexte, le sens de « communauté éclairée, immensément instruite » ? N'entendait-on pas souligner sa corrélation avec les étoiles ou son intérêt pour le ciel ? En résumé, ne parlait-on pas d'une élite de grands initiés, férus d'astronomie et de philosophie ?

Notre hypothèse se trouve renforcée par la mise en rapport, fréquente dans les textes anciens, des « Suivants d'Horus » et d'un autre groupe d'ancêtres, tout aussi éclairés et « lumineux », appelés « Âmes de Pé » et « Âmes de Nekhen[10] ». Certes, Pé et Nekhen étaient de vrais lieux géographiques d'Égypte ; le premier se trouvait dans le nord et le second dans le sud du pays[11]. Mais comme le confirmait Henri Frankfort, il est intéressant de noter que les « Âmes » des deux sites étaient fréquemment regroupées sous une unique dénomination : les « Âmes d'Héliopolis[12] ». Celles-ci étaient censées assister « aussi à l'ascension du roi vers le ciel, rôle tenu en général par les âmes de Pé et de Nekhen. Un bas-relief d'Abydos en présente l'équivalent rituel [...], ce qu'effectuent les âmes de Pé et Nekhen, tandis que le texte les appelle "âmes d'Héliopolis" [13]. »

On s'accorde à penser que les anciens Égyptiens conféraient au mot *ba* (« âme ») certaines connotations stellaires, liées à la notion de vie éternelle dans le Douat, l'idéal auquel tous les pharaons historiques ont aspiré. De plus, comme Frankfort le soulignait à juste titre, les Textes des Pyramides définissent avec précision la fonction principale des « Âmes » de Pé et Nekhen, donc des « Âmes » d'Héliopolis : elles devaient s'assurer que le pharaon, à sa mort, serait « équipé » afin de monter au ciel et de trouver son chemin dans le royaume cosmique d'Osiris[14]. Cette précision correspond à ce que nous savons des Sages d'Edfou et des « Suivants d'Horus ». Rappelons en effet que ces deux communautés peuvent être identifiées à une même « confrérie », originaire d'*Héliopolis*, composée de bâtisseurs de temples, dont le rôle consistait à préparer et à initier les générations

de rois-Horus, pour provoquer la «résurrection» de ce qui était resté dans toutes les mémoires comme «l'ancien monde des dieux[15]».

L'héritage

L'idée qu'un collège secret se soit établi à Héliopolis des milliers d'années avant l'apparition des souverains historiques, et qu'il ait été le moteur de la création, puis du développement, de l'ancienne civilisation égyptienne nous aide à expliquer l'un des grands mystères auxquels se heurte l'égyptologie: la soudaineté proprement théâtrale avec laquelle la culture pharaonique a «décollé» au début du III^e^ millénaire av. J.-C. Le chercheur indépendant John Anthony West, dont nous avons évoqué le travail sur la géologie du sphinx dans la première partie, décrit cette problématique avec une justesse remarquable:

> Le moindre aspect du savoir égyptien semble avoir pris sa forme définitive dès les premiers temps. Les sciences, les techniques artistiques et architecturales, le système d'écriture hiéroglyphique ne donnent pratiquement pas l'impression d'avoir connu une période d'«évolution»; de fait, bien des réalisations des dynasties les plus anciennes n'ont jamais été surpassées, ni même égalées, par la suite. Les égyptologues orthodoxes sont prêts à admettre cet état de fait, mais ils minimisent habilement l'ampleur des questions qu'il pose, tout en gardant le silence sur ses nombreuses implications.
>
> Comment une civilisation complexe peut-elle surgir du néant? Examinez une automobile de 1905 et comparez-la à une voiture contemporaine. Le processus d'«évolution» saute aux yeux. Mais en Égypte, le parallèle est impossible. D'emblée, tout est déjà là.
>
> La solution du mystère est évidente. Mais comme la caste dominante de la pensée moderne la juge inacceptable, on n'en tient presque jamais compte. La civilisation égyptienne n'était pas le produit d'une «évolution»; c'était un héritage[16].

Les préservateurs de cet héritage, les êtres qui ont fini par confier ce patrimoine aux pharaons du début de la période dynastique, ne seraient-ils pas ces personnages vénérés et secrets, les «Suivants d'Horus», les Sages, les Anciens, dont le souvenir hante les traditions les plus archaïques de l'Égypte, tel un fantôme bienveillant?

Les dieux et les héros

Outre le papyrus de Turin, d'autres documents chronologiques renforcent l'idée qu'une « académie » issue d'un passé lointain ait pu œuvrer dans les coulisses de l'Égypte ancienne. Comme nous l'avons expliqué plus haut, la plus convaincante de toutes ces sources a été compilée par Manéthon (littéralement « Vérité de Thot »), qui a vécu au IIIe siècle av. J.-C. et « a été élevé à la dignité de grand prêtre du temple d'Héliopolis[17] », la ville où il a écrit son *Histoire d'Égypte*. Au dire des commentateurs antiques, cette œuvre aujourd'hui disparue regroupait trois volumes consacrés aux « Dieux, Demi-Dieux, Esprits des Morts et rois mortels qui [avaient gouverné] l'Égypte[18] ».

Les « Dieux », semble-t-il, ont régné pendant 13 900 ans. Ils ont été suivis par les « Demi-Dieux et [les] Esprits des Morts » (les surnoms des « Suivants d'Horus »), qui ont exercé le pouvoir pendant 11 025 ans[19]. C'est alors que s'est produit l'avènement des rois mortels, que Manéthon a divisés en trente et une dynasties. Les savants contemporains utilisent toujours cette classification, dont personne ne songe à contester la pertinence.

Plusieurs fragments de l'*Histoire* de Manéthon laissent également entendre que des êtres importants et puissants étaient présents en Égypte bien avant le règne de Ménès et l'aube de la période historique. Ainsi, le fragment 3, repris dans l'œuvre de George le Syncelle, évoque « six dynasties ou six dieux qui [...] ont régné pendant 11 985 ans[20] ». Dans un certain nombre d'autres sources, il est dit que le prêtre historien avait évalué à 36 525 ans la durée de la civilisation égyptienne, à compter du temps des dieux jusqu'à l'extinction de la dernière dynastie des rois mortels[21].

Un total assez différent, équivalant à quelque 23 000 ans, nous est donné par Diodore de Sicile, l'historien grec qui s'est entretenu avec les prêtres et les chroniqueurs égyptiens au Ier siècle av. J.-C. Selon les récits qu'il a recueillis lors de son séjour sur la terre des pharaons : « [...] tout d'abord, ce sont des dieux et des héros qui ont régné sur l'Égypte pendant un peu moins de dix-huit mille ans [...]. [...] le pays a été gouverné par les hommes pendant un peu moins de cinq mille ans[22] [...]. »

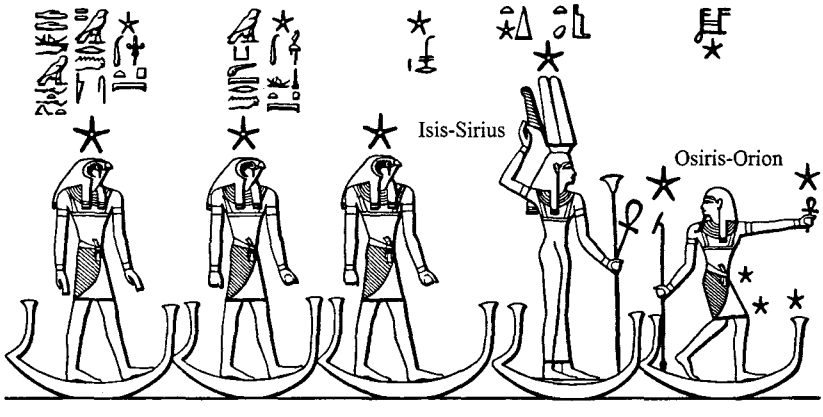
La jonction temporelle

La comparaison des chronologies existantes et d'autres documents, comme les Textes des Pyramides et les textes d'Edfou, appelle deux réflexions. Malgré les conflits et les malentendus relatifs aux questions de durée, et malgré la prolifération de noms, de titres honorifiques et d'épithètes qui caractérise ces sources :

• Il est clair que les anciens Égyptiens divisaient le temps en périodes d'une longueur extrême, et qu'ils se seraient élevés contre l'idée, chère aux égyptologues, suivant laquelle leur civilisation aurait « débuté » avec les souverains de la I^re^ dynastie.

• De toute évidence, ils percevaient une « influence » à l'œuvre dans leur histoire. Cette force indestructible, continue, exercée pendant des millénaires, avait été contrôlée par un groupe d'individus d'exception, d'êtres divins ou semi-divins, souvent associés au symbolisme léonin, et appelés « Dieux et Héros », « Esprits des Morts », « Âmes », « Sages », « Lumineux », « Ancêtres », « Ancêtres divins du Cercle du Ciel », « Suivants d'Horus », etc.

En d'autres termes, il est manifeste que les anciens Égyptiens concevaient l'existence d'une sorte de « jonction temporelle », d'un pont jeté entre le monde des hommes et celui des divinités, le pré-



55. Il est clair que les anciens Égyptiens percevaient une « influence » à l'œuvre dans leur histoire, une force indestructible, continue, exercée pendant des millénaires, et contrôlée par un groupe d'individus d'exception, d'êtres divins ou semi-divins.

sent et le passé, l'«aujourd'hui» et le «Premier Temps», et qu'ils créditaient les «Suivants d'Horus», pour ne citer qu'un de leurs nombreux noms, de son entretien. De même, il apparaît que ces «Suivants» étaient jugés responsables de la survie des traditions et des secrets des dieux, toutes choses qu'ils avaient conservées en l'état, sans leur faire subir la moindre modification, jusqu'à ce qu'ils les transmettent aux rois mortels des premières dynasties.

Ceux qui suivent le point vernal

L'érudit alsacien R. A. Schwaller de Lubicz s'est penché sur l'étymologie de l'expression «Chemsou Hor». Au terme de son étude, il concluait: «Le terme *Shemsou-Hor*, improprement traduit par "Compagnons d'Horus", signifie textuellement les *Suivants d'Horus*, dans le sens précis de "ceux qui suivent le chemin d'Horus", c'est-à-dire la "voie horienne" appelée aussi voie solaire [...]. Ces *Suivants d'Horus* apportèrent avec eux une Connaissance "d'origine divine", en unifiant le pays[23].»

Bien sûr, la «voie solaire» ou le «chemin d'Horus» représentent l'écliptique, cette route céleste, ce sentier imaginaire, sur lesquels le soleil semble progresser dans sa traversée des douze maisons du zodiaque. Comme nous l'avons précisé dans le précédent chapitre, l'astre «voyage» dans un *sens précis* pendant une année solaire: il parcourt successivement les régions du Verseau, des Poissons, du Bélier, du Taureau, des Gémeaux, du Cancer, du Lion, etc. Le lecteur se souviendra pourtant d'un autre mouvement, plus ténu que celui-ci: la précession axiale de la terre, qui provoque la rotation des constellations «dominantes», devant lesquelles on voit le soleil se lever à l'aube de l'équinoxe de printemps. Le point vernal restant 2160 ans dans chaque constellation zodiacale, ce vaste cycle nommé «Grande Année» s'accomplit en 25920 ans. Le mouvement se fait alors dans le sens suivant: Lion, Cancer, Gémeaux, Taureau, Bélier, Poissons, Verseau, etc., soit dans le sens contraire à celui de la course du soleil pendant une année solaire.

Nous sommes d'avis que les «Suivants d'Horus» ont *suivi* (au sens propre, astronomique, du terme) non seulement la progression annuelle du soleil, son déplacement vers l'est, sa traversée du

zodiaque, mais aussi, et ce pendant des millénaires, la dérive précessionnelle du point vernal, son déplacement vers l'ouest, sa traversée des douze constellations de ce même zodiaque. Nous émettons l'hypothèse selon laquelle les membres de la mystérieuse confrérie qui, disait-on, était porteuse de la « Connaissance d'origine divine » (elle devait l'employer plus tard « en unifiant le pays ») ont établi des relations extrêmement choisies avec les habitants, plus primitifs qu'eux, de la vallée du Nil, à l'époque préhistorique et pendant la période prédynastique. Selon nous, ils se sont accouplés à certaines femmes et ils ont recruté de nouvelles générations d'élus parmi leurs descendants les plus intelligents, en laissant peu de traces de leur présence, voire aucune, dans les documents archéologiques. Nous pensons que, vers le début du III^e^ millénaire av. J.-C., quelque chose s'est produit dans l'ordre cosmique du ciel nocturne. Il s'agissait d'un événement programmé de longue date et attendu par les astronomes, qui a poussé les « Suivants » à mettre en œuvre leur grand projet : créer et « unifier » la civilisation historique de l'Égypte. Indépendamment de la question de leur identité réelle, nous croyons enfin que les « Suivants », les Sages, les Dieux bâtisseurs, ont injecté à cette culture balbutiante des connaissances avancées en matière de technologie, de construction, d'architecture et d'organisation, qui ont permis l'achèvement du vaste « temple » céleste aujourd'hui connu sous le nom de « nécropole de Gizeh »...

Dans les chapitres suivants, nous allons soumettre certaines de ces hypothèses à vérification.

Chapitre 14

DES COORDONNÉES SPATIO-TEMPORELLES

L'esprit a perdu son tranchant,
nous comprenons à peine les Anciens.

Grégoire de Tours, VI[e] siècle

En astronomie, le «point vernal» est l'«adresse» du soleil lors de l'équinoxe de printemps. L'expression désigne la position de l'astre, à cet instant donné, par rapport à l'arrière-plan des constellations zodiacales réparties sur l'écliptique (ce dernier étant la «trajectoire» apparente du soleil). Une coïncidence cosmique a voulu que les douze principales constellations soient disséminées sur le plan de l'écliptique (le plan de l'orbite de la terre autour du soleil) et qu'une distance à peu près égale les sépare les unes des autres. Cependant, le point vernal n'est pas fixe. Comme expliqué dans les précédents chapitres, le phénomène de la précession le fait glisser peu à peu sur le «cadran» du zodiaque, selon un rythme aussi précis que prévisible.

Entre 3000 et 2500 av. J.-C., au temps où l'Égypte a reçu la soudaine étincelle de génie qui a engendré les réalisations les plus remarquables de l'Âge des pyramides, le point vernal se situait sur la rive droite (donc «occidentale») de la Voie lactée. Il dérivait presque imperceptiblement le long des Hyades, le petit groupe d'étoiles qui forme la tête du Taureau[1].

Il était donc parvenu dans la région céleste dominée par deux constellations voisines, le Taureau et Orion, et plus particulièrement les étoiles du Baudrier d'Orion. De plus, nous l'avons vu dans la première partie, les grandes pyramides de Gizeh (érigées sur la rive occidentale du Nil) faisaient office de reproductions terrestres, de «doubles» de ces trois étoiles.

Venons-en au point le plus intéressant. Si nous considérons les pyramides de Gizeh (dans leur situation par rapport au Nil) comme les éléments d'une «carte», à échelle réduite, de la rive droite de la Voie lactée, nous devons agrandir cette «carte» à raison d'une trentaine de kilomètres vers le sud pour atteindre l'endroit qui abrite l'équivalent au sol des Hyades et de la tête du Taureau. Est-ce vraiment une coïncidence si les deux énormes pyramides de Dahchour, l'une qualifiée de «rhomboïdale» et l'autre de «rouge», occupent cet emplacement? Dans *Le Mystère d'Orion*[2], nous avons précisé que le plan du site, à savoir la répartition des monuments à terre, correspondait très précisément à la disposition au ciel des deux étoiles principales des Hyades. Se peut-il qu'il s'agisse là d'un accident?

Selon nous, rien de tout cela n'est le fruit du hasard. La dérive précessionnelle du point vernal dans la région du Taureau et des Hyades représente le «signal céleste» qui a provoqué la «mise à feu» de l'incroyable programme de construction des pyramides de la IV^e^ dynastie égyptienne. C'est pourquoi, naturellement, nous soutenons qu'il a d'abord fallu construire les pyramides «des Hyades» à Dahchour.

Cette théorie nous laisse deviner la raison d'être de cette vaste entreprise. Rappelons que l'ensemble se compose de quelque 25 millions de tonnes de blocs, soit plus de 75 % de la pierre ayant servi à bâtir les pyramides à l'Âge du même nom[3]. En outre, elle correspond parfaitement aux données archéologiques, qui attribuent l'édification des deux magnifiques édifices de Dahchour à Snéfrou (2572-2551 av. J.-C), fondateur de la IV^e^ dynastie et père de Khoufoui. En d'autres termes, la Pyramide rhomboïdale et la Pyramide rouge ont bien été construites *avant* les grandes pyramides de Gizeh[4], ce qui est la logique même, si l'on considère le glissement du point vernal dans les Hyades et le Taureau comme le déclencheur de toute l'opération.

Mais il y a plus...

Un voyage dans le temps

Les Textes des Pyramides présentent la région des Hyades et du Taureau, de même que son équivalent terrestre, comme le point de départ de la «quête» du roi-Horus, du grand périple dualiste, accompli sur la terre comme au ciel, dont nous avons retracé les

étapes dans la troisième partie. Le lecteur ne l'aura pas oublié, ces écrits ordonnent à Horus sous sa forme solaire (en tant que disque) de se placer à cet endroit, puis d'« aller vers Horakhti », c'est-à-dire de se diriger à l'est, vers la constellation du Lion. Or, nous avons vu que le soleil suivait exactement ce mouvement et que, pendant l'année solaire, il évoluait sur l'écliptique en direction du Taureau, puis des Gémeaux, du Cancer et du Lion.

La disposition des constellations semble donc définir une « progression » du temps. De fait, les événements astronomiques décrits dans les textes se succèdent en fonction du déroulement « habituel » de l'année solaire : l'astre reste près du Taureau, traverse la Voie lactée et atteint le Lion plus tard dans l'année, donc *plus loin dans le temps*. Cette progression « normale » se trouve reflétée dans le rituel accompli par le roi-Horus à terre : l'initié arrive devant le poitrail du Grand Sphinx *après* avoir traversé le Nil, donc plus loin dans le temps.

Comme de nombreux éléments qui nous sont parvenus de l'Égypte ancienne, les Textes des Pyramides et la configuration des monuments de Gizeh peuvent cacher bien des choses. Pour connaître les effets de la précession, les « Suivants d'Horus », puis les prêtres d'Héliopolis, avaient dû observer attentivement l'arrière-plan stellaire lors de l'équinoxe de printemps. Il leur avait fallu comprendre que le « voyage » du soleil vers le Lion-Horakhti, *tel qu'il se présentait à cet « instant déterminant » de l'année*, était par définition une *régression* dans le temps, un périple à travers plusieurs « âges du monde ». Ce voyage à rebours commençait à l'Âge du Taureau, vers 3000 av. J.-C., à l'époque où le soleil de l'équinoxe de printemps se levait devant la constellation du Taureau, pour s'achever à l'Âge du Lion, vers 10 500 av. J.-C., à l'époque où le soleil de l'équinoxe de printemps se levait devant le fauve céleste.

Lorsque nous lisons, dans les Textes des Pyramides, que les « Suivants d'Horus » pressent le roi-Horus de se rendre du Taureau au Lion, nous pouvons supposer que ces mystérieux personnages avaient une idée plus complexe et plus intelligente en tête. Autrement dit, il se peut qu'ils aient présenté la trajectoire annuelle du soleil à travers les constellations comme une sorte de « piste au trésor », laquelle permettrait au souverain d'atteindre le poitrail du sphinx. Mais ce faisant, ils poussaient sans doute l'initié à prendre conscience de la lente *régression du soleil à chaque équinoxe de printemps*, pour mieux

l'inciter à accomplir un autre voyage, *à contre-courant de la précession* et à destination du « Premier Temps ».

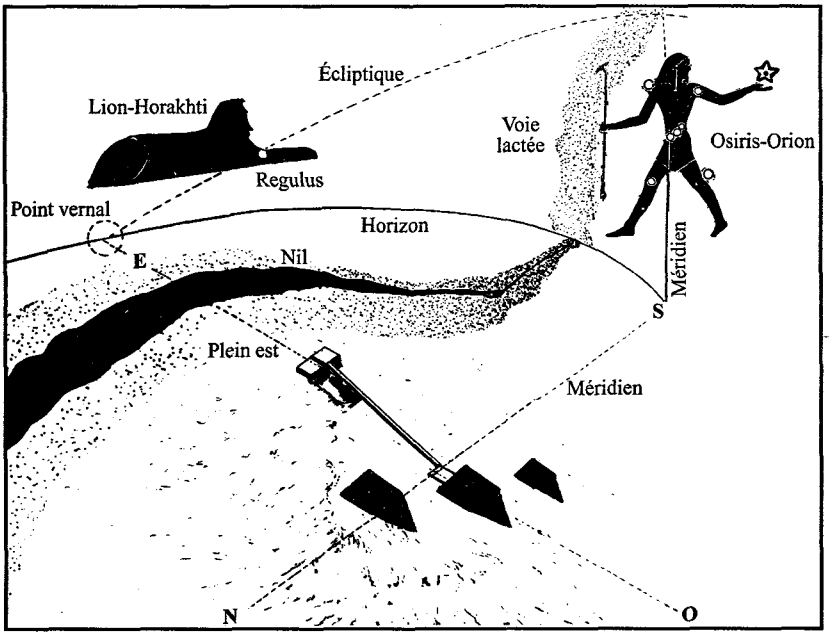
Il ne s'agit pas là d'une simple supposition. En effet, comme indiqué à la fin de la troisième partie, le périple du roi-Horus à destination du poitrail du sphinx avait lieu lors du *solstice d'été*, à l'Âge des pyramides (en ce temps-là, la grande conjonction du soleil et du Lion-Horakhti se produisait à ce moment précis de l'année). Or, nous avons aussi vu que l'initié qui avait correctement suivi la « piste au trésor » mentionnée dans les textes, et qui avait atteint le sphinx juste avant l'aube du solstice d'été, remarquait aussitôt un curieux « décalage » entre ciel et terre. Il s'apercevait notamment que le sphinx avait les yeux fixés sur le plein est, tandis que son équivalent céleste, le Lion-Horakhti, se levait à un point de l'horizon situé à 28° au nord de cette direction. En outre, il notait que les trois grandes pyramides de Gizeh s'alignaient exactement sur le méridien, mais que leurs contreparties, les étoiles du Baudrier d'Orion, se trouvaient plus bas, dans la partie sud-est du ciel de la préaube, bien à gauche du même méridien.

Compte tenu du caractère astronomique de son univers religieux, le roi-Horus devait éprouver le besoin de « réunir le ciel et la terre », donc de faire en sorte que le sphinx braque son regard sur le Lion et que les trois étoiles du Baudrier d'Orion s'alignent sur le méridien, selon la configuration « définie » par la position des pyramides. S'il réussissait à redresser la situation, les monuments pouvaient réellement être « l'image du ciel[5] », comme l'affirment les anciens textes hermétiques, et la terre d'Égypte, « autrefois la terre sainte, aimée des Dieux », où « la divinité » avait établi « son antique séjour », redevenait « le temple du monde[6] ».

Mais comment le roi-Horus espérait-il réunir le ciel et la terre ?

Il ne pouvait y parvenir qu'en détenant l'équipement lui permettant d'utiliser la précession (sans doute comme un simple outil intellectuel) afin de *régresser dans le temps*.

Car, comme on s'en souviendra, la conjonction unique entre le soleil levant, la constellation du Lion et le passage au méridien des trois étoiles du Baudrier d'Orion s'était réellement produite à une *certaine* époque : nous pensons, bien sûr, au début de l'Âge du Lion, aux environs de 10 500 av. J.-C.[7], quelque huit mille ans avant l'Âge des pyramides.



56. Représentation libre de la conjonction céleste unique, survenue au lever du soleil, lors de l'équinoxe de printemps, aux environs de 10500 av. J.-C.

L'équipement du roi-Horus

Les formules auxquelles la convention assigne les numéros 471, 472 et 473 dans les anciens Textes des Pyramides renferment des informations extraordinaires. Leur importance est telle que nous préférons les reproduire dans leur quasi-intégralité :

> Dire : [le roi] est l'Être divin, fils de dieu, messager de dieu [...]. Les suivants de Hor lavent [le roi], le purifient et le sèchent. Ils récitent pour [le roi] la formule des Justes et la formule de ceux qui montent [...]. [Le roi] monte (donc) au ciel, pour vie et joie ; il descend pour vie et joie, dans cette barque de Ré [la barque solaire] [...]. Chaque dieu jubile à la rencontre [du roi], comme ils jubilent à l'approcher de Ré [le soleil], (quand) il monte à l'Orient du ciel, en paix, paisible.
> Dire : le ciel gronde ; la terre tremble devant [le roi] ; il est ce magicien qui a des charmes ; [le roi] est venu pour justifier et honorer Orion ; il guide Osir et place les dieux sur leurs trônes.
> (Ô) Celui qui voit derrière soi ! Taureau des dieux [la constellation du Taureau, dans les Hyades], porte ceci (une barque) [au roi] (et) place-

le sur ce côté (du ciel) pour vie et joie [...]. Sont descendus pour [le roi] les deux soutiens du ciel par la Barque du Matin, pour que [le roi] y monte auprès de Ré vers l'horizon. Sont descendus les Soutiens du ciel par la Barque du Soir, pour que [le roi] y monte auprès de Hor de l'horizon [Horakhti], vers l'horizon; pour que [le roi] monte sur ce côté oriental du ciel où les dieux naissent. [Le roi] (y) naît comme Hor, comme celui de l'horizon [...]. [Le roi] a trouvé les Esprits [les Akhous], munis de leur formule [...]. «Tu ne fais pas...» disent les Esprits, munis de leur formule. «Comment cela t'est-il arrivé?» disent [au roi] les Esprits munis de leur formule; «que tu es venu à cet endroit, plus vénérable que tout autre?» [Le roi] est venu à cet endroit plus vénérable que tout autre. Sont placés les deux soutiens du ciel par la Barque du Matin pour Ré [le disque solaire et l'emblème des rois-Horus], sur lesquels il monte (navigue) [traverse la Voie lactée] auprès de Hor de l'horizon, vers l'horizon[8].

Ces formules nous décrivent un épisode important du voyage initiatique du roi-Horus: une épreuve composée de questions et de réponses faisant appel à des connaissances astronomiques, elles-mêmes exprimées par des symboles ésotériques. Les examinateurs sont les «Suivants d'Horus», également nommés «Akhous», «Vénérables», «Lumineux», «Esprits transfigurés», etc. Comme prévu, le roi amorce son périple cosmique dans la région des Hyades et du Taureau, sur la rive droite de la Voie lactée, il suit l'écliptique et s'arrête devant le Lion, «Horakhti», à l'horizon. En cet «endroit plus vénérable que tout autre», les Akhous l'accueillent (il se considère comme un des leurs) et lui donnent leurs dernières instructions quant aux directions à prendre pour achever sa quête.

Il convient d'envisager la possibilité que ces conseils (la «formule» dont ils sont «munis») aient constitué l'«équipement» permettant au roi-Horus d'effectuer sa régression temporelle et d'atteindre le «Premier Temps», le royaume cosmique d'Osiris à l'époque où ciel et terre étaient parfaitement unis.

L'unification

Dans le précédent chapitre, nous avons précisé que les «Suivants d'Horus» étaient réputés détenir une «Connaissance d'origine

divine», qu'ils avaient utilisée «en unifiant le pays». Il est donc logique de voir un grand nombre d'inscriptions et de papyrus anciens faire référence à un événement appelé «Union des Deux Terres». Les textes dits «de Shabaka» (la «Théologie memphite»), dont nous avons parlé dans la troisième partie, relatent cet épisode avec éloquence.

Les érudits s'accordent à considérer l'«Union des Deux Terres» comme une «fédération» économique et politique de la haute et de la basse Égypte. Cette opération s'était produite au terme d'une conquête militaire remportée par le Sud sur le Nord, à la date supposée de 3000 av. J.-C[9]. Selon T. G. H. James, elle «avait été menée par un souverain resté dans l'histoire sous le nom de "Ménès". Aucun monument de l'époque ne porte un nom royal qui se puisse lire avec certitude ainsi, mais on identifie d'ordinaire le souverain à Narmer, qu'une grande palette [aujourd'hui conservée au musée du Caire] représente coiffé des couronnes rouge et blanche [les emblèmes du nord et du sud de l'Égypte]. La période historique est née de l'unification de ces royaumes[10].»

Également nommé «roi-Scorpion» (d'après un symbole figurant sur une tête de massue archaïque), Ménès-Narmer est un souverain que nous avons déjà rencontré[11]. Nous avons également souligné l'étrange attitude des égyptologues, qui lui reconnaissent un statut de personnage historique, mais disqualifient ses prédécesseurs (mentionnés avec la même insistance dans les listes royales et les écrits de Manéthon) sous prétexte qu'il s'agirait d'«êtres mythiques».

Les spécialistes parlent avec une telle assurance de «l'unification politique de l'Égypte au début du troisième millénaire» et du «rôle important[12]» de Narmer dans ce processus qu'on pourrait les croire en possession de quantité de traités anciens, d'actes de cessions foncières et de registres historiques. À vrai dire, comme le reconnaît à moitié James, il n'existe aucune certitude sur ce prétendu premier pharaon de la Ire dynastie. Au contraire, tout ce qui peut se lire à son sujet, y compris son identification à «Narmer», découle d'hypothèses d'érudits, elles-mêmes fondées sur diverses interprétations de scènes (dont certaines représentent des batailles) gravées sur la palette dite «de Narmer» et sur des têtes de massues votives découvertes à Hiérakonpolis, une ancienne capitale religieuse du Sud[13].

En résumé, lorsqu'ils définissent l'« Unification des Deux Terres » comme l'union politique du nord et du sud de l'Égypte par Ménès, les spécialistes s'appuient sur trois objets dépourvus d'inscriptions et ornés de scènes *susceptibles* d'entraîner cette lecture, mais pouvant aussi s'interpréter différemment. Ces objets insolites ne nous disent presque rien de la personne de Ménès-Narmer[14], et encore moins de ses aspirations politico-territoriales (ou de celles de tout autre personnage) aux environs de 3000 av. J.-C. Narmer, ou Ménès, ou encore le « roi-Scorpion » (au choix...), est ainsi un souverain semi-légendaire et semi-historique, un véritable « roi Arthur » de l'égyptologie... Il en va de même de sa prétendue « unification de l'Égypte », dont le caractère semi-mythique et semi-concret évoque fortement la confédération de la Table ronde[15].

Qui plus est, la croyance selon laquelle Ménès-Narmer est le premier dirigeant impliqué dans l'« Unification des Deux Terres » se heurte à celle des anciens Égyptiens eux-mêmes. Leurs traditions et leurs récits sont très clairs sur le fait que des « Unifications » précédentes s'étaient produites au « Temps des Dieux ». Cette idée nous ramène donc une fois de plus au royaume d'Osiris qui, à l'époque du « Premier Temps », avait été taillé en pièces par Seth, puis réuni par Horus.

À notre avis, des événements autres que ceux survenus sur terre avaient donné naissance à ce discours. Certes, nous ne doutons pas qu'une certaine forme d'unification politique se soit manifestée vers 3000 av. J.-C., mais nous pensons que, en raison du dualisme inhérent à la pensée des anciens Égyptiens, l'ensemble de la question ne peut s'appréhender qu'en tenant également compte des *phénomènes survenus dans le ciel*. En nous fondant sur les travaux de l'égyptologue-astronome Jane B. Sellers[16], nous formulons cette hyptohèse : à l'origine, la notion d'« Unification », à laquelle toutes les tentatives ultérieures d'« Union des Deux Terres » se sont rattachées, présentait un rapport direct avec la dérive précessionnelle des étoiles...

Le temps le plus glorieux et le plus lointain

Dans sa remarquable étude *The Death of Gods in Ancien Egypt*, Jane B. Sellers s'appuie sur des preuves astronomiques et littéraires

convaincantes pour démontrer que, au moins dès 7300 av. J.-C., les Égyptiens de la préhistoire avaient observé les lentes modifications provoquées par la précession sur la localisation de la constellation d'Orion. Selon elle, l'union politique du pays était portée au crédit de Ménès, mais une tradition antérieure évoquait une « Unification » fondée sur des événements célestes, et non terrestres[17]. L'auteur va jusqu'à affirmer que Ménès s'est contenté d'amener à maturation une idée archétypale du dualisme cosmique, qui s'harmonisait si bien à la mentalité des anciens Égyptiens qu'elle « semblait à la fois incontournable et immuable » : « La notion d'une monarchie duelle, unie sous la loi d'un seul individu, était issue des brumes d'une très haute Antiquité. Cette forme avait été créée au ciel à l'intention des dieux. Aussi était-il inévitable qu'une imitation de l'ordre cosmique prévale à terre à l'intention des hommes[18]. »

L'auteur étaye sa thèse en citant les travaux consacrés par feu Henri Frankfort au concept de royauté dans l'Égypte ancienne. Comme elle, le professeur d'Antiquité préclassique à l'université de Londres se disait convaincu qu'« il devenait possible de considérer l'unification de l'Égypte, non pas comme résultat éphémère d'ambitions en conflit, mais comme révélant un ordre prédestiné[19] ». Il poursuivait en déclarant que « la double monarchie dont le centre était Memphis réalisait un plan divin », que l'organisation sociale et étatique fondée par Ménès-Narmer était présentée « comme faisant partie de l'ordre cosmique[20] », et que le roi lui-même, en se positionnant comme le maître unique de la haute et de la basse Égypte, accomplissait un acte en harmonie avec « la tendance profondément enracinée chez les Égyptiens à comprendre le monde en termes dualistes comme une série de couples de contrastes en équilibre stable[21] ».

Grâce à sa profonde intelligence de la cosmologie et des connaissances astronomiques des anciens Égyptiens, Jane Sellers a pu surenchérir sur cet avis. Dans son esprit, les événements survenus sur terre avaient été directement conditionnés par l'observation du ciel, dont les résultats se trouvaient décrits dans certains « mythes » avec plus ou moins de précision :

> Je postule la création de mythes spécifiques, destinés à expliquer d'inquiétantes altérations du ciel, puis celle d'un dualisme, ou d'une symétrie, artificiels, imposés non seulement aux divinités, mais aussi à des lieux de culte situés sur terre. D'après moi, ce dualisme est resté

une constante de la culture égyptienne dans toute son histoire. Il faisait écho à un merveilleux Âge d'or, alors disparu, à une époque où les cieux se caractérisaient par un magnifique équilibre et où la religion était dans sa fraîcheur première[22] [...].

De toute évidence, l'Âge d'or auquel se réfère Jane Sellers n'est autre que le Zep Tepi, le « Premier Temps ». Quant aux « inquiétantes altérations du ciel » dont les nouveaux mythes donnaient l'explication, elles étaient dues au phénomène de la précession, et plus particulièrement à la dérive précessionnelle de la grande constellation d'Orion, qui s'éloignait de la région où elle résidait lors du « Premier Temps[23] ».

Chez une égyptologue classique, une telle prise de position paraît bien audacieuse, voire dangereuse ! Mais comme nous allons le voir dans les chapitres suivants, il se peut que Jane Sellers ait mal compris les mythes (terme qui, pour elle, désigne surtout les Textes des Pyramides et la Théologie memphite) lorsqu'elle voyait en eux des récits conçus par des prêtres superstitieux afin d'« expliquer » la dérive précessionnelle. C'est pourquoi il convient d'étudier une autre hypothèse : on a pu délibérément concevoir les composantes de ces anciennes traditions, ainsi que les monuments et les rituels qui leur sont liés de façon indissociable, afin de transmettre un « message », à la fois simple et complexe, venu d'une ère révolue, depuis longtemps oubliée (le « Premier Temps »), et destiné à une période précise, située dans l'avenir (un « Dernier Temps[24] » défini par l'astronomie), voire à notre propre époque. La datation et le décodage des deux temps ainsi associés sont sans doute possibles, pour autant que nous trouvions la bonne clé. Peut-être pouvons-nous lire et comprendre dès aujourd'hui le grand projet cosmique que les « Suivants d'Horus » ont voulu laisser...

Qui sait ce qui en résultera ?

Pour reprendre les propos de Giorgio de Santillana, « une sorte de "Renaissance" pourra surgir d'un passé méprisé, condamné sans appel, lorsque certaines idées ressusciteront [...]. Nous ne devons pas priver nos petits-enfants de cette dernière chance, ni les empêcher de recueillir l'héritage du temps le plus glorieux et le plus lointain[25]. »

Chapitre 15

L'ÉPOQUE OÙ CIEL ET TERRE ÉTAIENT UNIS

Mon royaume à moi n'est pas de ce monde [...].
Jean, XVIII, 36

Grande est la Règle, durable son efficacité. Elle n'a pas été perturbée depuis le temps d'Osiris.
Ptahotep, grand prêtre de l'Âge des pyramides

Selon les récits de la Création des anciens Égyptiens, la déesse du Ciel Nout et le dieu de la Terre Geb se sont unis dans un rapport sexuel et ont été interrompus par le dieu de l'Air, de l'Atmosphère et de la Sécheresse Chou. Ce coït a cependant porté ses fruits, en l'occurrence Isis, Osiris, Nephthys et Seth. Peu après, comme nous l'avons déjà expliqué, Osiris a régné sur un domaine idéal, le « royaume du "Premier Temps" ». Il s'est fait tuer par Seth, est ressuscité, et a fini par monter au ciel, où il a fondé le « royaume » cosmique du Douat. Le lecteur se souviendra du rôle crucial joué dans cette « renaissance astrale » par Horus, le fils d'Osiris, né d'Isis alors qu'elle était veuve. L'archétype de tous les rois-Horus historiques s'est vengé de Seth, puis a réunifié le royaume divisé.

On peut donc dire que les « dieux » ont d'emblée conçu une sorte de projet cosmique visant à fonder, ou à refonder, un « royaume d'Osiris » unifié sur terre, et ce bien avant la création de la royauté « historique » par Ménès-Narmer, au début du III^e^ millénaire av. J.-C.

La séparation

Les Textes de Shabaka, consacrés à la Théologie memphite, nous apprennent que, suite à la victoire d'Horus sur Seth, les dieux se sont assemblés sous la présidence de Geb, qui a tranché le «contentieux» entre les deux parties. Dans un premier temps, chaque plaignant a reçu autorité pour régner sur son propre domaine: «Voici ce que Geb dit à Horus [du Nord] et à Seth [du Sud]: "Je vous ai séparés, la basse et la haute Égypte [...]. Alors, Horus régna sur une région, et Seth régna sur une région"[1] [...].»

Mais dans un second temps, comme le lecteur l'aura remarqué dans la troisième partie, Geb a remis l'héritage de Seth à Horus: «Alors Horus régna sur la terre. Il est l'unificateur de cette terre [...]. Il est Horus, qui s'est dressé en qualité de roi de haute et de basse Égypte, qui a uni les Deux Terres dans [la région de Memphis], le "lieu" où les Deux Terres ont été unies[2] [...].»

«Je vous ai séparés», la curieuse déclaration de Geb à Horus et Seth, symbolise la «séparation» qui lui a été imposée au cours de son union avec Nout. En gardant ce point à l'esprit, ne devons-nous pas envisager la possibilité que les concepts de «haute Égypte» et de «basse Égypte», dont les référents évidents, à un certain niveau de lecture, sont le sud et le nord du pays, aient été destinés à désigner, à un autre niveau, *la terre et le ciel*?

Les doubles

La Théologie memphite regorge d'éléments qui renforcent l'hypothèse selon laquelle il convenait de concevoir les régions traditionnellement identifiées aux domaines sacrés d'Osiris (Abydos et Memphis) d'un point de vue non seulement terrestre, mais aussi cosmique.

Parmi les images de ces textes, il en est une qui mérite toute notre attention: celle du grand «corps» d'Osiris, «dérivant» sur les eaux du Nil, depuis son sanctuaire méridional d'Abydos jusqu'à son sanctuaire septentrional de la «Terre de Sokar». Rappelons que ce dernier site est représenté par la nécropole memphite en général, et le plateau de Gizeh en particulier, où, d'après nous, le «corps»

d'Osiris est resté jusqu'à nos jours couché sur le sable, sous l'aspect de trois grandes pyramides...

Les Textes des Pyramides nous décrivent également Osiris, allongé sur la rive ouest du Nil, à proximité de Memphis: «Elles [Isis et Nephthys] trouvèrent Osir (comme) son frère Seth l'avait étendu par terre [...]. Osir disait: "Accours auprès de moi!" (et ainsi) exista son nom de "Sokar[3]".» L'expression «son nom de Sokar» implique clairement que le «corps» du dieu s'est confondu à la terre de Sokar, donc à la nécropole memphite, et que son image, à savoir l'image «astrale» de la région céleste abritant Orion, s'y est en quelque sorte greffée. L'impression que cette «image» devait présenter un rapport avec les pyramides de Gizeh se trouve confirmée ailleurs dans ces écrits. Ainsi, dans le passage suivant, le roi-Horus lance une vigoureuse apostrophe au «Ciel inférieur», où il «descendra au lieu où les dieux sont», tout en formulant ces propos mystérieux:

> [Le roi] accourt avec son ka [son double]: ouvre-lui tes bras! La bouche de ses dieux s'ouvre: «(S') il désire monter au ciel, qu'il monte». «Je suis venu [...] et Geb [la terre] donne une offrande (d')Atum. On offre cette *pyramide*, cette *maison divine*, [au roi] pour son ka; ce que cette *pyramide*, cette *maison divine*, enveloppe est pour [le roi], pour son ka, (comme) pur est cet œil de Hor. O! [malédiction] à celui qui mettra son doigt à cette *pyramide*, cette *maison divine*, [du roi], de son ka; qu'on lui mette son doigt à la maison [au royaume] de Hor, dans le ciel[4] [...].»

Il ne nous appartient pas, dans le cadre du présent ouvrage, d'étudier en détail le concept de «ka», le «double», l'essence astrale ou spirituelle d'un individu ou d'une chose, ni son rôle dans l'univers religieux des anciens Égyptiens. Ce sujet important a suscité l'émergence de nombreux malentendus[5]. Mais il est certain que le ka nous offre, au minimum, un nouvel exemple du dualisme prévalant dans la pensée de ce peuple. De plus, son apparition dans le contexte de la formule citée plus haut nous rappelle que nous devons toujours considérer l'«image» d'Osiris au moment où «exista son nom de "Sokar"», c'est-à-dire la nécropole memphite, comme dotée d'un «double» céleste ou cosmique. De toute évidence, ce «double» ne peut être que le royaume osirien du Douat, désigné dans les Textes

des Pyramides sous l'expression «le lieu où est Orion». En fait, comme Margaret Bunson le faisait remarquer dans son *Encyclopaedia of Ancient Egypt*, «le ka [...] gardait certains sites» et «on appelait toujours Osiris "le ka des Pyramides[6]"».

D'autres passages des Textes des Pyramides renforcent cette idée:

> Ô Hor! C'est Osir [le roi]. Osir est cette construction; Osir est cette pyramide. Rapproche-toi de lui[7] [...].
> Hor s'est réveillé [...]. Tu sors triomphant [...] (après qu') il t'a spiritualisé [...]. On te construit un escalier vers [le Douat] au lieu où est Orion[8].
> [...] tu vis; tu es jeune, à côté de ton père, à côté d'Orion au ciel[9].
> Dire: [Roi]! Tu es la grande Étoile qui porte Orion, qui parcourt le ciel, avec Orion et [Douat], avec Osir[10].

L'établissement du lien

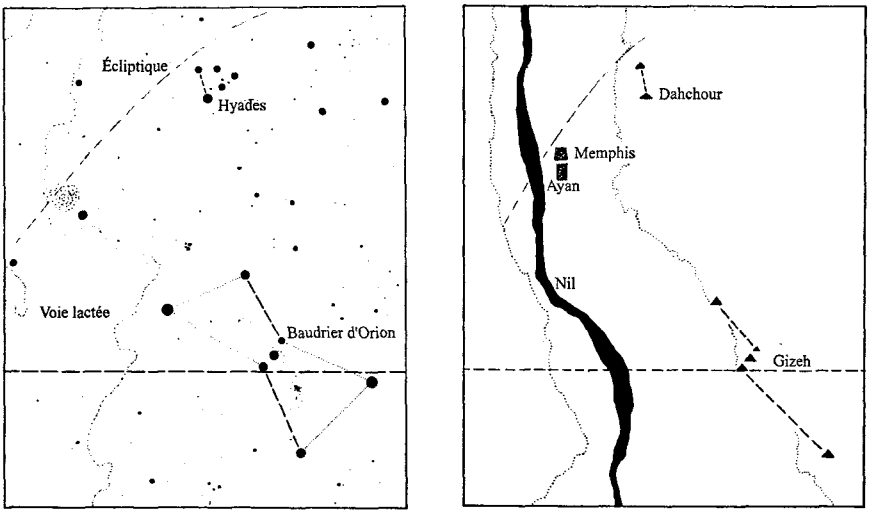
Chose curieuse, malgré l'évident dualisme ciel-terre et le «parfum» profondément astronomique des textes, aucun spécialiste hormis Jane B. Sellers[11] n'a jamais sérieusement envisagé que les références à l'«Unification» des royaumes «haut» et «bas» d'Osiris puissent présenter un rapport avec l'astronomie. À vrai dire, le seul égyptologue à s'être approché de cette conclusion peu orthodoxe est Selim Hassan, qui observait: «[...] les Égyptiens croyaient à l'existence de plusieurs cieux, peut-être superposés [...]. Certaines lignes des Textes des Pyramides nous laissent fortement penser que la "haute" et la "basse" Égypte possédaient chacune un ciel [...], en l'occurrence les deux cieux en opposition aux Deux Terres de la haute et de la basse Égypte[12].»

Dans sa monumentale étude de la cosmologie des anciens Égyptiens, Hassan attirait notre attention sur un mystérieux papyrus, aujourd'hui conservé au musée du Louvre, à Paris[13]. Le texte du document indique que ces «Deux Cieux» se composaient d'«un [ciel] pour la terre et [d']un autre [ciel] pour le Douat[14]». «Ces cieux pluriels, poursuivait Hassan, se superposaient[15].»

En poussant notre recherche dans cette direction, nous nous sommes aperçus que les Textes des Sarcophages exprimaient la même idée. Ils font mention de deux paysages, l'un «supérieur» et l'autre «inférieur», reliés à «Deux Horizons», l'un oriental (au ciel)

et l'autre occidental (sur terre, dans la nécropole memphite[16]): «Le ciel et la terre s'ouvrent, l'horizon occidental et oriental s'ouvre, la chapelle du sud et (celle) du nord s'ouvre[17] [...].»

Rédigés dans une langue insolite, ces écrits sont totalement imprégnés de l'esprit dualiste qui constituait le fondement de la société égyptienne et, peut-être, le moteur de ses réalisations les plus grandioses. À l'Âge des pyramides, comme nous l'avons vu, on a physiquement *défini* la gigantesque «image» d'Osiris au sol en créant le paysage «inférieur» des pyramides de Memphis. Cet état de fait nous est signalé par les Textes des Pyramides au moyen d'une métaphore: «(et ainsi) exista son nom de "Sokar"». De même, il n'y a rien de surprenant à ce que cette littérature désigne la gigantesque «image» céleste d'Osiris en recourant à une forme identique: «(et ainsi) exista son nom de "Orion"». «Hor vient. Thot apparaît. Ils relèvent Osir sur son côté et le mettent debout [...]; (et ainsi) exista son nom de "Orion"; large de pied, large de pas, maître de la Terre du Sud. Lève-toi, Osir [...]! On te donne ciel, terre[18] [...].» Une fois de plus, Selim Hassan comprenait presque ce dont il est question lorsqu'il affirmait: «[...] ces propos démontrent qu'Osiris a reçu les royaumes du ciel et de la terre[19].»



57. À gauche: le Douat céleste d'Osiris, où «exista son nom de "Orion"». À droite: le Douat terrestre d'Osiris, où exista «son nom de "Sokar"».

Mais il est clair qu'il y a là matière à développement. Loin d'être abstraits, ces «royaumes» étaient représentés au ciel par la structure des étoiles d'Orion, et au sol, dans la «terre de Sokar» (la nécropole memphite), par celle des pyramides.

La première grande «étape» de la quête du roi-Horus, celle que l'initié atteignait après avoir été incité à «trouver le corps astral d'Osiris», correspondait très certainement à l'ébauche de cette prise de conscience: le corps objet de la recherche était en fait un *dualisme*, et il n'était possible de l'appréhender qu'en effectuant un rapprochement entre Orion et l'ensemble formé par les grandes pyramides de la nécropole memphite.

Le point vernal comme monture

Le lecteur se souviendra que le «voyage céleste» du roi-Horus débutait à l'endroit où le soleil, dans sa course annuelle à travers le zodiaque, s'approchait des Hyades, à hauteur de la «tête» de la constellation du Taureau, sur la rive droite de la Voie lactée.

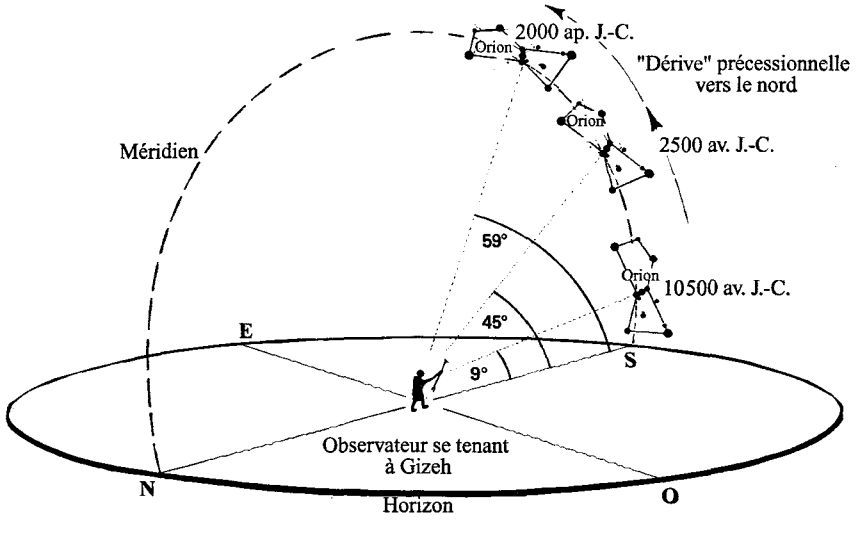
Si nous transposons cette image à terre, nous découvrons que le roi-Horus devait se tenir près des pyramides «rhomboïdale» et «rouge» de Dahchour. Situés à une trentaine de kilomètres au sud de Gizeh, ces deux monuments de la IV^{e} dynastie font toujours en quelque sorte partie de la vaste nécropole de Memphis. Comme indiqué dans le précédent chapitre, il semble qu'on ait amorcé leur construction en raison de la lente dérive précessionnelle du point vernal dans la région du Taureau et des Hyades, au III^{e} millénaire av. J.-C. En fait, il est plus que probable qu'en édifiant ces pyramides (qui représentent les deux étoiles les plus brillantes des Hyades), le pharaon Snéfrou (2575-2551 av. J.-C.) a voulu établir un indicateur destiné à marquer la position du point vernal à son époque.

Si c'est le cas, comme le suggèrent toutes les preuves, un roi-Horus aussi élevé dans l'initiation devait savoir qu'en «montant à bord» (symboliquement) de la barque solaire *lors de l'équinoxe de printemps*, puis en traversant la Voie lactée, il «naviguerait à rebours dans le temps», à contre-courant de la précession, et qu'il chevaucherait le point vernal jusqu'à la lointaine constellation du Lion.

Mais alors, pourquoi les textes soulignent-ils qu'Orion-Osiris, afin de gagner sa dernière demeure dans la nécropole memphite, amorce son voyage dans le «Sud»?

La formule secrète

Selon nous, des milliers d'années avant l'Âge des pyramides, plusieurs centaines de générations de prêtres-astronomes héliopolitains avaient continuellement observé la constellation d'Orion, en prêtant une attention toute particulière à sa localisation lors de son passage au méridien (à la hauteur, par rapport à l'horizon, à laquelle il traversait le méridien céleste). Nous croyons que des mesures précises s'étaient transmises, soit sous forme écrite, soit sous forme orale, dans l'ancien langage «mythologique» de l'astronomie précessionnelle[20]. Enfin, nous supposons qu'on avait noté le glissement ténu d'Orion, qui avait pour effet de montrer la constellation *dérivant lentement en direction du nord, le long de la «rive» ouest de la Voie lactée.*



58. Le glissement précessionnel d'Orion sur le méridien entre 10500 et 2500 av. J.-C. a eu pour effet de montrer la constellation «dérivant» très lentement en direction du nord, le long de la Voie lactée.

Nous formulons l'hypothèse suivant laquelle l'image mythique du lent transport d'Osiris, à savoir la «dérive» de son grand corps sur les eaux du Nil, est un exemple typique de terminologie astronomique, destiné à décrire les changements à long terme opérés par la précession dans l'«adresse» céleste d'Orion. Rappelons que, d'après la Théologie memphite, cette dérive est censée avoir débuté dans le Sud, symboliquement désigné sous le nom d'«Abydos» (d'un point de vue archéologique, le «sanctuaire» osirien le plus méridional), et s'être achevée dans le Nord, en un endroit appelé «Sokar» (la nécropole de Memphis, le «sanctuaire» osirien le plus septentrional). Comme indiqué dans la troisième partie, les Textes de Shabaka nous racontent la fin de ce périple:

> Osiris fut noyé dans son eau. Isis et Nephthys cherchèrent, elles le contemplèrent et prirent soin de lui. Horus ordonna prestement à Isis et Nephthys de saisir Osiris et de prévenir son [immersion]. Avec précaution, elles le portèrent à terre. Il franchit les portails cachés dans la gloire des Seigneurs de l'Éternité. Ainsi, Osiris entra dans la terre, dans la Forteresse royale [Memphis], au nord de la terre où il était venu [Abydos[21]].

À la lumière de ce que nous savons maintenant, il est difficile d'imaginer que la référence à Osiris entrant «dans la terre» (où descendant sur terre?) peut signifier autre chose que la *construction matérielle* du «corps d'Osiris au sol», sur la rive ouest du Nil, sous forme d'un vaste champ de pyramides disséminées dans l'immense nécropole memphite. Puisque Osiris est Orion, le désir d'obtenir ce résultat explique on ne peut mieux le fait que les trois pyramides de Gizeh reprennent la disposition des étoiles du Baudrier. De plus, puisque nous avons compris que l'objectif avoué de la quête du roi-Horus ne consistait pas seulement à trouver le corps «astral» d'Osiris, mais aussi à le trouver tel qu'il se présentait lors du «Premier Temps», nous ne devons pas nous étonner que les pyramides soient réparties au sol, comme expliqué dans la première partie, telles qu'elles apparaissaient au début (au «point le plus méridional») du demi-cycle précessionnel poussant la constellation vers le haut (en direction du nord).

Aussi nous demandons-nous si la quête du roi-Horus n'avait pas pour but ultime *l'acquisition d'un savoir portant sur le «Premier*

Temps», voire celle de connaissances spécifiques *issues* de l'époque lointaine où les dieux avaient vécu sur terre.

Plusieurs passages des Textes des Pyramides nous invitent à de telles spéculations. Ils nous précisent, par exemple, que le roi-Horus doit «s'avancer», c'est-à-dire lutter contre le courant naturel du «temps», de façon à rejoindre Orion-Osiris dans son royaume du «Premier Temps»:

> Tu vas vers le lac; tu t'avances [...]. Tu traverses Abydos [le Sud], comme cet Esprit que les dieux ont ordonné d'être à toi. On te construit un escalier [une route] vers [le Douat] au lieu où est Orion[22]. Elles trouvèrent Osir [...] (et ainsi) exista son nom de «Sokar» [la nécropole memphite] [...]. Relève-toi (ô Osir) [...]! [...] tu t'avances vers le lac [...]! tu circules vers la mer [le ciel] [...]. Car tu es celui qui est debout sans fatigue à Abydos[23] [...].
> Tu marches [...]; tu traverses Abydos. On t'ouvre la porte dans le ciel, vers l'horizon [...]. Tu t'éloignes (en barque) vers le ciel. On te consolide les voies des Arcs qui montent à Hor [...]. Tu traverses le lac [la Voie lactée] [...] au Nord de Nout [du ciel], comme l'étoile qui traverse la mer au corps de Nout. [Douat] prend ta main vers le lieu où est Orion[24].»

De même, un passage des Textes des Sarcophages évoque une «formule» secrète permettant au défunt d'emprunter les «chemins de Ro-setaou» sur terre comme au ciel (celui de la nécropole de Gizeh au sol, et du Baudrier d'Orion dans les cieux), pour «se rendre dans n'importe quel ciel dans lequel il peut désirer se rendre»:

> Guide des chemins dans Ro-setaou, (chemins) d'eau et de terre. Ce sont les chemins d'Osiris [d'Orion]; ils sont (aux confins du) ciel. Celui qui connaît cette formule pour s'y rendre, il est un dieu lui-même; il est dans la suite de Thot [il est aussi sage que Thot, «le compteur d'étoiles[25]»]. En outre, il peut se rendre dans n'importe quel ciel dans lequel il peut désirer se rendre[26].

Des nombres particuliers

Il nous semble que l'expression «se rendre dans n'importe quel ciel» se réfère à la connaissance et à la notation des changements induits par la précession dans la position des étoiles sur de longues

périodes. Son usage nous fait penser que, si l'initié était muni de la formule numérique adéquate, il pouvait calculer et visualiser la position correcte des astres à l'époque de son choix, qu'il s'agisse du passé ou de l'avenir.

Une fois encore, Jane B. Sellers s'est démarquée des autres égyptologues. Elle est en effet la première à avoir affirmé une idée en apparence aussi singulière : « Il est possible, écrivait-elle, que l'homme premier ait encodé dans ses mythes certains nombres, lesquels transmettaient aux initiés une fantastique connaissance des mouvements des sphères célestes[27]. »

La maîtrise de tels nombres, poursuivait-elle, semblait résulter d'une longue étude scientifique du cycle précessionnel et des mesures de son taux. Mystérieusement, ils s'avèrent très « proches des calculs obtenus par les méthodes sophistiquées d'aujourd'hui ». De même, il est prouvé non seulement « qu'on a fait ces calculs et qu'on en a tiré des conclusions », mais aussi qu'« on les a transmis à autrui par le truchement d'un codage secret, auquel seuls quelques élus pouvaient avoir accès[28] ». En résumé, concluait-elle, « l'homme antique a calculé un nombre particulier qui, croyait-il, ramènerait le cycle menaçant [de la précession] à son point de départ[29] [...] ».

Le « nombre particulier » auquel Jane Sellers pensait est 25 920, y compris ses multiples et ses quotients. Il représente la durée, en années solaires, du cycle précessionnel complet appelé « Grande Année[30] ». L'auteur expliquait qu'il pouvait s'obtenir à partir de toute une série de combinaisons simples, fondées sur d'autres nombres (5, 12, 36, 72, 360, 423, 2 160, etc.), eux-mêmes issus d'observations précises de la précession. *Plus important encore, elle démontrait que cette séquence particulière se manifestait dans le mythe osirien des anciens Égyptiens*, où il est dit, entre autres choses, que « soixante-douze conspirateurs » ont aidé Seth à assassiner le roi divin[31].

Dans *L'Empreinte des Dieux*, nous avons expliqué que la progression visible du soleil dans les signes du zodiaque lors de l'équinoxe de printemps se mesure à raison de un degré tous les soixante-douze ans. D'où il s'ensuit que le point vernal se déplacera de 30° en 2 160 ans, de 60° en 4 320 ans, et de 360°, soit un cycle complet, en 25 920 ans[32].

Assez bizarrement, comme le lecteur l'aura noté dans la première partie, la Grande Pyramide elle-même est marquée par ces nombres précessionnels, car ses dimensions clés (sa hauteur et le périmètre de sa base) semblent conçues comme un modèle mathématique du rayon de la terre aux pôles et de sa circonférence à l'équateur, le tout à l'échelle de 1/43 200e. De toute évidence, 43 200 égale 72 multiplié par 600. Cet étonnant monument ne se présente donc pas seulement comme la reproduction d'un hémisphère terrestre, mais aussi comme un modèle réduit selon une échelle calculée en fonction d'un «nombre particulier», lui-même tiré d'une observation parmi les plus importantes jamais réalisées sur terre: le taux de sa précession axiale.

En bref, il apparaît que le mythe d'Osiris et les dimensions de la Grande Pyramide nous offrent bien un savoir secret. Celui-ci nous permet, si nous souhaitons fixer une date donnée (par exemple, celle d'un futur distant de mille huit années) et la communiquer à d'autres initiés, d'y parvenir à l'aide du «nombre particulier» 14 (72 x 14 = 1 008). Il nous faut également spécifier le «point zéro» à partir duquel les initiés doivent établir leur calcul (en l'occurrence, l'époque actuelle); pour ce faire, nous pouvons utiliser une sorte d'indicateur symbolique ou mathématique, signifiant que le point vernal sort actuellement des Poissons pour entrer en Verseau.

L'exercice s'effectue tout aussi bien en sens inverse. En suivant l'écliptique vers l'est, nous pouvons «trouver» (calculer, déduire) l'emplacement du point vernal à tout moment du passé. Ainsi, si nous souhaitons nous servir actuellement du code précessionnel pour attirer l'attention d'initiés sur l'Âge des pyramides, nous devons leur indiquer le «nombre particulier» 62,5 (72 x 62,5 = 4 500 ans à compter d'aujourd'hui et vers le passé, soit environ 2500 av. J.-C.) Là encore, nous sommes à même d'écarter toute ambiguïté sur la date à partir de laquelle l'opération doit se faire, si nous trouvons le moyen d'indiquer la position actuelle du point vernal.

Nous avons vu que c'était précisément ce que Snéfrou avait fait avec les pyramides de Dahchour. Celles-ci symbolisent en effet les deux côtés de la tête du Taureau, l'«adresse» du point vernal à son époque. D'une certaine façon, mais avec encore plus de précision, c'est aussi ce que les bâtisseurs de la Grande Pyramide ont réalisé

en orientant les conduits sud des chambres du Roi et de la Reine sur le passage au méridien d'étoiles aussi importantes que celles du Baudrier d'Orion et de Sirius en 2500 av. J.-C. Plus clairement, il nous semble capital de creuser cette hypothèse: en concevant des «indicateurs de temps» aussi visibles et aussi précis, ils ont tenté de fixer un *point zéro* incontestable (environ 2500 av. J.-C.), permettant des calculs exclusivement réservés à des initiés très au fait des mystères de la précession, et équipés, de par leur formation, pour dégager les messages enfouis dans certains «nombres particuliers».

Notons au passage que si le roi-Horus avait connu le «nombre particulier» 111,111 et s'il s'en était servi comme indiqué plus haut, il aurait régressé de 7999,99 ans (72 x 111,111 ans) par rapport au «point zéro» spécifié; il aurait donc reculé de presque huit mille ans à compter de 2500 av. J.-C. En clair, il aurait atteint la date de 10500 av. J.-C.

Certes, cette démonstration rappelle la numérologie de la pire espèce: on «met en facteur» une valeur arbitraire sur une série de calculs pour mieux «corroborer» une époque voulue (ici, 10500 av. J.-C., soit une date éloignée de nous par douze mille cinq cents ans, et déjà mise en évidence dans le chapitre 3, en relation au sphinx et aux pyramides de Gizeh). Mais le problème, c'est que le nombre 111,111 *n'est certainement pas* une valeur arbitraire. En tout cas, on sait depuis longtemps que le principal facteur numérique utilisé dans la conception de la Grande Pyramide et de toute la nécropole de Gizeh est le nombre premier 11 (un nombre premier ne se divise que par lui-même et donne en quotient le nombre entier 1). Ainsi, 11 divisé par 11, soit le rapport 11/11, donne le nombre entier 1, alors que 11 divisé par autre chose, soit tout autre rapport, donne obligatoirement une fraction.

Par son architecture, la Grande Pyramide se prête étrangement à la division ou à la multiplication de 11 par des nombres entiers. Par exemple, le lecteur ne l'aura pas oublié, la longueur de son côté dépasse de peu 230 m, l'équivalent de 440 coudées royales égyptiennes, soit 11 fois 40 coudées[33]. Par ailleurs, le rapport de sa hauteur à sa base est de 7/11[34], celui de la pente de ses côtés est de 4/11[35] (tg 51° 50'), et celui de la pente du conduit sud de la chambre du Roi (situé dans l'axe du Baudrier d'Orion en 2500 av. J.-C.) est de 11/11[36] (tg 45°).

Aussi pouvons-nous soutenir que le rapport 11/11, qui s'intègre à notre «nombre particulier» 111,111, peut être considéré comme une sorte de clé mathématique, de «porte des étoiles» ouverte sur le Baudrier d'Orion. En outre, comme nous allons le voir, en prenant comme «point zéro» les Hyades et la tête de la constellation du Taureau, puis en régressant de 111,111° sur l'écliptique, nous faisons glisser le point vernal «sous» le Lion.

N'est-ce pas précisément là, sous le Grand Sphinx, que le roi-Horus est encouragé à chercher lorsqu'il se tient, «muni de sa formule», entre les pattes du géant, et qu'il subit l'interrogatoire des Akhous, dont l'initiation l'a conduit jusque-là? En fait, n'est-il pas probable que, par sa structure, la «quête» élaborée par les «Suivants d'Horus» ait forcé l'initié à faire travailler son esprit en rassemblant tous les indices, jusqu'à ce qu'il comprenne que, sous le sphinx de Gizeh, gisent certains éléments d'une importance considérable (des inscriptions, des représentations picturales, des objets, des cartes, des registres astronomiques), portant sur une «Connaissance d'origine divine» et cachés là depuis le «Premier Temps»?

L'étude de ces questions nous ramène à la doctrine hermétique. Celle-ci véhicule en effet une tradition selon laquelle le dieu de la Sagesse Thot est «parvenu à comprendre les mystères des cieux [et à les révéler] en les consignant dans des livres sacrés, qu'il a ensuite cachés sur terre afin que les générations à venir les recherchent, mais que seuls les vrais méritants les découvrent[37]». Les «livres sacrés de Thot», ou leurs équivalents, gisent-ils toujours dans le soubassement rocheux du Grand Sphinx de Gizeh, où les «vrais méritants» les cherchent encore?

Les chercheurs de vérité

Les chapitres précédents posent d'autres questions implicites ou explicites:

1. Le Grand Sphinx et les pyramides de Gizeh ont-ils été conçus comme les composants d'une immense «reproduction» en trois dimensions du ciel du «Premier Temps»?

2. D'autres composantes de la nécropole font-elles partie de cette reproduction?

3. Si oui, disposons-nous d'assez d'éléments pour comparer cette reproduction aux simulations informatiques du ciel de Gizeh dans le passé, et pour parvenir ainsi à une *datation* archéoastronomique précise du « Premier Temps », donc de la vraie « genèse » de l'extraordinaire civilisation égyptienne ?

4. En observant les simulations des cieux antiques, ne pourrions-nous pas, pour reprendre la terminologie des textes funéraires égyptiens, nous « rendre dans n'importe quel ciel dans lequel [nous pouvons] désirer [nous] rendre » ?

5. Est-ce un hasard si un tel nombre de ces textes a survécu pendant des millénaires ? Leurs compilateurs n'ont-ils pas *voulu* leur survie, ne les ont-ils pas conçus de sorte que la nature humaine assure leur reproduction à travers les âges (phénomène réapparu avec éclat depuis un siècle et demi grâce au déchiffrement des hiéroglyphes, et se poursuivant à notre époque avec la traduction, dans des dizaines de langues, des Textes des Sarcophages, des Textes des Pyramides, du Livre des Morts, etc., et avec leurs rééditions régulières, y compris sous forme de CD-ROM) ?

6. En d'autres termes, se peut-il que notre lecture des textes et notre analyse des rituels qui leur sont liés nous aient fait tomber sur un *message* de la plus haute antiquité, composé non seulement à l'intention de l'Âge des pyramides ou des rois-Horus de l'Égypte ancienne, mais aussi à celle de tous les « chercheurs de vérité », de toute culture et de tout temps, qui seraient « équipés » pour rétablir le lien entre les textes et les monuments, et pour contempler les cieux d'un passé oublié ?

Chapitre 16

UNE BOUTEILLE À LA MER ?

Nous en sommes à un stade fascinant de notre évolution [...]. Nous en sommes au stade où nous savons que nous pouvons nous parler à travers des distances interstellaires [...].

John Billingham, centre de recherches de la NASA, 1995

A-t-on conçu les imposants édifices de la nécropole de Gizeh, de même que les textes et les rituels anciens qui leur sont liés, afin de transmettre un *message* à une autre culture, non pas à travers l'espace, mais à travers le temps ?

Face à cette question, les égyptologues ne savent qu'écarquiller les yeux et ricaner. À vrai dire, ils ne *seraient* pas « égyptologues » (où ils ne resteraient pas longtemps tolérés au sein de la profession) s'ils réagissaient autrement que par le mépris et l'incrédulité à certaines réalités : la nécropole est plus qu'un cimetière, l'aménagement du Grand Sphinx est très antérieur à 2500 av. J.-C., et les pyramides ne sont pas de simples « sépultures royales ». De même, aucun égyptologue digne de ce nom ne se montrerait prêt à envisager, fût-ce un instant, qu'un mystérieux « message » soit encodé dans les monuments.

Dans ces conditions, auprès de qui devons-nous chercher conseil, lorsque nous découvrons un message envoyé par une culture si éloignée de nous dans le temps qu'elle en devient presque inconcevable ?

L'anticryptographie

Actuellement, les seuls scientifiques compétents sur ces questions sont ceux qui s'intéressent aux Signaux extraterrestres intelligents ou SETI. Leur fonction les oblige à balayer constamment le ciel afin d'y détecter des messages émis par des civilisations lointaines. On peut donc penser qu'ils ont réfléchi à ce qui se produirait si jamais ils en identifiaient un. Voici ce qu'en dit Philip Morisson, du Massachusetts Institute of Technology :

> Déjà, nous en saurions très peu de choses. Si nous le recevions, nous ne comprendrions pas ce qui nous parviendrait. Nous aurions un signal incontestable, structuré et inconnu. Les plus grands spécialistes essayeraient de le décoder. Ce serait simple, car leurs auteurs l'auraient voulu facile d'accès. Sinon, à quoi bon ? C'est de l'anticryptographie : « Je veux concevoir un message à votre intention, à vous qui n'avez jamais été en contact avec mes symboles, mes clés, mes indices. Et pourtant, vous devrez être capable de le lire... » Il me faudra donc le bourrer de signes aisément intelligibles[1] [...].

Dans son livre *Cosmos*, Carl Sagan, professeur à la Cornell University, propose une argumentation voisine en illustrant son propos, assez curieusement, d'une analyse de l'écriture de l'Égypte ancienne. Selon lui, « les hiéroglyphes égyptiens relèvent pour la plupart d'un simple codage par substitution. Mais tous ne représentent pas des lettres ou des syllabes. Certains sont réellement pictographiques. » Dès qu'il s'est agi de les traduire, « la plus grande confusion régnait ». Au début du XIX^e^ siècle, Champollion est toutefois parvenu à régler la question en déchiffrant la célèbre « pierre de Rosette », une plaque de basalte noir qui portait le même texte, gravé en hiéroglyphes et en grec. Sachant lire cette dernière langue, il n'avait plus besoin que d'une « clé » pour relier certains hiéroglyphes à des lettres ou des mots précis du texte grec. Cette clé lui a été offerte par la répétition du nom « Ptolémée V » dans la version grecque, et celle d'un signe oblong (un « cartouche ») enfermant le même groupe de hiéroglyphes dans la version égyptienne. Sagan précise :

> Quant aux cartouches, clés finales du mystère, on aurait presque dit que les pharaons d'Égypte avaient fait entourer d'un cercle leur nom

pour rendre la tâche plus aisée aux égyptologues, deux mille ans plus tard [...]. Quelle joie ce dut être d'ouvrir une voie de communication, même à sens unique, avec une autre civilisation, de permettre à une culture muette pendant des millénaires de raconter son histoire, sa magie, sa médecine, sa politique et sa philosophie[2] !

L'auteur avance ensuite une comparaison qui s'accorde à merveille avec notre enquête :

> Aujourd'hui, nous sommes de nouveau en quête de messages qui proviendraient d'une civilisation lointaine, cette fois séparée de nous non seulement dans le temps, mais dans l'espace. Si nous recevions un message radio d'une civilisation extra-terrestre, aurions-nous une chance de le comprendre ? Une intelligence extra-terrestre, malgré sa *cohérence interne*, sa *complexité*, son *élégance*, nous sera *totalement étrangère*. Elle aura naturellement souhaité nous faire parvenir un message aussi explicite que possible. Comment cela se pourrait-il ? Existe-t-il quelque chose de comparable à une pierre de Rosette interstellaire ? Nous croyons que oui. Nous pensons que toutes les civilisations techniques, si différentes soient-elles, doivent avoir un langage commun : les sciences et les mathématiques. Les lois de la Nature sont partout les mêmes[3].

À notre avis, si Gizeh recèle réellement un « message » très ancien, alors celui-ci est susceptible de s'exprimer dans la langue de la science et des mathématiques identifiée par Sagan, et ce pour les raisons fournies par l'auteur. De plus, compte tenu de son obligation d'assurer une « transmission » cohérente sur plusieurs millénaires (et par-delà les abîmes créés par l'évolution des cultures), nous pensons que l'émetteur du message fera certainement usage de la précession des équinoxes. C'est en effet la seule « loi de la Nature » dont on puisse dire qu'elle régit de longues périodes du temps terrestre, tout en permettant leur mesure et leur identification.

Des vecteurs durables

Les pyramides et le Grand Sphinx de Gizeh détiennent une cohérence interne, une complexité, une élégance et une étrangeté aussi grandes que l'intelligence extraterrestre envisagée par Sagan (le

terme «étrangeté» renvoyant à l'échelle formidable, presque surhumaine, de ces structures, et à la précision insolite, apparemment inutile d'après nos critères habituels, qui les caractérise).

Par ailleurs, les propos de Philip Morisson cités plus haut nous incitent à penser que la nécropole de Gizeh correspond assez bien à l'idée d'un message bourré «de signes aisément intelligibles[4]». En fait, il nous semble que les bâtisseurs des pyramides ont fait preuve d'une simplicité proprement stupéfiante, afin de s'assurer que quatre aspects fondamentaux d'un message «évident» y seraient présents:

1. la mise au point d'indicateurs durables et clairs, de balises capables d'enflammer la curiosité et de chatouiller l'intelligence de générations de futurs chercheurs;
2. l'usage de la «langue commune» de l'astronomie précessionnelle;
3. le recours à des coordonnées précessionnelles destinées à spécifier certains référents temporels, qui relient le passé au présent et le présent à l'avenir;
4. l'existence de réserves cachées, que pourraient découvrir les initiés à la «langue silencieuse», de «chambres des Inscriptions», où seuls pourraient pénétrer les êtres aptes à comprendre et à suivre les instructions de ce langage.

En outre, même si les monuments peuvent «parler» dès qu'on a appréhendé leur contexte astronomique, il faut tenir compte de l'incroyable quantité de textes funéraires à nous être parvenus de toutes les époques de l'histoire d'Égypte, et provenant visiblement tous de quelques sources communes[5]. Comme nous l'avons vu, ces écrits sont les équivalents de «logiciels» pour les «disques durs» des édifices. De par leur fonction, ils indiquent le bon chemin au roi-Horus ainsi qu'à tous les futurs chercheurs.

Souvenons-nous d'une remarque de Giorgio de Santillana et d'Hertha von Dechend dans *Hamlet's Mill*: la force des mythes, ces vecteurs d'informations techniques, réside dans leur capacité à transmettre un message à l'insu des individus qui les rapportent[6]. En d'autres termes, tant que le mythe est jugé digne de foi, il continue à faire passer les idées les plus complexes, dissimulées dans sa structure, quand bien même le narrateur ou l'auditeur ne les comprennent pas.

Dans notre esprit, c'est exactement le cas des textes funéraires des anciens Égyptiens. Nous serions surpris d'apprendre que les propriétaires des sarcophages et des murs sur lesquels ils ont été transcrits se doutaient qu'on reproduisait à leurs dépens des informations et des positions astronomiques précises. Ils ne s'intéressaient qu'à ce que les écrits leur offraient : la promesse d'une vie éternelle. Mais en procédant ainsi, n'assuraient-ils pas une immortalité de fait aux textes eux-mêmes ? Ne faisaient-ils pas en sorte qu'on les recopie fidèlement, par centaines d'exemplaires, afin que seuls quelques-uns puissent traverser les millénaires ?

Selon nous, il y a toujours eu des gens capables de comprendre la vraie « science de l'immortalité » associée aux textes, et de lire les allégories astronomiques véhiculant des secrets interdits au commun des mortels. Nous pensons que ces gens s'appelaient « Suivants d'Horus », qu'ils ont formé un collège occulte, qu'ils ont œuvré dans les coulisses de la préhistoire et de l'histoire d'Égypte, que Gizeh-Memphis était leur premier centre cultuel, et qu'ils étaient chargés d'initier les rois et de concrétiser certains projets. Enfin, nous croyons que leur programme (comme presque toutes leurs réalisations importantes) se trouvait d'une façon ou d'une autre inscrit dans les étoiles.

Des indices et des souvenirs

Laissé pour compte par les égyptologues, le caractère profondément astronomique de la nécropole de Gizeh a néanmoins été reconnu par des chercheurs intuitifs et ouverts depuis les temps les plus reculés. Ainsi, les néoplatoniciens hermétiques d'Alexandrie semblent avoir été aussi sensibles à l'existence éventuelle d'un « message » que prompts à discerner les dimensions astrales des textes et des monuments. Au V^e^ siècle av. J.-C., Proclus admettait que la Grande Pyramide avait été conçue dans un esprit astronomique et en relation à certaines étoiles[7]. Dans son commentaire du *Timée* de Platon (une œuvre portant sur l'histoire de la civilisation perdue de l'« Atlantide »), il déclarait que « la Grande Pyramide servait à l'observation de Sirius[8] ».

De vagues souvenirs d'un « message » élaboré à Gizeh dans un esprit astronomique ont visiblement traversé les siècles pour

atteindre le Moyen Âge. Les chroniqueurs arabes de l'époque voyaient dans la Grande Pyramide «un temple dédié aux étoiles». Ils l'associaient souvent au «Déluge» biblique, qu'ils dataient des alentours de 10300 av. J.-C[9]. Au XI[e] siècle, le géographe musulman Yakout Al-Hamawi précisait que les Sabéens, des adorateurs des étoiles originaires d'Harran (dont les «livres sacrés» étaient, disait-on, l'œuvre de Thot-Hermès) se rendaient en pèlerinage à Gizeh[10]. Il convient de remarquer que le nom «Sabéens» (de l'arabe «Sa'Ba») provient presque à coup sûr de l'ancien égyptien *sba*[11] («étoile»). Le lecteur ne l'aura pas oublié, il est dit dans la première partie de cet ouvrage que, dès le début du II[e] millénaire av. J.-C., soit presque *trois mille ans* avant Al-Hamawi, des pèlerins en provenance d'Harran venaient adorer le sphinx, en qui ils voyaient un dieu appelé «Houl[12]».

Au XVII[e] siècle, le mathématicien Isaac Newton s'est beaucoup intéressé à la Grande Pyramide. Il a consacré un essai à ses qualités mathématiques et géodésiques, en se fondant sur des données réunies sur place par John Greaves, un très respectable professeur d'astronomie à Oxford[13]. En 1865, après avoir étudié la question, le grand astronome écossais Charles Piazzi Smyth s'est déclaré convaincu que l'édifice avait une fonction prophétique et qu'il renfermait un «message» messianique. Il a été le premier à effectuer des mesures rigoureuses, à démontrer l'alignement du monument sur le pôle et le méridien, et à mettre la précision de cette orientation sur le compte d'observations d'Alpha du Dragon, l'ancienne étoile polaire[14].

Dans la première moitié du XX[e] siècle, plusieurs éminents astronomes, dont Richard Proctor, Eugène Antoniadi, Jean-Baptiste Biot et Norman Lockyer, ont tenté à maintes reprises d'attirer l'attention des égyptologues sur les qualités astronomiques des monuments de Gizeh. Leurs efforts n'ont pourtant eu qu'un impact limité sur les spécialistes. À l'époque, ceux-ci pensaient détenir tous les éléments permettant de définir la nécropole (pour eux, il s'agissait d'un cimetière). En outre, ils n'entendaient rien à l'astronomie et prétendaient qu'il en était de même des anciens Égyptiens. Aussi faisaient-ils front commun pour railler, mépriser ou tout bonnement passer sous silence les «théories» astronomiques menaçant leur consensus.

Malgré l'hostilité d'un tel climat intellectuel, nous sommes d'avis, au terme de notre propre recherche, que la question n'est plus de savoir *si* les monuments de Gizeh ont été conçus afin d'exprimer des principes astronomiques et mathématiques essentiels, mais *pourquoi*...

Une fois de plus, les conduits stellaires de la Grande Pyramide pourraient bien nous offrir la réponse à cette question.

La langue des étoiles

La première grande avancée dans la compréhension de la fonction des conduits de la Grande Pyramide a été effectuée, pendant l'été de 1963, par l'astronome nord-américaine Virginia Trimble et l'égyptologue-architecte Alexander Badawy. Elle s'est produite après que les deux chercheurs ont décidé de creuser une intuition de Badawy. Contrairement aux égyptologues [15], ce dernier voyait dans ces aménagements autre chose que des « conduits de ventilation ». À son avis, ils pouvaient détenir une fonction symbolique, liée aux rituels astraux des bâtisseurs de la pyramide. Virginia Trimble est parvenue à renforcer son collègue dans ses convictions en démontrant que les conduits de la chambre du Roi visaient, vers 2500 av. J.-C., certaines étoiles dont l'importance était cruciale pour les hommes de l'époque. De fait, comme le lecteur l'aura noté dans la première partie, le conduit nord est dirigé sur Alpha du Dragon (l'étoile polaire à l'Âge des pyramides), et le conduit sud sur le Baudrier d'Orion [16].

Actuellement, Virginia Trimble enseigne l'astronomie à l'UCLA ainsi qu'à l'université du Maryland, et elle est vice-présidente de l'American Astronomical Society. Forte d'une approche globale de sa science et d'un solide bon sens, elle émet l'opinion suivante :

> Aujourd'hui encore, on ne sait pas exactement quelles constellations les Égyptiens voyaient dans le ciel [...]. L'une d'elles avait l'aspect d'un homme debout : c'était le dieu Osiris. Or, la seule qui ressemble à un homme debout, c'est Orion. L'identification du pharaon défunt à Osiris fait immédiatement penser qu'Orion était lié au conduit, car celui-ci n'avait qu'un but : permettre à l'âme du roi d'établir une communication entre la terre et le ciel [17] [...].

Lorsque nous l'avons rencontrée, nous avons aussitôt compris que nous avions affaire à un grand esprit. Le décès d'Alexander Badawy, survenu à la fin des années 80, n'avait pas émoussé ses convictions. Elle restait persuadée que la fonction et l'alignement des conduits étaient liés à l'astronomie, car la logique et les preuves le voulaient ainsi.

En général, les plus grands astronomes ont réservé un bon accueil à ses théories. À preuve cet exemple récent: en 1995, Mary Bruck, une scientifique d'Édimbourg, écrivait au *Journal of the British Astronomical Association* pour évoquer la question des conduits: «Leur alignement est [...] compatible avec l'hypothèse selon laquelle ils indiquent la culmination d'étoiles importantes aux environs du XXV^e^ siècle av. J.-C. [...] L'ajout du conduit de Sirius [le conduit sud de la chambre de la Reine] à celui d'Orion atteste amplement leur fonction astronomique[18].»

Les outils à penser

Selon nous, les membres de l'académie occulte appelés «Suivants d'Horus» avaient un objectif majeur: «déterminer» l'époque de 2500 av. J.-C. (il y a quatre mille cinq cents ans) en se servant de la Grande Pyramide, de ses conduits orientés avec précision et des étoiles du Baudrier d'Orion. Nous pensons qu'ils assimilaient ces dernières à la jauge d'une gigantesque échelle mobile, posée à cheval sur le méridien sud. Une fois cet «outil à penser» en place, il suffisait, pour déterminer une date passée ou à venir, de «faire glisser» le baudrier vers le haut ou le bas du méridien, à partir du «point zéro» visé par le conduit sud de la chambre du Roi.

Nous émettons également l'hypothèse suivant laquelle un autre «outil à penser», assez semblable au premier, se rattachait à l'écliptique (la trajectoire apparente du soleil dans les douze constellations zodiacales pendant l'année solaire). Ici, la jauge était représentée par le point vernal. En la faisant glisser sur l'écliptique, à gauche (à l'est) ou à droite (à l'ouest) d'un indicateur «fixe», les «Suivants d'Horus» pouvaient encore une fois déterminer une date passée ou à venir...

Actuellement, à l'approche de l'an 2000, le point vernal s'apprête à entrer dans le signe, ou l'« Âge », du Verseau. Pendant un peu plus de deux mille ans, il a traversé les Poissons (de 160 av. J.-C. à nos jours). Auparavant, il se trouvait en Bélier (de 2320 à 160 av. J.-C.). À l'Âge des pyramides, il a lentement parcouru le Taureau (de 4480 à 2320 av. J.-C.). En reculant encore plus loin dans le temps, nous atteignons l'« Âge » des Gémeaux (de 6640 à 4480 av. J.-C.), puis celui du Cancer (de 8800 à 6640 av. J.-C.). Au terme de six « Grands Mois », nous parvenons enfin à l'Âge du Lion (de 10960 à 8800 av. J.-C.).

Imaginons maintenant que nous découvrions à Gizeh un document ancien. Celui-ci précise qu'il remonte à l'époque où le point vernal se trouvait dans le signe du Ram (l'époque où le soleil se levait devant la constellation du Bélier lors de l'équinoxe de printemps). Cette unique information nous permet de savoir qu'il a été rédigé à une date *extrêmement approximative*, puisque comprise entre 2320 et 160 av. J.-C. Pour obtenir une datation plus fine, nous devons trouver le moyen d'effectuer un « réglage » du point vernal. L'utilité de l'échelle mobile se fait alors évidente : si notre document mentionne le signe zodiacal abritant le point vernal, et s'il précise de surcroît que l'étoile la plus basse du Baudrier d'Orion traversait le méridien à la hauteur de 50° au-dessus de l'horizon, nous pouvons recourir à la précession pour calculer la date en question : environ 1400 av. J.-C [19].

À l'Âge des pyramides, le point vernal se situait en Taureau ; comme nous l'avons vu, le réglage permis par l'angle à 45° du « conduit d'Orion » de la Grande Pyramide nous amène en 2500 av. J.-C. Grâce à cette date, dont nous sommes séparés par quatre mille cinq cents ans, nous pouvons utiliser la précession pour définir la position exacte du point vernal. Le lecteur s'en souviendra, celui-ci était alors voisin des Hyades et de la tête du Taureau, sur la rive droite (occidentale) de la Voie lactée.

Le lecteur n'aura pas non plus oublié que les Textes des Pyramides font de cette « adresse » le point de départ du voyage cosmique du roi-Horus. C'est là qu'on lui enjoint de monter à bord de la barque solaire, puis de « traverser » la Voie lactée en direction de l'« horizon » afin d'y rencontrer Horakhti. Par conséquent, il doit voguer vers l'est, à gauche du point vernal. Selon la chronologie de la

« Grande Année » précessionnelle (et non de l'année solaire), le roi-Horus s'apprête donc à remonter le temps vers l'âge du Lion-Horakhti, pour rejoindre un point précis de l'écliptique : « le Lieu splendide du "Premier Temps" », « cet endroit plus vénérable que tout autre[20] ».

Mais où ce lieu se situe-t-il ? Comment le roi-Horus (l'initié ou le chercheur) peut-il le repérer, alors que le soleil met deux mille cent soixante ans à traverser le Lion, et que l'espace couvert par ce signe représente trente degrés de l'écliptique ?

Pour ce faire, il doit effectuer un réglage et faire glisser la jauge du Baudrier d'Orion le long du méridien. Il découvrira alors l'emplacement exact du point vernal, donc une date précise. Par le pouvoir de l'imagination, il lui faut « abaisser » les trois étoiles sur le méridien jusqu'à leur « Premier Temps », et voir jusqu'où cette opération a « poussé » le point vernal dans la partie orientale de l'écliptique.

Le lieu céleste ainsi identifié est celui où les « Suivants d'Horus » l'ont pressé de se rendre.

Et bien évidemment, il doit avoir son équivalent terrestre à Gizeh, aux abords du sphinx à corps de lion.

Chapitre 17

LE LIEU DU « PREMIER TEMPS »

Sachez que nous détiendrions
un savoir universel s'il nous était donné d'habiter
la terre sacrée d'Égypte.

Manéthon, grand prêtre égyptien,
IIIe siècle av. J.-C.

[Le roi] est venu à cet endroit plus vénérable
que tout autre.

Textes des Pyramides, ligne 931

Les textes désignent souvent le Zep Tepi comme le « Premier Temps d'Horus », le « Premier Temps de Rê » ou le « Premier Temps d'Osiris[1] ». Cette terminologie indique que la position d'Osiris-Orion sur le méridien était censée indiquer (il serait peut-être plus juste de dire « contrôler ») celle du soleil sur l'écliptique lors de l'équinoxe de printemps (la marque même du Zep Tepi).

Comme nous l'avons expliqué, l'antique confrérie qui a conçu la Grande Pyramide et qui, plus tard, a compilé les Textes des Pyramides, connaissait bien la lente dérive précessionnelle d'Orion « vers le haut » (« vers le nord », dans le langage allégorique des textes), car elle avait longtemps observé le passage au méridien de cette constellation. Les prêtres-astronomes savaient aussi qu'en orientant (à 45°) le conduit sud de la chambre du Roi sur ce même méridien, ils « déterminaient » non seulement le lieu où le « corps du dieu » s'était échoué, mais aussi la date de 2500 av. J.-C (selon notre calendrier). Autrement dit, ils savaient que, dans le futur, les étoiles du Baudrier se lèveraient plus haut sur l'horizon (qu'elles dériveraient plus au « nord ») et, inversement, qu'elles se trouvaient jadis à

des hauteurs moindres (plus au «sud»). Le lecteur ne l'aura pas oublié, nous avons dit dans le chapitre 1 que le point le plus bas («le plus méridional») du cycle du Baudrier d'Orion (en termes allégoriques, du «Premier Temps d'Osiris») correspondait à la date de 10500 av. J.-C. et que, très bizarrement, la disposition de ces étoiles dans le ciel de l'époque se retrouve à terre, dans la répartition des trois grandes pyramides de Gizeh.

Nous avons entrepris notre enquête dans le but d'élucider trois mystères: l'alignement équinoxial du sphinx à corps de lion, l'âge que lui assignent les analyses géologiques, et la correspondance parfaite entre les méridiens céleste et terrestre. Si nous n'avons jamais contesté la datation des pyramides, telle que l'ont établie les égyptologues orthodoxes (2500 av. J.-C.), nous sentions que la similitude entre leur configuration et celle des étoiles du Baudrier d'Orion, quelque huit mille ans auparavant, n'était sans doute pas le fruit du hasard.

Aujourd'hui, nous en avons la certitude. Après avoir posé en facteur les données conservées dans les vastes réserves du «disque dur» funéraire des anciens Égyptiens, il nous paraît évident qu'en 2500 av. J.-C., on a créé (ou plutôt «achevé») à Gizeh une œuvre inspirée par le dualisme ciel-terre. Il s'agissait d'une reproduction (réalisée à une échelle démesurée, afin de rendre justice à son original cosmique) du «royaume» fondé par Osiris dans le Douat céleste, à l'époque lointaine où «exista son nom de "Orion"», donc à son «Premier Temps». Il s'agissait également, et ce pour l'éternité, du «royaume d'Osiris» sur terre, dans le lieu où «exista son nom de "Sokar"» (le Douat inférieur, donc la nécropole de Memphis).

Peut-être le plan des trois grandes pyramides a-t-il été *concrètement établi* en 10500 av. J.-C., éventuellement par l'aménagement de plates-formes basses. Peut-être les «Suivants d'Horus» avaient-ils préservé, puis transmis aux prêtres d'Héliopolis, des archives astronomiques datant de cette époque. Dans un cas comme dans l'autre, nous sommes convaincus qu'une grande partie des pyramides a été édifiée en 2500 av. J.-C., comme l'affirment les égyptologues. Mais nous sommes aussi certains que le site était déjà très ancien, et qu'il appartenait aux «Suivants d'Horus» (aux «Sages», aux «Lumineux») depuis huit mille ans.

Selon nous, tout indique que des connaissances liées à la science et aux techniques de construction se sont transmises sans interruption pendant ce temps. C'est pourquoi nous pensons que l'Égypte a abrité, du paléolithique à la période dynastique, des individus extrêmement éclairés : les mystérieux Akhous qui, s'il faut en croire les textes, détenaient une « Connaissance d'origine divine ».

Réglage sur le Lion

Notre hypothèse repose sur deux faits : l'alignement de la nécropole de Gizeh sur les astres, et l'état géologique du sphinx. Résumons ce que nous avons dit de ce point dans la première partie : *le corps du géant et les parois rocheuses de la fosse qui l'entoure présentent encore les signes d'une intense érosion due aux précipitations ; ces marques correspondent à un âge supérieur à douze mille ans.*

Telle que l'astronomie permet de la calculer, la genèse du site remonte à 10500 av. J.-C. C'est ce qu'indique la *disposition* des pyramides, même si celles-ci sont plus récentes. Comme nous l'avons vu dans le chapitre 3, c'est aussi ce que révèle l'orientation du sphinx sur le plein est. Le symbolisme astronomique et léonin de cette statue n'a de sens que si elle a été conçue comme un indicateur équinoxial de l'Âge du Lion.

Mais *quel moment* de l'Âge du Lion ? La constellation occupe trente degrés sur l'écliptique et elle a abrité le soleil de l'équinoxe de printemps entre 10960 et 8800 av. J.-C., soit une période de deux mille cent soixante ans. Alors, *à quel moment* de cette période ?

Il est impossible de répondre à cette question en se fondant sur l'alignement du sphinx ou sur la conjonction de son orientation et de sa géologie. Pour y parvenir, il nous faut utiliser ce que les « Suivants d'Horus » nous ont offert : un outil à penser, avec lequel nous pourrons effectuer notre réglage et aboutir à une date précise. Cet outil, c'est l'échelle mobile du Baudrier d'Orion. Or, au terme de l'opération, nous obtenons bien, pour le Grand Sphinx, la date de 10500 av. J.-C.

Mais notre outil a un autre effet : à mesure que l'échelle « glisse » vers le bas du méridien, elle « pousse » le point vernal vers l'est de l'écliptique, jusqu'à ce qu'il s'immobilise en 10500 av. J.-C. (au

«pied de l'échelle»), *à une adresse stellaire identifiable grâce à des calculs précessionnels.*

Compte tenu du dualisme ciel-terre qui marque la quête initiatique du roi-Horus, il est évident que la localisation du point vernal parmi les étoiles en 10500 av. J.-C., c'est-à-dire son emplacement précis sur l'écliptique au sein de la constellation du Lion, est susceptible d'avoir un équivalent au sol. En d'autres termes, dès lors que nous savons comment se présente le haut, nous n'avons plus qu'à baisser les yeux vers le bas.

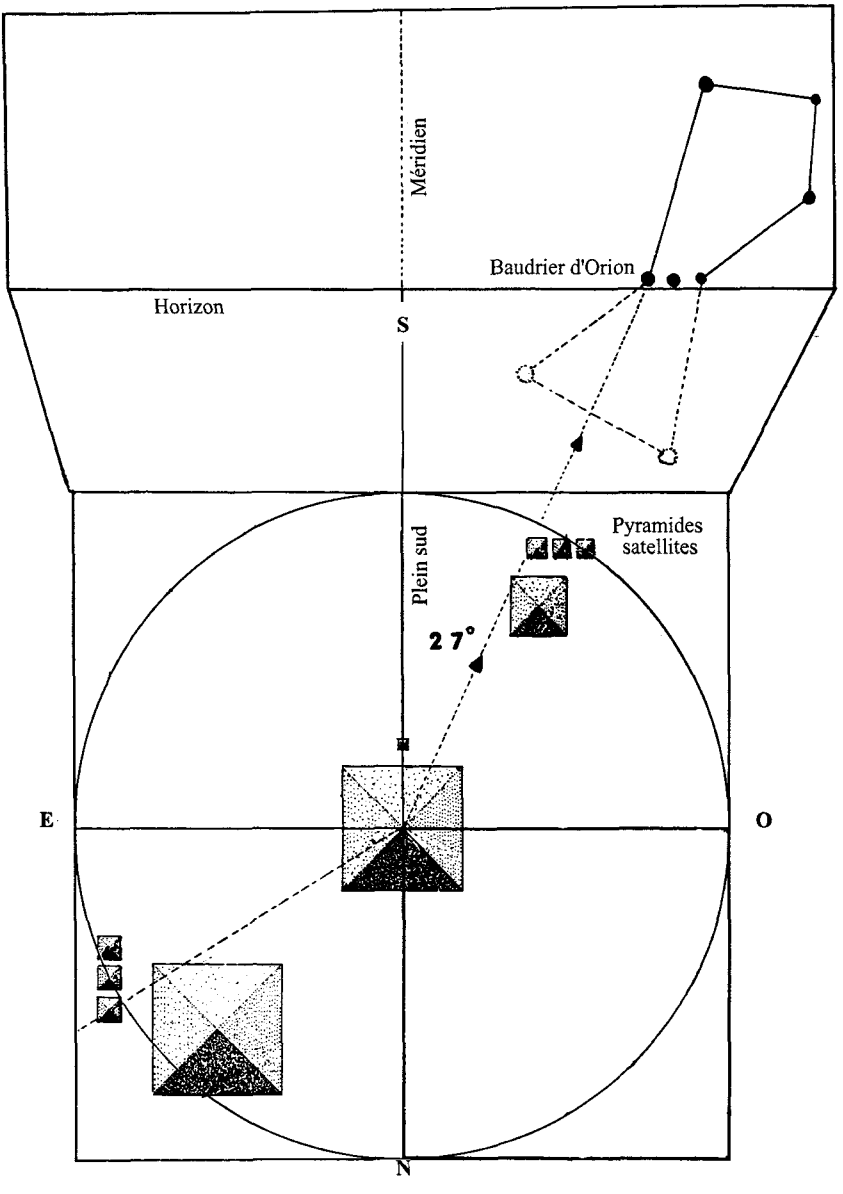
Et si notre calcul nous dit *exactement* où regarder, ne serait-il pas raisonnable de penser que nous allons découvrir l'entrée concrète d'un site mythique, de l'«endroit plus vénérable que tout autre», du «Lieu splendide du "Premier Temps"»?

Un miroir stellaire

Comme pour confirmer cette supposition, les sonneries et les voyants lumineux de la nécropole de Gizeh se déclenchent d'un seul coup, à la manière d'une machine à sous signalant le jackpot, lorsque l'échelle mobile du Baudrier d'Orion s'abaisse vers son «Premier Temps», en 10500 av. J.-C.

Nous avons appris dans le chapitre 3 que les principaux monuments du site reproduisent une conjonction astronomique inhabituelle, survenue lors de l'équinoxe de printemps de cette époque lointaine. Alors, le Grand Sphinx fixait les yeux sur son équivalent céleste; en outre, le moment où le soleil se levait (au point de l'horizon visé par le regard du géant) coïncidait à la seconde près avec le passage au méridien du Baudrier d'Orion (dont les trois pyramides sont la reproduction).

Si ces correspondances étaient les seules, il serait déjà bien difficile de les attribuer au hasard. Mais il y a plus... Par exemple, on trouve juste au sud de la troisième pyramide, la plus petite, un groupe de pyramides «satellites». En général, les égyptologues voient en elles les «tombes» des épouses du pharaon Menkaourê. Étant donné qu'elles ne contiennent ni inscriptions ni trace de mobilier funéraire ou de dépouille humaine, cette attribution relève de la conjecture pure et simple. Elles s'organisent toutefois selon un alignement



59. Vers 10500 av. J.-C. : la configuration des étoiles du Baudrier d'Orion se retrouve dans celle des trois pyramides satellites, construites à la limite méridionale de l'Horizon de Gizeh.

astronomique évident, car elles forment une rangée orientée plein est-plein ouest, dans la direction du lever et du coucher du soleil équinoxial.

Le géomètre et pyramidologue britannique Robin Cook a récemment démontré que ces trois pyramides satellites présentaient un lien conceptuel avec l'ensemble de la nécropole[2]. Il semble qu'elles se dressent sur le pourtour d'un cercle, d'un «horizon» artificiel, dont la pyramide de Khâfrê occupe le centre et dont la circonférence englobe l'intégralité du site. Un angle de 27° à l'ouest du sud[3], correspondant à un azimut de 207°[4], apparaît lorsqu'on trace une droite entre l'axe méridien de la pyramide centrale et les trois «satellites[5]». D'ordinaire, on a le sentiment que ceux-ci se présentent comme des modèles réduits des trois gigantesques édifices. On remarque pourtant une grande différence: par rapport au méridien, ces derniers dessinent un angle à 45°, tandis que les premiers s'étendent d'est en ouest et forment un angle droit. Cette apparente anomalie, associée à leur curieuse situation à un azimut de 207° sur l'«horizon» artificiel de Gizeh, pose une question évidente: sommes-nous de nouveau confrontés à l'expression architecturale d'un événement céleste datable?

Notre ordinateur nous confirme que c'est le cas. En 10500 av. J.-C., Alnitak, l'étoile la plus basse du Baudrier d'Orion, se situait à 27° à l'ouest du sud, soit un azimut de 207°, au-dessus de l'horizon réel de Gizeh. Qui plus est, les étoiles du Baudrier s'étendaient alors sur un axe plein est-plein ouest. C'est bien leur alignement que reproduisent les trois pyramides satellites.

Sirius

Autre élément de notre «jackpot des correspondances» de 10500 av. J.-C.: Sirius, l'étoile qui constitue le cœur même du mystère de l'Égypte ancienne.

Tous les astres, y compris notre soleil et l'ensemble de son système, se meuvent dans l'espace. En raison des distances impliquées par ces déplacements (des centaines, voire des milliers d'années-lumière), ce «mouvement propre» produit des effets à peine perceptibles sur *la position céleste* des corps observés depuis la terre. Pour ce qui les concerne, le seul facteur important est celui de la pré-

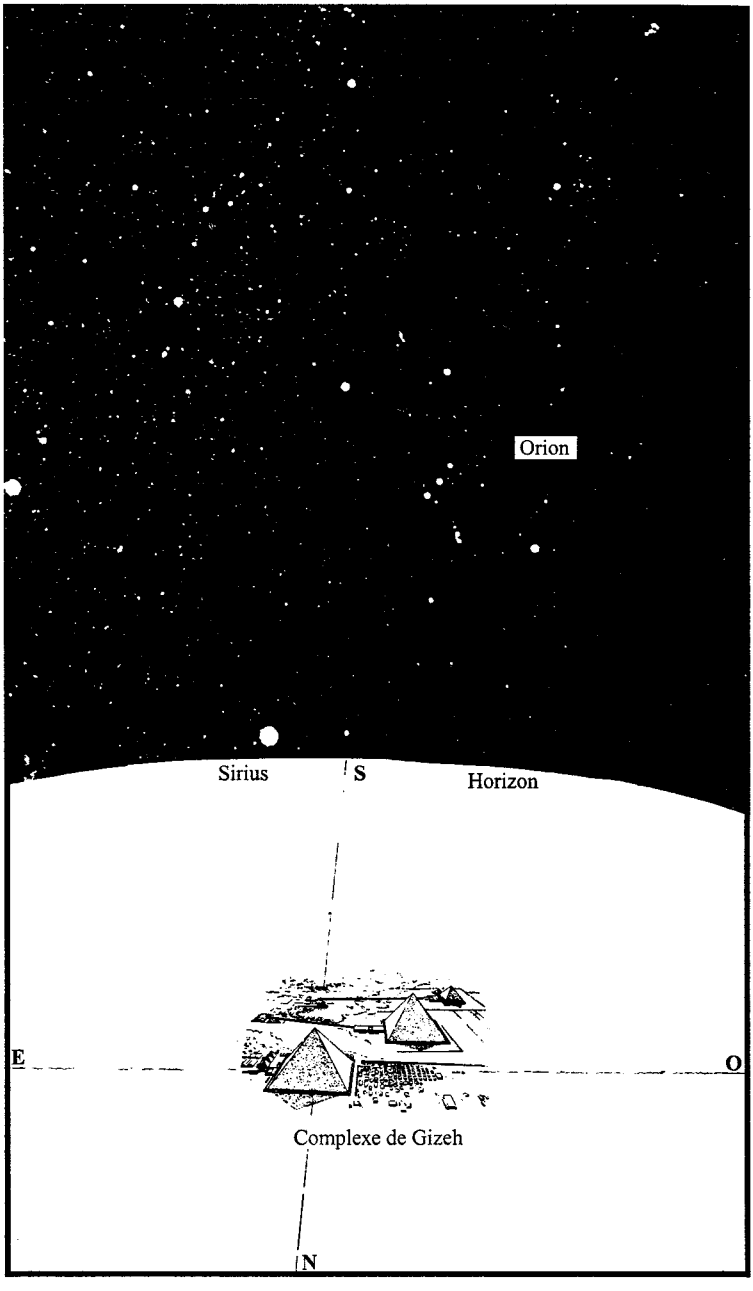
cession (qui, nous le savons, est un «glissement» apparent, provoqué en réalité par l'oscillation de la Terre sur son axe).

Sirius constitue une exception majeure à cette règle. De nombreux lecteurs savent peut-être que cette étoile est la plus brillante du ciel. C'est aussi l'une des plus *proches* de nous, puisqu'elle n'est située qu'à 8,4 années-lumière de la terre. En raison de cette proximité, elle possède, par rapport à notre système solaire, un «mouvement propre» suffisamment important pour que nous puissions observer des modifications de son adresse céleste, *sans lien avec celles qu'entraîne la précession*, en l'espace de quelques millénaires seulement.

Plus précisément, on estime le mouvement propre de Sirius à environ 1,21 seconde d'angle par an (à peu près un degré tous les trois mille ans). Par rapport à une époque aussi reculée que 10500 av. J.-C., le changement provoqué par son mouvement propre dans ses coordonnées célestes peut donc excéder trois degrés d'angle, soit presque six fois le diamètre apparent de la lune[6].

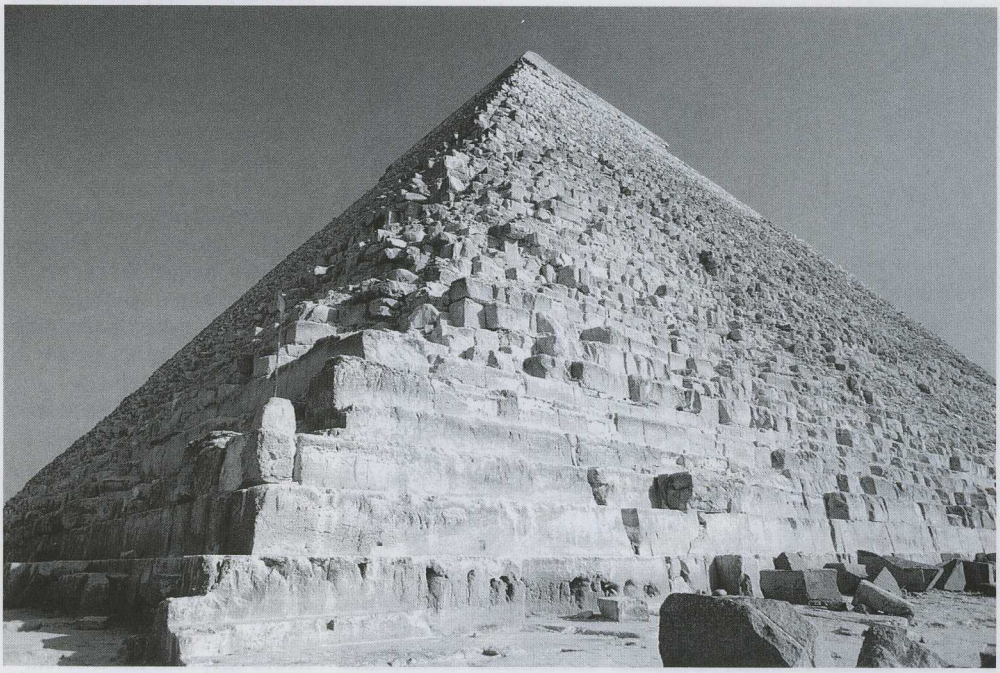
En tenant compte de cet effet et de celui de la précession, nous procédons à une simulation informatique qui nous révèle une situation étrange. Selon les calculs, lorsque Sirius a atteint son «Premier Temps» (sa hauteur minimale au-dessus de l'horizon), un observateur se tenant à Gizeh (30° nord) voyait l'étoile reposant *sur* l'horizon. De plus, c'est sous cette latitude, *et sous cette latitude seulement*, qu'il pouvait observer la conjonction entre Sirius et l'horizon. D'où il découle qu'il existe une corrélation particulière entre la latitude de Gizeh et l'étoile Sirius lors de son «Premier Temps[7]».

L'ampleur du mouvement propre de Sirius nous laisse dans l'incertitude quant à la date exacte de son «Premier Temps». Mais il ne fait aucun doute qu'il doit se situer entre 11 500 et 10500 av. J.-C[8]. C'est pourquoi nous nous demandons si la décision de fonder le site sacré de Gizeh à une latitude de 30° nord n'est pas à mettre en rapport avec ce «Premier Temps» de Sirius. Souvenons-nous que la caméra-robot de Rudolf Gantenbrink a découvert, en 1993, une mystérieuse «porte» dans les profondeurs de la Grande Pyramide, à plus de soixante mètres de l'ouverture du conduit sud de la chambre de la Reine[9]. Bien entendu, celui-ci était orienté sur le passage au méridien de Sirius.

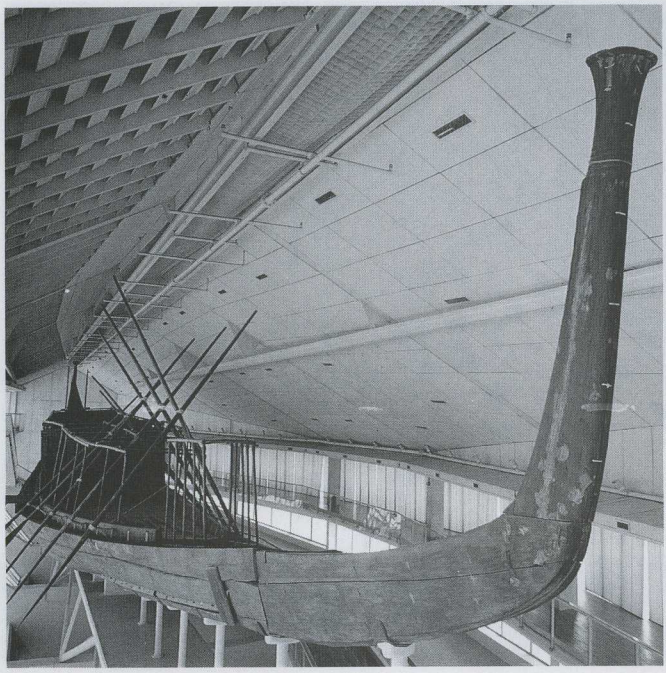


60. Représentation libre du «Premier Temps» de Sirius, vers 10500 av. J.-C.; à cette époque, on voyait l'étoile d'Isis reposer sur la ligne d'horizon.

En haut : l'architecture mégalithique du temple du Sphinx, à l'aube, avec en arrière-plan la silhouette trapue du temple bas. De nombreux blocs utilisés dans la construction de ce dernier pèsent plus de 200 tonnes. Les ingénieurs contemporains sont incapables d'expliquer comment (et pourquoi) on a positionné des pièces aussi volumineuses. *En bas* : les premières assises formant l'angle ouest de la deuxième pyramide sont taillées dans la roche ; les niveaux supérieurs ont été aménagés par la suite. Il se peut que la « plate-forme de fondation » originelle soit très antérieure au reste de l'édifice.

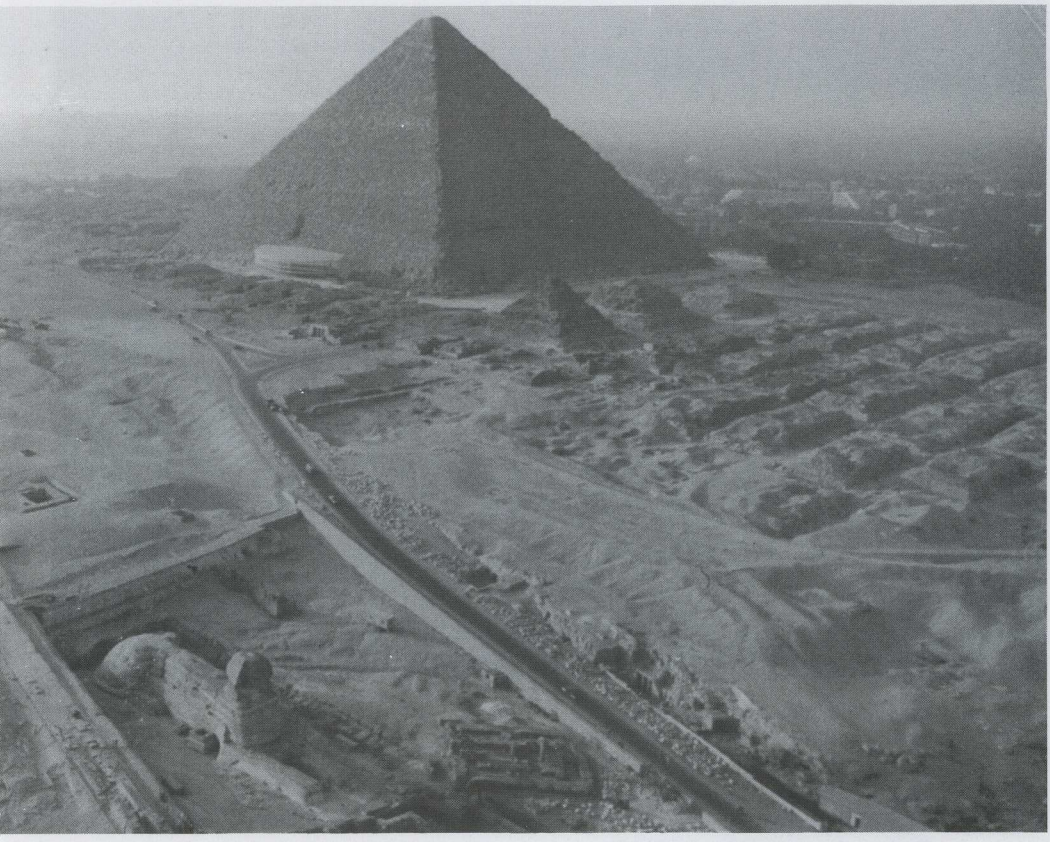


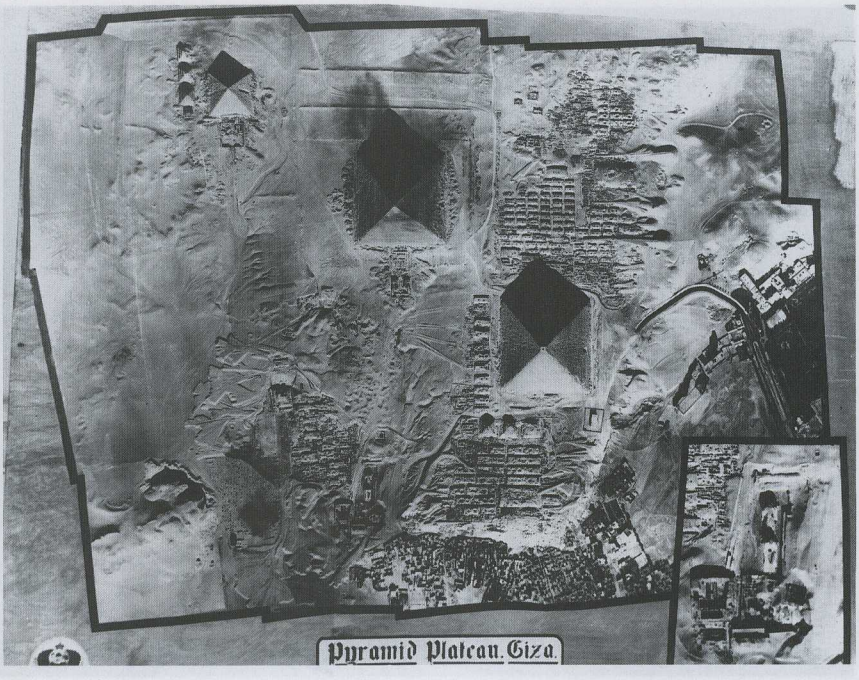
21

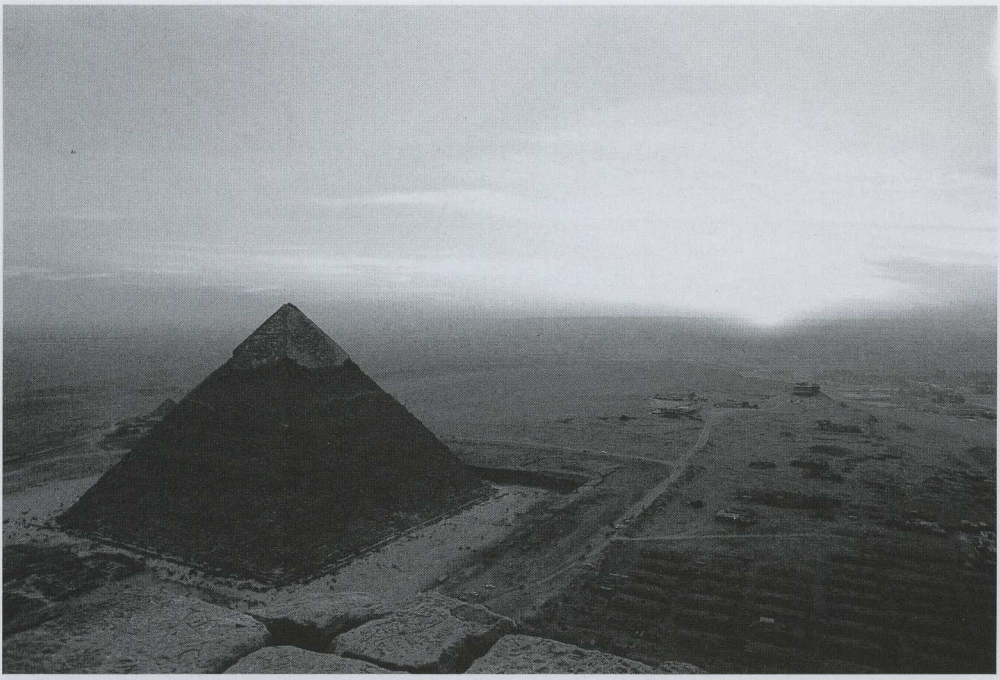


En haut : vue générale de la nécropole de Gizeh, avec en premier plan le sphinx et sa chaussée. Orientée à 14° au sud du plein est, celle-ci ne doit pas être confondue avec la route moderne tracée à droite (au nord) du sphinx.
À droite : vue aérienne du plateau des pyramides de Gizeh. *À gauche* : la « barque solaire », longue de 43,5 m, découverte au fond d'une fosse creusée dans le roc, près de la face sud de la Grande Pyramide. De nombreux éléments nous permettent de penser que les « rois-Horus » franchissaient le Nil sur ce superbe bateau ; cette navigation se produisait au cours de rituels astronomiques inspirés par la traversée apparente de la Voie lactée, l'équivalent céleste du grand fleuve égyptien, par le soleil.

22



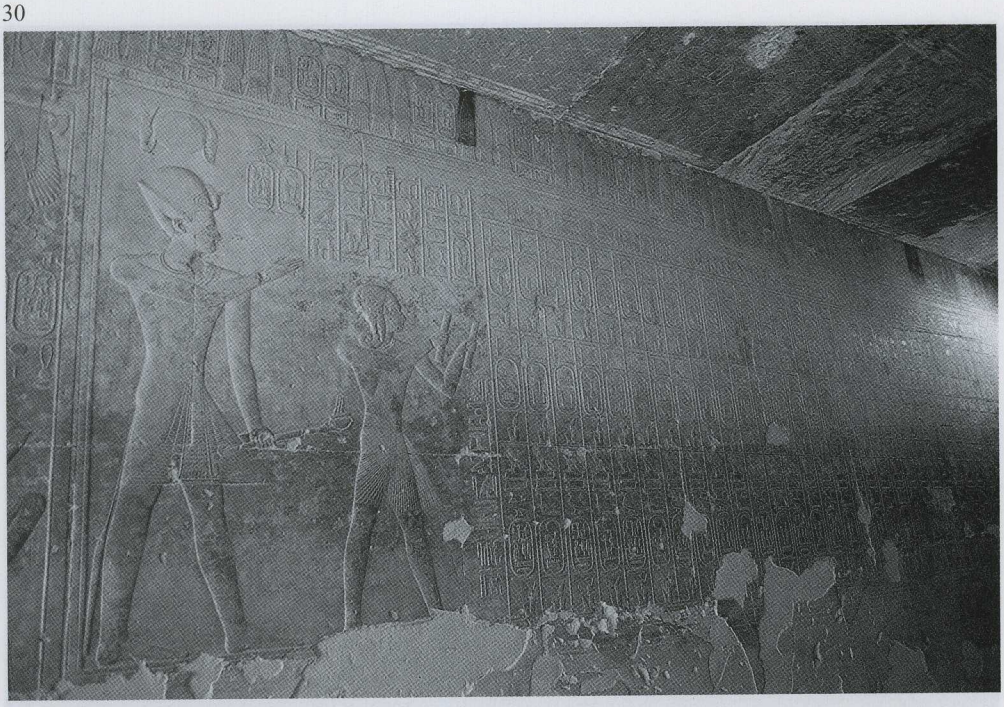

Pyramid Plateau, Giza.



En haut : la deuxième pyramide,
vue du sommet de la Grande Pyramide,
un mois avant l'équinoxe de printemps,
alors que le soleil se couche légèrement
au sud du plein ouest.
En bas : les pyramides de Gizeh,
vues du sud-est.

En haut : on croit que la pyramide à degrés de Djoser, à Saqqara, est la plus ancienne construction massive d'Égypte. D'après de récentes analyses au carbone 14, pratiquées sur des matières organiques découvertes dans le mortier de la Grande Pyramide (voir annexe 5), cette dernière pourrait être antérieure à l'édifice de Djoser. Cette nouvelle donne bouleverse la chronologie des égyptologues classiques. *En bas* : la pyramide « rhomboïdale » et la pyramide « rouge » de Dahchour, en contre-jour.

En haut : vieilles de plus de quatre mille ans, ces inscriptions sont gravées sur les murs de la chambre funéraire d'Ounas, le dernier pharaon de la V^{e} dynastie. Elles appartiennent à un vaste corpus d'écrits aujourd'hui appelés « Textes des Pyramides ». Cette littérature comporte des informations astronomiques complexes, mal interprétées par les égyptologues, et des références au Zep Tepi, le « Premier Temps » où les dieux ont établi leur royaume en Égypte. *En bas* : la « pierre de Shabaka », photographiée au British Museum. Ornée de textes hiéroglyphiques, cette relique est une source vitale dans la reconstitution de l'Âge d'or du « Premier Temps ».

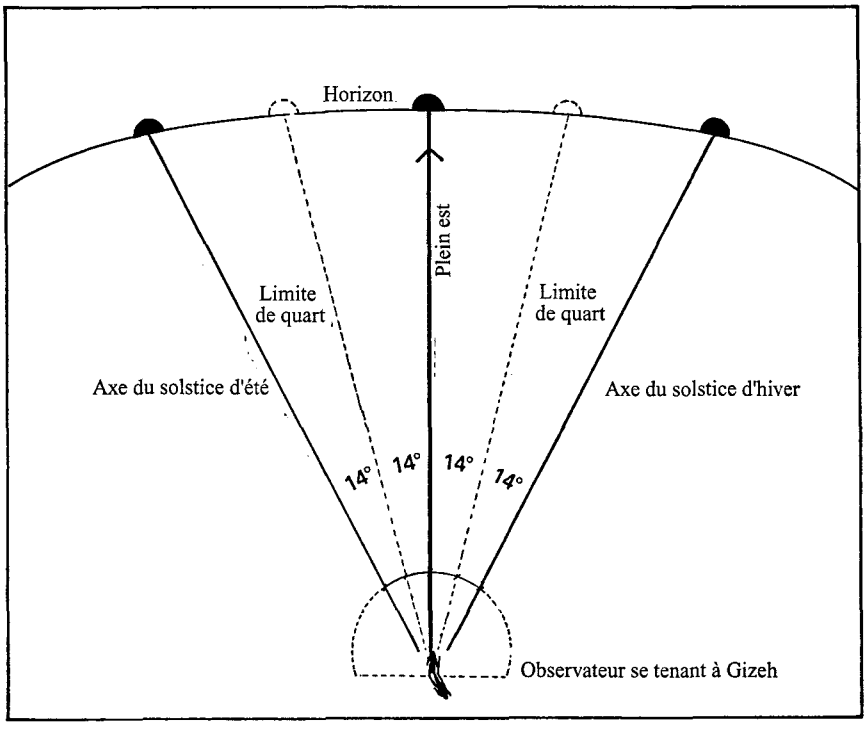


En haut : la liste royale d'Abydos, dans le temple de Séthi I[er], à Abydos. Le pharaon montre à son fils, le futur Ramsès II, la liste des rois qui ont gouverné l'Égypte. Sur le mur opposé figurent les noms des dieux qui ont régné sur le pays depuis le « Premier Temps ». Comme les Textes des Pyramides, les textes de Shabaka et les textes de fondation d'Edfou, ces écrits indiquent qu'on considérait la civilisation de l'Égypte ancienne comme un héritage reçu des « dieux » des milliers d'années avant le début de la période historique reconnue.
En bas : couvercle de sarcophage « osiriforme » conservé au musée du Caire ; on y voit Isis, sous l'aspect d'un milan, fécondée par Osiris momifié. Horus, le fruit de cette union, est l'archétype de tous les « rois-Horus » de l'Égypte ancienne. *Page suivante* : relief d'Abydos ; on y voit Osiris, le dieu principal du Premier Temps, momifié et assis.
Derrière lui, son fils Horus tient l'ânkh, symbole de vie éternelle, de la main gauche.

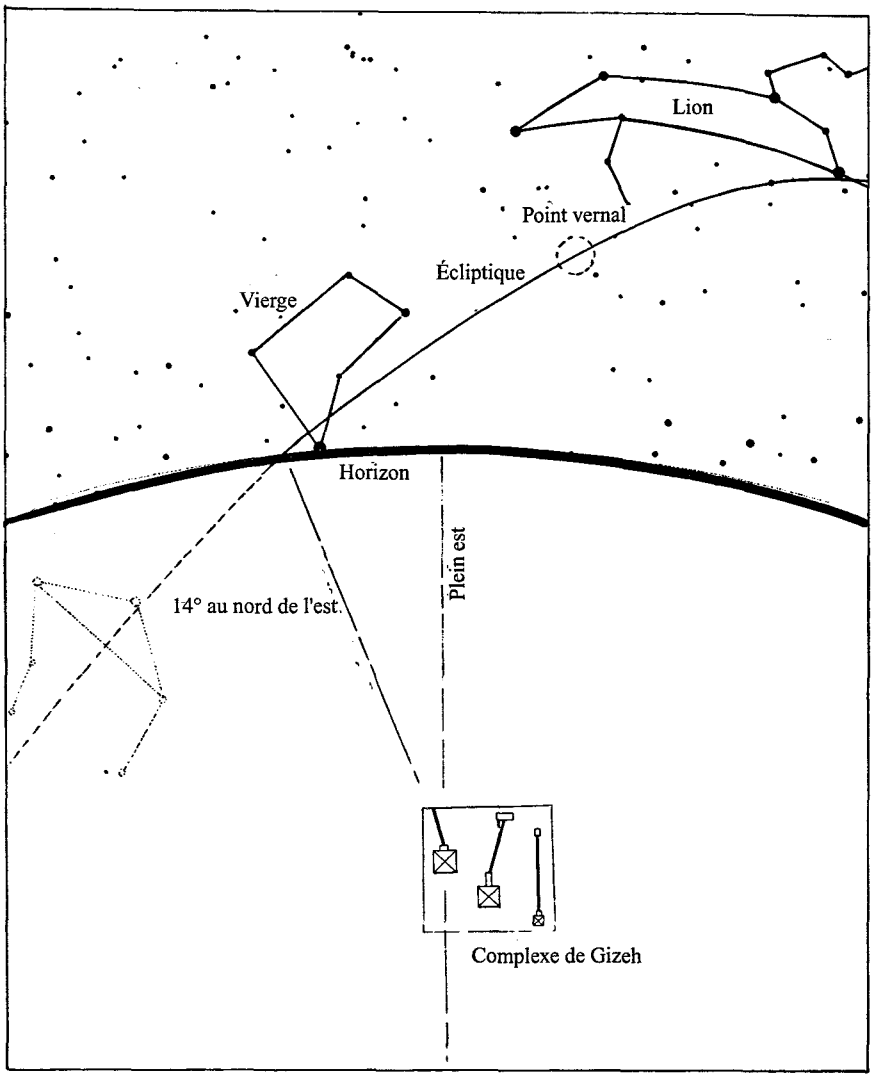
32

Des chaussées en «limite de quart»

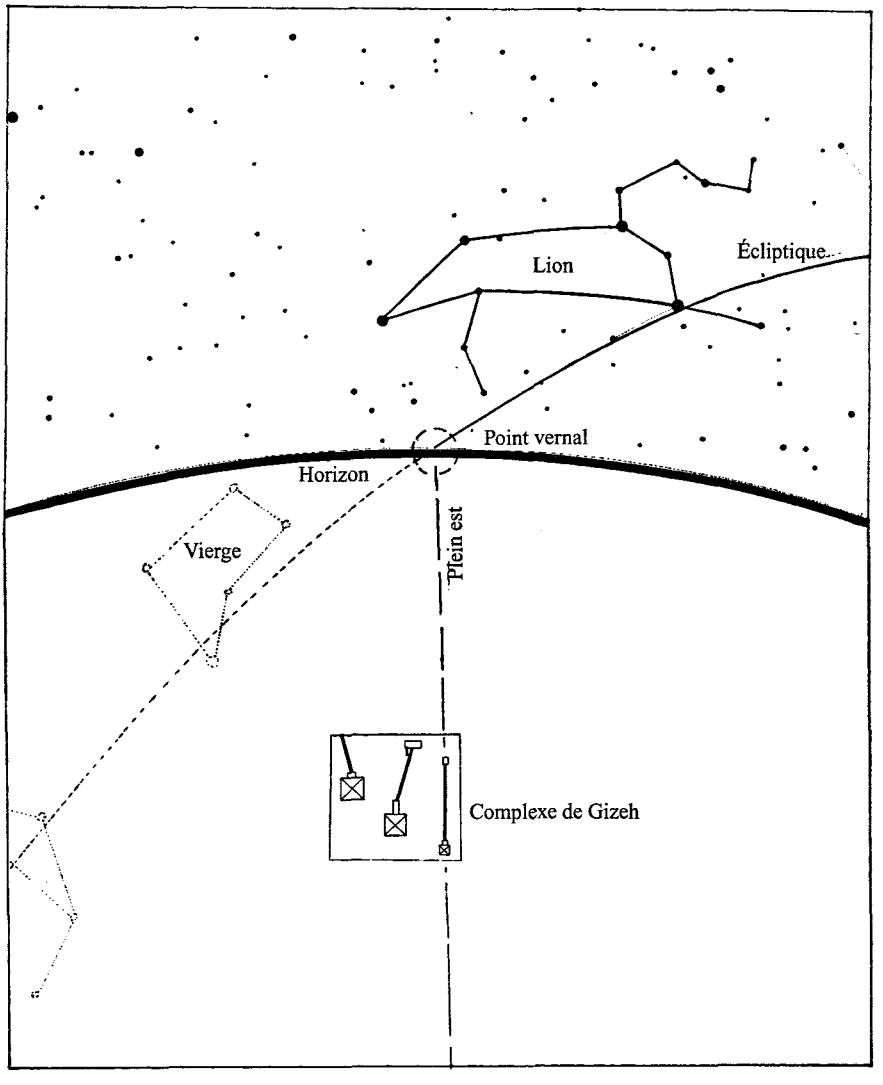
Les imposantes chaussées qui relient chacune des trois grandes pyramides à la vallée du Nil comptent parmi les éléments les plus curieux et les plus surprenants de la nécropole de Gizeh. Aujourd'hui, seuls subsistent quelques fragments de leur dallage, mais au Ve siècle av. J.-C., au moins l'une d'elles, celle de la Grande Pyramide, était intacte. Cette structure a été vue et décrite par l'historien grec Hérodote (484-420 av. J.-C.), pour qui elle était presque aussi admirable, par sa réalisation technique et sa splendeur architecturale, que la Grande Pyramide elle-même [10].



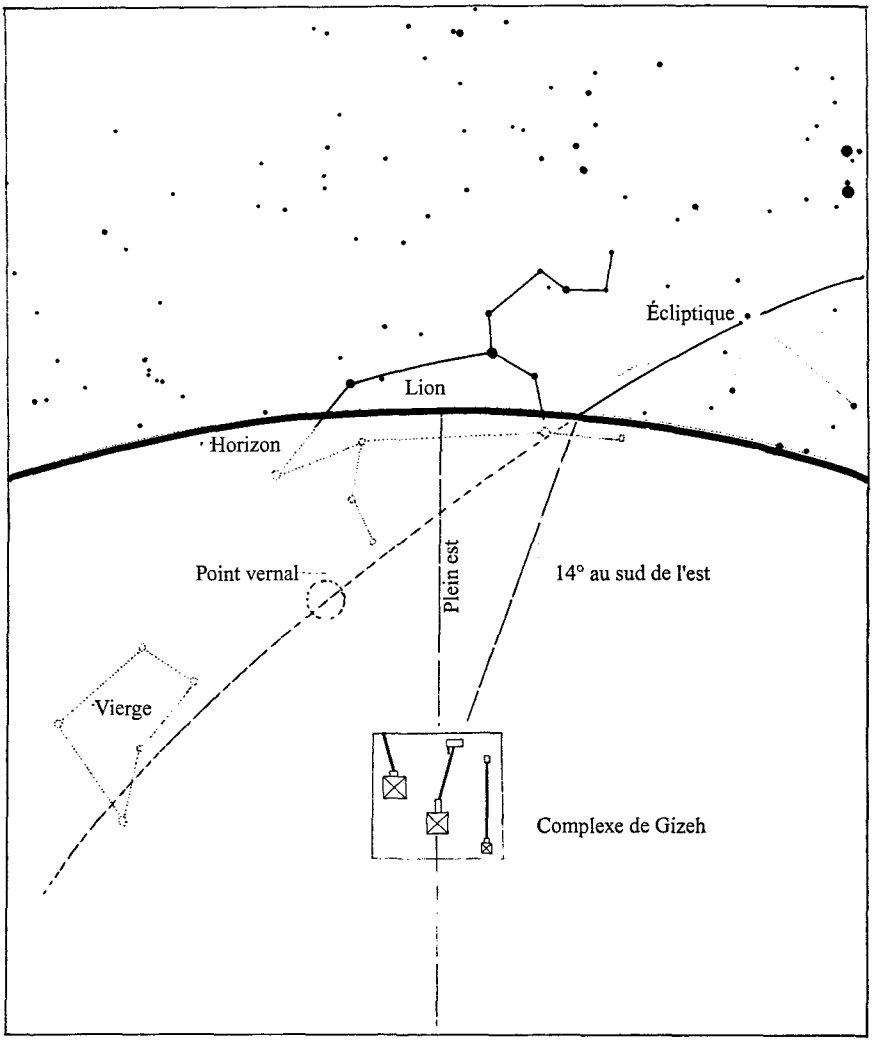
61. Le déplacement du soleil levant pendant l'année, vu de la latitude de Gizeh. Le solstice d'été, 28° au nord du plein est (donc de l'équinoxe), et le solstice d'hiver, 28° au sud du plein est, marquent les limites d'un angle à 56°. Les levers de soleil en «limite de quart» ont lieu à 14° au nord de l'est et à 14° au sud de l'est. En conséquence, l'éventail des apparitions du soleil à l'horizon se divise en quatre parties égales.



62. Orientée à 14° au nord de l'est, la chaussée de Khoufoui est parfaitement alignée sur le lever du soleil en limite de quart. Cet événement se produit entre l'équinoxe de printemps et le solstice d'été (mais aussi entre le solstice d'été et l'équinoxe d'automne, lors de la «régression» solaire).



63. Orientée plein est, la chaussée de Menkaourê est parfaitement alignée sur le lever du soleil lors des équinoxes de printemps et d'automne.



64. Orientée à 14° au sud de l'est, la chaussée de Khâfrê est parfaitement alignée sur le lever du soleil en limite de quart. Cet événement se produit entre l'équinoxe de printemps et le solstice d'hiver (mais aussi entre le solstice d'hiver et l'équinoxe d'automne, lors de la «régression» solaire).

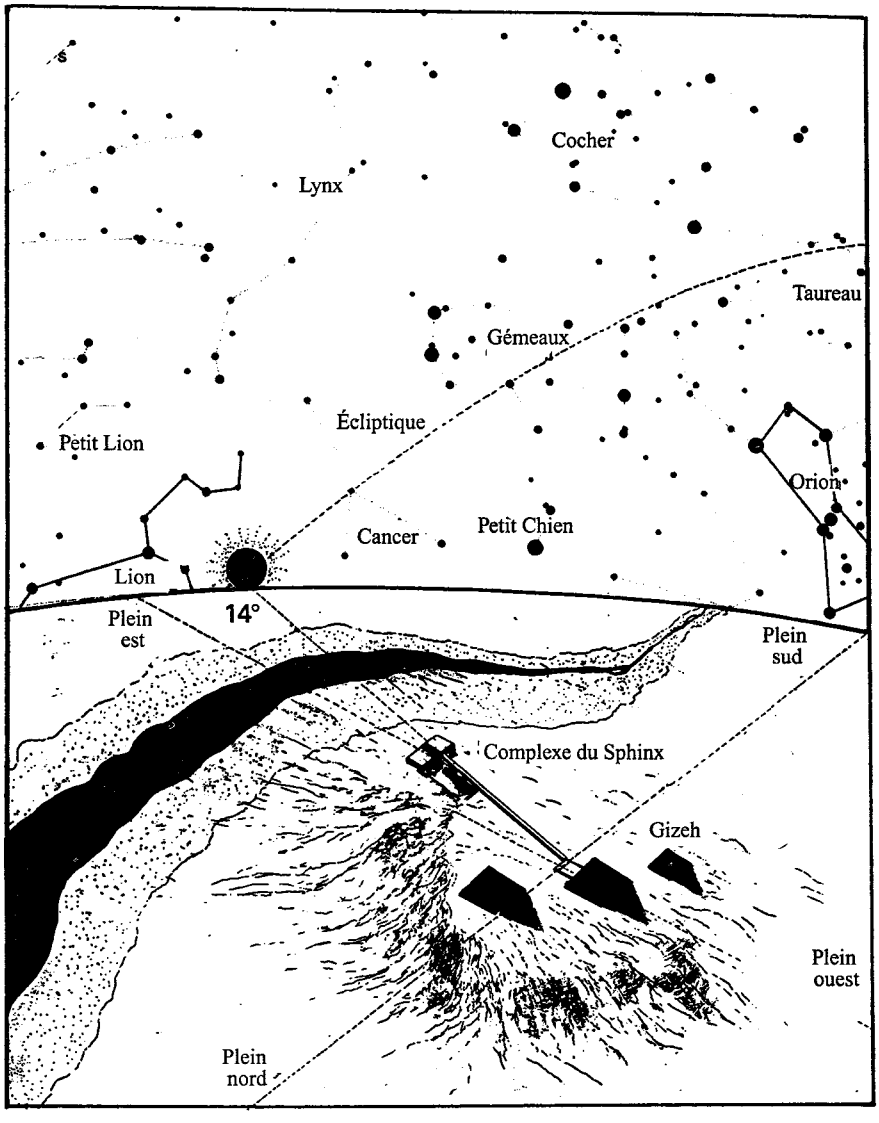
De récentes recherches archéologiques ont confirmé les dires d'Hérodote. En outre, nous savons désormais que les plafonds des chaussées s'ornaient d'étoiles[11]. Ce symbolisme semble on ne peut plus approprié si, comme nous le pensons, ces majestueux couloirs étaient destinés à faire office de *Viæ Sacræ*, de «voies» cérémonielles empruntées par les initiés désireux de gagner les «étoiles pyramidales» de Ro-setaou/Gizeh[12].

Comme le regard du sphinx, la chaussée de la troisième pyramide (attribuée à Menkaourê) est orientée plein est[13]. Elle s'insère donc parfaitement au quadrillage nord-sud/est-ouest de la nécropole. En revanche, les chaussées des deux autres édifices s'en démarquent *totalement*. Les travaux de John Legon, le géomètre auteur d'une analyse détaillée des plans établis par les égyptologues modernes (dont Hassan, Reisner, Holscher, Ricke et Lauer), nous apprennent que cette anomalie, cette différence, témoignent néanmoins d'une rigoureuse symétrie: «Alors que la chaussée de la troisième pyramide est orientée plein est-plein ouest, les chaussées de la deuxième et de la première pyramide suivent un axe de 14°, l'une vers le sud et l'autre vers le nord du plein est[14].»

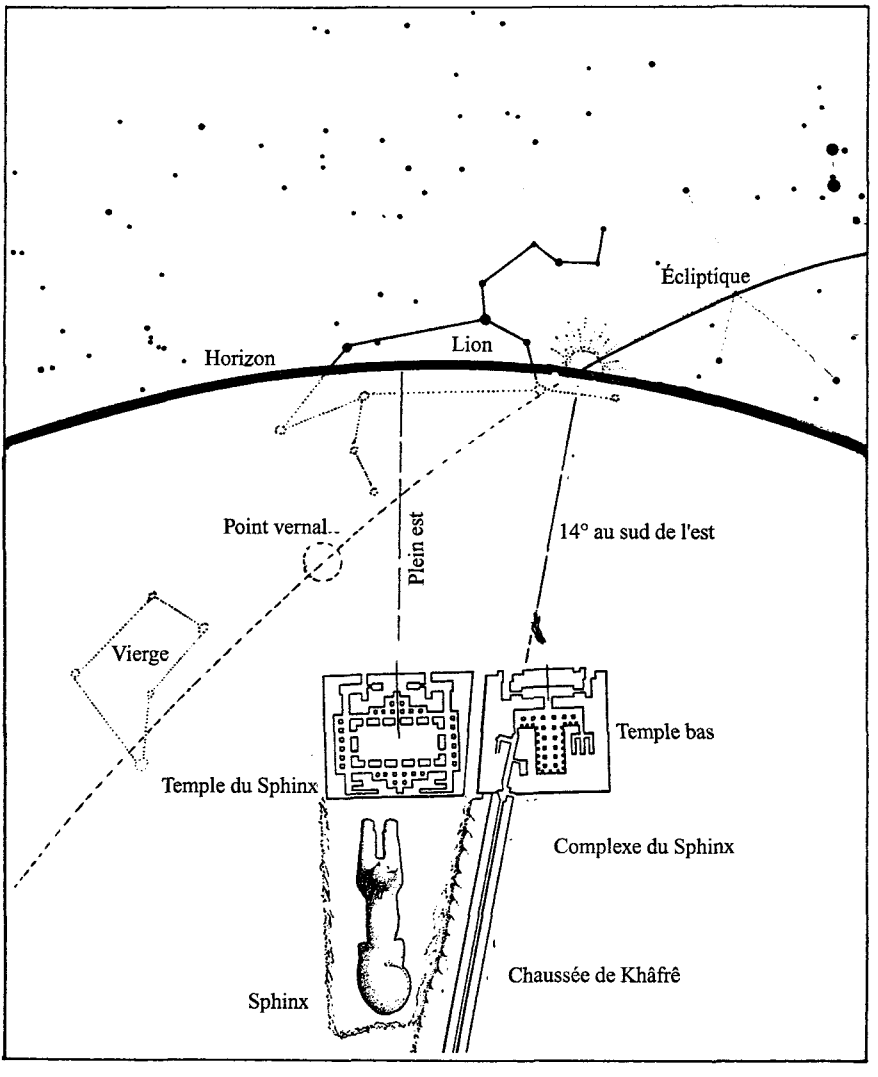
Par ailleurs, Legon produit un certain nombre de preuves attestant que, par leur conception, les chaussées de Kâfrê et Khoufoui s'intègrent à la géométrie du complexe de Gizeh dans son intégralité, et non seulement à celle de chaque pyramide. De plus, loin d'être conditionnée par la *topographie* du site (contrairement à la croyance ancienne), leur orientation (14° au nord et au sud de l'est) montre qu'elles font partie d'un «plan d'ensemble» dont l'«objectif caché» et l'origine «présentaient sans doute un rapport avec les prêtres d'Héliopolis[15]».

En fonction de quel «objectif caché» a-t-on décidé d'aligner une chaussée sur le plein est, une autre à 14° au sud du plein est, et la dernière à 14° au nord du plein est?

Lorsqu'on observe le lever du soleil tout au long de l'année depuis Gizeh, on découvre aisément la réponse à cette question. Sur ce site, comme partout ailleurs sur la planète, on voit le soleil se lever plein est (dans l'axe du regard du sphinx et de la chaussée de Menkaourê) lors de l'équinoxe de printemps. Comme nous l'avons répété, la latitude de Gizeh présente une caractéristique: lors du solstice d'été, le jour le plus long de l'année, le soleil se lève à 28° au nord du plein est; en revanche, lors du solstice d'hiver, le jour le plus court de



65. Vers 10500 av. J.-C. : l'apparition du Lion lors du lever de soleil en limite de quart, entre le solstice d'hiver et l'équinoxe de printemps. La chaussée de Khâfrê vise le point vernal, situé à 14° au sud de l'est.



66. Vers 10500 av. J.-C.: le sphinx fixe le lever du soleil en limite de quart, entre le solstice d'hiver et l'équinoxe de printemps. À noter: seuls la tête, le dos et les épaules du Lion dépassent de la ligne de l'horizon céleste. Comparer ce profil à celui du sphinx, vu du sud.

l'année, il se lève à 28° au sud du plein est. Son angle de variation est donc de 56°. Or, ce que les astronomes appellent les « limites de quart » de cette variation (les points de lever se trouvent exactement à mi-distance de ceux de l'équinoxe et du solstice) se situent à *14° au nord du plein est et à 14° au sud du plein est.* En résumé, ces trois chaussées visent et encadrent l'équinoxe : deux d'entre elles sont de gigantesques « flèches » pointées sur les levers de soleil en « limite de quart », et la troisième (celle de Menkaourê) vise le soleil levant de l'équinoxe proprement dit. Ainsi, le glissement annuel de l'astre à l'horizon oriental se divise, sur un plan architectural, en quatre segments égaux, dont chacun s'étend sur quatorze degrés, donc sur un « quart » astronomique.

D'après de nombreux témoignages, les Anciens férus d'astronomie s'intéressaient de près aux jours de limite de quart, comme aux équinoxes et aux solstices, dont ils s'inspiraient pour fixer l'alignement de leurs temples et la date de leurs principales fêtes[16]. Aussi n'est-il pas surprenant de voir cette même attention s'exprimer dans l'architecture de Gizeh. Il ne faut pas non plus s'étonner de la *précision* avec laquelle les chaussées visent les limites de quart, puisque les autres alignements de la nécropole témoignent d'une égale exactitude.

L'ensemble présente toutefois une caractéristique exceptionnelle.

La reconstitution informatique des cieux anciens prouve qu'en remontant le temps jusqu'au jour de limite de quart situé entre le solstice d'hiver et l'équinoxe de printemps de 10500 av. J.-C., puis en nous plaçant au « sommet », donc à l'extrémité ouest, de la chaussée de Khâfrê, et en tournant les yeux sur la ligne de l'« Horizon » de Gizeh, nous serions témoins des phénomènes célestes suivants :

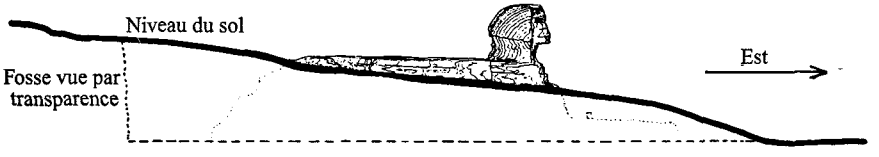
• le soleil se lèverait à 14° au sud de l'est, dans l'axe même de la chaussée[17] ;

• juste à gauche de ce point, nous verrions la grande constellation du Lion-Horakhti, dont la tête et les épaules massives s'élèveraient au-dessus de l'horizon (*autrement dit, elle semblerait partiellement enfouie, ou « enterrée » dans l'« Horizon du Ciel »*).

Et maintenant, portons notre regard du haut vers le bas. Du même endroit, nous voyons la chaussée prendre une direction sud-est, suivre la pente du plateau de Gizeh et longer la partie sud de l'enclos du sphinx. La statue elle-même, Hor-em-Akhet, est *partiel-*

lement enfouie, ou « enterrée », dans sa fosse (donc dans l'« Horizon de Gizeh »), et seules sa tête et ses épaules massives s'élevent au-dessus du rebord.

Une fois de plus, l'image du ciel correspond parfaitement à celle de la terre, en 10500 av. J.-C. et à nulle autre époque...



67. Le Grand Sphinx et l'« horizon terrestre » de Gizeh. Seuls la tête, le dos et les épaules de la statue dépassent du niveau du sol. Une fois de plus, l'image du ciel et celle de la terre « coïncident » en 10500 av. J.-C.

La carte du trésor

Nous avons déjà précisé que, dans le système astronomico-architectural des bâtisseurs de pyramides, la position du point vernal sur l'écliptique indiquait le « Lieu splendide du "Premier Temp" » et qu'elle était « contrôlée » par l'emplacement d'Osiris-Orion sur le méridien. Il suffisait de faire « glisser » le Baudrier d'Orion vers le haut, à partir du point qu'il occupait en 2500 av. J.-C., pour « pousser » le point vernal vers la partie ouest de l'écliptique (vers le futur), en partant du Taureau pour gagner le Bélier, les Poissons et le Verseau; inversement, en le faisant « glisser » vers le bas, on poussait le point vernal vers l'« est » (vers le passé), en partant du Taureau pour gagner les Gémeaux, le Cancer et le Lion. En 10500 av. J.-C., le baudrier d'étoiles ayant « glissé » à sa hauteur minimale au-dessus de l'horizon, jusqu'où le point vernal était-il « poussé » sur l'écliptique? Nous savons qu'il se trouvait dans le Lion. Mais *où* dans le Lion?

Les simulations informatiques démontrent qu'il se situait exactement à 111,111° à l'est du point qu'il occupait en 2500 av. J.-C. À cette époque, il était voisin des Hyades et de la tête du Taureau, près

de la rive droite de la Voie lactée ; huit mille ans plus tôt, il se trouvait *juste sous les pattes avant du Lion*.

Comme nous l'avons laissé entendre, cette position est susceptible d'avoir un « double » terrestre. Les trois étoiles du Baudrier d'Orion ont le leur, sous la forme des grandes pyramides. La constellation du Lion-Horakhti a le sien, sous la forme d'Hor-em-Akhet, le Grand Sphinx. L'« Horizon du Ciel » a le sien, sous la forme de l'« Horizon de Gizeh ». Et le Grand Sphinx est littéralement couché *à l'intérieur* de cet « Horizon ».

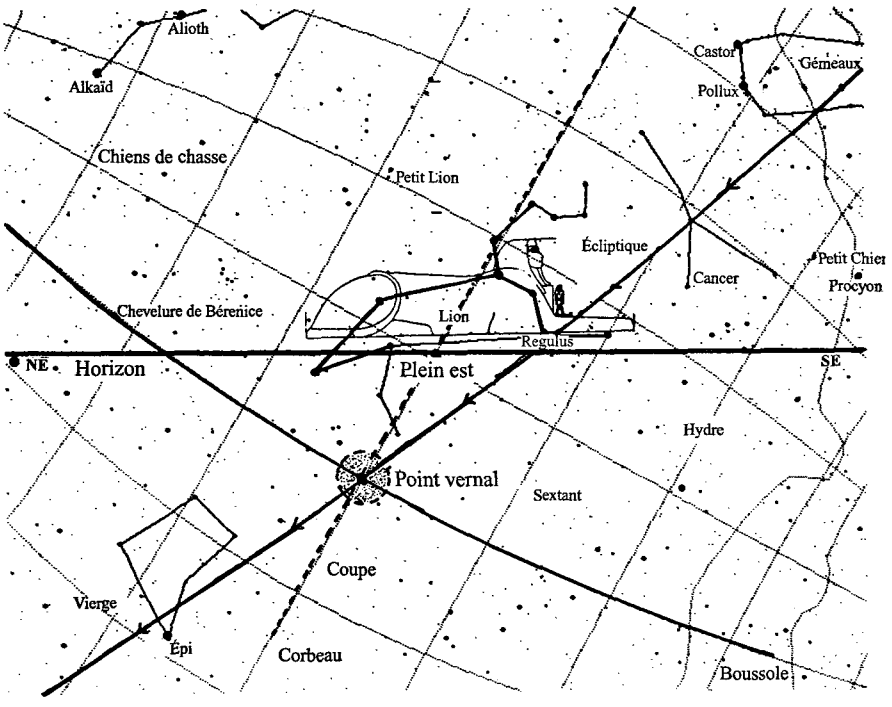
C'est à son poitrail qu'aboutissait la quête menée par le roi-Horus lors du solstice d'été. C'est là que l'initié rencontrait les Akhous :

> « Comment cela t'est-il arrivé ? » disent [au roi] les Esprits munis de leur formule ; « que tu es venu à cet endroit, plus vénérable que tout autre ? » [Le roi] est venu à cet endroit plus vénérable que tout autre. Sont placés les deux soutiens du ciel par la Barque du Matin pour Ré [le disque solaire et le « double » cosmique du roi-Horus], sur lesquels il monte (navigue) [sur lequel il traverse la Voie lactée] auprès de Hor de l'horizon, vers l'horizon[18].

En d'autres termes, le roi-Horus avait bien compris et bien utilisé les indices proposés par le rituel. Il avait observé, puis emprunté, la trajectoire suivie par le soleil pendant l'année solaire : son point de départ (situé par les textes à proximité des Hyades et de la constellation du « Taureau céleste »), sa traversée de la Voie lactée, et sa conjonction avec Regulus, l'étoile qui marque le cœur du Lion. Il avait donc pris cette carte du trésor, transposé ses coordonnées au sol, franchi le Nil, et gravi le plateau de Gizeh pour parvenir devant le poitrail du Sphinx.

Selon nous, c'est là qu'il recevait les clés et les instructions destinées à lui faire trouver l'entrée du Douat terrestre, du « Royaume d'Osiris » au sol, en bref du « Lieu splendide du "Premier Temps" », où il devait pénétrer pour achever sa quête. Par ailleurs, nous suggérons que ces indices avaient pour but de l'inciter à *suivre le point vernal*, comme nous l'avons fait, jusqu'à sa localisation de 10500 av. J.-C., à l'époque où le Baudrier d'Orion atteignait la hauteur minimale de son cycle précessionnel.

Autrement dit, nous formulons l'hypothèse selon laquelle les monuments de Gizeh, les cieux passés, présents et à venir qui les



68. La carte du trésor des rois-Horus : le lever héliaque du Lion lors de l'équinoxe de printemps de 10500 av. J.-C. Le point vernal se situe sous l'horizon, environ 12° au-dessous des pattes arrière du Lion. Lorsqu'on transpose cette image au sol, comme le veut la logique présidant à la quête des rois-Horus, on peut envisager l'existence d'une chambre secrète, aménagée dans le sous-sol du plateau de Gizeh, à une trentaine de mètres sous les pattes postérieures du sphinx.

surplombent, ainsi que les anciens textes funéraires assurant le lien entre tous ces éléments, transmettent les grandes lignes d'un message. En nous efforçant de le déchiffrer, nous n'avons fait que reprendre le « voyage » initiatique des rois-Horus égyptiens. Comme eux, nous sommes parvenus à un mystérieux carrefour. La piste de l'initiation nous a guidés, conduits, attirés, jusqu'au poitrail du Grand Sphinx où, comme Œdipe, nous devons répondre à cette ultime énigme : « D'où venons-nous et où allons-nous ? »

Le regard du sphinx nous demande instamment de soulever le voile de l'obscurité et de rechercher le «Premier Temps». Mais lorsque c'est chose faite, il nous pousse aussi à nous demander si Gizeh n'abriterait pas quelque chose, *un élément concret*, qui conférerait au site son étrange aura d'incommensurable antiquité.

Souvenons-nous du passage des Textes des Sarcophages qui nous invite à envisager l'existence d'un grand «secret» d'Osiris, lequel serait caché à l'intérieur d'un réceptacle «scellé», dans ou sous les monuments de Ro-setaou/Gizeh: «Ceci est la *khetemet* qui est dans les ténèbres; le feu l'entoure; c'est ce qui renferme les lymphes d'Osiris; celles qu'elle place (ainsi) dans Ro-setaou sont inaccessibles depuis qu'elles y sont tombées; cela revient à y descendre à travers une montagne de sable. C'est celle qui les renferme qui a été mise dans Ro-setaou[19].»

Qu'a-t-on mis dans Ro-setaou?

Quel est cet objet entouré de feu?

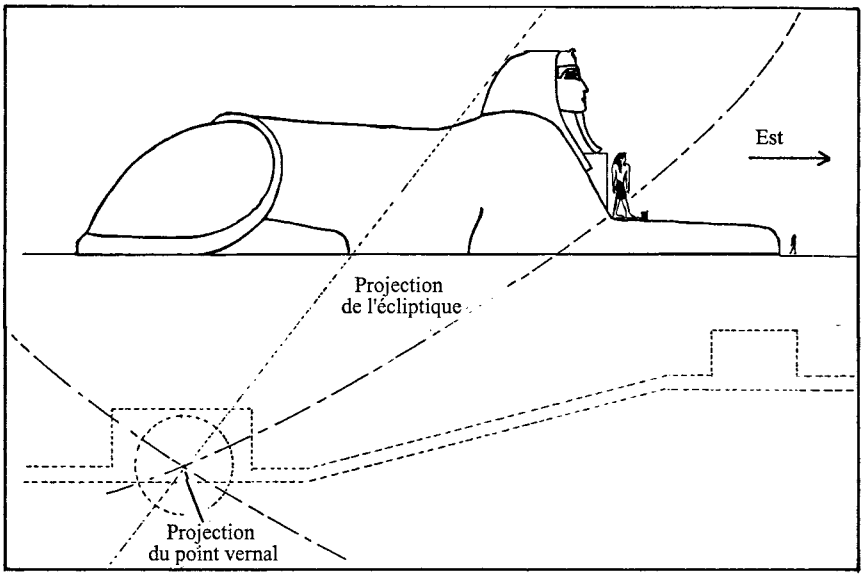
Et dans quelle partie des ténèbres repose-t-il?

Lorsque nous observons la simulation informatique des cieux de Gizeh en 10500 av. J.-C., la réponse nous saute aux yeux. Cette année-là, juste avant l'aube de l'équinoxe de printemps, la constellation du Lion se levait lentement à l'est. Vers 5 heures du matin, elle apparaissait dans son ensemble, étendue au beau milieu de l'axe du plein est, le ventre reposant sur la ligne d'horizon. Au même instant, le point vernal marqué par le soleil se situait à quelque 12° entre ses pattes de derrière.

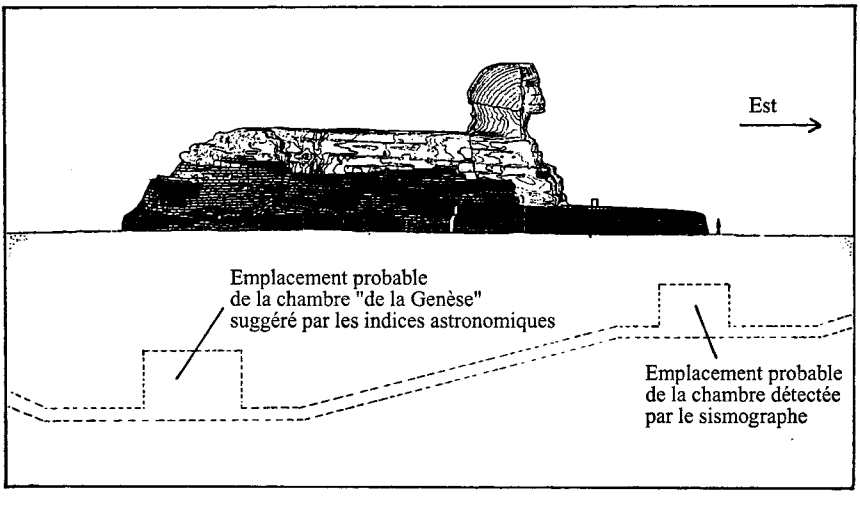
Si nous transposons ces données célestes au sol, nous retrouvons un monument équinoxial, sous la forme d'un lion colossal dont le ventre repose sur le soubassement rocheux d'un site réel: l'«Horizon de Gizeh». Ce que nous contemplons alors, c'est la carte du trésor des rois-Horus. Nullement enfouie sous terre, elle est astucieusement dissimulée dans le temps. Elle porte un «X», désignant un point situé sous les pattes postérieures du Grand Sphinx d'Égypte, à une profondeur que nous estimons à une trentaine de mètres.

Si nous avons bien compris le message des «Suivants d'Horus», ce lieu abrite un secret d'une extrême importance, qui nous incite à procéder à des mesures sismographiques, des forages et des fouilles; en résumé, à redécouvrir et explorer les chambres et les couloirs cachés du «Royaume d'Osiris» sur terre.

Peut-être le trésor nous y attend-il.



69. Aspect probable du réseau de chambres et de passages aménagé sous le Grand Sphinx, tel que le suggèrent les corrélations astronomiques et les analyses sismographiques (voir la première partie du présent ouvrage).



Conclusion

RETOUR AU POINT DE DÉPART

Je me tiens devant les maîtres qui ont été témoins de la Genèse, qui ont été les auteurs de leur forme, qui ont parcouru les passages sombres et tortueux de leur devenir [...]. Je me tiens devant les maîtres qui ont assisté à la métamorphose d'un corps d'homme en corps d'esprit, qui ont assisté à la résurrection, lorsque le cadavre d'Osiris est entré dans la montagne et que l'âme d'Osiris est sortie, lumineuse [...], lorsqu'il s'est arraché à la mort, lumineux, le visage blanc de chaleur [...]. Je me tiens devant les maîtres qui connaissent les histoires des morts, qui décident des récits qu'il faut réentendre, qui jugent les livres des vies soit pleins soit vides, qui sont eux-mêmes auteurs de vérité. Et ce sont Isis et Osiris, les intelligences divines. Et lorsque l'histoire est écrite, et la fin bonne, et l'âme de l'homme parfaite, dans un cri ils le soulèvent au ciel [...].

Livre des Morts des anciens Égyptiens
(traduction anglaise de Normandi Ellis)

Selon le dictionnaire, plusieurs définitions s'attachent au mot «charme». La première, «ce qui est supposé exercer une action magique», correspond à l'acception médiévale du terme et renvoie à l'idée de «formule magique». Or, chacun sait que les magiciens passaient pour des êtres de savoir et d'érudition...

Est-il possible que des hommes et des femmes dotés de sagesse et de grandes connaissances aient jeté un «charme» sur la nécropole de Gizeh dans un lointain passé? Détenaient-ils des secrets qu'ils

souhaitaient y cacher? Paradoxalement, sont-ils parvenus à leurs fins en les exposant presque à la vue de tous? En d'autres termes, le cimetière royal des anciens Égyptiens ne dissimule-t-il pas autre chose, un mystère d'une importance capitale pour l'histoire de l'humanité?

Une certitude s'impose: contrairement aux centaines de mastabas de la IV^e dynastie qui se dressent à l'ouest du sphinx et autour des trois grandes pyramides, ces dernières n'ont jamais été conçues pour servir en priorité de sépultures. Sans exclure la possibilité que les pharaons Khoufoui, Khâfrê et Menkaourê y aient été un temps enterrés (encore qu'il n'existe aucune preuve d'une telle inhumation), nous sommes convaincus que le désir d'atteindre un objectif supérieur a inspiré les efforts nécessaires à la construction de ces monuments, devant lesquels on ressent un respect mêlé d'effroi.

À notre avis, cet objectif avait trait à la recherche de la vie éternelle. Il formait la trame d'un système religieux et spirituel que les anciens Égyptiens avaient hérité de prédécesseurs inconnus. Plus tard, il a été incorporé à des textes fantastiques, presque issus d'un autre monde, consacrés aux rituels funéraires et à la renaissance. En clair, nous suggérons que les entrées, les portes, les chambres, les couloirs et les passages secrets du complexe de Gizeh avaient pour fonction première d'assurer l'immortalité non seulement d'un roi, mais de plusieurs. Décrites par le Livre de ce qu'il y a dans le Douat comme des lieux infestés de monstres, ces structures étroites, terrifiantes, délimitées de tous côtés par des murs de pierre brute, ont été voulues comme un ultime champ d'épreuves, où les initiés devaient maîtriser leurs peurs les plus terribles et surmonter des obstacles inimaginables par la seule force de l'esprit. Au moyen d'actes faisant appel à leur pouvoir de concentration, leur intelligence et leur volonté, ils pouvaient acquérir un savoir ésotérique. Par la pratique et l'expérience, ils se préparaient à affronter la mort physique et son cortège de cauchemars, afin que cette transition ne les laisse ni paralysés ni désemparés (ce qui était le cas des âmes non préparées) et qu'ils puissent devenir des «esprits équipés», capables d'évoluer à leur gré entre ciel et terre, «constamment, régulièrement et éternellement[1]».

Tel était le but de la quête du roi-Horus. Les anciens Égyptiens étaient persuadés que, pour l'atteindre, l'initié devait participer à la

découverte, au décryptage, à la *révélation* d'un secret d'une extrême importance, qui lui conférerait la sagesse, la connaissance du « Premier Temps », l'explication des mystères du cosmos et d'Osiris, le roi d'hier et de demain.

Ces réflexions nous ramènent aux écrits hermétiques, rédigés en grec, mais compilés dans la cité égyptienne d'Alexandrie il y a environ deux mille ans, et plus particulièrement à celui qui s'intitule *Koré Kosmou*, « La Vierge du Monde[2] ». Comme tant d'autres, ce texte évoque Thot, le dieu de la Sagesse des anciens Égyptiens, qu'il désigne par son nom grec, « Hermès » :

> C'était Hermès, la pensée universelle. Il vit l'ensemble des choses, et ayant vu, il comprit, et ayant compris, il avait la puissance de manifester et de révéler. Ce qu'il pensa, il l'écrivit ; ce qu'il écrivit, il le cacha en grande partie, se taisant avec sagesse et parlant à la fois, afin que toute la durée du monde à venir cherchât ces choses[3].

Nous apprenons ensuite que, avant de « remonter au ciel », Hermès a jeté un charme sur ses écrits secrets et le savoir qu'ils renferment :

> Ô livres sacrés des immortels, qui avez reçu de mes mains les remèdes qui rendent incorruptibles, restez à jamais à l'abri de la corruption et de la pourriture, invisibles et introuvables pour tous ceux qui parcourront ces plaines jusqu'au jour où le vieux ciel enfantera des instruments dignes de vous[4] [...].

Au moyen de quels instruments pourrons-nous redécouvrir les secrets « invisibles et introuvables » dissimulés à Gizeh ?

Notre recherche nous a appris que le langage scientifique du temps précessionnel et de l'astronomie allégorique s'exprime dans les principaux monuments et dans les textes qui leur sont liés. Dès le début de notre enquête, nous espérions que cette langue éclairerait différemment l'énigmatique civilisation de l'Égypte ancienne. Mais nous ne soupçonnions pas qu'elle véhiculerait également des coordonnées célestes particulières, ni que celles-ci seraient transposables au sol, sous la forme d'une mystérieuse « carte du trésor ». De même, rien ne nous permettait de supposer que ces indications forceraient les chercheurs à porter leur attention vers un endroit précis, situé dans le soubassement rocheux sur lequel se dresse le sphinx.

Enfin, nous ne nous doutions pas, jusqu'à ce que nous les rencontrions, que d'autres que nous, comme les membres de l'Edgar Cayce

Foundation et du Stanford Research Institute (voir la deuxième partie) avaient déjà commencé à s'intéresser à cet endroit.

Osiris respire

Tout au long de cette enquête, nous nous sommes efforcés de nous attacher aux faits, y compris lorsqu'ils paraissaient étranges.

Lorsque nous affirmons que le sphinx, les trois grandes pyramides, les chaussées et les monuments annexes de la nécropole de Gizeh sont autant d'éléments d'un immense diagramme astronomique, nous rapportons un fait. Lorsque nous affirmons que ce diagramme représente les cieux de Gizeh en 10500 av. J.-C., nous rapportons un fait. Lorsque nous affirmons que le sphinx porte des marques d'érosion indiquant qu'il a été sculpté avant la désertification du Sahara, nous rapportons un fait. Lorsque nous affirmons que les anciens Égyptiens attribuaient leur civilisation aux «dieux» et aux «Suivants d'Horus», nous rapportons un fait. Lorsque nous affirmons que l'arrivée de ces êtres divins et humains dans la vallée du Nil était réputée s'être produite lors du Zep Tepi, du «Premier Temps», nous rapportons un fait. Lorsque nous affirmons que les textes des anciens Égyptiens décrivent ce «Premier Temps» comme appartenant à un lointain passé, à une époque antérieure de plusieurs millénaires à l'avènement des pharaons, nous rapportons un fait.

Notre culture dispose des moyens scientifiques permettant de répondre aux nombreuses questions posées par la nécropole de Gizeh depuis moins de deux siècles. Voilà seulement vingt ans que la technologie informatique nous permet de reconstituer les cieux antiques et d'y observer des configurations et des conjonctions disparues. Ces deux décennies ont vu les égyptologues et les archéologues monopoliser l'accès au site et le savoir qui s'y rapporte, alors qu'ils se sont déjà entendus sur l'origine, l'âge et la fonction des monuments. Ils rejettent, écartent et parfois cachent au public les nouvelles données qui se démarquent trop de leur consensus d'érudits ou qui risquent de le contredire. Selon nous, c'est pourquoi tout ce qui a trait aux conduits de la Grande Pyramide (leur alignement sur les étoiles, la plaque de fer, les reliques, la découverte de la «porte») a suscité des réactions si insolites et si déplacées chez les

spécialistes. Et nous supposons que c'est également la raison pour laquelle ils ont prêté si peu d'attention à la solide argumentation des géologues quant à l'âge véritable du sphinx[5].

Les monuments de Gizeh constituent un patrimoine pour l'humanité. Ils sont restés presque intacts pendant des milliers d'années. Hors des cercles privilégiés de l'égyptologie et de l'archéologie, un immense espoir se fait jour et l'on croit qu'ils doivent livrer leur secret. Cette conviction peut se révéler fondée ou non. Dans un monde intellectuel polarisé par les attentes de l'opinion publique et l'esprit réactionnaire de l'orthodoxie, nous jugeons sage de mener les futures explorations de la nécropole en toute confiance et dans une «transparence» absolue. L'ouverture de la «porte» qui obstrue le conduit sud de la chambre de la Reine, l'examen vidéoscopique de son conduit nord, ainsi que toute étude faisant appel au scannage ou aux forages doivent s'effectuer devant les représentants des médias internationaux et ne plus faire l'objet de reports inexpliquables.

Nous sommes incapables de prévoir l'issue de ces recherches et de savoir si elles permettront une quelconque découverte. Au terme de nos investigations archéoastronomiques, après avoir repris la quête du roi-Horus, nous sentons croître l'impression qu'un formidable mystère plane sur ce site étonnant, dont la véritable histoire commence à peine à se dévoiler. Face à l'échelle et à la précision admirables de ces édifices, nous sentons aussi que les anciens maîtres bâtisseurs étaient motivés par un objectif sublime, et qu'ils ont trouvé le moyen d'initier ceux qui leur succéderaient, des milliers d'années plus tard, en employant la langue universelle des étoiles.

Ils ont su envoyer un message à travers les âges, en recourant à un code si simple et si manifeste qu'on peut à juste titre y voir un exemple d'anticryptographie.

Le temps est peut-être venu d'écouter ce signal clair, qui nous parvient des ténèbres de la préhistoire. Le temps est peut-être venu d'exhumer le trésor oublié de notre genèse et de notre destin:

> Les étoiles disparaissent, tel un souvenir, peu avant l'aube. Là-bas, à l'orient, le soleil point, doré comme un œil qui s'ouvre. Ce qui peut se nommer doit exister. Ce qui est nommé peut s'écrire. Ce qui est écrit restera dans les mémoires. Ce qui est resté dans les mémoires vit. Sur la terre d'Égypte, Osiris respire[6] [...].

ANNEXES

Annexe I

L'ÉQUILIBRAGE DES MONDES

De bon matin, j'ai rencontré le train de trois
grands Rois qui allaient en voyage,
De trois grands Rois dessus le grand chemin.
Venaient d'abord des gardes du corps, des gens
armés avec trente petits pages,
Des gens armés dessus leurs justaucorps.
Puis sur un char doré de toutes parts, on voit
trois Rois modestes comme des anges,
Trois Rois debout parmi les étendards.
L'étoile luit et les Rois conduit par longs
chemins devant une pauvre étable,
Par longs chemins devant l'humble réduit.
Au Fils de Dieu qui naquit en ce lieu,
ils viennent tous présenter leurs hommages,
Ils viennent tous présenter leurs doux vœux.
De beaux présents, or, myrrhe et encens, ils vont
offrir au maître tant aimable,
Ils vont offrir au bienheureux enfant.

Dans la thèse qu'elle a consacrée au message astronomique des textes funéraires des anciens Égyptiens, Jane B. Sellers souligne que le chapitre XVII du Livre des Morts, un texte aux origines extrêmement lointaines, emploie un vocabulaire cosmique pour évoquer l'« unification » ou la jonction des « Deux Terres[1] » : « Horus, le fils d'Osiris et Isis [...] a reçu le pouvoir à la place de son père le jour où les Deux Terres ont été unies. Ce qui signifie que l'union des Deux Terres s'est produite lors des funérailles d'Osiris[2]. »

Plus loin, ce même chapitre fait ouvertement référence au « dieu-soleil » qui, sans se laisser arrêter par le fleuve céleste, « est passé après s'être baigné dans les Méandres navigables[3] ».

Jane Sellers reprend la conclusion de Virginia Lee Davis, une égyptologue-astronome de Yale, pour qui le «lac» ou les «Méandres navigables» des Textes des Pyramides symbolisent la Voie lactée «divisant» le paysage cosmique en deux moitiés[4]. Et d'ajouter: «Je soutiens que la jonction des deux terres est en fait celle du ciel et de la terre[5].»

En réalité, Jane Sellers et Virginia Davis parviennent à la même conclusion: la Voie lactée, l'agent de la «division» du ciel, est traversée d'une rive à l'autre par le soleil. La première observe en outre que le point de l'écliptique où s'effectue cette «traversée» se situe près d'une constellation en forme de V: le Taureau, dans les Hyades[6].

Si nous cherchons à en savoir plus, nous nous apercevons que le point en question se trouve un peu plus à l'est sur l'écliptique, au bord de la rive occidentale de la Voie lactée. Aujourd'hui, cette «adresse» est occupée par la nébuleuse M1, également connue sous le nom de «nébuleuse du Crabe[7]».

Curieusement, Jane Sellers n'exploite pas jusqu'au bout la logique des événements décrits dans le chapitre XVII: le soleil poursuit son périple, atteint l'«autre côté» (la rive orientale) de la Voie lactée, puis se dirige vers la constellation du Lion. Et de fait, le texte encourage l'«Horus» solaire, à savoir l'astre sous forme de disque, à «courir» vers cet endroit: «Tum construit [ta] demeure; et le dieu à la double tête de Lion en a dessiné les plans.»

Comme expliqué dans *Le Mystère d'Orion*, Atoum, ou Atoum-Rê, était vénéré à Héliopolis sous l'aspect d'un «pilier». Au dire de nombreux chercheurs, ce symbole était considéré comme le «phallus[8]» du dieu. Un objet semblable, le pilier-*djed*, était également associé à Osiris[9]. En conservant ces données à l'esprit, nous découvrons dans le chapitre XVII une phrase très éloquente: «Quant au Lion dont la bouche est brillante et la tête lumineuse, c'est le Phallus d'Osiris. En d'autres termes, le Phallus de Rê[10] [...].»

Plus haut, le texte nous dit très clairement qu'Atoum se trouve:

> [...] dans son disque solaire. Autant dire qu'il est Rê lorsque celui-ci se lève à l'horizon oriental du ciel.
> Car je suis l'Hier et je connais le Demain.
> Que signifie cette phrase? L'hier, c'est Osiris. Le demain, c'est Rê, en qui les ennemis du Seigneur de Tout ont été détruits et Horus a été porté au

70. Le pilier-*djed* osiriaque, flanqué d'Isis et de Nephthys, et surmonté du symbole du dieu-soleil horien, lequel marque sans doute le passage du disque au méridien.

pouvoir. Autrement dit: c'est le jour de la fête du «Nous Demeurons», le moment où Rê a ordonné les funérailles de son fils Osiris.
Le dur combat que se livrent les dieux, les uns les autres, est conforme à ma volonté.
Que signifie cette phrase? La bataille se déroule à l'ouest. L'endroit a été conçu à l'intention des âmes des dieux, conformément à la volonté d'Osiris, le Seigneur du Désert occidental: en d'autres termes, il est dit que Rê a fait descendre à l'Occident tous les dieux qui ont combattu pour les Deux Terres.
Je connais le nom de la grande divinité qui est dans le ciel.
De qui s'agit-il? D'Osiris 11.

S'il faut en croire ce texte, on pensait qu'une «terre des dieux» avait été créée dans le Désert occidental lors des funérailles d'Osiris, à l'époque lointaine du Premier Temps. C'est alors qu'Horus avait uni les Deux Terres et hérité du «champ de bataille» ou de la «terre des dieux».

Nous l'avons vu dans les précédents chapitres, la Théologie memphite exprimée dans les Textes de Shabaka fait d'Ayan, près de Memphis, le théâtre de cette «unification[12]». Étrangement, ces mêmes sources désignent ainsi l'événement: «l'Équilibrage des Deux Terres, au cours duquel on a pesé la haute et la basse Égypte[13]».

Dans le présent ouvrage, nous avons fourni des preuves à l'appui de la thèse de Jane Sellers, pour qui les «Deux Terres» sont en fait le «ciel» et la «terre». Nous avons également démontré que cette corrélation portait sur des points très précis: au ciel, la région d'Orion, du Lion et du Taureau d'une part, et à terre, celle de Gizeh, d'Héliopolis et de Memphis d'autre part.

Mais comment a-t-il été possible de les «équilibrer», de les «peser»?

Un ordre parfait

Le point d'«équilibrage» au sol est défini comme suit: «Ayan, c'était la division des Deux Terres [...], dans le nome du "Mur blanc[14]" [Memphis].»

Nous avons dit que ce lieu terrestre correspondait à un lieu céleste, situé sur l'écliptique et marquant l'endroit, proche de la rive ouest de la Voie lactée, où réside la nébuleuse du Crabe.

En étudiant de plus près la Théologie memphite, nous constatons qu'Ayan est considérée comme le pivot ou le «point d'équilibrage» des Deux Terres, mais que la «pesée» est décrite comme se produisant ailleurs, dans la «terre [...] [des] funérailles d'Osiris, dans la Maison de Sokar[15]».

Puisque nous avons prouvé que la «terre de la Maison de Sokar» était en fait Ro-setaou, donc la nécropole de Gizeh, nous pouvons conclure, en transposant cette description à terre, que la «pesée» ou l'«équilibrage» de la terre se sont produits à Gizeh, et très probablement à l'intérieur ou à proximité de la Grande Pyramide, la première «Maison» de Sokar-Osiris[16].

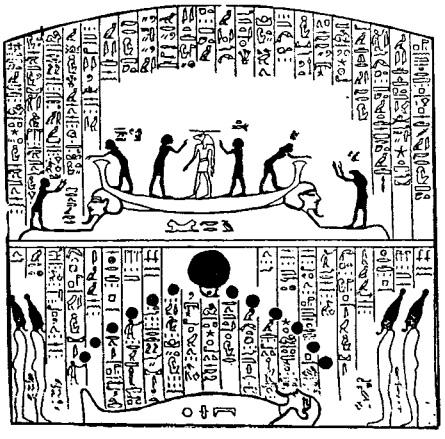
Mais pourquoi voir dans la Grande Pyramide l'«instrument» grâce auquel les «Deux Terres» (le ciel et la terre) se sont «équilibrées» sur un site précis, en l'occurrence à Ayan-Memphis?

Nous ne devons pas oublier que la chronologie et le contexte du phénomène d'«unification» étaient liés au paysage cosmique du «Premier Temps». Transposons les images en notre possession aux alentours de 10500 av. J.-C., et voyons comment l'équilibrage jugé «parfait» s'est obtenu dans l'«Ayan» cosmique, donc à l'endroit occupé par la nébuleuse du Crabe et déjà identifié sur l'écliptique.

De toute évidence, les trois pyramides de Gizeh correspondent aux étoiles du Baudrier d'Orion telles qu'elles apparaissent sur le méridien, et la Grande Pyramide est représentée par son équivalent céleste, Alnitak, la plus basse du trio stellaire.

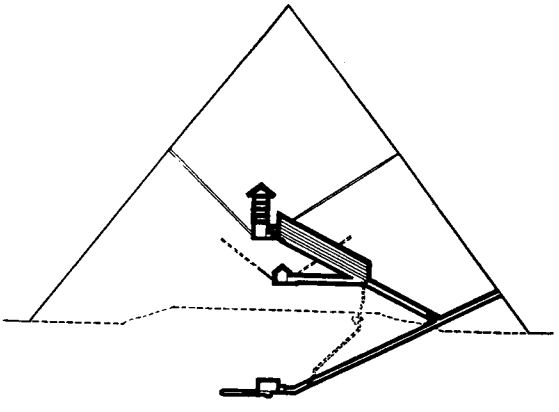
L'illustration 74 (page 312) montre Alnitak et le Baudrier tels qu'ils se présentaient sur l'écliptique en 10500 av. J.-C. À cette date, comme nous l'avons vu dans le chapitre 17, le point de l'équinoxe de printemps se trouvait plein est, juste au-dessous du Lion. En revanche, le point «opposé», celui de l'équinoxe d'automne, se situait plein ouest, juste au-dessous du Verseau. En clair, à cette époque, les «Deux Cieux» (chacun faisant face à l'autre sur une rive de la Voie lactée) étaient parfaitement équilibrés, divisés, tout comme l'affirment les textes.

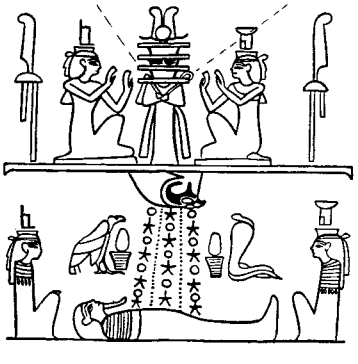
De nombreux éléments laissent entendre que les «Suivants d'Horus» se représentaient l'écliptique comme le fléau d'une gigantesque balance, décrivant une courbe dans le ciel. Une de ses extrémités était marquée par le Lion au point d'équinoxe de printemps, et



71. L'embarcation solaire repose sur le dos du double lion qui, sous forme de hiéroglyphe, désigne Aker. Le registre inférieur s'orne d'une scène de régénérescence, qui représente la trajectoire est-ouest du soleil. À noter: la tête de faucon située sous le disque solaire au méridien.

La Grande Pyramide, vue de l'ouest.





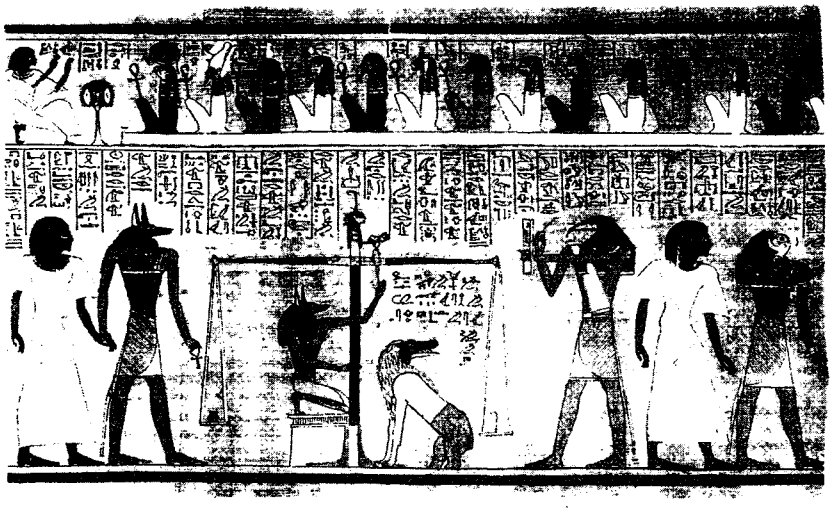
Le pilier-*djed* osiriaque, vu de l'ouest; en bas, une scène de «régénérescence». Comparer cette vignette à la coupe de la Grande Pyramide (source: papyrus de Padiamon, vers 1000 av. J.-C.).

l'autre par le Verseau au point d'équinoxe d'automne. Lors de l'équinoxe de printemps de 10500 av. J.-C., au moment où Alnitak s'est immobilisée sur le méridien céleste, on a pu dire avec raison que le ciel témoignait d'un ordre parfait.

Maât

Dans leur langue symboliste, les anciens Égyptiens donnaient à l'Ordre cosmique le nom de «Maât». Ce même terme recouvre aussi les concepts de «loi» et de «justice». Cette dernière notion s'illustre, par exemple, dans les conclusions du «conseil des dieux» d'Héliopolis, qui s'est prononcé en faveur d'Horus dans le conflit opposant ce dernier à Seth, et qui lui a remis en héritage le trône d'Osiris.

Les textes religieux nous décrivent par le menu l'un des plus grands rituels de la liturgie osirienne: la «pesée de l'âme» du défunt, dans la Grande Salle du Jugement. Il s'agit là d'une sorte d'archétype du «jugement de Salomon», au cours duquel la pesée s'effectue sur la Grande Balance de Maât.



72. La balance de Maât (source: papyrus du British Museum 9 901-3).

Le papyrus d'Ani, conservé au British Museum, nous offre un tableau particulièrement saisissant de la Grande Salle d'Osiris et de la Grande Balance de Maât. Cette dernière porte un nom, «Mekhaât[17]», qui signifie, dans un contexte différent, «l'équilibre de la terre[18]».

En écriture hiéroglyphique, le déterminatif du verbe «peser» se compose d'un triangle, ou d'une «équerre» de maçon, d'où pend un fil à plomb[19]. Il peut également se lire «équilibrer la terre[20]». On notera au passage que le triangle évoque le profil ou la coupe d'une pyramide.

Dans la deuxième partie, nous avons précisé qu'on avait découvert une curieuse boule de pierre, une baguette de bois et un crochet de bronze dans la Grande Pyramide en 1872. Ces objets étaient restés dans les conduits de la chambre de la Reine depuis l'époque de la construction du monument. Henry Williams Chisholm, le responsable du Service des poids et mesures de la ville de Londres, a soigneusement examiné ces pièces dans l'année de leur découverte. Selon lui, la boule était sans doute un poids standard. Quant à la baguette et au crochet, ils devaient avoir une fonction en rapport avec les poids et mesures. Le 26 décembre 1872, la prestigieuse revue *Nature* a publié les résultats de ses travaux.

En 1872 également, le grand astronome écossais Charles Piazzi Smyth a examiné ces reliques et a rendu un avis similaire[21].

Pour sa part, un certain E. H. Pringle a suggéré, dans une lettre à *Nature*, que la pierre ronde pouvait être un «plomb de maçon» et que «le crochet de bronze et la baguette de cèdre avaient certainement fait partie du même instrument[22]».

Pour aligner les pentes des conduits, il a bien fallu se servir d'un fil à plomb ou de son équivalent. Mais nous avons également vu que ce même accessoire avait inspiré le hiéroglyphe signifiant «pesée» et, par extension, «équilibre».

Peut-être voyait-on dans la Grande Pyramide (l'équivalent terrestre de l'étoile Alnitak) le moyen d'effectuer une pesée, l'«instrument» utilisé pour accomplir une action, jusque-là inconnue, visant à restaurer l'«équilibre» ou l'ordre cosmique du monde (en d'autres termes «Maât»), tels qu'ils existaient lors du «Premier Temps». Nous allons maintenant étudier cette éventualité.

Un équilibre difficile à atteindre

Dans le chapitre 3, nous avons vu que la Grande Pyramide fonctionnait comme un modèle mathématique de l'hémisphère nord de la terre, réduit à l'échelle de 1/43 200e[23]. En procédant par extension et par transposition, nous pouvons supposer qu'elle servait aussi de représentation architecturale et mathématique de l'hémisphère nord du *ciel*[24].

Si nous étudions la coupe du monument, nous remarquons que les «conduits stellaires» (les conduits nord et sud des chambres du Roi et de la Reine) sont conçus de sorte que les éléments de chaque «paire» s'ouvrent à la même hauteur sur les faces nord et sud. À les voir, on pense à de gigantesques bras destinés à assurer l'équilibre géométrique de l'ensemble. Par ailleurs, nous constatons que les deux salles d'où ils émanent sont bizarrement situées. La chambre de la Reine se trouve juste dans l'axe vertical de la pyramide, alors que celle du Roi est légèrement décalée vers le sud, comme si l'on avait fait glisser à gauche le «contrepoids» d'une énorme balance pour obtenir l'«équilibre».

Cette étrange anomalie architecturale s'accompagne de certains effets:

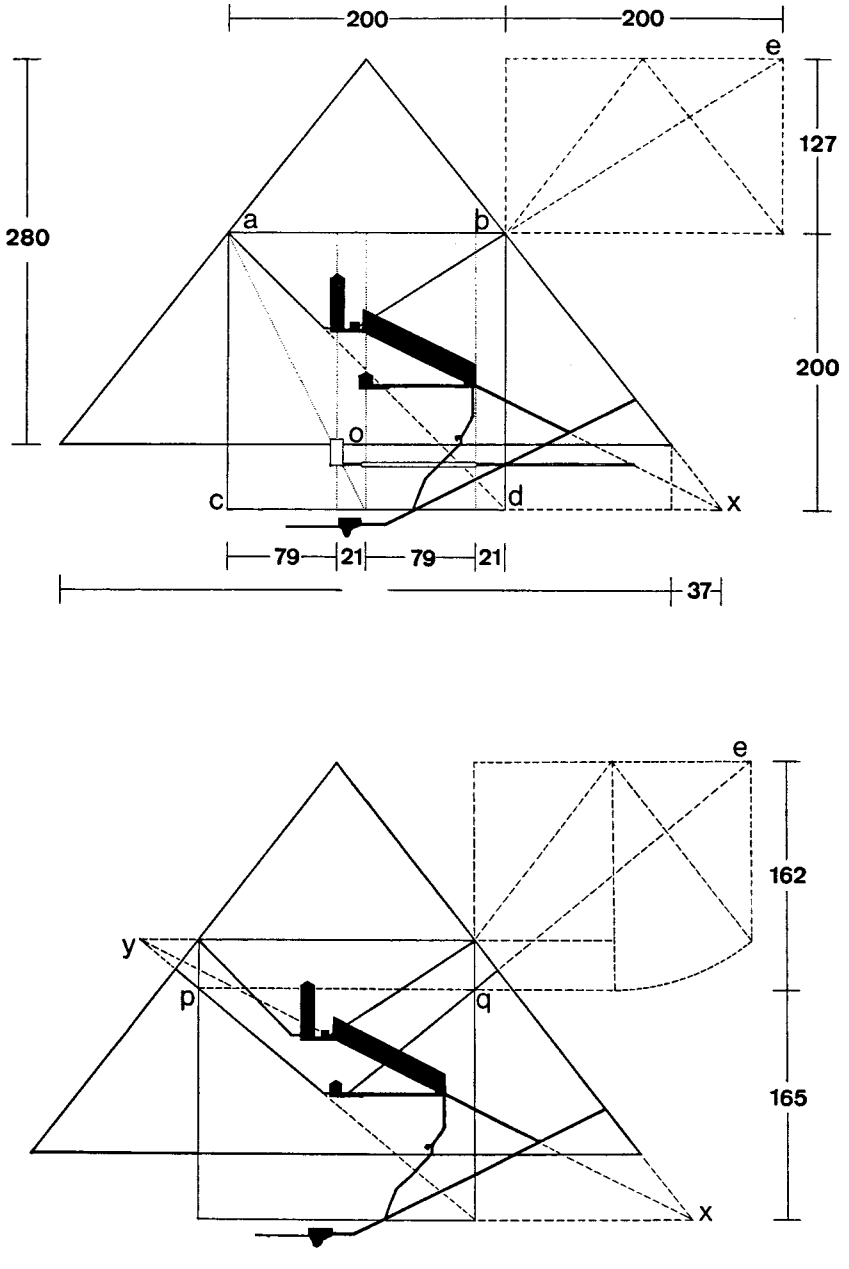
• chambre de la Reine: la pente moyenne «voulue» des deux conduits est de 38° 08' ; elle forme un angle droit avec les faces de la pyramide (51° 52' + 38° 08' = 90°)[25] ;

• chambre du Roi: la pente «voulue» du conduit sud est de 45°, et celle du conduit nord de 32° 30' ; cette orientation annule les effets du décalage de la pièce, tout en restaurant l'«équilibre» géométrique de l'édifice.

En 2500 av. J.-C., la hauteur d'Alnitak au méridien était de 45°. L'étoile se situait dans l'axe du conduit sud de la chambre du Roi. Le lecteur s'en souviendra, le point vernal se trouvait à l'époque juste au-dessus des Hyades et du Taureau, dont le site des pyramides de Dahchour constituait l'équivalent terrestre[26].

Voyons maintenant à quel moment Alnitak a traversé le méridien à une hauteur de 38° 08', c'est-à-dire dans l'alignement du conduit sud de la chambre *de la Reine*...

D'après les calculs fondés sur la précession, Alnitak est parvenue à cette position aux environs de 3850 av. J.-C. Or, cette date se rap-



73. Coupes de la Grande Pyramide, révélant l'« équilibrage » assuré par ses conduits stellaires.

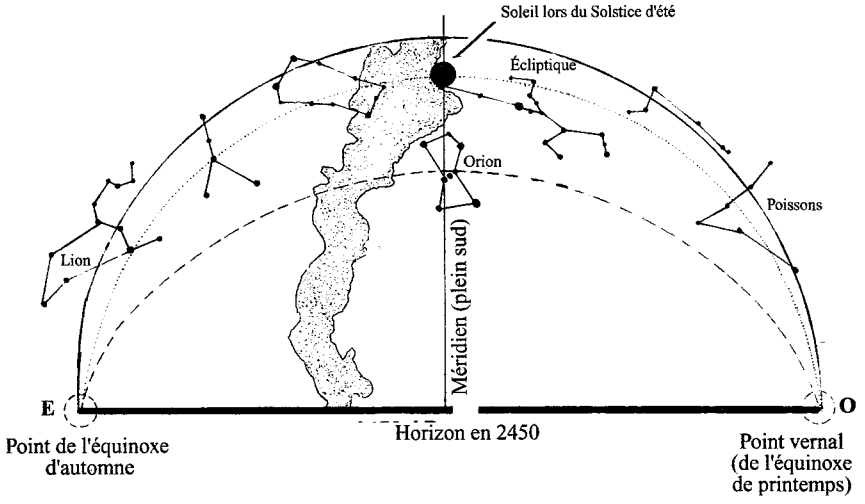
proche de celle que bon nombre d'égyptologues attribuent à l'«Unification» dont Ayan-Memphis est censée avoir été le théâtre[27]. C'est pourquoi il est intéressant de constater que, en 3850 av. J.-C., le point vernal se trouvait à proximité de la nébuleuse du Crabe, dans cette région du ciel (et de l'écliptique) en laquelle nous avons reconnu la contrepartie céleste d'Ayan-Memphis.

Les Rois mages

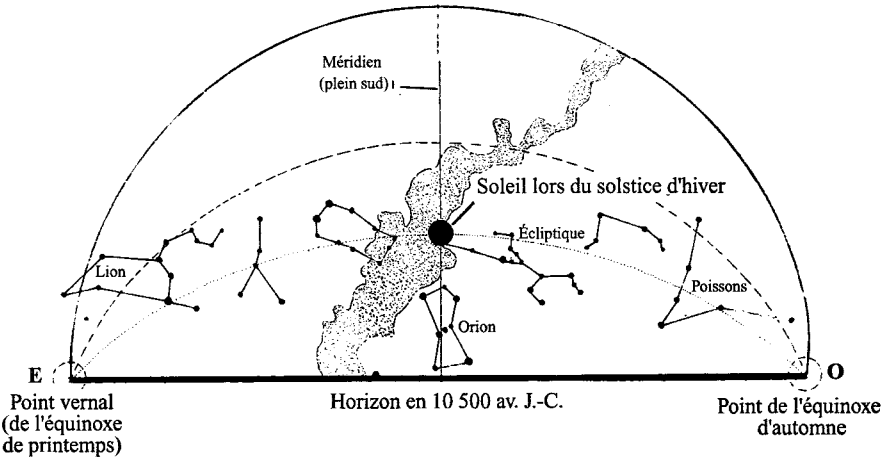
En 10500 av. J.-C., Alnitak, une des étoiles du Baudrier d'Orion, avait atteint la hauteur minimale de son cycle précessionnel, et le Lion abritait le point vernal. Actuellement, aux abords de l'an 2000, nous nous apprêtons à observer l'autre extrême de l'étrange «mécanisme d'équilibrage» de Gizeh: Alnitak n'est plus qu'à quelques secondes d'angle de la hauteur la plus élevée qu'elle atteindra jamais dans son cycle précessionnel, et le point vernal va bientôt glisser dans la constellation du Verseau. Entre le «Premier Temps» et le «Dernier Temps», les cieux se sont inversés, rabattus de gauche à droite. Désormais, c'est le Verseau qui marque l'équinoxe de printemps, et le Lion l'équinoxe d'automne.

Nous nous demandons si, à l'aube de l'histoire, les sages d'Héliopolis n'auraient pas mis au point un «dispositif» archétypal, destiné à déclencher l'apparition d'événements messianiques à travers les «Âges»: l'Âge des pyramides, où le point vernal se situait en Taureau, l'Âge chrétien des Poissons[28], voire le «Nouvel Âge» du Verseau...

Dans cette optique, nous remarquons que, vers 330 av. J.-C., lorsque le point vernal a commencé sa dérive précessionnelle dans l'«Âge des Poissons», la hauteur d'Alnitak (observée sous la latitude de Gizeh) était de 51° 52', soit l'angle de la pente de la Grande Pyramide. À cette époque-là, les conquêtes d'Alexandre le Grand (356-323 av. J.-C.) et l'union subséquente de l'Occident et de l'Orient entretenaient l'espoir du «Retour» d'un Messie dans le Levant. D'abord à Alexandrie, puis dans tout l'Orient, sont apparus des mouvements d'agitation qui semblaient suscités par un «dispositif» prophétique, dont le point d'orgue a coïncidé avec la survenue des grands événements messianiques du christianisme[29].



74. Le ciel tel qu'il se présentera en 2450, lors du «Dernier Temps» d'Orion. À noter: l'équinoxe de printemps se situera à l'ouest.



Le ciel tel qu'il se présentait en 10500 av. J.-C., lors du «Premier Temps» d'Orion. À noter: le point vernal (de l'équinoxe de printemps) se situait à l'est.

Dans le folklore de nombreux pays, on assimile les étoiles du Baudrier d'Orion aux «Trois Sages» ou aux «Rois mages» de la Nativité[30]. Comme indiqué dans la première partie, les Sabéens d'Harran, les adorateurs des étoiles qui constituent l'archétype des mages, ont accompli des pèlerinages annuels à Gizeh dès le IIe millénaire av. J.-C. et jusqu'au XIe siècle[31]. Dans le même ordre d'idées, il est intéressant de constater que, vue d'Harran (située à l'est de Bethléem, sous une latitude supérieure à celle de Gizeh), Alnitak culminait au méridien à 51° 52' en 4 av. J.-C., l'année qu'on s'accorde à considérer comme celle de la naissance du Christ. De plus, à cette époque, on voyait Sirius, la lumineuse «étoile de la naissance», se lever à l'est, au moment précis où le soleil se couchait à l'ouest[32].

Une tradition ancienne, cachée, mais toujours bien vivante, véhicule-t-elle à travers les âges des projets, des plans, destinés à susciter une ferveur messianique, à changer le cours de l'histoire en certains instants cruciaux, «écrits dans les étoiles»?

Sommes-nous à la veille d'un de ces instants?

Le «dispositif» est-il sur le point de se réactiver?

Nous reviendrons sur ces questions dans notre prochain ouvrage.

Annexe II

PRÉCESSION, MOUVEMENT PROPRE ET OBLIQUITÉ. COMMENT DÉTERMINER LA POSITION DE REGULUS, DE SIRIUS ET D'ALNITAK DANS UN LOINTAIN PASSÉ

Contrairement aux cartographes, qui se servent des paramètres fixes de la latitude et de la longitude pour déterminer la position d'un point de la terre, les astronomes utilisent des tables qu'il faut périodiquement revoir en raison de la modification constante des coordonnées célestes. Ces changements sont en grande partie dus aux effets de la précession et d'éléments mineurs qui se manifestent sur de longues périodes. Nous allons maintenant les étudier.

La position d'une étoile connaît des altérations graduelles. Avant l'apparition de l'informatique, ce phénomène suscitait une frustration sans nom chez les archéoastronomes désireux de dater un édifice à partir de son alignement sur un astre, et ce malgré l'existence de toute une batterie de calculs fondés sur la trigonométrie et les polynômes. Heureusement, des ordinateurs individuels fonctionnant avec des logiciels astronomiques peuvent aujourd'hui effectuer de telles opérations en tenant compte de la grande majorité de ces effets.

La précession

La terre tourne autour du soleil en suivant un plan presque invariable: l'écliptique. Sa rotation dans l'espace s'effectue sur un axe incliné d'environ 23,4° par rapport à la perpendiculaire de ce plan (à la ligne reliant les pôles Nord et Sud de l'écliptique). Cet angle, qui varie légèrement et de façon assez imprévisible sur de très longues périodes, s'appelle «obliquité». Il est à l'origine des variations saisonnières.

Isaac Newton a été le premier à expliquer la précession de la terre en prenant l'exemple d'une toupie: comme le soleil et la lune exercent une influence gravitationnelle sur le renflement de notre planète à l'équateur (précession dite «luni-solaire»), l'axe de la terre décrit un cercle, dont le rayon est de quelque 23,4°, autour du pôle Nord de l'écliptique. L'opération s'accomplit en un peu moins de vingt-six mille ans.

La précession générale (la conjugaison des précessions luni-solaire et planétaire, cette dernière étant due aux influences gravitationnelles d'autres éléments du système solaire) entraîne un lent déplacement des équinoxes de printemps et d'automne vers l'ouest de l'écliptique, de chaque côté de la sphère céleste, à raison de quelque 50,3" (secondes d'angle) par an, ou de un degré tous les 71,6 ans.

C'est pourquoi le point vernal (de l'équinoxe de printemps), l'endroit où le soleil traverse l'équateur céleste du sud au nord, recule dans le zodiaque (la bande céleste située de part et d'autre de l'écliptique) en parcourant une constellation tous les deux mille cent ans environ. Actuellement, il se situe dans la constellation des Poissons, juste à la limite du Verseau. Selon la plupart des spécialistes, c'est Hipparque qui a découvert la précession en 130 av. J.-C. De nombreux éléments renforcent toutefois la thèse selon laquelle les anciens Égyptiens connaissaient déjà ses effets. On trouvera une rigoureuse analyse mathématique de ce phénomène dans l'annexe II du *Mystère d'Orion* (p. 256-263).

La nutation

Le cercle décrit par l'axe de la terre autour des pôles de l'écliptique n'est pas parfait. Présentant un aspect ondulé, il est sujet à de petites oscillations (*nutatio* signifie «balancement») périodiques, dont la principale se produit en 18,6 ans et se caractérise par une amplitude proche de 9 secondes d'angle (ce qui est trop faible pour être perçu à l'œil nu). La nutation est due au fait que la lune est relativement proche de la terre, ce qui entraîne certains changements de position par rapport au soleil et aux corps lointains.

L'aberration de la lumière stellaire

Pour définir la position moyenne d'une étoile, il convient d'appliquer une autre correction. Celle-ci est la conséquence d'un phénomène dont les effets sont également imperceptibles à l'œil nu: la vitesse de la lumière et celle de la terre dans sa course autour du soleil (environ 30 km/s). Toutes deux provoquent un déplacement dans la position d'une étoile; il peut atteindre 20 secondes d'angle, soit 1/180^{e} de degré.

Le mouvement propre

Toutes les étoiles évoluent dans l'espace. Sorties depuis peu de leur berceau stellaire de gaz et de poussières, les plus jeunes (d'un point de vue cosmique) ont tendance à se déplacer en amas compacts (c'est le cas des Pléiades, les « Sept Sœurs » de la constellation du Taureau), puis à se séparer et à changer de direction sous l'action d'influences gravitationnelles externes.

La quantité appelée « mouvement propre » désigne le déplacement d'une étoile perpendiculairement à notre ligne de mire. D'ordinaire, elle se compose de deux temps: l'ascension droite et la déclinaison. Très utiles dans l'étude de la sphère céleste, ces deux principales coordonnées correspondent à notre latitude et à notre longitude terrestres. Compte tenu des distances interstellaires, le déplacement est infime, mais ses effets se cumulent et se révèlent lors de recherches archéoastronomiques échelonnées sur de longues périodes.

Le mouvement propre le plus ample qu'on connaisse est celui de l'étoile de Barnard, qui traverse le ciel à raison de 10,3 secondes d'angle par an, ou de un degré tous les trois cent cinquante ans. Lors de sa déclinaison, Sirius, l'étoile la plus brillante, se caractérise également par un mouvement propre assez important: de l'ordre de 1,21 seconde d'angle par an. Par rapport à l'arrière-plan stellaire, Sirius se déplace vers le sud en couvrant, tous les mille cinq cents ans environ, une distance égale à la largeur de la pleine lune.

La réfraction

Proche de la précession à long terme, ce phénomène est à l'origine du plus grand déplacement dans la position apparente d'une

étoile qu'un chercheur puisse observer. Il n'affecte que des objets situés près de l'horizon. Lorsque nous observons une étoile à très faible hauteur, notre regard traverse en oblique une épaisse couche atmosphérique, qui provoque un léger effet lenticulaire. Les rayons lumineux se courbent, faisant paraître l'objet plus haut dans le ciel qu'il ne l'est réellement. À cause de la réfraction, les corps célestes se lèvent plus tôt et se couchent plus tard que ne l'indiquent les calculs. Une étoile voisine de l'horizon se déplace au maximum de quelque 0,6°, soit un peu plus de la largeur de la pleine lune.

L'obliquité

L'inclinaison de l'axe de la terre par rapport à l'écliptique (actuellement 23,4°) n'est pas fixe. Depuis quelques siècles, elle a légèrement diminué. Pour l'évaluer, il convient d'effectuer des mesures d'une haute précision. La formule empirique suivante, tirée de calculs fondés sur les polynômes, restera valable pendant environ cinq cents ans. T est le nombre de siècles juliens (formés de 36 525 jours) fixé à partir de l'année 1900 :

$$\text{Obliquité} = 23{,}452294° - 0{,}0130125°\ T - 0{,}00000164°\ T^2 + 0{,}000000503°\ T^3$$

Au fil du temps, cette formule perd de sa pertinence. Aussi vaut-il mieux employer d'autres méthodes. Celles-ci se fondent en grande partie sur des modèles mathématiques relatifs au système solaire, mais appliqués au système terre-lune. Lorsqu'on calcule l'obliquité de cette façon, on est confronté à une incertitude majeure, due à l'imprévisibilité des changements survenus dans l'ellipticité dynamique de la terre. Ces modifications peuvent ainsi être apparues pendant une période de glaciation. Dans le *Journal of Astronomy and Astrophysics*, n° 270 (1993), p. 522-533, Laskar, Joutel et Boudin traitent cette question d'un point de vue mathématique. Leurs calculs révèlent que les limites apparentes de l'obliquité sont comprises entre 22 et 24,5 degrés. Ces valeurs sont toutefois loin d'être établies.

Comment déterminer la position de Regulus, de Sirius et d'Alnitak dans un lointain passé

En appliquant les corrections induites par les phénomènes décrits ci-dessus et en utilisant le programme Sky Chart 2000.0* sur un ordinateur Apple Macintosh, nous avons obtenu les données suivantes, à différentes dates, pour Regulus, Sirius et Alnitak, les étoiles qui résident respectivement dans les constellations du Lion, du Grand Chien et d'Orion :

	Regulus		Sirius		Alnitak	
Date	ascension droite	déclinaison	ascension droite	déclinaison	ascension droite	déclinaison
2000 ap. J.-C.	10 h 08,4 m	+ 11° 58'	06h 45,2 m	– 16° 43'	05 h 40,8 m	– 01° 57'
2500 av. J.-C.	05 h 50,7 m	+ 24° 10'	03 h 28,0 m	– 20° 52'	02 h 02,1 m	– 15° 03'
7500 av. J.-C.	01h 12,2 m	+ 07° 28'	23 h 39,8 m	– 44° 22'	21 h 45,1 m	– 42° 19'
10500 av. J.-C.	22 h 34,5 m	– 10° 25'	20 h 12,0 m	– 58° 43'	17 h 58,3 m	– 50° 34'

Hauteur à la culmination :			
2000 ap. J.-C.	+ 72,0°	+ 43,3°	+ 58,0°
2500 av. J.-C.	+ 84,2°	+ 39,1°	+ 44,9°
7500 av. J.-C.	+ 67,5°	+ 15,6°	+ 17,7°
10500 av. J.-C.	+ 49,6°	+ 01,6°	+ 09,5°

Le mouvement propre retenu est de :

ascension droite	déclinaison	ascension droite	déclinaison	ascension droite	déclinaison
-0,017s	+0,003"	-0,038s	-1,211"	-0,000s	-0,002"

* À noter : conçu par Tim DeBenedictis, Sky Chart 2000.0 est disponible dans les magasins Macintosh ou sur Internet : lpl.seds.arizona.edu (*NdA*).

Annexe III

CORRESPONDANCE AVEC MARK LEHNER À PROPOS DU CHAPITRE 5

Le chapitre 5 du présent ouvrage est en grande partie consacré au parcours de l'égyptologue Mark Lehner, à qui nous avons envoyé la première mouture du texte. Par la suite, nous avons tenu compte de ses commentaires et de ses corrections pour rédiger la version ici publiée. Après avoir reçu ce chapitre révisé, Mark Lehner nous a écrit la lettre suivante, dans laquelle il nous a apporté de nouvelles précisions. Nous sommes convenus avec lui de la reproduire dans son intégralité en annexe. La réponse que nous lui avons adressée y figure également.

De: Mark Lehner

À: MM. Robert G. Bauval et Graham Hancock

16 novembre 1995

Cher Graham, cher Robert

Merci pour votre lettre du 12 novembre 1995 et pour la seconde version de votre chapitre 5, «Le visionnaire, le savant et le sphinx» (!). Pour ce qui est des événements auxquels j'ai pris part, elle a l'air beaucoup plus précise que la première.

J'aimerais formuler quelques remarques et suggérer quelques corrections (elles aussi ouvertes au public):

P. 99: «[...] en affirmant que Gizeh abritait une «salle des Inscriptions» [...], le visionnaire a suscité l'apparition d'une richis-

sime industrie new age, qui a établi des liens étroits avec le monde de l'égyptologie classique [...]. Nous avons appris l'existence de cette relation inattendue [...] en parcourant les études et rapports de fouilles consacrés à Gizeh par Mark Lehner. »

Voulez-vous dire qu'à lui seul (sans l'aide de la théosophie, de l'anthroposophie, de la franc-maçonnerie, de l'astrologie, de la métrologie sacrée, du *channeling*, des aficionados des OVNI ni de Shirley MacLaine), Cayce a fait naître une industrie richissime qui a financé mes recherches en égyptologie ? Ce serait un tantinet absurde.

P. 106 : « Transporté par avion en Égypte, le matériel destiné à l'intervention de RSI [...]. Le projet s'est aussitôt arrêté. »

Ce n'est pas encore tout à fait ça. Le matériel de forage a été testé et utilisé ailleurs, par exemple à l'ouest de la deuxième pyramide, avant de servir à creuser les deux trous dans le temple du Sphinx. Le projet ne s'est pas aussitôt arrêté. RSI et le SRI ont pratiqué deux autres forages, à l'angle sud-est de la fosse et sous la patte avant sud du sphinx. Le projet a fini en eau de boudin à cause de la brouille entre RSI et le SRI. Si ma mémoire est bonne, les gens du SRI étaient en Égypte depuis deux ou trois mois, et ils avaient du travail ailleurs.

P. 106 : « Il semble aussi que RSI n'ait pas "du tout apprécié la participation de Cayce au projet", et que cette antipathie ait entraîné "une grave mésentente entre RSI et le SRI". »
Si je me souviens bien, RSI n'appréciait pas particulièrement la collaboration de Cayce, mais la brouille entre elle et le SRI était due à des questions fiduciaires. Pourquoi ne contactez-vous pas le SRI pour vous en assurer ?

P. 107 : « Le mystère s'épaissit [...] dans le cadre d'un projet également financé par l'Edgar Cayce Foundation. »
Vous y tenez, à votre mystère ! Non, il ne s'agissait pas d'un autre projet. Les mesures de résonnance par acoustique d'immersion ont été effectuées en 1978, dans les derniers jours des travaux menés par le SRI sur le site du sphinx, et non en 1982, dans le cadre d'un autre projet. Pour le moment, je n'ai pas cet exemplaire de *Venture Inward*, mais s'il y est dit qu'il y avait un autre projet en 1982, c'est une erreur.

Tout ce que je décris dans les propos que vous citez s'est produit dans les derniers jours du projet de 1978.

P. 107 : « [...] une analyse géologique plus vaste [...]. Le lecteur s'en souviendra, elle a brusquement pris fin en 1993, sur intervention de Zaï Hawas, de l'Organisation des antiquités égyptiennes. »
Vous avez tendance à voir des « interruptions brutales » partout. Vous ne devriez pas me citer pour étayer ce point car je n'ai pas assisté à ces événements. J'ai l'impression que Schoch, West et Dobecki n'ont pas été freinés lors de leur première saison de travaux sur le sphinx. Les autorisations nécessaires à ces recherches sont accordées ou refusées par le grand comité du Conseil suprême des antiquités (anciennement Organisation des antiquités égyptiennes).

P. 108 : « Le retrait. Nul ne sait à quel moment précis Mark Lehner a commencé à s'éloigner de l'Edgar Cayce Foundation pour se fondre dans le courant de l'égyptologie orthodoxe. »
Etes-vous en train d'insinuer, sur la base de votre conception du fonctionnement de la foi, qu'il existe une frontière en deçà de laquelle « on croit » et au-delà de laquelle « on ne croit plus » ? Cette question a l'air de vous intéresser particulièrement. La façon dont vous formulez la chose me rappelle les débats parlementaires à l'époque du complot du Watergate : « Que savait le président et quand l'a-t-il su ? » Que croyait Lehner et quand n'y a-t-il plus cru ?

Permettez-moi de vous donner quelques éléments autobiographiques que vous utiliserez si bon vous semble.
Lorsque je suis allé en Égypte, en 1973, j'avais déjà des doutes, car l'histoire antique de Cayce ne correspondait pas vraiment aux cours d'anthropologie que j'avais suivis à l'université du Nord-Dakota. Mais comme je vous le disais dans ma dernière lettre, j'espérais réellement qu'on trouverait des preuves d'événements passés en accord avec les récits de Cayce.
Pendant les deux ans que j'ai passé à l'American University du Caire, j'ai étudié l'anthropologie, et j'ai pris mes premières leçons de préhistoire et d'archéologie égyptienne. Je passais la plupart de mon temps libre à Gizeh. J'ai aussi visité d'autres sites antiques et d'autres chantiers. Je n'ai pas trouvé d'« empreintes des dieux ». En me fami-

liarisant avec une énorme partie de la recherche archéologique passée, que la communauté de Cayce et les mordus d'égyptologie du même poil connaissent à peine, j'ai découvert les «empreintes» d'êtres humains: les marques de leurs outils, leur nom, leurs relations familiales, leur squelette et leur culture matérielle.

En 1974, j'ai lu les travaux du spécialiste de psychologie sociale Leon Festinger sur la «dissonance cognitive», et notamment son livre *L'Échec d'une prophétie*. Il étudie des gens qui réagissent au conflit entre une foi *révélée* et des informations dérivées de l'empirisme, c'est-à-dire des preuves matérielles. Dans son œuvre, j'ai reconnu de nombreuses caractéristiques de la conception du monde selon Cayce, mais aussi ma propre foi et mes doutes croissants.

À mon retour à Virginia Beach, j'ai insisté, dans les conférences et les conversations, sur les vraies preuves archéologiques qui entourent le sphinx et les pyramides, et sur leur inadéquation avec le tableau de l'Égypte dressé par Cayce. Avec de bons amis, des gens qui me soutenaient, comme Hugh Lynn et Joseph Jahoda (vos deux anonymes de l'ARE sont-ils destinés à rester aussi mystérieux que le «savant»?), j'ai parlé de mes doutes, de la façon dont la communauté de Cayce et son système de croyance correspondaient, à bien des égards, aux descriptions de Festinger et d'autres spécialistes des sciences sociales.

Pendant ces discussions, j'ai commencé à inciter la communauté de Cayce à considérer l'histoire de l'Égypte et de l'Atlantide comme un mythe, selon la définition de Joseph Campbell ou celle dont Jung s'est inspiré pour élaborer sa psychologie des archétypes. Bien que le mythe ne soit pas *vrai*, au sens *littéral* du terme, il peut parfois l'être au sens *littéraire*. À leur manière, les «lectures» de Cayce elles-mêmes affirment que le monde des symboles et des archétypes est plus «réel» que les composants du monde physique. Je comparais la salle des Inscriptions de Cayce au Magicien d'Oz. Oui, nous voulons tous que la magie, «le bruit et la fureur», soient réels, sans avoir à faire attention au petit bonhomme caché derrière le rideau (nous-mêmes). Dans le domaine de l'archéologie, quantité de dilettantes et d'adeptes du New Age se croient sur la piste d'une civilisation disparue, des extraterrestres, oui, des «dieux», sans avoir à faire attention aux vrais individus cachés derrière le rideau du temps, ni avoir à affronter la matière ardue sur laquelle les spécialistes qualifiés d'«orthodoxes» fondent leurs avis.

(J'ouvre une parenthèse : un John West peut donc accuser les égyptologues de faire l'impasse sur la science sacrée inhérente à la culture égyptienne, alors qu'il ne sait même pas lire les hiéroglyphes ? C'est un peu comme si on prétendait connaître le vrai sens de Shakespeare sans lire l'anglais. Dans un dîner animé, un autre théoricien des pyramides a lancé : « Où sont les preuves ? La pyramide est bien là, mais il n'existe aucune preuve de la façon dont les anciens Égyptiens l'ont construite. » Je lui ai cité quatre ouvrages d'égyptologie — tous en anglais — consacrés aux outils, à la technologie, aux méthodes de construction d'édifices en pierre, aux matériaux et aux industries des anciens Égyptiens. Il venait de publier un livre qui avait obtenu un gros succès, dans lequel il développait une nouvelle théorie sur les pyramides. Et pourtant, il a reconnu ne pas avoir lu un seul de ces ouvrages de base. Ce serait tellement plus drôle et tellement plus intéressant si les théoriciens de ce genre lisaient et intégraient vraiment des témoignages aussi directs avant de lancer le débat !)

J'avais ces idées en tête en 1976, l'année où j'ai participé à mes premières fouilles « orthodoxes ». Ce sont elles qui m'inspiraient quand j'ai dit que la salle des Inscriptions méritait qu'on la cherche, mais pas de façon tangible. Vous voyez, comme le Saint-Graal…

De 1977 à 1978, j'ai eu la possibilité de travailler non seulement sur le projet du SRI à Gizeh, mais aussi avec Zaï Hawas sur l'excavation d'anciens dépôts négligés par les premiers archéologues, à l'angle nord-est de la fosse du sphinx (juste à côté de la patte avant nord) et sur le sol du temple du Sphinx. Nous avons retrouvé des poteries, des éléments d'outils en pierre, et d'autres objets, posés directement à terre ou enfouis dans de profondes crevasses, des coins et des recoins, des objets situés dans des contextes tels qu'ils n'ont de sens que s'ils ont été abandonnés par les bâtisseurs des pyramides et du sphinx sous l'Ancien Empire.

Ajoutées aux résultats négatifs du projet du SRI, ces découvertes m'ont convaincu. C'est-à-dire que j'ai compris qu'il existait un pourcentage de probabilités extrêmement faible pour que les récits de Cayce sur l'Égypte et les monuments de Gizeh (son « histoire » antique liée à l'Atlantide, etc.) reflètent des événements réels.

Je ne m'intéressais plus à la littérature façon Cayce, je ne croyais plus à son rapport avec les documents archéologiques, encore que je m'y intéresse toujours en tant que phénomène de société et genre littéraire.

Mes rencontres avec les réalités du terrain étaient bien plus fascinantes. Je trouvais exaltant de reconstituer le passé à partir de données empiriques. J'ai mis de côté mon intérêt pour la dynamique de la croyance et pour les questions générales de philosophie et de religion, et j'ai passé les dix années suivantes à accomplir un travail archéologique de terrain, dans le cadre de projets menés sur plusieurs sites d'Égypte. À Gizeh, mon intérêt et mes recherches ne s'inspiraient plus de Cayce ou de conceptions telles que les siennes. En 1982, j'ai dirigé la recherche et la publication d'une monographie sur la tombe d'Hetephérès (publiée en 1985 par l'Institut archéologique allemand). Les idées de Cayce n'avaient rien à voir avec ce travail.

Cependant, Hugh Lynn Cayce (jusqu'à sa mort), Charles Thomas Cayce et d'autres membres de la communauté de Cayce sont restés des amis très proches. Certains (mais pas tous) souhaitaient toujours contribuer aux recherches menées à Gizeh. En soutenant le Pyramids Radiocarbon Dating Project, ils ont essayé d'être utiles à l'archéologie des pyramides et de *mettre à l'épreuve* leurs idées sur l'origine et l'âge de la Grande Pyramide et du sphinx.

Je vais vous raconter une anecdote très personnelle. En 1983, je travaillais pour une expédition à Abydos, le centre du culte osirien de haute Égypte. Les tombeaux des premiers pharaons étaient enfouis dans une bande désertique, très à l'ouest des cultures, près de la base d'une grande fissure de la haute falaise que les Anciens considéraient sûrement comme l'entrée de l'Inframonde. Des siècles plus tard, une des tombes d'un vrai homme, qui avait régné sous la I^re^ dynastie, a été présentée comme la tombe d'Osiris. Pendant des siècles, des centaines de pèlerins y ont laissé en offrande des poteries, ce qui a provoqué la formation de monticules de débris qui ont recouvert le site, d'où son nom arabe, « Oum El-Qaab », la « Mère des Pots ». Un soir, au coucher du soleil, je suis allé à pied de notre logement à Oum El-Qaab. Je me tenais sur un monticule, au-dessus de ces tombes, et je me suis demandé si les pèlerins antiques croyaient vraiment que le dieu Osiris lui-même y était enterré, et si « ceux qui s'assoient près du temple » (comme dirait le proverbe zen), les prêtres du coin, savaient qu'ils présentaient une des tombes d'un pharaon de la I^re^ dynastie de telle façon qu'elle « symbolisait » la sépulture d'Osiris. J'ai pensé à mon propre pèlerinage, qui m'avait conduit tout droit en Égypte, et au mythe de la salle des Inscriptions. J'ai compris que tout ça appartenait à une vision

du monde qui m'avait quitté, comme un bloc de glace se sépare d'un continent et s'en va fondre en pleine mer.
Désolé d'être si bavard. Graham, je suis d'accord avec ce que vous dites dans votre dernière lettre : les lecteurs doivent être en possession des faits pour juger la position des autorités académiques.

Amitiés
Mark Lehner

P. S. : un détail : c'est peut-être sans grande importance pour un lectorat de non-spécialistes, mais il y a dans le monde universitaire une grande différence entre le statut de professeur assistant (mon titre à l'Oriental Institute) et celui de professeur. J'ai démissionné de mon poste à plein temps, mais je suis toujours professeur assistant et consultant à l'université de Chicago et à l'Oriental Institute, où je reviens enseigner tous les deux ans.

Copies : Bruce Ludwig, Douglas Rawls.

À : Mark Lehner
De : Graham Hancock

8 décembre 1995

Cher Mark

Merci pour la lettre que vous nous avez adressée le 16 novembre dernier, après réception de notre version révisée du chapitre 5. Nous apprécions votre ouverture d'esprit.
Si vous n'y voyez pas d'inconvénient, nous vous proposons de publier la version révisée du chapitre 5 telle que vous l'avez lue, et de reproduire intégralement votre lettre du 16 novembre dernier en annexe à notre livre. Selon nous, c'est une bonne façon de présenter l'ensemble de la question au public. Faute de nouvelles de votre part sous quinze jours, nous considérerons que vous êtes d'accord.
Joyeux Noël et bonne année !

Meilleurs vœux
Graham Hancock

P. S. : nous connaissons un des titres (et non les quatre) que vous avez « cités » lors du « dîner animé ». Il s'agit d'*Ancient Egyptian Construction and Architecture*, de Clarke et d'Engelbach. Nous l'avons lu depuis, sans être impressionnés outre mesure. Comme vous le savez, Robert Bauval a une formation d'ingénieur en bâtiment, il a passé vingt ans à *construire* d'énormes édifices au Proche-Orient. À mon avis, n'en déplaise à Clarke et Engelbach, cette expérience le qualifie pour lancer un débat « drôle » et « intéressant » sur la logistique de la construction de la Grande Pyramide. Rien ne remplace le vécu, quand bien même on a « lu » et « intégré » des « témoignages aussi directs ». (À propos, en quoi le témoignage de Clarke et d'Engelbach est-il direct ? Étaient-ils présents quand on a construit la pyramide ? L'ont-ils construite eux-mêmes ?)

Annexe IV

Comment lier le temps aux étoiles. La devise hermétique «le haut égale le bas» et l'Horizon de Gizeh

Un observateur se tenant à Gizeh, comme dans tout endroit où la vue est dégagée, percevra le paysage terrestre comme un vaste cercle délimité par l'horizon, dont lui-même occupe le centre. D'où le terme «Horizon», employé par les Anciens lorsqu'ils parlaient de la nécropole de Gizeh... En contact apparent avec l'horizon, le *paysage céleste* se perçoit comme un dôme ou un hémisphère gigantesques.

Le paysage «inférieur» est immobile. En revanche, le paysage «supérieur» semble animé d'un perpétuel mouvement de rotation autour d'un axe imaginaire, qui passe par les deux pôles de la terre et s'étire jusqu'aux «pôles célestes». En raison de la rotation apparente du ciel, les orbes (les étoiles, le soleil, la lune et les planètes) se lèvent à l'est, culminent au méridien (une boucle imaginaire orientée plein nord-plein sud et passant juste au-dessus de la tête de l'observateur), puis se couchent à l'ouest.

L'observation du soleil levant à divers moments de l'année permet de repérer quatre points distincts, parfois appelés «colures», qui jalonnent l'écliptique (le chemin parcouru par le soleil dans les douze constellations zodiacales): les deux équinoxes (de printemps et d'automne) et les deux solstices (d'été et d'hiver). Actuellement, ils se caractérisent comme suit:

- équinoxe de printemps (21 mars): le soleil est en Poissons;
- solstice d'été (21 juin): le soleil est en Taureau;
- équinoxe d'automne (22 septembre): le soleil est en Vierge;
- solstice d'hiver (21 décembre): le soleil est en Sagittaire.

Le tableau ci-dessous montre dans quel signe zodiacal les quatre «colures» se sont produits à certaines dates:

DATE	10000 av. J.-C.	5000 av. J.-C.	3000 av. J.-C.	1000 av. J.-C.	2500 ap. J.-C.
Équinoxe de p.	Lion	Gémeaux	Taureau	Bélier	Verseau
Solstice d'é.	Scorpion	Vierge	Lion	Cancer	Taureau
Équinoxe d'a.	Verseau	Sagittaire	Scorpion	Balance	Lion
Solstice d'h.	Taureau	Poissons	Verseau	Capricorne	Scorpion

Au sens propre, les «colures» sont les deux grands cercles de la sphère céleste, situés à angle droit l'un de l'autre, passant par les pôles et contenant les deux points d'équinoxe et les deux points de solstice.

Le mouvement diurne, ou quotidien, apparent du soleil, pousse celui-ci d'est en ouest. Bien plus lent, son mouvement annuel apparent le pousse d'ouest en est, face à l'arrière-plan du paysage stellaire, sur une trajectoire appelée «écliptique» ou «cercle zodiacal» (il traverse en effet les douze signes du zodiaque). À cause du phénomène de la précession des équinoxes, les quatre points des colures (les deux équinoxes et les deux solstices) semblent glisser vers l'ouest à raison de 50,3 secondes d'angle par an (il leur faut près de 25 920 ans pour effectuer la boucle complète).

Ces cycles célestes apparents ne sont évidemment pas dus à un déplacement du ciel, mais à la rotation quotidienne de la terre sur son axe, à sa révolution orbitale annuelle autour du soleil, et au lent mouvement d'oscillation qu'elle accomplit au cours d'une Grande Année (25 920 années «solaires»). Comme nous l'avons déjà expliqué, ce mouvement fait glisser les quatre points des colures (indiquant les équinoxes et les solstices sur l'écliptique) dans le sens des aiguilles d'une montre, sur le grand écliptique ou cercle «zodiacal».

Chaque jour comporte un moment où les quatre points des colures se trouvent alignés avec précision sur les quatre points cardinaux du globe terrestre, définis sur le cercle de l'horizon par les orientations plein est, plein sud, plein ouest et plein nord. C'est alors que le ciel et la terre se «reflètent» mutuellement. Pour reprendre une terminologie archaïque, c'est alors que la devise «hermétique» «le haut égale le bas» prend tout son sens.

À ce moment précis, le colure renfermant les deux points de solstice décrira une boucle orientée nord-sud au-dessus de la tête de l'observateur, pour qui il sera le méridien principal. Le colure renfermant les deux points d'équinoxe décrira une boucle orientée est-ouest, coupant l'horizon plein est-plein ouest et définissant ainsi le parallèle de l'observateur. Pour reprendre à nouveau une terminologie archaïque, c'est alors que ce dernier se trouve au «centre de l'univers visible».

Pour savoir à quel moment se produira cette conjonction idéale, le plus simple et le plus efficace consiste à prendre pour référence une étoile brillante, située dans le colure renfermant les deux points de solstice. En choisissant une étoile aussi proche que possible du point du solstice d'hiver, l'observateur pourra «verrouiller» le ciel à l'instant optimal: celui où le point vernal (d'équinoxe de printemps) apparaît à l'est. Pour ce faire, il suffit d'attendre que l'étoile en question passe au méridien sud. Lorsque c'est le cas, le point du solstice d'hiver se trouve plein sud, et les colures restants correspondent aux autres points cardinaux.

Sous l'effet de la précession du point vernal, la position de l'étoile choisie va se modifier avec le temps. Environ un siècle plus tard, cette étoile ne pourra plus servir de référence.

On dit souvent que la Grande Pyramide est parfaitement alignée sur les quatre points cardinaux. Comme nous allons le voir, il est plus probable qu'elle soit parfaitement alignée sur les quatre points des colures lorsqu'ils traversent les directions cardinales. En conséquence, la configuration de l'édifice n'est pas seulement directionnelle, mais aussi, et peut-être surtout, dépendante du «temps».

En 1934, l'astronome français E. M. Antoniadi affirmait avec raison:

> Le caractère partiellement astronomique des pyramides est établi par les faits suivants:
> 1. elles s'élèvent presque exactement, et intentionnellement, sur le 30° parallèle de latitude nord;
> 2. elles sont merveilleusement orientées sur les points cardinaux, ainsi que cela fut signalé par le Français de Chazelles en 1694; et
> 3. leurs couloirs inclinés étaient, avant leur fermeture, des instruments méridiens colossaux, de beaucoup les plus grands qui aient jamais été construits[1].

Ajoutées au fait que la Grande Pyramide est un modèle mathématique presque parfait du dôme ou de l'hémisphère célestes, ces réalités avérées font aussi du monument une représentation matérielle et terrestre du paysage céleste. Lorsqu'il est relié à une étoile spécifique, l'élément «temps» s'introduit dans l'équation.

Rappelons que les anciens bâtisseurs ont établi le principal axe nord-sud de l'édifice en fonction du passage au méridien sud d'Alnitak, la plus basse des trois étoiles du Baudrier d'Orion. Rappelons également que les trois pyramides de Gizeh s'étendent sur une ligne orientée à 45° de l'axe du méridien, et que cette particularité reflète la disposition du baudrier d'étoiles, tel qu'il se présentait vers 10500 av. J.-C. Cette date n'a pourtant pas été choisie par hasard, car elle correspondait au point le plus bas, au «Premier Temps», du cycle précessionnel d'Orion. Pour les Anciens, cette constellation représentait «Osiris», le dieu qui avait, lui aussi, connu un «Premier Temps» ou une genèse.

D'après la reconstitution informatique des cieux de 10500 av. J.-C., l'étoile Alnitak se situait précisément sur le colure contenant les deux points de solstice, non loin du solstice d'hiver. Si un observateur avait pu «verrouiller» les conditions de la devise hermétique en 10500 av. J.-C., l'image du ciel renfermant Alnitak se serait convertie en «hologramme» au sol, en prenant l'aspect qui est aujourd'hui celui de Gizeh. Le fait qu'une corrélation si fine entre le ciel et la terre ne soit pas le fruit d'une incroyable «coïncidence» nous est confirmé par le lever équinoxial du Lion, qui s'est produit exactement à la même époque, en 10500 av. J.-C., au moment précis où Alnitak passait au méridien sud. Ce phénomène a provoqué l'alignement du point vernal (de l'équinoxe de printemps) sur le Grand Sphinx, l'équivalent terrestre de la constellation du Lion. La conclusion paraît inévitable: les Anciens ont établi un méridien principal à Gizeh, et l'ont «verrouillé» dans le contexte temporel de 10500 av. J.-C.

Ces constatations nous permettent de déduire que les Anciens s'efforçaient de «naviguer» non seulement dans l'«espace», mais aussi dans le «temps». À quoi songeaient-ils donc? Comment est-il possible de naviguer dans le «temps»?

Au moins en théorie, un dispositif relié au temps et verrouillé dans les colures de 10500 av. J.-C. offrait au roi-Horus «réincarné», alors au summum de sa longue initiation, un paysage subliminal, un

«théâtre magique», qui lui permettaient de comprendre intuitivement jusqu'où son «âme» avait voyagé dans le temps, à partir du lieu de sa genèse. Dans la troisième et la quatrième partie de ce livre, nous avons expliqué que le roi-Horus utilisait le phénomène de la précession des équinoxes pour accomplir cette tâche, en forçant son esprit à entreprendre une quête, un périple, destinés à lui permettre de retrouver ses «ancêtres», et en se servant du décor architectural subliminal, de l'«atmosphère cosmique», de Gizeh, comme d'une sorte de déclencheur de «souvenirs stellaires». Aujourd'hui, nous recourons aux ordinateurs pour reconstituer les cieux antiques sur un monitor. Nous émettons l'hypothèse selon laquelle le roi-Horus, l'initié, était en mesure de faire de même, par le pouvoir de l'intuition, grâce à l'«ordinateur» de son esprit et au «monitor» de sa perception interne. Cette conclusion ne nous pose aucun problème. Nous nous sommes aperçus qu'en nous familiarisant avec les mouvements apparents du ciel, et en reconstituant constamment les cieux antiques à l'aide de l'informatique, des images, des coordonnées et des époques diverses s'introduisaient à notre insu en nous et se connectaient sur notre mémoire. Nous avons compris que nous pouvions consulter ces «fichiers» à volonté et sans l'aide d'une machine. Toujours en théorie, une fois ces «souvenirs stellaires» connectés à notre esprit, nous pourrions assez facilement «évaluer» la distance que nous aurions parcourue dans le temps si nous nous retrouvions soudain plongés dans une autre «zone temporelle», par exemple en 6000 de notre ère.

En poussant le raisonnement plus avant, on pourrait dire que le projet de Gizeh était destiné à offrir une machinerie «holographique» virtuellement indestructible à des entités d'ascendance horienne, «réincarnées» ou «re-nées», afin de susciter en elles l'émergence de «réminiscences» de leur origine génétique «divine», laquelle aurait eu lieu en Égypte et dans le contexte temporel de 10500 av. J.-C. Mais le dispositif semble avoir eu pour fonction ultime de perpétuer l'«immortalité» de l'âme dans le «temps», de proposer une expérience *gnostique* essentielle à l'entité vivante, qui devait laisser sa part spirituelle s'affranchir de sa part matérielle et inerte. En d'autres termes, l'homme «vivant» étant le fruit de l'union holographique entre la matière et l'esprit, il est très probable que les «Suivants d'Horus» se soient attachés à comprendre les mécanismes du cosmos pour mieux désunir l'une et l'autre.

De telles questions, nous en sommes conscients, nous font pénétrer dans les mystérieux domaines de la métaphysique, de la perception extrasensorielle et de la pensée visionnaire, dont nous avons toujours tenté de rester distants. Nous devons pourtant suivre notre intuition : une sorte de pensée métaphysique, très proche de celle-ci, a été employée par les énigmatiques « Suivants d'Horus », dont l'académie « astronomique » et initiatique était établie à Héliopolis, et dont le génie s'est manifesté dans la construction de la stupéfiante machinerie « holographique », à la fois stellaire et terrestre (spirituelle et matérielle), de Gizeh. Toutes les références des textes antiques à cette confrérie révèlent qu'il ne s'agissait pas de « prêtres », mais d'êtres d'exception, pleinement maîtres du fonctionnement de l'âme humaine, ainsi que des techniques subliminales permettant d'évoquer des « souvenirs anciens » en s'appuyant sur une profonde perception du « temps ». Contrairement à ce qu'affirment les égyptologues, cet enseignement, cette initiation ésotérique aux mystères du cosmos, n'avaient rien de prosaïque. Ils n'étaient pas destinés à développer ni à affiner le calendrier de l'« irrigation des cultures » ou des « cérémonies religieuses », mais à atteindre un objectif autrement subtil : la stimulation et la maîtrise des pouvoirs extrasensoriels de l'esprit humain, de façon à établir un lien avec un « flux temporel » invisible, immatériel et néanmoins perceptible.

La question peut se poser différemment si l'on s'adresse aux amateurs d'explications « scientifiques » : des « fichiers de souvenirs anciens » sont-ils verrouillés dans nos gènes d'êtres humains ? Si oui, n'est-il pas possible d'y accéder en utilisant les bonnes clés, les clés subliminales ?

Encore plus provocateur : notre « conscience » est-elle intimement liée à un « temps » d'une nature telle qu'il se borne à traverser la matière biologique, nous-mêmes, comme un fil passe à travers des perles ou des pierres ?

Depuis longtemps, les étudiants en histoire des idées savent que l'architecture monumentale et les images archétypales peuvent être de puissants dispositifs subliminaux permettant d'éveiller la « mémoire » de quiconque est devenu réceptif au terme d'une initiation. Les fresques et les retables des cathédrales gothiques, les plafonds peints de la chapelle Sixtine, sont autant d'exemples de ces

jeux d'esprit, que le poète du IVe siècle av. J.-C. Simonide de Céos appelait fort justement la «poésie silencieuse». En 1966, Frances A. Yates a consacré un remarquable ouvrage à ces anciens «aide-mémoire», ainsi qu'aux techniques mises au point pour les utiliser (aujourd'hui désignées sous l'expression vague de «procédés mnémotechniques»). Dans *L'Art de la mémoire*, elle démontre que les anciens Grecs enseignaient des techniques cérébrales enracinées dans la «tradition hermétique égyptienne[2]». Dans une thèse intitulée *Time, the Ultimate Energy*, Murry Hope a récemment comparé la question complexe du «voyage temporel» à une forme d'énergie, tout en suggérant que les Égyptiens de la période prédynastique avaient compris et maîtrisé le «temps» après s'être donné les moyens (encore non identifiés) d'échapper aux limites du «temps» biologique et d'accéder ainsi à l'univers mental de la perception temporelle. L'auteur appelle cette dimension «Temps Extérieur». Parallèlement, dans une autre étude récente, *From Atlantis to the Sphinx*, l'écrivain-philosophe Colin Wilson a émis cette hypothèse hardie: il se peut que les Anciens aient entretenu de puissants pouvoirs extrasensoriels grâce à un «système de connaissances différent», fondé sur la pensée intuitive (opposée à la pensée rationnelle ou «solaire»), de façon à atteindre des couches de conscience supérieures. Cet état leur donnait sans doute accès à des perceptions autres du «temps».

Plus connu sous le nom de «SRI International», le Stanford Research Institute de Californie est une des fondations scientifiques les plus prestigieuses des États-Unis. Ses chercheurs se sont très sérieusement penchés sur le fait que ces capacités à percevoir des champs temporels dilatés sont des composantes essentielles de la machinerie mentale de l'homme. En 1972, cet organisme a fait office de consultant principal dans les expériences de vision à distance menées par la CIA et d'autres institutions gouvernementales, dont la marine, l'armée de terre et la Défence Intelligence Agency (DIA). Le programme était placé sous la responsabilité de Hal Puthoff, un physicien très respecté, qui a contacté, puis étudié, de célèbres voyants (des «visionnaires à distance», dans le jargon du SRI) afin qu'ils «localisent» des cibles et des installations militaires ennemies en exerçant leurs pouvoirs extrasensoriels.

Le lecteur s'en souviendra, SRI International (qu'on dit être le « deuxième réservoir de cerveaux des États-Unis ») a participé en 1973 à certains projets archéologiques mis en œuvre en Égypte et faisant appel à une haute technologie. À une reprise au moins, l'organisme a collaboré avec l'Edgar Cayce Foundation (ECF) dans des analyses de sensibilité à distance réalisées à Gizeh (voir le chapitre 5).

De nombreux « visionnaires à distance » impliqués dans les programmes évoqués plus haut, comme Ingo Swann et Nel Riley (ce dernier est sergent dans l'armée des États-Unis), se disaient détenteurs d'un pouvoir qui leur permettait d'entreprendre une sorte de « voyage temporel » en n'importe quel point du monde, même le plus reculé. À plus d'un titre, ces affirmations évoquent celles des adeptes d'Edgar Cayce qui, une fois plongés dans un état de conscience altéré, comme la transe profonde ou l'hypnose, prétendaient « se souvenir » de leurs vies passées, donc « voyager dans le temps » par l'esprit jusqu'à des destinations lointaines. Considéré comme le médium et le visionnaire le plus connu des États-Unis, Cayce lui-même affirmait avoir vécu en Égypte en 10500 av. J.-C. Nous l'avons vu dans le chapitre 5, l'égyptologue Mark Lehner a jugé ces dires suffisamment sérieux pour leur consacrer une investigation au début des années 70, dans le cadre de ses recherches scientifiques à Gizeh.

Annexe V

La datation au carbone 14 de la Grande Pyramide : les implications d'une étude méconnue

À partir des éléments présentés dans ce livre quant aux origines et à l'âge des monuments de la nécropole de Gizeh, et en recourant aux outils de l'archéoastronomie moderne assistée par ordinateur, il est possible de fixer aux environs de 10500 av. J.-C. la date de la genèse, de la conception et de la configuration originelle du site. En nous fondant sur des indicateurs géologiques, architecturaux et archéoastronomiques, nous avons défendu la thèse suivant laquelle l'aménagement du Grand Sphinx, des « temples » mégalithiques voisins et des premières assises de la pyramide dite « de Khâfrê » peut remonter à cette époque extrêmement lointaine.

Il importe de retenir que nous n'établissons pas la date d'édification de la Grande Pyramide à 10500 av. J.-C. Au contraire, nous remarquons que l'alignement des structures internes du monument (les conduits des chambres du Roi et de la Reine) sur les astres sont compatibles avec le fait que l'*achèvement* des travaux ait eu lieu sous l'« Ancien Empire », vers 2500 av. J.-C. En soi, cette date ne peut être contestée, puisqu'elle ne contredit nullement le consensus des spécialistes, pour qui la pyramide a été érigée par Khoufoui, le deuxième pharaon de la IV^e^ dynastie[1] (2551-2528 av. J.-C.). En revanche, notre théorie s'oppose vivement à celle de l'orthodoxie lorsque nous suggérons que les mystérieux édifices de la nécropole de Gizeh peuvent être le fruit d'une très longue période d'élaboration et de développement architectural, ce dernier ayant débuté en 10500 av. J.-C., s'étant conclu avec l'achèvement de la Grande Pyramide en 2500 av. J-C., huit mille ans plus tard, et ayant respecté de bout en bout les impératifs d'un vaste plan d'ensemble.

Selon les égyptologues classiques, la Grande Pyramide est l'aboutissement d'à peine plus d'un siècle de développement architectural. Ce processus aurait commencé avec la construction de la pyramide à degrés de Djoser à Saqqara, au plus tôt en 2630 av. J.-C. ; il aurait engendré plusieurs modèles « expérimentaux » des vraies pyramides (un à Meïdoum et deux à Dahchour, tous trois attribués à Snéfrou, le père de Khoufoui), et il aurait abouti inexorablement à cette réussite technologique qu'est la Grande Pyramide, au plus tôt en 2551 av. J.-C. (à l'avènement de Khoufoui). La théorie officielle des spécialistes repose donc sur une « suite », marquée par l'évolution de la conception de ce type d'édifices, dans laquelle on considère la Grande Pyramide comme une étape définitive, donc plus récente que les quatre autres constructions[2].

Et s'il était prouvé que ces dernières ne sont pas antérieures, mais *postérieures* à la Grande Pyramide ? Supposons, par exemple, que des données archéologiques objectives et dépourvues d'ambiguïté (comme des échantillons datés au carbone 14) attestent que les travaux de la Grande Pyramide ont débuté quelque mille trois cents ans *avant* la naissance de Khoufoui, et que le monument était déjà en substance achevé environ trois siècles avant l'accession du souverain au pouvoir ? Si elles existaient, ces preuves réduiraient à néant la théorie des tenants de l'orthodoxie quant aux origines, à la fonction et à la datation de l'édifice. Elles détruiraient en effet la « suite » Saqqara-Memphis-Dahchour-Gizeh, en vieillissant la Grande Pyramide, très avancée sur le plan technologique, par rapport à son prétendu « ancêtre », la pyramide à degrés de Djoser, dont la conception est bien plus rudimentaire. Une fois cette suite invalidée, les spécialistes auraient encore plus de mal qu'aujourd'hui à expliquer les compétences architecturales et la précision dont témoigne la Grande Pyramide. En effet, on ne saurait imaginer que des bâtisseurs dépourvus de connaissances en matière d'architecture monumentale aient été capables de réaliser une œuvre aussi achevée.

Curieusement, il existe bel et bien des preuves objectives, publiées en 1986, qui mettent sérieusement en doute la suite archéologique des représentants de l'orthodoxie. Nous les devons au Pyramids Carbon-dating Project dirigé par Mark Lehner, auquel celui-ci fait allusion dans sa correspondance avec nous (voir annexe III plus haut). Grâce au financement de l'Edgar Cayce Foundation, Lehner a

réuni quinze échantillons de l'ancien mortier de la Grande Pyramide. Il les avait choisis parce qu'ils contenaient des fragments de matières organiques qui, contrairement à la pierre, peuvent se dater au carbone 14. Deux d'entre eux ont été analysés au Radiocarbon Laboratory de la Southern Methodist University de Dallas, au Texas, et les treize autres dans des laboratoires de Zurich, en Suisse, où ils ont été soumis à une technique plus complexe, dite « d'accélération ». Conformément à la procédure, les résultats ont été calibrés, puis confirmés par comparaison avec des échantillons de cernes de bois[3]

Les conclusions de cette analyse se sont révélées surprenantes. Voici ce que Mark Lehner en disait à l'époque :

> Les dates sont comprises entre 3809 et 2869 av. J.-C. En général, elles sont donc [...] considérablement antérieures aux dates de vie attribuées par les égyptologues à Khoufoui [...]. En résumé, les dates tirées de l'analyse au carbone 14 indiquent, en fonction des échantillons, que la chronologie des égyptologues est décalée de deux cents à mille deux cents ans. On pourrait presque visualiser les résultats sous forme de courbe « en cloche », couper celle-ci par le milieu, et résumer le tout en disant que, pour ce qui est des pyramides de l'Ancien Empire, et surtout pour celles de la IV^e^ dynastie, nos dates sont antérieures de quatre cents à quatre cent cinquante ans [...]. Il s'agit d'une découverte phénoménale [...]. Je pense qu'elle va faire du bruit [...]. La pyramide de Gizeh a quatre cents ans de plus que ne le croient les égyptologues[4].

Bien que Lehner ait insisté sur le fait que la datation au carbone 14 s'était effectuée dans le respect de rigoureuses procédures scientifiques[5] (suffisamment nombreuses pour que les spécialistes acceptent ces dates), il est surprenant de constater que son étude n'a fait presque aucun « bruit ». Au contraire, pas un égyptologue n'a tenu compte de ses implications (et c'est toujours le cas), ses conclusions n'ont pas été publiées à grande échelle, et ni la presse universitaire ni la presse populaire ne s'y sont intéressées. Nous sommes bien en peine d'expliquer cette défection apparente de l'Université, et incapables de comprendre les raisons pour lesquelles personne n'a essayé d'extraire d'autres échantillons du mortier de la Grande Pyramide, de les dater au carbone 14, ni de vérifier les résultats potentiellement révolutionnaires de Lehner.

Une hypothèse troublante s'impose : il pourrait bien exister un lien sous-jacent entre ces curieuses omissions.

Comme nous l'avons rapporté dans le chapitre 6, un morceau de bois, resté enfermé dans les conduits de la chambre de la Reine depuis l'achèvement des travaux de cette salle, faisait partie de la collection d'objets que l'ingénieur britannique Waynman Dixon avait découverts dans la Grande Pyramide en 1872. Aujourd'hui, on a retrouvé les deux autres « reliques de Dixon », un petit crochet métallique et une boule de pierre, que le British Museum avait longtemps « égarées ». En revanche, personne ne sait où se trouve le morceau de bois[6].

Voilà qui est bien ennuyeux... Du fait qu'il est organique, le bois peut être daté avec précision au carbone 14. Puisqu'on sait que cet objet a été enfermé dans la pyramide à l'époque de sa construction, des analyses au carbone 14 pourraient, en principe, confirmer la date de l'événement.

De toute évidence, il est impossible d'analyser un morceau de bois introuvable. Heureusement, comme nous l'avons vu dans le chapitre 6, il se peut qu'une pièce semblable soit restée *in situ* dans les profondeurs du conduit nord de la chambre de la Reine. Elle apparaît clairement dans les scènes filmées par Upuaut, la caméra-robot de Rudolf Gantenbrink. Or, ces images ont été vues par les plus grands égyptologues, réunis au British Museum le 22 novembre 1993[7].

Selon nos informations, la récupération du morceau de bois dans le conduit nord serait relativement simple et peu coûteuse. Plus de deux ans et demi après cette projection au British Museum, personne n'a encore tenté de saisir l'occasion. Le morceau de bois se trouve toujours là-bas, nul ne connaît son âge, et Rudolf Gantenbrink, comme indiqué dans le chapitre 6, n'a pas reçu l'autorisation de poursuivre son exploration des conduits.

NOTES

Chapitre 1

1. Selim Hassan, *Excavations at Giza*, Government Press, Le Caire, 1946, vol. VI, première partie, p. 34-35.
2. *Ibid.*
3. E. A. Wallis Budge, *An Egyptian Hieroglyphic Dictionary*, Dover Publications Inc., New York, 1978, vol. I, p. 469.
4. Selim Hassan, *The Sphinx: Its History in the Light of Recent Excavations*, Government Press, Le Caire, 1949, p. 76. Voir également Veronica Seton-Williams et Peter Stock, *Blue Guide Egypt*, A. & C. Black, Londres, 1988, p. 432.
5. Zaï Hawas et Mark Lehner, «The Sphinx: Who Built It and Why», *Archaeology*, septembre-octobre 1994, p. 34. Voir également E. A. Wallis Budge, *Hieroglyphic Dictionary*, *op. cit.*, vol. II, p. 752.
6. L'anglais présente de nombreuses survivances de l'ancien égyptien. Ainsi, le petit lévrier baptisé *whippet* tire son nom d'une divinité canine, *Oupouaout*, «Celui qui ouvre les voies». Dans son excellent ouvrage *Awakening Osiris*, Phanes Press, Grand Rapids, 1988, Normandi Ellis cite d'autres exemples: *armen/arm* [« bras»]; *hekou* (formule magique)/*hex* [« sort, charme»]; *neb* (spirale de la force de l'univers)/*nebulous* [« nébuleux»]; Satis (déesse de la crue dont le nom signifie «assez»)/*satisfy* [« satisfaire»]; *aor* (lumière magique)/*aura* [« aura»].

Chapitre 2

1. I. E. S. Edwards, *Les Pyramides d'Égypte*, traduit de l'anglais par Denise Meunier, Tallandier, Paris, 1981, p. 91.
2. Ahmed Fakhry, *The Pyramids*, University of Chicago Press, Chicago, 1969, p. 159.
3. Mark Lehner, «Computer Rebuilds the Ancient Sphinx», *National Geographic*, vol. 179, n° 4, avril 1991; Mark Lehner, «Reconstructing the Sphinx», *Cambridge Archaeological Journal*, vol. 1, n° 1, avril 1992.

4. *National Geographic*, avril 1991, *op. cit.*
5. *Ibid.*
6. *Ibid.*
7. *Cambridge Archaeological Journal*, *op. cit.*, p. 10 et 11.
8. *Ibid.*, p. 9.
9. *Ibid.*, p. 20.
10. John Anthony West, *Serpent in the Sky: The High Wisdom of Ancient Egypt*, Quest Books, Wheaton, Illinois, 1993, p. 231.
11. *Ibid.*, p. 232.
12. American Association for the Advancement of Science, Chicago, 7 février 1992, débat: «How Old Is the Sphinx?»
13. *Cambridge Archaeological Journal*, *op. cit.*, p. 6.
14. Pour une analyse plus poussée du problème de la datation, voir Graham Hancock, *L'Empreinte des Dieux*, traduit de l'anglais par Philippe Babo, Pygmalion, Paris, 1996, p. 473.
15. Hassan, *The Sphinx*, *op. cit.*, p. 75.
16. *Cambridge Archaeological Journal*, *op. cit.*, p. 6.
17. E. A. Wallis Budge, «Stela of the Sphinx», *in A History of Egypt*, Londres, 1902, vol. 1V, p. 80 *sq.*
18. *Ibid.* p. 85-86.
19. James Henry Breasted, *Ancient Records of Egypt*, Histories and Mysteries of Man Ltd, Londres, 1988, vol. II, p. 324.
20. *Ibid.*
21. *Ibid.*
22. *National Geographic*, avril 1991, *op. cit.*
23. Gaston Maspéro, *Histoire ancienne des peuples de l'Orient classique*, livre I, *Les Origines: Égypte et Chaldée*, Hachette, Paris, 1895, p. 366.
24. James Henry Breasted, *Ancient Records*, *op. cit.*, vol. I, p. 83-85.
25. Gaston Maspéro, *Histoire ancienne des peuples de l'Orient classique*, *op. cit.*, p. 178.
26. Gaston Maspéro, *L'Archéologie égyptienne*, Quantin, Paris, 1887 et 1907.
27. Hassan, *The Sphinx*, *op. cit.*, p. 91.
28. American Association for the Advancement of Science, 1992, débat: «How Old Is the Sphinx?», *op. cit.*
29. *Archaeology*, septembre-octobre 1994, *op. cit.*, p. 32-33.
30. *Ibid.*, p. 34.
31. R. A. Schwaller de Lubicz, *Le Roi de la théocratie pharaonique*, Flammarion, Paris, 1961, p. 119.
32. John Anthony West, *Serpent*, *op. cit.*, p. 1-2.
33. *Ibid.*, p. 186.

34. *Ibid.*, p. 187.
35. *Ibid.*, p. 226.
36. *Ibid.*, p. 225.
37. *Ibid.*, p. 226.
38. *Ibid.*, p. 227.
39. *Ibid.*
40. *Ibid.*
41. *Ibid.*, p. 226-227.
42. *Ibid.*, p. 228.
43. Propos extraits du documentaire *Mystery of the Sphinx*, diffusé sur NBC en 1993.
44. John Anthony West, *Serpent*, *op. cit.*, p. 227.
45. Cité *in Al Akhbar Al Yom*, 8 janvier 1994.
46. John Anthony West, *Serpent*, *op. cit.*, p. 229.
47. *Boston Globe*, 23 octobre 1991.
48. *Los Angeles Times*, 23 octobre 1991.
49. John Anthony West, *Serpent*, *op. cit.*, p. 229.
50. *Ibid.*
51. *Ibid.*
52. *Ibid.*
53. *Ibid.*, p. 229.
54. *Ibid.*, p. 230.
55. *Ibid.*, p. 229.
56. *Mystery of the Sphinx*, *op. cit.*
57. *Ibid.*, ainsi que *KMT*, vol. V, n° 2, été 1994, p. 7.

Chapitre 3

1. Sur la question du poids des blocs, voir I. E. S Edwards, *Les Pyramides d'Égypte*, *op. cit.*, p. 178 ; John Anthony West, *Serpent*, *op. cit.*, p. 242 ; John Anthony West, *The Traveller's Key to Ancient Egypt*, Harraps Colombus, Londres, 1989, p. 143-145 ; *Mystery of the Sphinx*, *op. cit.* ; Joseph Davidovits et Margie Morris, *The Pyramids : An Enigma Solved*, Dorset Press, New York, 1988, p. 51.
2. *Mystery of the Sphinx*, *op. cit.*
3. *Ibid.*, propos extraits du documentaire.
4. Voir, par exemple, I. E. S Edwards, *Les Pyramides d'Égypte*, *op. cit.*, p. 181 ; John Baines et Jaromír Málek, *Atlas de l'Égypte ancienne*, traduit de l'anglais par Monique Vergnies et Jean-Louis Parmentier, Nathan, Paris, 1981, p. 139.

5. L'étude la plus complète est celle de Peter Hodges (sous la direction de Julian Keable), *How the Pyramids Were Built*, Element Books, 1989.
6. *Ibid.*, p. 11.
7. *Ibid.*, p. 11-13.
8. *Ibid.*, p. 13.
9. Le Français Jean Kérisel, grand ingénieur spécialisé dans les sols et président de l'Association France-Égypte, a consacré une étude approfondie au transport de gros blocs sur traîneaux de bois à traction humaine. Il nous a aimablement prêté son manuscrit avant sa publication (*Génie et démesure d'un pharaon, Khéops*, Stock, Paris, 1996). Ses calculs se fondent sur le fait que la pression exercée sur le sol ne peut excéder 1,5 t/m^2 pour des rampes faites de terre compacte (et probablement couvertes de dalles de pierre), dont la pente ne dépasse pas 8 %. Il a calculé un coefficient de friction de 15 % en prenant du jus de citron comme lubrifiant. Il s'est aperçu qu'une pression plus forte forcerait le lubrifiant à s'écouler, ce qui ferait augmenter le coefficient de friction et rendrait la traction encore plus difficile. Il a estimé la vitesse moyenne à 0,3 m/seconde, chaque homme exerçant une force de traction de 13 kg. La traction d'un bloc de 70 tonnes nécessiterait donc (70 000 x 0,15 x 1/13 =) 807 hommes et neuf heures vingt-cinq pour une rampe de un kilomètre. Selon lui, une traction très supérieure à 13 kg/homme (même pendant un court laps de temps) entraînerait l'apparition de graves blessures du dos. À supposer une distance de un mètre au moins entre deux hommes, huit cent sept hommes répartis en rangées de six auraient besoin d'une rampe de 134,50 m de long et de 6 m de large. Bien évidemment, le problème se complique lorsqu'il faut hisser des blocs de 200 tonnes dans l'environnement restreint du sphinx et des temples bas. Il est presque inimaginable d'accomplir cette tâche à l'aide de techniques aussi primitives.
10. Propos de Robert Schoch extraits de *Mystery of the Sphinx*, *op. cit.*
11. *KMT*, vol. V, *op. cit*, p. 7.
12. *Hermès Trismégiste*, traduction de L. Ménard, livre premier, III, Éditions de la Maisnie, Paris, 1977, p. 29.
13. Manuscrit du British Museum 25 619, p. 15-19.
14. W. M. Flinders Petrie, *The Pyramids and Temples of Gizeh*, Histories & Mysteries of Man Ltd, Londres, 1990, p. 50-51.
15. Émile Chassinat, *Monuments et Mémoires*, publiés par l'Académie des inscriptions et belles-lettres, vol. XXV, Fondation Eugène-Piot, Éditions Ernest-Leroux, Paris, 1921-1922, p. 56 et 57.
16. Thor Heyerdahl, *Expéditions Râ*, adapté du norvégien par Élisabeth et Christine Eydoux, Presses de la Cité, Paris, 1970, p. 16.
17. *Ibid.*, p. 16.

18. Graham Hancok, *L'Empreinte des Dieux*, *op. cit.*; Robert Bauval et Adrian Gilbert, *Le Mystère d'Orion*, traduit de l'anglais par Philippe Périer, Pygmalion, Paris, 1994.
19. Gaston Maspéro, *Histoire ancienne des peuples de l'Orient classique*, *op. cit.*, p. 366-367. Voir également Peter Tompkins, *Secrets of the Great Pyramid*, Harper & Row, New York et Londres, 1978, p. 17, ainsi que W. M. Flinders Petrie, *Pyramids and Temples*, *op. cit.*, p. 13.
20. W. M. Flinders Petrie, *Pyramids and Temples*, *op. cit.*, p. 13.
21. On attribue cette découverte à Archimède.
22. Pour une analyse plus poussée, voir *L'Empreinte des Dieux*, *op. cit.*, chap. 48.
23. *Ibid.*
24. Piazzi Smyth, *The Great Pyramid*, Bell Publishing Co., New York, 1990, p. 79-80.
25. *Ibid.*, p. 80.
26. J. H. Cole, article n° 39, «The Determination of the Exact Size and Orientation of the Great Pyramid of Giza», *Survey of Egypt*, Le Caire, 1925. Voir également I. E. S. Edwards, *Les Pyramides d'Égypte*, *op. cit.*, p. 78.
27. *Ibid.*
28. I. E. S. Edwards, *Les Pyramides d'Égypte*, *op. cit.*, p. 172-173.
29. Voir analyse *in* Flinders Petrie, *Pyramids and Temples*, *op. cit.*, p. 83-84.
30. Voir *L'Empreinte des Dieux*, *op. cit.*, p. 303-320, et *Le Mystère d'Orion*, *op. cit.*, p. 46-58.
31. I. E. S. Edwards, *Les Pyramides d'Égypte*, *op. cit.*, p. 82.
32. Nous savons gré à James Macaulay de nous avoir suggéré cette idée.
33. Joseph R. Jochmans, *The Hall of Records*, manuscrit non publié, 1985, p. 175. Voir également Hodges, *How the Pyramids Were Built*, *op. cit.*, p. 122.
34. Flinders Petrie, *Pyramids and Temples*, *op. cit.*, p. 19.
35. *Ibid.*
36. Chiffres de Vyse et Perrings cités *in* Edwards, *Les Pyramides d'Égypte*, *op. cit.*, p. 83.
37. *Ibid.*, p. 83-91.
38. *Ibid.*, p. 80.
39. Hérodote, *Histoires*, traduit du grec par Pierre-Henri Larcher, François Maspéro/La Découverte, Paris, 1980, livre II, CXXIV, p. 122.
40. Cité *in* Jochmans, *The Hall of Records*, *op. cit.*, p. 176-177.
41. R. Cook, *The Pyramids of Giza*, Seven Islands, Glastonbury, 1992, p. 52.

42. Allusion à l'article de Jean Kérisel, «Pyramide de Khéops; dernières recherches», paru dans la *Revue d'Égyptologie*, 1993, p. 42.
43. *Ibid.*, p. 51.
44. *Ibid*, p. 53.
45. *Ibid.*, p. 53.
46. Communication personnelle.
47. A. Badawy, «The Stellar Destiny of the Pharaoh and the so-called Air Shafts in Cheops' Pyramid», *Mitt. Inst. Orient. zu Berlin*, recueil 10, 1964, p. 189-206.

Chapitre 4

1. Voir, par exemple, I. E. S. Edwards, *Les Pyramides d'Égypte*, *op. cit.*, p. 173.
2. Pour une analyse plus poussée, voir *Le Mystère d'Orion*, *op. cit.*
3. Voir, par exemple, E. M. Antoniadi, *L'Astronomie égyptienne depuis les temps les plus reculés jusqu'à la fin de l'époque alexandrine*, impr.-libr. Gauthier-Villars, Paris, 1934, p. 119.
4. Voir *Le Mystère d'Orion*, *op. cit.*
5. *Ibid.*
6. *Ibid.*, p. 115-135.
7. *Ibid.*
8. *Ibid.*
9. *Ibid.*, p. 190-208.
10. Voir *Le Mystère d'Orion*, *op. cit.*, p. 203.
11. En employant la rigoureuse formule de la précession corrigée pour la nutation, l'aberration de la lumière stellaire, le mouvement propre (tirés du Yale Bright Star Catalog le plus récent) et la parallaxe, on obtient une date proche de 10500 av. J.-C., correspondant à l'époque où le Baudrier d'Orion a atteint sa hauteur minimale (9° 25', mesurés au méridien du sud, soit une déclinaison de 50° 35').
12. Ce qui donne un cycle précessionnel complet de 25 920 années.
13. Pour une analyse détaillée, voir Giorgio de Santillana et Hertha von Dechend, *Hamlet's Mill*, Godine, Boston, 1977.
14. *Ibid.*, p. 59.
15. Voir *L'Empreinte des Dieux*, *op. cit.*, p. 426-428.
16. Pour une analyse, voir J. Norman Lockyer, *The Dawn of Astronomy*, MIT Press, 1973, p. 60-61 *sq.*
17. Extrait de *Hermès Trismégiste*, *op. cit.*, livre troisième, p. 147.

18. D'après la Onzième Division du Douat, «Book of What is in the Duat», traduction anglaise d'E A. Wallis Budge, *in The Egyptian Heaven and Hell*, Martin Hopkinson & Co, Londres, 1925, p. 240.
19. *Ibid.*, Douzième Division du Douat, p. 258.
20. *Ibid.*, p. 70.
21. Pour une analyse, voir *Le Mystère d'Orion*, *op. cit.*, p. 190-192; *L'Empreinte des Dieux*, *op. cit.*, p. 358 *sq.*
22. *Ibid.* Voir également E. A. Wallis Budge, *The Gods of the Egyptians*, Dover Publications Inc., New York, 1969.

Chapitre 5

1. La tradition selon laquelle d'importantes «archives» auraient été transportées en Égypte «après le déluge», c'est-à-dire après 10000 av. J.-C., remonte au moins au IIIe siècle avant J.-C. On la mentionne, par exemple, dans le Livre de Sothis (dont l'historien byzantin George le Syncelle a rédigé le commentaire au IXe siècle), que certains érudits attribuent au scribe égyptien Manéthon (voir Garth Fowden, *The Egyptian Hermes*, Princeton University Press, New Jersey, 1993, p. 29-33). Cette idée se retrouve dans le *Koré Kosmou* («La Vierge du Monde», livre troisième des écrits hermétiques), daté du Ier et du IIe siècles (voir *Hermès Trismégiste*, *op. cit.*, p 180). Dans ce texte, la déesse Isis raconte que Thot a caché les «livres sacrés» contenant «les secrets d'Osiris», «les symboles sacrés des éléments cosmiques», et qu'il a prononcé une formule afin que ces ouvrages restent à jamais «invisibles et introuvables pour tous ceux qui parcourront ces plaines jusqu'au jour où le vieux ciel enfantera des instruments [à savoir des humains] dignes [d'eux...]».
2. Andrew Tomas, *From Atlantis to Discovery*, Robert Hale, Londres, 1972, p. 109.
3. Ibn Abd Al-Hokim et les manuscrits arabes d'Ibn Khourradhbih et de Lohfat, cités par Joseph R. Jochmans, *The Hall of Records*, manuscrit non publié, 1985, p. 174. Voir également John Greaves, *Pyramidographia*, texte d'Ibn Al-Hokim traduit de l'arabe en anglais en 1646.
4. Peter Tompkins, *Secrets of the Great Pyramid*, Allen Lane, 1972, p. 6.
5. Le célèbre papyrus Westcar du musée de Berlin laisse entendre que l'«horizon de Khéops», le prétendu bâtisseur de la Grande Pyramide, recèle une ou plusieurs chambres secrètes (voir *Le Mystère d'Orion*, *op. cit.*, annexe 3). Le terme «horizon» peut aussi désigner la Grande Pyramide ou toute la nécropole de Gizeh, y compris le sphinx. La formule 1 080 des Textes des Sarcophages (v. 2000 av. J.-C.) mentionne l'exis-

tence d'un réceptacle « scellé » et secret, appartenant à Osiris de Ro-setaou (Gizeh) ; la formule 1 087 indique qu'il s'agit d'un « écrit » associé à Héliopolis (Djedou, la « ville du Pilier ») et caché dans les sables du désert.
6. Les chroniqueurs arabes El-Kodaï, El-Massoudi et El-Makrizi ont recueilli ces traditions coptes. Cités *in* Jochmans, *The Hall of Records*, *op. cit.*, p. 210.
7. Les « anciennes instructions » de la franc-maçonnerie font allusion à un dénommé Hermenès (de toute évidence Hermès, c'est-à-dire Thot), qui a sauvé les « arts » en gravant le savoir qui s'y rapporte sur des piliers sacrés ou des obélisques (voir Fred L. Pick et G. Norman Knight, *The Pocket History of Freemasonry*, Frederick Muller Ltd, Londres, 1983, p. 32). On admet qu'une grande part du courant ésotérique « égyptien » de la franc-maçonnerie, de l'ordre rosicrucien et, jusqu'à un certain point, du mouvement théosophique, provient de la tradition dite « hermétique ». Celle-ci s'est propagée en Europe à la fin de la Renaissance italienne, mais elle s'inspire d'écrits grecs et coptes connus sous le nom de « textes hermétiques » (voir Frances A. Yates, *Giordano Bruno et la tradition hermétique*, traduit de l'anglais par Marc Rolland, Éditions Dervy, Paris, 1996, et *La Lumière des Rose-Croix : l'illuminisme rosicrucien*, traduit de l'anglais par M. D. Delorme, Retz, Paris, 1985, p. 243).
8. Harmon Hartzell Bro, *Edgar Cayce : A Seer Out of Season*, Signet Books, New York, 1990, p. 43-44. Décrite comme une femme « séduisante aux cheveux miel », Gladys Davis est restée la secrétaire de Cayce pendant toute la vie de ce dernier. Le visionnaire voyait en elle la « réincarnation » de sa fille Iso, qui avait vécu à l'époque de l'Atlantide (*ibid.* p. 245).
9. Edgar Evans Cayce, Gail Cayce Schwartzer et Douglas G. Richards, *Mysteries of Atlantis Revisited : Edgar Cayce's Wisdom for the New Age*, Harper & Row, San Francisco, 1988, p. xxi.
10. *Ibid.*, p. 119. Nous avons eu le plaisir de rencontrer l'auteur, Douglas G. Richards, en juillet 1995, au siège de l'Edgar Cayce Foundation, à Virginia Beach.
11. *Ibid.*, p. 120.
12. Edgar Cayce, « lecture » de la Grande Pyramide, n° 5 748-6. Cayce a fait cette « lecture » dans sa maison d'Arctic Crescent, à Virginia Beach, en Virginie, le 1er juillet 1932, à 16 h 10 (heure de l'Est).
13. « Lecture » 378-16. Voir Mark Lehner, *The Egyptian Heritage : Based on the Edgar Cayce Readings*, A. R. E. Press, Virginia Beach, Virginie 1974, p. 99.
14. « Lecture » n° 5 748-6. *The Egyptian Heritage*, *op. cit.*, p. 119.
15. « Lecture » n° 294-151. Voir Thomas Sugrue, *There is a River : The story of Edgar Cayce*, A. R. E. Press, Virginia Beach, Norfolk, Virginie,

1988, p. 393. Voir également Harmon Hartzell Bro, *A Seer out of Season*, *op. cit.*, p. 247.
16. Mark Lehner, *The Egyptian Heritage*, *op. cit.*, p. 92. Voir également Harmon Hartzell Bro, *A Seer out of Season*, *op. cit.*, p. 133.
17. Edgar Evans Cayce *et. al.*, *Mysteries of Atlantis*, *op. cit.*, p. 121.
18. *Ibid.*, p. 131.
19. Affirmation confirmée par Douglas G. Richards lors d'une conversation téléphonique, en septembre 1995 (Richards est coauteur, avec Edgar Evans Cayce et Gail Cayce Schwartzer, de *Mysteries of Atlantis Revisited*, *op. cit.*). En réponse à nos interrogations sur ce point, Mark Lehner nous écrivait (p. 1-2 de sa lettre du 15 octobre 1995): «Je crois bien être le "savant" en question. Personne ne pensait que le financement par l'ECF d'une année d'études à l'American University du Caire ferait de moi un "égyptologue respecté". Les membres de l'ARE ont soutenu mon travail en Égypte parce que Hugh Lynn Cayce le leur avait demandé. Ni lui ni moi ne savions où ça nous mènerait. À mon avis, Hugh Lynn m'a aidé à effectuer ce séjour en Égypte parce que, tous les deux, nous avions perçu une sorte de signe, lié à l'idée *new age* que "ça devait arriver".»
20. Edgar Evans Cayce *et. al.*, *Mysteries*, *op. cit.*, p. 131. Dans sa lettre du 15 octobre, Mark Lehner commentait la première version de notre texte, auquel manquaient alors les notes: «Je ne connais pas les références de votre note [20], mais je soupçonne ce résumé d'avoir été rédigé rétrospectivement, quelques années après 1973, et de ne pas avoir été tiré d'un prospectus écrit avant mon séjour en Égypte en tant qu'étudiant à l'AU du Caire.»
21. Edgar Evans Cayce *et. al.*, *Mysteries*, *op. cit.*, p. 132.
22. Mark Lehner, *The Egyptian Heritage*, *op. cit.*, texte de la quatrième de couverture.
23. *Ibid.*, p. v.
24. Dans la lettre qu'il nous a adressée le 15 octobre 1995, Mark Lehner précisait ce qui suit: «Ni moi ni l'Edgar Cayce Foundation n'avons rien à voir avec les deux premières saisons du programme organisé par le SRI aux pyramides et ailleurs en Égypte. Ce n'est pas clair dans votre texte. Le projet "Science et Archéologie" du SRI a repris les travaux d'Alvarez, qui s'est servi de rayons cosmiques (avant mon arrivée en Égypte) pour analyser la deuxième pyramide et y chercher de nouvelles chambres. J'ai rencontré les membres de l'équipe du SRI en 1977, à peu près à l'époque où ils effectuaient des mesures préliminaires de résistivité sur le sphinx. Les gens du SRI recherchaient des chambres secrètes à Gizeh bien avant que nous ne les rencontrions, moi ou l'Edgar Cayce Foundation.»

25. L. T. Dolphin, E. Moussa *et. al.*, «Applications of Modern Sensing Techniques to Egyptology», Menlo Park, Californie, SRI International, septembre 1977.
26. *Ibid.* Voir également la «réactualisation», par Zaï Hawas, de W. M. Flinders Petrie, *The Pyramids and Temples of Gizeh*, Histories and Mysteries of Man Ltd, Londres, 1990, p. 102.
27. Edgar Evans Cayce *et al.*, *Mysteries*, *op. cit.*, p. 132.
28. Lettre de Mark Lehner aux auteurs, 15 octobre 1995, p. 3.
29. Affirmation tirée de Jochmans, *The Hall of Records*, *op. cit.*, p. 221a. Confirmée lors d'une conversation téléphonique avec le financier du projet, le 16 février 1995. Également confirmée par Mark Lehner dans sa lettre du 15 octobre 1995, p. 3.
30. Lettre de Mark Lehner aux auteurs, 15 octobre 1995, p. 3.
31. *Ibid.*
32. *Ibid.*
33. *Ibid.*
34. Pour de plus amples informations sur le projet ARCE et les travaux de Mark Lehner sur le sphinx, voir également la première partie du présent ouvrage.
35. Edgar Evans Cayce *et. al.*, *Mysteries*, *op. cit.*, p. 142-143. Dans la lettre qu'il nous a adressée, *op. cit.*, p. 4, Mark Lehner confirmait également la découverte du morceau de granite.
36. *Venture Inward*, mai-juin 1986, p. 57.
37. *Ibid.*
38. Voir le bulletin de l'American Research Center in Egypt (ARCE) n° 112, automne 1980, p. 20 («The American Research Center gratefully acknowledges the support of the Edgar Cayce Foundation for the work on the Sphinx Project»). Voir également le bulletin de l'ARCE n° 131, 1985, p. 44. (Mark Lehner, de l'ARCE, écrivait: «Nous aimerions remercier pour leur soutien financier [...] Bruce Ludwig, de TRW Realty, à Los Angeles [...], l'Edgar Cayce Foundation [...], Joseph et Ursula Jahoda, d'Astron Corporations, à Falls Church, en Virginie [...], Matthew McCauley, de McCauley Music, à Los Angeles [...].») En sa qualité de conseiller et d'assistant du projet, M. Zaï Hawas, de l'université de Pennsylvanie, fait l'objet de remerciements tout particuliers: «Nous souhaitons vivement voir cette collaboration se poursuivre.» En 1983 et 1984, l'Edgar Cayce Foundation a également financé (à hauteur de 17 000 $ des États-Unis) un projet à Gizeh, dans lequel il était prévu d'appliquer du carbone 14 au mortier (qui contient certains éléments organiques) utilisé dans la construction de la Grande Pyramide. Mark Lehner a monté ce projet par le truchement de Robert J. Wenke, le directeur de l'ARCE. Dans le cadre

de notre enquête, nous avons rencontré plusieurs fois Joseph Jahoda, au siège de l'Edgar Cayce Foundation, à Virginia Beach, en 1994 et 1995 (voir ci-dessous), et une fois Matthew MacCauley, en compagnie de Mark Lehner, au Movenpick Hotel de Gizeh, en mars 1995.
39. Edgar Evans Cayce *et. al.*, *Mysteries*, *op. cit.*, p. 138.
40. *Smithsonian*, vol. XVII, n° 1, avril 1986. Dans sa lettre aux auteurs (*op. cit.*, p. 4-5), Mark Lehner déclarait : « Au moment où je me suis lancé dans le Mapping Project, le soutien apporté par Cayce à mon travail touchait à sa fin. J'ai cessé d'accepter leur aide au terme du Pyramids Radiocarbon Project [pour de plus amples informations, voir notes 38 ci-dessus et 44 ci-dessous] car mes intérêts et les leurs commençaient à trop diverger. Il faudrait que je vérifie la date de leur dernière contribution, mais s'ils ont participé au projet de cartographie, c'était dans la limite d'un pourcentage très minime du soutien financier total. Le Yale Endowment for Egyptology, Bruce Ludwig et David Koch ont été les principaux sponsors. Ludwig et Koch ont soutenu les fouilles que nous avons entreprises en 1988. »
41. *Archaeology*, *op. cit.*, septembre-octobre 1994, p. 41.
42. Revue de l'ARE *Venture Inward*, « The Search for Ra-Ta », par A. Robert Smith, janvier-février 1985, p. 7.
43. *Ibid.*, p. 6.
44. Commandé et financé par l'Edgar Cayce Foundation, un projet de datation des monuments de Gizeh au carbone 14 a été dirigé par Mark Lehner en 1983 et 1984. Apparemment, on a extrait de petits morceaux de charbon de l'ancien mortier coulé dans les joints de la maçonnerie. Après analyse, on a défini une large fourchette de dates (de 3809 à 2855 av. J.-C.) correspondant à la construction de la Grande Pyramide. S'il est supérieur de quelques siècles à 2600 av. J.-C., la date retenue par les égyptologues, ce résultat reste très éloigné de 10500 av. J.-C., la date qui revient dans les lectures de Cayce. Comme d'autres preuves archéologiques découvertes par Mark Lehner à Gizeh, cette indication semble avoir nui à son adhésion aux lectures de Cayce. La validité des résultats a pourtant fait l'objet de nombreuses réserves (voir *Venture Inward*, numéros de mai-juin et novembre-décembre 1986). Pour de plus amples informations sur la datation au carbone 14, voir annexe V.
45. *Venture Inward*, mai-juin 1986, p. 56.
46. *Ibid.*, p. 57.
47. *Ibid.*
48. *KMT Magazine*, printemps 1995, p. 4.
49. *Ibid.* Dans la lettre qu'il nous a adressée (*op. cit.*, p. 5), Mark Lehner expliquait : « Je suis heureux que mon travail ait procédé d'une recherche

plus personnelle (appelez-la comme vous voulez, philosophique, spirituelle, éthique). Au lieu de chercher la confirmation d'idées conçues avant mon arrivée à Gizeh (que je voulais réelles), j'ai cherché le moyen de les mettre à l'épreuve, elles et, plus tard, d'autres idées relatives au développement culturel de l'Égypte ancienne. J'ai découvert peu de ressemblances entre les preuves concrètes et les idées de Cayce sur l'existence d'une civilisation antérieure à Gizeh. Par contre, j'ai découvert que les pyramides étaient des monuments très humains. Un tel nombre d'éléments démontre que de vrais individus, et qu'une société vraiment égyptienne, ont construit le sphinx et les pyramides. Ce serait faire preuve d'intolérance culturelle que d'assigner ces monuments à une civilisation différente et disparue (heureux hasard !), en se basant sur des "révélations" et des structures ambiguës. Mon travail s'intègre à la quête de sens que je mène depuis toujours. Je ne prendrais pas d'autre chemin que celui qui m'a conduit à Gizeh, même si je le pouvais. »

50. Charles Piazzi Smyth, *Our Inheritance in the Great Pyramid*, W. Isbister, Londres, édition de 1880 (réédité sous le titre *The Great Pyramid* par Bell Publishing Co, New York, 1990). À propos des relations entre les Petrie et Piazzi Smyth, voir H. A. et Mary Bruck, *The Peripatetic Astronomer: The Life of Charles Piazzi Smyth*, Adam Hilger, Bristol, 1988, p. 28, 123-126 et 133-136. Il paraît que William, le père de William Matthew Flinders Petrie, a failli épouser Henrietta, la fille de Piazzi Smyth, qui a fini par épouser Baden-Powell (le père du fondateur des boy-scouts). Mme Piazzi Smyth a ensuite présenté William Petrie à Anne Flinders, qu'il a épousée (d'où le nom « Flinders Petrie »). « Voilà comment Mme [Piazzi] Smyth, écrivait Flinders Petrie, a permis au scoutisme et à l'archéologie égyptienne de prendre leur forme actuelle » (voir *Seventy Years in Archaeology*, Sampson Low, Marston & Co. Ltd, Londres, 1931, p. 4).

51. *Al Akhbar Al Yom*, semaine du 8 janvier 1994, article de première page intitulé « Stealing of Egypt's Civilization ». Traduction anglaise de Fouad Nemah, de l'Egyptian Translation Bureau.

52. *Mystery of the Sphinx*, produit par Magic Eye North Towers (producteur exécutif: Boris Said; producteur: Robert Watts; réalisation: Bill Cote, de BC Video, New York).

53. *Ibid.*

54. Lettre de Mark Lehner, *op. cit.*, p. 5: « Oui, ça ressemble à ce que disent les gens bien de la communauté de Cayce, certains individus parmi les plus sympathiques et les plus positifs que j'aie jamais rencontrés. »

55. Après avoir reçu cette lettre, qui éclaircissait bien des points, nous avons eu le plaisir de retravailler tout le chapitre. Il apparaît ici dans sa version revue.

56. Lettre de Mark Lehner, *op. cit.*, p. 1.
57. Journaux télévisés de CNN, octobre 1995 ; Middle East News Agency (MENA), 25 octobre 1995. À l'heure où nous écrivons ces lignes (novembre 1995), Zaï Hawas est directeur de la nécropole de Gizeh et membre du Conseil supérieur des antiquités égyptiennes. Il est donc pleinement responsable de l'organisation des fouilles sur le site.

Chapitre 6

1. Robert Bauval et Adrian Gilbert, *Le Mystère d'Orion*, *op. cit*, épilogue, p. 239-250. Également citées *in Amateur Astronomy and Earth Sciences*, «Operation Dixon», numéro 1, novembre 1995 (responsable éditorial: Dave Goode).
2. Interviewé à Los Angeles par le réalisateur et producteur Jochen Breitenstein en avril 1993. Séquence diffusée sur Sat. 1, Spiegel Reportage, le 15 août 1995 (*Gantenbrinks Reise in das Reich des Pharaonen*).
3. *The Times*, Londres, 28 janvier 1995, p. 18. Article de Simon Seligman.
4. Sat. 1, Spiegel Reportage, *op. cit.*, 15 août 1995.
5. Peter Tompkins, *Secrets of the Great Pyramid*, *op. cit.*, p. 61.
6. Et où, après avoir dû régler quelques difficultés, nous avons pu la voir, le 7 novembre 1995.
7. Bernd Scheel, *Egyptian Metalworking and Tools*, Shire Egyptology, Bucks, 1989, p. 17. Pour une analyse plus détaillée, voir A. Lucas, *Ancient Egyptian Materials and Industries*, Histories & Mysteries of Man Ltd, Londres, 1989, p. 235-243.
8. On trouvera une étude très intéressante sur le sujet *in* Zecharia Sitchin, *The Stairway to Heaven*, Avon Books, New York, 1980, p. 253-279.
9. Joseph R. Jochmans, *The Hall of Records*, *op. cit.*, p. 194-195.
10. *Ibid.*, p. 195.
11. Voir Zecharia Sitchin, *The Stairway to Heaven*, *op. cit.*, p. 266.
12. *Ibid.*, p. 266, 271-272 et 274.
13. I. E. S Edwards, *Les Pyramides d'Égypte*, *op. cit.*, p. 84.
14. Colonel Howard Vyse, *Operations carried out at the Pyramids of Gizeh: With an account of a Voyage into Upper Egypt and Appendix*, James Fraser of Regent Street, Londres, 1837, vol. I, p. 275.
15. *Ibid.*, p. 276.
16. *Ibid.*
17. W. M. Flinders Petrie, *The Pyramids and Temples of Gizeh*, Leadenhall Press, Londres, édition de 1883, p. 212-213.

18. El Sayed El Gayer et M. P. Jones, «Metallurgical Investigation of an Iron Plate found in 1837 in the Great Pyramid at Gizeh, Egypt, *in Journal of the Metallurgy Society*, vol. XXIII (1989), p. 75-83.
19. *Ibid.* Voir également Robert G. Bauval, «Investigation on the origin of the Benben Stone: was it an iron meteorite?», *in Discussions in Egyptology*, vol. XIV, 1989, p. 5-17.
20. El Sayed El Gayer et M. P. Jones, *op. cit.*, p. 82.
21. *Ibid.*
22. *Ibid.*
23. *Ibid.*, p. 123 (lettre à l'éditeur du JHMS intitulée «Comment on the Iron Plate from Gizeh paper»).
24. Lettre à Robert Bauval du 2 novembre 1993, réf. EA/AJS/JAC.
25. *Le Mystère d'Orion*, *op. cit*, chapitre 3.
26. *Ibid.*, p. 215-223. Voir également une publication très intéressante de Sydney Aufrère, *L'Univers minéral dans la pensée égyptienne*, Institut français d'archéologie orientale du Caire, p. 433-441.
27. Louis Speleers, *Traduction, index et vocabulaire des textes des pyramides égyptiennes*, s. éd., Bruxelles, s. d., ligne 1983, p. 215.
28. *Ibid.*, ligne 13, p. 4.
29. *Ibid.*, lignes 1713, p. 197, et 1717, p. 198.
30. *Ibid.*, ligne 820, p. 110.
31. *Ibid.*, ligne 904, p. 119.
32. *Ibid.*, lignes 1014 et 1016, p. 130.
33. *Ibid.*, ligne 852, p. 114.
34. *Ibid.*, ligne 907, p. 119.
35. Zaï Hawas le surnomme «le père de l'égyptologie moderne» (voir la «réactualisation», par Zaï Hawas, de W. M. Flinders Petrie, *The Pyramids of Gizeh*, *op. cit.*, p. 98. Voir également Jean Vercoutter, *The Search for Ancient Egypt*, Thames & Hudson, Londres, 1992, p. 152-155). Les travaux de Petrie sur la Grande Pyramide sont bien décrits *in* Peter Tompkins, *Secrets of the Great Pyramid*, *op. cit.*, p. 96-107.
36. Charles Piazzi Smyth, *Our Inheritance in the Great Pyramid*, *op. cit.*, p. 535-634.
37. H. A. et Mary Bruck, *The Peripatetic Astronomer*, *op. cit.*, p. 229.
38. Ibid., p. 38.
39. *Le Mystère d'Orion*, *op. cit.*, épilogue. Voir également Charles Piazzi Smyth, *Our Inheritance*, *op. cit.*, p. 427-431.
40. Charles Piazzi Smyth, *Our Inheritance*, *op. cit.*, p. 427-431.
41. *Ibid.*
42. *Ibid.*

43. Jusqu'à ce que Rudolf Gantenbrink explore le conduit nord de la chambre de la Reine à l'aide d'un robot équipé d'une mini caméra vidéo, personne ne savait que les Dixon avaient essayé de sonder les conduits avec une barre de fer. Celle-ci se trouve toujours à quelque huit mètres de l'entrée, et elle remonte jusqu'à l'«angle» situé environ vingt-quatre mètres plus haut. Le robot n'a pas pu contourner l'angle, mais Gantenbrink a vu, grâce à sa caméra, qu'il se poursuit sur à peu près deux mètres, puis décrit un nouveau coude. On ignore ce qui se trouve à son extrémité.
44. Les Dixon, des entrepreneurs originaires de Newcastle et spécialisés dans les charpentes métalliques, construisaient un pont sur le Nil près du Caire. Apparemment, leur barre de fer a été conçue dans le but de sonder le conduit. Elle se divise en plusieurs morceaux longs d'une trentaine de centimètres. À mesure qu'on l'enfonçait dans le conduit, on ajoutait un nouveau morceau qu'on fixait au précédent avec un joint en manchon. Elle a dû rester coincée dans l'extrémité supérieure, ce qui a contraint les Dixon à l'abandonner.
45. *Nature*, 26 décembre 1872, p. 147.
46. Lettre de John Dixon à Piazzi Smyth, 23 novembre 1872.
47. *The Graphic*, 7 décembre 1972, p. 530. Voir également *Nature*, 26 décembre 1872, p. 146. Piazzi Smyth mentionne l'existence de ces objets et décrit leur découverte *in Our Inheritance*, *op. cit.* Dans l'édition de 1874, p. 155 et 364, il évoque en outre les articles de *The Graphic* et *Nature*.
48. À notre connaissance, ces objets sont mentionnés pour la dernière fois, avant de resurgir en 1993, dans une lettre d'un certain E. H. Pringle, datée du 20 juin 1873 (voir *Nature*, 31 juillet 1873, p. 263). Il se peut cependant que des publications plus récentes s'y réfèrent.
49. Aubrey Noakes, *Cleopatra's Needles*, H. F. & G. Witherby Ltd, Londres, 1962, p. 16.
50. *Ibid.*, p. 26-27.
51. *Ibid.*, p. 26. Voir également Martin Short, *Inside the Brotherhood*, Grafton Books, Londres, 1989, p. 119.
52. R. M. Hadley, «The Life and Works of Sir Erasmus Wilson (1809-1884)», journal *Medical History*, vol. III, 1959, p. 215-247.
53. *Ibid.*, p. 238.
54. Fred L. Pick et G. Norman Knight, *The Pocket History of Freemasonry*, Muller, 1977, p. 44-45. Voir également Frances A. Yates, *La Lumière des Rose-Croix : l'illuminisme rosicrucien*, *op. cit.*, p. 221-235.
55. *Illustrated London News*, 21 septembre 1878, p. 286.
56. *Independent*, Londres, 6 décembre 1993. Voir également Martin Short, *Inside the Brotherhood*, *op. cit.*, p. 120.

57. Lettre à Robert Bauval, 28 octobre 1993.
58. *Independent*, 6 décembre 1993, p. 3.
59. *Independent*, 13 décembre 1993.
60. *Beaconsfield Advertiser* («Row erupts over "missing" relics»), 12 janvier 1994, p. 3.
61. Conversation téléphonique avec I. E. S. Edwards.
62. Rudolf Gantenbrink a projeté les vidéos au British Museum le 22 novembre 1993. Ces films ont également été diffusés sur Sat. 1, Spiegel Reportage, *op. cit.*, le 15 août 1995.

Chapitre 7

1. J. P. Goidin et G. Dormion, *Khéops: nouvelle enquête*, Éditions Recherches sur les Civilisations, Paris, 1986. Voir également Jean Vercoutter, *À la recherche de l'Égypte oubliée*, Gallimard, Paris, 1986, p. 200-205.
2. Jean Vercoutter, *op. cit.*
3. Pour une analyse plus détaillée, voir *L'Empreinte des Dieux*, *op. cit.*, p. 307-308. Leur emplacement est devenu évident, bien que les conduits eux-mêmes aient été cachés, dès qu'on a établi la corrélation avec celui des conduits de la chambre du Roi, située plus haut. C'est ainsi qu'avait procédé Waynman Dixon en 1872 (voir I. E. S. Edwards, *Les Pyramides d'Égypte*, *op. cit.*, p. 82). Une curiosité bien naturelle appelait un examen plus approfondi de ces aménagements après leur ouverture. En fait, Dixon les a sondés avec des tiges métalliques, dans l'espoir d'y trouver des reliques, ou une «chambre»; mais il disposait d'instruments trop rudimentaires pour «voir» ce qu'il faisait.
4. Projet présenté à l'Institut archéologique allemand du Caire et daté de mars 1991.
5. Il s'agit là du premier titre du documentaire de Rudolf Gantenbrink, diffusé aux États-Unis sur la chaîne A & E (sous le titre *The Great Pyramid*) le 8 janvier 1995. Une version écourtée a été vue en Allemagne sur Sat. 1, le 15 août 1995.
6. *Smithsonian*, vol. XVII, n° 1, avril 1986. Uli Kapp était également l'assistant de Mark Lehner sur le Giza Mapping Project en 1985 (Bulletin de l'ARCE n° 131, 1985, p. 44).
7. Information recueillie par les auteurs.
8. I. E. S. Edwards, *Les Pyramides d'Égypte*, *op. cit.*, p. 82.
9. Information recueillie par les auteurs.
10. Le 5 août 1993, cinq mois après la découverte, l'inspecteur Muhammad Shahy a adressé une curieuse lettre à Rudolf Gantenbrink.

Shahy (ou Shiha, selon une transcription plus correcte), écrivait : « J'ai des ennuis à cause de votre projet [...]. Il va bientôt falloir que je m'explique. » Le jeune officiel s'inquiétait également de n'avoir rédigé aucun rapport à ce propos, faute de « références » sur place (R. Gantenbrink a montré ce courrier aux auteurs). Nous n'avons pas été en mesure de contacter M. Shahy.

11. Cette statue a été portée disparue le 19 janvier 1993, le jour où l'on devait la présenter au président Moubarak et à son invité, le Lybien Muammar Al-Kadhafi. Peut-être a-t-elle été volée par les trafiquants identifiés en mars 1995 (voir *The Times* de Londres, éditions du 12 et du 13 mars 1995).

12. Information transmise par R. Gantenbrink et Jochen Breitenstein.

13. Gantenbrink est véritablement entré dans l'histoire. Son nom se retrouve dans I. E. S. Edwards, *The Pyramids of Egypt*, Pelican Books, Londres, édition de 1993, p. 151, et dans plusieurs ouvrages de vulgarisation consacrés à la Grande Pyramide. Si jamais on fait une découverte majeure suite à l'ouverture de la « porte » (même si, comme cela semble probable, ce « on » n'est pas Gantenbrink), ce sera à ses efforts et à son audace intellectuelle qu'on le devra.

14. Articles publiés du 17 au 19 avril 1993.

15. Plusieurs grands journaux internationaux (*Stern*, *Der Spiegel*, etc.) ont également publié des articles et des photos.

16. Propos non repris par la presse, mais mentionnés par la revue *Ancient Skies*, n° 3/1993, 17. Jarhgang, p. 4.

17. Dépêche de l'agence Reuters, Le Caire, 16 avril 1993.

18. *Sunday Telegraph*, 1er janvier 1995.

19. *Ibid.*

20. *Ibid.*

21. *Ibid.*

22. Conversation avec les auteurs.

23. *Ibid.*

24. Information transmise aux auteurs par Rudolf Gantenbrink en septembre 1995.

25. Sat. 1, Spiegel Reportage, 15 août 1995. Voir également *Los Angeles Times*, 30 août 1993.

Chapitre 8

1. *Koré Kosmou*, *in Hermès Trismégiste, op. cit.*, p. 186-187.

2. *Ibid.*, p. 177-178.

3. Extrait de la Deuxième Division du Douat, «Book of What is in the Duat», traduction anglaise de E. A. Wallis Budge, *in The Egyptian Heaven and Hell*, Martin Hopkinson & Co. Ltd, Londres, 1925, vol. I, p. 41. Voir également Troisième Division, *ibid.*, p. 56.
4. *Le Mystère d'Orion*, *op. cit.*, chap. 4. Les Textes des Pyramides recèlent des milliers de références aux «étoiles», aux «âmes stellaires», au «dieu-soleil», au «ciel», à la «Voie lactée», etc. C'est pourquoi une analyse astronomique de leur contenu peut révéler leur sens caché. Cette littérature ésotérique abonde également en allusions au concept de «temps», notamment au «temps» des «dieux du ciel» et de la «Création» cosmique, ce qui laisse entendre qu'elle peut également se lire à la lumière de la science de la précession. La meilleure traduction anglaise est celle de R. O. Faulkner, *The Ancient Egyptian Pyramid Texts*, OUP, 1969.
5. Giorgio de Santillana et Hertha von Dechend, *Hamlet's Mill*, *op. cit.*, p. 132.
6. *Ibid.*, p. 373.
7. Pour une intéressante analyse du Douat, voir Selim Hassan, *Excavations at Giza*, *op. cit.*, p. 276-319.
8. Personne n'a vraiment compris que le Douat était une région céleste précise (de toute évidence, elle englobe Orion, le Grand Chien, le Taureau et le Lion) qui possédait son équivalent sur terre, et peut-être sous terre. On pouvait y accéder soit en montant au ciel, soit en descendant dans le sous-sol. Ce malentendu a donné lieu à de nombreux contresens.
9. Selim Hassan, *Excavations at Giza*, *op. cit.*, p. 227. Voir également *Le Mystère d'Orion*, *op. cit.*, p. 86.
10. *Excavations at Giza*, *op. cit.*, p. 277.
11. *Ibid.*, p. 277-278.
12. *Ibid.*, p. 279.
13. Il se peut que leur composition soit bien antérieure au III^{e} millénaire av. J.-C. Voir *Le Mystère d'Orion*, *op. cit.*, p. 77.
14. Ces stations d'observations étaient peut-être réparties dans une sorte de «triangle», dont les trois pointes correspondaient à Héliopolis, Memphis et Gizeh. Il semble probable qu'on ait considéré ce secteur comme la première «terre des dieux», dont l'épicentre correspondait à Gizeh.
15. La conjonction du lever de soleil, du lever de Sirius et du début de la crue s'est produite lors du solstice d'été de 3400 av. J.-C. et pendant toute la durée de l'Âge des pyramides, l'époque où les Textes des Pyramides ont très certainement été rassemblés.
16. *Le Mystère d'Orion*, *op. cit.*, p. 131-133.

17. Juste avant l'aube, lors du solstice d'été, la Voie lactée semblait se lever plein est en même temps qu'Orion et que Sirius. Le phénomène a duré pendant tout le III[e] millénaire av. J.-C.
18. *Traduction, index et vocabulaire des textes des pyramides égyptiennes, op. cit.*, lignes 343, p. 52, et 357, p. 54.
19. *Ibid.*, formule 317, ligne 508, p. 71.
20. *Ibid.*, lignes 1 759 et 1 760, p. 201.
21. E. A Wallis Budge, *The Egyptian Book of the Dead*, Dover Publications Inc., New York, 1967, p. cxxiii.
22. R. O. Faulkner, *The Book of the Dead*, British Museum Publications, Londres, 1972, p. 90. Voir également R. O. Faulkner, «The King & the Star-Religion in the Pyramids Texts» *in Journal of Near Eastern Studies*, 1966, vol. XXV, p. 154, note 7. Virginia Lee Davis établit aussi un lien entre la Voie lactée et les «Méandres navigables» *in Archaeoastronomy*, vol. IX, JHA xvi, 1985, p. 102. L'archéoastronome et égyptologue Jane B. Sellers parvient à la même conclusion que V. L. Davis (J. B. Sellers, *The Death of Gods in Ancient Egypt*, Penguin Books, Londres, 1992, p. 97).
23. *Traduction, index et vocabulaire des textes des pyramides égyptiennes, op. cit.*, ligne 2 061, p. 221.
24. *Ibid.*, lignes 1 716, p. 197, et 1 717, p. 198.
25. *Ibid.*, ligne 882, p. 117.
26. R. T. Rundle Clark, *Myth and Symbol in Ancient Egypt*, Thames & Hudson, Londres, 1978, p. 263-265. Selon Clark, le pharaon avait pour fonction de revivre et de commémorer des événements qui, croyait-on, s'étaient produits à l'Âge d'or du «Tep Zepi» (Zep Tepi).
27. *Ibid.*
28. *Ibid.*, p. 27.
29. *Traduction, index et vocabulaire des textes des pyramides égyptiennes, op. cit.*, formule 600, p. 191-192. Les «pyramides» figurent également dans le paysage de la «Création», lors du premier matin du monde.
30. R. T. Rundle Clark, *Myth and Symbol*, *op. cit.*, p. 264.
31. *Ibid.*
32. Henri Frankfort, *La Royauté et les dieux : intégration de la société à la nature dans la religion de l'ancien Proche-Orient*, traduction de Jacques Marty et Paule Krieger, Payot, Paris, 1951, p. 51-65.
33. *Hamlet's Mill*, *op. cit.*, p. 86-87.
34. British Museum, n° 498. La pierre de Shabaka est exposée sur le mur sud du rez-de-chaussée de l'aile «égyptienne». Elle mesure 135 cm x 92 cm et présente un centre très endommagé. Cette dégradation est apparemment due au fait que la pièce servait de meule avant sa découverte par les égyptologues. Elle comporte soixante-deux colonnes de hiéroglyphes.

D'après Miriam Lichtheim, qui en a donné une traduction complète, «la langue archaïque ressemble à celle des Textes des Pyramides» (Miriam Lichtheim, *Ancient Egyptian Literature*, vol. I: The Old and Middle Kingdoms, University of California Press, Los Angeles, 1975, p. 3-57).
35. Miriam Lichtheim, *Ancient Egyptian Literature*, *op. cit.*, vol. I, p. 52. Selon une autre version, Osiris aurait été tué par son frère Seth, qui aurait découpé son corps en quatorze morceaux.
36. *Ibid.* Ayan devait être un lieu sacré, situé juste au nord de l'enceinte de Memphis. Le village de Mit Raïn occupe désormais son emplacement.
37. Sur le site d'Ayan subsistent les vestiges d'un fort gréco-romain. Comme l'attestent ses colonnes brisées, cet édifice était sans doute construit dans le style égyptien. Assez curieusement, les habitants l'appellent «la prison de Joseph» (le patriarche biblique enfermé dans une «tour ronde» par Pharaon. Voir Genèse 39, 21). On y parvient en suivant la petite route qui borde le canal, au nord du musée de Memphis.
38. Miriam Lichtheim, *Ancient Egyptian Literature*, *op. cit.*, vol. I, p. 53.
39. À une quinzaine de kilomètres au sud de Maadi, une banlieue du Caire.
40. Miriam Lichtheim, *Ancient Egyptian Literature*, *op. cit.*, vol. I, p. 53.
41. E. A. Wallis Budge, *The Egyptian Heaven and Hell*, *op. cit.*, vol. III, p. 131.
42. I. E. S. Edwards, *The Pyramids of Egypt*, *op. cit.*, édition de 1993, p. 10.
43. R. T. Rundle Clark, *Myth and Symbol*, *op. cit.*, p. 108.
44. James H. Breasted, *Ancient Records of Egypt*, deuxième partie, Histories & Mysteries of Man Ltd, Londres, 1988, p. 320-324.
45. *Ibid.*, p. 323. Sur la ligne 7 de la stèle.
46. Miriam Lichtheim, *Ancient Egyptian Literature*, *op. cit.*, vol. I, p. 53.
47. *Traduction, index et vocabulaire des textes des pyramides égyptiennes*, *op. cit.*, ligne 1717, p. 198.
48. *Le Mystère d'Orion*, *op. cit.*, p. 127-130.
49. Selim Hassan, *Excavations at Giza*, *op. cit.*, p. 278 et 285.
50. *Ibid.*, p. 265.
51. *Ibid.*
52. *Ibid.*, p. 302 et 315.
53. *Ibid.*, p. 338.
54. *Ibid.*, p. 265.
55. *Ibid.*
56. *Ibid.*, p. 263.
57. *Ibid.*, p. 265.
58. *Ibid.*
59. *Ibid.*

60. *Ibid.*
61. Mark Lehner, *The Egyptian Heritage*, *op. cit.*
62. *Ibid.*, p. 119.
63. J. B. Sellers, *The Death of Gods in Ancient Egypt*, *op. cit.*, p. 164.
64. *Les Textes des sarcophages égyptiens du Moyen empire*, traduction de Paul Barguet, Éditions du Cerf, Paris, 1986, formule 1 035, p. 625.
65. *Ibid.*, formule 241, p. 60.
66. *Ibid.*, formule 236, p. 54.
67. J. B. Sellers, *The Death of Gods in Ancient Egypt*, *op. cit.*, p. 164-165.
68. *Ibid.*
69. *Le Mystère d'Orion*, *op. cit.*, p. 127-130.

Chapitre 9

1. James H. Breasted, *Ancient Records*, *op. cit.*, deuxième partie, p. 320-324.
2. *Innou* signifie «pilier»; Héliopolis était donc, au sens littéral, la «Ville du Pilier». De la cité sacrée ne subsistent aujourd'hui qu'un obélisque de Sésostris I^er^ (XII^e^ dynastie, vers 1880 av. J.-C.), et quelques vestiges d'un temple.
3. I. E. S. Edwards, *The Pyramids of Egypt*, *op. cit.*, édition de 1993, p. 284-286.
4. Hérodote, *Histoires*, *op. cit.*, livre II, IV, p. 60.
5. Aristote, *Du Ciel*, II, 12, 292a. Voir la traduction de J. Tricot, citée par R. A. Schwaller de Lubicz *in Le Roi de la théocratie pharaonique*, *op. cit.*, p. 330.
6. E. M. Antoniadi, *L'Astronomie égyptienne depuis les temps les plus reculés jusqu'à la fin de l'époque alexandrine*, *op. cit.*, p. 4.
7. Diodore de Sicile, Bibliotheca Historica, traduit du grec ancien par Yvonne Vernière, Les Belles Lettres, Paris, 1993, Livre I, LXXXI, p. 153.
8. Proclus Diadochus, *Commentaires du* Timée, IV. Voir la traduction citée par R. A. Schwaller de Lubicz *in Le Roi de la théocratie pharaonique*, *op. cit.*, p. 337.
9. *Le Mystère d'Orion*, *op. cit.*, p. 193-195, et note 7, p. 310.
10. R. T. Rundle Clark, *Myth and Symbol in Ancient Egypt*, *op. cit.*, p. 38-39.
11. Édouard Naville, «Le nom du Sphinx dans le livre des morts», *in Sphinx*, Uppsala, Leipzig, Londres et Paris (Ernest Leroux), vol. V, 1902, p. 193.
12. Édouard Naville, «Le Sphinx III», *in Sphinx*, vol. XXI, 1924, p. 15.
13. *Ibid.*, p. 13.

14. *Ibid.*
15. *Ibid.*, p. 12.
16. Édouard Naville, « Le nom du Sphinx dans le livre des morts », *op. cit.*, p. 195. Dans l'original en français, Naville cite en anglais les propos de Le Page-Renouf : *« a single god with a lion's face or forms »* [*NdT*].
17. Selim Hassan, *The Sphinx: Its History in the Light of Recent Excavations*, Government Press, Le Caire, 1949, p. 129.
18. *Ibid.*
19. Incantation extraite du *Livre des Morts des anciens Égyptiens*, chap. XLI, traduction de Grégoire Kolpaktchy, Stock, Paris, 1978, p. 121.
20. Louis Speleers, *Traduction, index et vocabulaire des textes des pyramides égyptiennes*, *op. cit.*, lignes 2 081, p. 223, et 2 086, p. 224.
21. Selim Hassan, *The Sphinx*, *op. cit.*, p. 70, ill. 13. Voir également É. Naville *in* « Le Sphinx III », *op. cit.*, p. 15.
22. Zaï Hawas et Mark Lehner, « The Sphinx : Who built it and why ? », *in Archaeology*, septembre-octobre 1994, p. 34.
23. *Ibid.*
24. George Hart, *A Dictionary of Egyptian Gods and Goddesses*, Routledge & Kegan Paul, Londres, 1988, p. 46.
25. Rosalie David, *Ancient Egyptian Religion, Beliefs and Practices*, Routledge & Kegan Paul, Londres, 1982, p. 46.
26. *Ibid.*
27. George Hart, *Dictionary of Egyptian Gods and Goddesses*, *op. cit.*, p. 94. Hart affirme également que « l'élément "Akhti" peut être une forme duelle du nom "Akhet" ("horizon") ; il est possible qu'on joue sur les mots en disant que le roi reçoit le pouvoir sur les "Deux Horizons" (l'est et l'ouest) en tant qu'Horakhti ».
28. Citation extraite de Jane B. Sellers, *The Death of Gods*, *op. cit.*, p. 89. Pour des informations complémentaires, voir Hermann Kees, *Ancient Egypt : A Cultural Topography*, University of Chicago Press, 1977.
29. Souvent assis sur un trône et tenant le bâton royal.
30. George Hart, *Dictionary*, *op. cit.*, p. 94.
31. Lewis Spence, *Egypt*, Bracken Books, Myths & Legends Series, Londres, 1986, p. 291.
32. Selim Hassan, *The Sphinx*, *op. cit.*, p. 94.
33. Rapport de l'Egypt Exploration Society, première assemblée générale, 1883, p. 8.
34. *Ibid.*
35. Ahmed Fakhry, *The Pyramids*, University of Chicago Press, 1961, p. 164. Voir également *Traduction, index et vocabulaire des textes des pyramides égyptiennes*, *op. cit.*, lignes 1 085, p. 136, et 926, p. 121, ainsi

qu'E. A. Wallis Budge, *An Egyptian Hieroglyphic Dictionary*, Dover Publications Inc., New York, 1978, vol. I, p. 500b.
36. Selim Hassan, *Excavations at Giza*, *op. cit.*, ill. 18, 39, 40, 41, 46 et 66.
37. Selim Hassan, *The Sphinx*, *op. cit.*, p. 76.
38. *Ibid.*
39. James H. Breasted, *Ancient Records*, *op. cit.*, deuxième partie, p. 320-324.
40. *Ibid.*
41. Lewis Spence, *Egypt*, *op. cit.*, p. 158.
42. *Ibid.*
43. Selim Hassan, *The Sphinx*, *op. cit.*, p. 104.
44. Lewis Spence, *Egypt*, *op. cit.*, p. 157.
45. E. A. Wallis Budge, *An Egyptian Hieroglyphic Dictionary*, *op. cit.*, vol. I, p 418b, 500b et 501b.
46. Lewis Spence, *Egypt*, *op. cit.*, p. 84.
47. Ahmed Fakhry, *The Pyramids*, *op. cit.*, p. 164.
48. *Ibid.*
49. Jaromír Málek, *Les Égyptiens : à l'ombre des pyramides*, traduit par Élisabeth de Lavigne, Atlas, Paris, 1988, p. 10.
50. *Traduction, index et vocabulaire des textes des pyramides égyptiennes*, *op. cit.*, p. 136.
51. George Hart, *Dictionary of Egyptian Gods and Goddesses*, *op. cit.*, p. 88.
52. *Traduction, index et vocabulaire des textes des pyramides égyptiennes*, *op. cit.*, ligne 527, p. 74.
53. *Ibid.*, ligne 928, p. 122.
54. *Ibid.*, lignes 352 et 353, p. 53.
55. *Ibid.*, ligne 927, p. 121-122.
56. *Ibid.*, ligne 1961, p. 213.
57. *Ibid.*, lignes 819, 820 et 822, p. 110.
58. *Ibid.*, ligne 151, p. 27.
59. *Ibid.*, lignes 927-929, p. 121-122.
60. *Ibid.*, ligne 458, p. 65.
61. *Ibid.*, ligne 965, p. 125.
62. E. C. Krupp, *In Search of Ancient Astronomies*, Chatto & Windus, Londres, 1980, p. 186-190. Krupp déclarait : « Le Nil et sa crue annuelle ont rendu possible l'éclosion de la civilisation égyptienne [...]. [...] plus incroyable encore, le lever héliaque de Sirius (son lever à l'aube) et la montée du Nil coïncidaient approximativement au jour du solstice d'été. » Il est intéressant de constater que la ligne 1131, p. 141, des Textes des

Pyramides, mentionne la présence d'un « grand flot », à l'aube et dans le ciel de l'est. Cette description correspond au paysage céleste de 2800 à 2500 av. J.-C., où l'on remarque que la Voie lactée se lève plein est, juste avant l'aube du solstice d'été.
63. *Traduction, index et vocabulaire des textes des pyramides égyptiennes*, *op. cit.*, lignes 359, 360, 362 et 363, p. 54.
64. *Ibid.*, ligne 2 047, p. 220.
65. *Ibid.*, lignes 1 131 et 1 132, p. 141.
66. *Ibid.*, ligne 362, p. 54.

Chapitre 10

1. R. T. Rundle Clark, *Myth and Symbol in Ancient Egypt*, *op. cit.*
2. *Ibid*, p. 121.
3. *Ibid.*, p. 121-122.
4. *Ibid.*, p. 122.
5. E. A. Wallis Budge, *The Literature of Funeral Offerings*, Kegan Paul Ltd, Londres, 1909, p. 2.
6. *Traduction, index et vocabulaire des textes des pyramides égyptiennes*, *op. cit.*, voir lignes 1 710-1 720, p. 197-198.
7. *Ibid.*, ligne 1 730, p. 199.
8. *Ibid.*, ligne 1 860, p. 209.
9. R. A. Schwaller de Lubicz, *Le Roi de la théocratie pharaonique*, *op. cit.*, p. 214.
10. *Traduction, index et vocabulaire des textes des pyramides égyptiennes*, *op. cit.*, ligne 632, p. 88. Voir également *Le Mystère d'Orion*, *op. cit.*, p. 147.
11. *Le Mystère d'Orion*, *op. cit.*, p. 228-238.
12. O. Neugebauer et R. Parker, *Egyptian Astronomical Texts*, Brown University Press, Lund Humphries, Londres, 1964, vol. I, p. 70. Pour une analyse résumée, voir *Le Mystère d'Orion*, *op. cit.*, annexe IV.
13. *Ibid.*
14. *Ibid.* L'apparition d'une étoile après une longue période d'invisibilité survient à l'aube, environ une heure avant le lever du soleil. De nos jours, le lever héliaque de Sirius se produit début août. Aux alentours de 3000 av. J.-C., il avait lieu fin juin. Le « décalage » par rapport à un moment donné, comme le solstice d'été, est d'environ sept jours par millénaire. Voir R. A. Schwaller de Lubicz, *Le Roi de la théocratie pharaonique*, *op. cit.*, p. 214.
15. *Traduction, index et vocabulaire des textes des pyramides égyptiennes*, *op. cit.*, formules 606, p. 195, et 609, p. 196-197.

16. L'écliptique passe quelques degrés au nord des Hyades, donc juste à l'« ouest », ou sur la rive « droite », de la Voie lactée, observée au méridien. C'est là que le point vernal devait se situer aux alentours de 2500 av. J.-C.
17. Virginia Lee Davis en semble convaincue *in Archaeoastronomy*, vol. IX, JHA, xvi, 1985, p. 102. *Idem* pour l'archéoastronome et égyptologue Jane B. Sellers, *in Death of Gods*, *op. cit.*, p. 97.
18. *Traduction, index et vocabulaire des textes des pyramides égyptiennes*, *op. cit.*, ligne 2 173, p. 229.
19. *Ibid.*, ligne 2 045, p. 220.
20. *Ibid.*, lignes 1 704 et 1 707, p. 197.
21. *Ibid.*, ligne 1 541, p. 183.
22. *Ibid.*, ligne 1 345, p. 164.
23. *Ibid.*, lignes 343-346, p. 52-53.
24. *Ibid.*, lignes 526 et 527, p. 74.
25. *Ibid.*, lignes 927 et 928, p. 121-122.
26. De tous les égyptologues modernes, Schwaller de Lubicz est le seul, à notre connaissance, à avoir saisi les implications considérables de la conjonction du soleil et des étoiles en Lion à l'Âge des pyramides. Les Anciens ne pouvaient ignorer le phénomène, puisqu'il survenait non seulement au solstice d'été, mais aussi lors du lever héliaque de Sirius. Lubicz déclarait : « D'autre part, la tradition a toujours mis le lever héliaque de Sirius en relation avec le début de l'inondation en Égypte et avec le signe zodiacal du Lion ; or effectivement, depuis la fondation du calendrier jusqu'au début de notre ère, *c'est toujours dans la constellation du Lion que s'est trouvé le soleil à la date du lever héliaque de Sirius, en Égypte* [...]. » (*Le Roi de la théocratie pharaonique*, *op. cit.*, p. 216). La tradition à laquelle il fait allusion est également confirmée par plusieurs chroniqueurs grecs et romains qui ont parcouru l'Égypte à leur époque. Ainsi, Horapollon, qui y a séjourné au V^e^ siècle, expliquait : « Les lions symbolisaient la crue entraînée par une montée supérieure des eaux du Nil lorsque le soleil était en Lion. Ceux qui présidaient jadis aux travaux sacrés donnaient une forme de lion aux arrivées des descentes et aux bouches des fontaines [...] » (Horapollon, Livre I, 21). Plutarque, qui a visité l'Égypte au I^er^ siècle, formule cette même affirmation. Haut magistrat en Béotie et membre du clergé de Delphes, il est aussi le seul érudit de l'Antiquité à avoir compilé la totalité des récits consacrés au mythe d'Osiris et Isis. Vers 50, il a rédigé son célèbre *De Iside et Osiride* (« D'Isis et Osiris ») sur la base d'informations recueillies auprès de prêtres égyptiens. Ceux-ci lui ont également décrit les rituels astraux auxquels ils se livraient lors du solstice d'été : « Parmi les astres, Sirios [Sirius] est celui qui est consacré par les Égyptiens à Iris [Isis], parce qu'il amène l'eau [il provoque la crue]. Ils

révèrent aussi le Lion, et ils ornent de gueules de lion béantes les portes des temples, parce que le Nil déborde "dès que le soleil s'approche [de la constellation] du Lion".» (voir citation *in* R. A. Schwaller de Lubicz, *Le Roi de la théocratie pharaonique*, *op. cit.*, p. 113-114).
27. Richard H. Allen, *Star Names: Their Lore and Meaning*, Dover Publications Inc., New York, 1963, p. 255-256. Il s'agit de Domicilium Solis, (la «Maison du Soleil»), l'étoile la plus brillante du Lion. Allen fait cet étrange commentaire, qu'il n'assortit d'aucune référence: «Il est dit qu'on a donné au grand androsphinx [de Gizeh] le corps du Lion et la tête de la constellation voisine, la Vierge [...]» (*ibid.* p. 253).
28. Memphis.
29. Pour une analyse exhaustive des «embarcations solaires», voir Selim Hassan, *Excavations at Giza*, *op. cit.*, p. 1-156. Il existe à Gizeh plusieurs «fosses» de ce genre, dont deux renferment de vrais bateaux (l'un d'entre eux, entièrement réassemblé, est exposé dans un musée aménagé au sud de la Grande Pyramide). Rudolf Gantenbrink a déclaré que par sa taille (et sa forme), la Grande Galerie constituerait un abri idéal pour ce genre de navire.
30. Sans doute située dans le temple du Sphinx. Cette idée émane de l'égyptologue allemand Adolf Erman, qui disait de «Ro-setaou, la *porte des galeries*»: «[...] il semble bien qu'il faille voir à cet endroit l'entrée de l'autre monde.» (*La Religion des Égyptiens*, traduction de Henri Wild, Payot, Paris, 1937, p. 45).
31. *Les Textes des sarcophages égyptiens du Moyen empire*, *op. cit.*, formule 1 035, p. 625.
32. R. O. Faulkner, *The Ancient Egyptian Coffin Texts*, vol. III, Aris & Philips Ltd, Wiltshire, p. 109.
33. *Traduction, index et vocabulaire des textes des pyramides égyptiennes*, *op. cit.*, ligne 1 128, p. 141.
34. *Ibid.*, ligne 924, p. 121.
35. *Ibid.*, ligne 1 328, p. 161-162.
36. *Ibid.*, ligne 1 657, p. 192.
37. Septième Division du Douat, «Book of What is in the Duat», traduction anglaise d'E. A. Wallis Budge, *in Egyptian Heaven and Hell*, *op. cit.*, vol. I, p. 143.
38. Robin Cook, *The Pyramids of Giza*, *op. cit.*, p. 42.
39. *Traduction, index et vocabulaire des textes des pyramides égyptiennes*, *op. cit.*, lignes 1 713-1 717, p. 197-198.
40. E. A. Wallis Budge, *Hieroglyphic Dictionary*, *op. cit.*, vol. I, p. 580a.
41. Selim Hassan, *Excavations at Giza*, *op. cit.*, p. 184.
42. E. A. Wallis Budge, *Hieroglyphic Dictionary*, *op. cit.*, vol. I, p. 579b.
43. Selim Hassan, *Excavations at Giza*, *op. cit.*, p. 184.

44. Adolf Erman, *La Religion des Égyptiens*, *op. cit.*, p. 45.
45. R. O. Faulkner, *The Ancient Egyptian Coffin Texts*, *op. cit.*, vol. III, p. 134.
46. I. E. S. Edwards, *The Pyramids of Egypt*, *op. cit.*, édition de 1993, p. 286.
47. La chaussée de la pyramide d'Ounas, à Saqqara, a conservé une partie de sa couverture originelle, sur laquelle sont gravées des étoiles à cinq branches. Le plafond était badigeonné de bleu et les étoiles étaient sans doute peintes en doré ou en jaune.
48. Jean Kérisel (*Génie et démesure d'un pharaon, Khéops*) traite abondamment le sujet. Le niveau hydrostatique se situe à une profondeur d'environ dix mètres sous l'enclos du sphinx.
49. Kérisel s'exprime longuement dans *Le Mystère de la Grande Pyramide*, le documentaire de la BBC diffusé sur France 3, le 16 février 1999, dans le cadre de l'émission « Science 3 ».
50. Jean Kérisel, *Génie et démesure d'un pharaon, Khéops*, *op. cit.*, p. 180-182.
51. *Traduction, index et vocabulaire des textes des pyramides égyptiennes*, *op. cit.*, lignes 1 195-1 199, p. 147.
52. L'expression « messager annuel », mentionnée dans les Textes des Pyramides, fait allusion à l'étoile Sirius, qui suit la constellation d'Orion. Cette dernière doit donc voisiner avec le « Champ des Offrandes ».
53. Voir fig. 11 *in* R. A. Schwaller de Lubicz, *Le Roi de la théocratie pharaonique*, *op. cit.*, p. 120. Voir également plusieurs reproductions de la stèle dite « du Sphinx » *in* Selim Hassan, *The Sphinx*, *op. cit.*
54. Le département des Antiquités égyptiennes a récemment accordé à Jean Kérisel l'autorisation d'explorer la chambre souterraine de la Grande Pyramide. L'ingénieur entendait ainsi vérifier si, comme il le pensait depuis longtemps, le sous-sol de la pièce n'abritait pas un accès à une salle secrète, elle-même reliée par un tunnel à la vallée ou aux abords du sphinx. En juillet 1995, il a pu creuser de minuscules trous grâce à un foret de haute précision, dans le mur du passage horizontal qui mène à la chambre. À ce jour, ses recherches n'ont rien donné.
55. Robert Bauval, « The Seeding of the star-gods : A fertility ritual inside Cheops's Pyramid ? », *in Discussions in Egyptology*, vol. XVI, 1990, p. 21-29.
56. *Le Mystère d'Orion*, *op. cit.*, p. 233-236. *La Grande Pyramide*, le documentaire diffusé en février 1999, présente une reconstitution graphique de ce « rituel ».
57. *Traduction, index et vocabulaire des textes des pyramides égyptiennes*, *op. cit.*, ligne 632, p. 88.

58. E. A. Wallis Budge, *Hieroglyphic Dictionary*, *op. cit.*, vol. II, p. 654b.
59. *Smithsonian Contributions to Astrophysics*, vol. X, n° 2, «5,000 and 10,000 Year Star Catalogs», par Gerald S. Hawkins et Shoshana K. Rosenthal, Washington, District of Columbia, 1967, p. 154. En 2500 av. J.-C., la déclinaison de Regulus a atteint + 24,1°. Sous la latitude de 30°, le point de lever devait avoisiner les 28°. Aux environs de 2500 av. J.-C., la déclinaison du soleil lors du solstice d'été (23,98°) était proche de ce point. La largeur angulaire apparente du soleil étant de quelque 0,5°, Regulus et lui devaient occuper le même «endroit» de l'horizon oriental, lors du solstice d'été de cette époque.
60 James H. Breasted, *Ancient Records*, *op. cit.*, deuxième partie, p. 321-322.
61. «Les Égyptiens du Nouvel Empire étaient [...] dans une ignorance absolue sur ce point [la question du sphinx]. Il serait extrêmement douteux que l'Égypte de ce temps ait abrité une seule personne aussi informée que nous de la véritable histoire du sphinx [...]» (Selim Hassan, *The Sphinx*, *op. cit.*, p. 75).
62. James H. Breasted, *Ancient Records*, *op. cit.*, deuxième partie, p. 323.

Chapitre 11

1. T. G. H. James, *An Introduction to Ancient Egypt*, British Museum Publications Ltd, 1987, p. 37.
2. *Ibid.*, p. 38.
3. *Boston Globe*, *op. cit.*, 23 octobre 1991.
4. Labib Habachi, *The Obelisks of Egypt*, The American University Press, Le Caire, 1988, p. 40.
5. *Ibid.*
6. Nicolas Grimal, *Histoire de l'Égypte ancienne*, Fayard, Paris, 1988, p. 19.
7. *Ibid.*, p. 18.
8. W. B. Emery, *Archaic Egypt*, Penguin, Londres, 1987, p. 23.
9. Michael A. Hoffman, *Egypt Before the Pharaohs*, Michael O'Mara Books Ltd, Londres, 1991, p. 12.
10. *Ibid.*
11. W. B. Emery, *Archaic Egypt*, *op. cit.*, p. 32 *sq.*
12. *Cambridge Ancient History*, vol. I, p. 250.
13. Henri Frankfort, *La Royauté et les dieux*, *op. cit.*, p. 140.
14. I. E. S. Edwards, *The Pyramids of Egypt*, *op. cit.*, édition de 1993, p. 286: «Le grand prêtre d'Héliopolis, le centre du culte solaire, portait le

titre de "Chef des Astronomes"; sur les représentations, il porte un manteau orné d'étoiles.»
15. Giorgio de Santillana et Hertha von Dechend, *Hamlet's Mill*, *op. cit.*, p. 58.

Chapitre 12

1. Voir, par exemple, C. W. Ceram, *Des dieux, des tombeaux, des savants : le roman vrai de l'archéologie*, traduction de Gilberte Lambrichs et Allan Kosko, Éditions du Rocher, Monaco, 1986, p. 37 *sq*.
2. Voir Sarva Daman Singh, *Ancient Indian Warfare*, Motilal Banarsidass, Dehli, 1989, p. 7 *sq*.
3. Labib Habachi, *The Obelisks of Egypt*, *op. cit.*, p. 39.
4. *Ibid.*
5. Cité *in ibid.*, p. 39-40.
6. Pour une analyse détaillée, voir E. A. E. Reymond, *The Mythical Origin of the Egyptian Temple*, Manchester University Press, Barnes and Noble Inc., New York, 1969.
7. John Anthony West, *Traveller's Key to Ancient Egypt*, *op. cit.*, p. 412.
8. E. A. E. Reymond, *The Mythical Origin of the Egyptian Temple*, *op. cit.*, p. 4.
9. *Ibid.*
10. *Ibid.*, p. 8 *sq*.
11. Lettre à Robert Bauval du 27 janvier 1993 : «Je pense qu'il [le monticule] représentait la butte primordiale où la vie est apparue.»
12. E. A. E. Reymond, *The Mythical Origin of the Egyptian Temple*, *op. cit.*, p. 28, 39, 46, 48, etc.
13. *Ibid.*, p. 42.
14. *Ibid.*, p. 41.
15. *Ibid.*, p. 44.
16. *Ibid.*, p. 27 et 31.
17. Jeremy Black et Anthony Green, *Gods, Demons and Symbols of Ancient Mesopotamia*, British Museum Press, Londres, 1992, p. 163-164.
18. Donald A. Mackenzie, *Myths and Legends of India*, The Mystic Press, Londres, 1987, p. 141 *sq*; Veronica Ions, *L'Inde, terre des mythologies*, adaptation française de Gilles Ortlieb, Robert Laffont, Paris, 1986, p. 120-121.
19. E. A. E. Reymond, *The Mythical Origin of the Egyptian Temple*, *op. cit.*, p. 106-107
20. *Ibid.*, p. 55.

21. *Ibid.*, p. 90.
22. *Ibid.*, p. 113.
23. *Ibid.*, p. 109 et 127.
24. *Ibid.*, p. 77.
25. *Ibid.*, p. 112.
26. *Ibid.*, p. 273.
27. Cité *in* R. A. Schwaller de Lubicz, *Le Roi de la théocratie pharaonique*, *op. cit.*, p. 129. Voir également Henri Frankfort, *La Royauté et les dieux*, *op. cit.*, p. 140.
28. E. A. E. Reymond, *The Mythical Origin of the Egyptian Temple*, *op. cit.*, p. 59.
29. R. T. Rundle Clark, *Myth and Symbol*, *op. cit.*, p. 37.
30. *Papyrus dem Berlin*, 13 603. Pour plus de détails sur la tradition affirmant qu'Héliopolis avait été fondée aux premiers temps de l'époque prédynastique, voir J. Norman Lockyer, *The Dawn of Astronomy*, *op. cit.*, p. 74.
31. E. A. E. Reymond, *The Mythical Origin of the Egyptian Temple*, *op. cit.*, p. 122.
32. *Ibid.*, p. 121-122.
33. Margaret Bunson, *The Encyclopaedia of Ancient Egypt*, New York, Oxford, 1991, p. 110.
34. *Ibid.*, p. 45.
35. E. A. Wallis Budge, *Egyptian Hieroglyphic Dictionary*, *op. cit.*, vol. II, p. 958.
36. W. M. Flinders Petrie, *Royal Tombs* II, pl. v, 3, cité *in* E. A. E. Reymond, *The Mythical Origin of the Egyptian Temple*, *op. cit.*, p. 136.
37. E. A. E. Reymond, *The Mythical Origin of the Egyptian Temple*, *op. cit.*, p. 257. Voir également p. 262.
38. *Ibid.*, p. 262.
39. *Ibid.*, p. 114. Voir également R. T. Rundle Clark, *Myth and Symbol*, *op. cit.*, p. 37 *sq.*
40. *Encyclopaedia Britannica*, 9 : 393.
41. *Le Mystère d'Orion*, *op. cit.*, p. 199.
42. *Ibid.*, p. 25-26.
43. *Ibid.*, p. 212 et 213.
44. *Ibid.*, p. 212.
45. R. T. Rundle Clark, *The Legend of the Phoenix*, University of Birmingham Press, 1949, p. 17.
46. *Le Mystère d'Orion*, *op. cit.*, p. 224 *sq.*
47. R. T. Rundle Clark, *Myth and Symbol*, *op. cit.*, p. 246.
48. Robert K. G. Temple, *The Sirius Mystery*, Destiny Books, Rochester, Vermont, 1987, p. 186.

49. E. A. Wallis Budge, *Hieroglyphic Dictionary*, *op. cit.*, vol. II, p. 828-832.
50. *Ibid*, vol. I, p. 11b.
51. Marl Lehner, *The Egyptian Heritage*, *op. cit.*, p. 119.
52. E. A. Wallis Budge, *Hieroglyphic Dictionary*, *op. cit.*, p. 11b.

Chapitre 13

1. Voir, par exemple, W. B. Emery, *Archaic Egypt*, *op. cit.*, p. 22.
2. *Manetho*, traduction anglaise de W. G. Waddell, Heinemann, Londres, 1940, p. 3, note 1.
3. R. A. Schwaller de Lubicz, *Le Roi de la théocratie pharaonique*, *op. cit.*, p. 108; Lucie Lamy, *Mystères égyptiens: à la recherche d'une connaissance cachée*, traduit de l'anglais par Christine Monnatte, Éditions du Seuil, Paris, 1991, p. 68; Jane B. Sellers, *The Death of Gods in Ancient Egypt*, *op. cit.*, p. 94.
4. *Le Roi de la théocratie pharaonique*, *op. cit.*, p. 108.
5. *Ibid.*
6. Jane B. Sellers, *The Death of Gods in Ancient Egypt*, *op. cit.*, p. 94.
7. E. A. Wallis Budge, *Hieroglyphic Dictionary*, *op. cit.*, vol. I, p. 22-23.
8. *Ibid.*
9. *Le Roi de la théocratie pharaonique*, *op. cit.*
10. Henri Frankfort, *La Royauté et les dieux*, *op. cit.*, p. 144.
11. Plus tard, tous deux se sont respectivement appelés «Bouto» et «Hiérakonpolis».
12. Henri Frankfort, *La Royauté et les dieux*, *op. cit.*, p. 145.
13. *Ibid.*
14. *Traduction, index et vocabulaire des textes des pyramides égyptiennes*, *op. cit.*, lignes 479, p. 67, et 1717, p. 198; Frankfort, *La Royauté et les dieux*, *op. cit.*, p. 144-146. R. T. Rundle Clark, *Myth and Symbol*, *op. cit.*, p. 122-123.
15. E. A. E. Reymond, *The Mythical Origin of the Egyptian Temple*, *op. cit.*, p. 122.
16. John Anthony West, *Serpent*, *op. cit.*, p. 1.
17. *Manetho*, *op. cit.*, p. xi.
18. *Ibid.*, p. 3.
19. *Ibid.*, p. 5.
20. *Ibid.*, p. 15.
21. *Ibid.*, p. 227.
22. Diodore de Sicile, *op. cit.*, p. 96 et 98.

23. R. A. Schwaller de Lubicz, *Le Roi de la théocratie pharaonique*, *op. cit.*, p. 137.

Chapitre 14

1. Skyglobe 3.6.
2. *Le Mystère d'Orion*, *op. cit.*, p. 151-155.
3. *Le Mystère d'Orion*, *op. cit.*, p. 57-58, et p. 296, note 1. Ce chiffre se décompose comme suit : deux pyramides de Snéfrou à Dahchour (quelque 9 millions de tonnes) + trois pyramides à Gizeh (à peu près 15 millions de tonnes) + Abou-Roach et Zaouyet El-Aryan (approximativement un million de tonnes) = 25 millions de tonnes, soit environ 75 % du volume total des pyramides de l'Âge du même nom (estimé à une trentaine de millions de tonnes).
4. Voir, par exemple, Ahmed Fakhry, *The Pyramids*, *op. cit.*
5. *Hermès Trismégiste*, *op. cit.*, livre troisième, p. 147.
6. *Ibid.*, p. 147 et 148.
7. Voir en particulier le chapitre 4 du présent ouvrage.
8. *Traduction, index et vocabulaire des textes des pyramides égyptiennes*, *op. cit.*, formules 471-473, p. 120-122.
9. T. G. H. James, *An Introduction to Ancient Egypt*, *op. cit.*, p. 41.
10. *Ibid.*
11. Voir commentaire *in* W. B. Emery, *Archaic Egypt*, *op. cit.*, p. 42 *sq.*
12. Collectif, *Les Premières Civilisations*, traduit de l'anglais par Daniel Blanchard, Éditions Time-Life, Amsterdam-Paris, 1987, p. 60.
13. Voir commentaire *in* W. B. Emery, *Archaic Egypt*, *op. cit.*, p. 42 *sq.*
14. Même son nom laisse planer le doute. Selon Jaromír Málek, par exemple, il se peut que le nom « Ménès » « soit fictif, créé sur un jeu de mots » et qu'il ait été « interprété à tort comme le nom d'un souverain par les compilateurs plus tardifs des listes royales » (Jaromír Málek, *Les Égyptiens : à l'ombre des pyramides*, *op. cit.*, p. 29). Quant à « Narmer », son autre nom, il suscite également le malentendu. Sur les têtes de massues et les palettes « votives » découvertes à Hiérakonpolis, figure l'image d'un chef ou d'un « roi ». Devant son visage sont inscrits des hiéroglyphes qui parfois forment les syllabes « Nar-Mer », et parfois représentent un scorpion. Ces éléments ont poussé les égyptologues à conclure que le Ménès des listes royales équivalait à Narmer, ou au « roi-scorpion » (*ibid.*, p. 28-29). Pour régler l'épineux problème consistant à faire porter trois noms différents à ce supposé « dernier roi de l'Égypte prédynastique », les savants sont parvenus à cette conclusion peu satisfaisante : l'appellation

«roi-Scorpion», inspirée par l'animal représenté sur la tête de massue, procède d'une interprétation «presque certainement fausse». Le scorpion doit être considéré comme une sorte de «grand insigne d'apparat». Par conséquent, «si l'on rejette l'hypothèse d'un roi-scorpion», proposait Málek, «l'homme figuré sur la tête de massue est selon toute vraisemblance Nârmer» (*ibid.*, p. 29).

15. W. A. Fairservis fils, «A Revised View of the Narmer Palette», *in Journal of the American Research Center in Egypt*, XXVIII, 1991, p. 1-20.

16. Jane B. Sellers, *The Death of Gods*, *op. cit.*, p. 93-94.

17. *Ibid.*, p. 90.

18. *Ibid.*, p. 94.

19. Henri Frankfort, *La Royauté et les dieux*, *op. cit.*, p. 43.

20. *Ibid.*, p. 61.

21. *Ibid.*, p. 44.

22. Jane B. Sellers, *The Death of Gods*, *op. cit.*, p. 93.

23. *Ibid.*, p. 93 *sq.*, 115 *sq.* et 192 *sq.* Après avoir établi que les anciens Égyptiens connaissaient le phénomène de la précession, Jane Sellers a concentré son analyse sur une unique idée: ils étudiaient le lever héliaque d'Orion lors de l'équinoxe de printemps. Elle a donc fait porter toutes ses observations sur l'horizon oriental à ce moment de l'année. Selon ses calculs, l'«Âge d'or» serait survenu entre 7300 et 6700 av. J.-C., les deux dates qui marquent le début et la fin du lever héliaque d'Orion lors de l'équinoxe de printemps (voir p. 28 et 43). Si le fondement de sa thèse (on trouvera la clé du mystère en retraçant la dérive précessionnelle d'Orion) est correct, ses conclusions (il faut effectuer les mesures à l'est d'Orion lors de l'équinoxe de printemps) trahissent une curieuse erreur de jugement. Bien qu'elle fonde tout son raisonnement (et ce à juste titre) sur Orion et sa dérive précessionnelle, sa démarche a ceci de surprenant qu'elle fait l'impasse sur l'«indicateur d'Orion» des Anciens: le conduit stellaire orienté vers cette constellation et aménagé dans la Grande Pyramide. En fait, son travail ne tient aucun compte des pyramides ni des autres édifices égyptiens, car il ne s'attache qu'aux documents écrits. Or, les bâtisseurs des pyramides et les compilateurs des Textes des Pyramides n'observaient pas Orion à l'horizon oriental, mais dans le ciel du sud et au méridien.

24. Les calculs précessionnels démontrent que nous vivons le «Dernier Temps» astronomique d'Orion. Actuellement, les étoiles du Baudrier approchent de l'altitude maximale au méridien qu'il leur sera donné d'atteindre dans leur cycle précessionnel.

25. Giorgio de Santillana et Hertha von Dechend, *Hamlet's Mill*, *op. cit.*, p. 11.

Chapitre 15

1. Miriam Lichtheim, *Ancient Egyptian Literature*, vol. I: The Old and Middle Kingdoms, p. 52.
2. *Ibid.*, p. 52-53.
3. Louis Speleers, *Traduction, index et vocabulaire des textes des pyramides égyptiennes*, *op. cit.*, ligne 1256, p. 154.
4. *Ibid.*, lignes 1276-1278, p. 156.
5. Pour une brève analyse, voir Bunson, *The Encyclopaedia of Ancient Egypt*, *op. cit.*, p. 130.
6. *Ibid.*
7. Louis Speleers, *Traduction, index et vocabulaire des textes des pyramides égyptiennes*, *op. cit.*, ligne 1657, p. 192.
8. *Ibid.*, formule 610, p. 197-198.
9. *Ibid.*, ligne 2180, p. 229.
10. *Ibid.*, ligne 882, p. 117.
11. J. B. Sellers, *The Death of Gods in Ancient Egypt*, *op. cit.*, p. 90-93.
12. Selim Hassan, *Excavations at Giza*, *op. cit.*, p. 194 *sq.*
13. Papyrus du Louvre 3 292.
14. *Ibid.* Voir également Selim Hassan, *Excavations at Giza*, *op. cit.*, p. 194.
15. *Excavations at Giza*, *op. cit.*, p. 195.
16. L'argumentation d'E. A. E. Reymond *in The Mythical Origin of the Egyptian Temple*, *op. cit.*, p. 57, est particulièrement pertinente. À propos du papyrus de Berlin 13 603, l'auteur déclare : « On considérait Héliopolis comme le centre de la création. Son aspect originel n'est pas décrit ; mais il est clairement fait allusion à la théorie selon laquelle la cité existait avant la création de la terre. Dans cette ville primordiale, nous dit le texte, le dieu de la Terre a créé la terre, qui a reçu le nom de "Men-néfer", "Memphis". »
17. *Les Textes des sarcophages égyptiens du Moyen empire*, *op. cit.*, formule 1065, p. 635.
18. Louis Speleers, *Traduction, index et vocabulaire des textes des pyramides égyptiennes*, *op. cit.*, formule 477, p. 124-125.
19. Selim Hassan, *Excavations at Giza*, *op. cit.*, p. 198.
20. C'est à ce « langage », à ce système imposant, archaïque et universel, que s'intéressent principalement Giorgio de Santillana et Hertha von Dechend dans leur magistrale étude *Hamlet's Mill*, *op. cit.*
21. Lichtheim, *Ancient Egyptian Literature*, *op. cit.*, vol. I, p. 55-56.
22. Louis Speleers, *Traduction, index et vocabulaire des textes des pyramides égyptiennes*, *op. cit.*, lignes 1716-1717, p. 197-198.

23. *Ibid.*, ligne 1 256-1 261, p. 154.
24. *Ibid.*, ligne 798-802, p. 107.
25. Voir, par exemple, Lewis Spence, *Le Grand Livre illustré de la mythologie égyptienne*, traduit par Françoise Ghin, Gremese, Rome, et Le Grand Livre du mois, Paris, 1998, p. 51.
26. *Les Textes des sarcophages égyptiens du Moyen empire*, *op. cit.*, formule 1 035, p. 625. Il est intéressant de remarquer que cette formule relie directement l'acquisition du savoir relatif aux cieux du passé et le désir d'atteindre la vie immortelle : « Mais celui qui ne connaît pas cette formule de passer sur ces chemins, il sera arraché de la table d'offrandes (des morts) [...] et sa *maât* n'existera jamais. »
27. J. B. Sellers, *The Death of Gods in Ancient Egypt*, *op. cit.*, p. 192.
28. *Ibid.*, p. 193.
29. *Ibid.*
30. Pour une analyse plus complète, voir *L'Empreinte des Dieux*, *op. cit.*, p. 249 *sq.*
31. *Ibid.* Voir également J. B. Sellers, *The Death of Gods in Ancient Egypt*, *op. cit.*, p. 193.
32. *Ibid.* Voir également J. B. Sellers, *The Death of Gods in Ancient Egypt*, *op. cit.*, p. 192-209.
33. Comme indiqué dans le chapitre 10, la coudée royale égyptienne égalait 0,52 mètres.
34. Mary Bruck, « Can the Great Pyramid be Astronomically Dated? » *in Journal of the British Astronomical Association*, 105, 4, 1995, p. 163.
35. *Ibid.*, p. 164.
36. *Ibid.*, p. 163.
37. Garth Fowden, *The Egyptian Hermes*, Cambridge University Press, 1987, p. 33. La référence porte sur le *Koré Kosmou*, *in Hermès Trismégiste*, *op. cit.*, p. 179-180.

Chapitre 16

1. Interrogé *in The Search for Extraterrestrial Life*, Discovery Channel, juin 1995.
2. Carl Sagan, *Cosmos*, traduit de l'américain par Dominique Peters et Marie-Hélène Dumas, Mazarine, Paris, 1981, p. 296.
3. *Ibid.*
4. En fait, nous nous trouvons visiblement en présence d'un véritable « langage hermétique » qui utilise des termes d'architecture et d'astronomie.
5. Dont les Textes des Pyramides sont l'exemple le plus ancien (vers 2300 av. J.-C.). Les égyptologues reconnaissent pourtant que ces écrits

sont des transcriptions (ou des traductions ?) de textes antérieurs aujourd'hui disparus, et que les scribes qui les ont rédigés en écriture hiéroglyphique ne saisissaient pas toujours le sens de ce qu'ils copiaient. Au dire d'E. A. Wallis Budge, par exemple : « Plusieurs passages témoignent du fait que les scribes qui ont réalisé les copies à partir desquelles les graveurs des inscriptions ont travaillé ne comprenaient pas ce qu'ils écrivaient [...]. On a le sentiment que les prêtres qui ont conçu les copies ont extrait des passages de plusieurs compositions, produites à diverses époques et contenant des propos différents [...]. » Et de conclure : « Les Textes des Pyramides sont bourrés de difficultés de tous ordres. On ignore la signification précise d'un grand nombre de mots qui s'y trouvent [...]. [...] La construction de la phrase fait souvent échec à tout essai de traduction, et lorsqu'elle renferme des mots totalement inconnus, elle prend des airs d'énigme insoluble. » Voir E. A. Wallis Budge, *From Fetish to God in Ancient Egypt*, Dover Publications, New York, 1988, p. 321-322.

6. *Hamlet's Mill*, *op. cit.*, p. 312.

7. Proclus Diadochus était un néoplatonicien qui avait étudié à Alexandrie. Son intérêt pour le caractère astronomique de la Grande Pyramide, décrit dans ses *Commentaires du* Timée, démontre que les érudits de son temps, dont de nombreux néoplatoniciens, établissaient un rapport entre les monuments et les étoiles. Ses idées ont constitué le fondement de *The Great Pyramid: Observatory, Tomb and Temple*, la thèse de Richard Proctor (publiée par Chatto & Windus, Londres, 1883). Cet astronome du XIX^e^ siècle soutenait que la Grande Galerie était une sorte d'instrument d'optique permettant de voir les étoiles.

8. James Bonwick, *Pyramids: Facts and Fancies*, Kegan Paul, 1877, p. 169.

9. William R. Fix, *Edgar Cayce, la grande pyramide et l'Atlantide*, traduit et adapté de l'américain par Dorothée Kœchlin de Bizemont, Éditions du Rocher, Monaco, 1990, p. 76-77. Pour les coptes, la date « traditionnelle » du Déluge biblique correspondait à 10000 av. J-C.

10. Dans le dictionnaire géographique *Mo'gam el-Bouldan*, cité *in* Hassan, *Excavations at Giza*, *op. cit.*, p. 45.

11. *Ibid.*

12. *Ibid.*, p. 34. Selon Hassan, le sphinx portait un autre nom, que les nouveaux venus lui avaient semble-t-il donné : « Houron ».

13. Voir Peter Tompkins, *Secrets of the Great Pyramid*, *op. cit.*, p. 30-31.

14. Piazzi Smyth, *The Great Pyramid*, *op. cit.*, p. 368 *sq.*

15. Alexander Badawy, « The Stellar Destiny of the Pharaoh », *op. cit.* ; Virginia Trimble, « Astronomical Investigations concerning the so-called

Air Shafts of Cheops Pyramid», *in Mitt. Inst. Orient. zu Berlin*, recueil 10, p. 183-187.
16. Voir également *Le Mystère d'Orion*, *op. cit.*
17. Interrogée sur Arts and Entertainment Channel, 8 janvier 1995.
18. Mary Bruck, «Can the Great Pyramid be Astronomically Dated?», *op. cit.*, p. 162 et 164.
19. Skyglobe 3.6.
20. Louis Speleers, *Traduction, index et vocabulaire des textes des pyramides égyptiennes*, *op. cit.*, ligne 931, p. 122.

Chapitre 17

1. R. T. Rundle Clark, *Myth and Symbol in Ancient Egypt*, *op. cit.*, p. 264.
2. Robin Cook, *The Pyramids of Giza*, *op. cit.*, p. 60.
3. Plus ou moins un degré.
4. Plus ou moins un degré.
5. Géométriquement obtenue à partir du plan de Gizeh.
6. Chaque année, le mouvement propre de Sirius est de 1,21 seconde d'angle. Sur treize mille ans, on obtient un déplacement de 4,36 degrés. Mais ce mouvement est oblique par rapport au méridien, d'où quelque trois degrés de déclinaison.
7. En août 1995, l'astronome Adrian Ashford a effectué des calculs fondés sur la rigoureuse formule de la précession corrigée pour la nutation, l'aberration de la lumière stellaire, le mouvement propre (tirés du Yale Bright Star Catalogue le plus récent) et la parallaxe. Vers 11850 av. J.-C., Sirius se trouvait théoriquement au point le plus bas de son cycle. Avec une déclinaison de - 60°, il se situait juste à l'horizon du sud. En 10500 av. J.-C., sa déclinaison devait frôler - 59°, et l'étoile brillait environ un degré au-dessus de l'horizon du sud, vu de Gizeh.
8. *Ibid.*
9. Pour une analyse, voir la deuxième partie du présent ouvrage.
10. Hérodote, *Histoires*, *op. cit.*, livre II, CXXIV, p. 122. Voir également I. E. S. Edwards, *Les Pyramides d'Égypte*, *op. cit.*, p. 88-89.
11. On peut voir les vestiges du plafond étoilé d'une chaussée sur le site de la pyramide d'Ounas (V^{e} dynastie), à Saqqara.
12. Les Textes des Pyramides (*op. cit.*) évoquent plusieurs fois l'existence de «chemins» menant aux «régions» des étoiles et du ciel, où le défunt deviendra un dieu. C'est le cas de la formule 666, ligne 1927-1933, p. 211-212 : «Réveille-toi, dormeur ! On t'ouvre les portes du ciel [...]. Tu parcours tes Régions de Hor ; tu circules dans tes Régions de Seth [...]. Tu trouves les deux Neuvaines divines assises ; tu t'assieds avec elles.»

13. John Legon, «The Giza Ground Plan and Sphinx» *in Discussions in Egyptology* 14, 1989, p. 55.
14. *Ibid.* Bien que l'orientation (14° au sud de l'est) de la chaussée de Khâfrê ne fasse aucun doute, les savants sont en désaccord quant à celle de la chaussée de Khoufoui, dont le tracé précis a disparu depuis longtemps. Selon certaines sommités, elle se poursuivait dans l'axe (14°) qu'elle emprunte à partir du temple funéraire de la Grande Pyramide. Selon d'autres, elle débutait ainsi, puis changeait de direction avant d'atteindre le temple bas de l'édifice. Pour se faire une idée de l'éventail des avis sur cette question, voir Georges Goyon, *Le Secret des bâtisseurs des grandes pyramides : Khéops*, Pygmalion, Paris, 1992, p. 140 : «Contrairement à ce qu'on a longtemps cru, cette direction [celle de la chaussée] demeure uniforme et ne présente dans la vallée aucun changement de direction.» Zaï Hawas, *in The Pyramids of Egypt*, The Carnegie Series on Egypt, Pennsylvanie, 1990, p. 22, représente également une chaussée droite orientée à 14°, tout en précisant p. 18 : «Les spécialistes s'opposent au sujet de la direction précise de la chaussée. Celle-ci menait au temple bas de Khoufoui, dont les ruines s'étendent sous l'actuel village de Nazlet el-Sammam.»
15. John Legon, «The Giza Ground Plan», *op. cit.*, p. 60.
16. Pour une analyse exhaustive, voir Richard Heinberg, *Celebrate the Solstice*, Quest Books, Wheaton, Illinois, 1993, p. 11-14.
17. Nous remarquons avec intérêt que cet alignement «en limite de quart» semble avoir eu une grande importance à Héliopolis. *In The Dawn of Astronomy*, *op. cit.*, p. 77, l'astronome britannique J. Norman Lockyer, qui a pu étudier le site de l'ancienne Héliopolis avant qu'il ne soit recouvert par une banlieue du Caire, notait incidemment que la principale élévation de la cité était orientée à 14° au sud de l'est, dans la même direction que la chaussée de Khâfrê. Lockyer nous rappelait aussi les traditions des anciens Égyptiens, selon lesquelles Héliopolis avait été fondée par les Chemsou Hor, les «Suivants d'Horus», bien avant les débuts de l'histoire dynastique (*ibid.*, p. 74).
18. Louis Speleers, *Traduction, index et vocabulaire des textes des pyramides égyptiennes*, *op. cit.*, formules 471-473, p. 120-122.
19. *Les Textes des sarcophages égyptiens du Moyen empire*, *op. cit.*, formule 1 080, p. 640.

Conclusion

1. Extrait de la Onzième Division du Douat, «Book of What is in the Duat», traduction anglaise d'E. A. Wallis Budge, *in The Egyptian Heaven and Hell*, *op. cit.*, p. 240.

2. *Hermès Trismégiste*, *op. cit.*, livre troisième, p. 177-209.
3. *Ibid.*, p. 179.
4. *Ibid.*, p. 180.
5. Voir la première partie du présent ouvrage.
6. Normandi Ellis, traducteur du Livre des Morts en anglais, *in Ancient Egyptian Book of the Dead, Awakening Osiris*, Phanes Press, Grand Rapids, Michigan, 1988, p. 43. Cette citation fait référence au chapitre XV du *Livre des Morts des anciens Égyptiens*, *op. cit.*, p. 90-91.

Annexe I

1. J. B. Sellers, *The Death of Gods in Ancient Egypt*, *op. cit.*, p. 157-159.
2. R. O. Faulkner, *The Book of the Dead*, *op. cit.*, p. 49. Voir également le *Livre des Morts des anciens Égyptiens*, *op. cit.*, chap. XVII, p. 92-97.
3. *Ibid.*
4. J. B. Sellers, *The Death of Gods in Ancient Egypt*, *op. cit.*, p. 97.
5. *Ibid.*, p. 159.
6. *Ibid.*, p. 97.
7. La nébuleuse du Crabe (M1) est apparue suite à l'explosion d'une grande supernova aux environs de 4500 av. J.-C., à peu près à l'époque où le point vernal occupait cette position céleste. La supernova se trouvant à quelque cinq mille cinq cents années-lumière, son éclat n'a atteint notre planète qu'aux alentours de l'An Mille. Les Chinois et, manifestement, les Indiens d'Amérique du Nord l'ont observée. En revanche, personne ne semble l'avoir vue en Europe ni au Moyen-Orient, ce qui paraît bizarre, car à cette époque, les chrétiens attendaient que le ciel leur envoie un « signe » avant-coureur du « Retour » du Christ.
8. *Le Mystère d'Orion*, *op. cit.*, p. 209. Voir également Robert G. Bauval, « Investigation on the origin of the Benben Stone : was it an iron meteorite ? » *in Discussions in Egyptology*, vol. XIV, 1989, p. 5-17.
9. R. T. Rundle Clark, *Myth and Symbol*, *op. cit.*, p. 235.
10. R. O. Faulkner, *The Book of the Dead*, *op. cit.*, chapitre XVII.
11. *Ibid.*
12. Voir également Miriam Lichtheim, *Ancient Egyptian Literature*, *op. cit.*, vol. I, p. 53.
13. *Ibid.*
14. *Ibid.* L'expression « Mur blanc » renvoie probablement aux murailles du palais royal et de l'enceinte de Memphis, qui étaient bâties en calcaire de Toura.
15. *Ibid.*, p. 54.

16. La plupart des égyptologues seraient en désaccord avec ce point. Selon nous, des indices incontestables attestent l'existence d'une relation cultuelle entre Osiris et la Grande Pyramide. Pour en savoir plus, on lira l'intéressant article de Steuart Campbell, «The Origin and Purpose of the Pyramids» *in The New Humanist*, numéro de décembre 1990, p. 3-4. L'auteur affirme qu'«on a pu concevoir la Grande Pyramide en vue d'en faire la demeure de l'esprit d'Osiris». Le franc-maçon français Alexandre Lenoir (voir «A dissertation on the Pyramids of Egypt» *in* FMR, n° 39, 1989) prétend également que «tout bien considéré, ce [la Grande Pyramide] pourrait être la tombe d'Osiris».
17. E. A. Wallis Budge, *Hieroglyphic Dictionary*, *op. cit.*, vol. I, p. 285b.
18. *Ibid.*
19. *Ibid.*, vol. II, p. 614b, 622a et 688a.
20. *Ibid.*, p. 614a.
21. Charles Piazzi Smyth, *Our Inheritance in the Great Pyramid*, Bell, 1990, p. 429.
22. *Nature*, 31 juillet 1873.
23. Le lecteur se souviendra aussi que 43 200 = 20 x 2 160, le nombre «particulier» indiquant un âge précessionnel ou zodiacal. Voir le chapitre 3 du présent ouvrage.
24. L'éminente astronome Mary Bruck a récemment émis cet argument pertinent. Voir «Can the Great Pyramid be Astronomically Dated?» *in The Journal of the British Astronomical Society*, 105, 4, 1995, p. 161-164.
25. Voir J. Legon, «The air-shafts in the Great Pyramid» *in Discussions in Egyptology* 29, 1994, p. 29-36. Rudolf Gantenbrink, qui a récemment effectué de nouvelles mesures sur les angles des conduits, a trouvé une valeur «ajustée» supérieure (39,6°) pour le conduit de la chambre de la Reine. Néanmoins, on a toujours le sentiment que les conduits de la Grande Pyramide ont été conçus de façon à déboucher à l'extérieur à la même hauteur.
26. *Le Mystère d'Orion*, *op. cit.*, p. 151-153.
27. *Ibid.*, p. 18-24.
28. D'où le symbole du «poisson» chez les premiers chrétiens. Ce signe marquait le «nouvel âge» du christianisme, correspondant au glissement du point vernal en Poissons. Aujourd'hui, le point vernal s'apprête à passer en Verseau.
29. Après avoir libéré l'Égypte du joug perse, Alexandre le Grand a été considéré comme un héros de nature divine par les prêtres égyptiens, qui l'appelaient «fils d'Amon». Pour leur part, les troupes macédoniennes le surnommaient «fils de Zeus». De toute évidence, ces deux titres signifient «fils de Dieu». À la mort d'Alexandre, un culte s'est organisé en son hon-

neur à Alexandrie, avant de s'étendre, dans une ferveur presque messianique, à tout le Croissant fertile. Pendant les trois siècles précédant l'ère chrétienne, Alexandre (mort à trente-trois ans, en 323 av. J.-C.) est resté l'archétype du «roi-héros» conquérant et martyr, du «fils de Dieu» d'ascendance quasi solaire, qui avait unifié le monde connu en réponse à l'appel d'une mission, d'un «projet» divin. C'est ainsi que, à la fin du Ier siècle av. J.-C., le monde romain, las des guerres civiles et des conflits extérieurs, a investi ses espoirs dans le retour d'un «roi-sauveur», calqué sur le personnage d'Alexandre, qui unirait l'Empire et inaugurerait un nouvel Âge d'or. Vers 42 av. J.-C., le poète Virgile exprimait ce souhait dans ses célèbres *Bucoliques*. Selon lui, il incombait à Augustus Cæsar (Octavianus) d'assumer cette tâche: «Voici qu'est apparu l'astre de César [...], l'astre capable de donner aux guérets la joie des moissons [...]: tes petits-enfants en cueilleront les fruits.». En 12 av. J.-C., Auguste a été nommé chef de la religion de Rome (donc du «monde»). Il portait le titre de «Pontifex Maximus», ensuite repris par les «pontifes», ou «papes», de l'Église catholique romaine. Ironie du sort, en 4 av. J.-C. (l'année supposée de la naissance du Christ), il a adopté Tibère (le deuxième empereur de Rome, qui a régné de 14 à 37, donc du vivant de Jésus), dont il a fait son héritier. Un revers du destin a voulu que la prophétie de Virgile se réalise, non pas sous l'action du «Divin Auguste», mais sous celle d'un «roi-sauveur» juif, Christos, le Christ, dont Rome elle-même a officialisé la doctrine quatre siècles plus tard, sous le règne de Constantin le Grand (voir Ian Wilson, *Jesus, the Evidence*, Pan Books, Londres, 1984, p. 134-144). Il se pourrait que Virgile et son «étoile de César» aient inspiré l'auteur anonyme de l'Évangile selon saint Matthieu («Car nous avons vu son étoile au Levant et nous sommes venus nous prosterner devant lui» Matthieu 2,1), qui a annoncé la naissance de Jésus en recourant à une prophétie astrale. On constate sans surprise que, à la fin de la Renaissance italienne, plusieurs grands philosophes hermétiques (Bruno, Pic de la Mirandole, Campanella, etc.) présentaient souvent Virgile comme un «gentil prophète» du christianisme, et qu'ils associaient l'Hermès Trismégiste «égyptien» (le dieu Thot) au Moïse de l'Ancien Testament (voir Frances A. Yates, *Giordano Bruno*, *op. cit.*). Bon nombre de ces philosophes hermétiques et cabalistes croyaient fermement que la magie astrale «égyptienne», telle qu'elle est décrite dans les anciens textes, était l'agent, le «dispositif», suscitant l'apparition de grands événements destinés à changer la face du monde (*ibid. et al.*). On peut donc affirmer que, dès le Ier siècle de notre ère, les astrologues-prophètes des temps jadis avaient préparé l'inconscient collectif à la survenue d'un événement messianique. Dans notre prochain ouvrage, nous étudierons l'activation de ces puissants «dispositifs hermé-

tiques» au fil des siècles, et nous développerons la thèse suivant laquelle ils seraient sur le point de se manifester à notre époque.
30. Richard H. Allen, *Star Names*, *op. cit.*, p. 316.
31. Selim Hassan, *Excavations at Giza*, *op. cit.*, p. 45.
32. Test effectué sur Skyglobe 3.6.

Annexe IV

1. E. M. Antoniadi, *L'Astronomie égyptienne*, *op. cit.*, p. 119.
Z. Frances A. Yates, *L'Art de la mémoire*, traduit de l'anglais par Daniel Arasse, Gallimard, Paris, 1987.

Annexe V

1. Par exemple John Baines et Jaromír Málek, *Atlas de l'Égypte ancienne*, *op. cit.*, p. 36, et 156 *sq.*
2. *Ibid.* Voir également Ahmed Fakhry, *The Pyramids*, *op. cit.*, et Kurt Mendelssohn, *L'Énigme des pyramides*, traduit de l'anglais par Gérald Messadié, Tallandier, Paris, 1974.
3. *Venture Inward*, Virginia Beach, mai-juin 1986, p. 13.
4. *Ibid.*
5. *Ibid.*, p. 12-14.
6. Pour de plus amples informations à propos des reliques de Dixon, voir le chapitre 6 du présent ouvrage.
7. Étaient présents Vivian Davies, conservateur des Antiquités égyptiennes du British Museum, et I. E. S. Edwards, auteur de l'ouvrage de référence sur la question : *Les Pyramides d'Égypte*.

BIBLIOGRAPHIE SÉLECTIVE

Allen, Richard H., *Star Names: Their Lore and Meaning*, Dover Publications Inc., New York, 1963.

Antoniadi, E. M., *L'Astronomie égyptienne depuis les temps les plus reculés jusqu'à la fin de l'époque alexandrine*, impr.-libr. Gauthier-Villars, Paris, 1934.

Aristote, *Du Ciel*, voir la traduction de J. Tricot, *in* Schwaller de Lubicz, R. A., *Le Roi de la théocratie pharaonique*, Flammarion, Paris, 1961.

Baines, John, et Málek, Jaromír, *Atlas de l'Égypte ancienne*, traduit de l'anglais par Monique Vergnies et Jean-Louis Parmentier, Nathan, Paris, 1981.

Bauval, Robert, et Gilbert, Adrian, *Le Mystère d'Orion*, traduit de l'anglais par Philippe Périer, Pygmalion, Paris, 1994.

Black, Jeremy, et Green, Anthony, *Gods, Demons and Symbols of Ancient Mesopotamia*, British Museum Press, Londres, 1992.

Bonwick, James, *Pyramids: Facts and Fancies*, Kegan Paul, 1877.

Breasted, James Henry, *Ancient Records of Egypt*, Histories and Mysteries of Man Ltd, Londres, 1988.

Bro, Harmon Hartzell, *Edgar Cayce: A Seer Out of Season*, Signet Books, New York, 1990.

Bunson, Margaret, *The Encyclopaedia of Ancient Egypt*, New York, Oxford, 1991.

Cayce, Edgar Evans, Cayce Schwartzer, Gail, et Richards, Douglas G., *Mysteries of Atlantis Revisited: Edgar Cayce's Wisdom for the New Age*, Harper & Row, San Francisco, 1988.

Ceram, C. W., *Des dieux, des tombeaux, des savants: le roman vrai de l'archéologie*, traduction de Gilberte Lambrichs et Allan Kosko, Éditions du Rocher, Monaco, 1986.

Cook, R., *The Pyramids of Giza*, Seven Islands, Glastonbury, 1992.

David, Rosalie, *Ancient Egyptian Religion, Beliefs and Practices*, Routledge & Kegan Paul, Londres, 1982.

Davidovits, Joseph, et Morris, Margie, *The Pyramids: An Enigma Solved*, Dorset Press, New York, 1988.
Diodore de Sicile, Bibliotheca Historica, traduit du grec ancien par Yvonne Vernière, Les Belles Lettres, Paris, 1993.

Edwards, I. E. S., *Les Pyramides d'Égypte*, traduit de l'anglais par Denise Meunier, Tallandier, Paris, 1981, rééd. 1992.
Emery, W. B., *Archaic Egypt*, Penguin Books, Londres, 1987.

Fakhry, Ahmed, *The Pyramids*, University of Chicago Press, Chicago, 1969.
Faulkner, R. O., *The Book of the Dead*, British Museum Publications, Londres, 1972.
Fix, William R., *Edgar Cayce, la grande pyramide et l'Atlantide*, traduit et adapté de l'américain par Dorothée Kœchlin de Bizermont, Éditions du Rocher, Monaco, 1990.
Flinders Petrie, W. M., *The Pyramids and Temples of Gizeh*, Histories and Mysteries of Man Ltd, Londres, 1990.
Fowden, Garth, *The Egyptian Hermes*, Princeton University Press, New Jersey, 1993.
Frankfort, Henri, *La Royauté et les dieux: intégration de la société à la nature dans la religion de l'ancien Proche-Orient*, traduction de Jacques Marty et Paule Krieger, Payot, Paris, 1951.

Goidin, J. P., et Dormion, G., *Khéops: nouvelle enquête*, Éditions Recherches sur les Civilisations, Paris, 1986.
Goyon, Georges, *Le Secret des bâtisseurs des grandes pyramides: Khéops*, Pygmalion, Paris, 1992.
Grimal, Nicolas, *Histoire de l'Égypte ancienne*, Fayard, Paris, 1988.

Habachi, Labib, *The Obelisks of Egypt*, The American University Press, Le Caire, 1988.
Hancock, Graham, *L'Empreinte des Dieux*, traduit de l'anglais par Philippe Babo, Pygmalion, Paris, 1996.
Hart, George, *A Dictionary of Egyptian Gods and Goddesses*, Routledge & Kegan Paul, Londres, 1988.
Hassan, Selim, *Excavations at Giza*, Government Press, Le Caire, 1946; *The Sphinx: Its History in the Light of Recent Excavations*, Government Press, Le Caire, 1949.
Heinberg, Richard, *Celebrate the Solstice*, Quest Books, Wheaton, Illinois, 1993.

Hérodote, *Histoires*, traduit du grec par Pierre-Henri Larcher, François Maspéro/La Découverte, Paris, 1980.
Heyerdahl, Thor, *Expéditions Râ*, adapté du norvégien par Élisabeth et Christine Eydoux, Presses de la Cité, Paris, 1970.
Hoffman, Michael A., *Egypt before the Pharaohs*, Michael O'Mara Books Ltd, Londres, 1991.

Ions, Veronica, *L'Inde, terre des mythologies*, adaptation française de Gilles Ortlieb, Robert Laffont, Paris, 1986.

James, T. G. H., *An Introduction to Ancient Egypt*, British Museum Publications Ltd, 1987.

Keable, Julian, (sous la dir. de), *How the Pyramids Were Built*, Element Books, Dorset, 1989.
Kees, Hermann, *Ancient Egypt: A Cultural Topography*, University of Chicago Press, 1977.
Krupp, E. C., *In Search of Ancient Astronomies*, Chatto & Windus, Londres, 1980.

Lamy, Lucie, *Mystères égyptiens: à la recherche d'une connaissance cachée*, traduit de l'anglais par Christine Monnatte, Éditions du Seuil, Paris, 1991.
Lehner, Mark, *The Egyptian Heritage: Based on the Edgar Cayce Readings*, A. R. E. Press, Virginia Beach, Norfolk, Virginie, 1974.
Lichtheim, Miriam, *Ancient Egyptian Literature*, University of California Press, Los Angeles, 1975.
Livre des Morts des anciens Égyptiens, traduction de Grégoire Kolpaktchy, Éditions Stock, Paris, 1978.
Low, Sampson, *Seventy Years in Archaeology*, Marston & Co. Ltd, Londres, 1931.
Lucas, A., *Ancient Egyptian Materials and Industries*, Histories & Mysteries of Man Ltd, Londres, 1989.

Mackenzie, Donald A., *Myths and Legends of India*, The Mystic Press, Londres, 1987.
Málek, Jaromír, *Les Égyptiens: à l'ombre des pyramides*, traduit par Élisabeth de Lavigne, Atlas, Paris, 1988.
Maspéro, Gaston, *Histoire ancienne des peuples de l'Orient classique*, Hachette, Paris, 1895.

Noakes, Aubrey, *Cleopatra's Needles*, H. F. & G. Witherby Ltd, Londres, 1962.

Piazzi Smyth, Charles, *Our Inheritance in the Great Pyramid*, W. Isbister, Londres, 1880 (réédité sous le titre *The Great Pyramid* par Bell Publishing Co, New York, 1990).
Pick, Fred L., et Knight, G. Norman, *The Pocket History of Freemasonry*, Frederick Muller Ltd, Londres, 1983.

Reymond, E. A. E., *The Mythical Origin of the Egyptian Temple*, Manchester University Press, Barnes and Noble Inc., New York, 1969.
Rundle Clark, R. T., *Myth and Symbol in Ancient Egypt*, Thames & Hudson, Londres, 1991; *The Legend of the Phoenix*, University of Birmingham Press, 1949.

Sagan, Carl, *Cosmos*, traduit de l'américain par Dominique Peters et Marie-Hélène Dumas, Mazarine, Paris, 1981.
Santillana, Giorgio de, et Dechend, Hertha von, *Hamlet's Mill*, David R. Godine, Boston, 1977.
Scheel, Bernd, *Egyptian Metalworking and Tools*, Shire Egyptology, Bucks, 1989.
Schwaller de Lubicz, R. A., *Le Roi de la théocratie pharaonique*, Flammarion, Paris, 1961.
Sellers, J. B., *The Death of Gods in Ancient Egypt*, Penguin Books, Londres, 1992.
Seton-Williams, Veronica, et Stock, Peter, *Blue Guide: Egypt*, A. & C. Black, Londres, 1988.
Short, Martin, *Inside the Brotherhood*, Grafton Books, Londres, 1989.
Singh, Sarva Daman, *Ancient Indian Warfare*, Motilal Banarsidass, Dehli, 1989.
Sitchin, Zecharia, *The Stairway to Heaven*, Avon Books, New York, 1980.
Speleers, Louis, *Traduction, index et vocabulaire des textes des pyramides égyptiennes*, s. éd., Bruxelles, s. d.
Spence, Lewis, *Egypt*, Bracken Books, Myths & Legends Series, Londres, 1986; *Le Grand Livre illustré de la mythologie égyptienne*, traduit par Françoise Ghin, Gremese, Rome, et Le Grand Livre du Mois, Paris, 1998.
Sugrue, Thomas, *There is a River: The Story of Edgar Cayce*, A. R. E. Press, Virginia Beach, Norfolk, Virginie, 1988.

Temple, Robert K. G., *The Sirius Mystery*, Destiny Books, Rochester, Vermont, 1987.

Tomas, Andrew, *From Atlantis to Discovery*, Robert Hale, Londres, 1972.
Tompkins, Peter, *Secrets of the Great Pyramid*, Harper & Row, New York, 1978, et Allen Lane, Londres, 1972.

Vercoutter, Jean, *À la recherche de l'Égypte oubliée*, Gallimard, Paris, 1986.
Vyse, Colonel Howard, *Operations carried out at the Pyramids of Gizeh: With an account of a Voyage into Upper Egypt and Appendix*, James Fraser of Regent Street, Londres, 1837.

Wallis Budge, E. A., *An Egyptian Hieroglyphic Dictionary*, Dover Publications Inc., New York, 1978; *A History of Egypt*, Londres, 1902; *The Gods of the Egyptians*, Dover Publications Inc., New York, 1969; *The Egyptian Book of the Dead*, Dover Publications Inc., New York, 1967; *The Literature of Funeral Offerings*, Kegan Paul Ltd, Londres, 1909; *From Fetish to God in Ancient Egypt*, Dover Publications, New York, 1988.
West, John Anthony, *Serpent in the Sky: The High Wisdom of Ancient Egypt*, Quest Books, Wheaton, Illinois, 1993; *The Traveller's Key to Ancient Egypt*, Harraps Colombus, Londres, 1989.

Yates, Frances A., *Giordano Bruno et la tradition hermétique*, traduit de l'anglais par Marc Rolland, Éditions Dervy, Paris, 1996.

REMERCIEMENTS

Robert G. Bauval

Avant tout, je remercie particulièrement les lecteurs qui m'ont adressé depuis deux ans des lettres d'encouragements et des témoignages de sympathie par centaines. Quel bonheur de vous savoir tous là, à partager cette même quête de la vérité !

J'éprouve une reconnaissance sans bornes envers mon épouse Michèle, ainsi que mes deux enfants Candice et Jonathan, qui ont fait preuve de patience et de compréhension à mon égard.

Toute ma gratitude aux parents, amis et collègues qui m'ont apporté leur soutien : John Anthony West, Chris Dunn, Bill Cote, Roel Oostra, Joseph et Sherry Jahoda, Joseph et Laura Schor, Niven Sinclair, Marion Krause-Jach, la princesse Madeleine de Bentheim, James Macaulay, Robert Makenty, Linda et Max Bauval, Geoffrey et Thérèse Gauci, Patrick et Judy Gauci, Denis et Verena Seisun, Colin Wilson, Mohamed et Amin El-Walili, Julia Simpson, Sahar Talaat, Karl-Klaus Dittel et son épouse Renate, Hani Monsef, Mark Ford, Peter Zuuring, Richard Thompson, Adrian Ashford, Dave Goode, Okasha El-Daly, Mohamad Razek, Heike Nahsen, Ilga Korte, Gundula Schulz-El-Dowy, Antoine Boutros, Jean Kérisel, Roy Baker, Murray Hope, William Horsman et Charlotte Ames.

J'aimerais adresser mes remerciements les plus chaleureux à Bill Hamilton et Sara Fischer, d'A. M. Heath & Co. Ltd, qui ont su composer avec mes pléonasmes, à Tom Weldon et toute l'équipe de William Heinemann Ltd, à Peter St Ginna et Brian Belfiglio de Crown Publishing Inc., à Melanie Walz et Doris Janhsen de Paul List Verlag, à Udo Rennert de Wiesbaden, ainsi qu'à Moheb Goneid et tout le personnel du Movenpick-Jolie Ville de Gizeh.

Je tiens enfin à rendre hommage à mon ami l'ingénieur Rudolf Gantenbrink, qui nous a ouvert la voie en menant sa courageuse et téméraire exploration de la Grande Pyramide.

Graham Hancock

Tous mes remerciements et tout mon amour à Santha, mon épouse, ma partenaire, mon amie la meilleure et la plus chère. Tout mon amour et toute ma gratitude à nos enfants, Gabrielle, Leïla, Luke, Ravi, Sean et Shanti. Un grand merci à mes parents, Donald et Muriel Hancock, qui m'ont tant donné, ainsi qu'à mon oncle, James Macaulay, pour son aide, ses conseils et son esprit d'aventure. Bien des personnes citées par Robert méritent mes propres remerciements ; elles se reconnaîtront. Je profite également de cette occasion pour adresser tous mes vœux à Richard Hoagland, Lew Jenkins, Peter Marshall et Ed Ponist.

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE
LES ÉNIGMES

1. Celui qui réside à l'horizon 11
2. Le secret du sphinx 16
3. Une superposition de mystères 34
4. Les étoiles et le temps 71

DEUXIÈME PARTIE
LES CHERCHEURS

5. Le visionnaire, le savant et le sphinx 99
6. La plaque de fer, les francs-maçons, les reliques et les conduits 115
7. Le robot, les Allemands et la porte 133

TROISIÈME PARTIE
LE DUALISME

8. Les clés du dualisme 149
9. Le sphinx et ses horizons 172
10. La quête du roi-Horus 188

QUATRIÈME PARTIE
LA CARTE

11. L'académie occulte 211
12. Les Sages et les « Suivants » 219
13. Ceux qui suivent les étoiles 231

14. Des coordonnées spatio-temporelles 239
15. L'époque où ciel et terre étaient unis 249
16. Une bouteille à la mer ? 263
17. Le lieu du « Premier Temps » 273
Conclusion 295

ANNEXES

Annexe I. L'équilibrage des mondes 303
Annexe II. Précession, mouvement propre et obliquité 316
Annexe III. Correspondance avec Mark Lehner 321
Annexe IV. Comment lier le temps aux étoiles 329
Annexe V. La datation au carbone 14 de la Grande Pyramide 337

Notes 341
Bibliographie sélective 383
Remerciements 389

Impression réalisée sur CAMERON par

BUSSIÈRE CAMEDAN IMPRIMERIES

GROUPE CPI

à Saint-Amand-Montrond (Cher)
pour le compte des Éditions du Rocher
en septembre 2003

Éditions du Rocher
28, rue Comte-Félix-Gastaldi
Monaco

Dépôt légal : septembre 2003.
N° d'Édition : CNE section commerce et industrie Monaco 19023
N° d'Impression : 033376/1.

Imprimé en France

Le Mystère du Grand Sphinx

À la recherche du patrimoine caché de l'humanité

Robert Bauval
Graham Hancock

Traduit de l'anglais par Philippe Beaudoin

Le Grand Sphinx de Gizeh cherche-t-il à délivrer aux hommes un message depuis longtemps oublié ? Grâce à une simulation informatique de la carte du ciel des temps anciens, Robert Bauval a brisé le code astronomique caché dans l'alignement des trois pyramides de Gizeh : elles forment une image précise de la position des étoiles du Baudrier d'Orion en… 10500 avant J.-C. Or cette révélation va à l'encontre des théories admises par les égyptologues orthodoxes quant à la conception de ces monuments.

Robert Bauval et Graham Hancock posent alors des questions troublantes : d'où viennent les marques d'érosion sur le Grand Sphinx ? Quelles preuves a-t-on que ces monuments ont bien été conçus par les pharaons, alors qu'ils exigent des compétences techniques qui les dépassaient ? Que cache la mystérieuse porte tout récemment découverte dans un conduit abandonné de la Grande Pyramide ?

Si l'on se réfère aux textes des Anciens relatifs au « Premier Temps » de la civilisation égyptienne, selon lesquels une caste de « gardiens » apporta la connaissance à l'humanité, il faut alors envisager une toute nouvelle hypothèse : le sphinx et les pyramides dessineraient une véritable « carte du trésor » qui devrait nous révéler les secrets des origines…

Robert Bauval est ingénieur et astronome, spécialiste de l'Égypte. Il a déjà publié Le Mystère d'Orion *(Pygmalion, 1994). Graham Hancock, grand voyageur et journaliste pour* The Economist, *a publié plusieurs ouvrages, dont* L'Empreinte des dieux *(Pygmalion, 1996).* Le Mystère du Grand Sphinx *est la première collaboration de ces deux chercheurs déjà remarqués pour l'originalité de leurs travaux respectifs.*

964 270 4 20,60 €
ISBN 2 268 03394 5 9 782268 033945

© Illustration Image Bank - Maquette Atelier Jean-Paul Bertrand